ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

415

LETTRES À LA FIANCÉE

CORRESPONDANCE

I

POUR TOUS LES VOLUMES DE CETTE ÉDITION

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

Les papiers du Japon, de Chine & de Hollande étant actuellement introuvables, l'éditeur se voit obligé, à son grand regret, de les remplacer par le papier vélin pur fil du Marais, tout en conservant la même numérotation.

LF
H695

VICTOR HUGO

3

[Oeuvres complètes
vol. 41]

LETTRES À LA FIANCÉE

CORRESPONDANCE

I

477501
28.748

ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXLVII

PQ
2279
F04
1904
[V.41]

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

En publiant, en 1901, les *Lettres à la Fiancée,* Paul Meurice les présenta dans un avant-propos et les divisa en quatre périodes qu'il fit précéder d'un commentaire indispensable pour combler les lacunes motivées par les événements. Ce commentaire, dont nous donnons un résumé, remplacera avantageusement l'historique qu'on lit habituellement dans cette édition à la fin de chaque œuvre.

Nous nous contenterons, au cours du volume, de citer en note quelques extraits des lettres de la fiancée utiles à l'intelligence des lettres du fiancé ; nous rétablirons le texte de Victor Hugo dans son intégralité ; enfin nous offrirons aux lecteurs trente et une lettres inédites.

AVANT-PROPOS.

I

Victor Hugo, dans les *Feuilles d'automne*, nous a dit lui-même ce que sont ces Lettres :

Ô mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

Ô temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
À toute pureté!

Les voici, ces « lettres d'amour, de vertu, de jeunesse », elles ont été précieusement conservées par « la fiancée » ; — les voici, à la fois chastes et ardentes, ingénues et graves, pleines d'enfantillages et pleines de pensées ; les voici, toutes palpitantes de désir, toutes saignantes de jalousie, avec leurs exaltations, leurs découragements, leurs plaintes, leurs joies, leurs gronderies, leurs caresses, leurs grosses querelles suivies de délicieux raccommodements. Elles n'étaient pas écrites, certes, pour être lues par d'autres yeux que ceux de l'aimée : il lui recommande à maintes reprises de les brûler ; elles en sont d'autant plus précieuses et rares. On n'a pas souvent à saisir dans sa spontanéité, dans sa sincérité, et comme à sa source fraîche et secrète, un pareil amour, si pur et si profond.

Victor avait connu Adèle tout enfant ; les deux familles Hugo et Foucher étaient liées avant leur naissance ; ils avaient grandi ensemble, ils se tutoyaient.

Victor Hugo a encore rapporté lui-même la naissance de leur amour[1].

La « fiancée » continue à son tour le récit[2] :

« En août 1818, Mme Hugo ne logeait plus aux Feuillantines ; la demi-solde du général ne lui permettait plus le luxe d'un jardin. Elle avait un appartement moins coûteux au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins...

« Après son dîner, elle avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses deux fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1818-1819, le portier de l'hôtel Toulouse[3] vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et, derrière eux, leur mère, son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire à palmes.

« ...Les soirées étaient fort silencieuses. La santé du maître de la maison, défrite par des excès de veilles, se prêtait peu au mouvement et à la conversation. Il s'effaçait dans son coin et dans ses livres. Mme Foucher, pour ne pas le troubler et par nature, causait peu ; Eugène et Victor avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise ? » M. Foucher répondait oui ou non, et c'était d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée.

« Ces soirées si monotones avaient pour Victor un intérêt qu'on ne s'expliqua pas dans le commencement. Aussitôt le dîner fini, il était prêt et pressait la lenteur d'Eugène ; dans la rue, il avait peine à ne pas devancer sa mère ; quand, par hasard, il ne venait pas à l'hôtel Toulouse, il était triste...

« Son bonheur n'était pourtant pas de voir pétiller le feu ni de passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée, et cela lui était bien égal qu'on ne dît pas un mot, et il était content que M. Foucher eût les yeux baissés sur son livre et les femmes sur leur ouvrage, parce qu'alors il pouvait regarder tout à son aise Mlle Adèle. »

Longtemps Victor se contenta de cette contemplation muette, soit par timidité, soit par la difficulté de voir Adèle seule, soit enfin qu'il ne démêlât pas bien lui-même ce qui se passait en lui ; la jeunesse, en ce temps-là, manquant sans doute un peu d'instruction.

On sait, par une des lettres de 1821[4], quel jour et comment les deux jeunes cœurs se révélèrent l'un à l'autre ; la date est précise, ce fut le 26 avril 1819 ; Victor avait dix-sept ans, Adèle en avait seize.

...Il y eut alors quelques lettres échangées, mais il paraît qu'elles étaient « brèves et froides » ; elles n'ont pas été conservées.

D'ailleurs, les deux petits amoureux allaient être momentanément séparés.

« L'hiver touchait à sa fin. Mme Foucher louait, pour la saison d'été, un pied-

[1] *Le Dernier jour d'un Condamné.* — [2] Mme Victor Hugo : *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie.* — [3] Hôtel des Conseils de Guerre, rue du Cherche-Midi, où M. Foucher, ancien greffier du Conseil, avait conservé son appartement. — [4] La date est déjà donnée en avril 1820 (voir page 23); les détails sont rappelés le 26 avril 1821 (voir page 42).

à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que le Conseil de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, Mme Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur[1]. »

L'automne arriva, le retour à Paris. Le feu avait couvé pendant cette demi-absence.

Le doux penchant devint une indomptable flamme[2].

Indomptable est le mot. L'amour est entré dans le cœur et dans la vie de Victor Hugo; il va tout dominer et résister à tout.

C'est à ce moment, au retour d'Issy, dans les derniers mois de 1819, que doit avoir commencé la correspondance suivie.

Victor maintenant semble avoir été moins timide : il avait demandé et il avait obtenu d'Adèle des rendez-vous où ils pouvaient se voir seuls. C'était dans le jardin de l'hôtel Toulouse, un assez beau jardin avec de grands arbres au fond. Quand sa mère était sortie, son père à son bureau, Adèle s'échappait, descendait vivement l'escalier, se glissait par un couloir demi-obscur et allait retrouver Victor, qui l'attendait « sous les grands marronniers ». — Mais tous ces entretiens furtifs étaient forcément bien rapides. On y suppléait en s'écrivant des lettres qu'on se glissait dans la main à chaque entrevue.

Les premières de ces lettres nous manquent, elles ne différaient sans doute pas beaucoup de celles qui restent. Celles de Victor étaient pleines de passion, celles d'Adèle étaient pleines de trouble.

Leur état d'esprit n'était pas le même.

À dix-sept ans, Victor Hugo, accoutumé par sa mère à prendre la vie par ses côtés sérieux, a déjà beaucoup travaillé, beaucoup appris, beaucoup réfléchi. Ses sens ignorent; heureuse et rare condition pour connaître l'amour : il le connaîtra d'abord par le sentiment.

...Elle, Adèle, à seize ans, n'est rien qu'un enfant. Avec une intelligence très vive, son cœur est toujours celui d'un enfant, d'un enfant ingénu et tendre, et c'est en enfant, avec les ignorances, les étonnements, les timidités et les scrupules d'un enfant qu'elle se laisse aller à l'amour. Ce qui chez Victor est passion, chez elle n'est qu'instinct. La jeune fille est restée petite fille, et la petite fille est de plus une petite bourgeoise. Son père, catholique pratiquant, l'a élevée dans la piété, et elle communie, et elle a un confesseur! Elle a cédé en aimant à une impulsion naturelle, mais elle devra bientôt s'effrayer de son « péché », de son imprudence.

...À défaut des lettres perdues de l'automne de 1819, le premier témoignage écrit que l'on possède de l'amour de Victor Hugo, ce sont des vers, *Premier Soupir,* datés du mois de décembre.

[1] *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie.* — [2] *Odes et Ballades.*

Quelle ne fut pas la joie d'Adèle quand le jeune lauréat les lui donna, ces vers! des vers lus par elle seule, faits pour elle seule! Ils étaient passablement tristes; c'était une élégie, une élégie « plaintive », comme il convient; il n'y parlait que de mourir. Ils étaient tristes, ces vers, mais qu'ils lui parurent beaux! Et comme le poète, en attendant son infaillible trépas, sollicitait une récompense, elle s'engagea, dans son enthousiasme, à lui donner douze baisers. Douze! c'était beaucoup, et il paraît avéré qu'elle n'en paya jamais que quatre.

...Ces vers pour qui ton jeune amour
M'a promis des baisers, que ta pudeur craintive
Me refuse de jour en jour [1].

Cependant, ces vers et ces baisers furent bientôt, pour Adèle, la cause de nouvelles alarmes.

...Il faut donc, avant tout, qu'il la rassure. Il la rassure avec conviction. Le fond de son amour, c'est le respect. Ses plus grandes audaces sont de la presser quelquefois sur sa poitrine ou d'obtenir d'elle la promesse de baisers, qu'il la laisse lui refuser ensuite...

Car l'amant à l'époux garde sa pureté [2].

On peut dire que l'amant y a quelque mérite. À dix-sept ans, Adèle, en même temps que le charme, avait déjà l'éclat. Brune, avec d'abondants cheveux noirs et de longs sourcils fermement arqués, de grands yeux vifs et doux, le nez fin et droit, la bouche de la forme la plus délicate et la plus suave, elle était adorablement belle, adorablement jolie.

Donc il l'adore. Mais aussi il voudrait, il veut être aimé, aimé comme il aime, profondément, uniquement, jalousement. Et c'est là l'intérêt de ces lettres ingénues et fortes : il s'y efforce, avec une infinie tendresse, quelquefois cependant avec impatience et dépit, d'éclairer, d'élever l'âme de la petite pensionnaire, de lui apprendre ce que c'est que l'amour vrai, son amour, dont tout le monde autour d'elle s'accorde à lui démontrer le péril et la déraison et dont il veut arriver à lui faire comprendre la grandeur et la pureté.

Son premier moyen de persuasion, c'est que lui-même il l'admire; le maître est à genoux devant son élève; elle est dans sa pensée comme sur un autel; son jeune génie humblement, timidement, s'incline devant cet autre don divin, la beauté. Qu'un jour elle puisse être sienne, il ose le rêver à peine. Mais si elle est à un autre, il mourra! Cette idée de la mort, preuve et sanction de l'amour, complaît à son imagination, et elle est faite aussi pour frapper l'imagination de la jeune fille. En attendant, il met tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, à ses pieds, ou plutôt sous ses pieds. Jamais il ne lui dit un mot de ses travaux, de ses succès, de ses illustres amitiés, Lamennais, Chateaubriand, de sa célébrité naissante; ou, s'il y fait quelque allusion, c'est pour lui répéter que tout est à elle, pour elle, par elle. Ces lettres ne sont qu'à l'amour, ne parlent que d'amour, et c'est pourquoi elles sont et resteront un si rare et si pur exemplaire de l'amour idéal.

[1] *Raymond d'Ascoli.* Œuvres de la première jeunesse. — [2] *Marion de Lorme.*

LETTRES À LA FIANCÉE.

1820.

JANVIER-AVRIL.

Samedi soir (janvier).

Quelques mots de toi, mon Adèle chérie, ont encore changé l'état de mon âme. Oui, tu peux tout sur moi, et demain je serais mort que j'ignore si le doux son de ta voix, si la tendre pression de tes lèvres adorées ne suffiraient pas pour rappeler la vie dans mon corps. Combien ce soir je vais me coucher différent d'hier! Hier, Adèle, toute ma confiance dans l'avenir m'avait abandonné, je ne croyais plus à ton amour, hier l'heure de ma mort aurait été la bienvenue.

— Cependant, me disais-je encore, s'il est vrai qu'elle ne m'aime pas, si rien dans mon âme n'a pu me mériter ce bien de son amour sans lequel il n'y a plus de charme dans ma vie, est-ce une raison pour mourir? Est-ce que c'est pour mon bonheur personnel que j'existe? Oh non! tout mon être lui est dévoué, même malgré elle. Et de quel droit aurais-je osé prétendre à son amour? Suis-je donc plus qu'un ange ou qu'un dieu? Je l'aime, il est vrai, moi, je suis prêt à tout lui sacrifier avec joie, tout, jusqu'à l'espérance d'être aimé d'elle, il n'y a pas de dévouement dont je ne sois capable pour elle, pour un de ses sourires, pour un de ses regards; mais est-ce que je pourrais être autrement? Est-ce qu'elle n'est pas l'unique but de ma vie? Qu'elle me montre de l'indifférence, de la haine même, ce sera mon malheur, voilà tout. Qu'importe, si cela ne nuit pas à sa félicité! Oh! oui, si elle ne peut m'aimer, je n'en dois accuser que moi. Mon devoir est de m'attacher à ses pas, d'environner son existence de la mienne, de

lui servir de rempart contre les périls, de lui offrir ma tête pour marche-pied, de me placer sans cesse entre elle et toutes les douleurs, sans réclamer de salaire, sans attendre de récompense. Trop heureux si elle daigne quelquefois jeter un regard de pitié sur son esclave et se souvenir de moi au moment du danger! Hélas! qu'elle me laisse jeter ma vie au-devant de tous ses désirs, de tous ses caprices, qu'elle me permette de baiser avec respect la trace adorée de ses pieds, qu'elle consente à appuyer parfois sa marche sur moi dans les difficultés de l'existence, et j'aurai obtenu le seul bonheur auquel j'aie la présomption d'aspirer. Parce que je suis prêt à tout lui immoler, est-ce qu'elle me doit quelque reconnaissance? Est-ce sa faute si je l'aime? Faut-il qu'elle se croie pour cela contrainte de m'aimer? Non, elle pourrait se jouer de mon dévouement, payer de haine mes services, repousser mon idolâtrie avec mépris, sans que j'eusse un moment le droit de me plaindre de cet ange, sans que je dusse cesser un instant de lui prodiguer tout ce qu'elle dédaignerait. Et quand chacune de mes journées aurait été marquée par un sacrifice pour elle, le jour de ma mort je n'aurais encore rien acquitté de la dette infinie de mon être envers le sien.

Hier, à cette heure, mon Adèle bien-aimée, c'étaient là les pensées et les résolutions de mon âme. Elles sont encore les mêmes aujourd'hui, seulement il s'y mêle la certitude du bonheur, de ce bonheur si grand que je n'y pense jamais qu'en tremblant de n'oser y croire. — Il est donc vrai que tu m'aimes, Adèle! Dis-moi, est-ce que je peux me fier à cette ravissante idée? Est-ce que tu crois que je ne finirai pas par devenir fou de joie si jamais je puis couler toute ma vie à tes pieds, sûr de te rendre aussi heureuse que je serai heureux, sûr d'être aussi adoré de toi, que tu es adorée de moi? Oh! ta lettre m'a rendu le repos, tes paroles de ce soir m'ont rempli de bonheur. Sois mille fois remerciée, Adèle, mon ange bien-aimé. Je voudrais pouvoir me prosterner devant toi comme devant une divinité. Que tu me rends heureux! Adieu, adieu. Je vais passer une bien douce nuit à rêver de toi, dors bien et laisse ton mari te prendre les douze baisers que tu lui as promis et tous ceux que tu ne lui as pas promis.

Samedi, 19 février [1].

Depuis deux jours, mon Adèle, j'ai lu cette lettre [2] qui te donne encore plus de droits sur moi qu'elle ne m'en donne sur toi, depuis deux jours je médite ma réponse sans avoir pu parvenir à mettre en ordre mes idées. Tes plaintes, tes tourments, ta résignation généreuse m'ont profondément ému. Moi seul, ma douce amie, moi seul je suis la misérable cause de tout ce que tu souffres, et cette seule pensée qui me ronge suffirait pour me rendre plus à plaindre que toi. Non, tu n'es pas, tu n'as jamais été coupable, tu es malheureuse par ma faute, et si le ciel est juste, j'espère être le seul puni. Je vais essayer de tracer à la hâte quelques lignes moins incohérentes que celles que tu viens de lire, je voudrais que tu me comprisses et je ne me comprends pas moi-même. Va, mon Adèle, je suis bien malheureux. Au milieu du tumulte de mes sentiments, je ne puis distinguer qu'une chose, c'est une passion insurmontable. Je regrette d'avoir [3] mais j'ai des torts bien plus graves à regretter. Remarque, chère amie, que ce qui devient des torts, aujourd'hui que les conséquences me condamnent, aurait pu faire notre bonheur et mériter un tout autre nom, aussi je ne saurais m'accuser que d'imprévoyance, ma conscience est pure. Quant à toi, je ne conçois même pas que tu puisses te faire un reproche, sois donc tranquille, ne pleure plus et dors mieux que moi.

J'ai mille choses à te dire et je ne sais par où commencer. Tu es en droit de me demander des avis, ce n'est point [4] , tu es en droit d'exiger de ton mari des sacrifices, et c'est à moi de faire mon devoir. Cependant, tu l'as senti comme moi, il me serait maintenant impossible de vivre sans être aimé de toi, et cesser de te voir serait me condamner à une mort lente, mais inévitable. Je m'en aperçois bien tard, ta vue et ton affection sont aujourd'hui nécessaires à mon existence, et nous ne devons pas encore tellement désespérer d'être heureux, pour qu'il soit temps

[1] Inédite. — [2] Dans cette lettre, Adèle met Victor au courant des reproches que lui a adressés sa mère : « Elle me déclara qu'elle était très mécontente de ma préférence exclusive pour toi et qu'elle se verrait forcée de prendre un parti quelconque ». Elle demande à Victor un conseil, un avis : « Prends pitié de moi, car en vérité, je suis réellement malheureuse ». — [3] Quelques mots illisibles dans la pliure de cette lettre, écrite au crayon. — [4] Deux mots illisibles.

que je meure. Le terme n'est peut-être pas éloigné, et c'est une idée, mon Adèle, avec laquelle il faut que tu te familiarises. En attendant, je te promets de chercher à reculer un moment qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je pense que nous devons désormais conserver en public la plus grande réserve l'un vis-à-vis de l'autre, ce n'est pas sans de longs combats que j'ai pu me résoudre à te recommander d'être froide avec moi, avec ton mari, ton Victor, celui qui donnerait tout pour t'épargner la moindre peine; il faut encore que je me condamne à ne plus m'asseoir près de toi, et ici, chère amie, je t'en conjure, aie pitié de ma malheureuse jalousie, évite tous les autres hommes comme tu m'éviteras moi-même, je ne viendrai plus à tes côtés, que du moins j'aie la consolation de ne pas voir d'autres que moi jouir d'un bonheur auquel ton intérêt seul peut me faire renoncer, reste auprès de ta mère, place-toi entre d'autres femmes; tu ne sais pas, mon Adèle, à quel point je t'aime. Je ne puis voir un autre seulement t'approcher sans tressaillir d'envie et d'impatience, mes muscles se tendent, ma poitrine se gonfle, et il me faut toute ma force et toute ma circonspection pour me contenir. Juge de ce que je souffre quand tu valses, quand tu en embrasses un autre que moi; je t'en supplie, ma chère Adèle, ne ris pas de ma jalousie, songe que tu es à moi et conserve-toi toute entière pour moi seul. Je te prie aussi de ne pas souffrir les familiarités de M. Asseline [1], ton mari a ses raisons pour cela.

Tu dois donc, mon amie, te montrer à l'avenir tout à fait indifférente à mon égard tant que nous ne serons pas absolument seuls. Il faut calmer les inquiétudes de tes parents en leur persuadant par ta conduite extérieure vis-à-vis de moi que tu ne m'aimes plus ou plutôt que tu ne m'as jamais aimé [2]. Cependant je prévois que je ne tarderai pas moi-même à concevoir d'autres inquiétudes bien plus cruelles, je tremblerai à tout moment que l'indifférence que je te conseille de feindre ne devienne une réalité. Alors, mon Adèle, n'épargne rien pour me rassurer, un sourire, un regard, un mot de ta main suffiront. Oui, écris-moi, écris-moi aussi souvent que tu le pourras sans danger et que tes occupations te le permettront. Raconte-moi tout ce que tu feras, tout ce qui t'arrivera, mets-moi de moitié dans toutes tes peines; dis-moi ce que Mme Foucher entend par *prendre un parti quelconque*, ce mot de ta lettre m'a fait frémir; voudrait-elle t'éloigner de moi? Elle en est bien la maîtresse, mais alors, ma charmante Adèle, je crains bien bue

[1] Oncle d'Adèle. — [2] Cette recommandation troubla Adèle au point de provoquer cette lettre remise à Victor le 25 février : « ... Tu as toute ma confiance, j'avais la prétention de te regarder comme mon mari. Toi-même, sachant à quel point je t'aime, tu m'as dit qu'il était de mon *devoir* de cesser toute communication avec toi. J'ai manqué à mon devoir et j'y manque encore. Pardonne-moi, ne me méprise pas, et je mourrai contente, comme je te l'ai déjà dit. »

le jour de notre séparation ne précède de bien près le jour d'une séparation plus longue encore.

Ta mère voudrait-elle prévenir la mienne? Je ne saurais te dire dans quels incalculables malheurs pourrait m'entraîner une pareille démarche. Ne pourrais-tu m'expliquer ce que ta maman entend par *un parti quelconque?*... Écoute, le temps arrange bien des choses, ne désespère pas, mon amie, je pense que nous finirons par être heureux, sans cette douce idée, crois-tu que je supporterais les ennuis et les dégoûts dont je suis abreuvé? Je prends mon mal en patience, je me livre avec courage à des travaux qui finiront par me rendre indépendant; si je ne songeais à toi, à notre union, crois-tu que je me résoudrais de gaîté de cœur à joindre aux tourments de l'âme la fatigue presque continuelle de l'esprit? Non, ce n'est point un vain orgueil qui me pousse à mériter quelque réputation, c'est dans ton intérêt seul que j'agis, et parce que je me flatte de pouvoir un jour réparer dignement tes maux et tes peines dont je suis la cause à la vérité bien involontaire. Ma vie t'appartient; soit que tu restes mon épouse, soit que tu deviennes celle d'un autre; dans ce dernier cas,[1] de tout remords et de toute inquiétude j'emporterai notre secret avec moi.

Adieu, j'ai encore une foule de choses à te dire, mais il faut en finir, excuse cet indéchiffrable fatras, il fait froid, il est presque nuit, et tu ne te doutes pas du temps et du lieu que j'ai choisis pour t'écrire. Songe à ta précieuse santé, évite d'humiliantes altercations à mon sujet, informe-moi de tout le mal que l'on te dira de moi, ma vanité n'est pas encore si facile à blesser que tu parais le supposer. Es-tu bien sûre du lieu où tu caches mes lettres? songe qu'elles pourraient te perdre. Je t'engage à les brûler. La tienne est en sûreté, si jamais elle cessait d'y être, j'en ferais le pénible sacrifice. Je ne t'en veux pas de la précaution que tu prends de ne pas me nommer dans le courant de ta lettre, cette défiance, peut-être naturelle, me prouve que tu ne me connais pas encore; va, mon Adèle, je puis être un imprudent, mais je ne serai jamais un lâche, ni un scélérat. Je t'embrasse.

Ton mari,
VICTOR.

Surtout écris-moi chaque fois que tu le pourras. Je veux savoir ce qui se passe autour de toi. Adieu.

[1] Plusieurs mots illisibles.

Vendredi, 25 février [1].

Maintenant que nous sommes réconciliés, mon Adèle, j'espère que tu me diras quels sont mes torts envers toi et pour quel motif tu paraissais hier soir être mécontente de ton mari. Je ne veux pas revenir sur une soirée qui a été bien pénible pour moi puisque, privé du plaisir de te voir, après avoir été forcé de déguiser sous une gaîté affectée la peine que me causait ton absence, je ne t'ai point trouvée à ton retour de chez Mlle Rosalie telle que je m'attendais à te voir. Il faut que tu m'aies retiré en grande partie ton affection pour m'avoir retiré ta confiance, et le peu de mots que tu m'as dit relativement à tes lettres m'a trop fait voir que tu doutais (pour ne pas dire plus) de ma loyauté, de ma bonne foi. Si tu ne m'aimes plus, dis-le-moi. Je pense qu'il doit t'être affreux de *te perdre* (j'emploie tes expressions) pour un malheureux qui t'est devenu indifférent. Écoute, Adèle, il en est temps encore, tu peux parler, je te rendrai, quoique bien à regret, les papiers qui paraissent t'inquiéter; tu seras libre alors de faire disparaître toutes les traces de notre union, et moi, je cesserai de te voir, si je ne puis cesser de t'aimer. Peut-être alors mon inviolable silence pendant le temps qu'il me restera à vivre, te convaincra de ma discrétion et de ma bonne foi. Voilà, si tu ne m'aimes plus, le parti qu'il est de mon *devoir* de prendre.

Cependant, mon Adèle, si je puis espérer, d'après les derniers mots que tu m'as adressés hier au soir, que tu n'as pas encore perdu toute estime et toute amitié pour ton mari, je t'invite à réfléchir un instant avant d'adopter ce parti, si désolant pour moi. Je dis plus, j'aime à croire que l'aversion que tu m'as montrée hier n'avait peut-être que des motifs légers et qui ne peuvent empêcher notre réconciliation d'être durable. J'ai sans doute moi-même manifesté quelque humeur de ton absence, et mon mécontentement (mal fondé mais excusable) a pu provoquer le tien. Ta lettre, si douce et si confiante, achève de me calmer. Plus je la relis, et plus j'espère.

[1] Inédite.

Adieu, ma chère, ma toujours chère Adèle, le temps me manque pour t'en écrire davantage. Songe à ta promesse et décide si je dois ne plus être pour toi qu'un étranger ou rester ce que je suis, ton mari fidèle.

V.-M. Hugo.

P. S. — Réponds-moi de vive voix, quand je te verrai, si tu hésites encore à me répondre par écrit. Il est bien cruel pour moi de te faire une pareille recommandation. Adieu. Surtout, porte-toi bien.

IMPRIMERIE NATIONALE.

28 février. — Lundi.

Je serais bien fâché, mon Adèle, de t'avoir rendu, ainsi que tu paraissais le désirer hier au soir, cette lettre qui, malgré les cruelles réflexions qu'elle m'a fait faire, m'est devenue bien chère, puisqu'elle me prouve que tu m'aimes encore.

C'est avec joie que j'avoue que tous les torts sont de mon côté, et c'est avec le plus sincère repentir que je te conjure de me les pardonner. Non, mon Adèle, ce n'est pas à moi qu'il est réservé de te punir[1], (te punir! et de quoi?) mais c'est à moi qu'il est réservé de te défendre et de te protéger.

M. Asseline est bien heureux d'être ton oncle[2]. Je te réitère la recommandation que je t'ai déjà faite à son égard dans mon premier billet; c'est avec peine que j'ai appris que tu étais sortie seule avec lui mardi dernier.

Informe-moi toujours de tout ce qui t'arrive, de tout ce que tu fais et même de tout ce que tu penses. J'ai ici un petit reproche à te faire. Je sais que tu aimes les bals, tu m'as dit toi-même, dernièrement, que la valse était pour toi une tentation bien attrayante; pourquoi donc as-tu refusé l'offre qui t'a été faite ces jours passés? Ne t'y trompe pas: lorsque j'ai renoncé pour toi aux bals et aux soirées, c'était simplement de l'ennui que je m'épargnais, ce n'était pas un sacrifice que je te faisais, il n'y a de sacrifice à se priver d'une chose que lorsque la chose dont on se prive faisait éprouver du plaisir. Or, je n'ai de plaisir qu'à te voir ou à me trouver près de toi. Pour toi, du moment où la danse t'amuse, la privation d'un bal est un vrai sacrifice. Je suis très reconnaissant de ton intention, mais je ne saurais l'accepter. Je suis, à la vérité, excessivement jaloux; mais il serait trop peu généreux de ma part de t'enlever par pure jalousie à des plaisirs qui sont de ton âge et qui seraient sans doute aussi des plaisirs pour moi, si tu ne me suffisais pas. Amuse-toi donc, va au bal, et au milieu de tout cela, ne m'oublie pas. Tu trouveras sans peine des jeunes gens plus aimables, plus galants, et surtout plus brillants que moi, mais j'ose dire que tu n'en

[1] « Je lus ta lettre, en réponse à la mienne. Ce qu'elle m'a fait souffrir est inexprimable. C'est à toi qu'il est réservé de me punir. » — [2] « Mon oncle, me voyant à ton arrivée, fort peu disposée à aller chez Rosalie, me fit à cette occasion une plaisanterie capable de me fâcher. » (*Lettre d'Adèle.* Février 1820.)

trouveras pas dont la tendresse pour toi soit aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

Je ne veux pas t'ennuyer ici de mes peines personnelles; elles sont loin d'être sans remède, et d'ailleurs elles seront oubliées toutes les fois que je te verrai gaie, heureuse et tranquille.

Adieu, dis-moi toujours tout, soit de vive voix, soit par écrit. Du courage, de la prudence et de la patience; prie le bon Dieu de m'accorder ces trois qualités, ou plutôt les deux dernières seulement; car, tant que tu m'aimeras, la première ne me manquera pas. J'espère que cette lettre-ci ne te fera pas pleurer. Quant à moi, je suis tout joyeux quand je songe que tu es à moi, car tu es à moi, n'est-il pas vrai, mon Adèle?

Malgré les obstacles qui se présentent dans l'avenir, je suis tout prêt à crier comme Charles XII : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas».

Adieu, ma charmante Adèle, pardonne-moi et permets à ton mari de supposer qu'il prend un des dix baisers que tu lui dois.

Ton fidèle,
VICTOR.

20 mars 1820.

Obsédé et importuné de toutes parts, je t'écris à la hâte quelques mots, ma charmante Adèle, et j'espère que les marques de confiance entière que je t'ai données ce matin t'auront assez calmée pour que cette lettre soit inutile. Si tu pouvais concevoir à quel point je t'aime, tu concevrais aussi à quel point je t'estime, tout se réduit à savoir si tu doutes de mon éternel et inviolable attachement; dans ce cas, comment veux-tu que je te le prouve? Parle et je t'obéirai.

Je crois, mon Adèle, que tu es entièrement rassurée sur mon compte; je te donnerai toutes les marques de confiance qu'il sera en mon pouvoir de te donner, et je te jure que tu seras informée comme moi de tout ce qui me concerne, pour peu que cela t'intéresse. Je ne veux te faire aucun reproche de ceux que renferme ta lettre, je te remercie au contraire de m'avoir fait part de tes inquiétudes et si jamais tu concevais des soupçons défavorables à mon égard, je crois qu'il serait de ton devoir de ne pas me les cacher. Comment pourrais-je me justifier autrement?

Je voudrais, mon amie, t'exhorter à la patience, mais ce mot-là sonne mal dans ma bouche; je ne puis t'offrir aucune consolation dans tes peines qui sont aussi les miennes, aucune compensation à tes chagrins dont je ne souffre pas moins que toi. Quant à moi, mon Adèle, et je ne parle ici que pour moi seul, dans quelque position que je me trouve, je ne serai jamais tout à fait malheureux tant que je pourrai croire que tu m'aimes encore.

Adieu, crois à mon estime et à mon respect, je ne puis te dire autre chose, sinon que je voudrais que tu penses autant de bien de moi que j'en pense de toi. Tu vois que je répète continuellement la même chose, parce que je pense toujours de même.

Pardonne à tout ce fatras que je cherche à prolonger le plus que je peux; il m'en coûte tant de te dire adieu!

Adieu donc, mon Adèle, tout à toi.

Ton mari,
VICTOR.

Écris-moi le plus souvent que tu pourras et brûle mes lettres. Je crois que la prudence l'exige. Adieu, adieu... Surtout ne brûle jamais les tiennes!...

21 mars.

Puisque je n'ai pu, à mon grand regret, te porter cette réponse hier au soir, permets-moi d'y ajouter ce peu de lignes[1]. Je suis seul pour quelques minutes et j'en profite pour t'écrire. Que n'es-tu avec moi dans ce moment-ci, mon Adèle! j'ai tant de choses à te dire. Pourquoi as-tu brûlé ta lettre de samedi? tu ne saurais croire combien je t'en veux : tu avoues toi-même que tu avais *quelque chose à me demander,* et tu ne l'as pas fait!... Voilà ta confiance pour moi. J'espère que ta prochaine lettre réparera ta faute... Tiens, mon Adèle, pardonne-moi, je suis tout fier d'avoir un reproche fondé à te faire. Tu vaux cent mille fois mieux que moi et pourtant tu es à moi. Va, crois que je ne serai jamais un ingrat. Adieu, quand pourrons-nous causer un moment?

[1] C'est au verso de la dernière page formant enveloppe que ce billet est écrit.

28 mars.

Tu me demandes quelques mots, Adèle, et que veux-tu que je te dise que je ne t'aie déjà dit mille et mille fois. Veux-tu que je te répète que je t'aime? Mais les expressions me manquent... Te dire que je t'aime plus que la vie, ce ne serait pas te dire grand'chose, car tu sais que je ne suis pas fou de la vie. Il s'en faut! A propos, je te défends, entends-tu, je te défends de me parler davantage de *mon mépris,* de mon *manque d'estime* pour toi. Vous me fâcheriez sérieusement si vous me forciez à vous répéter que je ne vous aimerais pas, si je ne vous estimais pas. Et d'où viendrait, s'il te plaît, mon *manque d'estime* pour toi? Si l'un de nous deux est coupable, ce n'est certainement pas mon Adèle. Je ne crains cependant pas que tu me méprises, car j'espère que tu connais la pureté de mes vues. Je suis ton mari, ou du moins je me considère comme tel. Toi seule pourras me faire renoncer à ce titre. Que se passe-t-il autour de toi, mon amie? Te tourmente-t-on? Instruis-moi de tout. Je voudrais que ma vie pût t'être bonne à quelque chose.

Sais-tu une idée qui fait les trois quarts de mon bonheur? Je pense que je pourrai toujours être ton mari, malgré les obstacles, ne fût-ce que pour une journée. Nous nous marierions demain, je me tuerais après-demain, j'aurais été heureux et personne n'aurait de reproches à te faire. Tu serais ma veuve. — N'est-ce pas, mon Adèle, que cela pourra, dans tous les cas, s'arranger ainsi? Un jour de bonheur vaut bien une vie de malheur. Ecoute, pense à moi, mon amie, car je ne pense qu'à toi. Tu me dois cela. Je m'efforce de devenir meilleur pour être plus digne de toi. Si tu savais combien je t'aime!... Je ne fais rien qui ne soit à ton intention. Je ne travaille uniquement que pour ma femme, ma bien-aimée Adèle. Aime-moi un peu en revanche.

Encore un mot. Maintenant tu es la fille du général Hugo. Ne fais rien d'indigne de toi, ne souffre pas que l'on te manque d'égards; maman tient beaucoup à ces choses-là. Je crois que cette excellente mère a raison. Tu vas me prendre pour un orgueilleux, de même que tu me crois fier de tout ce qu'on appelle mes succès, et cependant, mon Adèle, Dieu m'est témoin que je ne serai jamais orgueilleux que d'une seule chose, c'est d'être aimé de toi.

Adieu, tu me dois encore huit baisers que tu me refuseras sans doute éternellement. Adieu, tout à toi, rien qu'à toi.

V.

[Commencement d'avril 1820.]

C'est le 26 avril 1819 que je t'avouai que je t'aimais... Il n'y a pas un an encore. Tu étais heureuse, gaie, libre; tu ne pensais peut-être pas à moi; que de peines, que de tourments depuis un an! Que de choses tu as à me pardonner. Ce qui me semble incompréhensible, c'est que tu doutes de mon estime, mais toi-même, que dois-tu penser de moi, chère Adèle? Je voudrais savoir tout ce que l'on te dit sur mon compte[1]. Aie un peu de confiance en ton mari, je suis bien malheureux.

Tu vois, mon amie, que je puis à peine lier deux idées, ta lettre me tourmente bien cruellement. J'ai pourtant tant de choses à te marquer et si peu de temps pour t'écrire. Comment tout cela finira-t-il? Je le sais à peu près pour moi, mais pour toi?

Maintenant toutes mes espérances, tous mes désirs se concentrent sur toi seule...

Je veux cependant absolument répondre à ta lettre. Comment oses-tu dire que je pourrai jamais t'oublier? Me mépriserais-tu par hasard? Dis-moi encore quelles sont les mauvaises langues? Je suis furieux : tu ne sais pas assez combien tu vaux mieux, *sous tous les rapports,* que tout ce qui t'entoure; sans excepter ces prétendues amies, qui feraient croire aux anges mêmes qu'ils sont des diables.

Adieu, mon Adèle, tu vois que je ne suis pas en état de te répondre. Excuse mon griffonnage. A demain le reste, si je puis. Porte-toi bien.

[1] «... Si tu savais à quel point on cherche à te faire passer dans mon esprit pour ce que tu n'es pas, ton étonnement cesserait, je te l'assure... Toutes les commères du quartier, celles qui se disent mes amies, se moquent de moi, ne font que tenir des propos qui, s'ils ne me perdent pas, me nuisent certainement beaucoup. D'un autre côté, je ne suis pas sans me reprocher ma conduite envers maman; je l'aime, je ferais tout pour elle. Cette bonne mère croit faire mon bonheur quand elle ne fait que mon malheur, et tout cela par mon peu de confiance en elle... Maman me disait un jour : — Adèle, si tu ne cesses pas, si les propos que l'on tient sur ton compte continuent toujours, je me verrai forcée de parler à M. Victor, ou plutôt à sa mère, et tu seras cause, ma fille, que je me brouillerai avec une personne que j'aime et que j'estime beaucoup et à laquelle je suis très attachée. — Oh! cher Victor, que je suis coupable! Après une pareille conduite, je ne m'étonne plus si tu me méprises.» [Avril 1820.]

Mardi, 18 avril 1820.

Je suis désolé, ma bien-aimée Adèle, de te voir malade, et si les idées que tu te formes sur mon compte contribuent à te mettre en cet état, je ne sais, en vérité, comment faire pour te détromper. Je t'avais demandé quelles étaient les *commères* qui te donnaient une mauvaise opinion de moi; tu n'as pas voulu me répondre, parce qu'il est malheureusement probable que tu crois à la vérité de ce qu'elles te disent sur moi... Je t'avais demandé encore quels étaient les reproches que l'on me faisait afin de me corriger, s'ils étaient justes, et de les démentir, s'ils étaient faux; tu n'as pas jugé à propos de me satisfaire encore sur ce point. Que te dit-on donc de moi? Il est probable que tous ces propos ne sont honorables ni pour ma conduite, ni pour mon caractère, et cependant le ciel m'est témoin que je voudrais que tu connusses toutes mes actions, toutes sans exception, je m'inquiéterais alors fort peu des bavardages de tes *amies* et je pense que tu ferais plus de cas de moi que tu n'en fais. Comme il serait très possible que l'on m'eût peint à toi comme plein d'amour-propre, je te supplie de croire que je ne parle point ainsi par orgueil.

Tu m'adresses de vagues inculpations, je suis gêné près de toi, dis-tu[1]. Tu as raison, je suis gêné, parce que je voudrais toujours être seul avec toi et que je suis tourmenté des regards scrutateurs des autres. Tu ajoutes que *je m'ennuie;* si tu me crois un menteur, il est inutile que je te dise que les seuls moments de bonheur que j'aie encore sont ceux que je passe près de toi.

Cependant, mon Adèle, puisque la suite cruelle de mes idées m'amène à t'en parler, il faudra bientôt que je renonce à ce dernier et unique bonheur. Je suis vu avec déplaisir de tes parents, et, certes, ils ont bien à se plaindre de moi. Je reconnais mes torts, ou plutôt mon tort, car je n'en ai qu'un, celui de t'avoir aimée. Tu sens que je ne puis continuer mes visites dans une maison où je suis mal vu. Je t'écris ceci les larmes aux yeux, et j'en rougis presque, comme un sot et un orgueilleux que je suis.

Quoi qu'il en soit, reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais

[1] «... Tu es souvent gêné, embarrassé, tu n'oses pas te montrer tel avec moi. Tout cela te rend malheureux et j'en suis la cause... Ce n'est pas assez pour moi d'être malade de chagrins et de peines, il faut encore que je t'ennuie dans le peu d'instants que tu es avec moi.»

d'autre femme que toi et de devenir ton mari sitôt que cela sera en mon pouvoir. Brûle toutes mes autres lettres et garde celle-ci. L'on peut nous séparer; mais je suis à toi, éternellement à toi; je suis ton bien, ta propriété, ton esclave... N'oublie jamais cela, tu peux user de moi comme d'une chose et non comme d'une personne; en quelque lieu que je sois, loin ou près, écris-moi ta volonté, et j'obéirai, ou je mourrai.

Voilà ce que j'ai à te dire avant de cesser de te voir, pour que tu m'indiques toi-même les moyens que tu désireras me voir employer, si tu juges à propos de conserver quelques relations avec moi. — Oui, mon Adèle, oui, il faudra sans doute bientôt cesser de te voir. Encourage-moi un peu...

Je fais souvent des réflexions bien amères. Depuis que tu m'aimes, tu te crois moins *estimable* (c'est ton expression) qu'auparavant; et moi, depuis que je t'aime, je me crois de jour en jour meilleur. C'est qu'en effet, chère Adèle, je te dois tout. C'est le désir de me rendre digne de toi qui me rend sévère sur mes défauts. Je te dois tout et je me plais à le répéter. Si même je me suis constamment préservé des débordements trop communs aux jeunes gens de mon âge, ce n'est pas que les occasions m'aient manqué, mais c'est que ton souvenir m'a sans cesse protégé. Aussi, ai-je, grâce à toi, conservé intacts les seuls biens que je puisse aujourd'hui t'offrir, un cœur pur et un corps vierge. J'aurais peut-être dû m'abstenir de ces détails, mais tu es ma femme, ils te prouvent que je n'ai rien de caché pour toi et jusqu'où va l'influence que tu exerces et exerceras toujours sur ton fidèle mari.

V.-M. Hugo.

II

Les pressentiments et les craintes qu'exprime la lettre des premiers jours d'avril, allaient être réalisés, dépassés même par l'événement. La correspondance des petits amoureux va être brusquement, et pour des mois, interrompue.

Victor avait-il manqué de prudence? avait-il fait seul des apparitions trop fréquentes et trop peu motivées dans la maison et dans le jardin d'Adèle? La vigilance en éveil de Mme Foucher s'était alarmée et elle avait averti son mari de ce qui se passait.

M. Foucher, lui, aurait plutôt été porté à voir sans défaveur l'amour de Victor pour sa fille. Il ne pouvait être question de marier ces deux enfants; mais, en les séparant pour le moment, on pouvait attendre, laisser passer le temps, s'assurer de leur constance.

M. Foucher, chef de bureau au Ministère de la Guerre, estimé, décoré, était tout ce qu'il y a de plus honorable; mais il avait trois enfants[1], il n'avait que sa place pour vivre et sa fille était sans dot. La fortune présente de Victor était à coup sûr moins brillante encore; seulement, il était fils du général Hugo, et les généraux de l'Empire, même dans les milieux royalistes, avaient apparemment gardé leur prestige; de plus, M. Foucher, grand liseur et plus connaisseur qu'il ne voulait le paraître, était capable d'apprécier le talent de Victor et de prévoir son avenir; il connaissait le mot de Chateaubriand, il connaissait la lettre où Alexandre Soumet, au nom de l'Académie des jeux floraux, avait félicité le jeune lauréat des « *prodigieuses espérances* qu'il donnait à notre littérature ». Peut-être Mme Hugo, sa vieille amie, ne se montrerait-elle pas, de son côté, trop hostile. Mais il fallait en avoir le cœur net, il fallait aller tout lui dire.

Victor connaissait sa mère, et rien ne pouvait l'effrayer plus qu'une telle démarche.

...Son cœur se serra d'angoisse quand il vit, un matin, M. et Mme Foucher arriver chez sa mère et lui demander d'un air grave un entretien particulier.

Cela se passait le 26 avril 1820, juste un an après le jour où Victor avait dit pour la première fois à Adèle qu'il l'aimait, le 26 avril 1819.

Le premier mouvement de Mme Hugo fut la stupéfaction. Était-ce croyable? Était-ce possible? Victor, cet enfant hier encore pendu à sa jupe, Victor serait amoureux? amoureux depuis des mois? allons! ce n'était pas sérieux!... — Si, c'était sérieux, elle le sentait bien! Elle aussi, elle connaissait son fils, elle connaissait ce cœur passionné, et elle ressentait cette vive douleur, la jalousie de la mère. Et qui était-elle, celle-là qui lui volait l'amour de son enfant? Ici, c'était l'orgueil maternel qui se révoltait : Victor était le fils du général comte Hugo; Victor, par lui-même, avait déjà la célébrité et aurait sûrement bientôt la gloire; il pourrait alors prétendre aux plus beaux, aux plus riches « partis », et le voilà qui s'amourachait de la fille d'un employé sans dot et sans nom!

Proche ou lointain, un tel mariage était impossible! jamais, jamais, elle vivante, ce mariage ne se ferait! — M. Foucher, justement froissé dans sa dignité, répliqua très froidement. Il fut convenu des deux parts qu'on cesserait absolument de se voir

[1] Adèle avait deux frères, Victor et Paul Foucher.

et que toutes relations seraient rompues. C'était plus que la séparation, c'était la brouille.

On fit venir Victor pour lui signifier la décision prise. Il avait eu le temps de s'armer de force et de courage; il avoua hautement son amour, puis entendit la sentence qui le chassait de son paradis et ne sourcilla pas. Seulement, quand les parents d'Adèle furent partis, quand il resta seul avec sa mère, l'homme s'évanouit, l'enfant reparut, il fondit en larmes.

M. et Mme Foucher, rentrés chez eux, semblent avoir évité de s'expliquer nettement sur la démarche qu'ils venaient de faire. Ils annoncèrent simplement à leur fille que toutes relations avec la générale Hugo seraient désormais interrompues et qu'elle cesserait de les venir voir. — Et Victor? — Victor ne reviendrait pas non plus; il refusait de revenir. Ils n'en dirent pas davantage, laissant la pauvre Adèle se livrer aux plus tristes conjectures. Victor ne l'aimait-il plus? Elle ne voulait pas le croire, mais elle vit passer les jours, les semaines, les mois, sans recevoir aucune nouvelle de l'absent. Ses parents tâchèrent de la distraire par des réceptions, des visites, de petites fêtes, et, comme elle était jeune, vivante et gaie, elle les laissait faire et se laissait faire. Il fut même question pour elle d'un autre mariage. Il paraît certain qu'en ce qui la concernait, elle fit tout pour l'écarter.

Quant à lui, après le déluge de larmes, il avait vite retrouvé sa vaillance et son énergie. Mourir! à quoi bon mourir? N'avait-il pas voué à son amour sa vie? Donc, il fallait vivre. Il se rappelait les fermes assurances que, par un singulier pressentiment, il avait mises dans sa dernière lettre, signée, contre son habitude, de son nom tout entier : — « Reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi... On peut nous séparer, mais je suis à toi, éternellement à toi! — V.-M. Hugo. »

Quel moyen avait-il de tenir sa promesse? Un seul, le travail. Le travail seul pouvait assurer son indépendance et lui permettre, disons le mot brutal, de gagner assez d'argent, d'abord pour augmenter le bien-être de sa mère, puis pour donner au père d'Adèle le gage qu'il serait en état de nourrir sa femme. Et il se mit à l'œuvre, pour employer son expression, *avec un courage de lion.* Ainsi commença cet infatigable labeur qui va durer toute sa vie; la forge, allumée, ne s'éteindra plus jamais. Depuis le mois de décembre 1819, Victor avait fondé, avec son frère Abel, dans le but de venir en aide à leur mère, une revue bi-mensuelle, *le Conservateur littéraire.* Il y avait pris déjà, dans les premiers numéros, la plus grosse part de la besogne; mais, à partir du mois d'avril, il redoubla de zèle et d'activité. *Le Conservateur littéraire* eut une durée de quinze mois; sur les trois gros volumes dont se compose la collection, Victor, sous huit ou dix signatures, en écrivit bien deux à lui seul. En même temps, il s'essaie au roman et donne la première version de *Bug-Jargal.*

Mais la grande affaire du *Conservateur littéraire,* c'était le combat pour la cause monarchique. *Le Conservateur,* la grande revue politique de Chateaubriand, Lamennais et Bonald, venait de cesser de paraître. À défaut du vaisseau de haut bord, la petite chaloupe continua vaillamment la bataille.

Mais toute cette polémique, bonne à peine pour remplir les heures, laissait au cœur du pauvre Victor le vide. Il ne cessait de penser à Adèle, et il n'avait personne à qui parler d'elle. C'est alors qu'il conçut l'idée d'un roman, *Han d'Islande,* qui lui serait ce confident douloureux et nécessaire. Adèle s'y appellerait Éthel, et Victor, sous le nom d'Ordener, lui adresserait, sur le papier, toutes les paroles d'amour qu'il

ne pouvait plus ni lui dire, ni lui écrire. Seulement, elle non plus, avant que le livre fût achevé, elle ne pourrait pas les lire ou les entendre. Alors Victor pensa au *Conservateur littéraire.*

M. Foucher recevait la Revue et il devait lui être difficile de la dissimuler à Adèle. Dans les nombreux travaux de Victor, nous avons omis ses lectures ; il avait déterré dans une chronique du xve siècle l'histoire d'un jeune poète, disciple de Pétrarque, Raymond d'Ascoli, qui, séparé de celle qu'il aimait, préféra se donner la mort. Victor, sur ce jeune désespéré, composa une élégie, *le Jeune Banni,* et, en sa qualité de rédacteur en chef, inséra cette lettre détournée dans le numéro de juillet 1820 du *Conservateur littéraire.* C'était peut-être au moment où l'on parlait du nouveau prétendant à la main d'Adèle. Raymond d'Ascoli écrit à Emma, — et Adèle, le cœur palpitant, put lire ces vers (pas très bons, mais s'en est-elle aperçue ?) :

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante,
Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblante.
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours ?

. . . . . .

Hier... Te souvient-il, fille douce et modeste,
De cet hier déjà si loin de moi ?
Je souriais, l'amour veillait seul avec nous ;
Et toi, dans ta gaîté naïve,
Tu m'appelais ton jeune époux !

. . . . . .

...Tu verras, rougissante, étonnée,
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,
Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,
Te conduire au lieu saint. . . . . .
Et puis il cachera ton bandeau virginal
Sous la couronne d'hyménée !
Un autre !... ô douleur ! ô tourment !
Je t'aimais sans délire et je t'aime avec rage !
Mon Emma, songe à moi ! respecte ton serment !

Adèle a respecté son serment, et Victor a donné à Adèle signe de vie, voilà qui est bien ; mais il n'a pu en même temps éviter le risque qu'il redoute par-dessus tout, le risque d'affliger et d'offenser sa mère. Il est clair que Mme Hugo a saisi, aussi bien qu'Adèle, le sens de cette poésie transparente, et il est certain qu'une scène de reproches et de larmes a dû s'ensuivre et que la dure séparation a dû se faire plus étroite et plus douloureuse entre les amants. C'est encore le bienheureux *Conservateur littéraire* qui réussira à l'adoucir.

M. Foucher, qui était, nous l'avons dit, chef de bureau au Ministère de la Guerre, publia, par chance, vers ce temps-là, un volume intitulé : *Manuel du recrutement,* livre spécial et technique qui n'avait assurément aucune prétention littéraire. Mais notre amoureux ne l'entendait pas ainsi ; il s'empressa de faire dans le *Conservateur,* si *littéraire* qu'il fût, un vif éloge du bel ouvrage qu'avait signé le père d'Adèle. Accorder quelque louange à un ancien ami et à un parfait recruteur n'a rien de répréhensible, et Mme Hugo ne pouvait trouver à y redire.

L'article plut assurément ; mais M. Foucher, retranché dans sa dignité, crut

devoir garder le silence. Par bonheur, la Providence s'en mêla, et voulut bien, dans le même temps, donner à la France l'héritier royal qu'elle attendait : le duc de Bordeaux, l'enfant du miracle, naquit. Sur-le-champ Victor fit une ode, l'imprima dans le *Conservateur littéraire* d'abord, puis dans une plaquette tirée à part, et envoya cette plaquette à M. Foucher, avec une dédicace dont on peut croire qu'il soigna les épithètes. Cette fois, le bon M. Foucher ne pouvait, sans manquer à la courtoisie la plus élémentaire, se dispenser de répondre, pas fâché d'ailleurs peut-être de cette obligation d'être poli. Cependant, très correct, il n'écrivit pas à Victor, c'est à Mme Hugo qu'il adressa la lettre suivante :

Paris, 13 octobre 1820.

Madame,

J'avais à remercier M. V. Hugo de son article flatteur sur le *Manuel du recrutement.* J'ai de nouveaux remerciements à lui faire pour le don d'un exemplaire de son ode sur la Naissance du duc de Bordeaux. Ma femme est de moitié dans cette dette, car elle a pris sa bonne part du plaisir que ces vers nous ont fait.

Les passages : *tel un fleuve mystérieux; oui, souris, orphelin,* ont été sentis d'un auditoire qui n'est cependant pas poétique. Vous le savez, personne chez nous ne sait juger les vers.

J'aurais à entretenir ces messieurs de certaines œuvres qui seraient une abondante pâture pour la critique. Je me propose de les voir et de vous renouveler, madame, les assurances de notre respectueux et sincère attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. Foucher.

C'était un petit rapprochement, et Victor fut assurément heureux, ne fût-ce que pour une seule et banale visite, de revoir chez lui le père d'Adèle. Mais Adèle, Adèle elle-même, ne la reverrait-il donc jamais ?

Adèle, en ce temps-là, prenait des leçons de dessin d'une amie, Mlle Duvidal, qui, depuis, devint la femme d'Abel Hugo, le frère aîné de Victor. Mlle Duvidal demeurait dans le quartier, et Victor savait que, presque tous les matins, Adèle se rendait chez elle, seule, en voisine. Au mois de février 1821, il prit un grand parti, brava toutes les défenses, affronta tous les risques, alla rôder le matin autour de la maison d'Adèle, la vit sortir, la suivit, et, quand elle fut à quelque distance, osa l'aborder et lui adresser la parole.

Comment le reçut-elle ? Le cœur battant sans nul doute, mais battant de joie encore plus que de crainte. Le fait est qu'elle l'écouta, lui répondit, ne lui défendit pas de revenir. Puis elle accepta, elle écrivit des billets qui bientôt s'allongèrent en lettres.

Ces lettres sont tendres d'abord ; elles ne tardent pas à devenir inquiètes et même orageuses. On s'est revu, et c'est un grand bonheur ; mais on se revoit hors de la maison paternelle, dans la rue, et c'est un grave péril. Les premiers jours passés, Adèle s'aperçoit vite des risques que court sa réputation de jeune fille à se promener ainsi dans son quartier côte à côte avec un jeune homme. Elle commence par abréger ces rencontres hasardeuses, elle veut un jour les supprimer ; Victor désespéré se fâche, et elles recommencent ; mais Adèle obtient de les espacer de mois en mois. Par force majeure elles vont d'ailleurs bientôt cesser tout à fait.

1821.

MARS-AVRIL.

Samedi (commencement de mars 1821).

Ta dernière lettre était bien courte, Adèle; tu ne me permets jamais de te voir que peu d'instants; tu ne m'écris que peu de mots; que conclure de là, sinon que me voir t'importune et m'écrire t'ennuie? Cependant, Adèle, je veux m'étourdir sur cette pensée qui me désolerait, je veux croire que si tu cherches tant à abréger les moments que nous passons ensemble, c'est que tu crains d'être vue avec ton mari, et que, si tu m'écris toujours si laconiquement, c'est que tu as pour cela d'autres raisons que je ne devine pas, à la vérité, mais que je n'en respecte pas moins, je veux tout croire, car autrement, que deviendrais-je? Quand tu me parais froide ou mécontente, je passe des heures à te chercher dans ma tête d'autres motifs que ceux qui sont peut-être les véritables, mais qui me mettraient au désespoir si je les savais tels. Non, mon Adèle, malgré les craintes qui me tourmentent quelquefois quand tu m'abordes avec trop de répugnance ou quand tu me fuis avec trop d'empressement, je me confie toujours aveuglément en toi, et ce ne sera jamais qu'à la dernière extrémité que je croirai n'être plus aimé. Car c'est sur ta constance que sont fondés tous les plans de ma vie, et si cette base venait à me manquer, que deviendrais-je?

Tu me réitères une demande qui est bien naturelle, et qui pourtant m'afflige chaque fois que tu me la représentes, parce qu'elle me prouve que tu doutes étrangement de moi. Tu me dis que c'est moi qui ai refusé d'aller chez toi il y a un an[1]. J'ai toujours vivement regretté, Adèle, que

[1] « ...Je ne veux pas te reprocher une chose qui est la cause de tout cela : c'est que c'est toi qui as refusé de venir chez nous il y a de cela un an, t'en souvient-il ?... J'ose te rappeler que tu dois en conscience tâcher de venir nous voir, car, Victor, bientôt je n'irai plus chez Mlle Duvidal et aucun moyen ne te sera possible ainsi qu'à moi pour avoir de nos nouvelles. »

tu n'aies pas assisté à ce prétendu refus, tu aurais jugé toi-même s'il était possible à un homme d'agir autrement que je ne l'ai fait et peut-être m'apprécierais-tu mieux aujourd'hui; mais tu n'en as pas été témoin, et je ne te reproche rien. Cependant quelqu'un qui aurait confiance en moi serait disposé à croire, même sans l'avoir vu, que si j'ai accepté un pareil malheur, c'est que je ne pouvais faire autrement. Je ne puis tant exiger de toi. C'est seulement un de mes plus forts motifs pour désirer un moment d'entretien avec toi, que le désir de détruire toutes les préventions qu'on a dû t'inspirer contre ton mari. Les lettres ne servent à rien, parce que, même en lisant, tu réponds en toi-même à tout ce que je t'écris, et que je ne suis point là pour répliquer.

Qu'il t'est bien plus facile, Adèle, de te justifier auprès de moi! Tu n'as qu'à me dire que tu m'aimes toujours, et tout est oublié.

Tu me dis que tu crois au moins que si je ne cherche pas à revenir à présent chez toi, c'est que je ne le puis plus. Adèle, ma chère Adèle, si tu crois que je le puisse, indique-moi un moyen quelconque d'y parvenir, et s'il est honorablement possible, je serai content de l'essayer. Je serais si heureux de te revoir encore avec l'assentiment de tes parents, de passer près de toi mes soirées, de t'accompagner dans tes promenades, de te conduire partout, de te servir dans tous tes désirs; conçois-tu avec quelle joie j'échangerais contre tant de bonheur ma perpétuelle solitude?

Le grand obstacle est l'éloignement de nos familles. Nos parents se sont en quelque sorte brouillés sans que je sache trop pourquoi; et il me semble aujourd'hui bien difficile et même impossible de les rapprocher. Vois, réfléchis, peut-être finiras-tu encore par penser qu'il *faut attendre,* et c'est ce qui me désespère. Aussi je veux avant peu être assez indépendant par moi-même pour que les miens n'aient rien à me refuser. Alors, mon Adèle, tu seras à moi, et je veux que ce soit *avant peu;* je ne travaille, je ne vis que pour cela. Tu ne conçois pas avec quelle ivresse j'écris ces mots *tu seras à moi,* moi qui donnerais toute ma vie pour un an, pour un mois de bonheur passé avec ma femme.

Je ne réponds pas à ce que tu me dis de *mon mépris*[1], etc. Comment as-tu pu écrire cela? Si tu m'estimais toi-même un peu, me croirais-tu capable d'aimer un être que je mépriserais? Apprécie-toi donc toi-même, songe

[1] «...Si tu ne me vois plus, ne m'oublie pas, pense toujours à ton Adèle, songe qu'elle s'occupe continuellement de toi, que je supporterai tout, hors ton mépris. Certes j'aurais dû t'aimer sans te le dire et agir avec toi comme si tu m'étais indifférent; mais je t'aimais trop pour cela et je t'aime trop encore pour faire ce que je devrais; si tu lisais dans mon âme, tu verrais que tout mon crime est de t'aimer et que je pense tout aussi bien qu'une autre... Je ne sais si tu pourras lire car j'écris sans y voir et sur mes genoux.»

combien tu es au-dessus et par l'âme et par le caractère, de toutes les autres femmes, si coquettes et si fausses. Comment n'aurais-je pas, mon Adèle bien-aimée, la plus profonde estime pour toi; si mon âme et ma conduite ont toujours été pures, c'est ton souvenir, c'est la volonté ferme de rester digne de toi qui m'ont constamment protégé. Adèle, toi que j'ai toujours vue si noble, si modeste, ne te crois pas coupable, je t'en supplie; car il faudrait alors que je me crusse un scélérat, et cependant je n'ai commis d'autre faute que celle de t'aimer, si tu veux que c'en soit une.

Crois-moi, Adèle; si tu m'aimes, c'est peut-être un malheur (pour toi, non pour moi), mais ce ne sera jamais un crime. Il n'y a que la tendresse que je t'ai vouée qui puisse égaler mon respect pour toi.

Adieu, mon Adèle, il est bien tard et le papier me manque. Excuse mon griffonnage. Adieu, je t'embrasse.

Ton fidèle mari,
VICTOR.

Jeudi, 8 mars [1].

Je me défie de moi-même, à présent que je ne suis plus certain de posséder ta confiance : aussi n'ai-je point osé te remettre aujourd'hui que je t'ai parlé un moment le papier que j'avais écrit pour toi. Peut-être aurai-je plus de courage une autre fois. Car il faut que tu le lises, il faut que tu saches que je ne suis pas un instant sans m'occuper de mon Adèle. Cependant tu n'y verras encore que beaucoup de divagation et peu de raison, parce qu'en t'écrivant j'étais poursuivi de l'idée, fausse à la vérité, qu'en ce moment-là même tu m'oubliais dans les plaisirs d'un bal. Et qui suis-je pour que tu songes à moi ? Voici ce qu'il me semble essentiel que tu saches : si tu m'aimes encore, je t'aime de mon côté comme je t'ai toujours aimée, et, quoique maintenant même on redouble d'efforts pour me détacher de toi, on n'y parviendra jamais. — Si tu ne m'aimes plus, si même tu en aimes un autre que moi, sois heureuse ; car je n'ai de droits sur toi que ceux que tu as bien voulu me donner. Sans doute celui que tu aimes alors est plus digne que moi, je te pardonne donc : mais je ne me consolerai jamais. Si nos deux destinées doivent ainsi être désunies, souviens-toi, quel que soit notre avenir à tous deux, que, dans toutes les situations possibles, tu trouveras toujours en moi un appui certain, un défenseur heureux de te servir. Si tu es heureuse, oublie-moi ; si tu es malheureuse, ne m'oublie pas. Adieu. Pourquoi ne profiterais-je pas des facilités que mes occupations me donnent de te voir pour te dire des choses nécessaires ? Si tu ne m'aimes plus, tu ne me répondras pas ; mais si tu m'aimes encore, tu me répondras [1]. Adieu, je t'embrasse, mon Adèle, car je me crois encore ton mari.

V.

[1] Inédite. — [2] Voici la réponse : « 14 mars. — Je t'écris à la hâte ce mot pour te tranquilliser, pour te dire que je t'aime toujours, pour t'engager à compter constamment sur moi. En écrivant, je trompe maman : cette idée m'est insupportable, tu vois à quel point tu as de l'ascendant sur moi. Tu es toujours mon ami, mon mari ; tout ce que je puis te dire, c'est d'avoir de la patience, d'être soumis aux volontés de ta mère, de tâcher de l'amener doucement, de travailler avec courage... Je travaille de mon côté beaucoup, je tâche d'avoir du talent, je voudrais être digne de toi. Adieu, j'ai peur d'être surprise. Adieu, Victor. »

IMPRIMERIE NATIONALE.

16 mars.

J'avais perdu, Adèle, l'habitude du bonheur. J'ai éprouvé en lisant ton trop court billet toute la joie dont je suis sevré depuis près d'un an. La certitude d'être aimé de toi m'a sorti violemment de ma longue apathie. Je suis presque heureux. Je cherche des expressions pour te rendre mon bonheur, à toi qui en es la cause, et je n'en puis trouver. Cependant j'ai besoin de t'écrire. Trop de sentiments me bouleversent à la fois pour que je puisse vivre sans les épancher.

D'ailleurs, je suis ton mari et tu ne peux avoir de scrupules en correspondant avec ton mari. Nous sommes unis d'un lien sacré. Ce que nous faisons est légitime à nos yeux et le sera un jour aux yeux du monde entier. En nous écrivant, nous usons d'un droit, nous obéissons à un devoir. Aurais-tu d'ailleurs le courage, mon Adèle bien-aimée, de me priver si vite d'un bonheur qui est aujourd'hui tout pour moi ? Il faut que nous lisions tous deux mutuellement dans le fond de nos âmes. Je te le répète, si tu m'aimes encore, tu ne dois avoir aucun scrupule à m'écrire, puisque tu es ma femme.

Écris-moi donc, écris-moi souvent. Quand je tiens en mes mains un de tes billets adorés, je te crois près de moi. Ne m'envie pas au moins cette douce illusion. Marque-moi tout ce que tu penses, tout ce que tu fais. Nous vivrons ainsi l'un pour l'autre ; ce sera presque comme si nous vivions encore l'un avec l'autre. Je te donnerai également un journal de mes actions, car elles sont telles que tu peux toutes les connaître. Depuis un an, j'ai continuellement agi comme si j'avais été devant toi. Je serais bien heureux, Adèle, si tu pouvais m'en dire autant ! Tu me promets, n'est-ce pas, de me parler à l'avenir de tes plaisirs, de tes occupations, d'initier ton mari dans tous tes secrets ? Cultive ton talent charmant[1], mais que ce ne soit jamais pour toi qu'un talent charmant, jamais un moyen d'existence. Cela me regarde. Je veux que dans la vie, ce soit toi qui aies tout le plaisir, toute la gloire ; moi, toute la peine ; elle me sera douce, soufferte pour toi. Tu seras mon âme, je serai ton bras. J'ignore si tu pourras lire tout ce griffonnage. Hélas ! tout mon bonheur, à présent, consiste dans une espérance, celle que tu me répondras !

Ton mari.

[1] Adèle dessinait très agréablement.

19 mars.

Ton billet m'a profondément affligé [1]. J'avais écrit quelques lignes amères, je les ai brûlées; de quoi ai-je droit de me plaindre? Ta lettre est prodigieusement raisonnable. Moi, je t'aimais assez pour en perdre la raison. Je suis un fou, un cerveau brûlé. Je me serais jeté pour toi dans un précipice : tu m'as arrêté avec une main de glace. Tu as même eu le courage de me railler. J'ai *éludé à merveille,* selon toi, la demande que tu me faisais. Sais-tu qu'*éluder* veut dire *tromper* et conçois-tu tout ce qu'il y a de mépris dans cette phrase? Moi, te tromper, Adèle!... Tu vois que nous ne nous connaissons plus. On a élevé un mur de fer entre nous. Tu me soupçonnes, tu te défies de moi. Non, je ne sais rien faire *à merveille,* pas même tromper. Tu as raison et j'admire le sang-froid avec lequel tu le déclares, il ne convient pas que nous continuions de pareilles relations. Tu consentirais, dis-tu, à ce que je te visse chez toi, parce que tu sais que cela est impossible. Je me suis déjà assez humilié. Tu es le seul être au monde près duquel mon orgueil ne soit rien. Indique-moi donc, puisque tu le désires tant, un moyen praticable de revenir chez toi, tu n'en sais pas, mais si tu en savais, me le communiquerais-tu? C'est à mon tour, tu le vois, d'être défiant. Heureux si cette défiance n'était pas plus juste que la tienne.

Tu ne sais pas, tu ne sauras jamais, Adèle, à quel point je t'ai toujours aimée. A présent que tu vois les choses si raisonnablement, tu ne le comprendrais pas, l'expression t'en semblerait fausse ou ridicule, à toi qui n'as plus pour moi que des expressions d'amitié à demi éteinte. Si tu les connaissais, tu blâmerais sans doute les sacrifices que j'ai faits pour rester dans le même pays, dans la même ville, dans le même quartier que toi. À quoi

[1] « Je t'écris à la hâte ce mot pour te prouver l'impossibilité de continuer à t'écrire. Crois-tu, mon cher Victor, que si cela se pouvait, je ne serais pas la première à être heureuse? Mais il est impossible que cela ne parvienne pas à se découvrir dans un quartier qui est le nôtre, où nous connaissons du monde, il est impossible qu'on ne me rencontre pas te parlant, d'autant plus qu'on sait que tu ne viens plus chez nous, et alors que deviendrais-je? Tu n'entendrais plus parler de moi. Tu as éludé à merveille la demande que je te faisais de venir chez nous. Mon cher Victor, reviens chez nous, j'aurais tant de plaisir à te voir autorisé par maman. Au moins réponds-moi une fois seulement et dis-moi pourquoi cela ne se peut pas. J'entends venir. Adieu. »

bon tout cela? Remarque bien que je n'en parle ni pour me glorifier, ni pour me plaindre.

Tu es heureuse sans moi, ai-je jamais voulu autre chose que ton bonheur? Tu vas te récrier; mais je t'ai vue, sans être vu de toi, dans des fêtes où tu paraissais aussi riante que jamais. J'ai pensé un moment que tu étais comme moi obligée de faire bon visage à la mauvaise fortune. J'étais, je le vois, dans l'erreur. Je me retire. De quel droit irais-je donc t'entraîner de force dans mon avenir de tristesse et de malheur? De quel droit irais-je jeter les agitations de ma vie à travers le calme de la tienne? Non, sois heureuse. Pardonne-moi de t'avoir troublée un moment. Adieu. C'est...[1]

Adieu, je ne t'écrirai plus, je ne te parlerai plus, je ne te verrai plus. Sois contente. Il n'y aura que moi de puni, comme il n'y eut que moi de coupable. Cependant, tant que ton bonheur ne sera pas à jamais assuré, je veux vivre, car il faut que si jamais tu as besoin de moi, tu puisses encore me trouver là. Adieu.

V[2].

[1] Deux lignes illisibles effacées dans la pliure du papier. — [2] Cette lettre provoqua une réponse affolée d'Adèle : « ..J'admire, mon cher Victor, ta lettre aimable. Ce n'est pas assez de tous mes chagrins, ce n'est pas assez d'être constamment tourmentée, et c'est au moment où je te donne la plus grande preuve de ma tendresse que tu me dis des choses vraiment injurieuses... Je veux absolument que maman me rencontre te parlant, elle me mettra dans un couvent, je serai heureuse tout à fait... Si tu savais combien tu m'as coûté de larmes, de chagrins, de nuits blanches, vraiment tu me plaindrais. Cette lettre se ressent d'un peu de folie. Tu vas croire que j'ai perdu la tête. C'est un peu vrai... Il est malheureux que j'aie trouvé le temps de vous écrire dans un moment où j'ai si peu la tête à moi, car j'avoue que j'ai reçu votre lettre comme un congé honnête, et cela est bien capable de me rendre folle... J'avais écrit cette lettre au moment où je venais de lire la tienne, je l'ai relue une heure après, je ne voulais pas te la donner, mais j'ai voulu te faire voir mon imagination montée; tu ne sais pas, mon cher Victor, à quel point une femme peut aimer et combien une lettre comme la tienne fait mal... Mon cher ami, si ne pas t'écrire t'afflige, j'aime mieux courir les risques d'être vue que de te faire seulement le moindre chagrin.» — Cette lettre fut sans doute remise le 21 mars, en recevant la lettre de Victor Hugo.

21 mars.

Si, par impossible, tu avais encore quelque chose à me faire savoir, comme tu n'auras plus d'occasion de me parler, tu pourras m'écrire par la poste à cette adresse :

À M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux floraux, poste restante, *au Bureau général, rue Jean-Jacques Rousseau, à Paris.*

Ce vain titre m'aura servi au moins une fois ; grâce à lui, tu seras sûre que ta lettre ne tombera qu'entre mes mains. Je passerai pendant huit jours, du 22 au 30 mars, une fois dans la journée à la poste. Si dans cet intervalle on ne me remet pas une lettre de toi, c'est qu'alors tu n'auras plus eu rien à me dire.

Adieu, j'aurais peut-être déjà dû cesser de te tutoyer, je l'aurais dû, mais je ne l'ai pas pu. Porte-toi bien. Adieu.

Vendredi (23 mars).

Un mot de toi, Adèle, a encore changé toutes mes résolutions[1]. Oublie ma dernière lettre, comme j'oublie ce que la tienne contenait de douloureux pour moi. N'est-il pas vrai que tu ne me condamnes pas à ne plus te revoir? Oui, je te reverrai puisque tu veux bien, mon Adèle bien-aimée, consentir à m'écrire encore.

J'espère même trouver quelque moyen de concilier ce que tu dois à ton mari et ce que tu dois aux bienséances que tu te fais.

Je t'écrirai plus long là-dessus, la prochaine fois. Pour le moment je n'ai que le temps de t'écrire quelques mots où je cherche en vain à t'exprimer ma reconnaissance et mon bonheur.

Adieu, mon Adèle adorée. Écris-moi et aime-moi un peu.

Je t'embrasse.

[1] Nous n'avons pas ce mot qui a dû être envoyé poste restante, à l'adresse indiquée dans le billet du 21 mars.

Dimanche, 25 mars.

J'ai été désolé, mon Adèle, de n'avoir pu te voir hier matin, comme je l'espérais. Si tu avais reçu sans rien me dire de consolant ma dernière lettre, nous ne nous serions plus revus; mais tu m'as donné en ce moment-là même une preuve d'affection qui m'a profondément touché, tu as consenti à m'écrire encore. Je voulais reprendre ce que je t'avais écrit dans un instant de colère et de découragement. Tu n'as pas voulu me le rendre et tu as lu ce que j'aurais déjà désiré que tu eusses oublié. Il était donc important que je te visse samedi matin pour effacer l'impression de ce triste billet.

Je t'avais écrit quelques mots que tu trouveras ci-joints. Un contre-temps fâcheux m'a empêché de te les remettre. Pardonne-moi donc ma précédente lettre, comme je te pardonne la douleur que la tienne m'avait causée.

Tu veux bien m'écrire encore : cependant je ne dois pas abuser de ta générosité; tu t'exposes, m'as-tu dit, à être rencontrée avec moi; tu crains les yeux de toutes les commères du quartier; et je voudrais trouver un moyen d'accorder toutes ces misérables convenances avec le bonheur de te voir auquel je ne puis renoncer. Prononce toi-même. Si tu veux que nous ne nous voyions plus qu'une fois toutes les semaines, tous les quinze jours, tous les mois même... je t'obéirai, et cette pénible obéissance sera la plus grande preuve que je puisse te donner d'un attachement sans bornes. Alors nous nous écririons chaque fois que nous nous verrions, et tu me parlerais beaucoup de toi, car c'est le seul sujet qui puisse m'intéresser.

Quant à revenir chez toi, je n'en vois pas de moyen possible, à présent du moins. Ma famille est ambitieuse pour moi comme je suis ambitieux pour toi. Un jour, j'espère que si je parviens à être son soutien, si je lui donne du repos et de la fortune, elle me permettra d'être heureux; autrement, j'aurais ma volonté. Alors, Adèle, tu seras à moi. Voilà mon unique espérance. Ceux qui voudraient m'enlever à toi ignorent que sans elle je ne serais rien.

Adieu, mon Adèle, tâche de répondre en détail à ma lettre et arrange tout dans ton intérêt, auprès duquel le mien n'est rien[1].

Ton fidèle mari.

Je t'ai vue aujourd'hui à Saint-Sulpice et chez M. Leymerie. J'allais dans une maison d'où je t'ai vue un jour danser.

[1] Voici la décision d'Adèle : « ... J'ai réfléchi sur ta lettre et je crois que le plus prudent est de ne nous voir que tous les mois ; je conçois que c'est énorme, mais il vaut mieux cela que de ne pas nous voir du tout. Je t'écrirai chaque fois. Ainsi ce sera le 28 d'avril. Il faut tout mon courage pour prononcer un espace aussi considérable de temps. C'est d'autant plus nécessaire que Mlle Duvidal sort tous les jours à la même heure. Si, par hasard, je n'allais plus à ma leçon, je te le ferais savoir par l'adresse que tu m'as indiquée. Je t'envoie une mèche des cheveux de ta femme, croyant que cela te fera un peu plaisir... » (Du 25 au 29 mars.)

Jeudi, à 1 heure du matin (29 mars).

Encore un mot, de grâce, mon Adèle. Sais-tu que je me résigne bien difficilement à rester un mois sans te parler, un mois éternel? Permets-moi du moins cette consolation de te voir encore une fois avant une si longue absence. D'ailleurs, puis-je être un long mois tout entier sans te remercier du don charmant que tu me fais, en même temps que tu m'imposes une bien cruelle obligation. Je ne sais, mon Adèle adorée, quelle expression employer pour te peindre ma joie en recevant ce gage de notre éternelle union, j'ai fait mille extravagances, ces cheveux sont à toi, mon Adèle, c'est une partie de toi-même que je possède déjà; comment te payer de tout ce que tu fais pour moi? Je n'ai qu'une misérable vie, mais elle t'appartient, c'est encore bien peu de chose. Fais donc de moi tout ce que tu voudras, je suis ton mari et ton esclave.

Cependant, je commence, diras-tu, par te désobéir; Adèle, songe qu'il faudra ensuite attendre tout un mois. Un mois! Dieu! quinze jours n'auraient-ils pas suffi? Quinze jours sont déjà si longs! Je t'en supplie, réfléchis et tâche de m'annoncer le 28 avril qu'à l'avenir nous nous verrons tous les quinze jours; j'obéirai pour le triste mois d'avril, puisque l'arrêt est porté; mais tâche que, cette épreuve passée, l'obéissance ne soit plus si dure.

Adèle, je le vois, je suis plus égoïste que je ne croyais; cependant, songe à la longueur d'un mois. Que deviendrais-je en ton absence, grand Dieu, si je ne pouvais presser sur mon cœur cette boucle de cheveux qui ne me quittera plus?

Adieu, ma femme, ma bien-aimée Adèle, pardonne-moi de t'avoir écrit. Je t'embrasse tendrement.

Ton mari fidèle,
V.-M. Hugo.

Dans le cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, nos relations éprouveraient quelque obstacle, tu peux écrire en toute sûreté à l'adresse que je t'ai donnée. Adieu pour ce grand mois.

Songe surtout qu'il me faudra le 28 avril une longue lettre, une espèce de journal de toutes tes pensées, de toutes tes actions. Adieu.

26 avril.

Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion. Je m'attachai avec violence à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin au moins une certitude sur la terre, celle d'être aimé. Oh! dis-moi que tu n'as pas oublié cette soirée, dis-moi que tu te la rappelles. Je ne vis au bonheur et au malheur que depuis ce moment-là. N'est-il pas vrai, mon Adèle bien-aimée, que tu ne l'as point oubliée?

Eh bien! par une fatalité bizarre que j'admire dans mes moments d'humeur contre Dieu (pardonne), ce fut précisément cet anniversaire de mon bonheur, permets-moi de dire du tien, qui fut choisi pour tout renverser : c'est le 26 avril 1820 que nos familles apprirent ce que nul n'avait le droit de lire dans nos âmes, excepté nous. C'est d'un 26 avril que dataient mes espérances, c'est d'un 26 avril que data mon désespoir; je n'ai eu qu'une année de bonheur et voici la seconde année de malheur qui commence. Arriverai-je à la troisième?

Tu ne sais pas, Adèle, et c'est un aveu que je ne puis faire qu'à toi, tu ne sais pas que, le jour où il fut décidé que je ne te verrais plus, j'ai pleuré, oui, pleuré véritablement, comme je n'avais point pleuré depuis dix ans, comme je ne pleurerai sans doute plus. Je supportai une discussion pénible, j'entendis même l'arrêt de notre séparation avec un visage d'airain; puis, quand tes parents furent partis, ma mère me vit pâle et muet, elle devint plus tendre que jamais, elle essaya de me consoler; alors je m'enfuis et quand je fus seul, je pleurai amèrement et longtemps.

J'étais resté impassible et glacé tant que je n'avais vu dans ma séparation de toi que la nécessité de mourir; mais lorsqu'un peu de réflexion m'eut

démontré que mon devoir était de te conserver un défenseur tant que tu pourrais en avoir besoin, je pleurai comme un lâche, et je n'eus plus la force de considérer de sang-froid l'obligation de vivre loin de toi, et de vivre.

Depuis ce jour, je ne respire, je ne parle, je ne marche, je n'agis qu'en pensant à toi; je suis comme dans le veuvage; puisque je ne puis être près de toi, il n'y a plus de femme au monde pour moi que ma mère; dans les salons où j'ai été jeté, on me croit l'être le plus froid qu'il y ait, nul ne sait que j'en suis le plus passionné.

Ces détails ne peuvent t'ennuyer, je rends compte de ma conduite à ma femme : je serais bien heureux si tu pouvais me dire les mêmes choses de toi.

Je t'ai vue ce matin et ce soir; il fallait bien que je te visse pour qu'un tel anniversaire ne passât pas sans quelque joie; ce matin, je n'ai pas osé te parler, tu m'as tout défendu avant le 28; je respecte ton ordre, mais il m'a bien affligé. Adieu pour ce soir, mon Adèle, la nuit est avancée, tu dors et tu ne songes pas à une boucle de tes cheveux que, chaque soir, avant de s'endormir, ton mari presse religieusement sur ses lèvres.

27 avril.

À la tristesse qui depuis un an est devenue ma seconde nature, il se joint depuis quelques jours une fatigue, un épuisement de travail qui me jette par intervalles dans une apathie singulière. Je n'ai de plaisir qu'à t'écrire. Alors tout mon embarras est de trouver des mots qui rendent mes idées et mes émotions. Tu dois trouver quelquefois, Adèle, le langage de mes lettres bizarre; cela tient aux difficultés que j'éprouve à t'exprimer, même imparfaitement, ce que je sens pour toi.

J'attends de toi une longue, très longue lettre, qui me récompense de mon mois d'attente, un journal détaillé où tu m'inities au secret de toutes tes actions, de toutes tes pensées; je t'aurais écrit aussi de mon côté jour par jour si j'avais été aussi sûr de ne pas t'ennuyer que tu es sûre de m'intéresser. Au reste, mon journal quotidien se réduirait à ces mots : J'ai pensé à toi tout le jour, dans mes occupations, toute la nuit, dans mes songes.

Que te dirais-je de plus? Que je t'ai vue deux fois à Saint-Sulpice seule, et que deux fois tu m'as refusé la permission que le bon Dieu semblait nous donner de passer une heure ensemble? Que je t'ai rencontrée un soir près de ta porte, et que le seul de nous deux qui ait reconnu l'autre, c'est

moi? Que je t'ai vue au Luxembourg le 23 avril et que j'ai réfléchi amèrement que, le 23 avril 1820, je t'avais donné le bras pour la dernière fois?

Te dirais-je combien de fois, le soir, en revenant de mes promenades solitaires, je me suis arrêté à l'extrémité de la rue d'Assas, devant la lumière de ta fenêtre? Combien de fois j'ai pensé, en revoyant les nouvelles feuilles, aux heures que nous passions ensemble dans ton jardin; si tu t'asseyais, c'était près de moi, si tu marchais, ton bras s'appuyait sur le mien; ta main ne fuyait pas ma main, nos regards se rencontraient toujours, et si j'osais quelquefois te presser sur mon cœur, tu ne me repoussais qu'en souriant. Adèle, Adèle, voilà tout ce que j'ai perdu!

Je suis trop agité de ces souvenirs pour continuer, brisons là. Je reprendrai ce soir.

Minuit.

Ainsi, dans quelques heures, Adèle, je te verrai, je te parlerai, je recevrai une lettre de toi; ces heures vont passer bien lentement, plus lentement encore peut-être que l'éternel mois d'avril. Dis-moi, mon amie, t'a-t-il semblé aussi long qu'à moi, ce mois d'isolement? As-tu songé, comme moi, avec délices au 28 avril? Hélas! pourvu que tu y aies quelquefois pensé avec plaisir, c'est tout ce que j'ose espérer.

Du moins, tu as sans doute adouci la rigueur excessive de ta première décision, tu as eu pitié de moi. Nous nous verrons désormais une fois par semaine, n'est-il pas vrai? et tu tâcheras que nous puissions passer quelque temps ensemble. Tu ne sais pas ce dont je me flatte en ce moment-ci même, peut-être follement? c'est que demain tu n'auras pas le courage de me quitter aussi vite qu'à l'ordinaire. Nous pourrons entrer un instant dans le jardin des Bains, qui est désert, pour que ton bras repose encore une fois sur le mien, pour que je puisse te contempler à mon aise, bonheur dont il y a si longtemps que je n'ai joui. N'est-ce pas, Adèle, que tu ne me refuseras pas? — Je suis un fou! Tu ne me regarderas seulement pas, tu me donneras en cachette un billet que tu auras écrit à regret, tu m'adresseras à peine trois paroles, comme un ange qui parlerait à un diable, et tu disparaîtras sans que j'aie eu la force de t'adresser une prière pour obtenir un moment d'entretien, prière que tu te ferais un bonheur de prévenir, si tu pouvais m'aimer comme je t'aime.

Vois, Adèle, le hasard ou mon bon génie s'intéressent plus à moi que toi; tu m'avais interdit de te voir tout ce mois-ci; eh bien, ils m'ont plusieurs fois conduit près de toi malgré toi. C'est ainsi que le 16 juillet dernier, je te

rencontrai au bal de Sceaux. J'avais à plusieurs reprises opiniâtrément refusé d'y aller; enfin je cédai à l'importunité ou plutôt aux conseils de mon bon ange qui me conduisit ainsi à mon insu vers celle que je cherchais partout. Tu parus contrariée de me voir, et moi, j'eus toute la soirée le cruel bonheur de te voir danser avec d'autres. Tu vois, Adèle, que je t'aime plus que tu ne m'aimes; car, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu danser. Nous partîmes du bal avant toi. J'étais bien fatigué, cependant je voulus revenir à pied, espérant que la voiture où tu reviendrais nous atteindrait; en effet, une demi-heure après, je vis passer un fiacre où je crus te reconnaître, croyance qui me dédommagea de la poussière et de la fatigue de la route.

Adèle, pardonne-moi, je t'ennuie; mais m'aimes-tu ainsi? Permets-moi de te parler de mon dévouement, je n'ai en perfection que le mérite de bien t'aimer. Adieu. Je suis pourtant bien reconnaissant de tout ce que tu fais pour moi.

Adieu, mon Adèle adorée, pour peu de temps sans doute. Dors tranquille, et souffre que je t'embrasse bien tendrement, mais bien innocemment.

Ton mari,
VICTOR.

III

Le rendez-vous du 28 avril, dont Victor se promettait tant de bonheur, devait être pour bien longtemps le dernier; les amoureux, à partir de ce jour, allaient cesser de se voir, cesser même de s'écrire. Non qu'ils eussent été découverts et de nouveau séparés par ordre. Mais Mme Hugo, dont la santé était, depuis plusieurs mois, chancelante, tomba gravement malade dans les premiers jours de mai, et Victor, de ce moment, ne quitta plus le chevet de sa mère.

Le mal, avec des alternatives de mieux et de pire, dura pendant deux mois. Mme Hugo mourut le 27 juin 1821.

La mort de sa mère fut pour Victor une immense douleur. Sa « faculté d'aimer », dont il parle quelque part dans ses lettres, avait un premier besoin, la famille, et l'adoration qu'il avait vouée à sa mère lui avait donné cet aliment nécessaire, avec la douceur infinie de se sentir aussi infiniment aimé par elle. Il avait été deux fois son enfant, il était maintenant deux fois orphelin. Éloigné de son père pour le moins indifférent, froidement traité par ses frères que sa supériorité offusquait, séparé d'Adèle qu'on lui refusait, il se sentit seul au monde.

Son accablement fut porté au comble par un incident douloureux; il le racontera dans une de ses lettres, nous ne ferons que l'indiquer ici. Le 29 juin, le soir même de l'enterrement de sa mère, ne pouvant supporter la solitude de sa maison vide, il sortit, et, d'instinct, vint errer, comme il le faisait souvent, aux alentours de l'hôtel Toulouse. Les fenêtres étaient illuminées, c'était la fête de M. Foucher, il y avait bal au logis. Victor connaissait les êtres, il monta au second étage, entra dans une pièce déserte d'où un vasistas donnait sur la salle de bal, et, de là, put voir Adèle qui dansait et qui riait.

Plus tard elle lui prouva qu'on lui avait absolument caché la vérité et lui certifia que, si elle eût été avertie de sa présence, elle aurait tout bravé, tout laissé là pour aller pleurer avec lui. Mais sur le moment ce nouveau coup l'acheva. Était-ce vrai? était-ce possible? Adèle l'oubliait à ce point! Adèle ne l'aimait donc plus!

Avant tout, il s'agissait, pour se rapprocher d'elle, de renouer avec les siens. Mais ceux-ci ne paraissaient guère disposés à s'y prêter.

M. Foucher avait dû faire aux fils de son ancienne amie une visite de condoléance, et Victor s'était hâté de lui rendre cette visite; mais on ne lui avait pas laissé voir Adèle. M. Foucher lui avait même insinué qu'il ferait bien, pour se distraire, de s'absenter de Paris. On sait que lui-même il louait chaque année pendant l'été un pied-à-terre à la campagne, d'ordinaire dans la banlieue. Mais ce ne seraient pas deux ou trois lieues qui arrêteraient Victor; le père alla, cette fois, s'installer avec sa femme et sa fille à Dreux, à vingt-cinq lieues — et à vingt-cinq francs de Paris.

Il partit le 15 juillet. Le 16, Victor se mettait en route et, en trois étapes, arrivait le 19 à Dreux. Il avait fait le chemin à pied.

Le lendemain, il alla errer par la ville et, comme la ville n'est pas grande, il ne tarda pas à rencontrer M. Foucher se promenant avec Adèle. Ici le drame tourne à la comédie. Il ne les aborda pas, mais il fit tenir aussitôt à M. Foucher une lettre. Elle est d'une haute invraisemblance, cette lettre, et le mensonge y devient presque touchant par sa candeur. Elle débute ainsi :

« Monsieur, — j'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui, ici même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais !... »

Là-dessus, pour expliquer « le plus bizarre de tous les hasards », il raconte qu'il est venu invité par un de ses amis habitant entre Dreux et Nonancourt ; seulement, cet ami, par une fatalité inouïe, était parti l'avant-veille pour Gap ! Lui Victor, il voudrait bien repartir sur-le-champ pour Paris ; mais il est si connu à Dreux ! il a reçu des invitations, pris des engagements... « Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent pendant quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné. »

La lettre se termine cependant par un cri sincère :

« Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de mademoiselle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toute la force de mon âme et, dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie. »

L'excellent M. Foucher dut sourire devant cette accumulation de merveilleuses coïncidences. Mais que faire vis-à-vis d'un amoureux si tenace et d'un marcheur si déterminé ? Il fallait décidément prendre au sérieux ce jeune homme.

Il le fit venir et eut avec lui une explication en présence de sa fille.

Victor lui demanda résolument la main d'Adèle.

Il peignit naturellement en beau sa situation si terriblement précaire. Il dit qu'il avait devant lui bien assez d'argent pour attendre les événements ; qu'il avait commencé un roman dans le goût de Walter Scott, dont il comptait tirer des sommes ; qu'à raison des services rendus il avait des promesses formelles pour avoir dans un délai prochain une place ou une pension. Pour ce qui était du consentement de son père, si on ne voulait pas trop brusquer les choses, il était sûr de l'obtenir.

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'au contraire il doutait fort de ce consentement du général, que dominait une influence féminine hostile ; ce qu'il ne dit pas, c'est que, s'il avait tous les droits possibles à une pension du gouvernement royal, il était d'humeur trop fière pour savoir faire valoir ces droits incontestables. Pour le présent, il ne tenait qu'à une chose : gagner du temps. Il comptait que sa persévérance et son énergie feraient le reste.

M. Foucher, convaincu à demi, mais profondément touché de tant de vaillance et gagné d'ailleurs par les instances de sa fille, consentit à recevoir de nouveau Victor dans sa maison. Les fiançailles ne seraient pourtant pas officielles et déclarées. On attendrait pour cela que la position de Victor fût plus nettement et plus sûrement établie. Jusque-là, les jeunes gens se verraient toutes les semaines, mais pas seuls ; on se rencontrerait au Luxembourg ; on irait au spectacle en famille. Cet arrangement provisoire allait créer une situation assez fausse ; mais Victor fut trop heureux de l'accepter. — On n'avait plus que faire à Dreux, tout le monde revint à Paris. La correspondance qui reprit ne fut d'abord, hélas, qu'avec le père. Victor n'y peut plus guère manifester l'ardeur de son amour ; il y montre du moins la fermeté de son caractère.

Les fiancés se revoient assez fréquemment en septembre. Mais bientôt ces entrevues surveillées ne suffisent plus à Victor. Il obtient d'Adèle quelques rencontres au dehors, et la douce correspondance directe se renoue entre eux.

1821.

OCTOBRE-DÉCEMBRE.

Vendredi, 5 octobre.

Je t'avais écrit une longue lettre, Adèle; elle était triste. Je l'ai déchirée. Je l'avais écrite parce que tu es le seul être au monde auquel je puisse parler si intimement de tout ce que je souffre et de tout ce que je crains. Mais elle t'aurait fait peut-être quelque peine, et je ne t'affligerai jamais volontairement de mes afflictions. Je les oublie toutes d'ailleurs quand je te vois; tu ne sais pas, tu ne conçois pas, mon Adèle, combien mon bonheur est grand de te voir, de t'entendre, de te sentir près de moi; maintenant qu'il y a deux jours que je ne t'ai vue, je n'y pense qu'avec une ivresse en quelque sorte convulsive. Quand j'ai passé un instant près de toi, je suis bien meilleur; il y a dans ton regard quelque chose de noble, de généreux qui m'exalte, il me semble quand tes yeux se fixent sur les miens que ton âme passe dans la mienne. Alors, oh! alors, ma bien-aimée Adèle, je suis capable de tout, je suis grand de toutes tes douces vertus.

Combien je voudrais que tu pusses lire tout ce qu'il y a en moi, que ton âme pût pénétrer dans la mienne comme ton sourire pénètre dans tout mon être! Si nous étions seuls ensemble seulement une heure, Adèle, tu verrais combien je serais à plaindre, si je n'avais le plus grand des bonheurs et la plus douce des consolations dans l'idée d'être aimé de toi.

Je t'avais écrit toutes mes peines sans réfléchir que je t'écrivais des choses qui ne peuvent qu'être dites, et dites à toi seule. Tu sens, par exemple, que si j'ai à te parler de tout le mal que me font certains membres de ma famille, ce n'est qu'à toi et absolument à toi que peuvent s'adresser des épanchements si intimes, des confidences si délicates. Toi seule peux avoir dans ton âme des consolations pour ce genre de douleurs et d'ailleurs un

tiers ne doit pas connaître des choses qui peuvent nuire aux miens. Je m'aperçois que je retombe dans les réflexions qui m'ont fait déchirer ma première lettre. Songe, mon Adèle, que tout cela n'est rien. Quand j'ai eu quelques instants l'indicible bonheur de te voir, qu'importe que le reste de mes journées soit sombre; et quand je t'aurai enfin conquise, ma bien-aimée Adèle, que seront ces années d'épreuve qui me semblent maintenant si longues et si amères?

Adieu, écris-moi et multiplie le plus possible, je t'en supplie, nos courtes entrevues, c'est absolument ma seule consolation, car je ne pense pas que tu me fasses l'injure de croire que les jouissances de l'amour-propre et les triomphes de l'orgueil soient quelque chose pour moi. Toi seule es toute ma joie, tout mon bonheur, toute ma vie. Je ne vaux rien que par toi et pour toi. Tu es pour moi tout ton sexe, parce que tu m'offres l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait.

Adieu, ma bien chère Adèle; je t'embrasse bien tendrement et bien respectueusement.

Ton fidèle mari,
VICTOR.

IMPRIMERIE NATIONALE.

(15 octobre.)

Quelle lettre tu m'as écrite, Adèle! Tu as semblé toi-même en me la remettant prévoir et regretter l'effet qu'elle devait produire sur moi. Aussi ne me plaindrai-je pas. Je n'y aurais même pas répondu de peur de t'affliger de la peine que tu m'as faite, s'il ne s'agissait de te rassurer et de me rassurer moi-même. À quoi d'ailleurs mon temps peut-il être mieux employé qu'à t'écrire? À quel devoir plus important, à quel plaisir plus grand pourrais-je le consacrer?

Sais-tu, mon Adèle, que deux mots de ta lettre m'ont bouleversé, et que j'aurais donné tout le sang de mes veines pour en avoir sur l'heure l'explication? Quelle était ta pensée quand tu as écrit cette phrase, cette phrase insupportable, où tu sembles dire que *ta réputation n'est point sans tache, ni ta conscience sans reproche*[1]? Parle, oh! parle ici, dis toute ta pensée à celui qui donnerait le bonheur de sa vie pour te procurer un moment de plaisir, un éclair de joie; ne me cache rien de la vérité quelle qu'elle soit; tu sais si jamais je t'ai rien caché de mon âme. Écoute, je vais te donner l'exemple de cette confiance illimitée que tu me dois, je vais te dire quel affreux soupçon, quelle intolérable idée cette cruelle phrase a fait naître en moi. Réponds-moi, mon Adèle, ma bien-aimée, mon adorée Adèle, réponds-moi comme tu répondrais à Dieu, aie pitié de moi, si par bonheur je ne sais quel démon de jalousie m'égare, songe que je me suis roulé toute la nuit dans une insomnie brûlante, tantôt m'accusant d'avoir si légèrement conçu une alarme injurieuse pour toi, tantôt voyant ce soupçon grandir et s'accroître dans mon cœur de toute l'immensité, de toute la jalousie de ma tendresse pour toi. Déclare-moi, avec cette sincérité qui est dans ta belle

[1] «... C'est bien parce que je t'aime que je te voudrais une femme qui eût une réputation sans tache et une conscience sans reproche, une âme élevée qui répondît à la tienne. Je voudrais qu'elle fût ainsi et que suis-je, moi? Je t'aime, voilà tout ce qui peut m'excuser, et je voudrais aussi que cette femme possédât l'estime de son mari et cet abus de confiance que je commets en ce moment à l'égard de maman ne me rend-il pas coupable?» (*Reçue le lundi 8 octobre 1821.*) — À partir de cette date, Victor numérotera les lettres d'Adèle et indiquera le jour de leur réception.

âme, toute l'inexorable vérité; enfin, réponds *oui* ou *non* à cette question, dussé-je en mourir : *N'en as-tu jamais en aucun temps aimé un autre que moi?*

Oh! mon Adèle, si en lisant cette phrase, ton cœur pouvait se soulever d'indignation, si tu pouvais dans ta candeur et dans ta colère me répondre *non!* avec quelle joie, avec quel indicible ravissement, je voudrais baiser la poussière de tes pieds en reconnaissant combien je suis insensé et coupable d'avoir pu interpréter un moment si mal une de tes lettres et te soupçonner, toi, l'être que je respecte, que j'admire, que j'estime, que j'aime le plus au monde! Oh! dis-moi, mon Adèle, n'est-il pas vrai que tu n'as jamais aimé que moi?

Hélas! Dieu m'est témoin que depuis mon enfance tu es mon unique pensée. Aussi profondément que je descende dans mon souvenir, j'y rencontre ton image. Absente, présente, je t'ai toujours aimée, et c'est parce que j'ai voulu en tout temps te rendre un culte aussi pur que toi, que je suis resté inaccessible à ces tentations, à ces séductions auxquelles l'immorale indulgence du monde permet à mon sexe et à mon âge de succomber.

En y réfléchissant, Adèle, en songeant à tout ce qu'il y a de chaste et d'angélique dans ton être, je pressens que mes alarmes sont chimériques, cependant je te les ai dites parce que je dois tout te dire, et d'ailleurs, s'il faut t'avouer toute ma faiblesse, je voudrais que tu fusses assez bonne pour me rassurer toi-même et répondre à ma question. Car enfin, quels seraient ces *reproches,* cette *tache* dont tu me parles? Peut-être (et pourquoi ne serais-je pas aussi ingénieux à me rassurer qu'à me tourmenter?), peut-être n'est-ce qu'à cause de moi que ta conscience d'ange s'alarme et croit ta réputation ternie par les soins que je t'ai rendus. Si cela était, ma bien chère Adèle, ce serait moi, et non toi, qui serais coupable[1], toute la faute m'appartiendrait et si l'un de nous était indigne de l'autre, ce serait moi. Comment oses-tu donc me dire que tu me voudrais une épouse plus *digne* de moi? Grand Dieu, Adèle! et qui suis-je près de toi? Oh! je t'en supplie et je voudrais que tu fusses là, car je m'agenouillerais devant toi comme devant une divinité, apprécie-toi mieux toi-même. Si tu savais combien tu es au-dessus de toutes celles de ton sexe, si tu pouvais te voir toi-même moralement, connaître comme moi toute la noblesse, toute la simplicité, toute la grandeur de ton caractère, tu ne me souhaiterais pas, dans tes plus grands

[1] « À quel autre que toi répondrais-je à une pareille lettre et quel autre que toi puis-je aimer? En vérité tu n'es pas raisonnable, je ne te pardonnerai jamais d'avoir si mal interprété ce que je t'avais écrit avec tant de confiance... Sans doute, me dis-je, c'est la suite de ma tendresse pour lui et de ma conduite envers lui, il se croit autorisé à me mépriser. Victor, on n'en aurait pas dit autant à une mauvaise femme... Comme je te l'ai déjà dit cent fois tu es tout pour moi... Je te le demande en grâce, aime-moi avec cette paix, cette tranquillité que tu dois nécessairement à ta femme. » (*Reçue le samedi 20 octobre 1821.*)

vœux pour mon bonheur, une autre femme que toi. C'est moi, Adèle, qui suis bien loin de ta hauteur, tous mes efforts tendent à m'élever jusqu'à toi, et si jamais j'ai paru ambitieux de gloire, ce n'était que par habitude de rapporter tous mes désirs à toi, si jamais j'ai cherché à attacher quelque illustration à mon nom, c'est que je pensais que tu le porteras un jour. Va, crois un peu plus en toi-même, je voudrais que l'univers entier sût que je t'aime, qu'un regard de toi m'est plus précieux que toutes les gloires et que je consentirais volontiers à voir tout mon sang couler goutte à goutte si cela pouvait épargner une larme à tes yeux. Que ne puis-je te prouver ma tendresse par actions et non par paroles! Va, sois tranquille, tu es bien au-dessus de toutes les femmes dans la sphère des idées de vertu et de générosité; leurs têtes ne vont pas même à tes pieds.

Que ta conscience ne te reproche pas un baiser ou une lettre, seules consolations de ton mari orphelin et abandonné à ses propres forces; ne crains rien pour ta réputation, elle m'est plus chère que ma vie, et, pour qu'elle cessât d'être pure comme toi, il faudrait que je fusse un misérable lâche, ce qui ne sera jamais.

Adieu, tu es à moi comme ma vie. Je t'embrasse tendrement.

Ton mari,
VICTOR.

Cette nuit (20 octobre).

Cette lettre est en effet bien importante, Adèle; car c'est de l'impression qu'elle produira sur toi que désormais tout dépend entre nous. Je vais essayer de rallier quelques idées calmes, et ce n'est, certes, pas le sommeil que j'aurai à combattre cette nuit. — Je vais avoir avec toi une conversation grave et intime, et je voudrais que ce pût être de vive voix, car je pourrais avoir sur-le-champ ta réponse que je vais attendre avec bien de l'impatience, et épier moi-même sur tes traits l'effet que te produiraient mes paroles, effet décisif pour notre avenir à tous deux.

Il est un mot, Adèle, que nous paraissons jusqu'ici avoir peur de prononcer, c'est le mot d'*amour;* cependant, ce que j'éprouve pour toi est bien l'*amour* le plus véritable; il s'agit de savoir si ce que tu ressens pour moi est aussi de l'*amour*. Cette lettre éclaircira ce doute sur la solution duquel repose toute ma vie.

Écoute. — Il y a au-dedans de nous un être immatériel, qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être, d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel. Je prends les choses de haut, mais il le faut pour être parfaitement compris; que ce style ne te semble pas singulier; nous parlons de choses qui exigent un langage simple, mais élevé. Je poursuis. L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir en quelque sorte parmi toutes les âmes des autres hommes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité. Lorsque deux âmes, qui se sont ainsi cherchées plus ou moins longtemps dans la foule, se sont enfin trouvées, lorsqu'elles ont vu qu'elles se convenaient, qu'elles se comprenaient, qu'elles s'entendaient, en un mot qu'elles étaient pareilles l'une à l'autre, alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est l'*amour,* l'amour véritable, tel à la vérité que le conçoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise l'être aimé, qui vit de dévouement et d'enthousiasme et pour qui les plus grands sacrifices sont les plus doux plaisirs. C'est l'amour tel que tu me l'inspires, tel que tu le sentiras certainement un jour pour quelque autre que moi, si, pour mon

malheur éternel, tu ne l'éprouves pas à présent pour moi. Ton âme est faite pour aimer avec la pureté et l'ardeur des anges; mais peut-être ne peut-elle aimer qu'un ange, et alors je dois trembler.

Le monde, Adèle, ne comprend pas ces sortes d'affections qui ne sont l'apanage que de quelques êtres privilégiés de bonheur comme toi, ou de malheur comme moi. L'amour, pour le monde, n'est qu'un appétit charnel, ou un penchant vague que la jouissance éteint et que l'absence détruit. Voilà pourquoi tu as entendu dire, par un étrange abus de mots, que les *passions* ne duraient pas. Hélas! Adèle, sais-tu que *passion* signifie *souffrance?* Et crois-tu, de bonne foi, qu'il y ait quelque *souffrance* dans ces amours du commun des hommes, si violents en apparence, si faibles en réalité. Non, l'amour immatériel est éternel, parce que l'être qui l'éprouve ne peut mourir. Ce sont nos âmes qui s'aiment et non nos corps.

Ici, pourtant, remarque qu'il ne faut rien pousser à l'extrême. Je ne prétends pas dire que les corps ne soient pour rien dans la première des affections, car à quoi servirait alors la différence des sexes, et qui empêcherait que deux hommes pussent s'aimer d'amour? Le bon Dieu a senti que, sans l'union intime des corps, l'union des âmes ne pourrait jamais être intime, parce que deux êtres qui s'aiment doivent vivre en quelque sorte en commun de pensées et d'actions. C'est là un des motifs pour lesquels il a établi cet attrait d'un sexe vers l'autre qui montre seul que le mariage est divin. Ainsi dans la jeunesse, l'union des corps concourt à resserrer celle des âmes qui, toujours jeune et indissoluble, raffermit à son tour, dans la vieillesse, l'union des corps, et se perpétue après la mort.

Ne t'alarme donc pas, Adèle, sur la durée d'une passion qu'il n'est plus au pouvoir de Dieu même d'éteindre. Je t'aime de cet amour fondé non sur les avantages physiques, mais sur les qualités morales, de cet amour qui mène au ciel ou à l'enfer, qui remplit toute une vie de délices ou d'amertume.

Je t'ai mis toute mon âme à nu; je t'ai parlé un langage que je ne parle qu'à ceux qui peuvent le comprendre. Interroge-toi bien toi-même, vois si l'amour est pour toi ce qu'il est pour moi, vois si mon âme est réellement sœur de la tienne. Ne t'arrête pas à ce que dit le sot monde, à ce que pensent les petits esprits qui t'entourent; descends en toi-même, écoute-toi. Si les idées de cette lettre sont claires pour toi, si je suis vraiment aimé comme j'aime, alors, mon Adèle, à toi pour la vie, à toi pour l'éternité. Si tu ne comprends pas mon amour, si je te semble extravagant, alors adieu. — Je n'aurai plus, moi, qu'à mourir, et la mort n'aura rien qui m'effraie, quand je n'aurai plus d'espoir sur la terre. Ne crois pas cependant que je me tue sans avantage pour les autres, c'est égoïsme et lâcheté quand il y a des pestiférés à soigner ou des guerres sacrées à soutenir. Je m'arrangerai de manière à ce

que le sacrifice de ma vie ne soit pas moins utile aux autres que doux pour moi. Ces idées te sembleront peut-être un peu sinistres, à toi pour qui mon front est toujours riant, à toi qui ne connais pas la sphère de mes réflexions habituelles.

Adèle, je le dis en tremblant, mais je crois que tu ne m'aimes pas de cet amour que je t'ai voué et qui peut seul me suffire. Si tu m'aimais, me demanderais-tu sur tout ce que tu fais cette sorte de confiance que tu m'accordes si aisément et qui me semble à moi l'indifférence. Tu t'offenses de mes questions les plus naturelles, tu me demandes si je crains que ta conduite ne soit répréhensible. Si tu aimais comme j'aime, Adèle, tu saurais qu'il est mille choses que tu peux faire sans crime et même sans tort réel, et qui cependant pourraient alarmer la jalouse délicatesse de mon affection. L'amour, tel que je te l'ai peint, est exclusif. Je ne demande rien, pas même un regard, à toutes les femmes de la terre, mais je veux que nul homme n'ose rien réclamer de la mienne. Si je ne veux qu'elle seule, je la veux entière. Un coup d'œil, un sourire, un baiser de toi sont pour moi les plus grands des bonheurs; crois-tu que je verrais patiemment quelque autre les partager? Cette susceptibilité t'effraie, si tu m'aimais, elle te plairait. Que n'es-tu ainsi pour moi! Plus l'amour est brûlant et pur, plus il est jaloux, plus il est ingénieux à se tourmenter. Je l'ai toujours éprouvé ainsi. Je me rappelle qu'il y a plusieurs années, je frémissais comme d'instinct quand ton jeune frère tout enfant passait par hasard une nuit dans le même lit que toi. L'âge, la réflexion et l'observation du monde n'ont fait qu'accroître chez moi cette disposition. Elle fera mon malheur, Adèle, car elle devrait concourir à ton bonheur et je vois au contraire qu'elle t'inquiète. Parle sans crainte, vois si tu me veux tel que je suis, ou non; il s'agit de mon avenir qui n'est rien, et du tien qui est tout. Songe que si tu m'aimes nul obstacle ne sera assez puissant contre moi; que si tu ne m'aimes pas, il est un moyen sûr de te débarrasser vite de moi, c'est d'en convenir, je ne t'en voudrai pas; je sais une absence grâce à laquelle on est bientôt oublié des indifférents, cette absence-là, on n'en revient pas.

Encore un mot, si cette longue lettre te semble triste et découragée, ne t'en étonne pas; la tienne était si froide! Tu trouves qu'entre nous la *passion est de trop!* [1] Adèle!... J'ai relu pour me consoler d'anciennes lettres de toi, mais la différence était si grande entre les anciennes et la nouvelle qu'au lieu d'être consolé... Adieu.

[1] «... Je crois, Victor, que ce que tu dois avoir pour moi est indispensable au bonheur, mais que plus y nuirait. La passion est de trop, ce n'est pas durable; du moins, je l'ai toujours entendu dire.» (*Reçue le samedi 20 octobre.*)

Vendredi (26 octobre).

Ton petit billet, mon Adèle, m'a fait une joie que je n'essaierai pas de te décrire[1]. Quand il y a, comme aujourd'hui, longtemps que je ne t'ai vue, je suis triste, abattu, insensible à tout, ennuyé de tout; eh bien, il me suffit maintenant de relire ton charmant billet que je sais par cœur pour me sentir presque heureux. Oui, ma bien-aimée Adèle, puisque tu me l'assures, je te crois, tu m'aimes comme je t'aime, tu ne peux ni te tromper ni me tromper. Je n'ai pas été un moment étonné que tu aies compris si aisément des idées dégagées de toutes choses terrestres; comment ne les comprendrais-tu pas, toi qui es faite pour les inspirer et les enfanter; y a-t-il rien de généreux, de chaste, de noble, à quoi puisse être sourde ton âme éminemment généreuse, éminemment chaste, éminemment noble? Ce ne sont point ici, chère Adèle, de ces stupides louanges dont la fausseté des hommes abuse si souvent la vanité des femmes; ne nous abaissons jamais ni l'un ni l'autre à de pareilles mesures; je ne te parle que d'après un sentiment profond de ce que tu vaux; et le seul défaut que je te trouve, c'est l'ignorance de ton angélique nature; je voudrais que tu connusses entièrement la dignité de ton être, et que tu fusses plus fière vis-à-vis de toutes ces femmes au moins vulgaires qui ont l'honneur de t'approcher et qui me semblent abuser de ton excessive modestie jusqu'à se croire tes égales, quelques-unes même tes supérieures. Il est inutile que nous nous en occupions plus longtemps; mais crois, mon Adèle, qu'aucun être au monde ne t'est supérieur et que tu feras honneur à toutes les femmes en daignant les traiter en égales.

Autant on doit mépriser les avantages périssables comme la beauté, le rang, la fortune, etc., autant on doit respecter dans soi-même les dons impérissables de l'âme. Ils sont si rares! Autant la vanité est nuisible et injuste, autant cet orgueil-là est juste et utile. Il n'est d'ailleurs nullement extérieur, il ne blesse pas les autres hommes, au contraire, il inspire pour tous une sorte de pitié qui mène à la bienveillance. Il élève ensuite tellement l'âme qu'elle

[1] « ... J'ai lu ta lettre avec attention, et je l'ai comprise parfaitement. Si c'est ainsi que tu m'aimes, cher ami, tu dois être heureux, car je t'aime de même. Ce que je t'ai écrit hier n'était pas, je te le répète, ma pensée, c'était ce que j'avais entendu dire. » (*Reçue le dimanche 21 octobre.*)

devient inaccessible à toutes les ambitions de rang et de gloire; quand on n'a pour pensée unique qu'une éternité d'amour et de bonheur, on voit toutes les choses de la terre de si haut qu'elles semblent bien petites. On accepte la prospérité avec calme, on se résigne au malheur avec sérénité, parce que tout cela passe et n'est en quelque sorte que l'accessoire d'une union qui ne passe pas.

C'est cette union, mon Adèle adorée, qui s'est formée entre nous et tu ne saurais te faire une idée de l'ivresse, du délire avec lequel je pense au jour où cette union, conclue enfin aux yeux des hommes, me permettra de te posséder tout entière et de t'appartenir tout entier. Oh! mon Adèle, ma femme, que n'es-tu là en ce moment! nous parlerions de cet immense bonheur, nous ferions pour l'avenir des projets ravissants, nous vivrions ensemble en espoir, nous... Dieu! près de cet avenir, que sont toutes les douleurs du moment présent?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Ton mari pour l'éternité,
VICTOR.

Samedi soir.

Je viens de lire ta lettre et j'ajoute un mot à celle-ci, mon Adèle, pour t'en remercier. Combien je te dois de bonheur! Pourquoi seulement tes lettres sont-elles toujours si courtes? Tu te plains d'une préoccupation continuelle; s'il en était autrement, Adèle, tu ne m'aimerais pas. Sais-tu que pendant dix-huit mois que je ne t'ai vue, je n'ai pas été une minute sans songer à toi? Sais-tu que tu es le but de tout ce que je fais et que je ne ferais rien sans cela? Quand j'ai une douleur morale ou une souffrance physique à supporter, je me figure que c'est en l'honneur ou pour l'amour de toi, et alors tout me semble doux. Qu'importe d'ailleurs que ma bien-aimée Adèle ne *soit bonne qu'à m'aimer* [1]? Quand ce serait ta seule science, je serais le plus heureux des hommes. Tu me demandes ensuite, comme preuve de confiance entière, la confidence de tout ce que je souffre; je pense n'avoir pas besoin de te prouver ma confiance, mais il faudrait entrer dans des détails qui ne peuvent que se dire. Crois qu'il me sera bien doux de me débarrasser de ce poids dans ton sein à la première occasion. Adieu, écris-moi bien long.

[1] « Tu auras, cher Victor, une femme qui ne sera bonne à rien si ce n'est à t'aimer. » (*Reçue le 27 octobre.*)

Jeudi (1er novembre).

J'ai réfléchi longtemps et bien longtemps, Adèle, à cette réponse. Dois-je, puis-je te satisfaire? Il y avait plutôt dans ta lettre de la compassion que de la tendresse; je te remercie d'avoir quelque pitié de moi, car je suis en effet bien à plaindre sous plus d'un rapport. Il me semble, s'il faut te dire ce que j'ose à peine me dire à moi-même, que tes lettres se refroidissent encore. Un moment, tu étais redevenue telle qu'il y a deux ans; mais en ce moment... Adèle, interroge-toi bien, je crains que cette fatale épreuve de dix-huit mois n'ait détruit tout le bonheur de ma vie en diminuant ta première affection pour moi; je ne puis être heureux d'être aimé à demi. Vois, cherche en toi-même avec candeur et sans t'étourdir si durant cette longue absence *tu ne m'as pas oublié un seul instant.* Je t'ai plusieurs fois fait cette question sans obtenir de réponse directe. Réponds-moi, je t'en supplie, la vérité; je la devinerais si tu ne me la disais pas, et c'est de ta bouche et non de mes conjectures que je veux recevoir la vie ou la mort.

Adèle, tu le vois, un regard froid ou un mot indifférent de toi suffisent pour me replonger dans tous mes insupportables doutes, et certes, de toutes mes souffrances, celle-là est bien sans contredit la plus grande; elle me va au cœur. Toutes les autres passeront, mais celle-là, qui pourra m'en consoler? Et qui sait si, même après la mort, on peut oublier qu'on n'est plus aimé?

Si tu n'étais qu'une femme ordinaire[1], Adèle, j'aurais tort de te montrer combien ton image est profondément gravée dans mon âme, j'aurais tort de te laisser voir cet amour d'esclave qui asservit tout mon être au tien; une femme ordinaire n'y comprendrait rien et ne verrait d'autre avantage dans cette invincible passion que la faculté d'être indifférente et la commodité de pouvoir tout se permettre avec un homme dont elle serait sûre. Une femme ordinaire dont on voudrait exalter l'attachement aurait besoin qu'on fût avec

[1] «Il faut, Victor, que je te dise que tu as tort de me croire au-dessus des autres femmes; sûrement, je n'attache pas mon bonheur, comme la plupart, à des frivolités, à ce qui flatte la vanité, non sûrement, d'ailleurs si j'étais telle, m'aimerais-tu?... au reste, si tu trouves qu'une femme qui ne vivra que pour toi et qui rapportera tout à toi, puisse te sembler digne de faire ton bonheur, tu ne seras jamais désabusé.» (*Reçue le 30 octobre 1821.*)

elle léger, inconséquent, inégal, tantôt affectueux, tantôt froid, il faudrait feindre d'autres inclinations, partir, revenir, alarmer sa vanité pour exciter sa jalousie, jouer un rôle, enfin. Je ne suis point comédien et tu es loin d'être une femme ordinaire.

Quel prix peut-on d'ailleurs attacher aux passagères affections d'un pareil être? Cela vaut-il la peine de mettre un masque et de se dégrader jusqu'à introduire de petits et vils calculs dans le plus noble et le plus haut des sentiments? Ce ne sera jamais ainsi que j'agirai avec toi, Adèle; je t'aime avec fierté parce que je t'aime avec candeur; je crois qu'un détour nous abaisserait tous deux et que ton cœur est assez grand pour comprendre un grand amour. Réponds avec cette confiance et cette franchise à la question que je viens de te faire. Tout dépend de là.

Je relis toute cette lettre et je tremble de la réponse. N'importe! l'avenir se décide par un mot comme une avalanche par un caillou, comme un incendie par une étincelle. Qu'est-ce que notre vie et à quoi tient le fil qui nous suspend entre le ciel et l'abîme? Je suis bien profondément agité, Adèle, et cependant, si tu voyais en ce moment mon visage, il est calme et glacé comme la face d'un mort. — Je reprendrai ce papier plus tard.

D'où vient que pendant ces deux longues pages, j'ai oublié ou négligé ce qui devrait faire le sujet de cette lettre, la demande que tu me fais, la confidence que tu provoques[1]? C'est que j'étais tourmenté de l'idée que tu ne m'aimais plus, et pouvais-je songer à autre chose? Que sont toutes mes afflictions près de cette douleur?

Mes idées courent et se heurtent dans mon cerveau. Je voudrais les fixer en me rappelant les réflexions que j'ai faites sur ta demande, je vais essayer.

Vendredi (2 novembre).

Écoute, mon Adèle, pardonne-moi ce qu'il peut y avoir d'amer dans ces deux pages; la moindre chose m'aigrit, chère amie, c'est que je suis continuellement assailli d'idées sombres. Toutes mes journées se déroulent douloureusement sur moi, hormis quelques heures délicieuses, celles où je te vois. Pardonne-moi, pardonne-moi. Il me serait bien doux, ma

[1] « Tu dis, mon ami, que tu as des choses à me dire qui te font de la peine, fais-moi, je t'en prie, partager tes chagrins... Tu me dis, Victor, que tu aimerais mieux m'en entretenir de vive voix, cela sera difficile. Au reste que crains-tu en m'écrivant? Tes lettres ne peuvent tomber en d'autres mains que les miennes. » (*Reçue le 30 octobre 1821.*)

chère Adèle, de déposer tous mes chagrins dans ton âme si bonne et si généreuse; mais, je te le répète, ce ne peut être que de vive voix et je crains comme toi que de longtemps ce ne soit impossible. Je souffrirai seul. Ce n'est pas que je craigne pour ces lettres. Tout ce que j'ai à te dire, je pourrais le dire devant la terre entière, sans avoir, moi, à rougir. Mais il est une foule de détails qu'il serait minutieux d'écrire et qui constituent cependant mes soucis de tous les jours. Il est ensuite des points très délicats, comme les torts que peuvent avoir envers moi des êtres qui me touchent de près, choses qui ne peuvent que se dire une fois, parce que c'est déjà beaucoup que de dire une fois même justement du mal des gens, et qu'il ne faut jamais répéter que le bien; ces choses-là ne peuvent donc s'écrire, parce que ce qui est écrit peut se relire. Ajoute à cela que peut-être il m'échapperait en écrivant des paroles trop expressives dont (si j'étais obligé de m'en servir en parlant) je pourrais tempérer l'effet de la voix et du regard.

Il est une dernière considération. J'ai cru remarquer, Adèle, que tu me croyais de l'amour-propre et même, tranchons le mot, de la *vanité*. Cette observation a dû m'affliger. Si tu as raison, si je suis *vain* en effet, je dois gémir de ce que, parmi mes nombreux défauts, il se trouve celui que je déteste et que je méprise le plus au monde. Si tu te trompes, si tu prends pour de l'amour-propre une fierté, ou, si tu veux, un orgueil que je m'avoue à moi-même et dont même je m'applaudis, je dois déplorer bien plus encore d'être mal jugé par le seul être sans l'estime duquel je ne puisse vivre, surtout si ce qui lui semble un défaut (et le dernier de tous!) est à mon gré la première qualité de tout homme qui se sent quelque dignité dans l'âme. Tu dois penser, mon Adèle, combien je dois désirer d'effacer cette idée de ton esprit, s'il est vrai que tu l'aies conçue; c'est donc en ayant soin de ne te parler de moi que le moins possible que j'y puis parvenir. Or, pour te faire la confidence que tu me demandes, il aurait fallu te raconter une foule de choses que tu ne connais pas, récit qui, grâce à tes préventions, aurait pu te sembler peu modeste, de quelque simplicité d'expression que je l'eusse voilé. J'ai donc dû me résoudre à garder encore tous mes chagrins pour moi, d'autant plus que je ne vois pas la nécessité de t'en affliger jusqu'à cette époque où je pourrai trouver des consolations de toutes les douleurs dans un épanchement de toutes les heures, de tous les moments.

En attendant je vois mon avenir tiraillé dans tous les sens par une foule d'égoïstes qui veulent y placer leur intérêt; mais mon avenir n'est qu'à toi, et je le défends parce que c'est ton bien. Tu me connais peu, Adèle, tu ignores mon caractère, tu ne me vois jamais que contraint et ennuyé de la présence de quelque tiers importun, mais attends, je t'en supplie, avant de me juger. On a dû avoir intérêt à t'inspirer il y a un an des impressions

fâcheuses sur mon compte, et moi, ce que j'aurais demandé à Dieu, ce que je lui demande encore, ce serait de t'avoir eue en tout temps comme aujourd'hui pour invisible témoin de mes actions les plus importantes ainsi que les plus indifférentes.

Le témoignage d'une conscience pure m'est cher, c'est le seul côté par lequel je sois digne d'être aimé de toi. C'est aussi là le seul orgueil que je me sente; toutes les autres fumées m'étourdissent peu, et en vérité si jamais je voulais ce qu'on appelle la gloire, ce serait pour toi seule.

Il faut finir et cependant que j'ai encore de choses à te dire! Ne me parle plus de toi, ma bien-aimée Adèle, comme d'une *femme ordinaire;* sois modeste tant que tu voudras, mais ne me force pas à l'être quand il s'agit de toi.

Adieu, porte-toi bien. Je t'embrasse tendrement. Adieu, adieu; surtout porte-toi bien.

Ton mari fidèle et respectueux,
VICTOR.

Tu me parles d'*une artiste* pour laquelle tu me demandes de l'estime [1]. Je ne demande pas mieux; mais pourquoi est-elle *artiste?* Tu connais là-dessus mes invariables idées, plutôt du pain et de l'eau! Mais enfin puisque tu l'aimes, cela prouve pour elle.

[1] «... Tu as tort aussi de prendre une mauvaise opinion de Mlle Duvidal, puisque je l'aime un peu tu devrais penser qu'elle mérite quelque estime.» (*Reçue le mardi 30 8bre 1821.*)

Lundi, minuit (12 novembre).

Je ne puis lire un mot de toi, ma chère Adèle, sans qu'il me remplisse de joie ou de tristesse et quelquefois de toutes deux à la fois. C'est l'effet que m'a produit ta dernière lettre. J'y ai vu que mon injustice égalait ta générosité, et quoiqu'il y ait peut-être quelque sévérité dans la partie de ta lettre où tu me fais sentir mes torts, c'est un devoir pour moi de les reconnaître et un bonheur de t'en demander pardon. Tu le sais, mon Adèle, si quelquefois je te tourmente, ce n'est qu'à force de t'aimer, hélas! et je me tourmente bien plus moi-même. Je suis fou, mais fou d'amour, et, chère amie, ne dois-je pas trouver grâce à tes yeux? Toute mon âme se consume à t'aimer, tu es ma pensée unique, et il m'est impossible de trouver, je ne dirai pas du bonheur, mais le moindre plaisir hors toi. Tout le reste m'est odieux.

La fin de ta lettre, Adèle, m'a profondément ému. Tu désespères de notre bonheur mutuel et cependant tu dis qu'il est dans mes mains[1]. Oui, mon Adèle, ma bien-aimée fiancée, il y est, et je suis sûr, si tu m'aimes, d'y atteindre ou de mourir. Et quels sont, en effet, les obstacles à surmonter? Quelle volonté osera s'opposer à la mienne quand il s'agira de toi? Ne sais-tu pas qu'il n'y a pas une goutte de sang dans mes veines qui ne soit destinée à couler pour toi? Et tu doutes? Va, mon Adèle, aime-moi comme je t'aime, et je me charge du reste. Une volonté ferme fait la destinée, et, quand on a su souffrir, on sait vouloir. D'ailleurs, l'homme qui met sa vie en jeu dans les calculs de son avenir est presque toujours sûr de gagner; et moi, je n'épouserai jamais que toi ou une boîte de sapin.

Il nous faudrait si peu de chose en effet pour être heureux, Adèle! Quelques mille francs de rente et un *oui* accordé par indifférence ou affection paternelle, voilà mon beau rêve réalisé. Crois-tu, vraiment, que ce soit si difficile?

Non, mon Adèle, tu es à moi et tu seras éternellement à moi. Te figu-

[1] « Notre bonheur mutuel est dans tes mains. Ce bonheur, cher Victor, ne sera jamais; je ne sais pourquoi, mais je ne suis pas née pour être heureuse. » (*Reçue le 9 novembre 1821.*)

res-tu cet inconcevable bonheur? dis-moi, y songes-tu comme moi avec cette ivresse et ce ravissement que ton âme tendre et virginale est si bien faite pour éprouver? Te représentes-tu la félicité de ton Victor passant à tes pieds sa vie, déposant dans ton sein toutes ses peines et les trouvant douces, jouissant de tout pour toi seule, ne respirant que par ton souffle, n'aimant qu'avec ton cœur, ne vivant enfin que de ta vie? Quand je pense, chère amie, à cette délicieuse communauté d'existence, je ne puis m'empêcher de croire que Dieu ne m'aurait pas donné la faculté de l'imaginer s'il ne m'avait réservé le bonheur d'en jouir. Va, *tu es née pour être heureuse,* ou je n'aurai été bon à rien sur la terre.

Tu veux bien avoir quelque estime pour moi, Adèle, et c'est le prix le plus doux de tout ce que j'ai pu faire, dans le but de me rendre digne de toi. Je te remercie profondément de l'assurance que tu m'en donnes, car si tu ne m'estimais pas, pourrais-tu m'aimer, et si tu ne m'aimais pas, que ferais-je ici?

Pourquoi employer dans ta lettre cette formule de doute : *les sentiments que tu dis avoir pour moi,* etc.? — De quoi es-tu sûre au monde, si ce n'est de ces sentiments? Ces mots m'ont blessé, et, certes, bien plus justement que ceux que tu me reproches. En te disant : *la confidence que tu provoques,* etc., je n'ai point cru mal m'exprimer. Je crois que l'un de nous a le droit de *provoquer,* et même *d'exiger* une confidence de l'autre, et pour ma part il me sera toujours doux de remplir ce devoir. Si j'ai jamais rien de caché pour toi, ma bien-aimée Adèle, cela ne dépendra pas de moi, et je remercierai tous les chagrins de la vie, car ils me procureront de tendres épanchements. Si je ne t'ai point fait part de ceux que j'éprouve en ce moment, c'est, je le répète, qu'il m'eût fallu écrire une sorte d'apologie, et entrer dans de trop longs détails; mais je ne renonce pas à la consolation de tout te conter de vive voix, si cela ne t'ennuie pas, quand l'occasion s'en présentera.

Adieu pour ce soir, ou plutôt pour cette nuit; adieu, ma bien-aimée Adèle; il est bien tard et il fait bien froid. Tu dors en ce moment, et rien ne t'avertira du baiser brûlant que ton pauvre mari va déposer sur tes cheveux en ton absence. Il n'en sera pas toujours ainsi, et quelque jour ces baisers te réveilleront doucement. Adieu, adieu, dors et ne souffre pas.

Mardi (13 novembre).

Ce matin, on m'a remis un billet de ton père; je te verrai donc ce soir, Adèle! Voilà ma pensée de toute la journée. Elle me rend bien heureux, surtout quand je songe qu'elle est peut-être aussi la tienne. Mon bonheur

serait complet, chère Adèle, si je pouvais te voir quelquefois seule et jouir du charme de ton intimité. Je te soumettrais toutes ces opinions auxquelles tu me reproches de tenir si fort; il n'y a en effet que toi qui puisses me faire changer. J'essaierais aussi quelquefois de détruire celles de tes idées qui me semblent étrangères à ton heureuse nature. Elles ont presque toutes une noble source, trop de modestie et d'ignorance de toi-même. Tu me dis, par exemple, que tu n'es pas capable d'apprécier le talent poétique [1]. Cette assertion est tellement singulière pour moi qui te connais mieux que tu ne te connais, qu'elle m'aurait fait sourire, si j'y avais été disposé. J'y répondrai, en me mettant, bien entendu, tout à fait de côté, et tu ne me feras certainement pas l'injure de croire que je puis mêler quelque idée d'amour-propre personnel à des réflexions aussi générales.

En deux mots, la poésie, Adèle, c'est l'expression de la vertu; une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. Tu vois donc que tu dois comprendre la poésie; elle ne vient que de l'âme et peut se manifester aussi bien par une belle action que par un beau vers. Ceci exigerait de longs développements; mais tu vois combien dans un entretien intime je pourrais te révéler dans ton propre cœur de trésors que tu ignores. Ce bonheur m'est encore interdit. Je l'espère avec tous les autres.

Adieu, ma bien-aimée Adèle, pense à moi et écris-moi une bien longue lettre; elle me paraîtra toujours bien courte. Permets à ton mari de t'embrasser tendrement. Adieu, adieu.

Surtout, ne me parle plus de *travailler,* etc., etc. [2]. Chaque fois que tu touches cette corde, tu m'affliges vivement. Aie quelque croyance en mes forces, c'est à moi de travailler pour toi, et le bonheur de fonder ton avenir m'appartient comme tout ce qui a rapport à toi. Adieu; écris-moi bien long.

[1] «... Ce n'est pas, je l'avoue, ton esprit et le talent que tu peux avoir, que je ne sais malheureusement pas apprécier, qui ont fait la moindre impression sur moi...» (*Reçue le 10 novembre 1821.*)

[2] «Que n'ai-je une fortune à t'apporter, tous les obstacles seraient levés. Faut-il donc regretter ce que je désire le moins? Que ne puis-je travailler, si j'y voyais au bout toi.» (*Reçue le vendredi 9 novembre.*)

Samedi minuit (17 novembre).

Je viens de lire ta lettre; elle m'a vivement ému, et comme j'espère te voir demain, j'éprouve le besoin d'y répondre sur-le-champ; pardonne, chère Adèle, si pour cela je commence par te désobéir. Je te promets que ce sera la dernière fois. Il suffit que mon habitude de travailler la nuit te déplaise pour que je la proscrive [1]. D'ailleurs, tes raisons sont justes et il suffit encore que mon Adèle daigne prendre quelque intérêt à ma santé pour qu'elle me devienne précieuse. Le travail de nuit épuise; mais l'insomnie oisive ne fatigue guère moins. Cependant puisque tu le veux je tâcherai encore de dormir le plus possible; aussi bien tous mes moments de sommeil sont heureux pour moi, car ils sont toujours remplis par des rêves charmants qui me transportent près de toi. Quand ce bonheur ne sera-t-il plus un rêve! — Je te promets donc, mon Adèle, de ne plus travailler la nuit, à moins de cas extraordinaires. Je serais coupable d'enfreindre cette promesse au moment où je la fais, si t'écrire était *travailler*. Tu crains ensuite, Adèle, que je ne prenne du goût pour la vie extérieure et que par conséquent mon intérieur ne me soit un jour à charge [2]. Tu n'as pas réfléchi, ma bien-aimée Adèle, que lorsque cet intérieur sera rempli par toi, tout mon bonheur y sera. Qu'y aura-t-il de plus doux pour moi que de passer près de ma femme toutes mes heures de plaisir, de repos ou de travail? Devrais-je avoir besoin, chère amie, de te répéter cela pour la centième fois? Maintenant, quelle différence! Qui peut m'attacher chez moi, où à l'ennui de la solitude se joignent des souvenirs bien tristes et bien récents encore? C'est précisément parce que j'y ai goûté la douceur de la vie de famille, mon Adèle, que cette maison m'est lugubre aujourd'hui. Quel intérieur que celui d'un garçon et d'un orphelin! Car je suis orphelin et peut-être plus à plaindre encore que si je l'étais entièrement. Tu vois, chère amie, que si tu as quelque confiance pour moi, la mienne en toi est bien entière; il n'est rien d'intime dans mon cœur que tu ne connaisses; s'il plaît à Dieu, il ne sera rien de secret dans ma vie dont tu ne sois instruite; car sois sûre que tous mes secrets seront tou-

[1] « Je ne voudrais pas que tu t'habituasses à travailler la nuit, d'abord ce doit être nuisible à ta santé... » — [2] « Je voudrais enfin que tu prennes du goût pour l'intérieur... » (*Reçue le 17 novembre 1821.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

jours de nature à être connus de toi. D'un autre côté, si mon intérieur me semble peu attrayant, tu es bien dans l'erreur de croire qu'une vie extérieure me plaise mieux. Ma chambre, tout au contraire, me paraît triste, à la vérité, mais les rues et les salons me sont odieux. Je fuis les distractions, je hais *les plaisirs*. La vie de garçon tout entière m'est insupportable, isolement au dedans, isolement au dehors. Je n'aspire qu'au bonheur du ménage, à la félicité de famille; et je n'aurai rien à désirer, chère amie, si, quand cette époque tant souhaitée sera venue, ton intérieur te plaît autant qu'à moi. Tu ne t'alarmerais pas si tu savais combien ma *liberté* me pèse et avec quelle impatience j'attends qu'un doux esclavage enchaîne tous mes jours aux tiens. En attendant, excepté les moments bien courts et bien heureux où je te vois, toutes mes heures me sont également fastidieuses, et plus encore peut-être quand je suis dans la foule, que lorsque je suis seul. Seul, du moins je puis songer en paix à toi.

Je n'aime pas, Adèle, à m'occuper d'un autre que toi dans ces lettres. Dans ces entretiens intimes et sacrés, nous ne devons pas daigner songer aux autres. Cependant il faut te parler de ton oncle et de ta tante. Je ne puis les aimer ni l'un, ni l'autre. Ton oncle est ou a été un libertin, ta tante me paraît méchante. Pour ne pas m'étendre davantage là-dessus, je te dirai que ses observations me semblent singulièrement déplacées. Je ne vois pas en quoi notre conduite est remarquable aux yeux du monde, et comment on peut me disputer le bonheur de passer sur huit jours deux heures à côté de toi. Il faudrait donc encore que nos trop courtes entrevues fussent consacrées à nous occuper des autres, et que je fisse *l'aimable* auprès de je ne sais quelle indifférente tandis que le premier venu le ferait auprès de toi. Voilà qui est souverainement ridicule. Ou, si on l'exige pour les jours où vous recevez, qu'on me permette donc de te voir plus souvent en des moments où personne ne nous gênera. Encore, toute cette minutieuse retenue est-elle absurde. Je ne suis plus un enfant. J'ai vu le monde et je crois en honneur être assez réservé. Je suis, je veux être insipide, ennuyeux, nul pour l'univers entier, parce que tu es le seul être au monde pour lequel je puisse prodiguer toutes mes facultés de penser et de sentir. Autant je suis ardent et expansif pour toi, autant je suis glacé et muet pour tout autre. S'il faut encore prendre ce rôle avec ma femme, personne n'y gagnera, je n'en serai pas, certes, plus aimable, et l'effort me sera bien pénible. Rappelle-toi, chère Adèle, qu'il y a un mois, je te voyais tous les deux jours et dans une intimité charmante. Croit-on cette habitude si aisée à perdre? Mais on prétend que je te fais du tort; avec ces mots-là on me ferme la bouche, avec ces mots-là on aurait ma vie.

Toi, chère Adèle, continue, je t'en supplie, à me faire part de tout ce

qui t'occupe. Tu ne sais pas combien ces preuves de ta confiance me touchent et me pénètrent. Il m'est si doux de lire dans ta belle âme, d'étudier ton noble cœur! Et ne me parle plus, mon Adèle bien-aimée, de tes craintes sur mon estime, etc. Il faudrait que j'en fusse bien peu digne moi-même pour ne pas t'estimer et te respecter comme je t'aime, avec enthousiasme. Crois, de grâce, que ton affection a rencontré un être reconnaissant. Je n'ai pas besoin d'être *bon,* chère amie, pour te dire avec transport la vérité sur ce que je pense de toi; je ne puis *avouer* que *j'aurais aimé davantage une demoiselle qui se fût conduite autrement*[1], car je ne conçois pas qu'on aime plus que je ne t'aime, ni qu'on se conduise mieux que tu ne te conduis, et si l'on me *parlait d'une jeune personne* qui agît comme toi, j'irais baiser la poussière de ses pieds.

N'aie donc pas *peur,* je t'en conjure, d'être *coupable* ou dis-moi que je suis un *scélérat,* car il faut l'être pour avoir pu troubler une conscience aussi pure que la tienne, Adèle. Car tu es ma femme, tu m'appartiens comme un bien sacré, et nous sommes mariés aux yeux de Dieu et aux nôtres, en attendant que nous le soyons à ceux des hommes. Adieu, mon Adèle bien-aimée, tu vois que ma réponse est bien longue quoique ta lettre fût bien courte. J'espère que tu me récompenseras de ne pas m'être vengé. Hélas! eût-ce été une vengeance? Adieu, adieu, ma femme, pense à moi comme je pense à toi, écris-moi aussi long que je t'écris et aime-moi comme je t'aime.

Je t'embrasse avec respect.

VICTOR.

Parle-moi de ta santé. Que ne puis-je l'entretenir au prix de la mienne, de ma vie!

[1] « Avoue que tu aurais aimé davantage une demoiselle qui aurait été ce qu'elle doit être; si l'on te parlait d'une jeune personne qui se conduisît à l'égard d'un jeune homme comme je me conduis envers toi, qu'aurais-tu pensé? J'ai peur d'être bien coupable. » (*Reçue le 17 novembre 1821.*)

Samedi, 24 novembre.

Il faut chez moi un grand fonds de confiance pour ne pas croire, Adèle, que cette correspondance t'ennuie. C'est la dernière fois qu'une réponse aussi longue suivra une lettre aussi courte. Sous les raisons que tu me donnes, j'en ai découvert une qu'elles cherchent à me cacher; tu devrais me parler, non de la difficulté, mais de l'ennui de m'écrire[1]; tu serais franche au moins. Tu parais attacher de l'importance à une visite manquée; je ne croyais pas, Adèle, qu'une privation de ce genre fût un sacrifice, et je n'ai pas jusqu'ici songé à me vanter de tous les sacrifices de cette espèce que je fais journellement pour te voir ou t'écrire. Il est vrai que si je ne les compte pas, moi, c'est qu'ils ne me coûtent rien.

Mon Adèle, je viens de relire le commencement de cette lettre, et j'en suis mécontent parce que je crains que tu n'en sois mécontente. Il m'est impossible de conserver longtemps de l'humeur contre toi, même quand j'ai raison. Me voilà prêt, chère Adèle, à te demander pardon de t'avoir accusée. N'ai-je pas pourtant un légitime sujet de me plaindre? Adèle, je ne te demande pas de m'écrire de longues lettres de suite, puisque tu n'as que de courts moments; mais il est impossible que tu n'aies pas chaque jour le temps de m'écrire à différentes reprises au moins une page, ce qui au bout de plusieurs jours donnerait à tes lettres sans te fatiguer une longueur satisfaisante. Je t'indique ce moyen de bonne foi, parce que je pense que tu le cherches de bonne foi. Non, chère amie, moi qui ai tant de plaisir à t'écrire, à m'entretenir avec toi, je ne penserai pas que ce qui m'est si doux te soit importun, que ce qui me rend si heureux te soit à charge. Ce serait une preuve que tu ne m'aimes pas, et je ne les accueillerai jamais aisément. J'ai tant besoin d'être ou du moins de me croire aimé! Pardonne-moi, de grâce, les premières lignes de cette lettre : songe qu'un doute sur ton affection me tourmente bien plus qu'il ne peut t'affliger. Si tu savais combien la moindre alarme me fait souffrir, tu éviterais, ne fût-ce que par pitié, de m'en donner sujet. Ainsi, pardonnons-nous mutuellement, et embrasse-moi.

[1] « ... Si tu calculais que je suis toujours avec maman, tu verrais qu'il faut un extrême désir de t'écrire pour trouver quelques instants, tu verrais aussi qu'aujourd'hui même j'ai refusé d'aller avec maman où une affaire me demandait pour pouvoir m'entretenir avec toi. » (*Reçue le 20 novembre 1821.*)

Je t'obéis, ma bien-aimée Adèle; je ne travaille plus la nuit, et ce matin je me suis levé de bonne heure pour t'écrire. Jeudi soir, en rentrant, j'étais bien tenté de veiller pour te dire tout ce que j'avais dans le cœur. Tu ne saurais imaginer quel effet indéfinissable ta vue a produit sur moi; te trouver encore debout et nous attendant, à près de minuit, m'a fait à la fois une vive peine et un vif plaisir. D'un côté, ta vue, qui suffit pour me rendre heureux, m'a surpris d'autant plus délicieusement que je n'ai pu m'empêcher de croire que c'était peut-être un peu pour moi que tu t'étais résignée à veiller si tard. D'un autre côté, l'idée de ma pauvre Adèle s'ennuyant seule, pendant que j'étais censé m'amuser, m'est apparue comme un remords; j'ai pensé que tu étais malade, que tu souffrais de ton côté, que tu avais eu froid... Chère amie! Je me suis reproché les moments passés au café comme autant d'instants douloureux pour toi. J'aurais voulu racheter cette soirée de dix ans de ma vie. — Et quand il a fallu te quitter sitôt sans pouvoir te remercier, m'informer de tes souffrances, sans pouvoir te réchauffer contre ma poitrine, il m'a semblé, mon Adèle, qu'on nous séparait violemment; j'ai maudit pour la millième fois les obstacles qui m'éloignent de ma femme, de celle qui est à moi. Je suis ton mari, et cependant il a fallu te quitter sans un embrassement, sans presque une parole; et si je mourais demain, Adèle, un autre obtiendrait tout ce qui m'est refusé, un autre aurait ces droits dont je ne puis jouir, un autre... Il me semble que cette insupportable idée ferait bouillonner mon sang dans mes veines après ma mort. Il est probable que cela ne sera pas. Cependant, qui peut lire dans l'avenir? Qu'est-ce que la santé? De quoi dépend la vie? Qu'un homme me marche aujourd'hui sur le pied ou me regarde de travers et qui sait où je serai demain? Si je ne considère que moi, je ne puis certes tenir beaucoup à une vie à la fois veuve et orpheline. Mais quand ton souvenir me revient avec l'espérance, Adèle, je conviens que je crains la mort. Il me serait affreux de mourir avant de t'avoir possédée, avant de t'avoir appartenu. Je devrais peut-être te cacher mon peu de courage; il est de bon air de dédaigner la vie, mais perdre la vie, ce serait te perdre; et autant il me serait doux de te suivre dans un meilleur monde, autant il me serait horrible de partir sans toi.

Je ne sais ce que j'écris, je suis assailli d'idées sombres sans presque en savoir la cause; ne t'en étonne pas. Dans une certaine disposition d'esprit, il nous vient parfois des tristesses vagues dont l'âme ne peut se défendre ni se rendre compte. Ce sont des souvenirs de malheurs passés ou des pressentiments de malheurs futurs, c'est le feu qui fume lorsqu'il vient de s'éteindre ou lorsqu'il va s'allumer. Ces souvenirs ou ces pressentiments se placent, comme des nuages, entre nous et nos idées; ils ont les formes indécises de

l'avenir ou du passé; car dans l'ordre des choses idéales comme dans l'ordre des choses réelles, tout ce qui est lointain est vague. L'âme alors croit souffrir et souffre en effet; toutes les images riantes se ternissent, toutes les images tristes s'obscurcissent. Qu'un bonheur lui arrive tout-à-coup, le brouillard se lève, tout reprend sa forme et sa couleur, et l'on s'étonne de s'être affligé. Voilà ce qui m'arrivera ce soir quand je te verrai; je ne songerai plus qu'au bonheur d'être auprès de toi et à l'espérance d'être un jour à toi.

Cependant, Adèle, tu t'effraies, dis-tu, *d'épouser un si jeune homme;* tu crains que *je ne me repente un jour de m'être engagé,* etc., etc.[1]. C'est avec peine que je répète ces cruelles expressions. Je ne croyais pas jusqu'ici t'avoir donné le droit de me croire changeant. Tu dis que tu n'espères pas me rendre tout ce que j'ai perdu. Réfléchis un peu, Adèle, et demande-toi à toi-même si tu n'es pas sûre d'être tout pour moi. Ce que j'ai perdu, il n'y a que toi qui puisses me le rendre; mais tu me le rendras, et au delà. Ce dernier mot m'est échappé, je devrais l'effacer peut-être; mais il est trop vrai que l'amour tel que je l'éprouve est au-dessus de toutes les affections et qu'une épouse est plus qu'une mère. Hélas! devrais-je te dire tout cela? Mais pourquoi te cacherais-je une seule de mes pensées? Dieu sait que jamais mère n'a été aimée comme j'aimais ma noble mère; Dieu sait aussi que jamais femme n'a été adorée comme j'adore la mienne.

Je crains quelquefois, mon amie, que tu n'aies pas tout pardonné à la mémoire de ma mère[2]; je voudrais que tu l'eusses connue, je voudrais qu'elle t'eût connue. Elle m'a rendu bien longtemps malheureux parce qu'elle poussait trop loin le désir de me voir heureux. Son seul tort est de ne pas avoir deviné ta belle âme; elle était cependant bien digne de la comprendre. Pourquoi l'ai-je, pourquoi l'as-tu perdue? Aujourd'hui peut-être nous serions unis. Ma longue douleur, ma profonde mélancolie commençait à la vaincre; elle avait vu tout échouer auprès de moi et ne m'eût

[1] «... Tu me dis aussi que tu désires te retrouver en famille, hélas! tu pourras être avec ta femme, mais je ne te rendrai pas ce que tu as perdu. Je tremble, je l'avoue, lorsque je pense que j'épouserai un si jeune homme. Sans doute tu penses réellement à me rendre heureuse, mais penseras-tu toujours de même? Quand je songe à ton âge, combien tu as peu vécu pour entrer en ménage, j'ai peur que tu ne te repentes un jour de t'être engagé.» (*Reçue le 20 novembre 1821.*) — [2] «...Tu me dis que tu crains que *je n'aie pas tout pardonné à ta mère.* Je puis t'assurer que je l'ai bien sincèrement regrettée. J'ai toujours eu pour elle beaucoup d'estime et quoique sa manière d'agir avec nous dans les derniers temps de sa vie n'ait pas été très louable, je lui ai en tout temps conservé les sentiments que je lui avais voués. Ta mère, cher Victor, était une femme qui vous aimait exclusivement... Je n'ai jamais trouvé extraordinaire qu'elle ne voulût pas de ce mariage, à sa place j'en aurais fait autant. Mais les moyens qu'elle a mis en œuvre prouvaient qu'elle vous sacrifiait tout. C'était pour toi qu'elle me perdait, pour ton bonheur.» (*Reçue le 28 novembre 1821, jour de sa naissance.*)

certainement pas refusé le seul bonheur que me présentât la vie. Ses répugnances à ce mariage étaient d'ailleurs toutes indépendantes de toi, et elle estimait assez son fils pour estimer beaucoup l'être auquel il avait voué un si profond et si opiniâtre attachement. Aujourd'hui nous serions heureux avec elle, tandis que l'éternelle épreuve dure encore. Je n'en finirais pas là-dessus. J'éprouve une douceur triste à parler de ma mère à ma femme; j'ai pourtant encore tant de choses à te dire. Ta distraction en priant Dieu, mon Adèle bien-aimée, ne m'a point *fait rire,* mais elle m'a bien touché; j'en suis heureux et reconnaissant[1]. Quelquefois j'ose me figurer que je suis tout pour toi, et alors tout mon cœur est plein d'une fierté de roi et d'une félicité d'ange. J'éprouve au reste tout ce que tu ressens, et la distraction continuelle qui m'entraîne vers toi me console de tout; toute ma vie est une longue prière pour toi. Je prie pour le bonheur de celle qui fait tout le mien.

Adieu, mon Adèle adorée, pense à ton mari et songe qu'il me faut une longue réponse; pardonne-moi le commencement de cette lettre en faveur de la fin. Adieu, parle-moi donc en détail de ta santé, je t'embrasse tendrement.

Ton fidèle VICTOR.

[1] « ... Je te dirai encore, Victor, si tu me promets de n'en pas rire, que je suis désolée quand je veux faire ma prière de ne pouvoir adresser à Dieu que des oraisons de bouche et que toute mon âme soit portée vers toi... » (*Reçue le mardi 20 novembre 1821.*)

Vendredi soir (30 novembre) [1].

Depuis ce matin, chère amie, je me demande si dans l'état où je suis, je dois t'écrire et comment il faut t'écrire. J'éprouve depuis hier soir une bien violente douleur, dois-je te la faire partager? Ou faut-il affecter en écrivant à celle pour qui je n'ai rien de caché, un cœur tranquille et un esprit serein? C'est hier, au moment où j'allais me coucher en pensant à toi et après avoir baisé tes cheveux, que j'ai découvert quel coup on a eu l'audace et la cruauté de me porter. Une lumière hideuse a été jetée sur le caractère d'un être pour lequel la veille encore je me serais dévoué, à l'avenir duquel j'avais immolé une partie de mon avenir, pour lequel j'avais sacrifié ce produit de mes veilles que j'aurais dû considérer comme ton bien. Jusqu'ici je lui avais tout pardonné; je n'avais vu dans sa basse envie, dans ses lâches méchancetés que la singularité incommode d'un naturel atrabilaire. — Grand Dieu, Adèle, je frémis quand je songe à qui s'appliquent ces paroles qui ne sont encore que l'expression modérée d'un mépris trop justifié. Je suis bien malheureux! Tu es bien loin toi-même, ma noble amie, de soupçonner de qui je veux parler; si le souvenir de ce vil drôle se présente quelquefois à ton esprit, tu l'accueilles sans répugnance, si tu parles quelquefois de lui, c'est avec amitié. Dieu! si je te le nommais! — Non, je ne te le nommerai pas; je voudrais ne pas me le nommer à moi-même. — Hé bien, je souffrais tout de lui, je le plaignais même, car j'ai longtemps cru qu'il t'aimait, et j'aurais tout donné pour lui, Dieu m'en est témoin, tout, excepté toi. Mais au ciel ne plaise que tu aies jamais été souillée de l'amour de ce misérable. — Quelle nuit j'ai passée! Quel horrible moment que celui de cette brusque transition de l'estime et de l'amitié au mépris le plus profond, à ce mépris qui empêche de haïr! — Car jamais je ne le haïrai. Tu ne me comprends pas, mon Adèle, tu t'étonnes que ton Victor soit si violent dans son indignation, si implacable pour un tort. Adèle, tu ne sais pas ce qu'il m'a fait. Je lui pardonnais tout, je lui aurais tout pardonné, excepté cela. — Que ne m'a-t-il plutôt poignardé pendant mon sommeil! Il n'y a qu'un être au monde envers lequel je ne puisse pas pardonner le moindre tort, même d'intention, et cet être n'est,

[1] Inédite.

certes, pas moi. Pourquoi ce misérable a-t-il osé toucher à ce que j'ai de plus cher et de plus sacré au monde? Pourquoi m'ôter mon bien, ma vie, mon seul trésor? Que ne m'est-il étranger! — Je voudrais être calme, et je ne réussis qu'à être inintelligible pour toi, Adèle, et pour moi-même. Je ne sais où je m'égare, je voudrais tout te dire, tout te nommer; mais une sorte de pudeur m'arrête, et je renferme le motif de ma souffrance comme j'aurais dû peut-être renfermer ma souffrance elle-même. Pourtant comment dissimuler avec toi? Qui me plaindra si ce n'est toi, et quelle autre pitié que la tienne pourrait me consoler dans un pareil moment? Je sens que la mesure est comblée, que ma honte et ma délicatesse sont puériles, qu'il faut tout te dire, tout épancher dans ton sein, mais un souvenir vénéré m'impose le silence, et tout pénible qu'est ce silence, ma conscience l'approuve. Aussi, si tu ne sais pas tout, nul au monde n'en saura autant que toi. Et pourquoi en saurais-tu davantage? Ne te suffit-il pas que j'aie besoin de ta pitié, et le désordre de mes idées ne te le prouve-t-il pas assez? À quoi bon traîner ta douce imagination dans tous ces repoussants détails? Seulement, mon Adèle, il ne faut pas te tourmenter en conjectures; je te dirai que si tu es pour beaucoup dans ce qui m'arrive, il ne peut t'en arriver rien à toi, j'en jure sur l'honneur, ni directement, ni indirectement. Ainsi sois pleinement tranquille. Encore un mot sur ce sujet, pour n'y plus revenir. Si tu devines, ce qu'à Dieu ne plaise, le nom du misérable fourbe qui me rend si malheureux, qu'il ne sorte pas de ta bouche, qu'il ne paraisse pas dans tes lettres, je t'en supplie. Ce serait lui faire trop d'honneur. Qu'il soit pour nous comme s'il n'était pas. Plains-moi et console-moi, car je souffre cruellement[1]. Adieu, chère Adèle, adieu pour ce soir, je suis dans un cercle d'idées dans lequel je ne veux pas finir cette lettre. Je la reprendrai demain matin. Je pourrai peut-être te parler de choses moins pénibles. Adieu, ma femme, ma douce et bien-aimée Adèle, je t'embrasse.

[1] Quoiqu'il ne soit pas nommé, il s'agit évidemment d'Eugène dont Victor ne comprendra l'état mental qu'en avril 1822. Voir, p. 343, la lettre de Victor Hugo à son père. En relisant cette lettre, Adèle a deviné : « ...Si c'est un de tes frères, je pense heureusement que je ne peux avoir aucun rapport avec eux. Il est vrai, j'ai de l'estime pour eux, de l'amitié pour ton second et je pense qu'il me rend la pareille; il est ton frère, je le connais depuis longtemps, je renoncerais difficilement à penser bien de quelqu'un qui te touche de si près, et je te demande grâce pour lui si c'est lui. Fais quelque chose pour moi, mon ami, je t'en prie, et raconte-moi l'affaire telle qu'elle est, je te dirai ce que j'en pense. Cher ami, c'est pour votre union mutuelle que je désire bien sincèrement que tu aies mis dans ton jugement beaucoup de sévérité. » (*Reçue le samedi 8 décembre.*)

Samedi matin.

Oublions tout cela, jetons un voile sur cette plaie qui ne se guérira que bien lentement. Cette nuit, j'ai pris mon parti, je le crois sage, du moins est-il doux, ce que je n'aurais pu concevoir la nuit dernière. Toi, mon Adèle, je te le répète, ne t'alarme pas, sois sûre que rien n'ira jusqu'à toi, de loin ou de près, cela est impossible, quand même je ne serais pas là. Je te jure sur mon honneur, sur mon amour pour toi que tu n'as absolument rien à craindre sous quelque rapport que ce soit. Je n'ai jamais fait un serment mieux fondé et auquel j'aie le plus désiré que l'on crût. Ne pouvant tout te dire, ce qui te rassurerait pleinement, je veux au moins te tranquilliser en tout. Maintenant oublions ce que j'ai souffert. Il me suffit de penser que je te verrai ce soir pour être consolé.

Je ne me rappelle pas les expressions de ma dernière lettre, cependant il me semble que je ne dois pas avoir écrit que *je ne* PARDONNERAIS PAS *à un homme qui m'aurait marché sur le pied,* etc. Certes, si un tort est digne de *pardon,* c'est celui-là; mais je crois qu'il est certaines circonstances où, tout en n'en concevant aucun ressentiment, on ne pourrait cependant s'empêcher d'en demander raison. Tu avais au reste observé juste; j'ai toujours eu le plus profond mépris pour le duel en lui-même[1]. J'ai horreur de celui qui se bat ayant tort et pitié de celui qui se bat ayant raison. Le duel est un préjugé dont le plus grand mal est de prouver l'ineptie sociale; il est bon encore à faire gagner les chirurgiens et à faire réussir le fat et le sot près des femmes et des petits enfants. Quand un homme raisonnable a eu le malheur de se battre en duel, il doit s'en cacher ou s'en accuser comme d'une mauvaise action ou d'une extravagance. En général, les duels sont beaucoup moins dangereux qu'on ne le croit et ne prouvent même que très peu de courage physique, le moins estimable et le plus commun des courages. Il y a fort peu de duels à mort et ceux-là seuls sont déplorables, car, grâce à quelques exercices mécaniques au moyen desquels on met une balle à quinze pas dans le trou d'une serrure ou le cœur d'un homme, le plus lâche et le plus faible peut tuer à coup sûr le plus brave et le plus fort. Ainsi le duel ne cesse d'être méprisable qu'en devenant odieux. Voilà toute ma pensée. Je dois cependant pour la compléter ajouter qu'il est des cas où le plus honnête homme ne peut se dispenser d'avoir recours à ce sot préjugé. C'est une maladie peut-être nécessaire de la société.

[1] « ... J'avais cru remarquer que tu avais toujours eu pour les duels le plus profond mépris, cela m'avait fait plaisir; mais cette phrase me prouve que si tu en as, du moins tu n'en as pas assez pour braver un usage aussi barbare. » (*Reçue le 28 novembre.*)

Il ne faut ni chercher les duels, ni les fuir. On n'est pas un brave pour les chercher, on n'est pas un sage pour les fuir. D'ailleurs les occasions sont fort peu à craindre pour l'homme qui se conduit avec gravité et respect de soi-même, et qui ne se mêle pas aux mauvaises compagnies. Je crois qu'il est inutile de rien ajouter là-dessus pour moi personnellement, et que tu dois, chère amie, être entièrement rassurée maintenant sur mon compte, si tu as été assez bonne pour daigner concevoir quelques alarmes.

Je veux me dédommager de cette longue profession de foi sur les duels qui t'a sans doute ennuyée et de toutes mes tristes divagations en ne m'occupant plus que de toi, mon Adèle. Je rêve quelquefois que notre mariage est prochain, et à présent j'ai plus que jamais besoin de le croire, car j'ai bien besoin d'être consolé de tout par une si enivrante espérance. Je veux bannir toutes les idées, oublier le monde entier pour ne plus songer qu'à toi. Pourquoi, mon amie, ne parles-tu jamais de notre union qu'avec mille expressions de doute? Pour moi, j'y crois aussi fermement qu'à l'éternité de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Songe bien, mon Adèle bien-aimée, que chaque mois, chaque jour, chaque instant démolit une pierre du mur qui nous sépare. Qui sait? dans peu de mois peut-être je serai indépendant par ma fortune, la moitié du problème de notre avenir sera résolu. Ah! je t'en supplie, laisse-moi rêver ce bonheur, ne me désole plus par tes craintes, il faut bien que je sois dédommagé un jour de tout ce que je souffre à présent. — Ces jours passés, je t'écrivais que je pressentais un malheur futur. Quand on aime, Adèle, on est superstitieux. Adieu, porte-toi bien, je ne te gronde pas de m'en avoir écrit si peu. Si tu savais pourtant combien la brièveté de tes lettres m'afflige, tu ferais l'impossible pour m'en écrire davantage, songe que je n'ai pas avec toi d'autres entretiens, et que dans l'état de veuvage où je vis, toute notre intimité est dans nos lettres; tu t'abuses si tu me crois plus de temps qu'à toi, je suis continuellement obsédé et contraint pour t'écrire ou travailler de m'enfermer ou de prendre sur les heures de mon sommeil, cependant je t'en écris bien long, trop long peut-être, mais je crois sur ta parole que cela te fait plaisir, et cette confiance me rend heureux. Adieu, pourquoi toutes mes soirées ne sont-elles pas comme celle de mercredi? Peut-être ai-je eu tort de te parler dans cette lettre de mes nouveaux chagrins, cependant tu es ma femme et tu dois tout savoir. Adieu, adieu, je t'embrasse en mari et te respecte en esclave.

Ma bien-aimée Adèle, écris-moi bien long, je t'en supplie.

V.-M. H.

Vendredi (7 décembre).

Tu vois que je suis fidèle à ma promesse et je n'ai pas de peine, Adèle, car depuis quatre jours que je ne t'ai vue, quel plaisir plus grand que de m'occuper de toi! Je ne sais trop ce que je vais t'écrire, je ne suis heureux que lorsque je te vois, et quand je t'écris, je ne te vois pas. En ton absence, toutes mes idées sont tristes et pour me débarrasser d'un présent qui me pèse, je suis contraint de me reporter par le souvenir à la dernière fois que je t'ai vue, ou par l'espérance à la première fois que je te verrai. Je me rappelle que tu m'as parlé, que tu m'as souri, et je ne puis me croire à plaindre quand je songe que tu me parleras, que tu me souriras encore. Cependant, chère amie, tu ne saurais te figurer la multitude d'ennuis qui m'assiègent. Indépendamment de mes chagrins et de mes inquiétudes domestiques, il faut encore me résigner à tous les dégoûts des haines littéraires. Je ne sais quel démon m'a jeté dans une carrière où chaque pas est entravé par quelque inimitié sourde ou quelque basse rivalité! Cela fait pitié et j'en ai honte pour les lettres. Il est insipide de se réveiller chaque matin en butte aux petites attaques d'une tourbe d'ennemis auxquels on n'a jamais rien fait et que pour la plupart on n'a jamais vus. Je voudrais t'inspirer de l'estime pour cette grande et noble profession des lettres; mais je suis forcé de convenir qu'on y fait une étrange étude de toutes les bassesses humaines. C'est en quelque sorte un grand marais dans lequel il faut se plonger, si l'on n'a pas des ailes pour se soutenir au-dessus de la fange. Moi, qui n'ai pas les ailes du talent, mais qui me suis isolé par un caractère inflexible et des principes invariables, je suis quelquefois tenté de rire de tous les petits torts qu'on cherche à me faire, mais plus souvent, je l'avoue à la honte de ma philosophie, tenté de me fâcher. Tu penseras peut-être, chère Adèle, avec une apparence de raison que, dans les intérêts importants qui m'occupent, je devrais être insensible à de telles misères; mais c'est précisément l'état d'irritabilité où je suis qui me les rend insupportables, ce qui ne ferait que m'importuner si j'étais heureux m'est aujourd'hui odieux; je souffre quand de misérables moucherons viennent se poser sur mes plaies. N'en parlons plus, c'est avoir trop de bonté; ils ne valent pas la plume que j'use et le papier que je salis.

Samedi 8.

Il faut que tu me grondes, chère amie, j'ai été presque stupide toute la semaine, préoccupé que j'étais par les souvenirs de cette charmante soirée

passée avec toi au bal. Je dis *charmante* et cependant j'ai été bien jaloux et bien tourmenté. Je voudrais que tu ne t'habillasses ainsi que pour moi; tu vois combien je suis extravagant, mais n'en ris pas, car si tu en ris ce sera avouer que tu ne m'aimes pas comme je t'aime. Quand je te vois si jolie et si parée pour les autres, ma tête s'en va et je ne saurais te dire quelle infernale émotion j'éprouve. Je suis si peu de chose près de tous ces jeunes gens qui dansent si bien! — D'un autre côté, il y a tant de noblesse et de simplicité dans ton caractère qu'il me rassure contre la coquetterie que ton miroir pourrait t'inspirer, et l'on est si belle quand on est belle et modeste! Toi, tu es ravissante de grâce et de candeur. Conserve toujours, mon Adèle adorée, cette angélique vertu, sans laquelle se perd la dignité de l'âme et la chasteté de l'amour. Songe que tu es mon modèle sur la terre, que tu as rempli l'idéal que mon imagination exaltée s'était formé des vertus de la femme et que je retrouve en toi la compagne de ma vie telle que les rêves de mon adolescence me l'avaient fait entrevoir. Ce ne sont point ici de vaines paroles. Songe quelle influence tu as exercée sur moi depuis que je me connais; pense à ce que j'ai fait, à ce que je fais, à ce que je ferai toujours pour me conserver digne de toi jusqu'au jour si ardemment désiré de notre mariage, et tu verras à quelle hauteur tu es placée dans mon estime et dans mon enthousiasme.

Quand je me reporte, mon Adèle bien-aimée, à ces courts instants où je t'ai tenue si près de mon cœur en revenant de ce bal, je suis enivré, pourquoi a-t-il fallu me séparer de toi? Qu'importerait au monde entier que toute ta vie s'écoulât ainsi dans mes bras? Quel mal ferions-nous? Adèle, explique-moi, je te prie, à qui j'aurais fait tort en gardant ma femme contre ma poitrine. Pourquoi ces moments-là passent-ils? Et pourquoi un homme qui a deux bras et une volonté se les laisse-t-il ravir? Qui sait s'ils reviendront jamais? et quelle puissance humaine pourrait ramener le bonheur enfui?...

Je vois que je divague; aie pitié de mes folies, toi qui fais tout mon bonheur et toute ma joie. Adieu, adieu, je suis un pauvre insensé. Plains-moi et aime-moi; mon âme, mon cœur, ma vie, tout est à toi. Je t'embrasse.

Ton mari,
VICTOR.

Tu vois que je t'en écris bien long, plus même que tu n'avais demandé, si cela te fait plaisir, tu me le prouveras en m'écrivant aussi de ton côté bien long, pendant que je répondrai à la lettre que tu me remettras ce soir. Ainsi j'attends une lettre de toi. Adieu, adieu. Je ne sais si tu pourras me lire.

Jeudi matin (13 décembre).

Je ne sais trop quelle lettre je t'aurais écrite, Adèle, car je t'avouerai que j'étais sorti dimanche soir triste et mécontent de toi; mais hier je t'ai vue et tous mes nuages ont été dissipés. J'étais sombre quand je t'ai rencontrée, cette joie inespérée m'a rendu ma sérénité. Oublions donc tout, aussi bien, tu ne te rappelles sans doute plus toi-même tout ce qui m'avait si vivement blessé dimanche. Chère Adèle, tu ne t'amuserais pas à me tourmenter dans le peu d'instants que je passe avec toi, si tu réfléchissais que ce n'est qu'en toi que je puis trouver bonheur et repos.

Je ne puis m'empêcher d'admirer le hasard qui m'a conduit hier sur tes pas dans un moment où j'avais tant besoin de ta vue. La fermentation qu'une vie isolée fait naturellement subir à toutes mes idées avait porté mon abattement au comble, je ne sais quelles extravagantes méditations s'étaient emparées de mon cerveau, quand mon bon ange t'a offerte tout à coup à moi, comme le seul remède à tous mes maux, la seule consolation à toutes mes peines. Mon seul regret, c'est que ma vue n'a certainement pas produit sur toi la même impression, car je devais avoir l'air d'un spectre.

Je me suis hâté de t'écrire quelques mots ce matin, pour me consoler de tous les ennuis d'une journée qui se passera sans doute sans que je te voie; je reprendrai ce papier plus tard, si je puis, ou demain. Adieu donc, chère amie, jusqu'à demain.

Vendredi, une heure du matin.

Tu vas te fâcher, chère amie, en voyant l'heure à laquelle je t'écris; j'avoue que j'ai tort de te désobéir, mais cela m'arrive si rarement, et d'ailleurs, mon Adèle, n'y a-t-il pas quelque mérite à te confesser ma désobéissance? En me levant, je t'avais écrit, je n'ai pas voulu me coucher sans t'écrire encore. Je viens de travailler, je suis épuisé, mais satisfait, en pensant que c'est pour toi. Pardonne-moi, Adèle, je t'assure que bien des nuits se sont écoulées depuis que cela ne m'est arrivé. Adieu, je t'en écris peu, pour ne pas te désobéir plus longtemps, tu dors tranquille en ce

moment, et moi, vais-je dormir? Adieu, adieu, mon Adèle bien-aimée, que ne suis-je en ce moment près de ton lit pour te donner un seul baiser, rien qu'un baiser!

Vendredi, minuit et demi (14 décembre).

Je n'essaierai pas, chère, bien chère Adèle, de te décrire l'effet que ta lettre vient de me produire; je ne m'attendais pas à être aussi sévèrement jugé par toi et toute ta famille sur quelques mots échappés sans doute à la chaleur d'une discussion où je crois cependant, si ma mémoire est bonne, avoir soutenu les véritables idées d'ordre et de morale, sauf l'exagération permise peut-être à mon âge [1]. J'ai pu dire bien des choses légères, émettre bien des idées peu méditées; une phrase entre autres t'a frappée, je me rappelle parfaitement avoir prononcé cette phrase violente et m'en être sur-le-champ repenti. Je pense comme toi que ces noms ignobles et hideux d'instruments et d'exécuteurs de supplices ne doivent jamais souiller la bouche d'un homme; je ne sais même comment je les ai proférés, il faut que les provocations de mes contradicteurs m'aient poussé à bout et m'aient amené au point de déraisonner, fâcheux écueil sur lequel les controverses ne nous amènent que trop souvent. Aussi est-ce bien de tout cœur que je déteste la discussion.

Mais ce qui est poignant pour moi, mon Adèle, ce qui m'a bien cruellement pénétré, c'est que l'on ait pu un moment mettre dans les chances de malheur de notre union future les idées qu'une conversation indifférente m'a fait émettre. Ce qui me désole, c'est qu'on ait pu te faire partager ces craintes, car je ne puis croire que tu les aies conçues de toi-même, toi qui ne m'as jamais dit avoir un profond mépris pour moi.

Conçois-tu tout ce qu'il y a d'injurieux pour nous deux à mêler des idées d'*adultère* à notre mariage? Non, tu ne l'as pu penser. Que ne connais-tu mon caractère? Que n'as-tu entendu même les railleries dont j'étais, il y bien peu de temps, l'objet, parce qu'à des gens qui m'avaient demandé *si je ne tuerais pas ma femme surprise en adultère,* j'avais répondu simplement que *ce serait moi que je tuerais?*

Au reste, pourquoi te dire tout cela? Je n'ai pas besoin, j'en suis sûr, de

[1] «...J'ai été effrayée de ton langage d'hier soir. Quelle intolérance chez toi! Tu serais bourreau s'il n'y en avait pas! ...Quel sera mon sort, je n'en sais rien... Toute ma famille, je ne te le cache pas, a été effrayée. Je sens que devant toi, je rentre en moi-même... un jour je tremblerai devant toi.» (*Reçue le 14 décembre.*)

justification auprès de mon Adèle, et la cruelle lettre que tu m'as écrite n'est pas de toi. Ô mon Adèle, moi te tourmenter jamais! Voyons, interroge-toi bien, et tu riras d'une telle supposition, ne sais-tu pas que je suis ton esclave, ta propriété, que je donnerais mille vies pour t'épargner une larme? Adèle, ne me juge pas, je t'en supplie, sur je ne sais quelle parole inconsidérée, mais sur le peu que tu connais de mon âme et de mon caractère. Grand Dieu! est-ce toi qui as écrit cela : *Quel sera mon sort?* JE N'EN SAIS RIEN; *la soirée d'hier m'a laissé une impression qui s'effacera difficilement?* Adèle, ne devais-tu pas penser que ces fatales paroles de doute s'imprimeraient sur mon cœur comme avec un fer ardent? Oh! tu es bien cruelle quelquefois!

Chère amie, je ne dirai pas que j'ai pour toi *presque de l'admiration,* mais une admiration entière, profonde, fondée, mais un culte d'amour, de dévouement et d'enthousiasme. Et c'est toi qui peux dire que tu *trembleras un jour devant moi!* Non, ce ne sont point là des idées qui viennent de toi, garde-toi, je t'en conjure, ma noble Adèle, des suggestions étrangères, juge-moi avec ton jugement, vois-moi avec tes yeux. Je suis déjà si peu de chose par moi-même que je m'indigne à l'idée de devenir encore moins dans ton estime, grâce aux autres.

Tu me fais un autre reproche sensible, c'est de voir partout la médiocrité chez les autres. D'abord, chère amie, je te supplie de croire que ma prétendue supériorité est nulle à mes yeux; je vois les choses de plus haut. La gloire humaine n'est rien près du bonheur angélique promis à celui qui partagera ton sort, et je ne me soucie au monde que de toi, c'est à toi seule que j'aspire, c'est pour toi seule que je vis. En général, il est vrai de dire que la plupart des hommes sont vulgaires et ternes; je crois que je les méprise en masse, mais si je rencontre parmi eux quelques êtres dignes du nom d'hommes, je ne les aime et ne les en admire que plus. Je te place, mon Adèle bien-aimée, à la tête de tous ces êtres.

Je fais peu de cas, je l'avoue, de l'esprit de convention, des croyances communes, des convictions traditionnelles, c'est que je crois qu'un homme prudent doit tout examiner avec sa raison avant de rien accueillir, s'il se trompe, ce ne sera pas sa faute. Au reste, j'ai peut-être tort dans toutes mes idées, mais je crois du moins n'avoir pas celui de déprécier tout le monde. Je passe au contraire pour enthousiaste et exalté. Le fait est que ma vocation est une vie tranquille, douce, obscure, s'il est possible; je n'aime rien tant que la vie de ménage et les soins de famille, que ne me connais-tu mieux!

Au reste, chère amie, ta modestie est charmante, mais elle me fâche quelquefois; tu prétends avoir de la déférence pour mes opinions; jusqu'ici je ne m'en suis guère aperçu et tu as pu voir souvent au contraire quelle

haute confiance m'inspirent tes conseils, avec quelle docilité j'obéis à tes avis. Je te confierais toute la conduite de ma vie, sûr de la noblesse de tes vues et de la grandeur de ton âme.

Adieu, il est bien tard, je t'embrasse tendrement. Quelle délicieuse soirée je viens de passer près de toi! Elle me fait te pardonner ta lettre. Remarque que dimanche dernier nous nous quittions tous deux mécontents. D'où cela vient-il?

Adèle, aime-moi, car le ciel sait que jamais on n'a aimé comme je t'aime. Adieu, tâche de lire mon griffonnage, je t'écrirai encore demain, si Dieu le veut. Adieu. Oh! combien je t'aime et combien tu me tourmentes quelquefois!

Adieu, je t'embrasse en mari, en esclave fidèle et dévoué.

V.

Samedi, 15 décembre.

Encore quelques mots. J'aurais dû, mon amie, répondre à ta précédente lettre, mais celle que tu m'as remise hier soir a brouillé tout dans ma tête. J'ignore quelles idées rempliront ce papier. La seule qui me reste est celle qui me domine continuellement, celle de mon inexprimable tendresse pour toi.

J'ai souri quand j'ai vu que tu t'imaginais voir autour de toi des êtres *plus dignes que toi* d'êtres aimés comme je t'aime [1]. Je te conjure à genoux pour la millième fois de ne faire à personne l'honneur de le comparer à toi. Tu dis, Adèle, qu'un jour je m'apercevrai de *ton peu de savoir* et que ce sera un vide pour moi. Sache, chère et charmante amie, que tu as la plus belle et la plus rare des sciences, celle de toutes les vertus. Au reste, les connaissances futiles et purement relatives que tu voudrais posséder ne servent en rien au bonheur. Tout ce qui s'acquiert ne vaut pas la peine de s'acquérir. Tu m'as déjà dit une fois, avec une simplicité charmante, que tu n'entendais pas la poésie, c'est comme si tu m'avais dit que tu ne comprenais pas la vertu. Adèle, la poésie, c'est l'âme, le génie, c'est l'âme, ce qu'on appelle *mon talent* n'est autre chose que *mon âme,* tu n'y es donc nullement étrangère, chère amie; car jusqu'ici, si j'ose t'en croire, nos deux âmes se sont toujours comprises. L'être le plus ignorant peut sentir la poésie,

[1] «...Quand je vois autour de moi des personnes qui seraient bien plus dignes que moi de fixer ton attention...» (*Reçue le samedi 8 décembre 1821.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

cette poésie rêveuse et pure, à laquelle les connaissances positives n'ajoutent rien, qui revêt toutes ses pensées fantastiques d'images vivantes, qui se nourrit d'amour, de dévouement, d'enthousiasme, et révèle aux êtres généreux les mystères les plus secrets de leurs âmes. Cette poésie, Adèle, tu la comprendras toujours parce que tu es bonne, douce, noble et simple. Qu'importe le reste? Que sont auprès de ces divines inspirations, de ces illuminations idéales, les sciences laborieuses, incertaines et souvent fausses des hommes? Elles dessèchent la vie, et la poésie, cette poésie que je puise dans tes regards, dans ton sourire, la charme et la console. Pardon, je ne sais où je vais, mais parler de poésie, c'est presque encore parler de toi.

Hier, mon Adèle, j'ai passé une ravissante soirée, laisse-moi t'en reparler. Qu'il est doux de se pardonner quand on s'aime! Adèle, il me reste cependant un remords, tu as pleuré, je t'ai fait pleurer, grand Dieu! Chère amie, oh! pardonne-moi, que ne donnerais-je pas pour racheter les larmes que tu as versées en silence près de moi et à cause de moi! Hélas! devrais-tu pleurer, toi qui es tout mon bonheur! Non, je ne me le pardonnerai pas et plus j'y pense, plus je me trouve coupable. Cependant, si je t'ai blessée, chère et pauvre amie, ce n'est que par excès d'amour. J'avais moi-même si cruellement souffert en croyant que tu ne me suivais que par complaisance et avec déplaisir!... Oh! dis-moi que tu me pardonnes, et souris pour me consoler de tes larmes! Adieu, mon Adèle adorée, tu ne diras pas que cette lettre est courte. J'y joins quelques vers que j'ai faits pour ta fête, en des heures de tristesse et d'abattement[1]. Je ne devrais peut-être pas te les donner, mais ils te prouveront combien je pense à toi.

Adieu, adieu, écris-moi bien long et remplis les lignes jusqu'au bout. Je t'embrasse et je te jure que tu ne pleureras plus à cause de moi.

Ton mari,
VICTOR.

[1] *A toi.* Ces vers ont été publiés dans le premier recueil de Victor Hugo : *Odes et poésies diverses.*

Lundi 17 (décembre).

Il faut, mon Adèle bien-aimée, que je me jette à tes pieds pour obtenir mon pardon. Si tu savais combien je me repens de t'avoir désobéi hier! Je suis sorti mécontent de moi, parce que malgré tes douces et indulgentes paroles je n'avais pas lu ma grâce sur ta figure. Tu avais raison et grandement raison. Je ne te dirai pas, chère amie, que tu t'es fâchée pour peu de chose, attendu que je ne le pense pas. Ce n'est pas le sujet de la désobéissance, mais la désobéissance en elle-même qui est grave. Je sais qu'à ta place j'aurais été extrêmement mécontent, et je ne me dissimule pas que je n'aurais peut-être pas été aussi bon que toi. Il est dans ta destinée, mon excellente et généreuse Adèle, de me surpasser en tout, excepté dans l'amour que je te porte. Chère amie, je n'ai été coupable que de légèreté, mais cette légèreté qui t'a affligée est bien coupable. Pardonne, oh! pardonne-moi! Je ne pense depuis hier, mon amie, qu'à la peine que je t'ai causée. Je ne comprends pas comment, moi qui ne voudrais pas te faire le moindre chagrin pour tous les intérêts de la terre, j'ai pu t'affliger ainsi sans but et avec tant d'étourderie. Crois que je vois toute la grandeur de ma faute et que je la désavoue sincèrement. Chère, bien-aimée Adèle, que ne peux-tu lire à présent comme à tout instant dans cette âme qui t'est dévouée et que tu remplis seule tout entière! N'est-il pas vrai, Adèle, que tu pardonnes à ton Victor, que tu lui avais pardonné dès hier, et qu'il s'est trompé en pensant le contraire? Adèle, que ne puis-je t'embrasser mille fois! Je veux, chère amie, que tu me dises tout ce que tu aimes pour l'aimer aussi. Adieu, écris-moi bien long, je t'écrirai de mon côté. Pense quelquefois à ton pauvre mari qui pense toujours à toi. Adieu, adieu. Je tâcherai de te voir demain matin. Je t'adore, car tu es un ange, et je t'embrasse, car tu es ma femme.

Ton fidèle Victor.

Parle-moi de ta santé. J'en ai été bien inquiet tous ces jours-ci, sans oser t'en parler.

Écris-moi bien long et aime-moi.

Vendredi, 21 décembre.

Adèle, sais-tu quelle est l'insupportable idée que je veux fuir et qui revient sans cesse m'obséder depuis le dernier jour que je t'ai vue, depuis quatre jours? Grand Dieu! si notre mariage faisait jamais ton malheur!... Adèle, sais-tu quelle est ma jalousie? En as-tu bien pesé, avant de songer à lier ta vie à la mienne, toutes les exigences, toute la susceptibilité? L'autre jour, quand ta mère dit devant moi que tu avais accepté le bras de je ne sais quel autre homme, je ne saurais te dire ce qui se passa en moi. L'idée qu'un étranger avait obtenu de toi ce bonheur qui est si grand pour moi, que d'autres peut-être partageaient tous les jours mes privilèges auprès de toi, ces privilèges si innocents et qui font pourtant toute ma joie, cette idée s'empara de ma tête et me remplit de trouble. Il me sembla encore que tu trouvais tout simple ce qui m'affligeait si cruellement. Adèle, tout ce tourment, joint à la nécessité de me contraindre, me mit dans un état difficile à peindre. Je sortis, et depuis ces idées qui me poursuivent empoisonnent tout pour moi, jusqu'au plaisir de penser à toi.

Je me suis examiné sévèrement, car on a l'habitude de considérer la jalousie comme ridicule et sous ce rapport encore, je ne pense pas comme les autres. Je me suis demandé si j'avais tort, et non seulement je n'ai pu blâmer mon ombrageuse jalousie, mais j'ai même reconnu qu'elle était de l'essence de cet amour chaste, exclusif et pur que j'éprouve pour toi et que je tremble de ne t'avoir pas inspiré. Cet amour, chère Adèle, si tu ne le sens pas, tu es du moins faite pour le comprendre. Aussi suis-je sûr que tu ne riras pas de ce qui m'a causé une douleur si vive. Que je serais heureux d'être aimé comme je t'aime!

Il faut que j'aie une bien aveugle confiance en toi pour te dévoiler ainsi les plus intimes secrets de mon âme. Si je parlais à un être ordinaire, je craindrais qu'il ne vît dans ma jalousie une faiblesse, avec toi, je ne crains rien. Ce qui fait tout mon bonheur n'est pas assurément peu de chose à mes yeux, et tu ne dois pas t'étonner qu'il me soit impossible de le partager avec qui que ce soit.

Communément, la jalousie est un soupçon outrageant pour l'être qui l'inspire et avilissant pour celui qui le conçoit. Je ne te fais pas, chère amie, l'injure de croire que tu confondes avec cette brutalité des esprits vulgaires

la délicatesse de l'amour impérieux que tu es si digne de faire naître. Ma jalousie est extrême, mais elle est respectueuse, je crois qu'elle m'honore, parce qu'elle prouve la pureté de ma tendresse. Si jamais ma femme me rendait jaloux par légèreté, j'en mourrais, mais je ne la soupçonnerais pas un seul instant.

Je t'ai parlé longuement de toutes mes idées là-dessus, parce que cette matière est importante. Ma jalousie, chère Adèle, doit te plaire, si elle t'effraie, tu ne m'aimes pas. Si tu me rencontrais, moi qui suis un homme, donnant le bras à une jeune fille, à une femme quelconque, cela te serait-il indifférent? Réfléchis, car si cela t'est indifférent, je suis perdu, tu ne m'aimes pas. Voilà mes sentiments invariables. L'amour n'est ni vrai, ni pur, s'il n'est jaloux. Crois que ceux qui aiment toutes les femmes ne sont jaloux d'aucune. Chère et bien-aimée Adèle, tu m'as dit que tu m'aimais, et jusqu'à ce que tu me dises le contraire, je veux le croire; je veux m'attacher à cette délicieuse conviction comme à la seule croyance qui m'enchaîne encore à la vie.

Adieu, il faut bien t'aimer pour avoir écrit les deux pages que j'achève. Chère amie, dors bien. À demain.

Samedi (22 décembre).

Je viens de relire ces deux pages. Je tremble qu'elles ne te semblent singulières, car cela me prouverait que tu ne me connais ni ne m'aimes. Adèle, chère amie! oh non! je veux croire que nos âmes s'entendent, n'est-il pas vrai? Et alors, mon Adèle adorée, quel bonheur nous est réservé! Va, ne soyons pas comme les autres hommes qui craignent de sentir ou d'exprimer ce qu'ils sentent. Soyons candides, nous qui sommes innocents et purs. Ne nous cachons mutuellement aucune de nos impressions, disons-nous toujours toutes nos pensées, afin de nous garantir l'un et l'autre des fausses interprétations qui détruisent si souvent la confiance et même l'affection.

Je t'ai vue quelquefois avec douleur, Adèle, reculer devant plusieurs de mes opinions, c'est que tu ne pénétrais pas ma pensée ou que tu t'exagérais le sens de mes paroles. J'ignore si tu m'estimes plus ou moins que je ne vaux, mais, de grâce, sois indulgente. J'entends au fond de moi je ne sais quelle voix qui me dit que je ne perdrais pas à être connu de toi tel que je suis. Ce témoignage de ma conscience m'est cher; c'est, avec le peu d'affection que tu peux avoir pour moi, la seule consolation qui me reste.

Il n'y a rien de dégradant dans mes défauts, tout nombreux qu'ils sont, et si je sais que je suis plein d'imperfections, je sais aussi que tu es pleine de bonté.

Je ne t'ai point entretenue, chère Adèle, dans ma dernière lettre d'une affaire sur laquelle tu m'avais avec raison demandé des explications. Je voulais réfléchir avant de te reparler d'un *misérable* (car il faut se servir de cette douloureuse expression) sur lequel désormais je garderai le silence. Plus tard je te dirai tout cela, en attendant je souffrirai seul. Tu crains que je ne l'aie jugé avec *sévérité*. C'est le dernier homme, ma noble amie, que je voudrais juger *sévèrement*. Je lui avais tout pardonné jusqu'à ce dernier tort, sur lequel je suis implacable, parce qu'il te concerne indirectement et aurait pu te toucher directement. Assez là-dessus.

Je balance depuis quelques instants à te faire une confession, et j'ai tort de balancer, car ce que j'ai fait me pèsera sur le cœur tant que tu ne me l'auras pas remis. Adèle, pardonne-moi, car j'ai encore enfreint la promesse que je t'avais faite et réitérée. J'ai travaillé cette semaine plusieurs nuits consécutives, mais il le fallait et tu te rappelles que je me suis réservé quelques *cas extraordinaires*. Je t'ai donc désobéi en me promettant de m'en accuser près de toi. C'est pour toi, Adèle, que je travaille. Ce n'est qu'à force de fatigues et de veilles que je puis espérer de t'obtenir. Ne me condamne donc pas et sois sûre que je ne me résigne pas à manquer à tes ordres sans une nécessité absolue et impérieuse. Il s'agissait d'une chose très importante et très pressée. — J'ai tort de parler de tes *ordres*, tes moindres désirs, tes dernières prières en sont pour moi et suffisent pour me tracer une voie dont je ne m'écarte jamais que bien à regret. Je m'aperçois que le temps et le papier vont bientôt me manquer, et cependant que de choses j'ai encore à te dire! Je te parle si rarement, je te vois si peu! Chère amie, combien je suis à plaindre et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent à toute heure jouir de ta vue, de ton sourire, de tes paroles! Moi, je suis comme un exilé. Quand je vais chez toi, tout me gêne, tout m'observe. Il faut me contraindre, me dissimuler. Et nul être ne porte plus difficilement que moi un masque ou une entrave. Oh! quand tout cela sera-t-il fini? Quand pourrai-je atteindre à l'unique et immense bonheur que me promet l'avenir? Pardonne à cette lettre écrite si rapidement, au désordre de mes idées, à celui de mon écriture.

Chère et charmante amie, je te verrai donc ce soir! Oh! que j'en ai besoin! Que les semaines sont longues et quel fardeau de tristesse et d'abattement je soulèverai ce soir en entrant chez toi. Adieu. Je t'embrasse bien tendrement. Soigne ta précieuse santé. Parle-m'en bien au long. Tu dois tous ces détails à ton Victor, à ton mari. Adieu, adieu. Écris-moi une longue, bien longue lettre.

Lundi (24 décembre).

Je ne t'aurais pas promis, chère Adèle, de ne point travailler hier soir que cela m'eût été impossible. Comment, encore tout enivré de cette charmante soirée passée à tes côtés, livrer ma tête et mes idées à un travail qui me serait insipide, si je ne pensais que ce n'est qu'en travaillant que je puis me créer une existence digne de t'être offerte. Je suis rentré transporté, quel bonheur sera le mien! Je me suis couché parce que j'ai pensé que tu te couchais en ce même moment, longtemps j'ai repassé dans mon esprit les moindres circonstances de ces instants si tranquilles, si courts et si regrettés, passés près de mon Adèle adorée; longtemps ton souvenir bien-aimé m'a empêché de dormir, et, quand le sommeil est enfin venu, mille rêves de félicité m'ont encore rapporté ton image rayonnante de charme et de douceur.

Chère amie! que ne peux-tu voir mon cœur à nu pour y retrouver ta pensée qui domine sans cesse toutes mes autres pensées. Oh! combien je t'aime et en quelles expressions de feu te l'exprimer! Je veux te dire mille fois que je t'aime, je veux que tu me le dises mille fois. Voilà tout mon bonheur. Quelle langue de génie et d'amour me donnera des mots pour rendre tout ce que je sens pour toi! Tu es si bonne, si noble, si généreuse! Toutes tes vertus sont si doucement empreintes sur ton visage que je m'étonne que tous les hommes qui te voient ne soient pas fous de toi. Mais ils ont la vue si basse, le jugement si faible, l'esprit si commun! Oui, mon Adèle, chacune des grâces de ta figure révèle une des perfections de ton âme. Tu es pour ton Victor un ange, une fée, une muse, un être qui n'a d'humain que ce qu'il en faut pour rester à la portée d'un être terrestre et matériel tel que celui dont tu daignes partager le sort et la vie. Ne souris pas, chère amie, de ces paroles d'enthousiasme. Quelle créature au monde est plus digne que toi de l'exciter? Oh! que ne te vois-tu telle que tu es, telle que te voit celui dont tu seras éternellement la compagne adorée! L'immortalité de mon âme ne me semblerait qu'un grand et triste désert si je ne devais le traverser entre tes bras. Oui, mon Adèle, c'est dans tes bras que je vivrai, dans tes bras que je mourrai, dans tes bras que je parcourrai l'éternité. Je m'arrête. Laisse-moi me reposer sur ces idées de bonheur. Un autre jour, je penserai au travail et à la gloire.

Jeudi (27 décembre).

J'ai encore, Adèle, passé mardi une journée bien heureuse, empoisonnée seulement le soir par l'idée que l'on te gronderait peut-être de mon assiduité près de toi. Chère amie, l'idée que tu puisses endurer pour moi le moindre chagrin est l'un de mes chagrins les plus vifs. Je ne comprends pourtant point qu'il puisse y avoir le moindre mal à ce qui me rend si heureux. Quoi qu'il en soit, je sacrifierai tout, mon Adèle bien-aimée, plutôt que de te voir tourmentée à cause de moi. Quand toutes ces contraintes s'évanouiront-elles! Quand pourrai-je me glorifier à la face du monde de t'aimer, toi dont je suis si fier, toi dans qui j'ai mis toute ma gloire et tout mon orgueil! Que ton Victor, chère Adèle, que ton mari sera heureux le jour où il pourra porter publiquement ce titre, le plus beau de tous à ses yeux! Va, nous serons bien heureux un jour! Mais nous sommes, ou (pour parler sans présomption) je suis bien à plaindre aujourd'hui. Ne passer sur tant de jours que si peu d'heures auprès de toi, et les voir encore troublées par une gêne perpétuelle! En vérité, toutes mes autres peines qui sembleraient peut-être plus douloureuses à un cœur froid, ne sont rien près de celle-là. Tous mes amis qui me demandent si souvent d'où vient que je parais triste et soucieux sont loin d'attribuer cette tristesse à sa véritable cause.

Mais, Adèle, tu m'aimes, et mon imagination ne conçoit pas d'effroyable malheur dont cette seule idée ne me console. Elle suffit pour me faire brusquement passer de l'abattement à l'exaltation. Tant que je sentirai que j'ai une vie à donner pour toi, je ne me plaindrai pas de mon partage. Ton esclave, mon amie adorée, n'a-t-il pas deux bras pour construire ton bonheur? Oh! je t'en supplie, aime-moi, et ne doutons pas de l'avenir. Marchons-y avec un cœur fidèle et un front serein. Enseigne-moi, toi qui es la plus noble des créatures semblables à Dieu, enseigne-moi tes angéliques vertus, car je ne vaux rien que par toi. Si je puis jusqu'ici dérouler toute ma vie sans rougir, n'est-ce pas à toi, Adèle, que je le dois? Si aujourd'hui je ne trouve aucun remords parmi tous mes chagrins, ne le dois-je pas à l'influence protectrice de ton être sur le mien? Combien je dois t'aimer, toi qui m'as préservé de tout, qui me conduiras à tout! Combien je t'aime, toi à qui je dois de pouvoir t'aimer d'une manière digne de toi! Que tu m'aimes aussi un peu, et le malheur n'est rien.

Vendredi, 28 décembre 1821.

Il y a juste aujourd'hui deux ans, mon Adèle bien-aimée, que je passai une soirée bien enivrante et dont le souvenir restera toujours entre mes plus doux souvenirs. Nous allâmes ensemble pour la première fois au spec-

tacle. C'était au Français, te le rappelles-tu? On donnait *Hamlet*. Dis-moi, chère amie, as-tu conservé quelque idée de cette charmante soirée? Te rappelles-tu que nous attendîmes bien longtemps ton frère dans la rue voisine du théâtre et que tu me disais que les *femmes étaient plus aimantes que les hommes?* Te rappelles-tu que durant toute la représentation ton bras resta appuyé sur le mien? que je t'entretins de malheurs imminents et qui en effet ne tardèrent pas à nous frapper? que je te répétai bien des fois qu'une soirée aussi heureuse ne se représenterait pas de longtemps?... Ô mon Adèle, quand je songe que deux ans se sont écoulés depuis ces délicieux moments et que les moindres circonstances en sont encore dans mon cœur comme des évènements d'hier, je me demande s'il en est de même pour toi, si ta mémoire a été aussi fidèle, et je me le demande en tremblant, car il y aurait de la présomption à le croire, et cependant si tu as oublié tout cela, tu ne m'aimes pas. Oh! dis-moi que tu ne l'as pas oublié, dis-moi, je t'en supplie, que tu as quelquefois durant ma longue absence pensé avec regret à ces instants sitôt passés!... Chère Adèle! combien de fois j'y ai songé, moi, avec désespoir! Mais qu'importe aujourd'hui cette pénible épreuve, puisque tu m'appartiens enfin, du moins en espérance et en avenir! Qui osera maintenant que je te tiens t'arracher de mes bras! Hélas! il y a deux ans, j'étais tranquille et serein auprès de toi, et quatre mois plus tard je devais me courber sous le plus affreux des malheurs, je devais être séparé de toi! Aujourd'hui, si je te vois avec plus de gêne et moins de facilité qu'alors, c'est du moins avec plus de sécurité. Car il faudrait que l'enfer tout entier fût dans mon avenir, pour que tu ne fusses pas à moi tôt ou tard. Mon sort est bien simplifié; je n'ai plus que deux perspectives, toi ou la mort. Rien ne peut m'enlever à mon Adèle, famille, parents, tout cela sans toi serait tout pour moi; près de toi ce n'est rien. Je suis une chose qui est à toi.

Samedi (29 décembre).

Je relis bien souvent tes charmantes lettres. Elles me rendent quelque chose de ta présence. Je m'étonne, chère amie, que cette correspondance si douce pour moi, te laisse encore quelques scrupules, car la manière même dont tu t'accuses de n'en pas avoir me prouve qu'il t'en reste encore. Ne te souviens-tu donc jamais que je suis ton mari, que je dois être le confident unique et le dépositaire légitime de toutes tes pensées; que cette communication mutuelle et intime, qui ne nous est permise que par lettres, est un de mes droits comme un de tes devoirs. Ô mon Adèle, ne me parle plus, je t'en conjure, de ta crainte d'être mésestimée de moi. Faut-il te répéter

sans cesse que tu me causes un violent chagrin? Il me semble, Adèle, qu'il aurait dû suffire de te le dire une fois. Sois sûre de ton Victor, je t'en prie, aie confiance en celui qui vit tout en toi et pour toi. Ne me force pas, comme tu le dis toi-même avec tant de grâce, à défendre *ma femme contre ma femme.* Oui, je suis fier de mon épouse adorée, de ma charmante et bonne Adèle, et ce n'est pas de la *vanité,* c'est de l'orgueil et de l'orgueil le plus pur. Tes vertus sont mon trésor, tes perfections sont mon bien, et je les défendrai contre tes propres attaques avec la jalousie d'une mère et la fierté d'un époux.

Quand je t'ai dit que ton âme comprenait la poésie, je n'ai fait que te révéler une de ses célestes facultés. *Les vers ne sont donc pas de la poésie?* demandes-tu[1]. Les vers *seuls* n'en sont pas. La poésie est dans les idées, les idées viennent de l'âme. Les vers ne sont qu'un vêtement élégant sur un beau corps. La poésie peut s'exprimer en prose, elle est seulement plus parfaite sous la grâce et la majesté du vers. C'est la poésie de l'âme qui inspire les nobles sentiments et les nobles actions comme les nobles écrits. Un poëte malhonnête homme est un être dégradé, plus bas et plus coupable qu'un malhonnête homme qui n'est pas poëte.

C'en est assez sur toutes ces choses indifférentes et que tu sens d'ailleurs plus que je ne peux le dire. Je voudrais seulement que tu pusses savoir combien ton âme est belle, grande et poétique. Quand nous serons unis, chère amie, ce sera toi qui m'inspireras, toi que je consulterai sur tout ce que je ferai, et c'est ainsi qu'après t'avoir dû mon bonheur, je te devrai encore ma gloire, si j'y suis appelé. Sois donc satisfaite de toi, sans cesser d'être modeste. La modestie te va si bien! Mais distingue la modestie qui consiste à ignorer ses avantages, de celle qui se borne à les rapporter à d'autres qu'à soi, à faire hommage à Dieu des dons de la nature et à ses parents de ceux de l'éducation. Cette dernière est la seule vraie, la seule durable. Elle sauve du faux orgueil et mène à la juste fierté. Je t'ennuie, ma chère et noble Adèle, car tu sais tout cela mieux que moi. Pardonne-moi et ne t'en prends qu'à toi, car c'est toi qui par tes scrupules et tes craintes, me conduis à ces tristes et insipides dissertations, Elles sont cependant utiles en ce qu'elles te prouvent que mon estime pour toi n'est pas moins fondée que ma tendresse.

Adieu, j'ignore si tu pourras lire ce griffonnage. À tous les mots qui t'échapperont substitue *je t'aime.* Tu en auras toujours la pensée. Adieu, parle-moi donc de ta santé, et laisse ton mari t'embrasser.

VICTOR.

[1] «Tu me dis aussi que j'entends la poésie et jamais je n'ai pu faire un vers. Des vers ne sont donc pas de la poésie? Je sens bien les vers que tu m'as donnés... » (*Reçue le samedi 22 décembre.*)

Samedi 4 heures [1].

On me remet à l'instant cette lettre [2]. Elle servira d'enveloppe à la mienne. Dans d'autres circonstances, je ne songerais même pas à te la montrer. Mais il serait fort possible, mon Adèle, que ce fût une légèreté de ma part de répudier les avances d'un homme puissant et après notre petite querelle de samedi dernier, il n'est pas inutile que je te montre cette lettre. Que m'importent tous ces hommes? Le bonheur de te voir est seul tout pour moi et je ne m'en priverai certes pas pour eux [3]. Qu'ils me laissent à ma retraite et à mon Adèle. Cette invitation, mon Adèle, est un holocauste à ton autel. Je n'en parlerai pas à tes parents. Ils me blâmeraient peut-être de l'avoir mise à néant. Je suis tenté de rire de ces *personnages* qui cherchent à m'attirer avec leur pouvoir ou leur rang, moi qui ne me soucie que de l'amour. J'éprouve un secret plaisir à te sacrifier, à toi, ma divinité ignorée, toutes ces éclatantes idoles. Je m'embarrasse bien de leur crédit, de leurs louanges, de leurs recommandations, j'ai une Adèle qui m'aime. Ceux qui veulent faire de moi un homme glorieux et brillant ignorent étrangement mon caractère, mes goûts et mes projets.

Adieu, mon adorée Adèle, n'attache pas à ce petit sacrifice d'ennui plus d'importance qu'il n'en a. Cette lettre m'a contrarié et je m'en venge en agissant comme si elle n'avait pas été écrite. Je veux être obscur, parce que je veux être heureux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fidèle,
VICTOR.

[1] Inédite. — [2] «M. le Comte de Chabrol, préfet de la Seine, et Mme la Comtesse de Chabrol prient M. Victor Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le samedi 29 décembre à 5 heures 1/2.» Sous cette invitation, ces quelques lignes ajoutées par Alissan de Chazet : «C'est moi que M. de Chabrol charge de vous remettre cette invitation ; je dîne chez lui et je serai charmé de vous y voir aujourd'hui à 5 heures 1/2. Mille amitiés. A. DE CHAZET.» — [3] Rappelons qu'il ne voyait Adèle que tous les huit jours, le samedi.

Lundi, 31 décembre 1821[1].

Que les dernières pensées de cette année soient pour toi, comme les premières ont été pour toi. Chère amie, ta santé m'inquiète, et je veux t'en parler sérieusement. Je me demande d'où peuvent venir tes douleurs de côté. J'en connais une cause, sur laquelle je consulterai certainement quelque médecin célèbre. La peinture te nuit, du moins j'en suis persuadé. Les attitudes fatigantes que cet art oblige de prendre, les principes vénéneux qui s'échappent continuellement en vapeur subtile des couleurs qui sont pour la plupart minérales, en voilà plus qu'il n'en faut pour attaquer les organes extérieurs et intérieurs du corps, ce sont là des choses avérées et que l'expérience ne prouve que trop. La plupart des peintres ont la santé dégradée. Ô mon Adèle, serai-je condamné à voir cette funeste expérience se renouveler sur toi, sur le seul être qui me fasse chérir la vie! Si ton mari avait l'autorité de tes parents, il se contenterait de te voir cultiver ton talent charmant pour le dessin, et ne s'exposerait pas, en te livrant au travail de la peinture, à voir tes heureuses dispositions te devenir fatales. Je consulterai certainement quelque célèbre médecin sur les dangers de ce travail pour un être aussi frêle et aussi délicat qu'une jeune fille. Que n'ai-je quelque pouvoir sur toi! J'ai craint un moment autrefois que tu ne te destinasses à la profession d'artiste, profession incompatible avec le rang que tu dois occuper dans la société. Aujourd'hui que tu ne cultives la peinture que comme talent d'agrément, je tremble encore, et bien plus, car c'est pour ta santé. Chère Adèle, ah! soigne-toi, je t'en conjure, je t'en conjure à genoux. Hélas! que ne puis-je être sans cesse près de toi, te consoler dans toutes tes douleurs, te soulager dans tous tes maux! Promets-moi, mon Adèle bien-aimée, si jamais tu es malade, si jamais ce nouveau malheur m'arrive, que je serai ta garde-malade, que ce sera moi qui veillerai près de ton lit, qui te donnerai tout ce dont tu auras besoin, qui y mourrai si... — mais je ne tracerai pas cette pensée insupportable. Aie soin, par pitié pour moi, de ta vie et de ta santé, si tu ne renonces pas à la peinture, ne t'y livre qu'avec prudence. Ma pauvre amie, que ne puis-je prendre toutes tes souffrances pour moi!

[1] Inédite.

Adieu, nous sommes en 1822 depuis trois quarts d'heure. Que j'ai encore de choses à te dire! Et toi, m'auras-tu écrit, auras-tu pensé à moi seulement? Adieu, à demain, sois heureuse et porte-toi bien. Je t'embrasse en mari. Adieu, mon Adèle bien-aimée, écris-moi bien long.

J'espère que je t'écris assez souvent! Chère amie, je ne te gronde pas de la brièveté de ta dernière lettre... Cependant — je ne te gronde pas.

IV

Après la longue et douloureuse séparation, on a vu Victor reprendre les douces habitudes de son amour retrouvé. Il a pu revoir Adèle, fréquemment chez elle en présence de ses parents, et quelquefois seule au dehors; il l'a accompagnée avec sa mère au théâtre ou en promenade; enfin il lui a écrit et elle lui a répondu; joies précieuses en comparaison de la triste année solitaire. Mais il s'y mêlait pour Victor une inquiétude, une inquiétude mortelle.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Mme Hugo, la nouvelle année 1822 allait s'ouvrir, et rien n'était changé dans la situation matérielle de Victor. Son père n'avait pas donné le consentement nécessaire, et même ignorait entièrement son amour. Quant à la place ou pension promise, elle semblait reculer sans cesse. Combien de temps cela durerait-il encore?

M. Foucher, bonhomme, aurait peut-être pris patience; mais, autour de lui, l'oncle Asseline et sa femme, Victor Foucher, le frère aîné, les amis, surtout les bonnes amies, s'étonnaient des retards, s'effrayaient des assiduités de l'amoureux, parlaient de la réputation d'Adèle compromise. On s'en prenait à la pauvre Adèle elle-même, qui s'en plaignait à Victor; cruelle anxiété pour l'âme susceptible du poëte.

Il avait beau reculer l'instant suprême où son sort se déciderait, il fallait mettre fin à ces tracasseries, prendre une résolution, agir. Il ne se préoccupait qu'à demi de la pension; il travaillait à son roman, il travaillait à un drame, il sentait déjà sa puissance; l'argent, il le trouverait. Sa grande perplexité, c'était le consentement à obtenir de son père.

Cette perplexité, qui l'avait tant déchiré déjà pour sa mère, combien elle était aujourd'hui plus grave! Si le général Hugo refusait son consentement, il faudrait, pour s'en passer légalement, attendre la grande majorité de Victor, attendre cinq ans! Victor ne pouvait même penser à demander à la famille Foucher une si longue patience. Lui-même supporterait-il la souffrance de la solitude et de la séparation sans espérance? Alors Adèle n'existerait plus pour lui? alors?... Quand on songe à la force qu'avait prise en lui son amour et aussi à la gravité mélancolique et même sombre de cette âme ardente, on ne peut s'empêcher de croire que la question qu'il poserait à son père serait une question de vie ou de mort.

1822.

JANVIER-MARS.

Vendredi soir, 4 janvier.

J'aurais bien fait de te quitter avant-hier soir à la porte de chez toi, je n'aurais pas eu cette discussion qui aurait dû t'être indifférente au moins, et qui m'a pourtant valu un si froid adieu. Car je ne puis l'attribuer, cet adieu glacé, qu'à la conversation qui venait de s'engager. Nous étions si bien d'accord une heure auparavant! Que ne t'ai-je quittée alors! je serais rentré le cœur content, et maintenant encore mille pensées amères ne se mêleraient pas au plaisir de t'écrire. Il me semble que je n'ai rien dit dans cette discussion qui ait pu te mécontenter. Mes paroles n'étaient certainement pas des paroles de médisance ou d'envie et je ne comprends pas comment je t'ai déplu en prenant la défense du seul homme en France qui mérite l'enthousiasme[1]. Si jamais j'étais destiné à parcourir une carrière illustre, après ton approbation, ma bien-aimée Adèle, l'admiration des esprits neufs et des âmes jeunes serait, ce me semble, ma plus belle récompense. Laissons cela.

Il est pourtant vrai de dire que j'ai rarement le bonheur de te voir de mon avis. Quelque opinion que j'avance, si je trouve devant toi des contradicteurs (et il est bizarre que cela ne m'arrive guère que devant toi), tu es bien plus prompte à te ranger de leur côté que du mien. Il semble qu'il suffit qu'une vérité passe par ma bouche, pour être une erreur à tes yeux. Je n'adopte jamais une opinion qu'après m'être demandé si elle est noble et généreuse, c'est-à-dire digne d'un homme qui t'aime. Eh bien, que j'émette cette opinion, qu'elle blesse les idées de quelque autre personne présente, qu'elle soit combattue, je cherche alors naturellement à m'assurer de ton approba-

[1] Il s'agit de Chateaubriand, pour lequel Victor professait la plus ardente admiration.

tion, la seule que j'ambitionne et qui me satisfasse. C'est en vain. Tes regards deviennent mécontents, ton front soucieux, tes paroles brèves. Quelquefois même tu m'imposes silence. Alors il faut me taire comme un éventé qui recule devant ses propres discours ou, si je continue, me retirer découragé de t'avoir déplu en soutenant des idées que je croyais dignes de toi et qui cependant, selon toutes les apparences, se sont trouvées contraires aux tiennes. Et puis, quand je suis seul, mille réflexions viennent. Je tâche de me persuader que j'ai eu tort, car j'aime encore mieux être irrité contre moi que contre toi. Tout me devient pénible. Les louanges fausses et exagérées des indifférents qui glisseraient sur moi dans un autre moment, me semblent insupportables parce qu'elles contrastent avec le mécontentement du seul être aimé. Je me figure alors qu'il n'est aucun de ceux qui m'entourent qui ne m'aime plus que toi, car je ne connais personne, toi exceptée, pour qui je sois absurde. Je sais, chère amie, qu'il est beaucoup d'hommes qui peuvent te sembler supérieurs à moi et qui le sont en effet, mais je crois néanmoins ne pas être trop présomptueux en me plaçant parmi les hommes ordinaires, le dernier d'entre eux, si tu veux, mais enfin l'un d'entre eux. Alors, sans te demander de partialité pour moi, il me paraît que je pourrais prétendre à obtenir de toi pour mes opinions toutes bornées qu'elles sont la même bienveillance qu'eux tous. Je n'exige pas de toi plus d'indulgence que tu n'en accordes aux autres, mais n'ai-je pas un peu droit de me plaindre quand tu m'en accordes moins? Il m'est douloureux de voir d'autres dont je ne me soucie nullement appeler générosité tout ce qui chez moi te semble extravagance et n'est ni l'un ni l'autre en effet. Je crois, mon amie, que tout ce que je te dis ici est simple et naturel, hé bien, rien ne me répond que tu n'y verras pas de l'orgueil. Et d'abord, j'aurais de l'orgueil, que ce serait ta faute. Ne m'as-tu pas permis de me croire aimé de toi? Cependant, chère amie, un orgueil étroit et mesquin n'entrera jamais dans une âme qui a l'audace de t'aimer. Mes prétentions sont bien plus hautes que les prétentions de l'orgueil. Mes prétentions sont de te rendre heureuse, pleinement heureuse, d'associer mon esprit terrestre et ténébreux à ton esprit céleste et lumineux, mon âme à ton âme, mon sort à ton sort, mon immortalité à ton immortalité; et prends tout cela pour de la poésie, si tu veux, car la poésie, c'est l'amour. Et qu'y a-t-il de réel au monde, si ce n'est la poésie?

Ce langage te semble peut-être bizarre; mais rappelle-toi, mon Adèle, que *poésie* et *vertu* sont synonymes dans ma tête, et il te semblera tout simple. Va, quand l'amour remplit tout un être, l'orgueil n'y trouve pas aisément place. Je ne t'ai pas toujours, il est vrai, montré une très profonde estime pour le commun des hommes. Ma conscience ne me dit point que

je suis plus qu'eux, mais que je ne suis pas comme eux, et cela lui suffit.

Ne conclus pas, mon Adèle adorée, de tout ce que je viens de t'écrire que j'attache une extrême importance à mes opinions. Remarque, au contraire, que ce n'est pas aux miennes, mais aux tiennes que je mets un très haut prix. Ce qui m'afflige, c'est de contrarier tes idées, qui sont certainement bien plus justes que les miennes. Quand nous serons unis, chère amie, je m'éclairerai toujours de tes avis, je n'agirai jamais sans t'avoir soumis mes actions, car tu as l'instinct de tout ce qui est noble et convenable. Je regrette seulement en ce moment que tous mes efforts pour penser d'une façon digne de toi ne te satisfassent pas. Tu n'éprouves jamais cela, toi, car autrement tu me plaindrais.

J'ignore encore si tu seras contente de ma lettre à Mme Delon[1], tu as désiré la voir et je t'en remets ci-jointe une copie que j'ai faite pour toi avant de l'envoyer. Tiens-la bien secrète, tu en sens l'importance. Tu la trouveras peut-être un peu laconique, mais il m'a semblé qu'une proposition simple devait être faite en termes simples. Au reste, si elle ne te satisfait pas, songe que je suis bien peu de chose livré à moi-même. Si ma femme vivait avec moi, elle me l'eût dictée et tout eût été parfait. Que ma lettre soit approuvée de toi, je ne désirerai plus rien sinon que mon offre soit acceptée.

Je relis ces deux pages. Elles se ressentent beaucoup du désordre de mes idées. Sais-tu, mon Adèle, que ton adieu glacial m'a si péniblement préoccupé ces deux jours-ci que je n'ai pu rien faire? C'est ainsi qu'à la crainte de t'avoir déplu se joint le remords d'avoir perdu mon temps. Les jours sont pourtant bien précieux, quand ils doivent être tous consacrés à travailler pour toi.

Il me vient souvent une idée qu'il faut que je te communique, c'est que toutes les protestations de services des hommes puissants ne me seront pas aussi utiles qu'on pourrait le croire. Je ne compte que sur moi, car je ne suis sûr que de moi. J'aime bien mieux, chère amie, travailler quinze nuits de suite que solliciter une heure. Ne penses-tu pas de même? J'en suis sûr, tu penses de même. Et que je serai fier quand je pourrai t'offrir une aisance que je ne devrai qu'à moi! quand je pourrai dire : nul autre que moi n'a concouru au bonheur de mon Adèle! Quand, oh! quand toutes ces charmantes espérances seront-elles réalisées! Je ne me plains pas si je n'ai pas encore joui des félicités de la vie, je garde toute ma faculté de sentir le

[1] Dans cette lettre, Victor offrait un asile chez lui à son ancien camarade Édouard Delon, condamné à mort pour sa participation à la conspiration de Saumur. Voir *Correspondance*, page 342.

IMPRIMERIE NATIONALE.

bonheur pour cette époque. Chère amie, le matin où je t'épouserai aux yeux des hommes, tous ceux qui m'aiment pour moi devront être bien joyeux, car jamais bonheur n'aura aussi profondément enivré une créature humaine que le mien m'enivrera. Le mariage me révélera une existence nouvelle; ce sera en quelque sorte pour moi une seconde naissance. Qu'il est doux, après s'être si longtemps aimés d'un amour ardent et virginal, de lui voir succéder, au sein de delices jusqu'alors inconnues, un amour chaste, saint et satisfait, quoique toujours aussi brûlant! Ô mon Adèle, pardonne-moi, je ne sais où mon imagination s'égare; mais quelquefois, quand je songe que nul excepté moi n'a de droits sur toi, que tu m'es réservée tout entière, je m'étonne de mon néant et je me demande comment j'ai pu mériter un tel bonheur. Alors, chère amie, si tu voyais avec quelles prières convulsives je supplie Dieu d'avoir pitié de ma solitude et de m'accorder l'ange qui m'est promis, tu concevrais quelle peut être la puissance d'un amour immortel sur un être mortel. Cet amour, Adèle, m'a complètement subjugué. Tempérament brûlant, esprit fier, âme ambitieuse, il a tout dompté en moi, tout concentré sur toi seule, tout changé en un seul désir, en un seul sentiment, en une seule pensée, et ce désir, ce sentiment, cette pensée, qui constituent toute ma vie, sont pour toi. À présent, je vis imparfait. Tu me manques, c'est-à-dire, tout me manque. Nos rares et courtes entrevues me soulagent, mais ne me satisfont pas entièrement. J'ai besoin de te voir souvent, j'ai besoin de te voir toujours. Ce sentiment est si profondément incorporé à mon être, qu'il est devenu un instinct. L'invincible désir de te voir m'entraîne toujours dans tous les lieux où je puis en avoir la moindre espérance. Aussi, suis-je souvent bien près de toi sans que tu t'en doutes. Je voudrais être déguisé ou invisible pour être à tous moments à côté de ma femme, suivre tous ses pas, m'attacher à tous ses mouvements. Je ne respire bien que dans ton atmosphère. Chère amie, oh! quand m'appartiendras-tu! J'en suis bien indigne, moi, mon Adèle, qui ai pu te soupçonner avant-hier de m'avoir trompé; ne me méprise pas, je t'en conjure, pour avoir conçu un moment une aussi injurieuse idée. Toi, mentir, toi, me tromper! Je croirais plutôt que le soleil et l'éternité mentent.

Adieu, ma bonne, ma noble Adèle, aime ton Victor, tout imparfait qu'il est, car il apprécie du moins toute la perfection de son Adèle. Adieu, j'espère que tu m'auras écrit bien long et que tu m'écriras encore bien long après cette lettre. Je t'embrasse mille et mille fois.

Ton mari respectueux et fidèle.

VICTOR.

Mardi 8 (janvier).

Adèle, tout ce que me dit ta lettre d'hier est parfaitement juste. Je te remercie, chère amie, de l'avoir écrite, tu as bien fait, et pourtant elle m'a réveillé comme d'un songe. C'est un de tes droits de me parler de mes affaires, car mes affaires sont les tiennes. C'est un devoir pour moi, je dis plus, c'est un de mes droits les plus chers que celui de te demander conseil sur tout ce qui me concerne, et ma confiance en toi, ma profonde estime pour ma femme me parlent là-dessus tout autrement que ta modestie. Il y a longtemps que je désirerais exercer ce droit, si je pouvais t'entretenir autrement que par écrit et si je n'avais craint de glacer ces lettres, ma seule joie, par des détails fastidieux pour toi et pour moi. Cette raison tombe pourtant d'elle-même du moment où ton désir répond au mien.

Une autre plus puissante m'a encore arrêté. En te rendant compte de tout ce que je fais et de tout ce qui m'arrive, j'aurais appréhendé de paraître chercher à te faire moi-même indirectement et directement mon éloge, et c'est sous ce rapport seulement, mon Adèle bien-aimée, que la franchise que tu me demandes, comme si cette demande était nécessaire, me sera difficile. Mais si j'étais contraint d'entrer malgré moi dans quelque développement en apparence peu modeste, j'espère, chère amie, que tu te rappelleras que ce n'est pas moi qui ai provoqué une occasion de t'occuper de moi et que ces détails, dont je serai d'ailleurs aussi sobre que possible, sont nécessaires pour te mettre à même d'apprécier d'après ma position présente quelle peut être ma situation future.

Que nous faut-il pour être heureux, chère amie? Quelques mille francs de revenu et le consentement de mon père. Voilà tout. De quoi donc peut-on s'alarmer? Pour moi, ce qui me tourmente, ce n'est pas de douter, mais d'attendre. Je suis sûr de me créer des moyens d'existence pour toi et moi, j'espère que mon père après avoir fait le malheur de ma mère, ne voudra pas le mien. Je compte d'ailleurs pouvoir une fois ma majorité atteinte, lui rendre quelque service qui l'oblige en quelque sorte à approuver notre union; mais ce qui me désole, c'est que la patience n'a jamais été ma vertu et que j'ignore en vérité quand tout ce bonheur m'arrivera, quoique je sache qu'il doit m'arriver, à moins que la mort ne vienne.

Ne me demande pas, mon Adèle, comment je suis sûr de me créer une

existence indépendante, car c'est alors que tu m'obliges à te parler d'un *Victor Hugo* que tu ne connais pas, et avec lequel ton Victor ne se soucie nullement de te faire faire connaissance. C'est le Victor Hugo qui a des amis et des ennemis, auquel le rang militaire de son père donne le droit de se présenter partout comme l'égal de tout le monde, qui doit à quelques essais bien faibles les avantages et les inconvénients d'une renommée précoce et que tous les salons où il ne montre que bien rarement un visage triste et froid croient occupé de quelque grave conception lorsqu'il ne rêve qu'à une jeune fille douce, charmante, vertueuse et heureusement pour elle ignorée de tous les salons. Ce Victor Hugo-là, mon Adèle, est un fort insipide personnage, je pourrais, je devrais peut-être t'en parler plus longuement, afin de te faire comprendre par une foule de détails que son avenir présente bien quelques espérances; mais je te supplie de vouloir bien là-dessus m'en croire un peu sur parole, car ces dix lignes ont déjà bien coûté à ton Victor, que ce M. Victor Hugo ennuie beaucoup. Je suis tout confus, ma bonne amie, d'avoir été ainsi amené à parler de moi, mais c'est de ta faute. J'aurais même dû, je te le répète, t'en parler plus longuement, car si tu me demandes ce que j'espère, il faut bien que je te dise sur quoi est basé ce que j'espère.

On t'a inspiré, je le sais, une prévention peu fondée contre la carrière des lettres, cependant, chère amie, c'est à elle que je dois d'être dans la position où je suis. J'ignore où je parviendrai, mais j'ignore aussi s'il est beaucoup de jeunes gens de mon âge qui sans fortune personnelle t'offriraient en eux-mêmes les mêmes garanties pour l'avenir. Qu'ai-je fait pour être condamné à te dire tout cela? Que n'assistes-tu à ma vie actuelle? Tu me comprendrais sans peine et peut-être même tes espérances iraient-elles au delà des miennes. Il faut encore en revenir à ma formule éternelle et te prier de ne pas me faire l'injure de voir dans tout ceci le langage de l'amour-propre. Chère amie, si jamais je désire que tu croies à ma franchise, c'est lorsque je te dis que je ne puis être orgueilleux que d'une chose, c'est d'être aimé de toi. Je voudrais que tu visses comme les éloges et même l'enthousiasme vrai ou faux des indifférents passent sur moi et en même temps, mon Adèle, quelle impression profonde me laisse la moindre de tes louanges. Sois certaine que la vanité, l'amour-propre, la fausse gloire ne peuvent approcher d'une créature dont tu es le modèle et l'idole.

On m'a répété bien souvent, on me disait encore tout à l'heure beaucoup trop crûment, que j'étais appelé à je ne sais quelle *éclatante illustration* (je répète l'hyperbole en propres termes); pour moi, je ne me crois fait que pour le bonheur domestique. Si pourtant il fallait passer par la gloire avant d'y arriver, je ne considérerais cette gloire que comme un moyen, et non

comme un but. Je vivrais hors de ma gloire, tout en ayant pour elle le respect que l'on doit toujours à de la gloire. Si elle m'arrive, comme on le prédit, je ne l'aurai ni espérée, ni désirée, car je n'ai ni espérance, ni désir à donner à d'autre qu'à toi. Tu es toi, Adèle, mon but unique, et tous les chemins pour y atteindre me sont bons, pourvu qu'on y puisse marcher droit et ferme, sans ramper sur le ventre et sans courber la tête. C'était là ma pensée quand je te disais que j'aimais beaucoup mieux me créer moi-même en travaillant mes moyens d'existence que les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune et je l'aurais certainement déjà faite par eux si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière. Je me suis borné à demander l'accomplissement d'un droit, j'ai obtenu une promesse, et j'attends.

Au reste, chère amie, tu es instruite de tout cela comme moi. M'aurais-tu, dis-moi, conseillé autre chose que ce que j'ai fait? Aurait-il été bien digne de toi que ton Victor allât chaque jour fatiguer de ses instances depuis le ministre jusqu'au dernier commis? J'ignore encore si ma réclamation simple et juste a réussi; mais, certes, ni toi, ni moi, n'aurions voulu qu'elle réussît à ce prix. On voit encore des hommes tout obtenir au moyen des femmes, intrigues de corruption et de vanité que le mépris du monde ne flétrit pourtant pas. Je me hâte de te dire en quatre mots que je le pourrais aussi, mais il est sans doute inutile d'ajouter que ton mari rejette ces turpitudes avec horreur et dégoût.

Que reste-t-il donc à un jeune homme qui dédaigne de s'avancer par les deux voies les plus faciles? Rien, que la conscience de sa force et l'estime de lui-même. Pour moi, Adèle, la conscience de ton affection fait toute ma force. Il faut frayer sa carrière noblement et franchement, y marcher aussi vite qu'on le peut sans froisser ni renverser personne, et se reposer du reste sur la justice de Dieu.

Ne conclus pas de là cependant, mon amie, que je me contente de me livrer dans ma retraite à des travaux de mon choix et peut-être infructueux, en fermant nonchalamment les yeux sur tout autre moyen de parvenir. Grand Dieu, Adèle, ton avenir n'est-il pas lié au mien? Va, qu'il se présente demain une demande juste à faire à un homme juste, et rien ne m'empêchera de l'exposer avec confiance et de la soutenir avec vigueur. Fallût-il pour t'obtenir trois mois plus tôt, abandonner les projets et les rêves de toute ma vie, suivre un état nouveau, entreprendre des études nouvelles, ce serait, mon Adèle, avec bien de la joie. Tu serais à moi, aurais-je quelque chose à regretter? Je remercierai le ciel de toutes les épines dont il sèmera ma route, pourvu que cette route conduise à toi. Oh! dis-

moi, mon Adèle adorée, par quelles peines, par quels travaux t'obtenir? Pourvu que ce ne soient pas des bassesses, tout me semblera doux et beau.

Je crains quelquefois que l'on ne t'ait mis dans la tête les idées les plus étranges. Je crains que tu ne t'imagines que la carrière des lettres est l'objet de ma vie, tandis que je ne me suis attaché à cette carrière que parce qu'elle m'offrait les moyens les plus aisés et les plus nobles de t'assurer un sort indépendant. J'aimerais, je l'avoue, à voir le nom que tu porteras chargé d'une grande gloire littéraire, car cela assignerait à ma femme un rang digne d'elle, un rang au-dessus de tous les rangs sociaux. Hé bien! que demain on me donne mon Adèle avec la condition de ne plus faire un vers de ma vie, pourvu que j'aie un autre moyen d'assurer ton existence, je le dis comme je le dirais à Dieu, je ne m'apercevrai pas que le bonheur de te posséder m'ait rien coûté; car près de ce bonheur tout le reste à mes yeux n'est rien.

Je ne puis, ma bien-aimée Adèle, rien te dire de plus ni de moins. Le jour où je t'ai dit que je t'aimais, je t'ai dit tout cela. L'amour est le seul sentiment qui ne puisse être exagéré. Tu m'ordonnerais demain pour t'amuser de mourir, que je devrais t'obéir à l'instant, ou autrement je ne t'aimerais pas. Aimer, ce n'est pas vivre en soi, c'est vivre dans un autre. On devient étranger à sa propre existence pour ne s'intéresser qu'à celle de l'être aimé. Aussi tous les sacrifices, tous les dévouements de ton Victor pour toi n'auront-ils jamais aucun mérite; ils seront les conséquences nécessaires d'un sentiment développé par des circonstances indépendantes de ma volonté. Tu dois me comprendre si tu m'aimes. En t'aimant, je dois tout rapporter à toi, alors je ne suis plus rien à mes propres yeux et, si quelque chose de moi peut t'être utile, il est tout simple que je te le livre à l'instant, fût-ce ma vie.

Il faut me résumer, chère amie, tu te perdrais dans cette immense lettre. Je puis le dire, car ce n'est pas à moi, mais au hasard tout pur que je le dois, mon avenir présente beaucoup d'espérances. Des espérances pourtant ne sont pas des certitudes; mais où trouver une certitude dans les destinées humaines? (Remarque, mon Adèle, que je pèse ici toutes mes paroles et que je m'exprime avec candeur, sûr que tu ne chercheras pas à les mal interpréter.) Il est de plus probable qu'un jour j'aurai quelque bien de mon père; car quoique les troubles de notre famille tiennent encore bien des secrets cachés (je te confie moi-même ici un grand secret), on peut présumer qu'il n'a pas exercé durant quatre ans en Espagne de hautes fonctions vice-royales, sans qu'il lui en soit rien resté. D'ailleurs c'est ce que depuis il a en partie avoué presque malgré lui. Quant à son consentement, je ne lui fais pas l'injure d'en douter.

Maintenant, mon Adèle, si tes parents veulent quelque chose de plus, je leur offrirai un cœur plein de courage et d'amour pour toi. Je ne puis pas leur promettre de réussir, mais de faire tout ce qui sera humainement possible. Si toutes ces garanties ne les satisfont pas... alors je vais te dire ce par quoi j'aurais commencé cette lettre si j'avais écouté le premier mouvement de l'impression causée par la tienne[1]. J'irai chez tes parents et je leur dirai : « Vous m'avez rendu bien heureux en me permettant de voir votre Adèle. Lorsque vous m'avez accordé de vous-mêmes ce bonheur, je m'étais résigné à y renoncer pour un temps. Je ne sais pas si j'aurais vécu longtemps sans la voir, mais j'aurais essayé et, avec l'espoir de la posséder un jour, j'y serais peut-être parvenu. Aujourd'hui vous paraissez douter de mon avenir. Adieu, vous ne me reverrez qu'avec un sort indépendant et le consentement de mon père, ou vous ne me reverrez plus. »

C'est ce que je suis décidé à faire, Adèle, le lendemain du jour où tes parents m'auront montré la crainte de compromettre ton avenir en l'unissant au mien. Peut-être même aurais-je déjà dû les prévenir. La félicité de te voir m'a fait jusqu'ici fermer les yeux; cependant je sens qu'il faut bien peu de chose pour réveiller toute la susceptibilité de mon caractère. Qui sait? je me flatte peut-être. J'ai tant souffert jusqu'ici que je me suis cru le droit d'espérer enfin un peu de bonheur. Tout cela n'est peut-être qu'illusion, et si je suis destiné au malheur, de quel droit te le ferais-je partager? Adèle, tes parents ont raison de ne vouloir de moi qu'autant que je prospérerai. Autrement, ils font bien de m'abandonner.

Tu es heureuse, toi, tu as un père, une mère qui sacrifieraient tout à ton bonheur. Moi, nul ne s'intéresse à mon avenir, je suis orphelin. De quelque côté que je tourne les yeux, je me vois seul. Toi, tu es généreuse de m'aimer; mais tu ne dépends pas de toi et d'ailleurs tu verras que tu m'auras bientôt oublié quand je ne serai plus là. C'est dans la nature humaine. Pourquoi croirais-je à une exception en ma faveur? Oui, j'y comptais, parce que l'amour que j'ai pour toi est un amour d'exception. Adèle, tu verras que d'ici à peu de temps nous nous dirons encore *adieu,* mais, si nous en venons là, cet adieu-là, Adèle, tu verras qu'il sera le dernier. Tu es bonne, tu es douce comme un ange, celui auquel tu appartiendras sera

[1] « ... Tu te rappelles qu'il y a cinq mois, mes parents étaient décidés à ne pas te laisser venir chez nous... Notre mariage était une chose si vague qu'il était peu sage de te faire voir chez nous pour un prétendu de leur fille... A force de demander, j'obtins la seule chose qui pouvait me toucher... Je vois aussi, mon Victor, lorsque je ne m'étourdis pas, quel peu de probabilité nous avons à penser que notre mariage soit possible. Tu comprends la position de mes parents; ils ne voient rien de fixe... Dis un peu à ta femme quel est ton espoir... Parle-moi de tes affaires sans ménagements, comme à ta meilleure amie. » (*Reçue le lundi 7 janvier 1822.*)

bien heureux. Adieu, chère amie, ne verse jamais des larmes aussi amères que celles qui me sont échappées en achevant cette lettre. J'étais bien ému en t'écrivant tous ces froids détails, mais cette émotion n'a pu se comprimer jusqu'à la fin. Il y a dans ces quatre pages bien des mots qui ne te frapperont pas et qui m'ont pourtant été bien douloureux à tracer.

Adieu, adieu, mon Adèle bien-aimée; je ne t'ai jamais plus aimée qu'en ce moment où il me semble qu'une nouvelle séparation se prépare. Adieu, j'avais mille choses à te dire, mais il y a un nuage entre mes idées et moi. Je suis encore ton mari, n'est-ce pas? Te dire que je le serai toute ma vie, ce n'est pas dire que je le serai longtemps. Adieu.

Encore un mot sur ta santé. Souffres-tu encore? Parle-moi de toi. Si du moins j'étais sans inquiétude sur ta santé!

Adieu. Permets-moi de t'embrasser tandis que tu es encore à moi.

14 janvier 1822. Dimanche matin[1].

Maintenant je n'ai plus qu'à cacher ma tête dans mes mains et attendre le coup. Ta lettre, Adèle, est bien amère et bien généreuse, elle est bien généreuse, car elle est remplie d'un désintéressement d'autant plus admirable qu'elle n'est pas remplie d'amour. Au reste, tu l'as déjà dit une fois, *la passion est de trop.* Ma dernière lettre m'avait bien coûté, tu es certainement le seul être au monde pour qui j'aurais écrit tout cela; j'y ai poussé la franchise aussi loin qu'elle peut aller, peut-être jusqu'à l'immodestie. Tu triomphes à présent du sacrifice que tu as obtenu. Comme il te plaira! Que pouvais-je te dire de plus dans une lettre? Je l'ignore, car je ne sais si j'aurais pu te donner plus de détails dans un entretien. À mes épanchements tu réponds par des réticences. *Si j'étais à ta place,* me dis-tu... et tu t'arrêtes. Pourtant, Adèle, que te demandé-je autre chose que tes conseils? Je les ai implorés avec instance, j'aurais tout fait pour que tu m'en crusses digne. Mais que t'importe! Toutes mes actions ont été jusqu'ici dirigées vers un but, celui de t'obtenir et de t'obtenir dignement. Je n'étais pas sûr du succès, mais je me croyais sûr d'une récompense, bien douce pour moi, du bonheur d'être approuvé par toi. Je m'étais encore trompé dans cette espérance. C'est dans le moment même où je te donne la plus haute preuve de confiance et d'estime que tu me fermes ta confiance et me refuses ton estime.

Hé bien! puisque mon sort n'est rien à tes yeux, laisse-moi donc dans mes ténèbres, ôte-moi la main qui me soutenait, le regard qui m'encourageait, la voix qui pouvait me sauver dans mon aveuglement. Je n'aurai pas droit de me plaindre, car je suis un insensé et un malheureux, et tu as, toi, trop de raison pour ne pas être heureuse.

Ce n'est pas moi néanmoins qui reculerai le premier, je resterai jusqu'au dernier moment tel que tu m'as toujours vu, prêt à donner ma vie en souriant si elle peut te faire la moindre joie. Puisque tu me prives de tes avis, je ferai tout ce que tes parents voudront. Il n'y a qu'une créature au monde pour qui je puisse subir sans murmure des humiliations, j'en subirai encore sans espoir de nouvelles, s'il le faut, pourvu qu'elles s'arrêtent au point où

[1] Il faut lire 13 janvier, le 14 était un lundi.

des humiliations deviennent des indignités. Cette phrase que tu reproches à *mon amour-propre froissé,* je ne la prononcerai pas[1]. Je prendrai tout sur moi et s'il arrive quelque malheur, ce sera ma faute, à moi seul. Oui, je le répète, tout ce que les parents d'Adèle voudront, je le ferai. Je ne veux plus rien que lui donner des preuves nouvelles d'un amour qui n'a plus besoin pourtant d'être prouvé. Trop de précipitation près de mon père perdra tout peut-être, je le crains, mais je souscrirai à un désir qui est une loi pour moi.

Qu'est-ce d'ailleurs que mon bonheur? C'est le tien, Adèle, qu'il faut arracher de mon déplorable avenir, à quelque prix que ce soit. Moi, d'ailleurs, je ne serai point à plaindre. Ma vie aura été couronnée par un beau rêve dont je ne sortirai que pour entrer dans un sommeil où l'on ne rêve plus. Non, je ne serai point à plaindre. Quand tout finira pour moi, tout recommencera pour toi. J'aurai traversé ta vie sans y laisser de vestige. Mon âme se résigne volontiers à un veuvage éternel, si elle peut acheter à ce prix pour la tienne quelque félicité sur la terre. Sois heureuse.

Tu vas peut-être te récrier, me demander d'après quoi je puis croire à ton oubli, oui, Adèle, j'y crois, et à ton *prompt* oubli. Cette nuit, je t'avais écrit dans ma pensée une lettre de vingt pages, je t'y racontais bien des preuves d'amour que je t'ai données durant notre séparation et que tu ignores, je les comparais aux marques de froideur que j'ai reçues de toi alors; je n'ai pas eu le courage d'écrire ces détails désolants, d'écrire moi-même ma condamnation. D'ailleurs, à quoi bon? C'eût été te prouver que tu t'abusais quand tu croyais m'aimer; il vaut mieux laisser faire le temps.

Si l'on fût venu me dire il y a huit jours que tu ne serais pas à moi, j'aurais donné un démenti au démon lui-même. Aujourd'hui, je doute plus que toi, car tu ne crains que des *difficultés immenses*[2]; l'origine de mon malheur n'est pas dans mon projet de *laisser venir les évènements,* comme tu dis, elle est dans le peu de confiance que tes parents m'accordent, dans la défiance complète que je t'inspire. Je serai plus généreux que vous tous, car je détruirai inutilement mon avenir pour me montrer docile à vos volontés. Je remplirai toutes vos intentions, et je les remplirai avec la séré-

[1] « ... Lequel de nous en fait davantage pour l'autre? tu ne me sacrifierais pas ton amour-propre un peu froissé et moi je te sacrifierais mes parents. As-tu réfléchi à cette phrase que tu dirais à papa dans le cas où il te ferait entendre que mon avenir est compromis? La réponse que tu prépares n'est pas généreuse. Je te le répète, si mes parents t'ont laissé venir chez nous, c'est à ma sollicitation; ainsi crois-tu qu'il soit noble de leur reprocher la faiblesse qu'ils ont eue pour moi?» — [2] « ... Notre amour présente des difficultés immenses, surtout lorsque tu es dans l'intention de laisser venir les événements. » (*Reçue le 12 janvier 1822.*)

nité sur le front, quoique je sois sûr de ne réussir à rien qu'à faire évanouir mes espérances.

Je ne sais ce que je dis : *Mon avenir, mes espérances!* Ai-je un avenir? Ai-je des espérances? Cependant cette rupture me blessera cruellement, car elle te causera peut-être un instant quelque contrariété, et j'aurais voulu ne jamais te faire la moindre peine. Tu me répéteras encore ici avec candeur (car tu le crois dans le moment) que tu seras toujours à moi, que nulle puissance ne nous séparera, que tu braveras tout. Adèle, j'ai des lettres de toi de *mars 1820* où tu me dis la même chose, et cependant depuis, tu as été dix-huit mois riante et joyeuse, heureuse sans moi; depuis, un mariage, je ne sais quel mariage, t'a été proposé, a été proposé à ton père, et a même acquis assez de consistance pour qu'il en fût parlé à une étrangère; si tu avais pensé à moi alors, aurais-tu souffert qu'une pareille offre fût répétée deux fois? Au reste, comment puis-je daigner parler de cela? Un autre réussira, peut-être te rendra-t-il plus heureuse que moi, je t'aime trop, je suis jaloux, extravagant; il est très incommode, n'est-ce pas, d'être adorée de son mari? Quelque jour, Adèle, tu te lèveras la femme d'un autre; alors tu prendras toutes mes lettres et tu les brûleras afin qu'il ne reste aucune trace du passage de mon âme sur la terre, alors si ton regard froid tombe par hasard sur les endroits où je te prédis que tu m'oublieras, tu ne pourras t'empêcher de convenir en toi-même que ce Victor avait vu juste au moins une fois dans sa vie. Qu'importe, pourvu que tu sois heureuse! Hélas! et moi, j'aurais donné avec joie toutes mes espérances d'une vie meilleure et immortelle pour passer à tes pieds cette existence sombre et bornée. N'en parlons plus. Tout va se rompre de soi-même. Je ferai, je te promets que je ferai, Adèle, tout ce qui est dans les intentions de ta famille. Je suis plus impatient que qui que ce soit d'arriver au terme où je me reposerai, quoique ma course n'ait pas encore été bien longue. Rappelle-toi seulement que tu m'as refusé tes conseils, que je les ai invoqués à genoux et que tu as cru devoir te *taire*[1]. Peut-être as-tu bien fait, tu dois le savoir, car, Adèle, je te dois ce témoignage encore une fois, que l'âme d'un ange n'est pas plus belle et plus pure que la tienne. Je suis un fou et un orgueilleux d'avoir aspiré à partager ta vie. Je le dis dans la sincérité de mon cœur, je ne vaux rien près d'un autre, et que puis-je valoir près de toi?

La fin de ta lettre m'a attendri, parce que quelques mots tendres de mon Adèle bien-aimée me bouleversent au moment où elle va cesser d'être mon

[1] « ... J'ai essayé de lever le voile qui me cachait mon avenir lié au tien, je le baisse de nouveau et te promets de ne jamais te parler de tes affaires. » (*Reçue le 12 janvier 1822.*)

Adèle. Au reste, ce ne sont en effet que des mots. Que je tombe malade demain, je ne me dissimule pas que mon lit de souffrance restera aussi seul que celui d'un réprouvé, peut-être demanderas-tu assez assidûment pendant trois ou quatre jours de mes nouvelles à la personne qui sera chargée de s'en informer, après quoi je pourrai mourir si je veux, à la garde de Dieu, et il en sera comme si je n'avais jamais vécu. Je n'ai pas de mère, moi, personne n'est forcé de m'aimer.

Tu me suivrais en prison, dis-tu... Que ma tête tombe dans 6 mois sur un échafaud, et l'on te défendra de prononcer mon nom et tu obéiras à la défense.

Au reste, tout cela est bien, car la plupart de mes idées sont fausses et absurdes. Je suis un insensé. Ô Adèle, c'est toi qui ne sauras jamais à quel point tu es aimée, comment le saurais-tu? tu fermes les yeux et les oreilles. Je te déclare que c'est un de mes droits de te consulter sur mes affaires et tu me réponds que jamais tu ne m'en parleras, que tu te dois un peu de dignité, et que je te fais souvenir que tu es fille. Adèle, voilà ta confiance. Au reste, je te le répète, je n'aurai pas la douleur de prévenir moi-même une rupture nouvelle, elle se fera par mon père, dont j'aurais eu le consentement dans un an et dont j'aurai le refus dans trois mois. Cependant tes parents ont raison et ton sort ne peut rester plus longtemps compromis. Il faut savoir où l'on va. Il faut que tu puisses songer à un nouvel établissement, te préparer un autre bonheur. Moi, je vais me retirer lentement, ne t'étonne pas, Adèle, si tu me vois désormais ne plus rechercher les occasions de te voir, j'irai chez toi quand j'y serai invité, mais je manquerais à mon devoir en provoquant ces invitations. Heureusement, je n'aurai pas beaucoup de journées amères. Et quand mon arrêt sera prononcé, je quitterai Paris afin de ménager ta réputation, qu'est-ce que je ne quitterai pas? — Mais non, je ne veux pas t'occuper de ma mort, ce sont des idées graves et tu m'estimerais peut-être bien moins encore si tu savais combien je serai faible devant le malheur. Au reste, qu'est-ce que tout cela te fait?

Adèle, réponds-moi encore une fois, je t'en supplie, une fois encore et le plus tôt possible. Ensuite, je ne t'importunerai plus. Maintenant, mon Adèle adorée, tu vas m'écrire sans doute comme à un étranger, car, puisque ma dernière lettre t'a déplu, celle-ci... Oui, tu vas me traiter comme un étranger, et Dieu m'est témoin pourtant que jamais le cœur de celui qui a été ton mari ne fut plus gonflé de larmes, plus brûlant d'amour pour toi. Adieu.

VICTOR.

Samedi 19 (janvier).

Comment te dire, mon Adèle adorée, ce qui se passe chez moi depuis deux jours? La nuit de jeudi ne sortira jamais de mes plus douloureux et de mes plus tendres souvenirs. Enfin, je viens de te voir debout, rose et riante, et me voilà tranquille, me voilà délivré de la plus vive de mes peines, de la plus cruelle de mes inquiétudes. Tout ira bien et dans peu sans doute tu seras rétablie.

Qui eût cru que cette nuit dont je me promettais tant de bonheur m'apporterait tant de tristesse! D'abord le chagrin de partir sans toi, chagrin d'autant plus vif que je m'étais attendu tout le jour à t'accompagner et que je te croyais la cause de ces nouvelles dispositions, puis la douleur de te voir souffrante, et si souffrante! Cette Adèle, mon Adèle bien-aimée, la voir parée, charmante, rayonnante de grâce et étendue péniblement sur un lit de douleur, tandis que tous ces hommes et toutes ces femmes dansaient, jouaient, riaient, comme s'il n'y avait pas eu près d'eux un cœur brisé et un ange souffrant! Chère amie, non, jamais cela ne sortira de ma mémoire. Et moi, ivre de désespoir au milieu de cette foule joyeuse, obligé de sourire et ne pouvant pleurer, gêné par tous et repoussé par toi, tu ne peux concevoir tout ce que j'ai senti. J'ai vécu dans ce peu d'heures dix années de malheur. Mon Adèle, j'avais le cœur plein de pitié et nul n'avait compassion de moi. Ô que j'ai souffert! bien plus que toi encore. Cependant cette douleur n'était pas sans quelque charme, car elle me révélait toute l'étendue, toute la profondeur de mon amour pour toi. Seulement j'aurais voulu être à ta place, et alors je n'aurais certainement pas senti ma souffrance si tu avais été près de moi. Et quand nous sommes revenus ensemble, que j'ai tenu mon Adèle adorée et malade dans mes bras, que j'ai senti son cœur battre sous ma main et son visage s'appuyer sur le mien, alors, oui alors, j'aurais béni Dieu de mourir ainsi. Que j'aurais été heureux sans l'expression douloureuse de tes traits! Que suis-je, grand Dieu! Moi, ton protecteur, ton mari, je ne puis empêcher mon Adèle de souffrir entre mes bras!... Chère amie!

Imagine-toi, ma bien-aimée Adèle, que je suis en ce moment livré aux fâcheux. Ces heures pendant lesquelles je comptais t'écrire il faut les passer avec des importuns, les perdre!... Quel ennui! comment se fait-il que je ne

renvoie pas tous ces gens-là? Qui me délivrera des bienséances insipides du monde? Et hier, j'aurais pu dîner chez toi... Tiens, il me prend quand je pense à tout cela des accès de colère contre tous les devoirs sociaux. Un beau jour, je les jetterai tous de côté pour n'être plus qu'à mon Adèle, à ma femme. Excuse aujourd'hui la brièveté de cette lettre. Je compte m'en dédommager demain, et toi, si tu pouvais m'écrire aussi un mot sans te fatiguer, tu me rendrais bien heureux.

Adieu, ange, adieu, mon Adèle adorée, permets à ton pauvre mari de t'embrasser mille et mille fois.

Je t'écrirai certainement demain.

VICTOR.

Dimanche (20 janvier).

C'est encore à ce bal que je reviens, chère amie, car depuis trois jours je n'ai pas d'autre pensée. C'est l'une des plus fortes émotions que j'aie éprouvées dans ma vie. Ce bal fera époque dans ma mémoire, avec un autre bal... Adèle, je ne t'ai jamais parlé de cet autre bal, et maintenant j'éprouve le besoin de t'entretenir de ces souvenirs que réveillent cruellement ceux de jeudi dernier.

C'était le vendredi 29 juin, il y avait deux jours que je n'avais plus de mère, je revenais à dix heures du soir du cimetière de Vaugirard[1]. Je marchais comme oppressé d'une léthargie, quand le hasard de mon chemin me conduisit devant ta porte. Elle était ouverte, des lumières brillaient dans la cour et aux fenêtres. Je m'arrêtai devant ce seuil que depuis si longtemps je n'avais franchi, je m'arrêtai machinalement. En ce moment deux ou trois hommes me poussèrent brusquement et entrèrent en riant aux éclats. Je tressaillis, car je me rappelai qu'il y avait là une fête. Je voulus continuer ma route, car cette idée me faisait sentir plus profondément encore mon isolement éternel. Il me fut impossible de faire un pas, quelque chose me retint. Je restai un instant debout, immobile et sans idées, peu à peu la connaissance me revint et je résolus avec une résolution infernale de décider mon sort d'un seul coup. Je voulus voir si j'étais abandonné de ma femme comme de ma mère, pour n'avoir plus qu'à mourir. Adèle, que te dirai-je? Le désespoir me rendit insensé. J'avais une arme chez moi, j'étais affaibli par les veilles et les inquiétudes, je voulais voir si tu m'avais oublié; un crime (et le suicide en pareil cas est-il vraiment un crime?) un crime ne pèse guère quand on est au fond du malheur. Enfin, je ne sais plus à quelles démences mon esprit était livré, j'en ai honte aujourd'hui, mais tout cela te fera voir à quel point je t'aime.

Je m'élançai dans la cour, je montai rapidement le grand escalier, j'entrai dans les premières salles qui étaient désertes, là, aux lumières de la fête je vis le crêpe de mon chapeau. Cette vue me rappela à moi, je m'enfuis précipitamment et je m'enfonçai dans le corridor noir où nous avions tant

[1] Madame Hugo avait d'abord été enterrée au cimetière de Vaugirard. Plus tard, son fils fit transporter ses restes au Père-Lachaise.

de fois joué autrefois. A l'extrémité de ce corridor, j'entendis au-dessus de ma tête les pas de la danse et le bruit éloigné des instruments. Je ne sais quel démon m'inspira de monter un escalier qui communique aux salles du premier Conseil. Là, les bruits devinrent plus distincts. Je montai encore et au second étage était un carreau qui donnait sur le bal. Je ne sais si je vivais, si je pensais en ce moment, j'appuyai ma tête brûlante sur la vitre glacée et mes yeux te cherchèrent. Je te vis.

Quelle langue dirait ce qui se passa en moi? Je me borne à raconter, car il me vint en ce moment des pensées inouïes et indicibles : longtemps, muet et immobile, ton Victor vêtu de deuil contempla son Adèle en parure de bal. Le son de ta voix n'arrivait pas jusqu'à moi, mais je voyais sourire ta bouche et cela me brisait. Chère amie, j'étais bien près de toi et bien loin sans doute de ta pensée. J'attendais, il y avait encore dans mon âme désespérée de la puissance pour l'amour et la jalousie. Si tu avais valsé, j'étais perdu, car c'eût été une preuve d'oubli complet et je n'y aurais pas survécu. Tu ne valsas pas, il me sembla qu'une voix me disait d'espérer encore. Je restai là longtemps, assistant à cette fête comme une ombre assiste à un rêve. Plus de fête, plus de joie pour moi, et mon Adèle dans une fête et dans la joie! C'était trop pour moi. Il vint un moment où mon cœur fut gonflé et où je serais mort si j'étais demeuré un instant de plus. En ce moment, je me réveillai de ma folie, et je descendis lentement de cet escalier où j'étais monté sans savoir si j'en descendrais. Puis je rentrai dans ma maison en deuil et, pendant que tu dansais, je me mis à prier pour toi près du lit de ma pauvre mère morte. — Depuis j'ai su que j'avais été vu, cependant il a fallu nier, car ma présence là était singulière et bien peu de cœurs auraient compris ce que je viens de t'écrire[1].

Ô Adèle, tu ne sauras jamais à quel point je t'aime. Mon amour pour toi me ferait faire toutes les extravagances possibles et impossibles. Je suis un fou, mais je t'aime tant qu'en vérité je ne conçois pas que Dieu lui-même puisse me condamner.

Adieu, chère amie, j'ai couru toute la journée pour nous deux. Je t'aime comme on aime Dieu et les anges. Je t'embrasse.

[1] « ... J'ai lu avec douleur ta dernière lettre. Ah! si j'avais pu m'échapper de cette danse infernale, je serais allée me jeter dans tes bras et si j'avais su le malheur qui venait de t'arriver, rien ne m'aurait retenue, mais j'ignorais tout... Si j'avais été avec toi, peut-être aurais-tu supporté avec moins d'amertume ton violent chagrin. » (*Reçue le mardi 22 janvier.*)

Lundi 21 (janvier).

Tu m'as pardonné, toi, Adèle; mais moi, me pardonnerai-je jamais? C'est à deux genoux que j'aurais voulu te demander grâce, c'est avec mes lèvres que j'aurais voulu recueillir tes larmes d'ange, avec mon sang que j'aurais voulu les racheter. Je suis bien coupable, mon Adèle adorée, et bien malheureux d'être aussi coupable. Tu me pardonnes; mais, je me le redis amèrement, jamais je ne me pardonnerai. Je croyais ne pouvoir éprouver d'affliction plus grande que celle de jeudi, celle de voir souffrir mon Adèle bien-aimée. Hé bien! cette douleur n'est rien près de ce que j'ai ressenti aujourd'hui, en te voyant souffrir et pleurer par ma faute. Je me déteste, je m'exècre. Plus tu es douce, bonne, admirable, plus je suis odieux. Avoir troublé le repos de mon Adèle malade est un crime dont je ne serai jamais assez puni et dont ton inépuisable indulgence me fait sentir plus encore l'énormité.

Chère amie, cependant, je t'en supplie, crois qu'au fond je ne suis pas réellement méchant. Je suis bien indigne de toi, mais dans ma nature imparfaite peut-être ma conduite est-elle excusable. C'était la première fois que tu me manifestais le désir de me voir absent. L'idée que je t'étais importun et que par conséquent tu ne m'aimais plus fermenta dans ma tête. Tu voulus me rappeler, mais le coup était porté. Te dirai-je tout? Quand je fus sorti, je balançai si je rentrerais de la soirée. Il me semblait prouvé que ma présence t'était à charge. Dis-moi, chère amie, t'aurais-je aimée si j'avais pu supporter une telle pensée avec indifférence? Maintenant je ne sais plus ce que j'ai fait. Songe seulement que je ne pouvais croire t'affliger aussi vivement. Oui, mon Adèle, je suis bien coupable, mais réfléchis, et si tu connais l'âme de ton pauvre Victor, tu verras que l'origine de ma faute même n'est autre chose qu'un excès d'amour. Si tu savais aussi quelle nuit j'ai passée de mon côté... Je ne te parle pas de cela, qu'importe ce que j'ai souffert! Seulement depuis jeudi mes nuits s'écoulaient dans l'insomnie ou dans un mauvais sommeil à cause de mes inquiétudes sur ta santé; celle de dimanche, tourmentée par des doutes sur ta tendresse, n'a pas été, certes, moins cruelle. Mais encore une fois qu'importe ce que j'ai souffert! Puissé-je avoir souffert cent fois plus, s'il est possible, et t'avoir épargné une minute de douleur!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ne pense pas que je cherche en rien à me justifier. Toute justification est insuffisante puisque je t'ai fait pleurer. Peut-être as-tu eu la première un léger tort. Dis-moi, mon Adèle, veux-tu avoir eu un léger tort? Si tu penses que non, toi qui ne peux te tromper, je prendrai toute la faute sur moi et je te demanderai encore pardon d'avoir osé t'y donner quelque part.

Va, tes larmes m'ont bien profondément ému, la douceur angélique avec laquelle tu m'as pardonné ne sortira jamais de mon cœur. Adèle, tu n'aimes pas un ingrat. Plus je te vois, plus je t'approche, et plus je t'admire. Tu me fais chaque jour sentir intérieurement combien je suis peu de chose, et cette comparaison où je perds sans cesse, a des charmes pour moi, parce qu'elle me démontre ta perfection et ta supériorité, et que je ne suis fier au monde que de mon Adèle.

Quand seras-tu à moi? Quand pourrai-je te presser à chaque instant du jour sur ma poitrine en bénissant le ciel de m'avoir donné pour compagne cet être d'innocence, de générosité et de vertu? Ce sera bientôt. Oui, Adèle, tous les moyens pour arriver à ce but, je les saisirai avec joie. À quelque dures conditions qu'il faille t'obtenir, pourvu qu'elles soient convenables, elles me paraîtront douces. Je ne vais rien négliger pour assurer au plus vite mon indépendance et la tienne, puis j'aurai le consentement de mon père, ou je lui rendrai la vie qu'il m'a donnée. Mais j'aurai son consentement, et tu seras à moi!

Adieu, mon Adèle angélique, compte sur mon zèle comme sur mon amour. Puisque tu m'as pardonné, permets-moi de t'embrasser avec le respect d'un esclave et la tendresse d'un mari.

VICTOR.

J'espère que je vais avoir une longue lettre demain et qu'elle ne sera pas de nature à m'affliger. Tu m'as pardonné! Adieu, soigne ta santé, cette santé qui m'est plus chère que la vie et que... Mais, c'est oublié, n'est-ce pas?

Jeudi 24 (janvier).

Ton Victor ne s'occupera ce soir que de toi. Chère amie, il y a juste une semaine à cette heure que nous allions chacun de notre côté à ce bal où ton mari devait tant souffrir de ne pas porter ce titre aux yeux de tous. Si tu avais été à moi, Adèle, je t'aurais emportée dans mes bras loin de tous ces importuns, j'aurais veillé pendant que tu aurais dormi sur ma poitrine, cette triste nuit aurait été moins douloureuse pour toi, mes soins et mes caresses auraient calmé tes douleurs. Le lendemain tu te serais éveillée à mes côtés, tout le jour tu m'aurais vu à tes pieds, prêt à prévenir tes moindres désirs, et à chaque nouvelle souffrance j'aurais opposé un nouveau soin. Au lieu de tout ce bonheur, ma bien-aimée Adèle, que de gênes! que de contraintes!

Cependant cette torture n'a pas été sans quelque enchantement. Lorsque après avoir longtemps épié un moment de solitude et de liberté, je pouvais entrer sur la pointe du pied dans ta chambre et m'approcher de ce lit où tu reposais si jolie et si touchante, va, j'étais bien récompensé de l'ennui du bal et de l'insipidité de tout ce monde d'étourdis et de folles. Il ne m'eût été permis que de baiser tes pieds que c'eût été pour moi un bien grand bonheur. Et si, après m'avoir longtemps repoussé, tu m'adressais enfin une parole douce et émue, si je pouvais lire dans ton regard charmant et demi-voilé un peu d'amour pour moi au milieu de tant de souffrances, Adèle, alors je ne sais quel mélange de tristesse et de joie s'emparait tumultueusement de tout mon être, et je n'aurais pas donné cette sensation déchirante et délicieuse pour toute la félicité des anges.

L'idée que tu étais ma femme et que cependant c'était d'autres que moi qui avaient le droit de t'approcher, me désolait. Oh! il faut que ces contraintes soient bientôt brisées, il faut que ma femme soit ma femme et que notre mariage devienne enfin notre union. On dit que la solitude rend fou, et quelle solitude pire que le célibat? Tu ne saurais croire, chère amie, à quels inconcevables mouvements je suis livré; la nuit, dans mes insomnies, j'embrasse mon lit avec des convulsions d'amour en pensant à toi; dans mes rêves, je t'appelle, je te vois, je t'embrasse, je prononce ton nom, je voudrais me traîner dans la poussière de tes pieds, être une fois à toi, et mourir.

Adèle, mon amour pour toi est pur et virginal comme ton souffle, mais sa chasteté même le rend plus brûlant, il me dévore comme une flamme concentrée, mais c'est un feu sacré qui ne s'est allumé que pour toi et que toi seule as le droit de nourrir. Pour tout le reste de ton sexe je suis aveugle et insensible. J'ignore si telle femme est belle, si telle autre est spirituelle, je l'ignore comme la glace de cristal devant laquelle elles passent pour s'admirer. Je sais seulement qu'il y a parmi toutes les femmes une Adèle qui est le génie heureux de ma vie et dans laquelle je dois placer toutes mes vertus comme toutes mes jouissances. Chère amie!... Et notre bonheur dépend de si peu de chose!...

Ce que tu me dis dans ta dernière lettre sur la nuit du 17[1] m'a bien touché. Va, si mes soins peuvent te guérir, sois tranquille, bientôt j'aurai le droit de te les prodiguer, ou ma volonté et ma vie seront brisées comme un verre. Songe que ton Victor est un homme et que cet homme est ton mari.

Est-il vrai, mon Adèle, que, dans cette fatale nuit du 29 juin tu serais accourue dans mes bras si tu avais été libre? Oh! combien cette idée m'eût consolé dans ce moment de désespoir, et combien elle est douce pour moi aujourd'hui même que les premiers instants sont passés et que les témoignages de ta tendresse généreuse ont cicatrisé cette cruelle plaie! Que ne peux-tu pas sur moi et que n'es-tu pas pour moi! Peine et joie, pour moi tout vient de toi, tout descend de mon Adèle. Avec toi le malheur est doux, sans toi la prospérité est odieuse. Pour que je consente à marcher dans la vie, il faut que tu daignes être ma compagne. Oui, mon Adèle adorée, tu peux tout sur moi avec un sourire ou une larme.

J'ai une grande faculté dans l'âme, celle d'aimer, et tu la remplis tout entière; car auprès de ce que j'éprouve pour toi, l'affection que je porte à mes amis, à mes parents, que je portais à mon admirable et malheureuse mère, cette affection n'est rien. Non que je les aime moins qu'on ne doit aimer des amis, des parents et une mère, mais c'est que je t'aime plus que femme au monde n'a jamais été aimée, et cela parce que jamais nulle ne l'a mérité comme toi.

Adieu pour ce soir. Je vais me coucher tranquille (car on m'a dit que tu te portes bien) à la même heure où je tremblais d'inquiétude et de pitié il y a huit jours. Adieu, mon Adèle bien-aimée, je t'embrasse. Je vais baiser

[1] « ... La nuit m'a semblé un siècle, une nuit sans avoir reçu un bon souhait de ta part, mais il me fallait passer par une telle épreuve pour m'apprendre que toutes les nuits ne sont pas des 17 janvier, car si je souffrais physiquement, au moins mon Victor ne m'en voulait pas, j'étais soignée par lui et quelles douleurs ne seraient pas guéries par de pareils soins! » (*Reçue le 22 janvier 1822.*)

ces cheveux adorés que tu m'as donnés et dont je ne t'ai pas remerciée, parce qu'il n'y a pas de paroles pour exprimer ma reconnaissance d'un don aussi précieux. A des gages d'amour aussi touchants, je ne puis répondre qu'en m'agenouillant devant toi et en te priant comme mon ange gardien pour cette vie et ma sœur pour l'éternité. Adieu! adieu! Mille et mille baisers.

Vendredi 25 (janvier).

Je t'écris, bien-aimée Adèle, pour me reposer d'écrire. Cependant il faut que tu me grondes. Je n'ai pas travaillé cette semaine autant que je l'aurais voulu, nos chagrins de lundi, mes démarches de mardi, et une correspondance interminable ont absorbé à peu près tous mes instants. Voici pourtant la troisième soirée que je passe chez moi. Le monde avec ses entraves importunes, ses devoirs insipides, ses fatigantes bienséances, le monde m'est odieux. D'ailleurs, tu n'y es pas et cela suffirait pour que je ne puisse m'y plaire.

Mes démarches auprès du ministère ne m'ont encore produit que des promesses; il est vrai que ces promesses ont un caractère positif. J'espère et j'attends. Au reste, je te conterai tout cela en détail ainsi qu'à tes parents. Il serait très possible, chère amie, que d'ici à peu de mois j'obtinsse pour deux ou trois mille francs de places, alors, avec ce que la littérature me rapporterait, ne pourrions-nous pas vivre ensemble doucement et paisiblement, sûrs de voir notre revenu s'accroître à mesure que notre famille s'accroîtrait? Quand je pense, mon Adèle, qu'un tel bonheur n'a rien que de très probable et peut-être de très prochain, je suis ivre de joie. Tu vas m'objecter le consentement de mon père. Mais, dis-moi, pourquoi mon père quand il me verra indépendant se refuserait-il à me rendre heureux? Pourquoi ne chercherait-il pas plutôt à réparer ses torts d'un seul mot et à s'acquérir si aisément des droits à mon éternelle reconnaissance? Il me semble en vérité que ces considérations l'emportent sur toutes les difficultés. Mon père est un homme faible, mais réellement bon. En lui témoignant beaucoup d'attachement, ses fils pourront beaucoup sur lui. Il voulait aussi lui, à toute force, me voir attaché à l'ambassade de Londres[1]; cette idée qui me désolait flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien! je lui ai écrit une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader.

[1] Chateaubriand, nommé ambassadeur en Angleterre, avait proposé à Victor Hugo de l'attacher à son ambassade.

Je ne t'ai pas dit, Adèle, tout ce que j'ai essuyé de combats de toutes parts, même du côté de ton père, à l'occasion de cette maudite ambassade. Bien des gens n'ont pas compris mon refus, parce que je ne pouvais leur en dire le véritable motif. Chère amie, il aurait fallu te quitter et j'aurais autant aimé mourir. Aller si loin de toi mener une vie brillante et dissipée eût été impossible pour moi. Je ne suis bon qu'à vivre aux genoux de mon Adèle. Je ne supporte les jours où je ne te vois pas que dans l'attente du jour où je te verrai. Quand il n'y a plus que des heures, je compte les minutes. C'est ce que je ferai demain toute la journée.

Hélas! il y a pourtant trois longs jours que je ne t'ai vue! C'est à d'ennuyeuses convenances qu'il faut sacrifier le seul bonheur dont je jouisse maintenant. Et demain quand je serai avec toi, il faudra observer tous mes mouvements, craindre de t'adresser une parole, un regard, moi pour qui tes paroles et tes regards sont tout.

Un jour, Adèle, nous demeurerons sous le même toit, dans la même chambre, tu dormiras dans mes bras, il me sera permis de ne vivre que pour toi, et nul n'aura le droit de jeter un œil jaloux et sévère sur notre félicité. Nos plaisirs seront nos devoirs et nos droits. Notre vie coulera doucement avec peu d'amis et beaucoup d'amour. Tous nos jours se ressembleront, c'est-à-dire seront heureux, et s'il nous survient des soucis et des contrariétés, nous les supporterons ensemble et tout sera léger. Cet avenir te sourit-il, mon Adèle adorée? Pour moi, si je n'en avais l'espérance, je ne sais quel serait l'aliment de mon existence.

Adieu, écris-moi bien long. Oh! que je t'aime!

Je t'embrasse avec tendresse et respect.

Mercredi 30 (janvier) [1].

Qu'avais-tu, mon Adèle, hier en me quittant? Tu ne m'as pas dit adieu et il y avait quelque chose de triste et de froid dans ton regard. Pourtant, chère amie, dans cette trop courte entrevue, tu m'avais paru gaie et satisfaite, et je ne comprends pas ton air fâché quand nous nous sommes séparés. Moi, je n'étais affligé que d'une chose, c'était de te quitter si vite, et je m'efforce maintenant de croire que tu avais le même regret, pour ne pas être tourmenté jusqu'à samedi du motif de mécontentement que j'ai cru remarquer. Aujourd'hui j'avais des billets de spectacle que j'ai envoyés chez toi. Je les aurais peut-être portés moi-même si tu ne m'avais dit hier, *à samedi,* ce qui m'a fermé ta porte pour tout le reste de la semaine. Je crains par-dessus tout d'être importun, parce qu'il faut abjurer toute fierté pour l'être; c'est une des plus grandes preuves d'amour que je puisse te donner que de me résigner à paraître quelquefois tel à tes parents. Mais le bonheur de te voir l'emporte sur tout et je m'oublie entièrement quand je songe à toi. Oh! dis-moi, Adèle, qu'il en est de même chez toi, ne me punis pas de ma présomption par des marques de froideur, je serais coupable de ne pas croire que tu m'aimes, puisque tu me l'as dit et que tu ne peux mentir. Chère amie, si tu savais à quel point ton Victor t'est dévoué, et de quelle adoration profonde et respectueuse il t'environne! Tu le sauras quand je serai à toi, ou quand je serai mort pour toi.

Jeudi 31 (janvier).

Je veux t'écrire quelques mots aujourd'hui, afin que je ne me sois pas occupé inutilement de toi depuis ce matin, et que quelques-unes des pensées de toute cette journée où je ne t'ai point vue aillent du moins jusqu'à celle qui est ma seule pensée.

Que fais-tu, où es-tu dans ce moment, mon Adèle adorée? Y a-t-il un souvenir pour moi dans les idées qui t'occupent? S'il est vrai, comme tu me l'as dit, que tu penses sans cesse à moi, c'est un de mes plus grands

[1] Inédite.

bonheurs que cette douce et intime correspondance qui unit continuellement nos deux âmes, même quand nous sommes séparés. À quelque instant que ce soit, nous sommes présents l'un à l'autre. Ton image est ma compagne fidèle, mes yeux sont toujours levés vers elle, et les siens toujours ouverts sur moi. C'est à ce témoin invisible que je soumets toutes mes actions, toutes mes pensées. Je ne fais rien que mon Adèle ne puisse voir, et mon amour pour toi est devenu chez moi comme une seconde conscience. Chère et noble amie, c'est ainsi que je tâche de me conserver digne de toi car si je n'avais fait de mon Adèle absente mon juge et ma consolation, qui sait ce que je deviendrais, abandonné à moi-même comme je suis? Mais, si je n'ai plus de mère, j'ai une femme qui me restera toujours et je suis sûr de ne pas manquer d'un modèle dans ma vie.

Seulement ce qui m'afflige, c'est d'avoir tant de défauts, car, outre ceux que je vois, il y en a sans doute encore beaucoup que je ne vois pas. Je voudrais, Adèle, que tu me les signalasses toi-même, et j'essaierais de les corriger afin de ne pas te les faire supporter un jour. Il te faudrait, à toi qui es parfaite, un mari parfait, tu ne trouveras dans ton Victor qu'un mari qui aura du moins fait tout son possible pour l'être. C'est bien peu te promettre, mais c'est tout ce que je puis.

Ainsi, ma bonne et charmante Adèle, aie de l'indulgence pour mes fautes, car elles ne viennent jamais de mon cœur, mais sois sévère pour mes défauts, parce qu'ils pourraient un jour nuire à ta tranquillité. Préserve-moi d'un tel malheur par tes conseils, mais aime-moi toujours malgré toutes mes imperfections, aime-moi, si tu veux que je vive.

Vendredi 1er février.

Mme Delon a mal agi en montrant ma lettre[1]; j'en suis fâché pour elle. Je suis fâché également de la manière singulière dont ton père m'a parlé de cette affaire. Ta mère l'a vue, ce me semble, plus généreusement. Je te confie ici tout ce que je pense. Cette proposition était naturelle de ma part, elle n'avait rien de louable ni de blâmable, et en admettant que ce fût une étourderie, il me semble qu'elle ne méritait pas le ton grave dont ton père m'en a entretenu. Je pouvais me compromettre, dit-il; je l'ignore, mais, avant de faire une chose juste, doit-on jamais chercher si elle est utile ou nuisible? Chère amie, décide, je m'en rapporte aveuglément à toi. Dans la

[1] Voir la lettre du 4 janvier 1822, page 342.

position de Delon, j'aurais été heureux qu'il fît pour moi ce que j'ai fait pour lui. Cela suffisait. Mme Delon interprète, dit-on, indignement ma lettre, ma lettre a été ouverte à la poste : je ne crois rien de tout cela, parce que je ne me résigne à mépriser les gens que sur de fortes preuves.

J'aime à penser que ton père a cédé à un premier mouvement sans approfondir la chose. Il y aurait vu peut-être matière à des avis, mais non à des reproches. C'est ainsi qu'a jugé ta mère, parce que les femmes valent mieux que les hommes, et que ta mère est excellente.

Permets-moi, mon Adèle, de t'ouvrir mon cœur tout entier. Ton père n'est pas toujours avec moi ce qu'il devrait être; il n'est ni cordial, ni affectueux avec moi, qui voudrais tant l'aimer puisqu'il est ton père. À ma confiance illimitée, il répond par une froideur décourageante. Sa conduite envers moi prouve qu'il connaît peu mon caractère; il saurait qu'auprès de moi une marche franche réussira toujours mieux qu'une marche calculée. C'est ce qu'un instinct de bonté a révélé à ta mère, elle est pour moi simple et ouverte, aussi peut-elle compter sur mon profond et sincère attachement. Ne crois pas, chère amie, que je veuille ici blâmer en rien ton père; ses torts sont bien légers et n'ont même rien de réel puisqu'il fait tout pour ton bonheur. Seulement je crois qu'il se trompe dans la manière dont il agit envers moi. Beaucoup d'esprit égare quelquefois, mais je ne lui en voudrai jamais, car je ne doute pas qu'il ne soit plein de tendresse paternelle pour toi et peut-être même a-t-il quelque affection pour moi. J'ai voulu uniquement me soulager d'un poids qui m'importunait, et dois-je d'ailleurs avoir rien de caché pour mon Adèle bien-aimée?

Samedi [1].

Hier matin je suis allé à St-Denis; j'ai fait en montant au clocher une bravade sotte et imprudente, et je suis revenu à Paris avec la tête pesante et tous les membres fatigués. J'avais bien besoin de te voir, car ta présence me réjouit quand je suis triste et me guérit quand je suis souffrant. Je n'étais allé à cette soirée que dans l'espoir de t'y trouver, et tu n'y es pas venue. Je ne te dis pas ce que j'ai éprouvé. On s'est de plus amusé à me tourmenter. On m'a dit que tu avais jugé à propos de faire une visite ce soir-là, on m'a dit que tu n'étais pas venue *parce qu'on ne dansait pas,* etc., etc., j'ai accueilli toutes ces malices avec dédain et sang-froid. J'ai présumé que tu devais avoir eu de fortes raisons pour me priver du bonheur de te voir, et

[1] Inédite.

j'ai remis à savoir ce que je devais penser de ton absence quand tu m'en aurais toi-même dit le motif. Je suis sorti à onze heures et demie un peu malade de cette soirée sur laquelle je comptais pour me ranimer de mon épuisement. J'ai dormi peu et mal, je me suis levé tard, j'ai perdu ma matinée à un déjeuner prié, et me voici maintenant à t'écrire, triste et abattu, sans d'autre idée de joie que celle de te voir ce soir, ne sachant pas si je pourrai te parler un moment en liberté, et si tu auras des explications satisfaisantes à donner à ton pauvre mari, qui a été si cruellement désappointé hier. Tu vois, chère amie, que j'imite ta douceur, quoique tu m'aies fait bien mal hier en ne venant pas. Peut-être as-tu pensé qu'il n'était pas convenable à une jeune fille d'aller chez un garçon, et sous ce rapport je ne serai pas éloigné d'être d'accord avec toi; mais je pense que tu peux aller partout où ton mari se trouve. — J'ai reçu comme je le prévoyais une lettre de mon père qui me permet de ne pas aller à Londres. Cette lettre étant du reste purement relative à mes occupations littéraires, je crois inutile de la montrer chez toi. Tu sais de quel ton mon père me parle de mes vers, et je dois éviter avec soin tout ce qui pourrait me donner à tes yeux un vernis d'amour-propre. Cependant, chère Adèle, je ne te dissimulerai pas que j'ai été bien fier de ce que tu m'as dit des vers que je t'ai adressés. Les éloges des indifférents flattent quelquefois; les tiens me touchent et me pénètrent profondément. Après cet aveu, crois-moi de la vanité, si tu veux.

Cette lettre tire à sa fin, et il me semble que j'ai encore mille choses à te dire; il doit te sembler, à toi, que je te répète continuellement la même chose. C'est, mon Adèle, que cette chose est bien douce, *je t'aime* est mon idée unique et éternelle; mais elle peut bien remplir de longues pages puisqu'elle remplit toute une vie. Te plaindre de l'uniformité de mes lettres, Adèle, ce serait te plaindre de la constance de mon affection. Te plaindre de ma jalousie, de ma susceptibilité, ce serait te plaindre de ce que je t'aime avec respect et virginité. Adieu, bien chère amie, je t'embrasse comme je t'embrasserai encore après cent ans de mariage.

Ton fidèle,
VICTOR.

J'espère que ta santé est tout à fait rétablie et que je te reverrai rose et fraîche après ces quatre longs jours.

Dimanche (3 février) [1].

Je reviens de l'église où j'ai encore été trompé dans mon espérance de te voir. Le mauvais temps vous aura peut-être empêchés de sortir. C'est mal commencer ma semaine. Tu me dis, Adèle, de répondre bien long à une lettre qui ne demande pourtant pas une réponse longue, mais une réponse prompte. Cette jeune personne dont tu me parles [2] a eu le malheur de se faire artiste, cela suffirait pour ruiner sa réputation [3]. Il suffit qu'une femme appartienne au public sous un rapport, pour que le public croie qu'elle lui appartient sous tous. Comment d'ailleurs supposer qu'une jeune fille conserve une imagination chaste et par conséquent de mœurs pures après les études qu'exige la peinture, études pour lesquelles il faut d'abord abjurer la pudeur, cette première vertu de l'homme et de la femme. Ensuite convient-il à une femme de descendre dans la classe des artistes, classe dans laquelle se rangent comme elle les actrices et les danseuses? Je t'expose ici des idées sévères, mais qui sont justes selon le monde et selon la morale. Ces idées d'ailleurs ne sont pas nées d'hier chez moi, il y a bien longtemps que je te les ai communiquées et l'exemple que tu as sous les yeux ne les confirme que trop. C'est pour cela que j'ai toujours applaudi à ta répugnance pour la peinture, même considérée comme talent d'agrément. Il y a eu de tout temps dans ton âme un dégoût virginal pour ces pernicieuses études. De ce que je dis ici ne conclus pas, Adèle, que selon moi une femme peintre

[1] Inédite. — [2] « ... L'on m'a dit que Mlle Duvidal jouissait d'une très mauvaise réputation et l'on m'a conseillé de ne pas la voir parce que la mauvaise réputation d'une personne que l'on voit souvent influe sur la vôtre... J'aurais de la peine à la quitter dans un moment où elle pourrait croire que j'agis ainsi parce que je n'en ai plus besoin... Je te demande des conseils comme ceux que tu dois donner à ta femme. » (*Reçue le samedi 2 février.*) — [3] L'opinion de Victor Hugo se modifie rapidement, témoin la lettre qu'il adressa, deux ans plus tard, à Mlle Julie Duvidal qui devint, en décembre 1827, la femme d'Abel Hugo. Dans les craintes et les conseils de Victor, une large part doit être attribuée à l'éducation bourgeoise de sa prime enfance et dont il s'est vite dégagé, comme sa correspondance le prouve. Il s'y montre l'ami de David d'Angers, de Delacroix, de Célestin Nanteuil, de Louis Boulanger, et, toute sa vie, il a protégé, recommandé, aidé les artistes.

est une femme dépravée, mais seulement qu'elle perd sa réputation et s'attire la déconsidération du monde, eût-elle même une conduite irréprochable. Dans la position où tu te trouves, tu me demandes des conseils. Je t'en avais donné il y a longtemps que tu as repoussés sur tes relations avec cette artiste que je plains comme toi, mais que tu feras bien de voir le moins possible. J'aurais voulu que tu gardasses plus de dignité dans tes rapports avec elle et sa famille. Je te voyais avec peine aller chez elle, y rester seule des soirées et des journées entières, t'exposer à être traitée par tous les gens qui lui commandaient leurs portraits comme sa compagne et par conséquent comme une inférieure. Tu sais toi-même, par plusieurs choses que tu m'as racontées, si ce que je dis ici est exact. Je me rappelle qu'un dimanche soir tu restas chez elle avec ton frère jusqu'à deux heures du matin, tu me refusas, chère amie, toute explication sur cette soirée, et tout cela me semblait fort inconvenant. Ce ne sont point ici des reproches, mon Adèle, tu ne croyais point mal faire, puisque tes parents t'approuvaient. Tu vois pourtant aujourd'hui que j'avais raison. Je te conjure, à l'avenir, de prétexter des occupations chez toi qui t'autorisent à aller le moins possible dans cette maison et à y rester peu, si tu ne veux rompre entièrement une liaison qui te compromet. Le motif que tu me donnes est juste parce qu'il est généreux et digne de ta belle âme, mais si tu ne veux cesser cette liaison, cesse du moins toute intimité, je t'en supplie, et tiens-toi toujours à ta place.

Maintenant, mon Adèle bien-aimée, je quitte le ton grave du conseiller, pour reprendre le ton grondeur du mari. Ta dernière lettre m'a semblé bien froide; autrefois tu m'écrivais autrement, autrefois tu avais du *bonheur* et non du *plaisir* à me voir; Adèle, je tremble de n'être plus aimé comme il y a deux ans. Je devrais pourtant l'être davantage et pour deux raisons, c'est que depuis, je t'ai prouvé mon dévouement, depuis, j'ai été malheureux. Il y a deux ans tu te plaignais, toi, de la froideur et de la brièveté de mes lettres, et pourtant je t'ai toujours adorée comme je t'adore à présent, mais c'est que tu m'aimais plus alors qu'aujourd'hui. Je n'ose relire aujourd'hui tes anciennes lettres, de peur d'avoir à faire une triste comparaison. Autrefois tu passais toi-même tes bras autour de mon cou, maintenant tu te laisses embrasser comme une victime. Je me dis pour me rassurer que ce refroidissement apparent ne vient peut-être pas de moins d'affection, mais de trop de réserve. Adèle, il n'y a qu'un homme pour lequel on doive oublier qu'on est femme, et c'est celui dont on est la femme. Adieu, j'espère que ta prochaine lettre me consolera, car je suis bien tourmenté. Je te verrai ce soir pendant quatre ou cinq heures et puis ensuite viendront 6 longs jours. Dans ma lettre de samedi je te répondrai au sujet de tous

ces misérables caquetages sur nous[1]. Ne t'en afflige pas, tu n'as rien à te reprocher et tu agis avec l'approbation de tes parents. Adieu, bien-aimée Adèle, écris-moi bien long et permets-moi de t'embrasser. Adieu, adieu.

Ton mari,
V.-M. H.

[1] « ... Tu ne saurais croire, Victor, combien nous occupons de pauvres esprits. Ce sont des propos, des mots inimaginables. Tout cela ne s'adresse pas à nous, c'est chez ma tante que tout le monde va savoir ce qui se passe. Ce sont des ennuis qui n'en finissent pas et que Mme Asseline a la charité de me rapporter. J'en ai été tellement assommée que j'en suis toute triste. » (*Reçue le samedi 2 février.*)

Vendredi (8 février).

Chère amie, ma femme, mon Adèle, de grâce, ne me tourmente plus comme tu l'as fait hier soir après m'avoir rendu si heureux. Je ne sais plus que te dire, car tu doutes encore de mon estime, et il faut pour cela que tu oublies bien vite mes paroles ou que tu n'y croies pas. Et qui donc pourrais-je estimer, qui pourrais-je admirer sur la terre si je n'estimais, si je n'admirais pas mon Adèle?

Si je ne craignais d'effrayer ta modestie, je te retracerais tous les titres auxquels tu peux prétendre, non seulement à l'estime et à l'enthousiasme de ton mari, mais encore à l'estime et à l'enthousiasme de tous ceux qui t'approchent et ont des yeux, des oreilles et une âme pour t'apprécier. Je te parlerais d'une jeune fille douée de l'âme la plus noble, la plus tendre et la plus candide, charmante sans coquetterie, plus belle encore par sa pudeur que par ses grâces, pleine d'esprit et de simplicité, aussi vierge par ses pensées que par ses actions, constamment douce et généreuse, n'estimant les plaisirs que ce qu'ils valent, soumise à ses devoirs, toujours prête à pardonner dans les autres les défauts et les fautes qui ne sont pas dans sa nature, et n'ayant elle-même d'autre défaut qu'une modestie excessive qui lui fait méconnaître ses avantages, modestie dont les autres abusent, et qui l'empêchera peut-être même de se reconnaître dans ce portrait. Te voilà cependant, Adèle, telle que tu es dans le cœur de ton Victor, de celui qui te connaît le mieux au monde, et qui est trop intéressé pour n'avoir pas étudié ton caractère avec la plus scrupuleuse attention. Sois bien convaincue en outre, chère amie, que je considérerais comme un crime de te dire une seule parole qui ne fût pas dans mon cœur; il est de ton devoir de m'accorder une confiance aveugle, et je serais un homme lâche et vil si j'abusais de cette confiance. Quand je t'adresse une louange ou un reproche, c'est parce que cette louange et ce reproche me semblent la vérité, et que je serais coupable si je ne te disais pas ce qui me semble la vérité. Je puis me tromper, mais te tromper, jamais. Ainsi, de deux choses l'une, ou tu dois croire à ma plus haute, à ma plus profonde estime, ou me mépriser comme un impudent menteur. Choisis.

Je t'ai parlé dans ma dernière lettre d'une soirée passée avec ton frère seulement dans la maison d'une artiste (sorte de maison toujours peu consi-

dérée) et prolongée jusqu'à trois heures du matin. J'avais trouvé cela inconvenant. A Dieu ne plaise pourtant que j'en aie jamais tiré aucune conclusion injurieuse pour toi, l'être le plus chaste et le plus pur que je connaisse. Je pensais seulement qu'il y avait là quelque chose qui blessait les bienséances et je t'en ai avertie avec ma franchise ordinaire. Je ne suis pas fâché de te dire ceci avant d'avoir lu ces explications que tu m'as annoncées et qui ne serviront qu'à me confirmer dans la conviction que tu n'as rien fait de répréhensible[1]. Quant aux artistes, je t'ai toujours conseillé de ne pas les voir. J'ai toujours pensé de même sur cette profession qui déconsidère, certes, les femmes, puisqu'elle déconsidère les hommes. Va voir dans la société quelle place y occupent les artistes, depuis le musicien qui joue dans un salon pour vingt-cinq louis, jusqu'au sculpteur auquel le premier richard venu commande et marchande son buste. Je sais qu'une très grande célébrité rachète tout, mais un comédien ne jouit-il pas du même privilège? Je ne doute pas que ces idées ne s'accordent avec les tiennes. Ainsi n'en parlons plus.

Dis-moi donc, chère amie, ce qu'il y a de coupable à permettre à ton mari de t'embrasser? Je n'y vois, moi, que beaucoup de générosité de ta part, car je n'ai pas la présomption de croire que tu trouves à ces caresses si douces et si innocentes le même bonheur que moi. Mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, ne m'appartiens-tu pas tout entière? Je suis le seul homme devant lequel doivent tomber ces voiles de pudeur, de réserve et de retenue qui t'enveloppent pour tous les autres. Qu'y a-t-il de plus virginal que le baiser d'un amour pur et fidèle, qui n'a d'autre but que les plaisirs permis du mariage? Adèle, dans ces moments délicieux qu'y a-t-il dans nos âmes que les anges ne puissent lire? Ne sommes-nous pas éternellement l'un à l'autre? N'avons-nous pas été créés l'un pour l'autre? Me diras-tu maintenant que je ne suis pas ton mari aux yeux des hommes et que demain je pourrais rompre notre union? Non; car il est impossible que je devienne un infâme et exécrable suborneur. Si tu m'estimes un peu, chère Adèle, ne répète pas de pareilles suppositions. Une caresse de ma femme m'a-t-elle jamais rendu moins respectueux? Ces preuves précieuses de ton affection

[1] «...La manière dont tu me parles d'une soirée que j'ai passée si innocemment est tout à fait extraordinaire.

«Il est dur pour moi de te répéter tes propres paroles quand tu me dis que tu crois que je n'y ai fait aucun mal. Cette expression est rude... Je suis allée à une fête de famille, chez une bonne vieille dame qu'il est inutile de te nommer parce que tu ne la connais pas. J'ai dansé jusqu'à 2 heures du matin dans la réunion la plus simple et la plus convenable... J'ai eu tort sans doute de ne pas te l'avoir dit de suite, mais au moins cela aura servi à me faire voir combien peu tu as d'estime pour moi... Sans doute ma conduite envers toi t'a-t-elle donné lieu de me croire ce que je ne suis pas.» (*Reçue le 9 février 1822.*)

n'ont jamais fait qu'accroître ma reconnaissance pour toi. Pourquoi donc te les reprocher, toi qui es ma consolation, mon orgueil et ma joie? Vis donc en paix avec ta conscience, qui n'a rien absolument à te reprocher, si ce n'est de tourmenter quelquefois ton Victor, en le forçant à te répéter ce qu'il t'a déjà dit cent fois, et à te prouver qu'il ne te *méprise* pas, à toi qu'il aime avec l'enthousiasme le plus ardent et le plus réfléchi. Adieu, mon Adèle adorée, je t'embrasse pour te punir.

V.

J'ignore si tu pourras lire ce griffonnage. Je tâcherai de te le remettre ce soir. Tu auras le reste de la lettre demain. Adieu, adieu.

Ton mari qui est indigne d'être même ton esclave.

Samedi (9 février).

Me voici seul dans cette triste chambre, comptant toutes les heures qui séparent le matin du soir; elles sont bien longues. Que vais-je t'écrire? J'ai le cœur plein et la tête vide. Je voudrais ne te parler que de toi, de notre amour, de nos espérances ou de nos craintes, et alors je n'aurais pas de paroles pour mes idées; mais il faut t'entretenir de choses insipides, de ces caquets importuns qui t'affligent et me sont par conséquent odieux; il faut te démontrer que ces causeries sont aussi insignifiantes que les oisifs qu'elles occupent, te rassurer, te consoler sur des choses qui ne devraient te causer ni alarmes, ni chagrins.

Que peut-on dire, en effet, mon Adèle? Que je vais t'épouser? Eh bien! en rougis-tu ou en doutes-tu? Tu crains peut-être qu'on n'ajoute que tu m'aimes. Si tu crains cela, c'est que tu ne m'aimes pas; quand on aime, on est fier d'aimer. Ne te méprends pas, chère amie, au sens de ces mots; je ne prétends pas dire par là que tu doives être fière de celui que tu aimes; c'est un bonheur dont je suis loin d'être digne. Mais tu dois être fière d'avoir une âme capable de sentir l'amour, cette passion grande, noble, chaste, et la seule éternelle de toutes les passions qui tourmentent l'homme dans la vie. L'amour, dans son acception divine et véritable, suppose dans l'être qui l'éprouve toutes les vertus, comme chez toi, ou le désir de les avoir toutes, comme chez moi. Un amour pareil à celui que j'ai pour toi, mon Adèle, élève tous les sentiments au-dessus de la misérable sphère humaine, on est lié à un ange qui nous soulève sans cesse vers le ciel. Ce langage paraîtrait bizarre à une femme ordinaire, toi, tu es faite pour le comprendre puisque tu l'inspires.

Nous voici loin en apparence des commérages ridicules dont je voulais t'entretenir. Si nous n'étions pas destinés l'un à l'autre, Adèle, je les ferais cesser en disparaissant. C'est le seul moyen de fermer les bouches, et encore ne réussit-il pas toujours. Aujourd'hui c'est à toi de voir si cela est nécessaire; si tu le juges ainsi, je t'obéirai, je viendrai moins souvent ou je ne viendrai plus, jusqu'à ce que mon sort soit fixé. Si les choses te semblent mieux ainsi, ce sera pour moi une preuve que j'en souffrirai seul et alors je me résignerai à souffrir, en attendant le temps où cette souffrance cessera. Je te l'ai déjà dit, il n'y a que deux grands évènements dans mon avenir :

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'un est le bonheur, l'autre n'est ni le bonheur, ni le malheur. Dans les deux cas, je ne souffrirai plus.

Ce sont des idées graves et solennelles sur lesquelles je médite souvent, et dont je ne t'entretiens qu'avec répugnance, parce que ce ne sont encore que des idées, et des idées non exécutées ne sont qu'un assemblage de mots plus ou moins sonores. Un jour, soit que la belle et dernière espérance qui me reste, celle d'être à toi, s'évanouisse ou s'accomplisse, tu reliras ces lignes et tu verras si j'avais dit vrai ou faux. C'est dans cette confiance que je les trace.

Je m'aperçois que je m'écarte à chaque instant de l'objet de cette lettre. Je te remercie, mon Adèle, de m'avoir communiqué le chagrin que te causent les propos qu'on t'a répétés avec autant de sottise que de malice. Si tu penses que je puisse continuer à te voir, ils me démontrent plus encore la nécessité de hâter de tout mon pouvoir l'instant si désiré de notre mariage. Cette nécessité ne serait pas là, que mon impatience y suppléerait, certes, et bien au delà. Hélas! qui peut souhaiter une telle félicité plus ardemment que moi? Si, pour en accélérer l'époque, je ne fais rien de contraire à mon caractère, ce sera une forte preuve en ma faveur. Il y a des instants, Adèle, où je me sentirais capable de descendre à tout pour arriver plus vite à ce but tant souhaité; et puis je me réveille, révolté contre moi-même, et me demandant si ce serait en effet y arriver qu'y arriver indigne de toi. Chère amie, c'est une cruelle position que celle d'un jeune homme indépendant par ses principes, ses affections et ses désirs et dépendant par son âge et par sa fortune. Oui, si je sors de cette épreuve pur comme j'y suis entré, je me croirai en droit d'avoir quelque estime pour moi-même.

J'ai bien des soucis à fouler sous mes pieds, car il faut travailler malgré tant d'agitations. Qu'ils se trompent, ceux qui pensent que parmi tous mes vœux, il y a quelque chose pour la gloire, l'illustration, et toutes les grandes petitesses dont on ne peut remplir sa vie qu'au pis-aller et lorsqu'elle est vide d'amour. J'ai consacré mon existence à un dévouement, comme d'autres la sacrifient à une ambition.

Pèse toutes ces paroles, tu y trouveras, Adèle, un amour profond, et si tu m'aimes aussi, tu en seras joyeuse. Je t'envie quelquefois d'être aimée comme je t'aime. Toi, tu m'aimes *beaucoup,* et voilà tout!

En quoi tes parents peuvent-ils être contrariés qu'on désigne leur fille comme devant être ma femme? Je sens qu'ils voudraient l'aveu de mon père, ils ont raison sous beaucoup de rapports, et je ferai là-dessus tout ce qui leur plaira. Ce ne sera, certes, jamais moi, le plus impatient des jeunes hommes, qui parlerai de patience. A Dreux, toute ma vie s'est décidée. Je

te conterai, quelque jour, ce voyage de Dreux. Tu verras combien je t'ai toujours aimée, même quand je pouvais me croire oublié.

Adieu, Adèle, renvoie-moi encore ou méprise tous les sots propos. On ne peut médire de toi et qui oserait te calomnier? Adieu, bien chère amie, je t'embrasse tendrement.

VICTOR.

Cette lettre est bien grave, ma bien-aimée Adèle, j'ajoute cette ligne pour te dire et te redire combien *je t'aime.*

Si tu me pardonnes les sots caquets dont je suis cause (et que ne pardonnes-tu pas?) pense à moi, chère amie, et écris-moi bien long.

Ta douleur de côté m'a bien tourmenté hier soir. Parle-m'en, de grâce, ton mari doit être ton confident.

Samedi, 9 h. du soir (9 février).

Que t'ai-je fait, mon Adèle, pour que tu me reparles encore de tes cruels doutes sur mon estime? Certes, ces doutes ne seraient-ils pas bien mieux placés dans mon âme, quand je te vois me témoigner tant de défiance, et si peu de foi dans mes paroles? Est-ce m'estimer que de paraître ne pas croire encore ce que je t'ai dit le plus souvent dans ma vie? Est-ce m'estimer que de penser que mon amour puisse être fondé sur une autre base que l'admiration la plus vive et le respect le plus profond? Chère amie, si j'ai pris du fond de l'âme la résolution de marcher noblement et sans fléchir dans cette vie où les prospérités ne s'achètent que trop souvent par des bassesses, sois-en convaincue, mon Adèle bien-aimée, c'est à ma passion enthousiaste pour toi que je le dois. Si je ne t'avais pas connue, toi le plus pur et le plus adorable de tous les êtres, qui sait ce que j'aurais été? Ô Adèle, c'est ton image gravée dans mon cœur qui y a développé le germe du peu de vertus que je puis avoir. Dieu me garde d'enlever à ma vénérable mère ce que je lui dois; mais il est incontestable que si j'ai eu la force de pratiquer dans toute leur vigueur les principes sévères dont elle m'a nourri, c'est parce que j'aimais une angélique jeune fille dont je voulais ne pas être trop indigne.

Que les observations naturelles qui t'ont affligée hier ne m'attirent donc pas de ta part ce reproche insupportable de ne pas t'estimer. Moi, ne pas t'estimer! il me semble que je rêve quand je relis cette partie de ta lettre, si douce et si tendre d'ailleurs! J'ai été étonné hier croyant d'abord que tu ne partageais pas ma répugnance pour l'inconvenance que je t'avais signalée, j'ai été, je l'avoue, bien étonné et bien affligé; mais quand tu m'as fait reconnaître en t'expliquant que c'était un malentendu, mon cœur a été soulagé et je n'ai plus eu d'autre peine que le regret de t'en avoir tant causé. Maintenant tes parents ont sans doute senti d'eux-mêmes l'inconvenance qui m'avait tant blessé; ainsi j'ai un chagrin de moins. J'ai voulu t'écrire tout cela ce soir, parce que ton reproche me pesait sur le cœur. Dieu! pourquoi les expressions me manquent-elles? tu verrais, ange, quel temple l'amour le plus ardent t'a élevé dans l'âme de ton Victor. À présent ne m'accuse pas de folie, songe que le sentiment que tu inspires doit être aussi au-dessus des passions ordinaires, que tu es toi-même supérieure aux créatures vulgaires.

Adieu, mon Adèle adorée, tu dors sans doute en ce moment. Quand donc n'en serai-je plus réduit à des conjectures? Quand donc pourrai-je me dispenser de te demander des nouvelles de ta nuit?

A demain. Mille caresses et mille baisers pour te punir de me reprocher mon défaut d'estime.

Ton respectueux et fidèle mari,

VICTOR.

Dimanche (10 février).

Mes dernières paroles hier ont été : *Dors bien;* les tiennes : *Adieu, monsieur Victor.* Et cependant aujourd'hui je t'écris, aujourd'hui je suis prêt à me mettre à tes pieds, à m'accuser de tout, à te demander grâce de tous les torts dont je me suis sans doute rendu coupable à mon insu. Tu ne trouveras dans cette lettre, mon Adèle adorée, rien qui ressemble à un reproche, à une récrimination. Tu étais souffrante hier soir, certainement j'ai tort, et seul tort. Cette nuit, je voulais t'écrire une lettre où je t'aurais raconté quelques preuves d'attachement que je t'ai données et que tu ignores, afin de te montrer que si l'un de nous deux a donné à l'autre lorsqu'il était malheureux des marques d'indifférence, ce n'est pas moi.

Hier cependant tu m'as fait un peu légèrement peut-être un reproche bien grave. *Je riais pendant que tu pleurais!* Non, Adèle, je ne te donnerai point d'explications amères, j'imposerai silence à tout ce qui se révolte chez moi à une pareille accusation. Puisque tu étais malade, je consentirai à ce que tu me punisses d'un tort involontaire comme d'une faute préméditée. Chère amie, je me borne à t'assurer que je ne t'ai point vue pleurer, que j'ignorais ton chagrin, n'en comprenant pas encore à présent tout à fait la cause. Ensuite, je sais que je n'étais guère disposé hier à rire, comme ma lettre a pu te le prouver; seulement il faut faire bonne contenance, et tu auras jugé comme tous les autres qui prennent un rire obligé et souvent pénible pour une gaîté réelle. Je ne me doutais pas de savoir si bien dissimuler. Je me borne à t'assurer tout cela, je ne te le jure point, car si tu ne me crois pas sur une simple affirmation, me croiras-tu sur un serment? Sois bien convaincue, ma bien-aimée Adèle, qu'il n'y a en ce moment rien contre toi dans mon cœur. Je te plains d'être souffrante, je t'admire, je t'adore et te respecte comme toujours. Je voudrais même que tu ignorasses combien tu m'as fait de mal en me menaçant de *garder toute ta vie le souvenir d'un tort* dont j'ignorais être coupable. Je me bornerai, chère amie, à faire plus que toi. Tu ne me pardonneras jamais ce tort involontaire, et moi, je te pardonne dès à présent ces paroles impitoyables. — Je regrette d'avoir écrit cette dernière phrase, parce qu'elle te fera peut-être sentir un peu vivement la peine que tu m'as causée, j'ai tort de l'avoir écrite, j'aurais dû me contenter de la penser. Mon Adèle, je veux te répéter combien je

t'aime dans ce moment même où je souffre pour toi et par toi. Pardon si je t'accable de mes lettres, je me plais à t'écrire, parce qu'il me semble que ce que je t'écris de si bonne foi, tu dois le lire de même. Cependant mes lettres sont inutiles, car tu n'y crois pas. Je suis sans doute puni de quelque faute par ce malheur, pourtant je ne me rappelle rien qui mérite un tel châtiment. Tu m'as dit que tu ne m'embrasserais plus, Adèle[1]. J'avais donc raison quand je te disais que tu te laissais embrasser *comme une victime.* Je ne te tourmenterai plus de mes caresses, puisque ce qui me rend si heureux te fait tant de peine. Adieu, chère, bien chère amie, pardonne-moi toutes mes importunités. J'espère te voir aujourd'hui à la messe, tu me trouveras toujours le même, comme si tu m'avais dit hier un adieu tendre et consolant. Pardonne, pardonne-moi, car tu es douce, bonne et généreuse, et moi je ne vaux rien. Mon Adèle adorée, puis-je t'embrasser sur le papier?

Ton mari fidèle et toujours reconnaissant.

Chère amie, je ne te demande rien, ni de m'embrasser, ni de me sourire, ni même de me regarder, mais seulement de ne plus souffrir et de ne plus être irritée contre ton Victor.

[1] «...Dis-moi un peu, Victor, est-ce permis avant d'être mariés à l'église d'embrasser son mari? cela me tourmente beaucoup, je t'assure. Mais Dieu me pardonnera, car il sait de quelle manière je te caresse. Cher ami, je t'aime tant que c'est mon excuse.» (*Reçue le samedi 9 février.*)

Dans cette même lettre, Adèle demande à Victor un conseil à propos d'un événement qui eût pu reculer leur mariage : «Encore un conseil à ton Adèle. Si maman, comme c'est à peu près certain, nous donne un petit frère, dois-je l'engager à le nourrir? Je vais te dire pourquoi je te fais cette question, c'est que maman n'étant pas d'âge à pouvoir se charger d'un petit être toute seule, je me trouverais engagée à rester chez nous encore au moins deux ans. Si tu crois que je doive rester chez nous ce temps-là, alors je conseillerai à maman de garder ce petit innocent, mais alors il faut songer que ce sera un engagement. Je te demande ton avis là-dessus comme en tout, tu es mon arbitre. Dis-moi franchement ce que tu penses. Nous avons tous été nourris chez nous et je voudrais qu'il en fût de même pour ce petit individu; mais en tout je ferai ce que tu voudras. Cela dépend beaucoup de moi, je désire que tu me dises ta volonté.» La réponse de Victor a dû être verbale, car on n'en trouve pas trace.

Mardi 6 h. du soir [1]. [12 février.]

Il faut que je t'avoue, Adèle, afin de décharger tout de suite ma conscience, que je ne t'ai point dit la vérité tout à l'heure quand j'ai prétendu que je dînais en ville. La crainte de sembler importun et d'autres motifs de délicatesse que tu sentiras rendent peut-être cette faute excusable, mais je pense que ce n'en est pas moins une faute et je la soumets par conséquent à mon juge. Gronde-moi encore, chère amie, car je viens de jouir pendant plusieurs heures du bonheur de te voir et je suis pourtant contrarié et mécontent. Après avoir été pendant quatre heures debout et foulé, j'espérais qu'au moins quand je pourrais te parler tu me demanderais avec ta douce voix si j'étais bien fatigué. J'ai été trompé dans mon attente, tu n'y as pas songé, ce qui était tout simple, et cependant il a suffi de cela pour que je sois ici triste et découragé. Tu vois, ma bonne Adèle, que je te montre toutes mes faiblesses; je voudrais absolument être aimé comme j'aime, sans penser qu'il faudrait d'abord être aussi digne que toi d'un amour grand et dévoué. Il me semble qu'à ta place je me serais informé d'une chose qui dans le fait n'était pas pour toi d'un extrême intérêt. J'étais venu à la Chambre pour y voir ma bien-aimée Adèle, ce n'était pas ta faute, je ne m'y trouvais que pour mon plaisir, et par conséquent ma gêne et ma lassitude, en supposant que j'aie pu être las et gêné, n'étaient pas ton affaire. Hé bien! chère amie, j'ai pris ton silence pour de l'indifférence, je n'étais pas, à dire vrai, très fatigué, mais j'attendais une marque d'intérêt, et je suis maintenant très tourmenté. Adieu, pardonne-moi et plains-moi. Aime-moi autant que tu pourras et gronde-moi, lorsqu'il m'arrivera, comme aujourd'hui, d'être injustement mécontent. Et puis, je n'ai pu te donner le bras, et j'ai su que je ne te verrais pas vendredi. — Tout cela a contribué au chagrin singulier que j'éprouve. Adieu encore, je tâcherai de te remettre ce billet demain soir, afin que tu me pardonnes tout de suite mon petit mensonge de convention. Puisque tu daignes me le permettre encore, je t'embrasse tendrement. Que n'es-tu en ce moment, chère Adèle, près de ton pauvre fou de mari.

VICTOR.

[1] Inédite.

10 heures. Mercredi soir[1]. [13 février.]

Quelques mots pour toi, mon Adèle, avant de me coucher. Tu m'as pardonné ce soir un tort apparent et certes, j'en suis aussi reconnaissant que si tu m'avais pardonné un tort véritable. Chère amie, ce refus où tu as cru voir de l'indifférence était en grande partie dicté par la peine que m'avait causée ta facilité à accepter une invitation qui me privait de te voir vendredi; le hasard a voulu que cette invitation m'ait également été faite, mais lorsque tu l'as acceptée, tu l'ignorais, et il me semblait que c'était une preuve du peu de prix que tu attachais à ma présence. Avec cette idée, il n'est pas étonnant que j'aie balancé. Quant aux considérations de convenance dont je t'ai parlé, elles seraient tout s'il s'agissait d'autre chose que du bonheur de passer une soirée avec toi; mais elles ne sont rien devant ce bonheur. Adèle, tu m'as dit que tu ne *m'aimerais plus que comme un homme ordinaire,* tu m'as répété que *tu n'oublierais jamais* cela, mon Adèle, tu ne sais pas quelle nuit ces paroles m'auraient fait passer, si tu ne les avais effacées avant mon départ par quelques mots de pardon, de réconciliation et d'oubli.

Tu avais été, chère amie, un peu injuste dans ta promptitude à me condamner; mais tu m'as pardonné avec tant de douceur que je suis pénétré de ta bonté, je voudrais que tu pusses lire au fond de mon cœur toutes les fois que tu crois avoir à te plaindre de moi et que la gêne où nous sommes m'empêche de m'expliquer, alors, ma bien-aimée Adèle, tu ne m'affligerais jamais par ton affliction, car tu saurais qu'il n'est pas un moment de ma vie, une pensée de mon âme, qui ne soient pour toi, et que s'il existe au monde un dévouement profond, un amour pur, ardent et respectueux, c'est dans le cœur de ton Victor qu'il faut le chercher. Adieu pour ce soir, demain je t'écrirai encore, demain je te verrai. — Que de bonheur pour demain!

Jeudi.

J'ai passé une bien mauvaise nuit, et ce qui me tourmente, je crains que ces douleurs de reins dont tu m'as parlé hier ne t'en aient fait passer une

[1] Inédite.

pareille. Malgré ma bonne santé, je suis sujet quand j'ai éprouvé une vive émotion, à des chaleurs d'entrailles et à des spasmes nerveux dans l'estomac. C'est une des suites du travail de l'esprit. Hier soir, j'avais été affecté et très agité. Aussi en me mettant au lit, ai-je éprouvé les symptômes d'un accès. Ce genre de souffrance n'a aucun danger, mais est douloureux surtout. Ne pouvant m'endormir, j'ai cherché à oublier le mal en pensant à toi. Vers deux heures du matin, mon pauvre cousin[1] s'est réveillé et m'a donné malgré moi quelques soins pleins d'amitié, mais qui m'ont été pénibles par l'idée que si je tombais malade, les seuls soins qui pussent me guérir ou m'aider à m'éteindre doucement, les soins de mon Adèle me manqueraient. Je ne me fais là-dessus aucune illusion. Vers le matin, j'ai pu dormir un peu, d'un sommeil qui aurait été mauvais si je n'avais rêvé de toi. Puisses-tu, Adèle, avoir bien dormi, mais si tu as également mal passé la nuit, ce qu'à Dieu ne plaise, je ne regretterai pas d'avoir souffert. Je voudrais toujours souffrir quand tu souffres, et c'est le seul cas dans lequel je ne ferais pas pour toi le même souhait que pour moi. Je t'ai parlé bien longuement, au risque de t'ennuyer, de cette nuit d'insomnie; c'est afin que tu n'éprouves jamais de répugnance à m'entretenir de ce que tu souffres, comme cela t'arrive souvent. Songe, ma bien-aimée Adèle, que tu es ma femme, et que rien ne m'intéresse au monde que ce qui te touche. Un jour, bientôt peut-être, ton mari sera le consolateur de toutes tes douleurs, en attendant, chère amie, qu'il en soit au moins le confident. Il en est des peines morales comme des souffrances physiques. Tu me dis souvent, tu me répètes dans ta dernière lettre que je *ne connais pas tes chagrins.* C'est tracer, Adèle, ta propre accusation. Je t'ai mille fois suppliée de me dire pourquoi tu te trouvais malheureuse, tu m'as dit tantôt un motif, tantôt l'autre, et quand je croyais savoir tout ce qui pesait sur ton âme, tu viens encore me redire que tu as des peines que j'ignore. Est-ce là de la confiance, mon Adèle? Que veux-tu que je pense? Quelles peuvent être ces peines si elles ne sont pas de nature à m'être révélées? Est-ce que tu as des secrets que ton mari ne peut connaître?... Adèle, tu vois dans quelles perplexités tu me jettes. Il n'est rien dans ma vie et dans mon âme qui ait besoin de t'être caché, est-ce qu'il n'en est pas de même chez toi? parle par pitié, car les certitudes sont moins douloureuses que les conjectures. Ces paroles ne peuvent t'offenser, car c'est moi qui devrais m'offenser de ta défiance, puisqu'elle me livre aux idées les plus tristes. Peut-être n'as-tu simplement que des doutes

[1] Adolphe Trébuchet qui, de passage à Paris, couchait chez Victor.

sur ma conduite et mon caractère que tu n'oses me confier[1]? Chère amie, alors parle, je t'en supplie. Je ne crains pas le grand jour. Je ne commets point de fautes que tu ne puisses me pardonner, même en me jugeant sévèrement, je n'ai point de défauts sur lesquels tu ne puisses me donner des avis que je suivrai toujours avec joie. Si ce sont là les afflictions que tu me caches, tu as bien tort. Des conseils de mon Adèle ne pourraient qu'accroître mon estime et mon respect pour elle, mon amie, ne peut être accru. Adieu. À ce soir. Je t'embrasse mille fois. Adieu, ma femme, adieu. Je t'écrirai samedi.

V.-M. H.

[1] «...Comment, tu crois que je puis avoir des doutes sur ton caractère et, ne dis-tu pas, sur ta conduite? Mais, cher Victor, ne sais-tu pas que je ne t'aime pas comme un homme ordinaire, et que, si quelque chose m'inquiétait sur tout ce qui est mœurs, tu ne serais plus pour moi mon bonheur, et au lieu d'un seul Victor, il y en aurait mille. C'est parce qu'au milieu de ces mille, je ne trouve que toi qui te ressembles, que je suis fière de t'aimer. Sur ton caractère, que m'importe que certaines personnes ne conçoivent pas tout ce qu'il y a de beau dans ta manière de voir? Je te comprends, ça fait toute ma joie. ...Si j'avais plus de temps, je te dirais combien quelquefois je suis en peine d'expliquer ce que je sens parce que je ne suis qu'une bête, mais que vraiment si j'avais plus de facilité à te faire entendre tout ce que j'éprouve, tu t'étonnerais peut-être, non de trouver des moyens que je n'ai pas, mais de tout ce qui m'est inspiré pour toi.» (*Reçue le vendredi 15 février 1822.*)

Samedi [16 février].

Loin de me fâcher, chère amie, ta lettre m'a fait bien plaisir, comme toutes celles que tu m'écris avec un accent de tendresse et de vérité. Comment peux-tu croire que je te voie avec répugnance me montrer tout ton cœur à découvert, moi qui ne désire rien sinon d'être le confident de tes pensées? Sois donc bien convaincue que tu peux, je dis plus, que tu dois tout me dire. Il serait peu généreux de ma part d'exiger que tu me parlasses toujours de ton affection et jamais de tes inquiétudes; tes inquiétudes d'ailleurs naissent de ton affection. Comment pourraient-elles me déplaire? En me demandant comment j'emploie mon temps, tu fais, mon Adèle, ce que je ferais à ta place, ce que j'aurais même fait plus tôt. Ne me fais donc pas, je t'en supplie, l'injure d'employer tant de précautions pour en venir à une question si simple et qui même est douce pour moi parce qu'elle me prouve que tu prends quelque intérêt à mes actions. N'as-tu pas droit à toute ma confiance, comme moi à toute la tienne? Je voudrais que tu me demandasses tous les soirs ce que j'ai fait dans la journée, afin d'avoir un éloge de toi quand je l'aurais bien employée et un reproche quand je l'aurais perdue. Je suis sûr que j'en perdrais bien peu.

Chère amie, je suis charmé de voir que tu n'es pas indifférente à ce qui m'occupe[1]; je l'avais craint jusqu'ici, et c'est le seul motif qui ait pu me faire garder le silence avec toi sur ce sujet. Comment! de simples amis sauraient à quels travaux se remplissent mes journées, et toi, mon Adèle, ma femme, mon génie inspirateur, toi qui es tout pour moi, tu ne le saurais pas! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt? Pourquoi m'as-tu laissé croire si longtemps que l'emploi de mon temps et la nature de mes occupations ne t'intéressaient en rien?

[1] «...Me dire comment tu emploies ton temps me ferait plaisir. Non pas que je doute le moins du monde que tu ne l'emploies très convenablement, mais tout ce qui t'occupe m'intéresse... Je voulais encore te dire que souvent (tout autre que maman) l'on me disait qu'il était à craindre que tu n'aies pas le goût du travail... Je suis loin de croire cela, mais cependant voilà six mois qu'il est probable que tu n'as pas perdus, mais que sans doute tu aurais pu mieux employer... Je suis femme, je ne peux rien, mais je réfléchis à tout et je vois que rien n'avance. Cher ami, tu ne te fâches pas, n'est-ce pas?... Comment veux-tu qu'on croie que tu m'aimes et que tu désires m'épouser quand on présume que tu ne fais rien pour cela?» (*Reçue le 15 février 1822.*)

Certes ce sera avec joie que j'entretiendrai ton père de tout cela, puisque cette marque de confiance te sera agréable[1]. Si je ne l'ai point fait jusqu'à présent, Adèle, c'est que je ne suis point habitué à parler le premier de mes travaux littéraires; je ne suis point accoutumé à solliciter des autres de l'attention pour ce que je fais. C'est une pudeur que tu ne peux manquer de comprendre. Quand tu vivras avec moi, que tu auras pris ta place dans la sphère où je suis, tu seras étonnée, chère amie, de trouver en moi encore un autre Victor que tu ne connaissais pas, celui dont je t'ai parlé une fois avec répugnance, parce que j'aime bien mieux n'être pour toi que ton Victor, ton esclave et ton mari. Sois toujours sûre, mon Adèle, que jamais l'un ne nuira à l'autre, ce n'est qu'avec cette certitude que je puis consentir à tolérer en moi l'existence de ce second individu que tu ignores.

Je ne m'exprime pas plus clairement, car si je dois dépouiller tout amour-propre, certes, c'est avec toi. Cependant pour tout te dire, je n'étais pas sans avoir remarqué que de toutes les maisons où je vais la tienne était la seule où l'on me témoignât sur mes occupations une complète indifférence. Tu m'apprends aujourd'hui que c'était discrétion de la part de tes parents, je le comprends parfaitement et je leur en sais gré. Tu me fais observer, mon amie, *que six mois sont écoulés,* et tu ajoutes que ces six mois *auraient sans doute pu être mieux employés qu'ils ne l'ont été.* Je ne puis croire que ce soit là l'idée que tu as voulu rendre, car je te sais trop juste pour me condamner ainsi sans connaissance de cause.

Encore un mot avant d'en venir au détail de ce qui a rempli ces six mois. Je vais t'entretenir, mon Adèle, d'ouvrages commencés, de compositions ébauchées, d'entreprises, en un mot, que le succès n'a point encore couronnées, je puis t'en parler avec candeur à toi qui es pleine d'indulgence et qui ne m'aimerais pas moins, j'en suis sûr, après un revers qu'après un triomphe; mais tu sens qu'il aurait été présomptueux de donner à tes parents des espérances sur des ouvrages encore dans l'enfantement. Cette considération, jointe à celle que je t'ai indiquée plus haut, t'expliquera mon silence. Maintenant je viens au fait.

Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je ne t'avais plus, je n'osais en confier les secrets à aucune

[1] «...Si tu voulais me faire plaisir, tu causerais avec papa de ce qui nous regarde, de tes intentions. Car s'il ne t'en parle pas, c'est qu'il craint d'être indiscret ou de te mettre dans l'embarras. ...Il faut avoir confiance dans papa si tu veux me plaire.» (*Reçue le vendredi 15 février 1822.*)

créature vivante; je choisis un confident muet, le papier. Je savais de plus que cet ouvrage pourrait me rapporter quelque chose; mais cette considération n'était que secondaire quand j'entrepris mon livre[1]. Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, angélique; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue, et qui n'apparaissait plus à ma vie que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. Ces deux créatures dominaient le développement d'un événement moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion morale, base de la composition. Autour de ces deux acteurs principaux, je rangeais plusieurs autres personnages, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir les rouages de la machine. Ces personnages étaient groupés sur les divers plans selon leur degré d'importance. Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels les descriptions suppléaient aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes. C'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter, dans l'intérêt de notre littérature.

Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés; en sorte que lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière.

Je la commençais à peine, quand un affreux malheur vint disperser toutes mes idées et anéantir tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage, jusqu'à Dreux où j'eus l'occasion d'en parler à ton père, non comme d'une grande tentative littéraire, mais comme d'une bonne spéculation lucrative. C'était tout ce que ton père voulait. De retour à Paris, je m'arrachai à ma longue apathie; l'espoir d'être à toi m'était revenu. Je travaillai assidûment à mon ouvrage jusqu'au mois d'octobre dernier où j'achevai le quinzième chapitre.

A cette époque, un grand sujet tragique s'offrit subitement à mon esprit; j'en parlai à Soumet qui me conseilla d'y rêver sur-le-champ. Je commençais ce travail, quand je fus chargé d'un Rapport académique[2], dont je t'ai

[1] *Han d'Islande.* — [2] Le Rapport sur *Gil Blas,* demandé à Victor Hugo par François de Neufchâteau.

parlé dans le temps, et qui m'occupa jusqu'à la fin de novembre. En décembre dernier, j'ai fait une ode sur la peste[1] que l'Académie des Jeux Floraux m'a demandée pour l'une de ses séances publiques. Et enfin, au 1er janvier, je voulais me remettre à ma tragédie quand le même ami dont je t'ai parlé plus haut est venu me proposer de tirer une comédie de l'admirable roman de *Kenilworth,* que tu as lu[2]. Cet ouvrage pouvant rapporter plusieurs milliers de francs, j'ai accepté d'y coopérer, et au moment où je te parle j'en ai terminé les deux premiers actes. Si Soumet était moins occupé qu'il ne l'est par sa tragédie de *Clytemnestre,* notre comédie dont je fais trois actes et lui deux, pourrait être finie dans un mois et jouée dans six. Mais elle resterait anonyme. Je n'ai consenti à faire cet ouvrage, mon amie, que pour toi et afin de prouver à tes parents que les lettres sont bonnes à quelque chose.

Adieu, je suis bien pressé; désormais, mon Adèle adorée, attends de ton mari une confiance entière; je te montrerai mes ouvrages si cela t'intéresse, je te dirai mes projets, je te parlerai même des chagrins que me donnent mes frères. L'égoïsme et l'ingratitude sont deux tristes choses. Adieu, ne crains jamais d'être indiscrète; tes questions me feront toujours plaisir. Je t'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Daigne me permettre de t'embrasser.

Si tu ne peux lire ce griffonnage, songe que je suis bien pressé. Il est sept heures et quart, et je ne suis pas habillé. Adieu. Adieu.

[1] *Le Dévouement. Odes et Ballades.* — [2] *Amy Robsart.*

Samedi soir.

Adèle, je ne lirai pas ta lettre avant de m'être déchargé de ce qui me pèse. Hélas! je ne suis pas capable en ce moment de sentir un bonheur. Oui, je te quitte le cœur gonflé, il est des instants où je conçois qu'on veuille mourir.

Tu as douté de moi ce soir, Adèle, et tu as exprimé ces doutes désolants d'une manière bien cruelle, tu m'as dit, à moi, Adèle, à moi qui t'adore, dont la vie est dans ta vie, dont l'âme est dans ton âme, tu m'as dit ce que seul j'aurais peut-être eu le droit douloureux de te dire, ces quatre mots impitoyables : *Tu ne m'aimes pas.* Ces paroles dans ta bouche me déchirent comme l'ironie la plus amère, et j'ajouterais la plus froide ingratitude, s'il était possible que tu fusses jamais ingrate envers moi.

Adèle, je ferais pour toi mille fois plus que le peu que j'ai eu le bonheur de faire, je ferais tout ce que je voudrais pouvoir trouver l'occasion de faire, je donnerais mon avenir, mon sang, ma vie, mon âme, je mourrais pour te causer un instant de joie dans les plus horribles souffrances, que tu ne me devrais rien, pas une larme, pas un soupir, pas un regret; et que si tu daignais penser un moment entre deux plaisirs à ce Victor mort pour toi, ce serait lui donner une récompense à laquelle il n'eût jamais eu la présomption de prétendre. Ne crois pas que je te dise ici rien qui ne soit profondément gravé dans mon cœur. Non, Adèle, tu ne me dois, tu ne me devras jamais, quoi que je fasse pour toi, la moindre reconnaissance. Le dévouement absolu avec lequel je sacrifierais mon être entier au tien est le premier de mes devoirs, et je n'aurais aucun mérite à l'accomplir, et je te le répète, tu ne serais nullement ingrate en m'oubliant un moment après mon sacrifice. J'aurais rempli ma destinée et voilà tout.

Je suis donc bien loin de te reprocher ici de n'avoir gardé nul souvenir du peu de preuves d'amour que j'ai pu te donner jusqu'ici. Je mourrais demain pour toi et tu ne t'en apercevrais seulement pas, que la chose serait toute simple. Ce que je te demande, Adèle, ce n'est pas de la reconnaissance, mais de la pitié, c'est la générosité de ton caractère d'ange que j'invoque, pour qu'à l'avenir tu ne m'accuses plus *de ne pas t'aimer.*

Je sais bien que je n'ai aucun droit à ta pitié, ni à ta générosité; mais, Adèle, je ne veux de toi autre chose que de m'épargner une douleur insup-

portable, celle de te voir douter de moi, je te demande cela comme une grâce; si mes paroles sont vaines devant toi, si tu ne te donnes pas la peine de croire à mon amour, du moins, je t'en supplie, ne me montre pas ce dédain à découvert; laisse-moi penser que tant de paroles, tant d'actions d'amour depuis si longtemps n'ont pas été perdues; que je ne suis pas sans t'avoir inspiré quelque confiance. Ou, si c'était me tromper que de me laisser croire cela, alors dis-le-moi une seule fois froidement et sans pitié, dis-moi que tu ne crois à aucune de mes paroles, que peu t'importe mon amour, et laisse-moi mourir.

Tu m'as rappelé ce soir, Adèle, tout ce que tu as fait, tout ce que tu daignerais faire pour moi. Hélas! le jour où tu as laissé tomber ton regard sur moi, tu as plus fait que je ne ferais en donnant ma vie. Tu avais bien raison de me demander ce soir ce que signifierait ma mort. Elle ne serait autre chose qu'un témoignage du plus grand amour qui ait jamais été inspiré par une créature humaine, la plus angélique des créatures, à la vérité.

Adieu. Quand je songe que je ne puis t'offrir que ma mort en échange d'un de tes regards ou d'une de tes paroles, je suis effrayé de mon néant.

Adieu, mon Adèle, permets-moi de dire mon Adèle adorée, quoique tu ne me croies pas. Je souffre beaucoup, il n'aurait tenu qu'à toi de me guérir ce soir. Tu ne l'as pas voulu, que ta volonté soit faite!

Adieu, ange, je vais lire ta lettre bien-aimée, et la baiser, ainsi que tes cheveux et tout ce qui m'appartient vraiment de toi. Adieu.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mercredi (20 février).

Aujourd'hui j'ai travaillé presque toute la journée, chère amie, et je ne crois pas avoir fait rien de bon, tant la journée d'hier me préoccupe tristement quand je la compare à celle-ci. Hier, heureux auprès de toi, aujourd'hui triste et abandonné. Peut-être aussi penses-tu à moi en ce moment, cette idée me console; je suis absent, mais je ne suis pas oublié, n'est-ce pas, mon Adèle?

Ce sera avec joie que je te montrerai tout ce que je fais et tout ce que je ferai, bannis toute incertitude à ce sujet; j'aimerais, pour tout te dire, qu'il n'y eût que toi qui visses tout cela; mais je sens que c'est à peu près impossible. Je te demande seulement que tu juges ces ouvrages sans consulter personne, car c'est ton jugement seul que je suis empressé de recueillir et qui est d'une extrême importance pour moi. Ensuite, condamne ou approuve selon ton goût, je t'écouterai religieusement, comme on écoute un être d'une nature angélique et supérieure. Quand je te saurai guidée uniquement par ton âme et par ton cœur, comment n'aurais-je pas un profond respect pour les impressions dont tu me rendras compte? J'ai toujours pensé qu'un homme de lettres ne devait avoir qu'un seul conseiller, ou une femme telle que toi, ou un homme de génie. Pour moi, je pourrais choisir, mais c'est par mon Adèle que j'aime à être jugé sans appel.

Adieu donc pour aujourd'hui, je t'écrirai jusqu'à samedi. Samedi, jour bien heureux, et qui pourtant passera comme les autres.

Jeudi (21 février).

Je relis ce que j'ai écrit hier, et pour n'y plus revenir, je te supplie de me rendre raison avec une entière sincérité de l'effet bon ou mauvais que t'auront produit les essais que je te communiquerai. Ils renferment, j'en suis sûr, une foule de défauts, que l'indulgence de mes amis n'a point vus ou point voulu voir et que tu me signaleras, mon Adèle, dès qu'ils te frapperont. Songe seulement à ne prendre conseil que de toi. Tu aurais découragé l'auteur des *Martyrs* en lui parlant de son livre comme tu m'en parlais l'autre jour, certainement d'après des opinions étrangères. Autant je

me confie à toi, autant je me défie des autres. Sois donc mon conseil, tu peux tout pour moi, fais que je te doive tout.

Cette première page t'ennuiera comme elle m'ennuie, chère amie, mais rappelle-toi que si je t'occupe de moi, c'est pour remplir un vœu que tu m'as exprimé. J'espère que tu ne me crois plus tant d'amour-propre, à présent que je montre à cette Adèle dont l'estime est tout pour moi les ébauches de quelques méchants ouvrages. Je voudrais que tu pusses savoir combien je désire de bonne foi que tu m'en dises franchement ton avis, quoique j'en tremble d'avance.

J'étais bien heureux jeudi dernier à pareille heure. Tu étais près, bien près de moi; je sentais tous les mouvements de ton corps, je respirais presque ton haleine, je recueillais toutes tes paroles et toutes n'étaient que pour moi. Quand ma vie entière se passera-t-elle ainsi? Les moments de bonheur qui s'écoulent à tes côtés sont des moments d'un bonheur bien pur et bien profondément senti, je t'assure. À peine enfuis, je les regrette comme s'ils ne devaient jamais revenir; et quand j'en pressens le retour, je les désire comme si je ne les avais jamais éprouvés. Je sens quand je suis avec toi une joie toujours aussi grande et toujours aussi nouvelle. Ce sont là les signes d'un impérissable amour. Le moindre mot de toi me bouleverse, soit qu'il m'afflige, soit qu'il m'enchante.

Adèle, ce sont des esprits bien faibles et des cœurs bien étroits ceux qui doutent de l'éternité de l'amour. Il y a au fond de l'âme qui aime véritablement une voix qui lui dit qu'elle aimera toujours. En effet, l'amour est la vie de l'âme; pour qui médite un peu, c'est une preuve puissante de notre immortalité immatérielle. Ne prends pas ceci, chère amie, pour de vaines paroles, ce sont les plus grandes vérités qu'il y ait au delà de la vie que je t'expose ici, et il doit y avoir chez toi comme chez moi quelque chose qui te les révèle. Ce sont ces vastes et magnifiques espérances qui font du mariage le ciel anticipé. Pour moi, quand je pense que c'est toi qui m'es donnée, je me tais, car il n'y a pas de mots humains pour rendre grâces d'un tel bienfait.

Samedi (23 février).

Tu me disais l'autre jour quelque chose qui m'a frappé singulièrement, c'est pourquoi il faut que je t'en parle. Tu me disais que tu *n'étais pas sûre que je fusse sage*. Je commence par te prévenir, mon amie, que si je pensais que ces paroles fussent sérieuses, je n'y répondrais pas. C'est parce que je

suis convaincu qu'elles sont une plaisanterie que je te donne quelques explications sur ma manière de voir à ce sujet.

Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (c'est-à-dire *assez peu de chose*) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est *sage,* mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge,* aussi vierge qu'elle-même. Mon opinion là-dessus ne fléchit que dans un cas, c'est celui où le jeune homme ayant commis une faute, l'avouerait avec un violent repentir et un profond mépris de lui-même, à sa fiancée; le jeune homme serait un traître odieux et méprisable s'il ne l'avouait pas; alors, la jeune fille pourrait ne pas pardonner ou pardonner sans être, selon moi, moins estimable.

Je n'ignore pas en te communiquant ces idées qu'elles ne sont ni de ce monde, ni de ce siècle; mais qu'importe! J'en ai bien d'autres de ce genre que je suis satisfait d'avoir. Je pense également que la pudeur la plus sévère n'est pas moins une vertu d'obligation pour l'homme que pour la femme; je ne comprends pas comment un sexe pourrait répudier cet instinct, le plus sacré de tous ceux qui séparent l'homme des animaux.

Tu m'as reproché quelquefois, chère amie, d'être bien rigide envers ton sexe; tu vois que je le suis peut-être plus encore pour le mien, puisque je lui refuse des licences qu'on ne lui accorde que trop généralement. Te dire que l'observation de ces devoirs rigoureux que je me suis imposés ne m'ait jamais coûté, ce serait, certes, mentir. Bien souvent, je ne te le cache pas, j'ai senti les émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagination; alors j'étais faible, les saintes leçons de ma mère s'effaçaient de mon esprit; mais ton souvenir accourait et j'étais sauvé.

Jeudi, j'ai passé ma soirée avec quelques hommes de génie et plusieurs hommes de talent; si je n'avais eu des amis dans tout cela, je me serais fort ennuyé. En sortant, ces messieurs qui vivent dans les salons et dans les cercles, s'écriaient qu'ils *n'avaient jamais des soirées aussi heureuses que celle-là.* Moi, j'ai pensé à mon Adèle bien-aimée. Je me suis dit : Je n'ai point de génie, je n'ai point de talent, mais j'ai plus de bonheur que tous ces hommes. Cette soirée, si heureuse pour eux, me semblait bien triste près d'une de mes soirées heureuses. En vérité, Adèle, quoique ma vie ait été et soit encore souvent bien amère, je ne voudrais changer de sort avec personne. Je serais à la fois souffrant et mourant, qu'il y aurait encore pour moi dans le seul bonheur d'être aimé de toi plus de félicité qu'aucune autre destinée humaine ne peut en contenir. Et quand je te posséderai, que sera-ce donc?

Adèle, tu m'as promis ton portrait. Est-ce que tu l'as oublié? Je suis

bien malheureux, s'il faut que je te le rappelle. Ton portrait, de ta main, voilà ce que tu m'as promis. As-tu pu oublier que tu m'avais promis cela? As-tu oublié en effet, mon Adèle, l'une des plus grandes joies que tu puisses me causer? Est-ce que tu n'as aucun souci de mon bonheur? Je ne veux pas croire cela, jusqu'à ce que tu m'aies répondu. J'aime mieux penser que le temps et la solitude t'auront manqué, et non le désir de remplir une promesse, qui est si douce pour moi et doit être si sacrée pour toi. J'attendrai alors sans murmurer.

Il faut que je te parle de cette campagne où vous comptez passer l'été. Une séparation, ne fût-elle que de deux lieues, m'afflige, et pourquoi ne pas te dévoiler toutes mes superstitions, je vois celle-ci avec de tristes pressentiments. Ne ris pas, mon Adèle, le chagrin de ne plus habiter près de toi suffit pour enfanter ces craintes vagues et en apparence déraisonnables, je n'essaie pas de les justifier autrement, même à mes propres yeux. Je me tourmente, je m'inquiète, et voilà tout. Je sais bien que je pourrai t'aller voir de temps en temps, mais cet éloignement matériel n'a-t-il pas été imaginé pour donner lieu à un autre éloignement que tes parents jugent plus prudent? De quelle nature seront les nouvelles habitudes de cette nouvelle demeure? Quand et comment te verrai-je? J'ignore tout cela, mais je sais que je serai désolé le jour où tu quitteras Paris pour aller t'établir là. Nous sommes bien des gens qui agissons pour ton bonheur, et il ne devrait y en avoir qu'un, celui pour qui tu es tout, celui qui t'aime à part de tout le reste des hommes, celui qui doit être et qui est ton mari, ton protecteur et ton esclave.

Dimanche matin (24 février).

Tu m'as mis à la torture pour découvrir ce qui avait pu te sembler *si extraordinaire* dans ma lettre d'hier soir. Mes idées se sont enfin arrêtées sur celles dont une jeune fille ne doit pas, j'en conviens, entretenir un jeune homme. Seulement je croyais être ton mari, et avoir par conséquent quelques privilèges de plus qu'un autre. Il me semble en outre qu'il n'y a rien dans des réflexions chastes et intimes qui ait pu te choquer; je te donnais une preuve de haute confiance et d'estime profonde en te dévoilant des secrets de mon âme et de ma vie que nulle autre femme que toi n'a droit de connaître. D'où vient donc ton mécontentement? Que te disais-je qui pût te sembler indigne d'être écouté par l'oreille la plus pure et la plus virginale?

Je te montrais combien est grande ta puissance sur moi, puisque ta seule image est plus forte que toute l'effervescence de mon âge; je te disais que l'être qui serait assez imprudent pour s'unir, lui impur et souillé, à un être pur et sans tache, ne serait digne que de mépris et d'indignation, à moins qu'il n'eût fait d'abord l'aveu de sa faute, au risque même d'être repoussé pour jamais. Que pouvait-il y avoir dans des principes aussi sévères qui provoquât ta sévérité? En vérité, j'étais loin de m'y attendre. Si j'étais femme et que l'homme qui me serait destiné me dît : Tu es la femme qui m'a servi de rempart contre toutes les autres femmes, tu es la première que j'aie pressée dans mes bras, la seule que j'y presserai jamais; autant je t'y attire avec délices, autant j'en repousserais avec horreur et dégoût toute autre que toi; il me semble, Adèle, que si j'étais femme, de pareilles confidences de la part de celui que j'aimerais seraient bien loin de me déplaire. Serait-ce que tu ne m'aimes pas?...

Chère amie, je voulais encore te parler de ma conduite d'hier soir, que tu as attribuée à la *vanité et à l'amour-propre,* ce qui m'a bien affligé, dans un moment où je croyais agir d'une manière fière, estimable et digne de toi; je voulais te parler de tout cela, mais il ne me reste que le temps de te dire de ne pas te fâcher du ton grave de cette lettre, de te répéter combien je t'aime, même quand tu es injuste, et avec quelle joie je vois s'ouvrir cette journée que je passerai avec toi.

Adieu, je t'adore, je te respecte et t'embrasse bien tendrement.

Ton mari fidèle,

VICTOR.

(1er mars.)

Je ne puis comprendre, Adèle, comment j'ai écrit des mots qui aient pu donner lieu aux idées qui t'ont si justement blessée dimanche. Cela est d'autant plus singulier que jamais jusque-là ces idées ne m'avaient approché. Elles bouleversent tout mon système de vie, elles révoltent tous mes principes de conduite. Aucun de mes amis, même les moins sévères dans leurs mœurs, n'aurait pu concevoir de moi le soupçon que je ne sais quelle absurde phrase t'a inspiré; n'est-ce pas une fatalité, qu'une de mes lettres fasse naître de pareilles interprétations chez toi, toi ma femme bien-aimée; toi aux yeux de laquelle je dois surtout tenir à conserver ma propre estime? Que m'importe, chère amie, ce que pense de moi l'univers, si tu en penses mal? Y a-t-il quelque estime au monde qui puisse me consoler de ton mépris? Je savais bien que quelquefois la pensée échappait à l'expression, mais je ne croyais pas que l'expression pût la dénaturer, et la dénaturer aussi cruellement. Mais tout cela est effacé. Mes explications ont je n'en doute pas détruit chez toi toute impression fâcheuse. Il me reste à m'étonner d'avoir pu avoir à donner des explications là-dessus. C'est ma faute et je m'applaudis de l'effet désagréable que t'ont produit ces paroles si obscures dont l'ambiguïté présentait ce sens odieux et révoltant. Je te remercie, Adèle, je te remercie du fond de l'âme de t'être indignée quand il s'est présenté à ton esprit; je te remercie de t'être affligée, cette indignation et cette affliction me prouvent que je suis aimé comme je veux l'être, comme je t'aime. Chère amie, c'est toujours pour ton Victor une vive joie, quand il découvre en toi quelque nouvelle générosité de sentiments qu'une occasion inattendue développe.

Oui, je serais méprisable si j'avais jamais pu penser un seul instant dans ma vie à une autre que toi, si tu n'étais pas pour moi toutes les femmes et certes bien plus que toutes les femmes; le jour où je cesserais de penser ainsi, jour qui ne sera jamais, je serais vil et méprisable à tes yeux et aux miens. Maintenant, doute si tu peux et si tu l'oses. Non, mon Adèle, non, je ne suis pas indigne de toi, même dans la moindre, dans la plus irréfléchie de mes pensées. S'il s'éveille chez moi un désir, il se tourne vers celle qui purifie et tempère tout, même le désir; toute autre femme se compose à mes yeux d'une robe et d'un chapeau; je n'en demande pas davantage.

Pardonne-moi, toi qui es si douce et si indulgente, de te répéter encore ce que je t'ai déjà tant répété, mais quand je te parle de mon amour et de mon respect, puis-je tarir?

Samedi, 3 heures de l'après-midi (2 mars).

Adèle, ne nous le dissimulons pas, nous venons de nous quitter peu satisfaits l'un de l'autre, après avoir fait pourtant tout notre possible pour nous satisfaire mutuellement. Du moins puis-je, moi, me rendre ce témoignage. Tu conviendras, chère amie, que tu m'as traité avec quelque sévérité et pendant et après notre conversation. Je suis revenu ici triste, quoique j'aie eu le sourire sur les lèvres jusqu'au dernier moment, mon mal de tête endormi s'est réveillé, et je ne sais en vérité si je devrais terminer cette lettre dans la disposition où je me trouve. Si donc elle contient quelque chose qui t'afflige, je te supplie avant d'être perdu dans mes réflexions de le considérer comme n'étant pas écrit. Cette prière te semble peut-être singulière, mais c'est une précaution contre l'entraînement des rêveries tristes qui m'obsèdent en ce moment. — Tu me redis souvent, Adèle, et tu m'as redit dans cet entretien, que *je te laissais mon rôle à faire,* ainsi qu'à tes parents. Chère amie, si j'avais vingt-cinq ans et dix mille francs de rente, tu n'aurais pas un moment à m'adresser ce reproche, je ne laisserais mon rôle à personne, il me serait si doux à remplir. J'ignore si dans ma situation je pourrais agir autrement que je fais, lorsqu'une partie de mon avenir ne dépend pas de moi, je crois qu'il y aurait peu de générosité à promettre plus que je ne serais sûr de tenir. Ce serait un lâche et misérable abus de confiance. Je montre à tes parents mes affaires telles qu'elles sont, je les dirige comme ils le désirent, je marche dans le sentier qu'ils me tracent, même quand je pencherais à suivre une autre route. En cela je ne fais que mon devoir, mais du moins je le fais et je le fais avec joie. Comment donc peux-tu dire que je te laisse remplir mon rôle? Tu m'as fait entendre un jour que je paraissais *peu désirer* notre mariage. Adèle, Dieu m'est témoin que tu m'as dit cela un jour; j'aime à croire que tu avais proféré sans y penser ces paroles incroyables. Je suis convaincu, moi, maintenant, et je n'ai que depuis une heure cette amère conviction, que ce mariage n'est vraiment désiré que de moi seul. C'est un désir bien tiède, Adèle, que celui auquel il serait indifférent d'attendre *quelques années,* si le monde ne parlait pas. Car, tu l'as répété toi-même tout à l'heure, c'est uniquement pour faire cesser les propos que tu désires m'épouser. J'avais admiré le désintéressement avec lequel dans une de tes dernières lettres tu disais mé-

priser ces caquets; cette générosité de ta part ne m'étonnait pas. Je m'étais trompé. Pardonne-moi ma présomption. Je le conçois quand je rentre en moi-même, tu dois être humiliée qu'on te regarde comme devant être ma femme. Dans le fait, cette union ne t'apporte d'autre avantage que la considération attachée au rang social de mon père. Si tu avais épousé cet artiste qui t'a demandée, tu vivrais heureuse dans une autre sphère, mais qu'importe! Tu jouirais de l'aisance et tu serais à l'abri de ces ridicules propos que tu crains par-dessus tout. J'ignore si j'ai été pour quelque chose dans ton refus, alors je le regrette, car, je te le redis encore, ce n'est pas mon bonheur, mais le tien qui est l'objet de ma vie. Quand tu seras heureuse, n'importe avec qui, ma tâche sera terminée et j'aurai rempli le vœu d'aveugle dévouement qui subordonne mon être au tien. Non, Adèle, tu as raison, je ne mérite pas que tu supportes le moindre ennui pour moi et du moment où ces propos t'affectent, tu dois m'en vouloir. Toi seule es digne d'un sacrifice, digne de tous, cette vérité me vient du fond de l'âme; aussi es-tu la seule femme pour qui j'agirais comme je fais, bien que tous mes efforts soient méconnus de toi. Je suis fier et timide, et je sollicite; je voudrais ennoblir les lettres, et je travaille pour gagner de l'argent; j'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père. Adèle, qu'importent mes efforts, c'est le succès seul que tu me demandes, et j'y arriverai ou je tomberai à la peine. Cependant je ne suis pas tel que tu voudrais. Tu me disais il n'y a qu'un instant : *J'aimerais un homme qui...* Tu n'as pas achevé, me laissant sans doute la tâche de terminer ta pensée. Je suis donc sorti avec la conviction de ne pas être celui que tu *aimerais* et avec la résolution de tout faire pour que tu n'aies plus à te plaindre de moi, même injustement. Si cette lettre te semble triste, tu me diras peut-être que tu attribues cela à ce que tu m'as parlé de mes affaires, mais que tu ne m'en entretiendras plus, etc. Je te préviens que cette amère ironie ne ferait que m'affliger davantage, tu dois savoir que c'est un plaisir et un bonheur pour moi que de recevoir et de suivre tes conseils; ils me seront toujours précieux et chers. Ce qui me désole, c'est de savoir que ton affection pour moi n'est pas à l'épreuve d'un sot propos, c'est de savoir que sans cela tu pourrais attendre encore notre union *quelques années,* c'est de savoir que tu *aimerais un homme qui...* Oui, Adèle, tu as raison, il serait digne d'être aimé de toi celui qui n'oublierait jamais la fierté de son caractère, qui n'aurait aucune condescendance, ne ferait aucune concession, et ne sortirait jamais de sa place, pas même pour toi. J'avoue que je n'ai pas su être tel et que demain, si tu crois que j'ai tort, je serai encore prêt à te demander pardon.

Adieu, permets-moi de te forcer encore de m'embrasser, car jusqu'à ce que tu en décides autrement, je serai ton mari.

Lundi, 10 heures 1/4 du soir (4 mars).

Chère amie, je viens d'être cruellement trompé dans une douce espérance. Je m'étais arrangé de manière à être libre ce soir à sept heures et demie, afin de te voir encore une fois, ne fût-ce que monter en voiture, avant que la journée fût finie. À huit heures un quart, j'étais rue du Temple, pensant que vous ne sortiriez pas avant huit heures et demie. Neuf heures ont sonné, j'étais encore à la même place et dans la même attente. Enfin ce n'est que bien après neuf heures que j'ai perdu tout espoir, ne supposant pas que vous rentrassiez si tard. Alors au lieu de revenir content en suivant de loin la voiture où tu serais montée, au lieu de ce bonheur sur lequel je comptais, il m'a fallu reprendre tristement le chemin de ma triste maison, sans avoir mon Adèle devant mes yeux pour m'alléger l'ennui de la route. Me voici maintenant à t'écrire, afin que cette journée se termine par un peu de bonheur et que tu me plaignes de n'avoir pu venir plus tôt.

Cette longue soirée d'attente inutile m'a reporté aux jours de notre séparation. Que d'extravagances de ce genre j'ai faites alors, que tu verrais plutôt avec pitié qu'avec reconnaissance, si elles ne devaient t'être toujours cachées! Seulement, Adèle, quand tu me dis que je ne t'aime pas, réfléchis à deux fois, parce que quelque idée que tu puisses te faire de mon dévouement pour toi, tu ne le connais pas encore tel qu'il est.

J'ai, ma bien chère Adèle, à te dire une chose qui m'embarrasse. Je ne puis ne pas te la dire et je ne sais comment te la dire. Enfin je me recommande à ton indulgence, ne vois que l'intention. Si tu la vois telle qu'elle est dans mon cœur, tu en seras reconnaissante et c'est ce qui m'enhardit. Je voudrais, Adèle, que tu craignisses moins de crotter ta robe quand tu marches dans la rue. Ce n'est que d'hier que j'ai remarqué et avec peine les précautions que tu prends... Je n'ignore pas que tu ne fais en cela que suivre les opiniâtres recommandations de ta mère, recommandations au moins singulières, car il me semble que la pudeur est plus précieuse qu'une robe, bien que beaucoup de femmes pensent différemment. Je ne saurais te dire, chère amie, quel supplice j'ai éprouvé hier et aujourd'hui encore dans la rue des Saints-Pères, en voyant les passants détourner la tête et en pensant que celle que je respecte comme Dieu même était à son insu et sous

mes yeux l'objet de coups d'œil impudents. J'aurais voulu t'avertir, mon Adèle, mais je n'osais, car je ne savais quels termes employer pour te rendre ce service. Ce n'est pas que ta pudeur doive être sérieusement alarmée; il faut si peu de chose pour qu'une femme excite l'attention des hommes dans la rue. Toutefois je te supplie désormais, bien-aimée Adèle, de prendre garde à ce que je te dis ici, si tu ne veux m'exposer à donner un soufflet au premier insolent dont le regard osera se tourner vers toi; tentation que j'ai eu bien de la peine à réprimer hier et aujourd'hui et dont je ne serais plus sûr d'être maître une autre fois. C'est bien certainement à cette impatience et à cette torture que tu dois attribuer l'air chagrin dont tu m'as fait des reproches.

J'ai longtemps balancé, mon amie, avant de te parler de cette matière peut-être un peu délicate. Mais j'ai pensé que c'était à ton mari, à ton meilleur ami qu'il appartenait de t'avertir, et que ce n'était pas moins mon devoir de te protéger contre un regard insolent que contre toute autre insulte. Je ne doute pas qu'il ne suffise d'avoir appelé là-dessus ton attention, et que tu n'agissais ainsi que par distraction ou par une obéissance trop aveugle aux volontés de ta mère. Tu ne verras dans ce que je te dis ici qu'une preuve de plus de ce respect qui va jusqu'au culte et qui n'a cependant plus besoin d'être prouvé. Je suis le premier, mon Adèle bien-aimée, à rendre hommage à la bonté et aux excellentes qualités de ta mère, mais je crois qu'elle est trop peu sévère pour certaines convenances, tandis qu'elle s'en crée en revanche bien d'autres fort inutiles. Est-il, par exemple, de maxime plus malsonnante que celle dont tu me parlais, *qu'on doit être plus réservée avec l'homme qu'on doit épouser qu'avec tout autre?* J'avoue qu'elle suffirait pour me faire fuir une jeune fille qui la mettrait en pratique. Toi, mon Adèle, tu as en toi un instinct exquis qui te révèle toutes les bienséances; il y a dans ton organisation morale quelque chose de merveilleux que j'admire quand je considère combien ton âme est sortie grande et pure de toutes les fausses idées dont elle a été entourée dès l'enfance. Adieu, toi qui es un ange et que j'ose aimer. Lundi dernier à pareille heure, j'étais bien heureux. Adieu. Adieu. Dors bien. Demain matin, je tâcherai de te voir.

Je t'embrasse tendrement.

Ton mari.

Écris-moi bien long, et songe à ce portrait qui, après toi, sera pour ton Victor la chose la plus précieuse qu'il y ait au monde.

Vendredi soir (8 mars).

C'est ce matin 8 mars qu'est partie cette lettre qui peut entraîner tant de conséquences[1]. Soyons attentifs tous deux, nous touchons peut-être, mon Adèle, à l'une des époques les plus importantes de notre vie. Pardonne-moi de dire *notre* vie et de te confondre ainsi avec moi dans une communauté de sort que je ferai pourtant cesser moi-même, sois-en sûre, tout le premier, du moment où je craindrai qu'elle n'amène pas ton bonheur.

Maintenant que cette lettre est partie, Adèle, maintenant que j'ai rempli mon devoir en obéissant à l'un de tes désirs, je puis te dire tout ce que je n'ai point dit auparavant de peur de paraître hésiter entre mon dévouement à tes moindres volontés et un danger, ce danger dût-il même entraîner le malheur de toute ma vie. Je sens au contraire combien il était naturel que tu désirasses à tout prix sortir de l'incertitude où tu es, je le sens tellement qu'il y a deux mois je voulais moi-même prévenir ta juste impatience en provoquant de tes parents l'autorisation de faire la même ouverture à mon père, en allant même plus loin, en lui demandant son consentement. Ils ont pensé autrement et j'ai dû me rendre. Quand cette idée vous est revenue, je l'ai trouvée simple et même convenable de votre part, aussi me suis-je bien gardé d'en présenter le résultat sous un jour défavorable et d'en faire ressortir les inconvénients. Que ces paroles ne t'alarment en rien, chère amie, si je prévois des malheurs, je n'en prévois que pour moi, et je te le répète, cela n'a point dû me faire reculer quand tu me disais d'avancer. Tu ne dépends, toi, aucunement de mon père, tu n'es point légalement et directement placée sous son autorité, il n'a point le droit de te faire faire un pas hors de Paris; il ne peut tourmenter et détruire que mon avenir personnel; si mon amour pour toi lui déplaît, ce n'est qu'à moi qu'il peut s'en prendre. Sois donc tranquille comme moi, car s'il fallait tomber, je saurais encore tomber de manière à te protéger. Attendons tous deux avec calme et bonne conscience. M'as-tu vu, dis-moi, moins riant et moins serein depuis que j'ai peut-être anéanti moi-même

[1] Il s'agit de la lettre où Victor demandait au général Hugo son consentement à leur mariage.

tout ce que j'espérais? Non, chère amie, la satisfaction de t'avoir obéi est au-dessus d'une crainte purement personnelle. Dans quelques jours, tout sera décidé, et quoi qu'il m'arrive, je ne regretterai pas ce que j'ai fait puisque je t'aurai délivrée de l'incertitude dont tu es si tourmentée. Je ne te parlerai même pas des malheurs dont je pressens que cette lettre sera pour moi la cause. S'il ne m'était doux de te faire voir mon dévouement dans toute sa profondeur, si ce que je prévois arrive, j'aurai la consolation de penser que j'avais tout prévu et que je m'étais résigné à tout, sans te parler de rien, uniquement pour te donner une preuve de soumission et d'amour. Alors, si tu conserves encore quelque temps mon souvenir, peut-être ne sera-ce pas avec l'idée que ce Victor t'avait peu aimée, comme tu le lui reproches quelquefois. Toute mon ambition, mon Adèle adorée, est de te prouver mon dévouement; c'est à cela que sera consacrée toute ma vie, qu'elle dure soixante ans ou qu'elle dure deux mois.

Je t'en conjure donc encore, ne t'inquiète pas; les choses suivront maintenant leur ordre naturel, je viens de donner aux évènements une impulsion dont je ne suis maintenant pas plus le maître que toi. D'ailleurs, dans toutes les chances, il s'en trouve certainement une de bonheur, j'ai dû ne te présenter que celle-là parce que, je te le redis encore, les autres ne peuvent tomber que sur moi. Il eût été lâche de t'en parler. Tu désirais, c'est la seule chose que j'aie considérée et je n'ai aucun mérite à avoir fait ce qui était strictement mon devoir. À présent, si tous mes rêves s'évanouissent, je n'aurai plus qu'à les suivre; et il te restera à toi une grande réalité, c'est d'avoir inspiré un amour véritable, un amour profond et dévoué. Maintenant, ma bien-aimée Adèle, je puis parler ainsi d'une voix ferme et sérieuse, parce que l'heure est peut-être bien voisine où je confirmerai par les actions ce que tu n'as peut-être jusqu'ici considéré que comme des mots. Ce sera ma dernière joie.

Cependant tout peut encore tourner à bien. Ce ne serait pas la première fois depuis que je t'aime que mon bonheur aurait passé mes espérances. Enfin, cela est peu probable, mais n'est pas impossible. Chère amie, mon Adèle, pardonne-moi de reculer ainsi devant ce malheur après t'avoir pourtant osé dire que j'étais résigné; c'est que mes espérances étaient si belles et si douces! — Attendons.

Seulement pour que cette lettre ne se termine pas sans une plainte, je te dirai, chère Adèle, qu'il a été bien amer pour moi après avoir médité cette lettre pendant deux jours de la voir si singulièrement accueillie chez toi. Toi-même, mon amie, tu m'as presque reproché les formules apologétiques que ma position et tes intérêts comme les miens m'imposeraient quand même le respect dû à mon père ne me les dicterait pas. Tu m'as parlé de

flatteries, Adèle, je ne t'en veux pas, mais cela m'a affligé, tu as peut-être dit ce mot légèrement, comme lorsque tu as flétri de ce mot les expressions de l'enthousiasme que tu m'inspires. Quelquefois tu emploies des paroles auxquelles tu n'attaches sans doute aucune signification fâcheuse et qui pourtant m'entrent bien avant dans le cœur. Tu m'avais dit dans ta précédente lettre, *avec un père rien n'humilie,* je ne pense pourtant pas entièrement cela. Adieu. À demain. Je t'écrirai encore. Je t'aime au delà de ce que tu peux supposer.

Samedi, 4 h. 1/2 du soir.

Imagine-toi, chère amie, que depuis ce matin, je n'ai pas un moment de liberté! Je voulais passer toute cette journée à travailler et à t'écrire et j'ai été contraint de subir des visites. Plains-moi et ne m'accuse pas. J'avais tant de choses à te dire, je voulais te rendre compte de ma semaine dont tout le commencement a été pris par cette lettre et les tracasseries du *bal de poëte.* Comment as-tu pu, soit dit en passant, douter un seul instant que je m'asbtienne d'y aller, quand cela te déplaisait. Que m'importe d'être bien ou mal avec tous ces gens-là? Seulement tu me disais que je ne sentais pas comme toi, et ces paroles m'affligeaient d'autant plus, que tu es allée, toi, bien souvent (et cela tout récemment encore à cette soirée sur laquelle tu as voulu me donner des explications) à des bals où je n'étais pas. Enfin, tu sens maintenant comme j'ai toujours senti et je t'en remercie, car j'en suis bien heureux. Adieu, mon Adèle, s'il y a quelque chose de triste dans ma lettre d'hier, songe qu'il n'y a rien de froid. Bien loin de là, jamais je ne t'ai plus aimée ou je n'ai plus senti combien je t'aime qu'à présent, quand le sacrifice s'approche peut-être inévitablement.

Adieu, adieu, mon adorée Adèle, je t'idolâtre, je t'embrasse et suis jusqu'au dernier instant ton fidèle mari.

VICTOR.

Ne t'alarme pas pourtant. Tout se dénouera peut-être heureusement.

Dimanche, 10 h. 1/2 du matin (10 mars).

Puisque je ne puis te voir, ma douce et généreuse Adèle, du moins vais-je t'écrire. Je rentre, le cœur gonflé de reconnaissance pour toi et d'un sentiment que je ne qualifierai pas de peur de t'affliger, contre ceux qui te font ainsi pleurer. Pendant que j'étais près de toi debout et en apparence calme et froid, mon Adèle, je bouillais d'impatience et d'indignation, laisse-moi dire le mot. Te voir tourmenter de la sorte sans but, toi la plus tendre et la meilleure des filles, non, je ne sais comment je me suis contenu. J'aurais voulu élever hautement la voix, te protéger, te défendre de toute ma force et de toute ma colère. Oh! que cela m'eût soulagé! Je ne serais pas ici maintenant oppressé, car toutes les larmes que je n'ai pu verser avec les tiennes, toutes les paroles que je n'ai pu dire pour toi me sont retombées sur le cœur et m'étouffent. Adèle, cependant ta mère est bonne, mais elle ne voit ni de haut, ni de loin, elle n'est jamais à ton élévation, en cela elle ressemble à toutes les femmes; c'est ce que je lui pardonnerai toujours de grand cœur, excepté quand cette médiocrité d'esprit la conduira comme aujourd'hui, à tourmenter mon Adèle, ma noble, mon excellente, ma bien-aimée Adèle, celle au delà de laquelle il n'est pour moi ni bonheur, ni vertu dans la vie; car je suis attaché à toi, ange, par tous les points de mon âme, et chez moi tout ce qui aime la vertu comme tout ce qui veut le bonheur est à mon Adèle, mon Adèle adorée. Aussi les liens qui m'unissent à toi sur la terre ne se briseront que lorsque tous les autres liens de la vie se rompront, et alors mon âme libre sera encore et plus que jamais à toi.

Qu'il m'eût été doux de te défendre, de te venger aujourd'hui! Mais je n'osais pas plus lever la tête pour te défendre que tomber à tes pieds pour te consoler. J'aurais craint d'accroître la colère de ta mère et de voir se tourner sur toi ce qu'elle aurait peut-être hésité à diriger vers moi. Pourtant, chère amie, c'est avec bien de la joie que j'aurais fait le sacrifice de toute fierté, si à ce prix j'avais pu racheter le chagrin que tu souffrais; j'aurais volontiers subi moi-même toute cette colère, pour la détourner de toi. Mais la crainte de tout gâter en m'en mêlant m'a retenu. Du moins, chère amie, si ma reconnaissance et ma profonde approbation peuvent te consoler de quelque chose, tu les as dans toute leur plénitude.

Adieu, je vais sortir afin de te voir de loin à l'église, tu ne me verras pas, mais je serai là; c'est ce qui m'arrive bien souvent. Adieu, à mon retour, Adèle, je continuerai. Je me sens moins triste en pensant que je vais jouir de ta vue.

Deux heures et demie.

Ton petit frère vient de me tourmenter pour aller avec lui à cette exposition de tableaux; mais je t'imite et je reste. Mon Adèle, tu t'ennuies sans doute en ce moment; ce serait un supplice pour moi de penser que tu donnes le bras à un autre; mais si j'avais su que cela dût entraîner tant de peines pour toi, j'aurais encore préféré ce supplice, tout insupportable qu'il est pour moi. Si je pouvais penser que tu éprouves la même répugnance à donner le bras à un autre homme, que moi à une autre femme, alors je ne regretterais rien; mais Adèle, quelque idée que j'aie de ta tendresse pour moi d'après les preuves dont tu daignes m'en combler tous les jours, puis-je jamais croire qu'elle égale la mienne pour toi? En vérité, quand je descends en moi-même, je ne me sens pas tant de présomption.

La scène si triste de ce matin m'a rappelé, chère amie, les contestations que j'avais à soutenir l'hiver dernier avec ma mère pour des choses de ce genre, cependant cette noble mère savait s'arrêter au point où ma résistance fût devenue une douleur.

Mon Adèle, pardonne-moi de t'avoir parlé peut-être un peu durement ce matin de ta mère dans ma lettre, il m'est impossible de te voir maltraiter ainsi et de conserver mon sang-froid; mais la crainte de t'affliger aurait peut-être dû m'arrêter; c'est à quoi je n'ai pas réfléchi dans le premier moment. Pardonne-moi.

Notre entretien d'hier soir m'a vivement ému, et en rentrant, ta lettre, cette lettre si tendre et si touchante[1] a prolongé cette émotion jusqu'au mo-

[1] Cette lettre répond à celles du 2 et du 4 mars : «...Comment peux-tu me dire que la seule considération qui doive me faire envisager mon mariage avec toi comme avantageux pour moi est *le rang de ton père?* Quelle erreur est la tienne!.. Et que me font les rangs, les dignités? Serais-tu dans une position qui te mettrait au-dessous des autres, que je ne t'en aimerais pas moins. Ton âme n'en changerait pas. Tu serais toujours Victor, ce Victor que j'aime surtout tel qu'il est, non dans un salon, entouré d'hommages, mais seul, pauvre même... Je te déclare que la dernière des considérations est pour moi celle que tu mettais au-dessus des autres... Que me fait d'être la femme d'un académicien pourvu que je sois la tienne, et comprends ce que me doit faire d'être la belle-fille d'un général, et si quelquefois je te dis de travailler, ce n'est sûrement pas pour que tu acquières de la gloire, mais bien parce que je désire arriver à pouvoir te dédommager de tes peines... J'ai trouvé la lettre que tu as écrite à ton père très bien, elle serait bien si tu n'avais pas par trop loué ton Adèle. Je ne suis nullement angélique, c'est une idée qu'il faut que tu t'ôtes de la tête, je suis terrestre. Si quelque chose m'élevait, ce serait sûrement la tendresse que tu me portes et si quelque chose pouvait donner à ton père l'idée d'une personne peu ordinaire, ce serait d'être aimée de toi... Pourquoi toujours me parler de cet artiste si loin de ma pensée et auquel je n'ai pas donné cinq minutes d'attention. Il est trop heureux que tu y aies pensé un instant... Adieu, mon ami, tâche de me lire, car chaque fois que je t'écris, le cœur me bat.» (*Reçue le samedi 9 mars 1822.*)

ment où je me suis doucement endormi en rêvant de toi. C'est dans cet instant même, ma chère et trop bonne Adèle, que notre bonheur ou notre malheur se décident loin de nous. Oui, je compte sur ta tendresse, je vois et j'admire ton courage, ton dévouement me pénètre, mais je t'en supplie, ne compromets jamais pour moi ton repos. Dans quelques jours peut-être, je ne serai plus qu'un malheureux qu'on te dira d'oublier, et si cet oubli me semble pouvoir assurer ta tranquillité, je te le dirai moi-même; mais ce sera les dernières paroles que ma bouche prononcera.

Pourtant, mon Adèle adorée, j'aurais été bien heureux dans mon malheur d'inspirer un dévouement pareil à celui que tu me promettais hier; hélas! à quels rêves ne faut-il pas renoncer dans la vie? J'aurai passé en t'aimant, t'aimer aura été l'histoire de toute ma vie... Je ne me plains certes pas de ce sort. Adieu, adieu, ma bien-aimée Adèle; je t'embrasse comme je t'aime, reçois autant de baisers de ton mari que tu as versé de larmes pour lui.

V.-M. H.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Lundi (11 mars).

Toutes mes idées sont confuses et en désordre dans ma tête; la soirée d'hier, le dévouement, les paroles tendres de mon Adèle bien-aimée me jettent dans une douce et triste rêverie, dont je voudrais pouvoir fixer sur ce papier la vague émotion, afin de te montrer en quel état je suis loin de toi. Ton image ne m'apporterait que de la joie si avec les souvenirs de notre passé elle ne ramenait les pressentiments de notre avenir.

Je viens de prendre tes cheveux car dans le grand et fatal doute qui m'obsède depuis trois jours j'avais besoin d'une réalité qui vînt de toi, d'un gage palpable de cet amour angélique auquel tu m'as permis de croire. Seul un instant, j'ai couvert tes cheveux de baisers, il me semblait en les pressant sur mes lèvres que tu étais moins absente; il me semblait que je ne sais quelle communication mystérieuse s'établissait peut-être au moyen de ces cheveux bien-aimés entre nos deux âmes séparées. Ne souris pas, Adèle, du délire où je m'égare. Hélas! si peu d'heures dans ma vie se passent près de toi, chère amie, que je suis contraint souvent de chercher, soit en baisant tes cheveux, soit en relisant tes lettres, un moyen d'apaiser cet immense besoin de toi qui me dévore. C'est par ces moyens artificiels que je vivais pendant notre longue séparation, et puis l'espérance restait toujours devant mes yeux.

L'espérance!... Dans huit jours, dans trois jours, qui sait s'il m'en restera quelque chose? Pourquoi la destinée change-t-elle quand le cœur ne peut changer? Enfin, quelque sort qui se présente, Adèle, je l'attends de pied ferme; je me souviendrai que tu as daigné m'aimer, et que n'affronterais-je pas avec cette pensée? On a d'ailleurs toujours une porte ouverte pour sortir du malheur, et du jour où la dernière espérance me sera enlevée, je fuirai par là. J'irai commencer une autre vie, qui, tout amère qu'elle soit, ne le sera pas certainement autant que celle-ci, sans toi. Adieu pour aujourd'hui. Oh! que j'ai soif de te voir!

Mercredi, 3 heures et demie (13 mars).

Adèle, mon Adèle! je suis ivre de joie. Ma première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à un grand malheur, c'est le bonheur qui vient! — Il n'y a qu'un nuage. Adieu pour quelques heures; je te porterai dès ce soir cette lettre, ma bien-aimée et trop généreuse Adèle.

IV

La réponse du général Hugo est enfin arrivée : il donne son consentement[1] ! Il est même heureux d'avoir à le donner; car il a, lui-même, à se faire pardonner par ses fils une chose grave; trois semaines après la mort de leur mère, il a épousé la femme pour laquelle il a quitté sa famille, et il n'en a seulement pas informé ses enfants. C'est là « le nuage ». N'importe, même avec ce nuage, c'était le ciel qui s'ouvrait pour Victor, au moment où il n'osait plus l'espérer.

Après le consentement obtenu du père, la première lettre qu'écrit Victor sera un grand cri de joie. Il est doublement heureux : l'obstacle sérieux à son mariage est levé, et son Adèle vient de lui donner la preuve la plus irrécusable d'amour qu'il pût souhaiter. La petite bourgeoise si timorée d'autrefois s'est élevée, ou, mieux, a été élevée par lui à la passion la plus magnanime. Elle a vu la sombre résolution avec laquelle Victor attend l'arrêt de son père; si la réponse est négative, il mourra ! Et elle ne veut pas qu'il meure ! si le consentement paternel lui est refusé, qu'il l'emmène, qu'il l'enlève, elle est toute prête à le suivre. Mais le consentement est donné et le généreux sacrifice est inutile. Il n'y a plus à attendre pour arrêter le jour du mariage que cette malheureuse pension royale qui doit fournir un fonds un peu fixe à l'établissement du jeune ménage.

En attendant, voilà Victor officiellement reconnu enfin pour le fiancé d'Adèle. Même, sur ses instances, on lui fera sa place dans la villégiature annuelle de Mme Foucher. On loue un appartement à Gentilly et, dans le jardin qui en dépend, il y a un ancien colombier en forme de tourelle où s'installera Victor. Il pourra prendre ses repas avec la bien-aimée, la voir à tous les instants du jour...

Par exemple, Mme Foucher exigera qu'habitant sous le même toit, Adèle et Victor ne soient jamais seuls. Ce qu'il ne peut lui dire, il est donc forcé de le lui écrire, et cela nous vaut la lettre lyrique du 23 mars.

[1] Consentement conditionnel; nous avons retrouvé récemment copie de cette lettre du général Hugo

Mon cher Victor, l'œil d'un bon père ne quitte jamais de vue ses enfants : je savais que tu étais vivement épris d'une demoiselle et j'avais deviné ton choix. Je savais de plus que tu devais m'écrire à ce sujet à la fin de ton deuil, et quand ta lettre m'est arrivée, elle était attendue. Tu me peins en amant passionné les sentiments de ton cœur et l'heureux retour dont ils sont payés; tu me parles de rang, de naissance, de fortune. Je sais que ces distinctions disparaissent devant les sentiments de la nature des tiens. Mais tout cela exige de ma part une explication que je ne te ferai pas attendre.

Je suis loin de blâmer ton attachement pour Mlle Foucher. Mais n'es-tu pas trop jeune pour songer à des liens aussi sérieux que ceux du mariage? Et quand tu aurais à ton âge cette maturité qu'ils réclament, quel est ton état dans le monde pour soutenir une femme et élever des enfants?

Sans les malheurs politiques qui m'ont privé des ressources acquises par mes nombreux succès, je te dirais, comme je le pense, que M. Foucher ayant été mon collaborateur et mon ami, son rang dans la société suffit au mien, et que le défaut de fortune de sa demoiselle serait très réparable en faveur de ses belles qualités, puisqu'alors tu en aurais assez pour vivre honorablement ensemble.

Mais, mon ami, il n'en est pas ainsi. Le million de réaux qui m'avait été accordé et celui qui m'avait été promis en Espagne, n'ont pu recevoir d'emploi, parce que l'on ne m'a pas permis de m'occuper d'autres affaires que celles du Prince, et le premier a été perdu dans mon portefeuille à Vittoria, tandis que le second ne m'a jamais été remis. La propriété que j'ai achetée après la rupture par les tribunaux espagnols des liens qui m'attachaient à ta mère, et sur laquelle mon épouse actuelle n'a que des droits proportionnés à son apport, cette propriété, dis-je, était construite sur un fonds national, et je ne pourrai retirer quelque indemnité de sa perte qu'en risquant un procès dispendieux avec le général qui me l'a vendue. ...De ce tableau il résulte qu'avant de songer au mariage, il faut que tu aies un état ou une place et je ne considère pas comme telle la carrière littéraire, quelle que soit la manière brillante dont on y débute. Quand donc tu auras l'un ou l'autre, tu me verras seconder tes vœux auxquels je ne suis point contraire. Agis dès lors pour remplir cette condition et dis-moi si je puis concourir avec tes amis pour t'y faire arriver promptement. (*Bibliothèque Nationale.*)

Vendredi soir (15 mars).

Après les deux ravissantes soirées d'hier et d'avant-hier, je ne sortirai certainement pas ce soir; je vais t'écrire. Aussi bien, mon Adèle, mon adorable et adorée Adèle, que n'ai-je pas à te dire! O Dieu! depuis deux jours je me demande à chaque instant si tant de bonheur n'est pas un rêve; il me semble que ce que j'éprouve n'est plus de la terre, je ne comprends pas le ciel plus beau.

Tu ne sais pas, Adèle, à quoi je m'étais résigné. Hélas! le sais-je moi-même? Parce que j'étais faible, je me croyais calme, parce que je me préparais à toutes les démences du désespoir, je me croyais aguerri et résigné. Va, laisse-moi m'humilier à tes pieds, toi qui es si grande, si tendre et si forte, j'aurais pensé atteindre aux bornes du dévouement en te sacrifiant ma vie, toi, ma généreuse amie, tu étais prête à me sacrifier ton repos.

Adèle, à quelles folies, à quels délires ton Victor ne s'est-il pas livré durant ces huit éternels jours? Tantôt j'acceptais l'offre de ton admirable amour[1], poussé aux dernières extrémités par une lettre de mon père, je réalisais quelque argent, puis je t'enlevais, toi ma fiancée, ma compagne, ma femme, à tout ce qui aurait voulu nous désunir, je traversais la France avec le nom de ton mari pour aller dans quelque terre étrangère en chercher les droits; le jour nous voyagions dans la même voiture, la nuit nous repo-

[1] « Tu as sans doute cru que je parlais sans réflexion lorsque je te disais que je te suivrais partout. Mais c'est la résolution la plus méditée et la plus réfléchie... Et lorsque tu me dis que c'est peu généreux à toi de m'enlever à ma patrie, à mes parents, crois-tu donc encore qu'il serait plus généreux à toi de m'abandonner et de me laisser seule, puisque toi n'y étant pas, je suis aussi isolée que si j'étais dans un désert... Mais, cher ami, que ce ne soit qu'aux dernières extrémités que nous nous trouvions forcés de quitter ce que j'ai après toi de plus cher au monde... quand je pense qu'il est possible que je laisse de semblables parents dans la douleur, je voudrais qu'ils n'eussent jamais rien fait pour moi. Mais je pense aussi qu'ils auront d'autres sujets de consolation, qu'ils ont d'autres enfants, et que toi, mon ami, tu es seul au monde.

...Mon ami, ne vois dans cette action que tu dis être généreuse que de l'égoïsme de ma part. J'ai peur de ne pouvoir supporter un pareil événement et c'est pour moi que j'agis; c'est parce que l'inquiétude m'enverrait dans la tombe... Ce n'est pas du dévouement... Mais ne crois pas pouvoir me laisser sans me retrouver folle ou morte. (*Reçue le mercredi 13 mars 1822.*)

sions sous le même toit. Mais ne crois pas, ma noble Adèle, que j'eusse abusé de tant de bonheur; n'est-il pas vrai que tu ne me fais pas l'affront de le croire? Tu aurais été plus respectable et plus respectée que jamais de ton Victor; tu aurais pu coucher dans la même chambre que lui, sans avoir à craindre un attouchement, ni même un regard. Seulement, j'aurais dormi ou veillé sur une chaise ou à terre près de ton lit, comme le gardien de ton repos, le protecteur de ton sommeil. Le droit de te défendre et de te protéger eût été de tous les droits de ton mari le seul que ton esclave eût réclamé, jusqu'à ce qu'un prêtre lui eût donné tous les autres.

Adèle, en m'abandonnant à ce songe charmant au milieu de tant de malheurs, j'oubliais tout... Puis le réveil arrivait, et avec lui le remords d'avoir conçu un moment de pareils projets, je me rappelais tes parents, ta tranquillité, tes intérêts, je me reprochais d'avoir assez peu de dévouement pour en accepter tant, d'être assez peu généreux pour consentir à tant de générosité, moi qui ne m'étais jamais rêvé que faisant ton bonheur ou t'immolant le mien. Alors je me maudissais comme le démon de ta vie, je me souvenais de toutes les souffrances qui te sont venues de moi, et je prenais cette folle résolution pour laquelle tu versais hier soir ces larmes que je suis si coupable d'avoir fait couler, j'allais trouver quelque ami malheureux comme moi, qui eût perdu comme moi le dernier espoir et n'eût plus comme moi qu'à demander à la vie sa dernière douleur.

Adèle, oh! ne me hais pas, ne me méprise pas pour avoir été si faible et si abattu quand tu étais si forte et si sublime. Songe à mon abandon, à mon isolement, à ce que j'attendais de mon père, songe que depuis huit jours j'avais la perspective de te perdre, et ne t'étonne pas de l'excès de mon désespoir. Toi, jeune fille, tu es admirable, et en vérité je crois que ce serait flatter un ange que de te le comparer. Tu as tout reçu de ta nature privilégiée, tu as de l'énergie et des larmes. O Adèle, ne prends pas ces paroles pour de l'enthousiasme aveugle; cet enthousiasme a déjà duré toute ma vie et n'a fait que s'accroître de jour en jour. Toute mon âme est à toi, si toute mon existence n'avait pas été à toi, l'harmonie intime de mon être aurait été rompue, et je serais mort, oui mort nécessairement.

Telles étaient mes méditations, Adèle, quand la lettre qui contenait mon avenir est arrivée. Si tu m'aimes, tu sais quelle a été ma joie, je ne te peins pas ce que tu dois avoir senti.

Mon Adèle, pourquoi cela ne s'appelle-t-il que de la joie? Est-ce qu'il n'y a pas de mots dans la langue humaine pour exprimer tant de bonheur?

Ce passage subit d'une résignation morne à une félicité immense a ébranlé mon âme pour longtemps. J'en suis encore tout étourdi, et parfois

je tremble d'être brusquement réveillé de ce beau songe divin. Oh! tu es donc à moi, tu es donc à moi! Bientôt, dans quelques mois peut-être, cet ange dormira dans mes bras, s'éveillera, vivra dans mes bras, toutes ses pensées, tous ses instants, tous ses regards seront à moi! toutes mes pensées, tous mes instants, tous mes regards seront à elle, mon Adèle!...

Ah! je puis donc enfin quelque chose sur mon avenir. Avec tant d'espérance, quel courage n'aurai-je pas! Avec tant de courage, quel succès n'obtiendrai-je pas! De quel fardeau je suis soulagé! Comment! ce n'est que d'avant-hier! Il me semble qu'il y a déjà longtemps que mon bonheur est à moi. J'ai tant senti dans ces deux jours!

Et ta lettre de mercredi soir! Comment t'en remercier, mon Adèle? Je ne croyais pas qu'en un pareil moment rien pût ajouter à mon bonheur, ta lettre m'a fait éprouver que cette émotion de l'amour et de la joie n'a pas de bornes dans le cœur humain. Quelle épouse noble, tendre et dévouée m'est destinée! Comment te mériterai-je jamais, Adèle! Je ne suis que néant près de toi. Autant je relève la tête devant tout autre, autant je m'abaisse avec respect devant toi. Ainsi donc tu m'appartiendras! Ainsi je suis appelé sur la terre à une félicité céleste! Je te vois jeune épouse, puis jeune mère, et toujours la même, toujours mon Adèle, aussi tendre, aussi adorée dans la chasteté du mariage qu'elle l'aura été dans la virginité du premier amour. Chère amie, dis-moi, réponds-moi, conçois-tu ce bonheur, un amour immortel dans une union éternelle! Hé bien, ce sera le nôtre.

Ce matin, j'ai répondu à mon père. Il n'y a dans sa lettre que deux mots affligeants, ceux qui annoncent ses nouveaux liens. Ma mère a pu lire ce que je lui ai écrit ce matin, mon enivrement ne m'a point fait oublier mon deuil; tu ne peux m'en blâmer, ma noble amie. D'ailleurs, j'espère avoir tout concilié. Je suis son fils et ton mari. Tout mon devoir est là.

Je n'oublie pas que tu m'as dit que le compte de ma semaine ne serait pas sans intérêt pour toi. Je t'avouerai que jusqu'à mercredi j'ai essayé inutilement de travailler. Les heures s'écoulaient à lutter contre l'extrême agitation de mon esprit. J'étais plein de celle que je craignais de perdre, et toutes mes idées s'arrêtaient là. Hier, j'ai pu travailler. Aujourd'hui, j'ai passé tout le jour à courir les ministères, métier que je dois recommencer demain, après avoir donné toute la matinée au travail. La soirée sera bien heureuse.

Mon Adèle, c'est maintenant qu'aucun obstacle ne me rebutera, ni dans mes travaux, ni dans mes demandes. Chaque pas que je ferai dans ces deux routes me rapprochera de toi. Comment me sembleraient-elles pénibles? ne me fais pas l'injure de penser cela, je t'en supplie. Qu'est-ce qu'un peu de peine pour conquérir tant de bonheur? N'ai-je pas mille fois offert au ciel de l'acheter de mon sang? Oh! que je suis, que je serai heureux!

Adieu, mon angélique et bien-aimée Adèle, adieu! je vais baiser tes cheveux et me coucher encore loin de toi, mais en rêvant à toi. Bientôt peut-être, ce sera à tes côtés. Adieu, pardonne tant de délire à ton mari qui t'embrasse et t'adore pour les deux vies.

V.-M. H.

Ton portrait?

Ce dimanche matin [17 mars][1].

Tu m'as accusé hier d'injustice, mon Adèle, puis tu as ajouté avec ton sourire doux et triste : *Je ne t'en veux pas.* Quelque convaincu que je fusse du peu de réalité de cette injustice que tu me reprochais, cela aurait suffi, certes, pour me faire tomber à tes genoux si nous avions été seuls. Tu ne m'as point voulu dire adieu, et quoique dans l'état où j'étais je n'eusse pas besoin de cela pour souffrir toute cette nuit, je te dirai à mon tour que je ne t'en veux pas. — Adèle, mon profond respect, mon culte pour toi est tel que pour ne pas considérer comme une sorte de sacrilège la familiarité que tu as daigné me permettre avec toi, j'ai besoin de me rappeler à chaque instant et cette permission même et tous mes droits. Juge maintenant de la commotion que je dois éprouver quand je te vois flétrie de la familiarité de quelque autre homme, quand je te vois descendre de toute la hauteur où tu es placée dans mon admiration et mon estime pour tomber dans l'intime égalité d'un être vulgaire et d'un homme! Hier, malgré toutes les petites contrariétés dont je t'ai parlé et l'ennui de tout ce qui nous entourait, je jouissais d'un grand bonheur intérieur, de celui de me sentir enfin élevé au nom de ton mari, car je crois t'avoir dit combien le rang moral est à mes yeux au-dessus du rang social; c'est dans ce moment que j'ai été brusquement heurté par cette parole familière qui t'a tout à coup dégradée jusqu'à celui qui la prononçait. Tu ne peux concevoir ce qui s'est passé en moi dans ce moment-là. Le souvenir de cette prière, oubliée par toi durant dix-huit mois alors qu'elle aurait dû t'être plus sacrée que jamais, et réitérée inutilement il y a cinq mois, lorsque le simple sentiment des convenances, quand même tu n'aurais jamais pensé à moi, aurait dû t'avertir de la dignité de ton sexe, de ton âge et de ton âme; ce souvenir et la nécessité de renouveler pour la troisième fois un avis que je n'aurais pas dû être contraint de t'adresser une seule, tout cela m'a accablé comme si on m'avait dit : elle, que vous aimez, que vous respectez comme Dieu ne vous aime point et ne se respecte pas. Cela m'a semblé si étrange, qu'il m'est venu des idées étranges; ce qui eût été naturel pour toute autre femme, mais était monstrueux et odieux à ton égard. Aussi à peine la

[1] Inédite.

réflexion amère dont tu t'es offensée si justement m'est-elle échappée que je m'en suis repenti. Pourtant cela aura pu te faire voir à quel point j'étais ému, humilié et tourmenté pour une chose que tu parais traiter sans conséquence. Je t'ai quittée sans un mot de réconciliation de toi. Aujourd'hui, j'espère que cet orage se dissipera. Cependant je ne me dissimule pas que n'ayant pas le cœur content, il me sera impossible de t'aborder avec un visage joyeux. J'attendrai que tu m'expliques cette opiniâtreté incompréhensible pour moi de ne tenir nul compte d'une prière que je n'aurais pas même dû être contraint de te faire. J'apporterai les meilleures dispositions à t'entendre, je cherche même d'avance à te justifier dans mon esprit, mais j'avoue que je n'y parviens pas. À toi, il te suffira peut-être d'un mot. Tu m'as sans doute hier soir accusé après mon départ de sévérité et de rudesse, quand j'avais le cœur plein de pardon et de tristesse. Adèle, toi qui me dis injuste, n'es-tu pas quelquefois un peu injuste toi-même de m'attribuer la gêne et le silence que m'imposent les regards de tous ceux qui nous entourent? Si nous étions seuls, si nous pouvions nous expliquer librement, tu verrais si ton Victor est dur et inflexible comme tu le crois.

Chère amie, ta lettre d'hier soir m'a versé un peu de baume sur le cœur. Les détails charmants dont tu me parles, ma femme, étaient loin de m'occuper peu, comme tu le penses. Je ne souffrirai certainement pas que tes parents fassent le moindre sacrifice quand le bienheureux moment sera venu[1]. Je vais dès à présent commencer des économies qui accroîtront un peu mes autres ressources; je regrette presque ce vil or que j'ai prodigué l'an dernier pour des ingrats. Enfin!... Je voudrais pouvoir t'offrir un temple et non une maison. Tu verras. Travailler, économiser et solliciter, voilà ma vie jusqu'à notre mariage.

Adieu, bien-aimée Adèle, embrasse-moi. J'espère que ce soir nous nous serons pardonné mutuellement. Il m'eût été bien doux d'habiter Gentilly près de toi[2]. Les raisons que tu me donnes ne me satisfont pas. Tu auras peut-être un voisin inconvenant.

Adieu, adieu, pense à moi et embrasse-moi encore.

Ton mari fidèle et respectueux.

[1] « ...Il faudra nécessairement trouver quelque argent pour le moment du mariage. Certainement mes parents sont là, mais peut-être serait-ce trop que de leur demander tout ce qu'il faudra pour cette époque. Tu connais mes goûts et combien j'ai peu d'ambition; mais enfin il faut avoir un chez soi. » — [2] « ...Tu me parlais, je ne sais si c'est sérieusement, de venir à Gentilly. Quelle serait ma joie si cela se pouvait!... Il faut que tu sois à Paris pour toutes tes affaires. » (*Reçue le 16 mars 1822.*)

Jeudi, neuf heures et demie du soir (21 mars).

Si tu savais comment s'est écoulée ma soirée jusqu'à cette heure, tu te rirais peut-être de moi. Mais non, car je ne doute pas que tu ne sois digne d'être aimée ainsi. Pendant que tu penses à tout autre chose à cette soirée, je vais t'écrire, et certainement quelque bonheur que tu puisses trouver là, le mien sera plus grand que le tien.

Je ne te parle pas, Adèle, de cette soirée[1], tu y es allée, il suffit. Sois tranquille, chère amie. Jamais tu n'auras à craindre cette tyrannie dont tu parlais aujourd'hui, jamais, sous prétexte qu'il ne sera pas partagé par moi, je ne te priverai d'un amusement, je ne pourrai même avoir un instant cette pensée, car du jour où tu te seras créé des plaisirs hors de notre bonheur, tout sera fini pour moi, tu ne m'aimeras plus, et à cela qu'aurais-je à dire? Pour moi, quand je m'abstiens d'un bal ou d'une fête où je ne te trouverais pas, je t'avoue que je n'y ai aucun mérite; je fais précisément tout le contraire d'un sacrifice. Il me serait insupportable d'aller dans un lieu de joie où celle qui fait ma seule joie ne serait pas, où je n'éprouverais que l'ennui de ton absence; alors en restant chez moi j'obéis à un égoïsme, qui est tout simplement la conséquence de mon amour pour toi. Aussi, je me garde bien de te parler de si peu de chose, cependant, Adèle, si tu connaissais cette partie extérieure et publique de ma vie dont tu ne peux avoir qu'une idée très imparfaite, peut-être trouverais-tu que je t'immole des jouissances. Mais comme je ne goûte qu'une jouissance au monde, toutes les autres, quelles qu'elles soient, ne sont rien pour moi. Une fois seulement et tout récemment j'ai accepté une invitation de bal et je t'ai dit pour quelles considérations. Néanmoins en l'acceptant, il était de mon devoir de t'en parler. Tu me fis une observation qui était fort juste, c'est que tu n'y serais pas. C'est précisément pour cela que je t'en parlais. Quoique tu n'aies pas toujours jusqu'ici pensé de même, tu daignas me dire qu'il te serait moralement impossible d'aller

[1] «... Nous sommes invités à aller en soirée d'écarté chez Madame Carlier jeudi... Il m'est fâcheux de voir jouer et que tu n'y sois pas... Je serai malheureuse de ne pas t'avoir près de moi... J'ai fait des observations à maman pour n'y pas aller; maman m'a répondu qu'elle ordonnait que j'y allasse, qu'elle ne me laisserait pas seule chez nous et qu'il fallait savoir s'ennuyer pour ses parents.» (*Reçue le mardi 19 mars 1822.*)

à une fête où je ne serais pas. Ces paroles me remplirent de joie et fixèrent ma résolution. Je prétextai une indisposition, je fis plus, je la feignis, rien ne put m'empêcher de te donner cette marque d'obéissance et de me sauver en même temps d'un ennui. Tu vois, chère amie, que ce que je veux, je le veux bien; je sais, moi, trouver des raisons auxquelles on ne peut répondre.

Adieu pour ce soir, chère, bien chère Adèle, tu vas rentrer tard et fatiguée, puisses-tu m'avoir donné une pensée dans toute ta soirée et bien dormir! Adieu.

Vendredi (22 mars).

Chère amie, que rien de ce qui est écrit plus haut ne te blesse. Je ne crois pas que ce que je t'ai dit là sans la moindre amertume puisse être amèrement interprété; mais je veux prévenir en toi tout chagrin, même ceux qui me semblent improbables.

Hélas! comment oserais-je me plaindre de toi, de toi, mon Adèle, qui es si bonne, si tendre, si généreuse, si noblement et si entièrement dévouée! À toutes les vertus de ta nature privilégiée tu ajoutes encore toutes les grandes et belles vertus de l'amour. Comment se fait-il, chère et bien-aimée Adèle, qu'un être tel que toi soit si singulièrement entouré d'esprits étroits et de cœurs arides? Ce n'est pas à cause de moi que je m'afflige de tout ce qui t'environne. Que m'importe ce que cela pense de moi? C'est pour toi qui es obligée de vivre au niveau de ces gens qui te traitent comme une égale et auxquels tu es si supérieure, c'est pour toi, noble amie, qui es condamnée à être incessamment examinée de leurs petits yeux, jugée de leur petit jugement, tourmentée par leur petite tyrannie. En vérité, il me semble voir une colombe parmi des canes, et je rirais bien de tant de discordance, s'il ne s'agissait de toi. Il y a bien des espèces d'animaux dans les hommes.

Chère amie, il est inutile de te dire combien j'excepte de tout cela tes parents, que j'aime puisqu'ils sont les tiens. Ils ont bien aussi quelquefois, à parler franchement, le tort de voir de près ou de travers, mais chez eux ce n'est pas un défaut, parce que ce n'est pas une habitude. Du reste, il me semble qu'ils te connaissent et t'apprécient, et surtout qu'ils t'aiment, ce qui me fait passer par-dessus tout.

Le tableau que tu me présentes de notre bonheur à Gentilly[1] m'a ému et transporté, quoiqu'il fût déjà tout entier dans mon attente et dans mon espérance. Tu dois croire, mon Adèle bien-aimée, que mon imagination n'a pas été moins prompte que la tienne à me représenter cette félicité. Elle me semble si grande qu'en vérité, accoutumé que je suis à souffrir toujours de malheurs inattendus, je regarde soigneusement et presque avec crainte dans l'avenir si je puis me confier à toute ma joie. Tout jeune que je suis, la douleur est pour moi une vieille connaissance avec laquelle il me serait maintenant bien cruel de renouer. C'est que je n'ai, moi, que de terribles résignations. Ne parlons plus de cela, à quoi bon se former des orages quand on est sous un ciel si pur et si beau? Le passé est passé, ne le ramenons pas à nous de force pour le mêler à notre avenir.

Adèle, tu as un Victor qui t'aime comme jamais femme ne fut aimée, qui est un homme et sait qu'on n'arrive au bonheur que par le travail et le danger; aie donc de la joie et du courage. Dans la vie, tu seras mon appui moral, et je serai ton appui physique. Va, nous ne chancellerons ni l'un ni l'autre. Un regard de toi me conduirait à tout, il m'élèverait au ciel comme il me précipiterait dans un abîme. Oui, chère amie, sois fière, car voilà la puissance que tu exerces, et que tu exerces sur un homme qui sentait la nécessité d'être homme lorsqu'il était encore enfant. L'immense supériorité que tu as sur moi ne m'épouvante pas, parce qu'elle m'inspire la force de franchir cet intervalle. Puisque mon être est lié au tien, il faut bien qu'il marche près du tien et digne du tien, peu d'oreilles humaines comprendraient le langage que je te parle ici, mais je ne sais personne au monde qui soit plus que toi digne qu'on lui parle avec l'âme et le cœur.

Samedi (23 mars).

Ainsi je te verrai tous les jours, ainsi nous habiterons sous le même toit en attendant mieux encore. Ainsi chaque matin en me levant je pourrai voir les premiers rayons du soleil se réfléchir sur les vitres derrière lesquelles dormira ce que j'ai de plus cher et de plus précieux au monde. Je serai là

[1] « Tu vas donc venir à Gentilly! Comme j'en serai heureuse!... Nous aurons souvent des contrariétés, mais nous les supporterons parce que nous serons sous le même toit et je serai si contente de savoir que tu es si près de moi. Je te verrai tous les jours, tous les jours je te parlerai. Quand nous aurons des discussions nous serons moins longtemps fâchés. Lorsque je serai dans le jardin et que tu seras à ton colombier, nous nous dirons bonjour. Tu vas rire de mes projets et si tu t'en moques, je me brouillerai avec toi. » (*Reçue le mardi 19 mars 1822.*)

au haut de cette tour comme la sentinelle qui veillera sur ton bonheur et ton repos; je travaillerai avec plus d'ardeur et de joie encore en songeant que le prix de ce travail est si près de moi.

Adèle, il ne manquera à tant de bonheur que la présence de celle qui en eût tant joui, car elle était ma mère, elle m'aimait et elle t'aimait aussi, toi en qui son fils plaçait tout son orgueil et toute sa félicité. Que ne t'a-t-elle tout à fait connue! Mais, mon amie, ses regards se sont trop arrêtés à tout ce qui t'entourait, elle t'a jugée d'après ceux à qui tu es si loin de ressembler; ses yeux n'ont pas été comme les miens pénétrer jusqu'à ton âme. Elle t'eût certainement aimée et estimée bien plus que moi, son Victor, si elle t'avait vue comme je te vois, si noble, si grande et si pure! Déjà mon long et opiniâtre amour l'étonnait, ma haute estime pour toi la gagnait lentement, et sans l'affreux malheur qui nous l'a si tôt enlevée, nous aurions peut-être été heureux par elle un an plus tôt.

Adèle, pardonne-moi de mêler des idées si tristes à d'autres idées si riantes; mais avant de me livrer entièrement à nos délicieuses espérances, tu ne peux me blâmer de donner encore un regard à cette mère admirable pour la mémoire de laquelle je voudrais te voir partager mon culte et mon amour. Une fois réunis, ce n'est pas elle qui nous eût imposé des entraves si singulières et presque si offensantes[1]. Elle eût cru s'humilier elle-même, si nous estimant tous deux, elle eût gêné notre liberté; elle eût voulu, au contraire, que, par de hautes et intimes conversations, nous nous préparassions mutuellement à la sainte intimité du mariage. Elle aurait su qu'il n'y a rien dans mes plus secrètes pensées qui soit dangereux pour toi et rien dans les tiennes qui ne soit utile et profitable pour moi. Son Victor t'aurait consultée en tout, se serait plu à te révéler dans la solitude tous les mystères de la poésie qui touchent de si près aux mystères de l'âme et de la vertu, et auxquels par conséquent tu es si digne d'être initiée. Le soir, qu'il m'eût été doux d'errer loin de tous les bruits, sous les arbres et parmi les gazons, devant toi et devant une belle nuit! C'est alors qu'il se manifeste à l'âme des choses inconnues à la plupart des hommes. C'est alors que toutes les formes de la nature semblent ravissantes et divines, et que tout paraît en harmonie avec l'ange qu'on aime. Dans ces moments, chère amie, la parole humaine est

[1] «...Je pense toujours au bonheur de te voir tous les jours. Je serai donc plus heureuse que je n'ai jamais été. Nous mangerons presque toujours à la même table et quand je dormirai je rêverai de toi et quand je me réveillerai je penserai que tu es près de moi. La même cloche nous dira qu'il est l'heure de nous donner mutuellement le bonjour... Mais aussi point de promenade ensemble dans le jardin sans maman. Tel est l'ordre. Je me vois bien souvent tourmentée. Mais il faut en savoir bon gré à mes parents. Ils le font parce qu'ils croient que cela doit être ainsi. Leurs vues sont louables.» (*Reçue le 21 mars 1822.*)

insuffisante à rendre ce qu'on éprouve, mais tu es de ces intelligences rares qui savent comprendre tout ce qu'elle ne peut exprimer. Tes yeux, Adèle, savent lire tout ce qu'on lit en eux. Ils entendent le langage céleste qu'ils parlent. Et moi, j'aurais voulu étudier dans une délicieuse solitude cette âme qui apparaît si belle dans ton beau regard, épier toutes tes émotions, recueillir tous tes doutes, recevoir toutes tes confidences; j'espérais me nourrir de la douceur et de la sublimité de tes entretiens, te dévoiler à toi-même tout ce que ta modestie ignore en toi, réveiller ces hautes idées nées avec toi, mais qui peut-être sommeillent encore, et te montrer quelle reconnaissance nous devons tous deux au Dieu qui t'a créée.

Il paraît que ce sont des rêves. — Nous ne serons jamais seuls, dis-tu, et par conséquent jamais ensemble; car pour être vraiment ensemble il faut être seuls. Ajoute à cela que personne chez toi n'est capable de comprendre la langue que j'aimerais à te parler comme à un homme de génie et certes bien plus encore; car une âme telle que la tienne est bien supérieure au génie. D'ailleurs cette langue, je te la parle ici, et je ne doute pas qu'elle ne te semble aussi claire qu'elle paraîtrait bizarre à des esprits limités et à des cœurs matériels.

Chère amie, il faut renoncer à transporter nos lettres dans nos conversations. Je n'en serai pas moins bien heureux, plus heureux que je n'aurais jamais osé l'espérer, je te verrai, je te parlerai souvent, et est-il quelque bonheur au-dessus de celui-là, si ce n'est de te posséder, félicité dont je me figure à peine toute l'étendue, et qui cependant m'est promise.

Avant de finir, je te dois le compte de ma semaine et je serai heureux si tu me donnes celui de la tienne. Les deux premiers jours ont été employés comme tu sais, depuis, je suis un peu fatigué de ce travail forcé. Alors j'ai profité de ce moment d'épuisement et de stérilité qui suit toujours un excès de composition, pour faire des choses insignifiantes. Ainsi j'ai remis au courant mon interminable correspondance, occupation très fastidieuse et qui me prend trop souvent un temps nécessaire, ce qui fait que je me déciderai quelque jour, en dépit du monde entier, à ne plus répondre à cette nuée de connaissances que pour la plupart je ne connais pas. Il faudra bien que le feu s'éteigne faute d'aliments. D'un autre côté, on me dit que ce silence obstiné passerait pour orgueil; c'est un ridicule que je tiens surtout à éviter. Je m'en rapporte à toi, mon Adèle, que me conseilles-tu? Ajoute à ces lettres les embarras non encore terminés de notre déménagement et les visites auxquelles mon nouveau logis ne me dérobe pas, mais qui ne me suivront heureusement pas dans ma tour; et tu verras qu'en somme la majeure partie de ma semaine s'est assez ennuyeusement et inutilement passée, excepté les moments où je t'ai écrit. Je compte employer mieux

pour mon plaisir et nos intérêts la semaine prochaine. Je me remettrai sérieusement à ce roman, puisqu'il te plaît. Je n'ai encore rien pu décider pour mon ode[1], je n'aurais pas balancé un moment à faire ce que tu désirais si cela ne dépendait que de moi, mais dans ton intérêt même, il est des avis que je dois ménager. Souvent un avis méprisé d'un ami utile nous fait un ennemi implacable, considération qui ne serait rien à mes yeux si ton sort n'était pas lié au mien. Tu vois donc, chère Adèle, que tu me condamnais sans m'entendre. J'espère pourtant que la destination de cette ode sera bientôt fixée. Il n'y a pas encore, certes, de temps perdu, et maintenant je dois regarder autour de moi à chaque pas que je fais dans ma carrière, parce qu'ils sont bien plus importants que lorsqu'elle ne concernait que moi.

Adieu, mon Adèle, ma femme bien-aimée, je pense que tu ne te plaindras pas de la brièveté de cette lettre. Tu dis que tu m'écris plus que je ne t'écris; écoute, j'ai reçu de toi depuis le 8 octobre 1821, trente-deux lettres, si tu as conservé par hasard les miennes à dater de cette époque, compte-les, et je suis sûr que tu reconnaîtras par cette preuve palpable combien ton reproche est peu fondé. Songe ensuite combien mes lettres sont longues. Leur longueur m'effraye tellement moi-même quelquefois que je doute que tu les lises en entier. Moi, je lis, je relis, je dévore les tiennes; adieu, quoique j'aie encore mille choses à te dire, adieu, mon Adèle adorée, je te verrai ce soir quelques heures après avoir pensé à toi pendant huit jours et huit nuits. Adieu, dors bien et donne-moi une pensée en t'éveillant, puisqu'il n'y aura de place pour moi dans tes rêves que lorsque j'habiterai mon colombier.

Encore une fois adieu pour t'embrasser.

VICTOR.

[1] *Buonaparte,* dont le manuscrit est daté : mars 1822.

Mercredi, dix heures du soir [27 mars][1].

Il est difficile de revenir plus contrarié d'une soirée plus heureuse. Imagine-toi, mon Adèle, qu'au moment où je sortais, ta mère m'en a proposé une pareille pour demain et qu'il a fallu que j'aie sottement accepté il y a quelques jours pour demain même une invitation à dîner avec un de mes *amis éloignés* qui est venu passer quelques instants de loisir à Paris. En sorte que tout le monde y perdra. Au lieu d'une joie cordiale, j'apporterai demain au nouvel arrivant toute la tristesse et tout l'ennui de ton absence. L'idée que je pourrais passer près de ma femme adorée ces moments si fastidieux me rendra moi-même pour les autres le plus fastidieux des hommes. Adèle, je ne connais pas de plaisir, quelque grand et quelque vrai qu'il soit, même celui d'un entretien intime avec mon meilleur ami, qui approche seulement à une distance immense du moindre bonheur qui me vient de toi, fût-ce celui d'entrevoir de loin ta robe dans une promenade. Juge maintenant de la comparaison cruelle qui se présentera demain soir incessamment à mon esprit. Mon Adèle d'un côté, et tous ces importuns, tous ces odieux indifférents de l'autre! À peine avais-je parlé à ta mère de cet engagement, qu'il m'est survenu l'idée toute simple de m'en débarrasser à tout prix, mais ta mère me l'a si positivement défendu, que j'ai dû me taire. Il est vrai que j'ai pensé que je te verrais vendredi à midi, ce qui m'aide à me résigner, car si je t'avais vue demain soir, je ne t'aurais pas vue après-demain matin. En me répétant cela, je me console un peu. Et puis vendredi soir je passerai encore ma soirée avec toi, ce qui me fera supporter cette insipide lecture avec joie, puisque ce sera une occasion de te voir. Adieu pour ce soir, j'ai voulu te dire avant de me coucher combien je suis triste, et mécontent de moi-même; il me semble que parler à ma bien-aimée Adèle de ma tristesse et de mon mécontentement, cela me soulage.

Je viens de baiser tes cheveux, et cela a achevé de me remettre. Je vais songer à toi en m'endormant afin de rêver de toi quand je dormirai. Adieu donc, adieu, j'ai bien de la peine à me séparer de toi, même sur le papier.

[1] Inédite.

Samedi (30 mars).

Je croyais trouver beaucoup de travail dans cette semaine et je n'y ai guère trouvé que beaucoup de bonheur. Ce n'est certainement pas moi qui croirai avoir perdu au change. Cependant je serais plus content encore si j'avais pu réunir le travail et le bonheur. C'est ce qui aura lieu à Gentilly et c'est pour cela que je désire tant y être installé. Là du moins plus d'importunités, plus de visites, peu de lettres, tous mes jours seront à mon Adèle et à mes ouvrages.

Je t'ai vue cette semaine cinq jours, dimanche, lundi, mercredi, jeudi et vendredi; certes, c'est l'une des plus heureuses dont je puisse conserver le souvenir; mais pourquoi faut-il que tous les instants que je ne puis passer près de toi, ne m'appartiennent pas? Il faut consumer en démarches ou perdre en conversations des moments précieux; cela m'afflige et de cœur et d'esprit; car lorsque tu es absente, c'est dans une laborieuse retraite que je m'en aperçois le moins; il me semble que travailler pour toi, Adèle, c'est presque être en ta présence. Il est vrai que ces ennuyeuses démarches ont aussi mon Adèle pour but; par conséquent je ne dois pas m'en plaindre. Enfin tout cela finira, et il ne me restera de toutes ces petites contrariétés qu'une félicité immense et inaltérable.

J'envisage avec effroi les ennuis qu'entraînera pour moi la publication de cette ode et par suite celle de ce recueil si je m'y décide définitivement. Je ne songeais pas à cela quand je parlais tout à l'heure du bonheur de Gentilly; toutes ces maudites publications m'empêcheront encore de longtemps d'en jouir pleinement. Il faudra être si souvent à Paris pour voir les imprimeurs, parler aux libraires, presser les ouvriers, corriger les épreuves, etc., que je ne sais si cette seule considération ne m'arrêtera pas. Que me conseilles-tu, mon Adèle? Je ferai ce que tu me diras. Songe seulement que je ne te parle ici que des embarras indispensables et dont l'auteur ne peut se décharger sur personne. Que serait-ce si je te parlais de ceux qui suivent ordinairement l'impression?

Mais je suis décidé à ne rien faire pour aider au succès. Je considère comme indigne d'un homme qui se respecte cette habitude qu'ont adoptée tous les gens de lettres d'aller mendier de la gloire près des journalistes. Beaucoup de personnes trouvent cette délicatesse exagérée, mais je suis sûr que toi, tu ne me blâmeras pas. J'enverrai mon livre aux journaux; ils en

IMPRIMERIE NATIONALE

parleront s'ils le jugent à propos, mais je ne quêterai pas leurs louanges comme une aumône. À cela on m'objecte qu'il est prouvé que les journaux peuvent faire le succès d'un mauvais ouvrage ou empêcher celui d'un chef-d'œuvre. Je réponds par des exemples que le tour qu'ils jouent au public n'a pas de longs effets et que le temps remet tout à sa place; ensuite, il m'est bien plus prouvé encore que l'homme qui va dire à un autre : *Louez-moi,* fait une chose méprisable; s'il invoque l'usage, je réponds que l'usage est méprisable; et, juge-moi, mon Adèle, ai-je tort?

D'ailleurs jusqu'ici je n'ai pas fait un pas pour moi près d'un journaliste, et c'est peut-être pour cela que les journalistes me témoignent quelque considération. On respecte celui qui se respecte. Je suis sûr, chère amie, que tu vas trouver ces idées toutes simples. Hé bien, croirais-tu qu'elles semblent extravagantes à une foule de gens qui ne sont pourtant ni fous, ni vils? C'est ainsi que le monde adopte mille bienséances de convention qui en principe sont souvent stupides lorsqu'elles ne sont pas révoltantes.

Et pour te parler ici d'un sujet qui nous intéresse tous deux, y a-t-il rien de plus ridicule que les prétendues convenances dont on environne la sainte cérémonie du mariage? Dès le matin, on est assailli, fêté, ennuyé; on appartient à tous les indifférents, à tout le monde excepté à l'être que l'on aime et dont on est le bien. Il faut absolument parler haut, rire aux éclats, comme si l'on pouvait plaisanter dans le bonheur. L'homme vraiment et profondément heureux est grave et serein, il ne se montre pas gai; que lui importe tout ce qui l'entoure, il jouit en lui, il jouit en une autre encore, mais voilà tout. Quand l'âme est ainsi inondée de félicité, elle craint de l'épancher au dehors; elle ne cherche pas à échauffer les indifférents de sa joie; elle n'est expansive qu'avec l'âme qui lui répond et qui éprouve le même bonheur qu'elle. Les grandes émotions, Adèle, sont muettes. Le bonheur parfait ne rit pas; le malheur complet ne pleure pas.

Ces mystères intimes de notre organisation morale, chère amie, te sont aussi connus qu'à moi; mais il est étonnant qu'ils aient été révélés à si peu d'hommes. C'est que parmi nous l'esprit social altère l'âme naturelle. Ainsi, par exemple, au lieu d'envelopper d'ombre et de silence le bonheur de deux jeunes époux, il semble qu'on n'ait pas assez de lumière et de bruit pour le troubler, et le troubler c'est le profaner. Qu'importent les fêtes, les banquets et les danses à deux cœurs qui s'aiment et qu'on unit! Tout cela ajoute-t-il quelque bonheur à celui du mariage? N'est-il pas odieux qu'un ramas d'hommes souvent pleins de vice et de turpitude sachent précisément à quelle heure la vierge deviendra épouse? et qu'ils mêlent même de loin leurs conjectures grossièrement plaisantes aux plaisirs les plus permis et les plus sacrés?

Pardonne, chère amie, mais si j'étais le maître, rien ne se ferait ainsi. Un beau jour d'été, après avoir passé des heures heureuses ensemble, avec quelques vrais amis qui auraient encore été pour nous du superflu, nous irions le soir nous promener tous deux seuls dans les champs, pleins de rêveries douces et de délicieuses émotions. Une église de village se présenterait devant nous. Ton Victor t'y entraînerait, tu ne serais prévenue de rien. L'autel serait paré de fleurs, près de l'autel se retrouveraient et tes parents et nos amis, si oubliés dans notre promenade. Un prêtre arriverait et nous serions unis en un instant comme par enchantement. Alors tu pourrais venir te reposer dans mes bras de cette promenade faite à mon côté. Tout ce que nous aurions rêvé d'union pure, intime et divine dans la soirée se réaliserait dans la nuit. Rien de profane ne se mêlerait à tant de choses sacrées. Le soir, nos amis joyeux respecteraient la paix angélique de notre félicité. Le lendemain matin, nul regard indiscret ne nous demanderait compte de nos plaisirs; nulle parole importune ne sonderait le secret de nos âmes et de nos vies, ou plutôt de notre âme et de notre vie. Adèle, ce tableau de notre union me transporte, si tu m'aimes, il ne te sera pas indifférent.

Ô mon Adèle, qu'importe tout ce que je dis? Au milieu des accessoires les plus insipides, le jour de notre mariage n'en sera pas moins, avec le jour où j'ai su que tu daignais m'aimer, le plus beau jour de ma vie.

Adieu, ma noble, ma douce, ma bien-aimée Adèle, ce n'est pas m'humilier que de dire que je suis pas digne de baiser la poussière de tes pieds. Je ne connais personne au monde qui en soit digne, et cependant, avec ton adorable bonté, tu me permets de t'embrasser, n'est-ce pas?

Ton mari respectueux et fidèle,
V.-M. H.

Dimanche, 9 h. du soir [31 mars].

C'était avec un chagrin profond, mon Adèle chérie, que je croyais remarquer depuis quelque temps de l'indifférence dans l'accueil que tu faisais à mes lettres. J'avais été plus d'une fois obligé de t'avertir qu'il était possible que je t'eusse écrit, et plus d'une fois encore je m'étais vu sur le point de remporter les lettres que j'avais été si heureux de t'écrire en pensant que tu les lirais. Aussi, ta demande m'a-t-elle causé ce soir une surprise à la fois pénible et douce, pénible, puisque par extraordinaire je n'avais pas de billet à te remettre, douce, parce qu'elle me prouvait que tu daignais encore penser quelquefois et peut-être trouver quelque plaisir à lire une lettre de ton Victor. — Je crains, mon Adèle, que tu ne sois grondée ce soir à cause de moi, et c'est moi pourtant qui seul aurais droit de me plaindre, mais je veux me taire là-dessus, j'endure tout cela sans murmurer pour ma femme adorée, je regrette même de t'en avoir reparlé ici. Que sont ces contrariétés près de la félicité d'être aimé de toi! Mon Adèle! oh oui! c'est cette félicité qui fait toute ma joie, ma seule joie, et quand je me surprends l'audace d'y croire, je suis le plus heureux des êtres. Est-il bien vrai qu'il y a sous ce sein bien-aimé un cœur qui bat pour moi? Est-il bien vrai que j'ai quelquefois place dans les rêves de l'ange qui remplit, qui enchante tous les miens? Oh! si je voulais essayer de te dire, mon Adèle, tout le bonheur que renferme pour moi la félicité d'être aimé de toi, cette lettre serait éternelle. Adieu pour ce soir, je n'ai bientôt plus de lumière, cela est d'autant plus fâcheux que j'espérais remplir ces quatre pages avant de me coucher; mais il faut céder à la nécessité, et d'ailleurs que pourrais-je ajouter quand je t'ai dit que je t'adore, ce que tu sais comme moi, et que je t'embrasse, bonheur qui ne m'arrive pas aussi souvent que je le dis. Adieu donc, hélas! il faut s'arracher à toi!

Lundi, 4 h. de l'après-midi.

Je crains à chaque instant d'être dérangé, mon Adèle, et pourtant je voudrais bien t'apporter ces quatre pages ce soir. Et toi, m'as-tu écrit? Aurai-je ce soir quand je te quitterai le bonheur de te retrouver dans une douce

lettre bien tendre et plus précieuse encore pour ton mari? Hélas! quand je te quitte, Adèle, le bonheur de te lire et de t'écrire est la seule consolation qui puisse arriver jusqu'à moi! Et c'est vraiment de l'héroïsme quand je me résigne, comme cela m'arrive quelquefois, à travailler dans la soirée. Cependant c'est pour toi, et pour toi je puis m'imposer tous les sacrifices, même celui de la douceur de t'écrire. Que ne peux-tu lire dans mon âme, Adèle! Tu ne m'affligerais jamais, comme tu l'as fait hier, par des doutes bien peu mérités. Tu m'as reproché d'avoir été à la campagne l'an dernier, et ce reproche, mon Adèle, c'était à moi à te l'adresser. Mais à Dieu ne plaise que j'ose encore te tourmenter. Tu m'as donné, chère ange, des preuves d'amour qui resteront à jamais gravées dans le cœur de ton Victor. Oh non! ne crois pas qu'il puisse manquer un seul instant de sa vie au souvenir de tout ce qu'il te doit. Il n'a que toi au monde, Adèle, mais tu remplis toute son âme, tout ce qu'il peut éprouver de respect, d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, c'est toi qui le lui inspires, c'est à tes pieds qu'il le dépose. Adieu, ange, daigneras-tu embrasser ton mari, ton Victor?

Jeudi, 4 avril.

J'espérais te voir ce matin à l'église; je t'ai attendue bien longtemps et bien inutilement. J'y retournerai à trois heures et si je ne t'y vois pas, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait pour toi ce que tu ne ferais certainement pas pour moi. Ce sera à la fois une consolation et une peine, car on voudrait toujours être aimé autant que l'on aime.

Tu te plains, chère amie, de ce que je t'écris, dis-tu, moins qu'autrefois. Cette plainte est loin de me sembler fondée. Si je m'écoutais, Adèle, je donnerais au bonheur de t'écrire tout le temps que je ne pourrais consacrer au bonheur de te voir. Mais ce serait de l'égoïsme, et tu serais la première à me rappeler que toutes mes heures doivent être employées utilement plutôt qu'agréablement, et que je ne dois pas encore penser à passer tout mon temps aux choses qui me plaisent. Il me faut, je t'assure, beaucoup de courage pour ne pas t'apporter toutes les semaines un gros cahier où la même idée unique d'amour et de dévouement serait reproduite sous toutes les formes et dans toutes les phrases. Toutes occupations qui ne me ramènent pas directement à toi me sont insipides, et il faut qu'elles soient bien nécessaires pour que je me résigne à m'y livrer. Aussi quand mes journées se sont bien ennuyeusement écoulées au milieu de ces affaires de tout genre qu'entraîne le souci d'une réputation et d'un état, je me récompense de mes peines en t'écrivant, je me repose en toi, mon Adèle, de toutes les fatigantes distractions qui se disputent ma vie. J'oublie alors qu'il existe autour de moi un monde, des hommes qui s'agitent dans le bien et dans le mal, des évènements qui s'écoulent, un ciel plein de nuages et d'étoiles, j'oublie tout pour ne penser qu'à celle qui peuple pour moi cet univers moral et physique où sans toi je serais comme dans un désert. Dans ces moments d'oubli où domine ton seul souvenir, où ma pensée peut s'attacher sur toi pleinement sans mélange et sans diversion, il me semble que je suis placé bien haut pour voir la terre. Alors de même que je pleure de ce dont rient les hommes, je me sens la force de rire de ce dont ils pleurent. Je sépare alors distinctement l'animal humain de l'âme divine. Le mépris que m'inspirent les douleurs qui ne s'adressent qu'à la matière me rend plus sensible aux moindres des souffrances qui vont au cœur. Adèle, toutes les choses dont se compose l'existence prennent une face nouvelle quand on aime, l'âme, placée dans l'amour qui est sa vie naturelle, acquiert alors de nouvelles forces pour observer le monde au milieu duquel elle est exilée.

On devient indulgent, parce qu'on se pénètre de cette idée que si l'on voulait être sévère, il faudrait l'être sans cesse. On reconnaît que bien peu de choses sur la terre méritent la haine et l'indignation, et qu'il faut apporter à la masse des hommes en échange de ses bassesses et de ses folies un peu de mépris et beaucoup de pitié. Tu crains qu'il n'y ait de la dureté dans mes principes, mon amie, rassure-toi. Ce n'est pas à moi qu'il conviendrait d'être si impitoyable. Je sens combien je vaux peu, et je le sens surtout quand je te parle, à toi, mon Adèle bien-aimée. Tu ne saurais te figurer d'ailleurs dans quelle incroyable bienveillance j'enveloppe tous mes frères d'humanité. Je me suis accoutumé de bonne heure à rechercher dans le mal qu'on me fait le motif qui a poussé un homme à me faire ce mal. Alors ma colère d'un moment se change presque toujours en une longue et profonde compassion. Il m'arrive même assez souvent de trouver un principe louable dans la source d'une mauvaise action. Alors tu conviendras qu'on n'a guère de mérite à se consoler du tort reçu et à le pardonner. J'en reviens toujours à cette idée que je ne puis demander à des créatures vulgaires la perfection de mon Adèle. Après cette réflexion il est tout simple que je sois indulgent. Il est remarquable, chère amie, qu'on ait souvent traité l'amour de folie, de démence, de maladie, etc. Hé bien! l'amour enseigne la plus belle des philosophies.

Je viens de te conduire dans des idées graves, mais parmi lesquelles ton esprit doit se retrouver comme dans une patrie; car je suis sûr qu'il n'y a rien de ce que j'exprime ici si faiblement que tu ne sentes comme moi et mieux que moi. Je ne dépose qu'en toi ces méditations intimes. Elles ne doivent être entendues que d'un cœur qui vive dans l'innocence et dans l'amour à la fois. Un enfant ne me comprendrait pas encore, un vieillard ne me comprendrait plus. C'est cette jeunesse de l'âme, Adèle, que nous conserverons toujours, si ton affection pour ton Victor est éternelle comme le sera sa tendresse pour toi. Adieu pour aujourd'hui. Je vais à Saint-Sulpice. Y seras-tu?

Vendredi (5 avril).

Je t'ai vue enfin hier au soir et j'en suis encore tout heureux. Quelle est donc cette puissance enchanteresse que tu exerces sur moi! Quoique je te voie à présent bien souvent, ta présence produit toujours sur moi les mêmes effets avec la même force. Si je t'aperçois de loin, de très loin, comme je t'ai reconnue hier de la rue d'Assas, le cœur me bat et je double le pas comme lorsque je ne te voyais qu'à de longs intervalles, pendant de courts instants et grâce à des hasards longtemps épiés. Mon Adèle, j'ai beau

faire, je ne puis me figurer quelle sera ma félicité quand nous serons unis. Pardonne-moi de te répéter si souvent la même chose, mais je n'ai qu'une pensée et à qui la dirai-je si ce n'est à toi? Adieu pour aujourd'hui. Je vais m'occuper de faire ma malle pour cette retraite où tant de bonheur m'est promis. Ce soir, j'irai m'ennuyer à quelques visites d'adieu. Et demain le jour sera beau dès mon lever, car je passerai ma matinée à t'écrire et ma journée près de toi. Adieu, adieu! je ne veux pas commencer une autre ligne, car il n'y aurait pas de raison pour que je finisse, tant il me coûte de laisser du papier blanc!

Samedi matin (6 avril 1822).

J'ai été très affligé et très indigné dimanche, chère amie, en entendant de quelles infamies on avait souillé dans ton esprit la mémoire de ma mère. Je t'ai suppliée de n'en rien croire, je t'en ai conjurée parce qu'il m'importe que celle qui partagera ma vie ne pense pas mal de celle à qui je dois cette vie. Songe, Adèle, si tu as quelque estime pour ton Victor, que la femme qu'on accuse d'une si vile calomnie envers une jeune fille, est celle qui m'a nourri, qui m'a élevé[1]; si cette considération n'est rien pour toi, songe de quelles nobles vertus cette mère nous a donné l'exemple au milieu des plus grandes douleurs. Ma mère se plaignait peu, et pourtant elle a beaucoup souffert. Aussi en inspirant à ses enfants l'horreur du vice qui faisait le malheur de toute son existence, elle répétait souvent que son malheur même ferait le bonheur de celles que ses fils épouseraient. Hélas! elle n'a pu être témoin de l'accomplissement de sa prédiction. Je suis fâché, mon amie, que tu ne m'aies pas parlé plus tôt de l'imposture imaginée sans doute pour me perdre dans ton estime, la tête de ma mère aurait été plus tôt déchargée de cet odieux mensonge. Car, chère amie, je ne doute pas que maintenant tu n'aies réfléchi au peu de fondement d'une telle accusation. Je

[1] « Tu me parles toujours de manière à me faire entendre que je peux trouver désagréable que tu penses à ta mère. Loin de le trouver ainsi, je serais très fâchée que tu ne donnasses pas quelquefois quelques larmes à une mère qui t'a aimé si tendrement... Je sais qu'elle était ardente dans ses affections comme intolérante dans ses haines. Certes, je n'ai eu de sa part que des preuves d'inimitié... Il est inutile de te dire ce qui m'a été rapporté parce que je n'en aurais pas moins la conscience pure et cela servirait à te faire connaître ce que tu ne croirais pas. Il m'a fallu un grand mépris pour me taire. Je parle sans aucun sentiment de haine, ce ne sont que de simples souvenirs qui ne m'ont causé que la peine de me savoir mal jugée. Si tu savais ce qui m'a été dit et qui paraît certain, tu verrais quelle est la puissance que tu exerces sur moi pour ne pas en avoir voulu à quelqu'un qui t'était proche... Mais mon ami, que les mânes de ta mère reposent en paix, je ne lui en ai jamais voulu puisqu'elle t'aimait, et ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que même je l'aimais tout en apprenant de si méprisables choses. Au reste, elle faisait tout cela dans un but louable, puisqu'elle voyait ton bonheur pour prix de mon déshonneur. » (*Reçue le samedi 30 mars 1822.*)

ne m'y appesantirai donc pas. Je te dirai seulement que jamais je n'ai entendu ma mère parler de ta famille ou de toi avec colère à un étranger; *au contraire,* elle ne se servait que de paroles d'estime et d'amitié quand le hasard mêlait votre nom à une conversation, ce qui à la vérité arrivait très rarement. Je te dirai encore avec la même franchise que lorsque ma mère était seule avec moi, et qu'elle me voyait toujours triste, morne et abattu, elle exhalait quelquefois sa douleur en plaintes contre moi et contre toi; mais dès qu'elle s'apercevait que ma tristesse ne faisait qu'en redoubler, elle se taisait. Je conviens encore qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu *loyalement* pour te bannir de mon souvenir; elle a cherché à me livrer aux dissipations du monde; elle aurait voulu que je m'enivrasse des jouissances de l'amour-propre; pauvre mère! elle-même avait mis dans mon cœur le dédain du monde et le mépris du faux orgueil. Elle voyait bien que tout échouait sur moi, parce que j'avais placé ma vie ailleurs que dans les joies qui passent et les plaisirs qui s'évanouissent. Je ne parlais jamais de toi, mais elle lisait dans mes yeux que j'y pensais sans cesse. Pourquoi cette noble mère a-t-elle été ambitieuse pour moi? Pourquoi a-t-elle rêvé pour son fils une prospérité qui n'est pas le bonheur? Cette sagesse lui a manqué entre toutes les sagesses qui réglaient sa conduite, elle a oublié que l'âme ne se nourrit pas de richesses et d'honneurs et que la vie perd toujours en félicité ce qu'elle gagne en éclat. Ce sera une grande leçon pour moi un jour que cette erreur de ma mère. Je ne préférerai point les projets calculés et les froides espérances que mon âge mûr aura conçus pour mes enfants à leurs affections, aux penchants qui s'empareront de leurs cœurs, pourvu toutefois que je sois sûr de la pureté de ces penchants et de la noblesse de ces affections. Je tâcherai de les diriger d'après mon expérience pour leur plus grand bonheur, mais jamais je n'essaierai de détruire ce qui est indestructible, un amour vertueux dans un être pur. Adèle, ma bien-aimée Adèle, tu partageras ces soins, tu m'aideras de tes conseils, et si jamais (ce qui est impossible) j'oubliais ce que je dis ici et que je voulusse sévir contre une passion innocente, tu me rappellerais, toi, ma douce Adèle, ce que le mari de vingt ans promettait pour le père de quarante. Ce sera, n'est-il pas vrai? une chose ravissante que d'étudier chez nos enfants les progrès de ce que nous aurons éprouvé nous-mêmes, de les voir recommencer doucement toute l'histoire de notre jeunesse. Alors, chère amie, nous pourrons dire, comme ma noble mère, que nos souffrances feront leur bonheur. Adieu, mon Adèle, je vais te voir dans quelques instants. Ce soir j'habiterai sous le même toit que toi. Embrasse-moi pour tant de bonheur, adieu, ma femme, adieu, mon Adèle adorée, je t'embrasse mille et mille fois.

Ton fidèle Victor.

Ce mardi matin.

Tu veux que je t'écrive avant tout, chère amie! Tu comptes donc bien sur ma pauvre raison pour croire qu'après avoir goûté dès le matin du bonheur de t'écrire, je pourrai faire autre chose toute la journée. En t'écrivant dès à présent, je commence par où l'on devrait toujours finir, car ce bonheur serait la récompense de mon travail ce soir, tandis qu'il va me rendre au contraire le travail bien pénible tout à l'heure, par le contraste qui s'établira nécessairement en moi. Il faudra cependant avoir la force de m'arracher à toi, mon Adèle, pour je ne sais quelle insipide correspondance, et cet éternel roman. Quand donc seras-tu là, près de moi, pour donner du charme et de l'attrait à ces ennuyeuses occupations!

Pourtant, chère amie, quand j'y songe, je me demande s'il est bien vrai que j'aurai la force de m'y livrer quand tu vivras sans cesse avec moi. Il me semble qu'il me faudra un courage surnaturel pour ne point passer toutes mes journées dans tes bras; il me semble que je ne pourrai m'empêcher d'employer tous mes instants à te caresser, à te couvrir de baisers et d'embrassements. Ange, dis-moi, comment veux-tu, quand je serai libre de jouir à toute heure de cette enivrante félicité, comment veux-tu que je me la refuse? Ce sera toi, Adèle bien-aimée, qui me repousseras quand ce sera nécessaire, car jamais, non jamais, je ne remporterais une si triste victoire sur moi-même.

Il est vrai, chère amie, que le désir de te voir riche, heureuse, bien heureuse, est tout-puissant sur moi, et tu n'auras qu'à me le rappeler d'une seule parole pour que je me prive sur-le-champ de la plus douce des félicités. -- Je veux garder un peu de celle de t'écrire pour ce soir. Ainsi, adieu pour l'instant, adieu, mon Adèle adorée, j'espère que tu as passé une bonne nuit et que tu vas m'écrire, en attendant que je puisse m'informer de tout cela, reçois de ton mari mille et mille baisers.

Cinq heures un quart de l'après-midi.

Chère amie, je viens de travailler et je vais attendre en t'écrivant le moment si heureux où je te verrai; je t'avoue qu'en pensant que je suis encore séparé de toi par tout le temps qu'il faut pour remplir cette page et

demie, je ne puis la mesurer de l'œil sans un certain effroi. C'est que le bonheur de t'écrire est encore si différent du bonheur de te voir! Je ne sais, mais plus je te vois, plus je sens combien ta vue est nécessaire à mon existence; chaque jour je me dis qu'il est impossible d'être plus parfaite que tu ne l'es, et chaque soir je me couche avec l'idée que j'ai découvert en toi une perfection nouvelle. Il y a si longtemps que cela dure, mon Adèle, que cette seule preuve suffirait pour démontrer que mon amour pour toi ne finira jamais. Oh! si tu m'aimes, que nous serons heureux!

Quand ma pensée se reporte aux temps douloureux qui sont passés pour nous et que je les compare à la félicité dont je suis si près de jouir, je suis merveilleusement frappé de l'espace que la vie peut parcourir en si peu de temps. Je croyais qu'il y avait plus loin du fond du désespoir au faîte du bonheur. Et quand j'envisage du point où je suis actuellement arrivé la situation où j'étais il y a un an, je suis comme le voyageur qui s'effraie de l'abîme dont il vient de sortir. Ô Adèle!

Je me dis souvent : Peut-être avons-nous encore bien des épreuves à subir, bien des contrariétés, bien des malheurs même à supporter, mais il est impossible que cet effroyable passé revienne pour nous. Nous avons payé par assez d'afflictions un heureux avenir, et l'on n'essuie pas deux fois de semblables malheurs sans mourir. Que nous importent donc les peines qui peuvent nous attendre maintenant! N'est-il pas vrai, ange bien-aimée, que les souffrir ensemble, ce ne sera pas souffrir? Ah! si tu m'aimes, Adèle, tu ne me démentiras pas. Oh oui! tu m'aimes, mon Adèle adorée, tu m'aimes, puisque je vis.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

VICTOR.

Mercredi, dix heures et demie du soir [1].

Je t'obéis, mon Adèle, et je termine mon travail par un bonheur. Que tu as été cruelle ce soir de dire que j'étais indifférent à tes larmes! Cette parole m'est restée sur le cœur, plus amère encore que tes larmes. Tu ne sais pas que j'aurais voulu racheter de tout le sang de mes veines chacun de tes pleurs. Hélas! tu souffres en ce moment peut-être, je t'ai laissée souffrante, et ce n'est pas le moment de te faire des reproches. Oh oui! j'ai éprouvé ce soir de bien vives douleurs. Ne crains rien, Adèle, tu as assez de tes peines, sans que je cherche à te faire partager les miennes. Cependant si tu avais pu ce soir voir tout ce que je souffrais en secret pendant que tes yeux adorés pleuraient, il se serait mêlé à tes larmes quelques larmes de pitié pour moi. Au moment où tu me croyais *calme et froid,* Adèle, tu ne sais pas ce qui se passait dans le cœur de ton Victor. Oublions tout cela; qu'importe ce que j'ai souffert, quand tu as pleuré! Ton découragement profond me désolait, parce qu'il me semblait ne pouvoir venir que du défaut de confiance en ton mari. Tu as daigné me rassurer, tu veux bien que je vive puisque tu me permets de compter sur ton amour. Ô mon Adèle bien-aimée, dans cette soirée je ne veux me souvenir que de tes caresses angéliques, elles ont été le baume de mes plaies. Adieu donc. Pourquoi ces caresses adorées sont-elles loin de moi quand j'en aurais tant besoin? Je t'embrasse. A demain.

Jeudi, onze heures du matin.

Bientôt je te verrai, mon Adèle, et je te verrai, j'espère, un peu heureuse de la journée que nous allons passer ensemble. Il me tarde bien de savoir comment tu as passé cette nuit. Adieu pour un instant, je ne sais si tu pourras lire ce griffonnage. Je vais m'habiller. Je t'embrasse bien tendrement.

VICTOR [2].

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*

Ce dimanche matin [12 mai].

Après la mauvaise nuit que je viens de passer, je veux du moins passer une douce matinée, mon Adèle bien-aimée, à t'écrire pendant que tu m'écris. Hier soir, en te quittant, je ne m'attendais pas à avoir une bonne nuit, j'étais tourmenté d'une trop vive agitation. Cependant, pour ne pas te désobéir, j'ai résisté à la tentation de rester jusqu'au jour à t'écrire, et je me suis couché pour essayer de dormir. Alors tout ce qui venait d'avoir lieu entre nous m'est revenu, j'ai pensé avec amertume à tes larmes que j'avais encore fait couler, aux craintes que tu me montres sans cesse d'être méprisée de ton Victor, toi qu'il admire, qu'il aime et qu'il vénère plus que Dieu même, et surtout au récit effrayant que tu m'avais fait sur cette fatale carrière. Juge, mon Adèle, de la nuit que j'ai passée.

Hélas! c'est une idée qui me poursuivra bien longtemps que celle d'avoir pu involontairement pousser jusque-là l'âme de ma douce et adorée Adèle. Quand je songe à toutes les circonstances que tu m'as racontées, je frissonne. Toi mourir, ange! et qu'as-tu donc fait pour mourir? Et à cause de moi, grand Dieu! de moi dont la vie ne vaut pas une de tes larmes! Grand Dieu! grand Dieu!

Je viens de m'arrêter un moment afin de penser à autre chose, car ces idées me brisent. Cela m'a été impossible. Toutes les douleurs de ma nuit me reviennent; en vain tu m'as souri en me disant adieu, en vain je songe à ta charmante lettre que j'ai lue et relue hier au soir, que j'ai couverte de baisers, une douloureuse préoccupation m'accable. Je voudrais te parler de notre bonheur, de ce bonheur si enivrant et si près de nous, et je songe à quoi il a tenu qu'il ne fût hier détruit pour jamais. Sur quoi faut-il donc compter dans la vie?

Quoi! mon Adèle, tu as eu un moment l'idée de laisser ton Victor seul sur la terre, et d'ajouter le veuvage à son isolement d'orphelin. Si tu as été assez cruelle pour concevoir cette idée affreuse, je te préviens qu'elle aurait été trompée, car je n'aurais pas survécu quatre minutes à celle qui est ma vie et mon âme. Je serais mort dans le même instant et de la même manière, afin d'être sûr de te suivre quel que fût ton sort dans l'éternité.

Hélas! je voudrais chasser toutes ces pensées qui m'obsèdent depuis des heures, et je suis impuissant contre moi-même. Adèle, oh! que je voudrais

te voir en ce moment, te presser dans mes bras, m'assurer qu'elle est bien là, près de moi, qu'elle est bien vivante, celle sans qui je ne puis vivre! Il n'y a que ta présence qui puisse me calmer. Jusqu'à ce que je te voie, il faut me résigner. Mais je vais te voir bientôt. Que ce *bientôt* est triste, quand j'ai besoin de te voir tout de suite.

Tu me souriras, n'est-ce pas, mon Adèle? Dans ce moment où je suis si seul, je pense à ce sourire comme à la félicité des anges, il me semble qu'il me guérira de tout ce que j'ai souffert cette nuit.

Que fais-tu en ce moment? Pourquoi n'es-tu pas près de ton Victor qui a besoin de toi? Viens, qu'il se rassasie de ta vue, je suis, Adèle, altéré de te voir et j'en suis fou.

Comment! tu m'aimes donc, toi qui es pour moi un être plus divin que la divinité même! Et dis-moi, est-ce que je suis digne de tant de bonheur? Prends pitié de moi, Adèle, car tout ce qui vient de toi m'enivre de ravissement ou de désespoir.

Adèle, Adèle, mon ange adoré, je vais te voir, je pourrai baiser des lignes que tu auras tracées, un papier que tu auras touché. Adieu, je ne me plains pas, quand je songe à tout cela. Adieu, je t'embrasse et je t'adore.

Ton mari,
VICTOR.

Dix heures du soir.

Tu ne sais pas, ange, tu ne sais pas, ma bien-aimée Adèle, avec quel profond sentiment de douleur je t'écris, maintenant que je suis seul, seul avec moi-même et avec l'idée que ce sont d'autres soins que les miens, d'autres caresses que les miennes qui soulageront tes souffrances, qui tariront des larmes dont je suis cause. Hélas! je suis bien à plaindre, moi qui suis seul à dévorer mes peines, moi qui te fais pleurer, Adèle, et ne puis te consoler. Ô mon Adèle, que ne puis-je arracher en ce moment mon cœur pour te le montrer à nu, tu verrais si c'est une torture cruelle pour un *étranger,* pour un orphelin qui a attaché toute son existence à un seul être, qui l'aime d'un amour infini, qui donnerait toute sa vie pour un de ses sourires ou pour une de ses larmes, de faire couler les pleurs de cet ange et d'être le seul auquel on refuse le droit de les essuyer de ses baisers ou de les laver de son sang.

Que fais-tu dans ce moment, mon ange adoré? tu pleures, tu souffres, et c'est pour moi et je ne suis pas là! Plains-moi, car n'est-il pas vrai que je suis encore plus malheureux que toi? Toutes mes douleurs restent sur moi, mais je les voudrais mille fois plus pesantes et plus amères encore pour t'épargner, à toi, bien-aimée Adèle, la moindre contrariété. Oh! avec quelle vérité je ne cesse de m'offrir à chaque instant tout entier en sacrifice pour la moindre partie de ton être! je considère ton bonheur comme le but de ma vie; je ne suis sur la terre que ton bouclier; ma tâche n'est pas comme celle de tous les autres hommes de songer à mon repos et à ma félicité personnelle, mais uniquement de détourner sur moi tous les chagrins qui te seraient destinés. Juge, chère amie, de ce que je dois éprouver quand je vois qu'au lieu de te garantir de quelques souffrances, j'en attire sur toi de nouvelles.

Ainsi l'inquiétude que tu m'as avouée avec une tendresse angélique qui m'aurait enivré de bonheur dans tout autre instant, n'est pas la seule cause de tes larmes. Adèle, je dois pour ma punition m'accuser devant toi de ce que ta générosité n'a pas voulu me reprocher. Je veux parler de ma conduite avec toi depuis l'heure du dîner. Je n'essaierai pas de me justifier, je me condamne sans appel, puisque tu as pleuré. Cependant écoute, et tu vas

voir que ce qui t'a affligée n'avait encore sa source que dans un excès d'amour, qui m'exagère la moindre peine qui me vient de toi.

Lorsque tu descendis dans le jardin un moment après moi, je remarquai que tu m'évitais avec un soin qui me parut de l'affectation, néanmoins je changeai de direction pour te rencontrer, même persévérance opiniâtre de ta part à me fuir. Cela me sembla une bien forte marque d'indifférence, je ne te dirai pas ce que j'en éprouvai, je ne me suis pas plaint et je ne me plaindrai pas. Au moment du dîner, je t'abordai, nous venions de passer séparés trois quarts d'heure que nous aurions pu passer ensemble, et je te retrouvai gaie. Je résolus de répondre à tant de froideur par une froideur apparente. Pardonne-moi, Adèle, je suis bien coupable.

Après le dîner, nouvelle séparation. Je passai quelques heures bien tristes; à mon retour, tu me parus encore gaie, et ta mère me dit que tu l'avais été en effet pendant toute cette visite. Mon Adèle, rarement mes émotions se peignent sur mon visage, mais elles n'en sont peut-être que plus profondes. Ta gaîté me désola. Résolu de répondre à l'indifférence par un air d'indifférence, je n'eus pas de peine à paraître triste. Tu sais le reste.

A présent, je me mets à genoux devant l'ange qui me pardonne toujours et je lui demande pardon encore pour cette fois. Hélas! j'ai tant souffert ce soir! C'est quand je suis seul que je sens combien je suis isolé. Moi, qui de tous ceux qui t'entourent devrais en ce moment être le plus près de toi, j'en suis le plus éloigné. Je suis bien malheureux! Mais qu'importe tout ce que je souffre pourvu que tu dormes maintenant. Adieu, ma douce et adorée Adèle, je te verrai demain matin. Je t'embrasse, je t'embrasse mille fois.

Ton mari.

Ce lundi, cinq heures du matin [20 mai].

Comment peux-tu, Adèle, me dire que je ne suis plus heureux de t'écrire, moi qui y passerais, si j'osais, tous les moments que je ne puis passer près de toi, afin de ne faire que changer de bonheur. Je ne puis croire en vérité que ce reproche soit sérieux de ta part. Faut-il tout te dire? C'est pour moi une jouissance si vive de t'écrire qu'ensuite tout travail me devient insipide et à peu près impossible. D'une émotion si douce et si profonde, comment veux-tu que je passe froidement à des émotions étrangères? Comment veux-tu que je songe à peindre des félicités ou des maux imaginaires, quand je suis encore plein de ma propre tristesse ou de ma propre joie? Ne m'accuse pas, mon Adèle; tu ne connais pas ce supplice singulier d'appliquer violemment son imagination à mille choses différentes et indifférentes quand notre être tout entier est invinciblement absorbé dans un seul souvenir et dans une seule pensée. À la vérité, c'est toujours à toi que je ramène tous mes ouvrages, c'est toujours de toi que descendent toutes mes inspirations; mais si ton image préside à toutes mes idées, la nature nécessairement variée de ces idées fait souvent qu'elle ne peut y présider que de loin, et cela ne me suffit qu'à moitié. Maintenant, chère amie, ne va pas me gronder de toutes ces confidences et surtout ne me fais plus le plus injuste de tous les reproches, celui de ne pas trouver de bonheur à la chose qui après ta vue m'en procure le plus au monde. Ô mon Adèle, quand donc croiras-tu à tout mon amour?

Tu me rappelais dans ta dernière lettre qu'il y avait longtemps que je ne t'avais parlé de m'écrire[1]. Ce silence qui me coûtait beaucoup venait uniquement de ce que, sachant qu'ici tu es constamment avec ta mère, je craignais de te paraître inutilement importun. Je ne te cacherai pas que ta plainte, quoique non fondée, m'a fait plaisir; j'ai vu avec joie que tu avais remarqué ce qui m'avait été si pénible; et j'avoue que j'aurais été vivement affligé si tu avais passé trois semaines sans m'écrire et sans t'en apercevoir. Moi-même, en t'écrivant, je me laisse en ce moment entraîner

[1] «...Il y a longtemps que je n'ai joui du bonheur de t'écrire, et j'avoue que je t'aurais écrit déjà si je n'avais craint de t'ennuyer de mes lettres. Ce que je dis t'étonnera sans doute, mais j'étais affligée de voir que tu ne me parlais pas de t'écrire.» (*Lettre reçue le 18 mai 1822.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

et je ne m'aperçois pas que la matinée ne doit pas s'écouler sans que j'aie travaillé pour mon Adèle. Mon seul bonheur à présent, mon Adèle bien chère et bien injuste, serait de pouvoir te parler sans cesse quand je suis près de toi, et t'écrire toujours quand j'en suis loin. Mais, hélas! il faut toujours se priver de ce qu'on désire le plus.

Adèle, si tu doutes encore de mon amour, je ne demanderai plus au ciel qu'une chose, c'est qu'il te montre une fois mon âme à nu, telle qu'elle est dans son inexprimable tendresse pour toi, et qu'il me laisse mourir ensuite. Adèle, Adèle, nul au monde, pas même ta mère, ne t'aime d'un amour qui approche seulement à une distance immense du mien; c'est qu'à la vérité nul ne te connaît comme moi.

Adieu, ange, hier tu m'as déclaré ton défenseur dans un moment où j'avais peine à me contenir; dans ce moment-là, moi qui n'abhorre personne, je t'avoue que j'abhorrais cet enfant insensé, tant le sentiment que j'éprouve pour toi est violent. Ô Adèle, pardonne-moi, mais je te dis tout ce qu'il y a dans mon âme.

Ô combien je t'aime! Embrasse-moi. Viendras-tu ce matin?[1] Plus je te vois et plus j'ai besoin de te voir. Adieu, adieu, ma femme adorée. Réponds-moi si tu peux, je t'en supplie. Ta douce lettre d'hier m'a donné tant de bonheur!

[1] Adèle allait quelquefois, en cachette, faire une visite à Victor dans sa tour.

Samedi [25 mai].

Si tu savais où et comment je t'écris en ce moment, chère Adèle, tu ne serais plus tentée de me redire que je n'éprouve pas de bonheur à t'écrire. Comment se peut-il que cette idée se soit présentée à ton esprit, plus j'y pense et moins je le conçois. Adèle, comment tout ce qu'il y a dans mon âme ne t'est-il pas connu? Mon âme n'est-elle pas la tienne? Ah! le jour où l'un de nous aura trompé l'autre, il aura introduit un germe de mort dans notre amour. Mais cela ne sera jamais car notre culte pour ce qui est beau et bon, et mon culte pour toi, ange, nous préservent victorieusement de l'esprit de fausseté.

J'ai passé hier une heureuse journée. Ces fatigues pour toi et près de toi m'étaient douces. Quand ta lèvre pure approchait la mienne, quand ta douce main se posait sur mon front et en essuyait la sueur, Adèle, je n'aurais pas donné ces moments-là pour toutes les félicités de la terre et du ciel. J'ai quelquefois des instants de bonheur enivrants. Je me demande alors ce que j'ai fait pour les mériter, et je trouve que je vaux bien peu et que j'ai bien peu souffert pour obtenir le bel avenir qui est devant mes yeux. Je ne suis digne de toi, mon Adèle adorée, que parce que je sens profondément que nul n'en serait digne. Du moins as-tu en moi un mari qui t'appréciera et qui t'honorera comme tu dois être honorée et appréciée. Ce qui me fait croire quelquefois que je suis un peu supérieur aux autres, c'est qu'il ne leur est pas donné comme à moi de sentir ton angélique supériorité. Il y a donc une faculté dans mon âme qui n'est pas dans la leur. Mais du reste, que suis-je pour partager ta vie? Et cependant, Adèle, je la partagerai. Non, je ne puis comprendre comment tant de néant peut mériter et sentir tant de bonheur.

Je vais te voir dans peu d'instants; dans peu d'instants je saurai si ta nuit a été paisible, si tu as pensé à moi en t'endormant et en t'éveillant, si tu as un peu désiré pendant cette longue matinée de voir arriver l'heure qui doit me ramener près de toi. Adèle, pour moi, ce sont là toutes les idées qui remplissent ma vie; ou plutôt c'est là toute mon idée unique. *Pense-t-elle à moi? A-t-elle pensé à moi?* Et si jamais une voix intérieure me répondait *non,* si jamais je cessais d'avoir la conscience que tu m'aimes, Adèle, alors je m'éteindrais naturellement parce que mon existence n'aurait plus d'aliment,

parce que mon âme n'aurait plus rien à faire parmi les âmes des hommes. Prends garde, mon Adèle, car ce que je te dis là est bien vrai et je ne crois pas que tu puisses jamais désirer ma mort.

Adieu, ange, mon ange adoré. Je t'embrasse tendrement. Réponds-moi le plus tôt que tu pourras. Adieu, adieu.

Je voudrais, mon Adèle adorée, pouvoir te dire tout ce qui se passe dans mon âme en ce moment. Tu ne me répéterais plus, comme tu le fais trop souvent, que tu es *malheureuse.* Je voudrais pouvoir saisir la vague et douce rêverie où me jette cet instant de délice sitôt passé. Oh! quand donc, ange, m'appartiendras-tu devant tous les hommes! Quand pourrai-je à chaque instant du jour jouir de la félicité qui vient de m'échapper comme un songe, et d'un bonheur plus grand encore! Je crois à peine à la vérité que ce soit possible, mais cela sera pourtant car un jour viendra où les alarmes de mon Adèle bien-aimée n'arrêteront plus mes caresses, et où peut-être elle daignera répondre à celles de son mari. Oh! est-ce que je ne mourrai pas de bonheur alors?

Je voudrais que tu pusses savoir quel idolâtre dévouement prosterne tout mon être devant le tien, avec quel sentiment profond de respect et d'amour je baiserais la poussière de tes pieds, oui, Adèle, rien de tout cela n'est exagéré, ce sont des vérités bien trop faiblement exprimées. Qu'ai-je donc fait de digne d'un Dieu pour être aimé de cet ange, de mon Adèle adorée?

Adieu, mon bien, ma vie, ma joie, adieu, je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Ton mari,
VICTOR.

Mardi matin [28 mai, Paris [1]].

Je viens de m'éveiller, mon Adèle, tout triste de ne pas m'éveiller dans la même maison que toi. Tu ne saurais croire combien les jours que nous passons à Paris me paraissent longs et insupportables. Toutes mes heures sont désertes, toutes mes journées sont vides, quoique remplies d'une foule de distractions qui ne me suivent, certes, pas à Gentilly. Hélas! Adèle, quand donc t'aurai-je sans cesse près de moi! En ce moment tu es loin de ton Victor, d'autres t'occupent, tu ne penses plus à notre bonheur de Gentilly, tu ris peut-être, et celui dont tu absorbes toutes les pensées est ici seul, triste, et ne songeant qu'avec ennui au moment où il faudra cesser d'être seul et de paraître triste.

Avant-hier, à pareille heure, que j'étais heureux! Pourquoi des moments comme ceux-là passent-ils? Pourquoi deux êtres qui s'aiment ne peuvent-ils pas couler ainsi toute leur vie dans les bras l'un de l'autre? Adèle, oh! je veux croire que cette félicité nous sera donnée, je veux le croire; car autrement je fuirais devant le long avenir qu'il me reste encore à parcourir. Mais pourquoi si ce bonheur est réservé à ton Victor, n'en jouit-il pas dès à présent? Est-ce que cela dérangerait quelque chose aux destinées des autres hommes que la nôtre se fixât promptement? Qu'importerait à Dieu que notre éternité de bonheur commençât trois ou six mois plut tôt? Quand je pense à tout cela, je suis prêt à murmurer comme un insensé. S'il a été fait une exception, elle est pour moi, et je me plains. Mais, dis-moi, ma bien-aimée Adèle, n'est-il pas excusable de se livrer à l'impatience quand on attend le jour où l'on unira une vie jusqu'alors si tourmentée, à celle de l'ange le plus pur qui ait jamais existé? Oui, Adèle, il est impossible d'exagérer en parlant de toi, comme en parlant de l'amour que tu mérites et que tu m'inspires.

Hélas! et cependant j'ai encore fait couler tes larmes avant-hier. Ange! en de pareils moments je suis bien coupable, mais crois que je suis encore bien plus malheureux. Je ne puis te dire ce qui se passe en moi quand je vois cette Adèle adorée pleurer à cause de moi. Chère amie! et si cela arrive au milieu d'un moment de bonheur, oh! alors, ce que j'éprouve est au-dessus de toute expression. C'est du ciel et de l'enfer.

Adieu pour ce matin, mon Adèle, je vais bientôt te voir pendant quelques minutes; c'est un bonheur que je savoure longuement d'avance.

[1] De temps en temps leurs affaires appelaient à Paris Victor et la famille Foucher.

Mercredi soir [29 mai].

Je viens de lire ta lettre, ta douce et charmante lettre. J'ai fait tous les remèdes que tu m'as demandés, mais ce n'est pas sur eux que je compte pour me guérir, mon Adèle adorée, c'est sur ta lettre. Que ne peux-tu savoir, dès à présent, chère amie, combien ce peu de mots de toi m'a fait de bien! Tu en serais contente, car tu m'aimes et il doit t'être doux de voir avec quelle passion je t'aime de mon côté. Ne me dis plus pourtant que jamais je ne comprendrai à quel point tu m'aimes. Quelle affection ne dois-je pas comprendre, Adèle, moi qui t'aime d'un amour éternel et infini? Aime-moi autant que je t'aime, ange, et nous aurons le bonheur le plus parfait que puisse contenir la vie.

Comment peux-tu craindre que je t'abandonne jamais si j'avais le malheur de voir tout ce que j'aime au monde malade[1]? Grand Dieu! Adèle, il faudrait m'arracher de force de ton lit de douleur, et si l'on me repoussait aussi impitoyablement, on me verrait nuit et jour couché devant ta porte. Oh! non, tu ne recevrais rien, n'est-ce pas, que des mains de ton Victor? Tu supplierais avec lui tes parents de ne pas lui ôter la seule consolation qui puisse l'aider à supporter d'aussi cruelles inquiétudes, celle d'être continuellement et constamment auprès de ton lit, d'y veiller, d'y vivre. Et comment pourrais-je supporter qu'une main étrangère environne de soins, à défaut de moi, celle qui est pour moi, certes, bien plus que moi-même? Et cela, dans le moment même où elle et moi aurions le plus besoin l'un de l'autre! Non, mon Adèle bien-aimée, cela ne sera jamais. Ton mari sera jusqu'à et après sa mort, ton compagnon de joie et de douleur. Adèle, c'est cette idée qui remplit toute son âme et il s'y livre avec confiance. Adieu pour ce soir, les embarras des remèdes que tu m'as prescrits m'ont occupé une heure et demie et il était dix heures quand j'ai commencé à t'écrire. Adieu, mon Adèle adorée, j'achèverai demain. Je vais baiser ta lettre et tes cheveux, cela m'aidera peut-être à dormir comme j'espère que tu dors en ce moment. Adieu.

[1] « ... Promets-moi que si jamais je suis malade même avant d'être mariée aux yeux du monde, tu ne me quitteras pas du tout, que nul autre que toi ne m'approchera. » (*Reçue le mercredi 29 mai.*)

Jeudi matin.

Je viens de me lever beaucoup moins souffrant qu'hier et je me mets à t'écrire pour me soulager entièrement.

Je ne te dirai pas que je veux que ma première pensée soit pour mon Adèle, car pensant ou rêvant continuellement à toi, je ne puis t'offrir ni première ni dernière pensée, mais seulement la pensée unique qui domine toute mon âme et toute ma vie. Et toi, mon Adèle, as-tu bien dormi? Qu'il me tarde de te voir, de lire ce que tu m'as écrit hier au soir! J'espère que tes douleurs d'estomac sont passées, j'espère que tu n'as plus de chagrin ou du moins que tu n'en auras plus ce soir quand je te verrai. Ô mon Adèle, je ne te verrai donc que ce soir! Je m'étais fait une habitude du bonheur de te voir souvent tous les jours et cette habitude si douce me rend bien malheureux à Paris.

Adieu, ange, plains ton pauvre mari et laisse-le t'embrasser mille fois.

VICTOR.

Mercredi matin (5 juin).

Mon Adèle bien-aimée, je veux la première fois que je te verrai me mettre à tes genoux et baiser la poussière de tes pieds. Si tu savais quel bien me font tes lettres, quel courage elles me donnent, tu passerais à m'écrire tous les moments que nous ne passons pas ensemble. Moi, je voudrais quand je t'écris laisser aller ma plume selon mon cœur, il me semble quand je me mets à cette douce occupation qu'il me sera facile de te dire tout ce qu'il y a dans mon âme; mais je suis étonné tout à coup de ne pouvoir rendre ce que j'éprouve et de chercher vainement des paroles assez fortes pour ce que je veux te dire. Adèle, tout ce que je sens à ta seule pensée est inexprimable, tu remplis mon âme comme si j'avais une divinité, un ciel pour moi à part sur la terre, je voudrais quelquefois t'adorer d'un culte d'idolâtrie, ô mon Adèle, tu m'inspires tous les sentiments tendres, nobles, généreux qui composent ta nature, je te respecte, je te vénère, je t'estime, je t'admire, je t'aime comme on adore, et quand tu me dis de te répéter souvent que je suis ton mari, juge quelle est ma joie et mon orgueil.

Oh! oui, je suis ton mari, ton défenseur, ton protecteur, ton esclave, le jour où je perdrais cette conviction, je suis certain que mon existence se dissoudrait d'elle-même, parce qu'il n'y aurait plus de base à ma vie. Tu es, Adèle, le seul être sur lequel puisse jamais reposer tout ce qui désire, tout ce qui aime, tout ce qui espère en moi, c'est-à-dire mon âme tout entière.

Je t'en conjure, si c'est quelque chose pour toi que de m'épargner une vive douleur, ne me répète plus, ange, que les preuves de tendresse et de dévouement que tu daignes me donner peuvent m'inspirer un autre sentiment que celui de la reconnaissance la plus profonde et la plus respectueuse. Si tu savais quel est mon bonheur quand je vois celle à qui j'ai confié tout mon avenir se confier de son côté à moi; quand tu places sans crainte ton corps si pur et si virginal dans mes bras, il me semble que c'est la plus haute preuve d'estime que tu puisses me donner, et combien je suis fier de me sentir estimé d'un ange tel que toi! Aussi ton mari espère-t-il que tu ne seras pas inexorable et que tu ne lui refuseras pas, si tu l'aimes, encore

quelques matinées comme la bienheureuse d'avant-hier[1]. Je te prierai tant!

Cependant consulte tes intérêts et prive-moi plutôt d'un grand bonheur que de t'exposer à un petit danger.

Adieu. Je vais courir toute la journée pour nos affaires; il m'est bien pénible de penser que tu sortiras aussi et que je ne serai pas près de ma femme. Plains ton pauvre Victor. Adieu encore une fois, je te verrai ce soir, cela me soutiendra dans cette longue journée. Adieu, mon Adèle adorée, je t'embrasse comme je voudrais être embrassé par toi.

Ton mari.

[1] Il est probable, d'après une lettre d'Adèle, qu'elle a été voir Victor chez lui entre le 30 mai et le 5 juin : «... Si tu ne venais pas, je courrais chez toi à la dérobée et je ne te quitterais plus que tu ne sois bien portant. Tant pis pour les on-dit... Je t'appartiens et rien ne pourrait m'empêcher d'être à toi; seulement le temps où je t'appartiendrai légitimement aux yeux de tout le monde est indécis; mais celui où je pourrais te porter des consolations et des soins que personne ne peut remplacer ne dépend de qui que ce soit, parce qu'une volonté ferme est indépendante de toute autre volonté. Il est des cas où je viole sans remords les droits paternels. » (*Reçue le 30 mai.*)

Samedi [8 juin].

Ne te plains pas, mon Adèle, de la soirée d'avant-hier. Quoique je sente alors plus vivement que jamais les chagrins qui me viennent de toi, ce sont toujours de bienheureux moments pour ton Victor que ceux qu'il passe près de toi. Juges-en par l'empire absolu que la moindre de tes paroles exerce sur ton mari. Oh! console-moi toujours ainsi, bien-aimée Adèle, des larmes que tu me feras verser. Je ne donnerais pas maintenant pour le bonheur des anges la douleur à la vérité bien amère que tu m'as causée, puisqu'elle m'a valu une lettre si douce et des consolations si tendres. Chère amie, oui, cette douleur a été bien vive. Les larmes me font bien mal. Ceux qui pleurent aisément sont soulagés quand ils pleurent. Moi, je n'ai pas ce bonheur. Celles de mes larmes qui peuvent sortir sont celles qui me soulagent; mais presque toutes me restent sur le cœur et m'étouffent. Une mère, qui a prévu le cas où l'on est seul dans la vie, m'a accoutumé dès l'enfance à tout dévorer et à tout garder pour moi.

Pourtant, Adèle, il m'est bien doux de m'épancher en toi. Endurées pour toi, les fatigues et les souffrances ne me sont rien; mais si je te vois quelquefois les deviner et les plaindre, alors, mon Adèle adorée, elles me sont chères et précieuses. Hélas! n'as-tu pas pleuré aussi, toi, avant-hier? Qu'est-ce donc que mes larmes? Ô mon amie, combien les tiennes m'ont encore fait plus de mal! Elles sont retombées douloureusement sur mon cœur, comme des remords. Pardonne-moi, va, je me hais bien. Adèle, que notre, que mon bonheur, serait grand si ce que disait aujourd'hui ta mère se réalisait! Quel bonheur! Ayons une confiance mutuelle en nous-mêmes et dans l'avenir. Adèle, n'est-il pas vrai que je serai bien heureux? Comment ma femme peut-elle maintenant craindre de revenir dans ma tour? Adèle, il faut que tu redoutes un bien grand danger pour me priver, moi, ton Victor, du plus grand bonheur dont il puisse jouir à présent. Consulte avant tout ton intérêt. Mon Adèle adorée, je ne t'adresserai plus une prière d'égoïste, mais j'aurai un bien vif chagrin. Adieu, je vais te voir dans quelques minutes, mais il m'est bien triste de penser que je ne serai pas près de ma femme dans le voyage à Gentilly. Hélas! mon Adèle bien-aimée, adieu! Je veux que tu me dises que tu m'embrasses, je le veux, c'est-à-dire que je t'en prie. Adieu donc, embrasse ton mari, ton Victor.

Dimanche, 9 heures et demie[1].

Peut-être vais-je mieux dormir cette nuit que la dernière. Hier, Adèle, je n'ai pu bien dormir sans que tu me l'eusses souhaité : mon sommeil dépend de ton adieu. Tu as été plus heureuse que moi. Je ne te fais pas ici un reproche, loin de moi de te blâmer d'une indifférence qui assure ton repos... — Cependant ce sont pour moi des pensées amères que celles-ci. Ne m'accuse pas, mon Adèle, puis-je penser à de l'indifférence de ta part sans une profonde douleur? Oh! dis-moi, oui, dis-moi, répète-moi que ce n'est pas de l'indifférence, mais... qu'est-ce donc alors? — Tout, plutôt que de l'indifférence. Je veux bannir cette idée avant de me coucher, car ce serait vainement que je me flatterais d'avoir une meilleure nuit que celle d'hier que tu as si bien passée. Adèle, puisses-tu toujours bien dormir, quand même ce serait la nuit de ma mort! — Mais non, tu m'aimes, tu m'aimes, n'est-ce pas, ange? Je n'ai besoin que de cette conviction dans la vie, mais j'en ai tant besoin! Mon Adèle, j'en veux croire tous tes regards, toutes tes paroles de ce soir, et la tendre inquiétude avec laquelle tu voulais me retenir à cause de la pluie, oh! sois toujours ainsi, mon Adèle adorée, afin qu'il n'y ait pas au monde deux hommes aussi heureux que moi comme il n'y a pas deux femmes aussi parfaites que toi. Adieu pour ce soir, tu reposes déjà sûrement et tu ne te doutes pas que ton mari t'embrasse pendant que tu dors.

Lundi.

J'espérais, mon Adèle bien-aimée, t'écrire encore au moins deux pages et je n'ai que le temps de clore celle-ci par mille baisers.

Ton mari,
VICTOR[2].

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*

Lundi, dix heures du soir (17 juin, Paris).

Tu souffres en ce moment, mon Adèle bien-aimée; puisque je ne puis te voir, je vais t'écrire. Peut-être demain cette lettre inattendue te procurera-t-elle un instant de plaisir. Hélas! je suis bien à plaindre de ne pas être près de toi dans un moment où tu aurais besoin de soulagement. Que ceux qui t'entourent sont heureux! Ô mon Adèle, si tu savais avec quel serrement de cœur je viens de revoir cette chambre déserte, si loin de celle où tu vas dormir! C'est toujours pour moi une douleur nouvelle que de quitter ce cher Gentilly, où cependant je suis loin d'être pleinement heureux.

Tu m'as fait bien des chagrins aujourd'hui, mais puisque tu es malade, je ne te reprocherai rien. Pourtant je n'ai pu m'empêcher de remarquer avec douleur dans cette voiture que tu as eu les yeux fermés pendant presque tout le chemin. Grand Dieu! mon Adèle, je ne t'accuse pas, tu étais souffrante, et si cela te soulageait, tu as bien fait. Seulement, si j'avais, moi, souffert à ta place, il me semble que c'est en fixant mes regards sur toi que j'aurais cru me guérir. Quoi qu'il en soit, chère, bien chère amie, je te le répète, si cela t'a soulagée, tu as bien fait de me fermer tes yeux; et pourvu que je retrouve demain soir ma femme tout à fait bien portante, je ne me plaindrai pas. Adieu pour ce soir, mon Adèle adorée, j'ai des idées trop tristes pour continuer. Je tâcherai de t'écrire encore demain. J'espère que tu dors bien en ce moment comme tu me l'as promis. Ange, adieu, reçois mille baisers de ton pauvre mari qui est vraiment bien triste.

Mardi.

Le temps m'a manqué pour t'écrire aujourd'hui, bien-aimée Adèle, j'espère m'en dédommager demain. En attendant, je t'embrasse comme je t'aime, adieu, ange adoré.

Mardi soir [18 juin][1].

Quelques mots pour toi avant de me coucher, mon Adèle bien-aimée. Hélas! j'ignore si tu m'écriras, mais ce n'est pas une raison pour que je me prive du bonheur de t'écrire. Tu dors sans doute en ce moment, combien de fois ne m'est-il pas arrivé de t'écrire pendant que tu dormais! Tu m'as fait ce soir un reproche bien cruel, un reproche qui serait insupportable à ton Victor s'il pouvait croire qu'il sort de ton cœur comme il sort de ta bouche, tu m'as dit un moment que je ne t'aimais pas, qu'un moment, à la vérité, mais pour une pareille accusation, chère amie, un moment est déjà bien trop. Oh! quand donc pourrai-je avoir le bonheur de donner ma vie pour un de tes sourires ou pour une de tes larmes, afin de démentir cette parole, à laquelle tu ne crois pas, dis, mon Adèle adorée? Tu es profondément convaincue que tu es un ange, que mon âme entière se consume à t'aimer, que tu inspires à ton mari toute l'idolâtrie que tu dois inspirer à un être capable de t'apprécier. Ô Adèle, si tu me voyais en ce moment, si tu étais là, près de moi, près de mon regard, près de ma bouche, Adèle, non, de ta vie, tu ne me répéterais plus que je ne t'aime pas. Adieu pour ce soir, je vais dormir seul, mais je te retrouverai dans mes rêves, en attendant les bienheureuses nuits où ma femme sera à la fois dans mes rêves et dans mes bras.

Jeudi matin.

Cependant, Adèle, tu me l'as encore répété hier au soir, ce reproche qui est une cruauté de ta part. Tu m'as redit que je t'aimais moins, et moi, il me semble que chaque jour je t'aime davantage. À la vérité, je ne t'écris ni ne te vois, certes, pas autant que je le voudrais, mais pourquoi cela ne dépend-il pas de moi? je ne t'écrirais jamais, parce que je te verrais toujours. Je serais sans cesse à tes pieds ou sur ton sein, je serais déjà comme je serai dans quelques mois. Tout ce bonheur m'est refusé, je passe bien peu d'instants près de toi, et les autres, que je voudrais consacrer à t'écrire, il faut, sans

[1] Mardi et jeudi, lettres inédites.

compter tous les embarras qu'entraînent beaucoup d'amis et surtout de connaissances, les employer à quatre affaires sérieuses, mes deux pensions, mon recueil et mon roman. Tous ces ennuis, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont rien, puisqu'ils me conduiront au bonheur d'être à toi. Mais ils m'empêchent de t'écrire aussi souvent et aussi longuement que je voudrais, et c'est déjà me faire acheter le grand bonheur qu'ils me promettent par la privation d'un grand bonheur. Tu ne saurais te figurer, Adèle, combien c'est une chose singulière d'être obligé de se livrer ainsi à tant d'occupations diverses lorsqu'on ne peut avoir qu'une pensée. Il me semble qu'on devrait être dispensé de vaquer à tous les soins fastidieux de la vie quand l'âme habite une autre sphère, une sphère d'enthousiasme, d'enchantement et d'amour. Voilà le sentiment dont tu remplis ma pensée, voilà le monde d'idées que tu as créé pour ton Victor, Adèle, mon Adèle adorée, et qui sait? tu lui reprocheras peut-être encore ce soir de ne pas t'aimer!

Vendredi matin.

Si tu savais après quelle incertitude et avec quelle peine je suis allé avant-hier soir à ce triste théâtre où je ne devais pas te voir, tu ne me dirais pas, chère amie, ce que tu m'as dit hier au soir. Adèle, c'est à moi de me plaindre, à moi à qui tu n'as pas dit ce que tu sentais quand je t'ai demandé à plusieurs reprises s'il fallait m'imposer ce chagrin pour faire plaisir à mon amie. J'ai dû croire que l'emploi du reste de ma soirée t'était indifférent, et sacrifier mes propres désirs à ceux auxquels je n'aurais, certes, pas sacrifié les tiens. Pardonne-moi, mon Adèle, de n'avoir pas eu plus de présomption, n'ai-je pas aussi à te pardonner de n'avoir pas eu plus de franchise? pourquoi, Adèle, ne pas nous rendre mutuellement compte de nos impressions sans hésitation et sans détour? Est-ce qu'il doit y avoir dans nos cœurs une pensée de l'un qui soit cachée à l'autre? Hélas! malheur à nous s'il en est jamais ainsi! Vois si ton Victor te dissimule une seule des émotions qui lui viennent de toi, soit douce, soit douloureuse. Je me croirais coupable d'agir ainsi. Mon plus grand désir, en toute occasion, serait que tu pusses connaître mon âme comme tu connais la tienne. Tu ne me ferais pas si souvent des reproches cruels. Tu saurais qu'il n'est pas, je ne dis pas une seule des émotions de mon cœur, mais un seul des mouvements de tout mon être qui ne soit dirigé vers toi. Même absente, je te cherche de l'âme et du regard, quelquefois je t'appelle à haute voix avec des transports convulsifs, si j'apprends que je puisse te voir passer de loin dans quelque rue, rien ne m'arrête et je reste des heures entières à épier ton passage, souvent

inutilement; si tu parais, je te suis, toujours prêt, quoique éloigné de toi, à te défendre, à te sauver de je ne sais quels périls imaginaires que je crains toujours pour toi. Tu le vois, Adèle, je te dévoile sans pitié pour moi-même, toute ma folie, dont tu vas peut-être rire. Oh non! n'est-il pas vrai, mon Adèle adorée, que tu n'en riras point? Mais n'est-il pas vrai aussi que désormais tu ne m'accuseras plus de ne pas t'aimer? Songe à toutes mes paroles, à toutes mes pensées, à toutes mes actions, Adèle, et conviens que c'est une légèreté bien cruelle que de m'avoir fait ce reproche.

Quatre heures et demie.

Dans peu de temps je te verrai. Que ce peu de temps va me sembler long! Du moins en passerai-je une partie à t'écrire, et cela en adoucira l'ennui. J'ai encore couru aujourd'hui toute la journée. Il faut bien des pas inutiles pour en faire un utile. Quelqu'un m'a dit aujourd'hui : « Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir, hors *le bonheur d'en être indigne* ». C'est un mot profond, Adèle, et qui vaut la peine d'être médité. On me reproche de toutes parts de ne pas être importun, intrigant, de ne savoir pas plus solliciter un journaliste qu'un ministre, de pousser ce qu'on appelle la *fierté du talent* jusqu'à dédaigner la poursuite de la gloire, etc., etc. Moi, Adèle, j'ignore si j'ai du talent, mais je veux être digne d'en avoir, je veux surtout être digne de toi. Je méprise, je l'avoue, tous ces moyens de succès; je crois que le bonheur et la gloire sont de nobles buts où l'on ne peut arriver que par de nobles chemins. Je ferai tout ce qu'il convient de faire, et je me conduirai en tout de façon que ma conduite puisse être entièrement approuvée par toi. Et dis-moi, mon Adèle bien-aimée, n'est-ce pas ainsi que tu penses, toi qui es le juge de toutes mes actions comme l'idole de toutes mes pensées? Est-ce donc à moi de désespérer de l'avenir? Je n'ai jamais dévié du sentier que je me suis tracé et je me vois à la veille d'obtenir ces deux pensions qui doivent assurer la félicité de toute ma vie. Oh non! ayons bon espoir et laissons parler les lâches et les sots. Adieu, ange, adieu, mon Adèle adorée. Bientôt je serai près de toi, c'est ce qui me console de cesser de t'écrire. Adieu, adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Ton mari respectueux et fidèle,
V.-M. H.

Dimanche soir[1].

Oui, mon Adèle, j'ai été ce soir sur le point de me lever et de partir. S'il était possible qu'on se conduisît ainsi à mon égard dans toute autre maison que la tienne, bien certainement je n'y resterais pas un instant de plus et je n'y rentrerais jamais. Il n'y a que toi, Adèle, dont je puisse tout supporter, tout. Mais nul autre ne m'humiliera impunément. Si je fais devant toi une abnégation complète de moi-même, je n'en suis peut-être que plus fier vis-à-vis de tout autre. Je suis le gardien jaloux de tes privilèges sur moi, et je ne puis souffrir que d'autres qui ne me sont rien se croient autorisés à les partager. Ils me comprennent bien peu la plupart de ceux qui t'entourent! Parce qu'ils me voient te prodiguer le respect et l'adoration, ils se figurent qu'ils ont des droits sur moi. Je vois quelquefois prendre à mon égard des airs de suffisance et d'importance dont je me contente de rire, parce que c'est pour toi qu'il faut les souffrir. Comment donc ne comprennent-ils pas à quelle hauteur tu es placée au-dessus d'eux dans mon estime? Ils s'imaginent que la fraternité ou la parenté, c'est l'égalité. Adèle, tu n'es l'égale de personne. Je ne connais pas une âme humaine qui puisse se comparer à la tienne. Combien mon Adèle angélique est au-dessus de tout ce qui l'environne! et quelle joie pour moi de me dire dans mon cœur: elle m'aime, celle dont nul n'est digne! — Et comment ne supporterais-je pas la manière singulière dont je suis traité chez toi, quand je vois quelle est celle que l'on a pour toi? J'avoue que je suis un tout autre homme pour toutes les maisons où je vais, mais dois-je m'en étonner, moi qui te suis si démesurément inférieur, quand sous mes yeux les êtres les plus médiocres affectent des airs de fatuité et d'impertinence envers toi, devant qui ils devraient se prosterner de respect! Quelquefois même ils osent te tourmenter lourdement, et se croient vraiment tes égaux parce qu'il y a quelques gouttes du même sang dans vos veines. Ils ne conçoivent pas qu'ils ne peuvent se rendre dignes d'un tel honneur qu'en se montrant pénétrés de déférence et d'admiration pour toi. — Je n'ai pas besoin, mon Adèle chérie, de te dire ici que je suis bien loin d'avoir l'intention de désigner aucun des êtres pour lesquels la nature réclame ton respect. Tu ne peux penser qu'une

[1] Inédite.

IMPRIMERIE NATIONALE.

pareille idée entre dans mon esprit. — Laissons cela : j'avoue que j'ai été indigné ce soir, pour toi comme pour moi, et que je n'aurais pas supporté cet affront patiemment, si ton nom n'avait été là pour m'arrêter. — Adieu, mon Adèle, ce nom adoré est tout-puissant sur moi. Je ne me repentirai jamais de ce que j'aurai fait pour ma femme. Adieu, je t'embrasse et je t'embrasse encore. Que demain me tarde à venir!

Lundi matin.

C'est une chose bien douce pour moi, mon Adèle, que de commencer cette journée comme j'ai terminé celle d'hier, en t'écrivant. Mais qu'il me serait bien plus doux de pouvoir être en ce moment à tes côtés, d'épier le premier regard de tes yeux, le premier sourire de tes lèvres! Hélas! ce bonheur est encore pour d'autres que pour moi, espérons qu'un mois ne s'écoulera pas avant que ton Victor ne soit entré en possession de son bien. Il me semble, chère, bien chère amie, que j'ai déjà vécu une vie entière de tourments et de privations depuis que je t'aime; il est bien temps que j'arrive à ma vie de bonheur.

Ô mon Adèle, bonheur est un mot trop faible pour exprimer ce qu'éprouvera ton mari dans ce bienheureux jour, ce qu'il éprouve quand tu daignes lui permettre une caresse ou un baiser.

Adieu, adieu. Embrasse-moi[1].

[1] *Collection Louis Barthou.*

Vendredi matin (5 juillet).

M'écris-tu en ce moment ou du moins penses-tu à moi, mon Adèle? Je suis bien triste et j'aurais bien besoin que tu fusses maintenant à côté de moi, avec ta douce voix et ton doux regard. C'en est donc fait d'ici à bien longtemps de notre bonheur de Gentilly! Que vais-je devenir dans ce grand Paris? Tous mes instants, partagés là-bas entre le bonheur de te voir et celui de travailler pour toi, vont m'échapper à présent sans bonheur et presque sans travail. Tu me diras, il est vrai, qu'ici je serai à portée de mieux suivre toutes nos affaires et qu'ainsi mon temps ne sera pas perdu, mais ce sont de bien insipides nécessités que celles qui m'éloignent de toi. Je ne sais si je devrais t'écrire en ce moment, Adèle. Je suis abattu, et je ne puis vaincre cet abattement. Je me répète pourtant tout ce que tu me disais hier au soir pour me consoler : nous nous verrons tous les jours; mais je m'étais fait une si douce habitude d'être sans cesse, absent ou présent, près de toi, de m'endormir et de m'éveiller sous le même toit, de prendre mes repas à tes côtés, de sentir ton pied sur le mien, de te servir... Hélas! mon Adèle, rien de tout cela désormais! Je vais reprendre mon ancienne manière de vie, je vais redevenir errant et solitaire, et le feu pourra prendre à ta maison sans que je sois là le premier pour t'enlever dans mes bras. Tu vas traiter de pareilles idées de *folie,* et tu auras raison car mon amour va sans cesse demander à mon imagination de nouveaux motifs de soucis et d'alarmes. Tu dois le savoir comme moi, mon ange bien-aimé, les âmes douées à un haut degré de la faculté d'aimer se font à tout moment des misères que ne comprennent pas les autres âmes. Je suis dans un de ces instants d'accablement, je voudrais travailler et je n'ai rien dans la tête qu'une vague inquiétude et le regret de notre félicité de Gentilly si tôt passée. Dans deux mois il est vrai... Mais deux mois durent si longtemps! Ô mon Adèle adorée, redonne-moi du courage pour ces deux longs mois, aime-moi un peu comme je t'aime, écris-moi souvent, mon Adèle, parle-moi, reparle-moi sans cesse de tout ce qui occupe ma pensée, et aime-moi, aime-moi, je ne serai jamais malheureux. Adieu, pardonne à cette illisible écriture et reçois mille baisers de ton pauvre mari, de ton Victor.

Ce vendredi, 9 heures du soir.

Voici le premier moment de joie de toute cette journée : je t'écris.

Adèle, il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue. Je ne puis me figurer qu'hier à pareille heure je fusse encore près de toi. Hier, j'étais bien heureux! Ô quand donc tous mes instants, tous! se passeront-ils ainsi? quand serai-je ton compagnon de tous les jours? quand pourrai-je veiller sur toutes les heures de ta vie, sur toutes les heures de ton sommeil? Chère amie, il me semble que plus cette heureuse et mille fois heureuse époque approche, plus mon inquiète impatience redouble! Si tu savais tout ce qui se passe dans mon âme quand je songe à toi, à l'immense félicité qui me viendra de toi! Je cherche en vain des mots, toutes mes idées restent confuses et ma tête n'est plus qu'un chaos d'amour, d'ivresse et de joie.

Je crains, en vérité, que le jour où je pourrai m'écrier à la face de tous les hommes : elle est à moi, entièrement, uniquement et éternellement à moi! oui, je crains que ce jour-là mon être ne se brise de bonheur. Tant de joie, en entrant violemment dans mon âme, devra, ce me semble, la bouleverser. Quel moment que celui où je tiendrai tout mon bonheur de toute ma vie! ce bonheur qui est depuis si longtemps devant moi sans que je puisse l'atteindre! C'est donc un ange qui peuplera ma solitude, qui fera cesser mon isolement! Et quand je pense que cet ange bien-aimé m'a permis de croire qu'il désirait aussi un peu ce jour que j'appelle si ardemment de tous mes vœux et de tous mes travaux, j'oublie les cruelles épreuves que j'ai subies pour ne songer qu'à l'avenir enivrant qui m'est promis, et je trouve que j'ai encore trop peu souffert pour tant de bonheur.

Adèle, je jouirai donc bientôt auprès de toi des droits d'époux et des devoirs d'esclave, je pourrai te protéger et te servir, effacer tous tes chagrins avec mes caresses, tarir toutes tes larmes avec mes baisers; ou plutôt tu n'auras alors ni chagrins, ni larmes; tu seras heureuse, n'est-ce pas? et ma joie reposera dans la tienne. — S'il nous survient des contrariétés, et, ne nous faisons pas illusion, il nous en surviendra, elles ne seront rien, parce que nous les supporterons ensemble, ou plutôt parce que ton sourire m'aidera à les supporter. Car dans tout le cours de notre vie nos rôles mutuels seront, toi, de me consoler, et moi, de te défendre.

Répète-moi souvent, Adèle, que tu souhaites aussi notre union, car tu

ne saurais croire de quelles indicibles joies me pénètre cette idée que mon plus ardent désir est partagé par l'être angélique qui l'inspire. Maintenant je vais compter tous les jours jusqu'à celui où je recevrai le titre de mes pensions, et cependant j'ai été prévenu que cela pourrait bien durer encore six semaines. N'importe, il me semble que tous les bureaux vont se presser dans leur travail, parce que j'attends pour être heureux qu'ils aient fini. Cela ressemble un peu à de la folie, mais que veux-tu? C'est à toi que tu dois t'en prendre. Pourquoi as-tu fait perdre la raison à ton Victor?

En vérité, depuis que notre mariage est devenu pour moi la chose la plus certaine qui soit sous le ciel, je m'étonne à chaque instant de le voir arrêté par ce qui l'arrête. Je me demande comment il se fait que la réalisation des espérances les plus pures et les plus idéales soit retardée par un obstacle aussi matériel, l'argent! Et cela est pourtant. C'est comme si je voyais un nuage attaché avec une chaîne de fer.

Adieu, mon Adèle adorée, pardonne-moi toutes mes folies, donne-moi demain une longue lettre et reçois en échange mille baisers de ton mari, de celui dont tu es l'ange et l'idole, et qui te verra demain.

Lundi, 10 heures du soir. [Juillet[1].]

Tu n'es donc plus là, auprès de moi, mon Adèle! Me voici seul, seul et bien loin de toi, et bien loin encore du temps où je serai sans cesse près de toi; car deux mois sont deux éternités. Depuis hier cependant je sens quelque chose de plus complet dans ma vie et dans mon bonheur; je vois que je possède toute ta confiance, ma femme n'a plus rien de caché pour moi. Tous tes petits secrets, ange, me sont connus, n'est-ce pas? comme à toi-même. Hélas! cette indisposition m'inquiétera bien à l'avenir, mais je te soignerai, je te réchaufferai dans mes bras, de mes baisers, de mes caresses, je t'entourerai de tout mon amour contre tes souffrances. Combien tu m'as rendu heureux, mon Adèle adorée, par ce doux et tendre épanchement! Oh! je veux t'en remercier à deux genoux, je veux que tu saches de quelle inexprimable félicité un mot de toi peut inonder le cœur de ton Victor. Pourquoi n'es-tu pas là? Où es-tu? Que fais-tu? Tu t'endors maintenant, et ma pensée peut-être est bien loin de ton âme. Oh non! dis-moi, fais-moi croire, ange bien-aimé, que je suis pour toi tout ce que tu es pour moi, je ne pourrai le croire, mais je serai heureux de l'entendre de ta bouche.

Adieu, toi qui fais le bonheur de ma pensée et l'enchantement de mes rêves. Adieu, je vais essayer de dormir, mais je brûle d'amour. Si cela dure longtemps, je mourrai quand il faudra te quitter. Je t'embrasse.

Ton fidèle mari,
V.-M. H.

[1] Inédite.

Samedi matin (13 juillet).

Ta lettre me remplit d'attendrissement et de joie chaque fois que je la relis. J'avais bien besoin, mon Adèle adorée, d'être consolé de la douleur si vive que j'ai éprouvée hier, en apprenant que je ne passerais pas ces trois jours près de toi, à cet heureux Gentilly. Oh! écris-moi toujours ainsi, ange, j'ai tant besoin d'amour pour supporter la vie! Si tu savais quelle est la puissance de ton âme sur la mienne, tu serais heureuse, car tu m'aimes, tout indigne que je suis d'être aimé d'un être tel que toi. J'ai baisé ta lettre avec transport, il me semblait qu'elle avait quelque chose de mon Adèle absente. Mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, que ne connais-tu ton Victor tout entier! tu verrais que, s'il est bien imparfait sous tous les rapports, il a du moins quelque chose de parfait, c'est son amour pour toi. Cet amour, je le retrouve sans cesse, sous la moindre comme sous la plus importante de mes pensées. Pardonne-moi de te répéter sans cesse la même chose en d'autres paroles. Moi, quand je t'ai parlé de mon amour, de mon adoration, de mon idolâtrie, j'ai fini le cercle de mes idées et il faut recommencer.

2 heures après-midi.

Je saisis tous les moments où je peux t'écrire, afin que cette journée s'abrège. Elle est si longue. Oh oui! regrettons, mon Adèle, notre Gentilly. Qu'est-ce que ces trois heures passées le soir dans une gêne perpétuelle près de la douceur de dormir sous le même toit, de respirer le même air, de m'asseoir à la même table que toi. Hier, chère amie, j'ai essayé de prendre ta défense contre des reproches bien singuliers : je n'ai pas été bien reçu; mais pour toi, est-ce que je ne supporte pas tout? Est-ce donc à ta mère de m'envier une tendresse que tu ne pourrais me refuser sans la plus profonde ingratitude, car il n'y a que l'amour qui puisse payer l'amour! Comment! ta mère voudrait que tu ne répondisses que par une affection secondaire à l'attachement le plus ardent, au dévoûment le plus absolu,

à l'amour et au respect le plus profond! Ô répète-moi sans relâche, mon Adèle bien-aimée, ce que tu me disais dans ta douce lettre d'hier[1] que ton Victor est tout pour toi comme tu es tout pour lui, que toutes les affections s'évanouissent devant notre amour mutuel, redis-le moi sans cesse, car c'est du plus profond de mon cœur que je t'affirme que j'ai besoin de cette conviction pour vivre. Si demain je cessais de croire en toi, Adèle, mon existence se briserait d'elle-même, car où serait mon appui dans la vie pour supporter le poids d'un pareil malheur? Oh non, non, je t'aime, je t'aime, er tu ne peux ne pas m'aimer, toi qui es un ange. Adieu, adieu, mon Adèle, ton mari t'embrasse et t'embrasse encore.

[1] « Trois mois encore et je serai toujours près de toi. Quand nous pensons à cela nous devrions nous trouver bien heureux! Et quand nous pensons que nous n'aurons rien fait qui soit indigne et que même nous aurions pu être ensemble plus tôt, mais que nous avons préféré notre propre estime à notre bonheur, certes, combien ne serons-nous pas plus heureux! Mon Victor, que jamais nous ne fassions rien qui puisse empêcher de considérer notre conduite avec joie et quand même nous serions pauvres, nous nous contenterons de ce que nous aurons, mais nous serons purs. Je parle pour deux quoique je ne puisse rien aux affaires, mais je serai toujours de moitié dans ce que tu feras. C'est bien ce qui fait toutes les jouissances que j'ai en ce monde qui sont de songer que toutes tes actions sont les miennes; elles font tout mon bonheur et toute ma gloire. C'est la seule qui soit permise à une femme. » (*Reçue le 12 juillet 1822.*)

Jeudi, 9 heures et demie du soir[1].

Mon Adèle, c'est encore tout ému par ta lettre adorée que je t'écris. Je te le répète, chère amie, ne pense plus à la matinée d'hier que pour plaindre ton Victor. Il ignorait l'heure, on la lui a cachée, c'est ce qui l'a privé du bonheur de t'en écrire plus long. Hier soir encore, tu dois croire, chère amie, qu'il a fallu une nécessité bien grande pour que je me passe de t'écrire avant de m'endormir, seule joie que je puisse éprouver quand je t'ai quittée. Je suis bien triste et bien tourmenté en ce moment, Adèle, bien triste de n'être pas resté près de toi jusqu'à onze heures, bien tourmenté de te savoir souffrante, hélas! et pour des causes qui, je ne puis te le cacher, sont loin de me laisser tranquille. Oh! dis-moi et répète-moi mille fois, Adèle, que cela n'aura pas de conséquences, ou plutôt, grand Dieu! dis-moi ce que tu penses, ne me rassure pas perfidement, oui, ce serait perfidie, songes-y bien, Adèle, que de me tranquilliser à tort. Dis-moi la vérité, toute la vérité, il faut que je la sache, afin de vivre ou de mourir. Adieu, je t'embrasse mille fois, quoique tu ne me dises jamais cette parole si douce en terminant tes lettres. Je t'embrasse, ange!

Vendredi, 5 heures du soir.

Si j'étais sage, Adèle, si je savais sacrifier le bonheur aux affaires, ce n'est pas à toi que j'écrirais en ce moment. Je ne sais combien de lettres, accumulées dans mon tiroir, demandent des réponses depuis un siècle. Je n'ai pas le courage de m'occuper des autres quand je puis m'occuper de toi. Maintenant je ne puis me résigner à prendre cette plume pour des indifférents ou même des amis. C'est une grande victoire sur moi-même quand je m'y décide. Il me semble qu'elle ne doit être employée que pour toi, soit à travailler, soit à t'écrire. Gronde-moi de tout cela, chère amie, car cette négligence apparente de tout ce qui n'est pas toi paraît aux autres de la hauteur et du dédain. Ils me font la réputation d'être fier et inabordable,

[1] Inédite.

et ils ne savent pas que le tort qu'ils imputent à je ne sais quel orgueil incompréhensible pour moi, vient de l'amour. Mon Adèle, dis-moi de moins penser à toi, de moins t'écrire. — Mais non, ne me parle pas ainsi, car je croirais que tu ne m'aimes plus et d'ailleurs je ne pourrais t'obéir. — Ma conférence de ce matin a eu un bon résultat, il ne faut pourtant chanter victoire que lorsque nous tiendrons la pension. Je te conterai tout cela ce soir en détail. Oh! oui, avant deux mois nous serons mariés! — Adieu, mon Adèle chérie, tu vas à présent trouver que je t'écris trop. Mais que veux-tu? c'est ta faute. Pourquoi t'es-tu fait adorer de ton pauvre mari? J'espère que tu m'auras aussi écrit de ton côté. Adieu, adieu, mon ange bien-aimé.

Te retrouverai-je bien portante ce soir? Reçois mille baisers. Que ne peuvent-ils te guérir! [1]

[1] *Collection Louis Barthou.*

Samedi (20 juillet).

Prends garde, mon Adèle, ne m'accuse plus de ne pas aimer à t'écrire, car j'y passerais désormais toutes mes journées. Tu me dis, à la vérité, que je peux bien tous les jours donner à une lettre pour toi une heure ou une demi-heure et tu aurais raison s'il me suffisait d'une heure ou d'une demi-heure pour t'écrire. Tu ne sais pas, chère amie, après quel long recueillement je commence ces lettres; il me semble que lorsque je m'entretiens ainsi avec toi, je ne puis fouiller assez profondément dans mon âme. Si je n'écoutais que ma pensée éternelle, si je laissais courir ma plume, je t'écrirais sans cesse que je t'aime et toujours que je t'aime, tandis que je m'applique à t'exprimer tout ce que cette seule et grande idée réveille de sentiments dans mon cœur; autrement ces lettres, Adèle, seraient toutes les répétitions les unes des autres. Après cette explication qui t'a sans doute ennuyée, chère amie, ne me répète plus un reproche cruel qui ne devrait jamais se présenter à ton cœur, parce qu'il est cruel, ni à ton esprit parce qu'il est injuste. Toi qui es si bonne et si douce, tu ne voudrais pas faire de peine à ton Victor. Et comment peux-tu, je te le demande, mon Adèle chérie, douter un seul instant du bonheur que j'éprouve à épancher ainsi dans ces lettres tout ce qui peut s'exprimer dans l'inexprimable amour que j'ai pour toi! Tu ne sais pas, Adèle, quel poids était sur mon cœur, à l'époque douloureuse où nous étions séparés, la passion brûlante que j'étais obligé de renfermer en moi-même et qui me dévorait. Te rappellerais-tu, as-tu encore la première lettre que je t'écrivis alors? Hélas! mon Adèle, souviens-toi de l'accueil que tu lui fis d'abord... Je ne te blâme pas, ange, tu me connaissais bien peu dans ce temps-là. Il y a aujourd'hui un an que j'arrivai à Dreux, ne nous plaignons pas du ciel, aujourd'hui je suis bien près de mon bonheur et le jour de cette arrivée j'étais loin de croire qu'une année dût suffire pour l'amener. Ô mon Adèle, pardonne-moi, car je doutais de toi, et je croyais presque toute ma félicité évanouie. Pardonne-moi, depuis tu m'as bien prouvé que ta belle âme est faite pour toutes les nobles vertus d'un amour constant, virginal et dévoué. Oh! combien je t'aime, combien je t'ai toujours aimée! Et comment oserais-je me plaindre de la vie, quand j'y ai rencontré pour compagne un ange tel que toi. Adieu, ma bien-aimée Adèle, mille baisers de ton mari.

VICTOR.

Lundi, 10 heures du soir[1].

Si tu savais, Adèle, combien je suis triste de t'avoir quittée sitôt ce soir!... Tu m'as fait un bien injuste reproche au moment de notre si prompte séparation, je l'ai emporté avec moi ce reproche que tu as mêlé à ton adieu, et il me pèse sur le cœur. Cependant en cet instant pénible j'ai eu un éclair de joie, c'était de te voir affligée de cette séparation qui m'affligeait tant. Il m'avait semblé, mon Adèle bien-aimée, qu'il t'avait d'abord bien peu coûté de me dire adieu de si bonne heure, aussi quand je t'ai vue me témoigner la même crainte, j'ai eu un moment de bonheur sur lequel tu t'es méprise. Ô Adèle, que ne peux-tu voir mon cœur à nu? C'est un vœu que je répète bien souvent, mais tu saurais combien il est profondément vrai que toutes les moindres émotions de mon âme t'appartiennent, tout mon être tend sans cesse vers le tien, par ses actions comme par ses pensées, par ses paroles comme par ses actions. Ce soir, j'aurais moins senti la douleur de n'être plus auprès de toi si j'avais pu rentrer et rester à t'écrire jusqu'au moment du sommeil. Hé bien, il a fallu passer ces deux heures en courses *nécessaires;* pourquoi ai-je des affaires?

Chère amie, je ne puis penser sans douleur à tous les ennuis que la position de ta pauvre mère va nous occasionner[2], à toi surtout, ma bien-aimée Adèle; ton sommeil sera peut-être troublé cette nuit, oh! que n'es-tu près de moi! Que ne suis-je là pour assurer ton repos et prendre pour moi toute la peine qui va retomber sur toi! Mon Adèle, je suis triste en ce moment; oh! je suis inconcevablement triste, je suis mécontent de moi, il me semble que j'aurais mieux employé ma soirée en laissant là toute affaire et en la passant à t'écrire, elle eût du moins été moins pesante et moins longue à s'écouler. Quand je songe à notre bonheur de Gentilly, toute ma force s'en va; comment! c'est donc ainsi que passe tant de bonheur! J'ai bien besoin de penser à la félicité si pure et si immense qui m'attend dans deux mois pour ne pas murmurer. Adèle, est-il vrai, mon Adèle adorée, que ce soit dans deux mois? Oh! alors nul n'interrompra plus ton sommeil, comme on le fait peut-être en ce moment! Alors tu seras tout entière sans cesse protégée de mes deux bras. Adieu pour ce soir, je suis bien triste. Notre séparation a été brusque et tu me reprochais de ne plus t'aimer presque d'un air de convic-

[1] Inédite. — [2] Mme Foucher, enceinte, avait une grossesse très pénible, et sa fille devait souvent veiller la nuit près d'elle.

tion... Dieu' ne plus t'aimer! Moi qui donnerais ma vie et mon âme pour un seul de ces cheveux d'ange que je vais couvrir de baisers avant de me coucher. Adieu donc, à demain, que j'ai de peine à me séparer de toi!

Mardi, 8 heures et demie du matin.

Je veux dérober encore ce matin quelques moments aux ennuis et à l'ennui. Que fais-tu en cet instant? as-tu bien dormi, mon Adèle? Penses-tu à moi, à ton pauvre mari que tu as laissé hier si malheureux? M'écris-tu? J'aime à penser que tu m'écris peut-être à présent, et que cette douce lettre fera ma joie ce soir et adoucira le regret de t'avoir quittée. Que me dis-tu? Quelle est ta pensée? Ah! faut-il être contraint de me faire à chaque instant du jour des questions pareilles? Ne devrais-je pas être sans cesse près de toi, Adèle, moi qui ne vis réellement que près de toi! C'est vrai, il me semble que je ne sens mon âme et ma vie que lorsque je puis voir ton regard ou entendre ta voix. Loin de ce bonheur, tout est ténèbres autour de moi et je suis en quelque sorte indifférent à moi-même. Je vois des objets se mouvoir, j'entends des sons se former, mais rien ne m'intéresse, et il faut quelque chose d'extraordinaire pour me tirer de cette apathie. Si l'on cause devant moi, je rêve ailleurs; si l'on me parle directement, je réponds des mots sans suite. Adèle, c'est toi qui es cause de ma folie, c'est toi aussi qui en es le remède. Laisse-moi croire, je t'en supplie, que tu penses à moi comme je pense à toi, que tu m'aimes comme je t'aime, répète-le-moi sans cesse et ne te lasse pas de me le redire, si tu veux que j'aime cette vie, si douce avec toi, si affreuse et si insupportable sans toi.

6 heures un quart.

J'espérais, chère amie, pouvoir t'écrire encore cette longue page en serrant bien les lignes, mais toute ma journée s'est passée à faire des courses, recevoir des visites, etc., suite insipide de la publication de mon recueil. Mon Adèle, que tous ces gens-là m'ont enlevé un temps précieux! Pardonne-moi, car je ne leur pardonne pas. Il est 6 heures. Je vais te voir, je suis si avide de te voir que c'est tout au plus si je voudrais prendre le temps de te dire encore que je t'aime, que je t'adore, que je t'embrasse, adieu, ange.

Ton mari, VICTOR.

Jeudi, 9 heures du soir[1].

Tout obsédé que je suis d'idées tristes, je ne puis, mon Adèle bien-aimée, résister au désir de t'écrire. Et cependant qu'est-ce que ce papier pour me consoler dans ce moment? Ô Dieu! je souffre, je souffre bien cruellement, moi qui ai vu pleurer mon Adèle et qui n'ai pu la prendre dans mes bras et essuyer toutes ses larmes de mes baisers. Me voici seul maintenant, et dans quel instant de ma vie ai-je jamais eu plus besoin qu'elle fût là? Et encore, mon Adèle idolâtrée, tu serais là, que je ne pourrais t'exprimer tout ce que je sens, tout ce que je souffre, car en ce moment je n'ai pas un sentiment qui ne soit une souffrance. À quoi bon t'écrire? est-ce que la millième partie de mes réflexions pourra trouver place dans cette lettre? Que te dirai-je? Hélas! toute mon âme se soulève tumultueusement, et toutes les douleurs que j'éprouve sont également inexprimables. Tu m'as accusé de ne pas t'aimer, et ce reproche m'est bien amer, puisque ce qui me tourmente, et ce qui t'importune, c'est mon trop d'amour. Adèle, il est donc vrai que tu aurais été plus heureuse d'être aimée par quelque être tranquille et froid, qui n'eût connu ni la chaste susceptibilité, ni les délicates jalousies d'un grand amour? Ce soir je t'ai parlé d'une violation des bienséances qui m'affligeait parce qu'elle te concernait; il te faut une grande et sévère pudeur, Adèle, pour rester pure au milieu des inconvenances auxquelles on t'expose et que tes parents ne semblent pas remarquer. Ces idées, malheureusement trop fondées, m'ont jeté dans une rêverie triste qui t'a frappé, et là-dessus tu m'as reproché de ne pas t'aimer. — Cette lettre n'est pas écrite pour me plaindre, chère amie, est-ce que je vaux la peine d'être plaint par toi? Pourtant j'ai ressenti ce soir une des afflictions les plus insupportables que je pouvais éprouver, celle de voir couler tes larmes... oui, je voudrais savoir si j'ai aujourd'hui commis à mon insu quelque crime qui m'ait mérité une telle douleur. Ô Adèle, que ne peux-tu en ce moment voir jusqu'au dernier repli de mon âme! Si tu m'aimais réellement, de ta vie tu ne verserais une larme. Je suis bien malheureux; quelle idée maintenant peut me consoler? J'espère du moins que tu vas passer une bonne nuit pour me dédommager de l'insomnie qui

[1] Inédite.

m'attend. Songe que tu m'as promis de ne pas te lever de la nuit, songe qu'il me faut tout ton sommeil, songe aux questions que je te ferai demain. — Hélas, Adèle, j'ignore si cette lettre te fera peine ou plaisir; si elle est ce qu'elle doit être, ce que j'ai voulu la faire, l'expression fidèle de ma pensée, chère amie, elle ne t'affligera pas. Car Dieu m'est témoin qu'il n'y a aucune de mes pensées, même de celles qui t'attristent quelquefois, qui ne soit inspirée par l'amour le plus pur, le plus ardent, le plus jaloux de ton bonheur. Que ne sacrifierais-je pas pour ton bonheur?

Adieu, mon Adèle, je vais essayer de te retrouver dans quelque songe joyeuse et contente de ton Victor, adieu, ma femme, ange bien-aimé, adieu mon Adèle adorée, je t'embrasse et demain je chercherai un moment pour achever ce papier. Dors bien.

Vendredi, cinq heures et demie du soir.

J'ai éprouvé aujourd'hui beaucoup de difficulté à travailler, chère amie, ce qui ne m'étonne pas, je suis si préoccupé de la soirée d'hier! Qu'il me tarde de te voir! Je suis bien inquiet de toi. Je voulais aller aujourd'hui dès ce matin chez toi pour savoir de tes nouvelles, je n'ai pas osé, de crainte de sembler importun. Mon Adèle, que fais-tu en cet instant? Penses-tu avec quelque joie au moment de nous revoir, il approche, mais à mon gré bien lentement. Oh! qu'il me tarde d'être auprès de toi! de lire dans tes yeux si tu m'aimes encore, si tu as pensé à moi depuis hier... hier! il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que je ne t'ai vue. Où est notre félicité de Gentilly? Dans deux mois il est vrai... mais que deux mois sont longs! Adieu, mon Adèle bien-aimée. Je t'embrasse mille fois et je t'embrasse encore.

Ton mari[1].

[1] *Collection Louis Barthou.*

Lundi, 9 heures du soir (5 août).

Chère amie, je viens de lire ta lettre, et je suis aussi heureux que ton Victor peut l'être loin de toi. Seulement c'est avec regret, avec un regret bien vif que je n'ai pas vu cette lettre sortir de ton sein. Il me semble que j'éprouve un double bonheur quand je puis baiser à la fois des caractères tracés par ta main et un papier qui a touché ton sein. Ne ris pas de mes folies, mais il me semble encore qu'une lettre près de laquelle a battu ton cœur a quelque chose de plus mystérieux et de plus tendre. — Oh! que j'ai été heureux ce soir, mon ange adoré! Il ne m'a manqué, Adèle, que de remarquer dans tes yeux une félicité égale à la mienne. Si j'avais pu croire que ces caresses avaient autant de douceur pour toi que pour moi, toute mon âme aurait été enivrée. Mais, mon Adèle bien-aimée, ne crois pas ton Victor assez ingrat pour t'accuser d'indifférence, je ne me plains que de ce sentiment de pudeur, si adorablement pardonnable, qui t'empêche de montrer à ton mari sa femme tout entière telle qu'elle devrait être pour lui. Heureusement le terme si désiré approche, et bientôt ton pauvre Victor n'aura plus besoin de t'écrire chaque soir qu'il t'embrasse. Adieu, j'ose encore t'embrasser, mon ange chéri, quoique dans ta lettre de ce soir tu me refuses ce bonheur.

Mardi.

Il est quatre heures et demie tout à l'heure, mon Adèle bien-aimée, et je n'ai que le temps de te répéter ma pensée de toute la journée, *je t'adore.*

Adieu, je t'embrasse mille et mille fois.

Ton Victor.

Mardi, huit heures et demie du soir[1].

Pourquoi n'y avait-il point au bas de ta douce lettre de ce soir, chère amie, ce que tu avais daigné mettre en terminant quelques-unes des précédentes? Si tu savais combien un baiser de toi après de tendres assurances d'amour, me rendait heureux! J'espérais que tu en prendrais l'habitude, et j'apprends aujourd'hui que non, par une lettre où tu me dis que tu m'aimes! Si effectivement tu m'aimes, Adèle, je ne dois point croire que tu aies oublié ces paroles si enivrantes pour ton Victor, *je t'embrasse,* oh non! j'aime bien mieux en accuser un sentiment de pudeur adorable que je te supplie de conserver jusqu'au dernier jour dans toute sa délicatesse, mais pour tout autre que ton mari. Adèle, mon Adèle, si tu es ma femme, s'il est vrai que tu ne me dédaignes pas pour compagnon de ton existence, souviens-toi donc alors que toi et moi, nous ne formons plus qu'un seul être, que toutes les choses de l'âme et du corps doivent être en commun entre nous, que nous devons avoir de la pudeur à nous deux et ensemble, mais non l'un contre l'autre. Tu vas me dire que nous ne sommes pas encore mariés devant les hommes, mais, bien-aimée Adèle, je ne réclame aucun des droits que donne la publicité du mariage, je ne veux de toi que des preuves secrètes d'amour conjugal et virginal. Un jour viendra, et tout prochain qu'il est il me semble encore bien éloigné, où mes désirs n'auront plus de bornes comme mon bonheur, où ma vie sera complète, où mon âme appartiendra à ton âme, perpétuellement et éternellement.

En attendant ce jour d'enchantement, mon Adèle adorée, allège-moi un peu, à moi ton pauvre mari, l'ennui de mon veuvage et de ma solitude. Songe combien une parole tendre, combien une douce caresse ont de pouvoir pour ma félicité. Ton angélique pudeur est le seul des sentiments de ton âme dont je ne veuille pas pour moi. Adèle, ton devoir est d'être aussi indulgente pour ton Victor que sévère pour tout autre; plus tu seras bonne envers moi, plus tu seras inaccessible à tout ce qui ne sera pas moi. Les baisers que je te demande, ce sont des baisers sacrés, les caresses que j'implore, ce sont de saintes caresses; tout ce qui vient de toi est pur comme toi. Voilà pourquoi le culte que je te rends ne [doit] pas t'étonner. Il m'élève, loin de m'humilier. Adieu pour ce soir, ma douce et noble Adèle, n'est-ce pas que tu m'embrasses?

[1] Inédite.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mercredi, 3 heures après-midi (7 août).

Je suis triste, mon Adèle chérie, et d'avance découragé de tout le découragement que je vais sans doute remarquer en toi ce soir. Encore des délais! Je te conterai en détail quand je te verrai comment il se fait que ma pension est encore retardée pour quelques jours.

Ce nouvel incident ne sera rien peut-être, mais j'avoue que je n'y tiens plus. Mets-toi un instant à ma place, Adèle, et tu sentiras combien ma position est gênante envers tes parents et toi. Il me semble que je suis responsable de chaque instant qui s'écoule, et je n'ignore pas qu'on ne peut s'empêcher de croire chez toi que si tous les obstacles ne sont pas levés, c'est bien un peu par ma faute. Toi-même, Adèle, tu n'es pas éloignée de le penser, et ne crois pas que je veuille ici te faire un reproche, puisqu'il m'arrive souvent à moi-même de me demander sévèrement si je fais bien tout ce que le devoir, concilié avec un sentiment de réserve et de fierté que tu comprendras, m'ordonne de faire. Je crois pouvoir t'assurer du fond de l'âme que je n'ai point à m'accuser de ce tort grave, je serais bien heureux si cette assurance pouvait dissiper en toi ces doutes que tu éprouves, mais que ta délicatesse généreuse cherche à me cacher.

Adèle, je désire notre mariage pour lui-même, toi tu le souhaites surtout par ennui de ta position actuelle. Ne me répète donc pas ton reproche cruel que tu le désires plus que moi.

Adieu, mon Adèle bien-aimée, je suis abattu d'avoir un retard à t'annoncer, cependant ce retard ne différera peut-être rien. Daignes-tu me permettre encore de t'embrasser?

V.

Jeudi soir (8 août).

Hélas! mon Adèle, c'est par ce mot que devraient maintenant commencer toutes mes lettres. Je suis bien triste. Te voir si peu à présent et ne te voir qu'au milieu de tant de gêne, il me semble que c'est de mauvais augure. Peut-être aussi dois-je croire, — et j'adopte avec empressement cette idée, car elle me vient de toi, — que je n'ai point encore assez acheté l'immense bonheur qui est si près de moi. J'ai bien souffert, à la vérité, mais je vais être si heureux! Ah! aucune souffrance ne pourrait payer cette félicité.

Adèle, hélas! je ne sais que te dire de l'état de mon âme, je pense à notre bonheur futur, prochain, et je suis triste! Chère amie, tu es en ce moment en proie à tant de contrariétés, à tant d'ennuis! Oh! où est notre bonheur de Gentilly? Ange, le mouchoir que tu as trempé de tes larmes n'est pas encore sec; comment penser à de la joie?

Et ce brevet[1] éternellement promis qui n'arrive pas! Adèle, dois-je t'avouer ma faiblesse? Ces retards me tourmentent à présent qu'ils t'inquiètent. Je n'ai confiance que dans ta confiance, comme je n'ai de joie que dans ta joie et de peine que dans ta peine. Chère amie, quand je pense à ceux qui retiennent peut-être mon bonheur dans leurs mains, j'éprouve des mouvements inouïs de rage et de douleur. Oui, de rage! Ah! l'homme qui me retarderait d'un mois le bonheur de te posséder serait mal conseillé dans son intérêt. Le bonheur qui me vient de toi, Adèle, est sacré; malheur à qui y touche ou y touchera!

Adieu pour ce soir, demain j'espère pouvoir continuer. Que ne puis-je t'écrire sans cesse? Pourquoi faut-il travailler? Adieu, je t'embrasse comme je vais baiser tes cheveux, ton mouchoir, tes lettres, comme je vais embrasser ton image tout à l'heure dans quelque charmant rêve.

[1] Le brevet de la pension de 1.200 francs promise et due.

Vendredi (9 août).

Je n'ai que peu de temps devant moi, chère amie, car il n'est pas loin de six heures. Je viens de travailler et de dîner. Toute ma journée m'a échappé sans que j'aie pu t'écrire plus tôt. Toutes mes journées, Adèle, sont maintenant bien tristes et bien insipides.

J'espère cependant que cette solitude où je vis finira bientôt et que nous retournerons à Gentilly avant la fin du mois. Mon Adèle, c'est la privation de te voir comme je te voyais à Gentilly qui me désole. Je t'en prie, soutiens mon courage, car je suis bien près d'en manquer. J'ai eu trois mois si heureux avant ce triste mois! Je m'étais accoutumé au bonheur, j'avais cru presque que c'était la vie. À présent, il faut reprendre cette insupportable vie qui me rappelle si cruellement l'année passée. Il faut perdre des habitudes qu'il m'avait été si doux de prendre et reprendre des habitudes qu'il m'avait été si doux de quitter.

Cependant, à Gentilly même où j'étais si heureux, Adèle, il me manquait quelque chose, il me manquait tout! Je ne serai pleinement heureux que lorsque je pourrai passer tous mes instants près de toi, et tu te rappelles qu'il était loin d'en être ainsi à Gentilly. Pourtant, que ne donnerais-je point pour y être encore.

Je me souviens avec délices de nos promenades à Arcueil, à Bourg-la-Reine, etc. Je me rappelle nos parties sur l'eau où j'avais le bonheur de conduire la barque qui te portait; je me rappelle surtout avec une joie et un regret inexprimables ces petites visites si courtes que ma femme adorée daignait me faire le matin dans mon heureuse tour. Je me représente ces moments de ravissement et d'ivresse. Oh! dis-moi qu'ils reviendront, mon Adèle chérie, et qu'ils nous apporteront un bonheur plus grand, une félicité plus complète encore. Pardonne-moi de dire *nous*, mais tu veux toi-même que je croie à ton amour et comment vivrais-je si je n'y croyais pas? Adèle, je donnerais vingt ans de ma vie pour être plus vieux de deux mois.

Adieu, ange, embrasse ton mari.

Mardi, 9 heures et demie du soir (13 août).

Il m'est impossible, mon Adèle, de me coucher avant de t'avoir répondu. Oh non! tu n'es pas *coupable,* car tu n'as jamais pu penser un seul moment que je *changerais,* Adèle, tu n'as même pu le rêver. Je ne puis croire que les rêves mêmes puissent être à ce point menteurs. Moi, t'oublier! moi, cesser jamais de t'aimer, de t'adorer, de t'idolâtrer! N'est-il pas vrai, ange chéri, que cette idée ne s'est pas arrêtée un seul instant dans ton esprit? Ce serait pour ton Victor une bien profonde douleur si jamais un doute pareil... Mais non, cela ne se peut et je rêve de me défendre d'un tel reproche. Me dire que je peux jamais cesser de t'aimer, c'est me dire que je n'ai point d'âme et qu'il n'y a point de Dieu. Et quelle autre créature humaine pourrait donc être digne d'un homme honoré de ton amour? Est-il une femme au monde vers laquelle puisse descendre celui vers lequel tu as bien voulu descendre? Et si tu daignes, toi, angélique et admirable jeune fille, avoir quelque estime pour cet homme encore si indigne de toi, pour ce Victor si fier d'être ton mari, comment peux-tu croire un moment que sa plus grande félicité ne serait pas de sacrifier pour un seul de tes regards mille vies et s'il était possible, mille éternités?

Ô mon Adèle, quel être sur la terre peut te dire son dévouement égal au mien? Est-ce que toutes mes paroles, toutes mes pensées, tous mes mouvements ne sont pas pour toi? Est-ce que j'ai jamais éprouvé une joie qui ne me vînt de toi? Est-ce que tu n'es pas mêlée à toutes mes douleurs? Est-ce que tu n'es pas mon âme, ma vie, mon ciel? Hélas! je vois Dieu en toi, je l'aime en toi, parce que je ne puis voir et aimer autre chose que toi. Ce sont peut-être là des blasphèmes; mais pardonne-moi. Ce n'est pas offenser Dieu que d'adorer un ange. Il ne t'aurait pas créée si parfaite s'il n'avait voulu que celui qui te donnerait sa vie l'oubliât lui-même pour ne songer qu'à toi.

Adieu pour ce soir, mon Adèle adorée. Pourquoi ne puis-je pas te dire tout ce qui me gonfle le cœur? Pourquoi ne puis-je trouver des paroles pour mon amour? Adieu, dors bien. Je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Mercredi, 4 heures un quart (14 août).

Oh! qu'il me tarde d'être enfin ton mari devant tous! On te tourmente, on t'afflige et je n'ai pas encore le droit de te soustraire à toutes les afflictions, de te défendre de toutes les tyrannies! Cette expression n'est pas trop forte, Adèle, elle est bien faible au contraire. Il faut avoir un courage que je ne comprends pas pour agir envers toi comme on le fait, envers toi, la plus douce et la plus adorable des créatures! Mon Adèle, ne crois pas que j'exagère encore une fois, ce sont des vérités puisées dans le repli le plus intime de mon cœur. Malgré ta modestie et ta soumission, tu dois les reconnaître en toi-même.

Ce n'est pas que je veuille en rien diminuer ton respect et ton amour pour tes parents, chère amie; ce respect et cet amour sont aux yeux de ton mari un de tes charmes les plus touchants; mais je veux néanmoins que tu saches résister à d'injustes vexations, que tu ne te laisses pas sacrifier aussi paisiblement à des prédilections inexplicables pour moi.

Grand Dieu! pourquoi ne suis-je pas déjà ton mari? N'importe, je le suis devant toi et devant Dieu, je suis ton défenseur, ton appui. Compte sur moi, mon ange bien-aimé; et qui élèvera la voix pour toi, si ce n'est ton Victor? Oh oui! compte toujours sur moi, sois sûre que ce soutien-là du moins ne te manquera jamais. Mon bonheur, mon repos, ne sont pas le but de ma vie, c'est ton repos, c'est ton bonheur que je dois assurer par tous les sacrifices, conserver par tous les dévouements. Tu es faible, mais je suis fort, et toute ma force est pour toi. Oui, je suis à toi tout entier, tout en moi t'appartient, ce qui doit mourir comme ce qui est immortel.

Adieu, mon Adèle adorée. Adieu, ma femme. Je t'embrasse bien tendrement.

Lundi, 8 heures et demie du soir[1].

Ne plus te voir que deux heures par jour, après tant de bonheur si tôt passé à notre Gentilly! Chère amie, cela seul suffirait pour me désoler, et il faut encore, quand je te vois, que cette joie soit empoisonnée par le spectacle de toutes les tracasseries odieuses que l'on te fait souffrir! Ce n'est pas assez que nous soyons séparés, il faut que ton sommeil soit dérangé, tes nuits troublées et encore comment paie-t-on tes soins et tes peines! J'avoue que dans le peu de moments que je passe chez toi, la patience est souvent bien près de m'échapper. Je me contiens, mais il faut toute ma crainte de t'attirer quelque désagrément pour remporter cette pénible victoire sur moi-même. Tout mon être se révolte quand je te vois, toi, mon Adèle, ma femme bien-aimée, l'objet d'un reproche indirect et injuste ou d'une insupportable exigence. Non, je ne veux pas que tu prodigues ton repos, que tu sacrifies ta santé, songe, chère et bonne, trop bonne Adèle, que c'est bien plus qu'immoler ma santé et mon repos. Je veux que tu dormes toutes tes nuits, autrement comment pourrais-je dormir te sachant debout? C'est par pitié pour moi que je te prie d'avoir pitié de toi. Ce sera de l'égoïsme, si tu veux, car pour tout ce qui te concerne j'ai de l'égoïsme. Je souffre en toi comme je jouis en toi. Adieu pour ce soir, mon ange chéri, je vais travailler et puis me coucher pour rêver de toi, en attendant que je me couche pour t'embrasser comme je t'embrasse en ce moment sur le papier. Adieu. Dors.

Mardi.

J'espérais pouvoir t'écrire aujourd'hui, chère amie, mais il faut renoncer à ce bonheur. Du moins te verrai-je ce soir. Mille caresses de ton mari.

[1] Inédite.

Mardi soir (20 août).

Ton papier était bien petit, mon Adèle, et les bords en étaient coupés comme s'il avait été diminué. Pardonne-moi, chère amie, cette remarque qui te prouve combien tes lettres me sont précieuses. Hélas! je compte pour ainsi dire les lignes de toutes les pages et les lettres de toutes les lignes. Oh oui, Adèle! ton Victor a bien besoin de croire que tu l'aimes. Pour moi, je n'ai presque plus d'encre et ce avec quoi j'écris peut à peine passer pour une plume. Aussi je me vois forcé de remettre à demain le bonheur de t'en écrire davantage, en attendant j'embrasse mon Adèle adorée aussi tendrement que je l'aime.

Mercredi, 4 heures et demie.

Je lis et relis ta lettre, Adèle; chère amie, pardonne-moi; je suis heureux de voir que quelques jours de retard t'affligent autant que moi; peut-être à la vérité, y a-t-il de la présomption à le croire, mais, chère ange, le dirais-tu si cela n'était pas? Seulement ton papier est bien exigu, en étendant les deux pages, elles couvrent à peine celle-ci; je reviens souvent sur cette remarque, c'est que ton mari l'a faite avec une vive peine.

Je sors du ministère : encore une ou deux semaines de patience, mon Adèle! Ces gens-là ne se doutent pas que ce qu'ils appellent des *semaines de patience* sont pour moi des *siècles de souffrance.* Ils traitent l'affaire de ma pension comme une affaire, sans soupçonner qu'ils devraient la traiter comme un bonheur. Cependant l'ardeur de mes démarches actuelles contraste si fortement avec l'indifférence qu'ils me voyaient précédemment apporter à mes intérêts qu'elle devrait leur faire sentir qu'il s'agit ici de plus que de moi. Enfin, pourvu que leurs longues promesses se réalisent bientôt, j'aurai bien vite oublié leurs lenteurs. Ô mon Adèle, parle-moi souvent de notre bonheur quand nous serons unis, du tien surtout, car il est tout le mien. Je voudrais que tu pusses lire mon âme; tu serais peut-être heureuse. Va, sois-en sûre, dans six semaines tu seras à moi, j'ai bien besoin de cette certitude moi-même, et je l'ai. Adieu, adieu, mon Adèle bien-aimée, n'aie aucune inquiétude de l'avenir. Il faut que nous soyons mariés dans deux mois, et nous le serons ou je serai mort. Adieu, ange, je t'embrasse.

Jeudi [22 août].

Comment peux-tu, Adèle, douter du bonheur que ton mari éprouve à t'écrire! Je voudrais tant pouvoir passer dans cette seule et douce occupation mes journées longues et tristes qui ne s'écoulent plus dans mon cher Gentilly! Souvent quand je me mets à t'écrire, mon Adèle, j'ai l'esprit fatigué par des conversations vides, la tête appesantie par le travail. Hé bien, quand c'est pour toi que j'écris, je ne m'en aperçois pas, je reviens doucement à ma pensée éternelle, les idées m'arrivent en foule et les pages se remplissent. Quelquefois je crains que mes répétitions continuelles ne t'ennuient, je cherche dans mon âme quelque chose de nouveau, mais je n'y trouve rien que tu ne connaisses déjà depuis longtemps, rien que je ne t'aie déjà redit cent fois, et si tu m'aimes comme je t'aime, cela doit te rendre heureuse. N'en doute pas, chère amie, nous avons une destinée à part dans la vie. Nous jouissons de cette rare intimité des âmes qui fait la félicité de la terre et du ciel. Notre mariage qui s'apprête ne sera que la consécration devant les hommes d'un autre mariage, de ce mariage idéal de nos cœurs dont Dieu seul a été l'auteur, le confident et le témoin. Il y a des moments, Adèle, où je m'inquiète, en songeant qu'un jour notre délicieuse union sera publique. Il me semble que le secret de notre bonheur est un bonheur de plus. Je voudrais le dérober aux regards de ces hommes : ils me l'envieront. Ô Adèle, quel ravissant avenir que celui de l'être auquel le ciel a associé le tien! S'il est vrai que dans l'existence de tout homme la part du malheur égale celle du bonheur, je ne comprends pas quel malheur assez immense pourra compenser dignement le bonheur de te posséder. Ou plutôt, Adèle bien-aimée, je ne vois qu'un malheur, un malheur affreux, qui puisse me punir d'avoir osé jouir d'une telle félicité. Hélas! aie, je t'en conjure, le plus grand soin de ta santé; songe, mon ange adoré, que ma vie est toute dans la tienne, songe que je ne crains qu'un malheur au monde, et celui-là, je n'y survivrais pas.

Tu m'as laissé bien inquiet hier soir. J'espère aujourd'hui te retrouver bien portante, et apprendre que la cause de ton mal de tête d'hier n'a pas eu d'autre suite. Je l'espère, il faut bien que je l'espère. Adieu, mon Adèle, ton mari t'embrasse bien tendrement, adieu, ange, mon bien, ma vie.

Vendredi, 8 heures et demie du soir (23 août).

Ce n'est qu'en t'écrivant que je puis me consoler de ne pas te voir. Ma pensée, si triste en ce moment, ira du moins jusqu'à toi, mon Adèle; que je serais heureux si celle qui t'occupe au même instant pouvait de même m'être transmise. J'y retrouverais peut-être quelque chose de mon souvenir... Peut-être!... Pardonne-moi d'avoir dit peut-être, cher ange, tu m'as dit que tu pensais sans cesse à moi, et puisque tu l'as dit, cela est. Hé! n'ai-je pas besoin d'être pénétré de cette conviction comme de celle de mon existence? Mon amour n'est-il pas toute ma vie et si tu cessais de le partager, que serait cette vie?

Hélas! en ce moment peut-être, mon Adèle, tu souffres, tu t'inquiètes, tu te fatigues, ou tu attends des fatigues pour cette nuit. Oh! est-il donc vrai que ton repos, que ton sommeil sacré puisse être troublé, sans que j'aie le droit de le protéger? Tu vas te récrier, m'accuser, invoquer ta tendresse filiale; chère amie, je ne puis te condamner, mais ce que tu fais comme fille, ne puis-je m'en plaindre comme mari? Est-ce que tu crois que je te verrai de sang-froid sacrifier ton sommeil si cher, épuiser tes forces, compromettre ta santé! Et tout cela, pour que tu remplisses seule des devoirs dont trois autres personnes devraient partager les soins! Non, je me plaindrai, je me plaindrai sans cesse, et là-dessus je ne fléchirai pas. Que ne puis-je prendre pour moi le triple et le centuple de ces peines pour t'en épargner la centième partie! Mon Adèle, va, je suis bien digne de pitié, voilà bien des nuits que je passe loin de toi, n'était-ce pas assez de cette douleur, sans avoir pour m'achever de continuelles inquiétudes sur la manière dont se passeront les tiennes? Il me semble te voir à chaque instant réveillée en sursaut, arrachée de ton repos, forcée de t'habiller à la hâte... Chère amie!

Pourquoi ne suis-je pas déjà au mois de septembre, je ne sais, mais voici que je me tourmente sur ta santé; Adèle, mon Adèle adorée, promets-moi bien de ne pas faire d'imprudences. Tu sais, Adèle, que tu n'es plus à toi, tu sais que tu me dois compte de toutes tes actions, de toutes les palpitations de ton cœur. Ne prodigue pas ta santé qui est mon bien, ne sois pas généreuse, je t'en supplie, aux dépens de ton repos qui est mon repos.

Hélas! tu ne m'écouteras pas et c'est ce qui me désole. Tu te figures que tu peux user et abuser de tes forces, que tu es maîtresse de toi... Ah!

rappelle-toi ce que tu m'as donné en me donnant ton amour, rappelle-toi qu'en me défendant de me jouer de ma vie, tu t'es engagée à me conserver la tienne.

Ne ris pas de mes craintes, je t'en conjure, puisqu'elles font mon tourment. Tu n'es qu'une femme, Adèle, quoique tu sois un ange, et tu n'as point assez de forces pour supporter l'insomnie et la fatigue. Ton projet de passer les nuits quand ta mère sera accouchée, m'a effrayé, tellement effrayé que je n'ose y croire.

Adieu donc, pour aujourd'hui, mon Adèle bien-aimée, je te verrai demain matin, en attendant je t'embrasse mille fois sur tes lèvres adorées.

Ton mari inquiet,
VICTOR.

Lundi, 9 heures du soir (26 août).

Il me serait bien doux, mon Adèle, de passer toute la nuit à t'écrire comme cela m'est déjà tant de fois arrivé; mais il faudrait renoncer à un autre bonheur également bien doux, celui de rêver de toi, et j'aime mieux partager ma nuit entre ces deux félicités. D'ailleurs ce sera t'obéir, ce qui est une joie de plus.

Chère amie, si tu savais combien il est grand le bonheur de mes songes!... Souvent d'enchanteresses illusions te transportent, mon Adèle bien-aimée, dans les bras de ton mari; il te serre sur son cœur, tes lèvres adorées pressent ses lèvres, tu te plais à ses caresses, tu y réponds, Adèle, tout son être se confond avec le tien... Puis l'excès de bonheur me réveille, et rien!... Et mon lit vide, et mon Adèle absente, et toute la triste réalité! Alors, chère amie, je suis aussi à plaindre que j'étais digne d'envie, il me semble que je passe du ciel dans l'enfer. C'est dans ces moments, mon ange chéri, que j'ai bien besoin pour relever mon courage de penser que le jour où tant de rêves délicieux ne seront plus des rêves n'est pas loin de nous.

Hélas! mes rêves, Adèle, ont si longtemps été tout mon bonheur! Durant notre longue et douloureuse séparation, avais-je autre chose que les doux mensonges de la nuit et du sommeil? C'est alors que les nuits, quand l'affliction me permettait de dormir, étaient vraiment la seule partie heureuse de ma vie; c'est alors que j'ai éprouvé que les malheurs si cruels d'un amour innocent sont adoucis par cette innocence même. À cette époque où mes journées étaient si tristes et si isolées, il m'a semblé que toutes les joies de mon âme s'étaient réfugiées dans mes songes. Tu apparaissais dans tous mes sommeils, et si quelquefois de douloureux souvenirs se mêlaient confusément à ces charmants rêves, du moins tu étais là, et ton image répandait son charme sur tout. Il me semblait que tu étais le témoin de mes tourments, la consolatrice de mes peines, et dans ces songes chéris combien ne bénissais-je pas les douleurs auxquelles je devais le bonheur d'être consolé par toi!

Mais alors c'était le réveil qui était affreux! je perdais tout, presque jusqu'à l'espérance, tandis que maintenant, même quand tu m'es échappée avec mon rêve, il me reste encore la plus délicieuse, je ne dis pas des espérances, mais des certitudes. Dans un mois, mon Adèle... Ne trouves-tu pas qu'un mois est bien long? Pardon pour cette question présomptueuse. Je me suis laissé

un moment égarer par l'idée d'être aimé de toi autant que tu es adorée de moi. Chère amie, tu m'as permis, tu m'as ordonné de le croire, mais je n'ose me flatter d'un tel bonheur. Tu vas me gronder encore peut-être... Oh! gronde-moi, dis-moi, répète-moi que tu m'aimes comme je t'aime, tu sais bien, Adèle, que c'est par ces paroles que je vis, tu sais bien que toute mon existence dépend de la tienne, tu sais bien que tu as un jour tenu ma vie entre tes mains, ce jour où j'osai te dire que je t'aimais et où tu daignas me répondre...

Adèle, cette ravissante réponse a décidé de ma vie, de ma destinée, de mon éternité. Elle ne sortira de mon cœur que si tu l'en arraches; car, Adèle, il dépend de toi seule de m'ôter le bien que tu m'as donné, ton amour. C'est te dire que ma vie est à ta discrétion. Fais de ton Victor ce que tu voudras pourvu que tu l'aimes. C'est la seule nécessité de son bonheur. Tout le reste n'est rien.

Aussi quand je te vois un moment froide ou mécontente, ma douce Adèle, je ne saurais te dire tout ce que j'éprouve de douloureux. Il me semble que je vis moins, que mon âme est mal à l'aise. Un mot tendre de toi me rend toute ma vie, et c'est ce qui m'est arrivé ce soir.

Adieu, j'ai emporté en te quittant ce qui m'a manqué hier, la consolation d'un doux adieu, je vais bien dormir, c'est-à-dire rêver délicieusement. Quel jour donc cessera mon veuvage? Encore un long mois, et ce mois aura trente jours d'un siècle, et ces jours chacun vingt-quatre heures éternelles.

Adieu, mon Adèle adorée; tu dors maintenant, il me semble te voir reposer, tes yeux charmants fermés, tes mains tant de fois couvertes de mes baisers, croisées sur ton sein bien-aimé, il me semble voir ton haleine si fraîche et si pure sortir par intervalles égaux de ta bouche sur laquelle je ne puis poser la mienne! O Adèle, quand donc?... Dans un mois, n'est-ce pas?

Mardi 27 (août).

Je voulais d'abord ne t'écrire aujourd'hui qu'après mon travail, mais comme je veux que tu aies ces quatre immenses pages, je vais prendre mon bonheur avant tout. Adèle, si seulement tu avais à les lire un peu du plaisir que j'ai à les écrire, mon Adèle, que je serais heureux! Cependant je ne dois pas te cacher que depuis quelques jours toutes mes émotions douces sont empoisonnées. Je ne viens presque pas chez toi que je ne te trouve souffrante. Hier encore, tu avais mal à la tête; je suis bien vivement tourmenté par l'idée que ces douleurs dont tu te plains depuis quatre ou cinq

jours proviennent ou de ce coup que tu as reçu ou de l'autre cause dont tu m'as parlé. Je suis bien malheureux. Peut-être aussi le défaut de distractions, l'ennui qui doit peser sur toutes tes journées suffisent-ils pour te rendre malade. Je veux m'attacher à cette idée : autrement l'inquiétude me tuerait. Parle-moi beaucoup, parle-moi toujours de ta santé, mon Adèle, je voudrais d'instant en instant tout quitter pour avoir de tes nouvelles, je crains chaque soir de te retrouver plus souffrante, plus souffrante, ô Dieu! et je ne serais pas là! et d'autres que moi t'environneraient durant tout le jour, recueilleraient tes plaintes, interrogeraient tes regards! Adèle, promets-moi ce que tu m'as déjà si doucement promis, dis-moi que tu ne voudras jamais d'autres soins que les miens, songe que nul n'a le droit de veiller sur une vie qui m'appartient, songe que ce devoir serait dans mon malheur aussi affreux que celui de te voir malade, mon unique félicité. Nous ne formons qu'un seul être, mon Adèle chérie, quand une moitié de nous-mêmes souffre, qui doit la soigner et la consoler, si ce n'est l'autre? Hélas! durant notre cruelle séparation, il est vrai, tes soins et tes consolations ont bien manqué à toutes mes douleurs, je les ai bien des fois appelés en vain; mais il n'en sera pas ainsi pour toi s'il est vrai que tu m'aimes, tu ne connaîtras pas ce malheur, tu ne sauras pas combien il est amer de voir autour de soi dans un moment pareil tout le monde excepté le seul être que l'on ait besoin d'y voir. Pour mieux dire, Adèle, n'est-ce pas que mes craintes seront vaines, ces craintes qui ont si cruellement pénétré jusqu'au fond de mon cœur? N'est-ce pas que je vais te trouver ce soir tout à fait rétablie et que tu me diras avec un ravissant sourire : *je me porte bien.*

Adèle, quand une parole douce sort ainsi de ta bouche avec un doux sourire, tu ne te figures pas quelle impression elle produit sur ton Victor! Si tu savais combien il faut peu de chose de toi pour me rendre heureux! Je crains quelquefois quand je suis près de toi d'être transporté d'un subit accès de folie; j'ai des tentations indicibles quand je t'entends me parler noblement ou tendrement de te ravir dans mes bras ou de baiser le bout de tes pieds. Alors tous les importuns qui nous entourent et nous observent disparaissent à mes yeux, je ne vois plus que toi, toi, mon Adèle angélique, ma femme adorée, toi, jeune fille sublime et douce, et il me faut toute ma force pour dompter ces impulsions d'une ivresse presque convulsive. Tu ne connais rien de tout cela, mon Adèle, si dans ce moment-là je t'exprime mon intime et impérieuse pensée, tu ne remarques pas l'égarement de mon regard, et tu me réponds en souriant et d'une voix calme. Oh! non, tu ne connaîtras jamais la violence de mon amour... Hélas! Adieu, je t'embrasse.

VICTOR.

Mardi, 9 heures du soir (27 août).

Une phrase de ta lettre m'afflige vivement, mon Adèle; c'est celle où tu me menaces de me cacher à l'avenir ce que tu appelles tes *petites souffrances*[1], petites souffrances qui sont mes plus grandes douleurs. Je ne saurais te dire combien cette cruelle menace m'inquiète, d'autant plus que je crains, Adèle, que tu ne l'exécutes en croyant bien faire. Tu dis que tu ne veux pas me causer de peines, avant tout, Adèle, tu ne dois pas me cacher les tiennes, tu ne dois rien me cacher. Oh! promets-moi, je t'en conjure à deux genoux, promets-moi de continuer à me dire tout, absolument tout ce que tu éprouves, promets-le-moi de façon que je n'en puisse douter, ne me laisse pas, mon Adèle bien-aimée, cette horrible inquiétude dans le cœur.

Et qui donc, Adèle, serait le confident de ce que tu souffres? Tu ne peux pas prétendre que je te voie souffrir sans ressentir moi-même de douleur. Alors comment as-tu le courage de me menacer de me priver de cette partie de ta confiance sur laquelle je compte le plus? Ne te laisse pas aveugler ici, chère amie, par une générosité qui ferait mon désespoir. Dis-moi tout sans crainte de m'affliger. Songe, au contraire, à quelles alarmes insupportables je serais sans cesse livré si je pouvais croire un moment que mon Adèle, ma femme adorée, éprouverait une douleur physique ou morale sans m'en donner ma part! Si je puis, Adèle, conserver la nuit quelque sommeil et le jour quelque tranquillité d'esprit, c'est grâce à la certitude que tu ne peux avoir rien de secret pour moi. Songe, Adèle, qu'il est impossible que j'apprenne tes souffrances sans douleur puisque je t'aime; songe en même temps quelle serait ma désolation si je pouvais supposer que tu m'en caches une seule. Je reviens souvent sur cette idée, Adèle, c'est que vraiment elle me consterne. Peut-être, chère amie, et j'ai déjà cru m'en apercevoir, désires-tu que je te cache, moi, mes souffrances de corps et d'âme, afin de n'en pas être fatiguée, si tel est ton désir, tu dois voir que je t'importune rarement de tout cela, mais tu n'as qu'à dire un mot et ce qui est *rarement* ne sera *jamais* à l'avenir. Pour moi, je ne renonce pas à cette partie de ta confiance qui est la plus précieuse à ton

[1] « ... Tu as bien tort de t'inquiéter sur ma santé. Si cela est ainsi, tu me forceras à te cacher mes petites souffrances. » (*Reçue le mardi 27 août.*)

Victor, je réclame la confidence de toutes tes souffrances, quelles qu'elles soient, je la réclame, je la veux, je ne pourrais vivre avec toutes les craintes perpétuelles que ferait naître en moi ton silence sur ce que tu pourrais éprouver. Tu entends, Adèle? je ne pourrais vivre. Hélas! si tu veux que je te cache mes douleurs, j'y consens afin de t'en épargner l'ennui, mais moi, je t'exprime en suppliant un vœu contraire. Hâte-toi, de grâce, de me rassurer, car je suis tout ému et je sens que je dormirai mal cette nuit. Adieu, mon Adèle adorée, adieu, ma femme, ange bien-aimé, je ne puis m'accoutumer à te quitter ainsi à huit heures, même pour t'écrire; un jour viendra (et ce jour n'est pas loin) où cette heure, au lieu de nous séparer comme à présent, nous réunira plus intimement et plus étroitement.

Adieu, je voudrais bien rêver de ce bonheur. En attendant, je t'embrasse mille fois.

Mercredi.

Je viens de travailler, mon Adèle, et je me récompense en t'écrivant. Ce soir tu liras ceci, et tu auras peut-être un peu de joie en voyant combien tu es aimée de ton mari. Je ne veux pas, mon Adèle, que tu couses trop, cela te fatigue; il serait possible que tes maux de tête vinssent de là, je ne te recommande cela qu'afin de les prévenir. Ils me font tant de mal! Fais du reste ce qui te plaira le mieux, pourvu que cela ne me prive pas de la douceur d'occuper ta pensée, distrais-toi, ange, que ne puis-je être près de toi. Ne me dis pas que j'aurai une femme ignorante, mon Adèle adorée en saurait toujours assez quand elle ne saurait que m'aimer.

Adieu, je t'embrasse bien tendrement, je vais dîner, puis je te verrai, quel bonheur! Adieu, adieu.

Mardi, neuf heures et demie du soir[1].

Pendant que tu dors sans doute, mon Adèle, je vais t'écrire quelques mots pour avoir encore un peu de bonheur aujourd'hui. Je viens d'achever quelques lettres nécessaires qu'il m'a bien coûté d'écrire, car lorsque je te quitte de si bonne heure, ce n'est qu'en t'écrivant que je puis supporter le reste de la soirée. Cependant il a bien fallu s'exécuter et maintenant je me dédommage de cet ennui. D'un autre côté peut-être ne devrais-je pas continuer cette lettre ce soir, car j'ai le cœur plein d'idées tristes. Je ne te verrai donc demain qu'à cinq heures, Adèle! Tu ne saurais croire combien cette pensée me désole, après t'avoir entendue me dire : *à deux heures!* Un bonheur entrevu et sitôt évanoui est bien cruel. Ainsi demain, je verrai à peine deux heures celle que j'aurais besoin de voir sans cesse! Dis-moi, bien-aimée Adèle, es-tu affligée, es-tu désolée comme ton Victor de cette insupportable privation? Si cela se prolongeait, je ne sais... Oh! où est notre félicité de Gentilly? Où sont ces matinées enchanteresses que ma femme adorée daignait parfois passer dans mes bras? Tout ce bonheur reviendra-t-il? — Oui, mais il faut attendre, et en attendant, on meurt.

Adieu, mon ange bien-aimé, une chose me console, c'est que tu dois avoir de bons rêves dans un moment où je pense à toi avec tant d'amour, comme j'y pense toujours d'ailleurs. Adieu, adieu, permets à ton pauvre mari de t'embrasser.

Mercredi, deux heures après midi.

Que je me repose un instant avec toi, mon Adèle! J'ai été ce matin à Passy et je reviens travailler. C'est en ce moment-ci même que je devais être près de toi, du moins qu'il te soit consacré.

Je te verrai ce soir, mon Adèle, rien que ce soir! Je t'apporterai une bonne nouvelle qui aurait cependant pu être meilleure, mais enfin je craignais quelque chose de pis. Une réduction de 200 francs ne m'épouvante

[1] Inédite.

IMPRIMERIE NATIONALE.

pas[1] : ce sera autant de plus à regagner par mon travail. Peut-être d'ailleurs serons-nous dédommagés par la pension de l'Intérieur. Enfin ! ...

Faut-il te le dire, mon Adèle bien-aimée? il est bien temps que je sois heureux. Je commençais à me lasser de ma position équivoque. Je m'effrayais quelquefois en moi-même d'un avenir qui ne m'offrait rien de fixe que ma volonté. Il m'était insupportable de voir le plus grand et le plus noble des bonheurs reculer ainsi devant mes yeux avec cette misérable pension. Il a fallu tout cela pour qu'elle eût quelque prix pour moi. Ce sera vraiment une étrange circonstance de notre vie que d'avoir été si longtemps contraints de mêler des affaires d'argent à des choses du cœur. Enfin, enfin, tout annonce que cette intolérable nécessité va cesser.

Oh ! quel jour heureux que celui où ton Victor n'aura plus à songer qu'au bonheur !

Adieu pour l'instant, chère amie, je vais aller voir où en sont les débats des assises, s'ils pouvaient durer jusqu'à vendredi ! Une journée entière près de toi ! C'est encore une chose singulière de notre position que d'être contraints, pour trouver quelques instants de doux entretiens, de nous réfugier dans la salle d'un tribunal. Personne ne se doute pourquoi je désirerais la prolongation du procès. Adieu donc, mon Adèle chérie, nous nous reverrons à cinq heures. En attendant, je t'embrasse bien tendrement.

Ton VICTOR.

[1] La pension de 1.200 francs était réduite à 1.000

Mercredi, 9 heures et demie du soir (28 août).

Ange, c'est ta lettre qui me comble de joie, elle est bien courte cependant, mais c'est son seul tort. Oh! que je suis heureux d'avoir pu te donner un heureux rêve, puisque tu daignes appeler heureux les rêves où tu me retrouves tel que je suis, fidèle et tendre! Adèle, il est donc vrai que, cette nuit, tandis que je m'enivrais en songe de cette volupté imaginaire de te presser dans mes bras, ton cœur aussi palpitait en croyant battre sur le mien? il est donc vrai que ta bouche adorée a cherché la mienne pendant que la mienne cherchait tes lèvres, hélas! sans les trouver? Dieu! que ne donnerais-je pas de jours et d'avenir pour jouir dès à présent de cette félicité enivrante dont les rêves les plus brûlants ne retracent encore qu'une bien faible image!

Pardonne, ô pardonne, Adèle, à l'égarement de mes paroles, le ciel m'est témoin qu'aucune pensée impure ne se mêle à ces transports aussi chastes qu'ardents, et comment une pensée pourrait-elle se rapporter à toi sans être sanctifiée par son objet même? Il t'est donné, être virginal et pur, de purifier jusqu'au désir. C'est du bonheur conjugal que mes doux songes m'entretiennent, c'est aussi peut-être de ce bonheur qu'ils parlent à ton âme si innocente et si naïve. Ô mon Adèle, je conserverai comme toi, sois-en sûre, jusqu'à la nuit enchanteresse de nos noces, mon heureuse ignorance. Je t'apporterai des caresses aussi neuves que celles que je serais si heureux de recevoir de toi. Je n'ose, mon Adèle adorée, me flatter d'une si grande douceur; tu n'as jamais répondu à mes caresses, le plus souvent tu parais *souffrir* mes baisers, si néanmoins je pouvais croire un instant que ces preuves de mon amour t'importunent... Oh non! je ne veux pas m'arrêter à cette idée! Ma bien-aimée Adèle, n'est-ce pas que mes embrassements ne te sont point odieux? Oh! je t'en conjure, daigne, si tu m'aimes, répondre quelquefois à mes caresses, aux caresses de ton Victor, de ton amant, de ton mari. Car, Adèle, je dois être tout pour toi, et il n'y a aucun titre que je ne doive prendre près de toi. Oui, aime-moi, toi que j'aime comme on n'a jamais adoré la Divinité, et embrasse-moi, toi dont je baiserais la trace avec des transports de respect et d'amour.

Jeudi.

On m'obsède tout le jour, et je considère comme perdu tout le temps que je ne passe pas à travailler ou à t'écrire. Cependant, depuis quelques jours je suis coupable et il faut que tu me grondes. Je me lève tard, ce matin encore il était passé huit heures quand je me suis habillé. Il est vrai, Adèle, que je me couche tard, mais ce n'est pas une raison. La véritable est que depuis ces dernières nuits surtout j'ai été visité par de si delicieux rêves que je n'ai pas le courage le matin de m'arracher à la douce impression qu'ils me laissent, je tâche au contraire de la prolonger le plus longtemps possible après mon réveil par de vagues et douces rêveries. C'est en quoi j'ai tort, je ne dois pas employer ainsi pour mon seul bonheur des instants qui appartiennent au travail. Gronde-moi, mais pardonne-moi, chère Adèle, car je te promets que cette paresse d'amour ne me reprendra plus. Je me ferai, s'il le faut, violence, je m'arracherai à la douceur de rêver à toi pour travailler pour toi. D'ailleurs, cette Éthel, c'est toi.

Adieu, tu vois que j'ai à te demander pardon pour des fautes bien plus graves que celles que tu appelles les tiennes.

Adieu, adieu, mon ange chéri, je t'embrasse comme je voudrais que tu m'embrasses.

Ton mari fidèle et respectueux,
VICTOR.

Jeudi, 9 heures un quart du soir [29 août].

Tu me demandes ma confiance, mon Adèle bien-aimée! J'avoue que ce n'est pas sans un profond étonnement que j'ai lu la dernière page de ta lettre. Chère amie, que peux-tu donc avoir à me demander du côté de la confiance? Il faut bien cependant que ta plainte, car je dois considérer ta prière comme une plainte, ait une apparence de fondement. Peut-être trouves-tu que je ne te parle pas assez, je ne dis pas de mes affaires (elles te sont toutes connues comme à moi-même) mais de mes actions. Si ce n'est pas être trop présomptueux que d'avoir cette idée, Adèle, sois sûre que la sobriété avec laquelle je t'entretiens de mes actions vient uniquement de la crainte de t'ennuyer. Je puis te répéter ce que je t'ai déjà dit, ce que me dit si doucement ta charmante lettre de ce soir, j'agis toujours, mon ange adoré, comme si j'agissais en ta présence. Je n'insiste pas là-dessus parce que j'ai la conviction que tu n'en doutes pas. Ô mon Adèle, si je pouvais être assez heureux pour croire que le détail de mes actions t'offrît quelque intérêt, avec quelle joie ne te le présenterais-je pas, à toi qui les inspires toutes! Oh oui, à l'avenir, je te dirai tous mes instants; toutes mes pensées, tu les connais; elles sont une seule pensée. Mais comment peux-tu me demander sérieusement aujourd'hui 29 août 1822, cette confiance qui est à toi tout entière et qui n'est qu'à toi depuis que j'ai une confiance à donner! Mon Adèle, est-ce que tu ne sais pas toute mon âme, toute ma vie? Écoute : toute mon âme, c'est Adèle; toute ma vie, c'est Adèle. Et comment veux-tu que je puisse avoir, moi, quelque chose à te cacher? Est-ce que tu n'es pas bien plus moi que je ne le suis moi-même? Est-ce que toutes mes affaires, toutes mes actions, tous mes sentiments ne viennent pas de toi? Adèle, ne te plains plus, au risque de t'importuner, je te raconterai à l'avenir toutes les minuties de ma vie, à moins que tu ne me dises que cela te fatigue. Cependant, mon adorée et adorable Adèle, s'il est vrai que tu m'aimes, tout ce qui m'arrive même d'indifférent dans le cours de ces journées que je ne passe pas près de toi, doit t'intéresser. Je sais bien, moi, que c'est un de mes plus doux bonheurs que de savoir chaque soir par ta bouche tout ce que tu as fait dans le jour. Je voudrais même souvent te voir entrer dans plus de détails, mais je crains quelquefois, et cela m'arrête, que tu n'attribues à un esprit d'inquisition, ce

qui n'est que le désir si naturel de m'intéresser à tout ce dont tu as été occupée. Maintenant donc, Adèle, je ne craindrai plus cela.

Oh! racontons-nous toujours l'un à l'autre nos moindres chagrins et nos moindres joies, ces épanchements, cette ravissante intimité, sont le droit et le devoir de l'amour. Il en est de cette confiance, ma chère et charmante Adèle, comme de la jalousie dont nous parlions ce soir. Elle est de l'essence de l'amour véritable. Je te parle, Adèle, de cette jalousie chaste et tendre, qui se concilie si bien avec le respect, l'estime, l'enthousiasme pour l'être aimé. C'est ce sentiment que tu as pu mille fois observer en moi, car j'en suis aussi fier que de mon amour dont il fait partie, et que je n'ai jamais pu surprendre chez toi. Adèle, je ne m'abuse pas, je ne suis pas plus digne de ta jalousie que de ton enthousiasme, j'aurais été bien heureux de les mériter et c'est la conviction que je ne pouvais m'en glorifier qui m'a toujours fait trembler de la vérité de ton amour.

Hélas! cependant, il y a dans ta lettre des mots bien doux, il y avait, dans ce que tu me disais ce soir, des paroles bien délicieuses... Ô Adèle, si ce bonheur pouvait vraiment être le mien! Je veux m'endormir sur cette idée.

Puisses-tu, toi, mon ange bien-aimé, mieux dormir cette nuit que la dernière. Cependant j'avais baisé tes cheveux et ta lettre, tu aurais dû t'en ressentir. Je vais en faire autant ce soir. En attendant, je t'embrasse ici, ravi d'avoir trouvé ce mot si tendre au bas d'une lettre de toi. Je t'embrasse et je dis que tu es un ange. Adieu.

Vendredi[1].

Tu es condamnée, mon Adèle chérie, à lire ce soir ces quatre longues pages interminables. Je ne me dissimule pas combien elles ajouteraient à ce que j'écris par jour de ce roman; mais puisque tu m'as permis, que tu m'as prescrit même (et en était-il besoin?) le bonheur de t'écrire, j'use au risque d'abuser. Mais non, n'est-il pas vrai, chère amie, que ton Victor ne peut t'ennuyer? Tes quatre pages d'hier m'ont rendu si heureux que je me figure qu'il doit en être de même chez toi. Je ne me suis aperçu que ta lettre fût plus longue qu'à l'ordinaire que parce qu'elle m'a rendu plus heureux encore qu'à l'ordinaire. Je suis si fier, il m'est si doux de tenir dans mes mains, de dévorer de mes regards, de couvrir de mes baisers quatre grandes pages de ton écriture pleines de moi!

[1] Inédite.

Je regrette bien douloureusement que cette semaine se passe sans que nous allions à Gentilly; cette partie projetée était une de mes plus chères espérances; couler encore une journée tout entière près de mon Adèle, lui donner le bras, lui parler, l'entendre, la voir tout le jour! Il y a si longtemps que je n'ai joui d'une telle félicité! Ce qui m'a bien affligé encore, ç'a été de voir que tu ne paraissais pas y songer, j'espérais chaque soir que tu m'en parlerais; oui, cela m'a vivement affligé. Tu me diras que c'est un oubli, mais, Adèle, on n'oublie pas le bonheur, et si c'en eût été un pour toi comme pour moi, tu aurais pensé à m'exprimer au moins un regret. Ah! je ne me console pas facilement de cette espérance déçue. Je voulais d'abord ne te rien dire de cette peine, mais elle vient de m'échapper et je ne peux ni ne veux plus te cacher combien elle est vive. Certes, si quelque chose pouvait ajouter au chagrin de n'avoir pas passé cette journée près de toi, c'était de ne point te voir le partager, et j'avoue que je manque de force pour cette double douleur. J'ai bien besoin, chère Adèle, de me rappeler les nombreuses preuves de tendresse dont tu me combles pour contrebalancer cette marque d'indifférence. Plains-moi, car je suis bien à plaindre, moi qui t'aime tant et... Mais non, je ne veux pas t'accuser, tâche, mon Adèle bien-aimée, de m'expliquer ce silence, car il me désole. C'est-à-dire, ne tâche pas, ne me dis jamais que la vérité, exprime plutôt un sentiment froid que tu sentirais qu'un sentiment passionné qui ne serait pas dans ton cœur.

Adèle, ange, pardonne-moi, hélas! après la douce lettre que tu as daigné m'écrire, je ne sais ce que je dis. Combien je suis indigne de cet enthousiasme que tu veux bien me montrer, toi, être digne de tous les enthousiasmes! Tu le vois, je suis bien injuste et bien ingrat; mais tu me pardonneras, n'est-ce pas, mon Adèle adorée? Tu me pardonneras, tu ne verras dans mes fautes que la démence d'un ardent amour. Tu sais que ton mari t'aime comme on n'a jamais aimé, j'ai ma grâce.

Adieu, embrasse le coupable à qui tu as pardonné.

Vendredi, 9 heures du soir[1].

Ne te plains pas, chère amie, je vais encore t'écrire ce soir. Que pourrais-je faire en te quittant? J'ai l'âme pleine de toi, il faut bien qu'elle s'épanche un peu avec toi. J'ai eu ce soir une joie et une peine, la joie de te voir bien portante et le chagrin de penser que tu seras peut-être cette nuit dérangée dans ton sommeil chéri. Tous les jours, Adèle, je sens de plus en plus combien je suis malheureux de n'être pas encore ton mari. De combien de tourments et d'ennuis ne te sauverais-je pas à présent? Et quel bonheur!... — Ô Dieu! je n'y veux pas penser, car ma vie actuelle me serait insupportable. Adèle, à peine te vois-je deux heures par jour! D'autres que moi ont ton premier regard, ton premier sourire, quand j'arrive, tu as déjà eu dans la journée des chagrins ou des plaisirs qui ne te sont point venus de moi, comme si d'autres avaient le droit de te faire éprouver une sensation!

Il faut donc se résigner. Ô quel jour pourrai-je donc cesser de t'écrire? Quand seras-tu à moi?

Adieu pour ce soir, je t'embrasse comme je vais baiser ton mouchoir, et tes cheveux, tous tes cheveux![2]

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou*

Dimanche, 1er septembre, 9 heures du soir[1].

Maintenant, mon Adèle, je ne puis me coucher content sans t'écrire : c'est une douce habitude qui fait partie de mon bonheur actuel, et il est bien borné, ce bonheur! Ce soir encore il a fallu quitter ma femme à huit heures comme si elle n'était pas ma femme. Je me suis retiré avec une inquiétude dans le cœur, qui me dit que ta nuit se passera paisiblement? Tu as déjà la nuit passée été dérangée dans ton sommeil, et je crains bien vivement que ta santé ne souffre, si ton repos précieux est ainsi troublé. Combien je voudrais, bien-aimée Adèle, pouvoir prendre pour moi toutes tes fatigues et tous tes ennuis! Oh oui! je tremble que ton sommeil ne soit interrompu cette nuit tandis que moi, qui suis fort et qui suis homme, je pourrai dormir en paix, si pourtant l'inquiétude n'y met ordre. Je n'oublie pas, mon ange chéri (et comment pourrais-je l'oublier?), ta promesse de m'écrire si tu ne peux dormir, mais quelque bonheur que m'apporte une lettre de toi, elle ne peut rien quand je suis alarmé pour ta santé. Tu t'es plainte aujourd'hui à plusieurs reprises, Adèle, et cela a suffi pour empoisonner toute ma joie d'être auprès de toi. Pourtant il y avait longtemps que je n'avais eu d'aussi heureuse journée. C'est avec une bien délicieuse émotion que ton Victor a revu avec toi ce Gentilly témoin de tant de bonheur. Hélas! pourquoi faut-il que cette félicité soit passée? Elle n'est à présent que dans mon souvenir, mais il en est une autre encore bien plus grande dans mes espérances. Oh! dis-moi, mon Adèle chérie, songes-tu quelquefois à ce bonheur passé, à ce bonheur futur? Oui, mon cœur m'en répond, tu ne peux m'aimer sans y songer, et il est vrai que tu m'aimes, puisque je vis. Adieu pour ce soir. Oh! combien tes douces et timides caresses m'ont rendu heureux! Adieu, mon ange adoré, oh! pourvu que tu dormes bien toute cette nuit, que tu rêves un peu de moi, que tu penses un peu à moi (chère amie, ne t'y trompe pas, *un peu* veut dire *toujours*), pourvu que demain je te retrouve rose, fraîche et bien portante, tous mes vœux seront comblés, pourvu encore que tu me permettes de t'embrasser autrement qu'à la fin de mes lettres. J'ai remarqué avec douleur que cette parole si tendre manquait

[1] Inédite.

au bas de ta dernière lettre. Je pense qu'il ne faut en accuser que ceux qui ont interrompu ma femme chérie.

Adieu donc, je ne peux me séparer de toi. Adieu, mille et mille baisers.

Lundi (2 septembre).

Je viens de travailler et de dîner. Il me semble que le peu d'instants qui me séparent de celui où je te verrai coulent bien lentement! Du moins seront-ils employés à t'écrire, afin que ce bonheur se mêle à mon impatience et la tempère. Aurai-je une lettre de toi ce soir, mon Adèle? Qu'as-tu fait aujourd'hui? Il faut que tu aies pensé à moi toute la journée, car ainsi que tu le disais si bien hier, si tu peux être un moment sans penser à moi, il vaudrait autant n'y penser jamais. Que je suis heureux, chère amie, que ce soit toi qui aies dit cela! C'est une inspiration de ton cœur d'ange que j'ai recueillie avec une bien vive joie. Si tu me parlais toujours ainsi, Adèle, tu ne me verrais jamais douter de ton amour; il y a des paroles qu'on ne trouve que lorsqu'on aime, et celle qui me rend si heureux est l'une des plus tendres qui soient échappées au véritable amour.

Adieu, mon Adèle bien-aimée, nous allons causer, pendant quelques instants bien courts, de notre bonheur à venir et prochain, je vais entendre ta voix chérie, voir ton regard adoré, peut-être m'enivrer furtivement d'un baiser ou d'une caresse de toi. Cette attente me transporte. Adieu donc, ou plutôt *adieu* n'est pas le mot, puisqu'après un long jour je vais te revoir. Je t'embrasse en mari.

VICTOR.

Surtout, que je te retrouve bien portante!

Lundi, neuf heures du soir (2 septembre).

Chère Adèle, je suis bien triste ce soir, je ne sais où sont mes idées, toute ma tête est en désordre et je me sens comme accablé. Il est donc vrai que je serai pendant huit ou dix jours presque continuellement éloigné de toi; à peine pourrai-je voir chaque jour un instant celle dont la vue est cependant ma joie et ma vie. Oui, Adèle, j'ai besoin de ton regard pour vivre, j'ai besoin de pouvoir reposer le mien sur toi, sur toi qui es mon seul bien, mon unique trésor.

Ce soir, je suis tombé dans une de ces tristesses indéfinissables qui ne me viennent que de toi; il m'a paru que tu étais bien faiblement préoccupée de l'idée de nous séparer si tôt, il m'a semblé que tu m'avertissais qu'il était temps de nous quitter; rien sur ton visage, dans tes paroles, ne m'a fait pressentir dans toute la soirée que nous passerions huit ou dix jours sans presque nous voir, et pourtant, Adèle, tu le savais, car tu m'en parles dans ta lettre[1]. Voilà, chère amie, les signes qui me font douter de ton amour.

Tu me dis que ces doutes t'affligent, je ne t'en parlerai donc pas. C'est néanmoins une chose bien cruelle pour moi que de n'avoir pas prévenu ton adieu ce soir. Tu m'as dis ce mot la première avec une tranquillité qui m'a désolé; ce n'est pas, Adèle, que je t'accuse de notre prompte séparation, tu m'as fait sentir qu'il était temps de partir pour vous *laisser tous reposer,* je ne crois pas que cela dépendît en rien de toi. Ce qui m'afflige profondément, c'est la gaîté que tu as montrée toute la soirée.

À Dieu ne plaise cependant que je veuille jamais te voir déguiser ou contraindre tes sentiments! J'aime encore mieux cet air franc de satisfaction dans un moment où je suis, moi, bien triste, qu'un chagrin affecté. Sois toujours pour moi au dehors telle que tu es au dedans, car j'aime mieux être affligé comme ce soir par une gaîté intempestive que désespéré par une affliction simulée. Au reste, l'hypocrisie est si loin de ma noble Adèle, que cette recommandation est bien inutile. Ne vois dans rien de tout ceci un reproche; si, dans un moment où tu savais que nous serions

[1] «... Je suis chagrine. Maman va accoucher et à peine nous verrons-nous pendant neuf à dix jours.» (*Reçue le 2 septembre 1822.*)

séparés si longtemps, aucune douleur ne s'est manifestée en toi, ce n'est point une faute, mon Adèle. Je sens tout le premier qu'au milieu de tout ce qui réclamait ton attention, tu as bien pu oublier ce Victor. Moi, j'ai passé par de bien vives et de bien amères douleurs, j'ai été livré à des affaires bien multipliées, à des soucis bien impérieux : jamais ton souvenir adoré n'a cessé un instant de dominer mon âme; mais puis-je en exiger autant de toi? Qui suis-je?

Adieu pour ce soir, je suis bien, bien triste; mais en relisant ta lettre et surtout la ligne qui la termine, je me sens à demi consolé.

Adieu, mon ange chéri, ma femme bien-aimée, je t'embrasse tendrement. À demain.

Mardi.

Il est plus de midi, chère amie, je veux pourtant te remettre cette lettre ce matin. J'ai couru depuis que je suis levé et ces courses maudites m'ont pris le temps que j'aurais été si heureux de consacrer à t'écrire. Il faut tout mon désir de te prouver par une lettre combien je t'aime pour ne pas tout laisser là, puisque le moment est venu de te voir. Comment as-tu passé la nuit? Comment es-tu ce matin? Je vais savoir tout cela, je vais avoir peut-être un doux regard de mon Adèle. Je t'embrasse un million de fois. — Allons!

VICTOR.

Mercredi, 10 heures du soir[1].

Il faut que je t'écrive quelques mots avant de me coucher. Il est bien tard, je te conterai demain comment il se fait que toute ma soirée se soit passée jusqu'ici sans que je t'aie écrit. J'espère, mon Adèle bien-aimée, qu'en ce moment tu dors bien doucement; tu ne saurais croire avec quelle peine j'ai appris que ton sommeil avait été troublé une fois cette nuit. Chère ange, pourquoi faut-il que le droit de prendre tes fatigues pour moi me soit encore refusé? Il me semble, mon Adèle adorée, que je désire en ce moment plus que jamais, s'il est possible, de me voir ton mari. Combien de tourments et d'ennuis je t'épargnerais! Toutes tes nuits se passeraient près de moi, et ton précieux sommeil ne serait troublé que par mes caresses et mes baisers. Oh! répète-moi sans cesse que tu m'aimes comme dans ta charmante mais bien courte lettre de ce soir. Prouve-le-moi, ange, en plaçant toujours au bas de tes lettres ce mot si doux : je t'embrasse.

Adieu pour ce soir, à demain, adieu, adieu.

Jeudi, 5 septembre, neuf heures un quart du soir.

Mon Adèle chérie, je suis rentré ce soir avec un mal de tête. Il a suffi de bien peu de chose pour le causer, mais *bien peu de chose* de toi, Adèle, c'est beaucoup. Oui, je suis triste, et tout ce que tu m'as dit de tendre ne peut dissiper cette tristesse, tes douces caresses de ce soir ne peuvent effacer l'impression que ton adieu m'a laissée. Quand je me suis approché de toi et que je t'ai dit en te quittant : *À demain à six heures!* rien ne m'a témoigné que cet intervalle d'absence te parût comme à moi bien long. Je n'ignore pas, Adèle, qu'il ne dépend point de toi de l'abréger, mais il dépend de toi de me le rendre moins insupportable en n'y paraissant pas entièrement indifférente. Un mot, un geste, un signe de regret m'auraient presque consolé, tandis qu'en ce moment à la peine d'être si longtemps séparé de toi, se joint celle de penser que tu ne t'aperçois point de cette séparation.

Et ne me rappelle pas ici, Adèle, tout ce que tu as daigné et daignerais

[1] Inédite.

encore faire pour moi. De grandes preuves de dévouement peuvent être inspirées par la simple générosité, tandis que c'est dans les riens, dans les mots, dans les regards que l'amour se décèle. Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. C'est dans les moindres mouvements, dans les promptes et premières inspirations de l'âme qu'il se révèle tout entier. La générosité ne va pas si loin, hélas! et tout ce que tu fais pour moi peut être le résultat d'une pitié généreuse, sans qu'aucun indice certain me prouve que c'est de l'amour.

Tu vas te récrier, m'accuser, me reprocher de l'ingratitude... Adèle, générosité pure encore que tout cela. Une marque de froideur t'est échappée naturellement, elle m'a blessé naturellement aussi. J'ai la faiblesse de te raconter cette douleur que tu m'as faite, un simple sentiment de bonté et de compassion te porte à réparer le mal que tu as causé, et pour cela tu emploies les seuls moyens efficaces, des paroles ou des signes extérieurs de tendresse. Tout cela me prouve ce que je sais déjà, que tu es bonne, compatissante, généreuse, mais nullement que tu m'aimes.

Je prévois, mon Adèle, tout ce que tu vas me dire ici pour me faire changer d'idée, parce que je connais ton excellent cœur; mais il y a bien longtemps que j'ai cette pensée désolante dans l'âme, rien n'a pu l'en arracher, tu l'endors quelquefois par de grandes protestations d'amour, mais bien souvent tu la réveilles par de petites marques d'indifférence. Adieu, il est bien temps que cette lettre finisse, car je ne pourrais en écrire davantage. *À demain* donc, *à six heures!*

Songe surtout que je ne te demande rien que ce qui est dans ton cœur. Quoi qu'il doive m'en coûter, je veux que tu te montres à moi telle que tu es.

Vendredi, huit heures du soir [6 septembre][1].

Eh bien, y a-t-il eu, aujourd'hui quand je suis entré, dans tes paroles ou dans ton regard rien qui annonçât quelque regret de ce que nous aurions pu nous voir une heure et demie plus tôt et dîner l'un près de l'autre? Adèle, tu étais aussi riante que je l'aurais été si j'eusse passé la journée entière à tes côtés. Cette gaîté m'a produit une impression telle que j'ai eu besoin de sortir un moment. Je suis resté dehors pour voir si tu t'apercevrais de mon absence. C'est au bout de *trois quarts d'heure* que tu es venue avec le même front serein nous prier de passer dans la chambre à coucher. J'ai présumé que quelqu'un de la maison t'avait fait remarquer que je n'étais pas là. Ainsi la moitié du temps que je devais passer près de toi s'est écoulée, sans que tu aies daigné faire attention à mon absence. Il était plus de sept heures quand nous sommes descendus au jardin et je suis rentré ici à sept heures trois quarts. Tu vas me dire que tu as été retenue, que tu n'as pu faire autrement, je veux le croire, Adèle, quoique je sache que tu peux assez généralement ce que tu veux fortement; mais je suis loin de prétendre exciter en toi une volonté forte, je ne me juge pas fait pour tant de bonheur. Ce qui eût dépendu de toi, Adèle, c'eût été de me témoigner par un signe un peu de regret, un peu de chagrin. Je me trompe. Cela ne dépendait pas de toi, ce regret et ce chagrin n'étant pas dans ton cœur, tu as bien fait, oh oui! tu as bien fait de te montrer telle que tu es pour moi. Seulement à l'avenir songe bien qu'il faudra que tu te montres à moi toujours ainsi, froide et indifférente; des marques d'amour me désoleraient parce que bien certainement elles seraient feintes, par bonté et par pitié, il est vrai, mais n'importe, Adèle, aucune hypocrisie ne doit entrer dans ton âme, même par générosité. Je te le répète, il faut que je te voie toute la vie telle que tu as été depuis hier soir, insouciante de mes peines et de mon amour. Si tu étais autrement, tu ne serais plus toi-même, je penserais que c'est une tendresse dictée par cette lettre. Non, ne me donne jamais de ces témoignages d'amour dont je t'accable, je n'y crois plus. Ils me feraient mal. Tout est fini de ce côté. J'ai observé à fond, ce soir, tout ce qu'il y a pour moi dans ton âme, j'y ai vu je ne sais quel sentiment qui ressemble à de la

[1] Inédite.

compassion, de l'habitude, de l'amitié peut-être, mais point d'amour. Ainsi désormais, je reviens encore sur cette idée, Adèle, ne me donne pas la douleur de te voir me témoigner une affection simulée qui n'est pas dans ton âme, de peur d'altérer ce profond sentiment d'enthousiasme que m'inspire ton angélique caractère si plein de candeur et de noble franchise surtout.

Écoute, quoique j'eusse dîné, j'ai été ce soir un moment sur le point d'aller chez toi à cinq heures. Je l'aurais certainement fait sans ton adieu d'hier soir, qui avait déjà si bien préludé à cette soirée-ci. Combien je me félicite maintenant d'avoir résisté à cette tentation! Tu ne t'es seulement pas aperçue que je fusse absent, peut-être n'as-tu même pas demandé pourquoi je ne venais pas, si j'étais survenu, qui me dit que tu n'aurais point trouvé mauvais en toi-même d'être dérangée par moi dans ton dîner? Il n'y a eu que moi d'affligé. Tant mieux! Tu as paru étonnée ce soir de ma tristesse, il était tout simple que tu n'en comprisses pas le motif; maintenant tu as lu ma lettre et du moins tu le sais. Tu m'as parlé de *ton intention de ne pas gêner ma liberté de sortir le soir* d'une manière qui me prouve que tu me connais bien peu et cela ne me surprend pas encore. J'ai seulement été étonné que tu ne m'aies exprimé aucune reconnaissance de ce que j'aie le premier donné le signal de notre séparation. C'est pour te plaire, pour sacrifier mon bonheur au tien que j'ai abrégé cette soirée. Du reste, ne crois pas, Adèle, que je sois en rien mécontent de toi : bien au contraire. Je ne puis que t'approuver; tu le sais, je ne me suis jamais cru digne de l'amour d'un être tel que toi. Tu t'abuses toi-même sur la nature des sentiments que je t'inspire, et mon devoir, tout cruel qu'il soit, je le remplis, c'est de te détromper sur toi-même. Ne me parle donc plus de ton amour, Adèle, je te le répète, il m'est impossible d'y croire et je ne verrais dans tes paroles que des marques de généreuse pitié.

Adieu, il est tard, cette lettre m'a bien coûté! Si je n'y ai pas entouré ton nom adoré de toutes les expressions d'un amour qu'il me serait si doux de te voir partager, c'est que j'ai senti que c'était inutile. Hélas! Permets-moi seulement en terminant de te dire *mon Adèle,* c'est pour moi que je te demande cette grâce.

Quatre heures et demie, samedi (7 septembre).

Il faut que je t'écrive quelques mots, mon Adèle bien-aimée. Il faut que tu saches combien ta douce lettre m'a causé d'émotion et de joie. J'y ai vu ce que tu ne m'avais pas dit dans la soirée, à mon grand chagrin, c'est que tu t'étais aperçue de mon absence jusqu'à *six heures* du soir.

J'aurais bien voulu t'écrire hier soir, mais la nécessité d'avancer ce roman était là, et j'ai travaillé assez avant dans la nuit. Aujourd'hui j'ai travaillé encore toute la journée, et je me récompense à présent en t'écrivant. Cependant il faut cesser, je devrais déjà être près de toi.

Adieu, mon ange chéri, pourquoi les mots me manquent-ils quand je voudrais te dire à quel point je te respecte et t'adore. Oh! oui... Je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Ton mari fidèle,
VICTOR.

Pourras-tu lire ce griffonnage, j'écris avec une plume qui n'en est pas une.

IMPRIMERIE NATIONALE

Samedi, 9 heures du soir[1].

Mon Adèle, tu ne saurais croire quelle inquiétude j'ai emportée en te quittant. Hélas! tu m'as laissé partir sans me dire ce que tu m'avais promis. Oh! qui me rassurera? Adèle, tu vas peut-être encore être sur pied cette nuit... Dieu! grand Dieu! que je suis malheureux! tu m'as dit adieu la première, il a fallu me séparer de toi si brusquement que je n'ai pu trouver la possibilité de te demander ce qui devait me rendre la tranquillité ou me jeter la mort dans l'âme. Vingt fois en revenant et jusque sur mon escalier j'ai été sur le point de retourner chez toi sous un prétexte quelconque, afin d'obtenir de toi une parole qui me délivrât de cette insupportable inquiétude. Mon Adèle, Adèle, mon ange bien-aimé, où es-tu? où es-tu? Pourquoi n'es-tu pas là quand ton mari a tant besoin de ta présence? Il est donc vrai qu'en faisant mon devoir ce soir j'ai mal fait! J'ai dit ce que je devais te dire, mais combien je me repens maintenant que je vois... Mais n'est-il pas vrai, chère amie, que cette émotion n'aura pas de suite? Je suis fâché que tu n'aies pas lu ma lettre, je t'avais écrit une partie de la nuit, j'y avais mis tout mon cœur, c'est dire que je t'en avais écrit long, mais qu'importe! Tu m'aimes, je t'adore. Comment te porterais-tu mal? Oh! que je voudrais pouvoir couvrir de mes baisers toutes les parties de ton corps adoré! Hélas! il y a encore quinze heures au moins d'angoisse et d'anxiété avant que je te revoie. Mais je te reverrai bien portante, n'est-ce pas, n'est-ce pas, mon adorable Adèle, mon idole bien-aimée?

Adieu, mille caresses de ton pauvre mari si inquiet[2].

(1) Inédite. — (2) *Collection Louis Barthou.*

Dimanche [8 septembre].

Tes deux lettres, mon Adèle, m'ont pénétré de reconnaissance et de joie. Je les ai lues et relues. Hier avant de me coucher, j'ai baisé tes cheveux avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire, car mon amour était mêlé d'un repentir bien profond de tout le chagrin que je t'ai causé. Je m'empresse ce matin de t'écrire quelques mots pour que tu oublies mes déraisons et mes extravagances. Je répondrai en détail à tout ce que tu m'écris. Il est encore quelques points sur lesquels je combattrai tes idées, quelques autres sur lesquels je me justifierai. Mais, Adèle, je me soumettrai à ton jugement avec respect, car tu es un ange et je ne suis... que suis-je, grand Dieu! près de toi! Oh! combien je t'aime! et combien je m'abhorre de t'avoir si souvent tourmentée! Chère, bien chère amie, tu ne m'as pas parlé de ta santé dans ta lettre et pourtant je t'en avais bien priée. Tu t'oublies toujours, mais ce n'est pas avec moi qu'il faut t'oublier, car quel autre sujet que toi peut intéresser ton Victor? Ô mon Adèle, toi qui es à moi, pardonne-moi d'être si peu de chose et d'avoir levé mes yeux si haut. Oui, tu es à moi, et cependant je ne te mérite pas, si ce n'est par mon culte pur et profond, par mon humble et aveugle adoration. Je t'aime, je t'aime et en vérité je ne comprends pas comment je puis prononcer et écrire d'autres mots. Dis-moi, as-tu beaucoup souffert cette nuit? Je verrai demain un médecin habile que je consulterai et dont je te répéterai les paroles. Chère amie, ou ne souffre pas ou fais que je souffre avec toi. Donne-moi, je t'en supplie, du courage pour tes douleurs. Tu es malade, Adèle, parce qu'il faut bien que quelque chose t'avertisse que tu es de notre nature. Mourir, pour toi, ce sera reprendre des ailes. Mais tu ne mourras qu'après moi, car tu es jeune, fraîche et belle, et Dieu ne voudra certainement pas trancher de bonne heure une vie de vertu. Adèle, ne m'entretiens jamais de ces idées si lugubres et heureusement si improbables. Songe que je suis souvent seul et qu'alors ma tête fermente. Adieu, écris-moi, je t'en supplie, bien long, puisque nous ne pouvons nous parler. Il faut m'arrêter, ma pensée a conçu vingt pages avant que ma plume ait parcouru une ligne. Adieu, je ne suis quelque chose que par l'affection que tu daignes me porter et l'amour que j'ose te vouer. Aime-moi toujours et pense à moi dans ta belle âme. Je t'embrasse tendrement.

Ton mari, VICTOR.

Mardi, 4 heures et demie [11 septembre][1].

Il faut quelques mots pour mon Adèle, afin que je puisse m'approcher d'elle avec un cœur content. Mon Adèle chérie, hier en rentrant j'ai eu du monde toute la soirée, aujourd'hui j'ai couru toute la matinée pour ma pension et pour mon acte de naissance que j'aurai vendredi. Je me suis mis à travailler assez tard et j'ai à peine le temps de te répéter combien je t'aime, de te redire des redites.

Je suis heureux de cette éternelle monotonie de mes lettres, si elle ne t'ennuie pas. Adieu, mon Adèle bien-aimée, j'espère que j'aurai un mot de toi et au moins un baiser. Je le prends d'ici et d'avance.

Ton VICTOR[2].

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*

Ce mardi (1er octobre).

Je viens de travailler. Je vais t'écrire pour me délasser. Cette douce occupation est la récompense de mes occupations sérieuses. C'est un bonheur dont je voudrais remplir tous les instants qui ne sont pas consacrés au bonheur de te voir. Cependant, mon Adèle, c'est à chaque fois que je t'écris une nouvelle lutte de mon cœur et de ma pensée contre l'insuffisance des paroles. Il manque toujours quelque chose à mes lettres, et *ce quelque chose* que je n'ai pu exprimer est pourtant ce que j'aurais le plus désiré rendre. Il me semble, Adèle, que si tu m'aimes, tu lirais avec ravissement dans mon âme; mais, si tu m'aimes, ange bien-aimé, tu dois savoir tout ce que je veux te dire, tu dois suppléer à la faiblesse de ces mots *amour, adoration, idolâtrie,* pour peindre ce que j'éprouve pour toi. Il doit y avoir dans ton cœur une voix intime qui te révèle tout ce que le mien renferme d'indicible et d'inexprimable dans la tendresse qu'il t'a vouée.

Ô Adèle, quand je songe qu'il aurait pu se faire que tu ne m'aimasses pas, je frissonne comme devant un abîme. Hélas! que serais-je devenu, grand Dieu! si le regard de cet ange n'avait pas daigné tomber sur moi?

Il est vrai que ma vie aurait été une dérision du ciel, car, n'est-il pas vrai, mon Adèle adorée, qu'il eût été injuste de me laisser chercher avec candeur et pureté l'âme destinée à mon âme, sans me permettre de la trouver?

Je n'ai rien fait pour ne pas te mériter; mais aussi, qu'ai-je fait pour te mériter? Hélas! rien, que de t'aimer de l'amour le plus ardent, le plus chaste, le plus virginal, de te dévouer jusqu'à la mort et après la mort tout mon être, toute mon existence mortelle et immortelle. Qu'est-ce que cela, ange, auprès du bonheur de te posséder?

Adieu, je te verrai ce soir. Aurai-je une lettre de toi? Je t'embrasse en mari bien impatient d'être mari.

VICTOR.

Vendredi [4 octobre].

Quand je pense, mon Adèle, que notre bonheur est si prochain et que rien désormais ne paraît pouvoir l'entraver, ma vie me semble comme un rêve.

Il y a deux ans, il y a un an, que j'étais malheureux; aujourd'hui, que de bonheur! Je crois parfois ne sortir qu'à peine de cette longue et douloureuse époque où un regard passager de toi, ta robe un moment aperçue de loin dans une rue ou dans une promenade, et, plus tard, une ou deux paroles échangées avec crainte pendant quelques minutes d'entrevue, étaient mes seules jouissances, mes seules félicités, et encore bien longtemps épiées, bien rarement obtenues!

Quelle joie! tout cela est dans le passé et que d'enchantement dans notre avenir! Maintenant, Adèle, rien ne nous séparera plus, rien ne contraindra nos entretiens, nos caresses, notre amour!

Je te le répète, je crois à peine à mon bonheur, parce qu'il me semble que j'ai encore bien peu fait pour le mériter sitôt! Ma joie est dans mon âme au niveau de mon amour, c'est-à-dire que les expressions me manquent aujourd'hui pour l'une comme elles m'ont toujours manqué pour l'autre. Toutes les paroles d'ivresse et de dévouement ont été tant prodiguées qu'elles sont faibles à force d'êtres communes, et ce que j'éprouve est un sentiment de bonheur si pur, si intime, si profond qu'il ne ressemble à rien de ce que l'on peut dire avec la voix et la plume. Interroge ton âme, mon Adèle bien-aimée, et, s'il est vrai que tu m'aimes, elle te répondra tout ce que la mienne ne peut te peindre par des expressions matérielles.

Au bonheur si immense de sentir enfin que je te posséderai, il se joint une satisfaction, c'est de voir tous ces propos du monde que tu craignais et dont ta générosité évitait de me parler, réduits au silence. À présent, ange, tu ne m'affligeras plus de tes appréhensions.

Notre histoire, chère amie, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement c'est pouvoir. Quelques mois ont suffi pour vaincre beaucoup d'obstacles; mais que ne peut celui qui t'aime et qui se sent aimé de toi?

Adieu, mon Adèle adorée, ton bienheureux mari t'embrasse, bien impatient de savoir quelle a été ta nuit et quelle est ta santé en ce moment. Adieu donc.

VICTOR.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

LE MANUSCRIT DES *LETTRES À LA FIANÇÉE.*

Le manuscrit des *Lettres à la Fiancée* ne donne pas lieu à une description détaillée; ce sont pour les lettres du fiancé des feuilles de papier de toutes dimensions dont chaque page est remplie jusqu'au bas et surchargée souvent de lignes en travers; certaines sont écrites au crayon et presque illisibles. Peu d'alinéas.

Avant d'être reliées par les soins de la Bibliothèque Nationale, ces lettres étaient enfermées dans une enveloppe portant encore des traces de cachets à la cire noire; on y lit cette suscription de la main de Madame Victor Hugo :

Confié à la piété de mes enfants.
Lettres que m'a écrites mon mari avant mon mariage.

À part quelques exceptions, aucune date.

Après les lettres de Victor, on a placé les lettres d'Adèle; celles-là donnent toutes l'impression d'avoir été écrites à la hâte, en cachette; le premier bout de papier saisi est couvert d'une écriture tourmentée, certaines phrases ne sont pas terminées; la jeune fille, craignant d'être surprise, écrit sur son genou, sur un coin de table, avec un crayon mal taillé; quelques feuillets, dont Adèle utilise le verso, portent l'en-tête : *Ministère de la Guerre* (rappelons que M. Foucher était secrétaire des Conseils de Guerre); aucune date pour les premières lettres, mais à partir du 8 octobre 1821, Victor numérote et inscrit en tête de chaque lettre la date de réception, et c'est ce soin qui nous a permis d'établir les dates de ses propres lettres.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

REVUE DE LA CRITIQUE.

On remarquera dans cette Revue de la Critique le silence des grandes Revues et de certains grands quotidiens : *Le Journal des Débats, le Figaro, le Gil Blas, la Revue de Paris, la Revue des Deux Mondes, la Revue Blanche,* etc.; nous croyons en avoir découvert la raison : Paul Meurice avait donné à la *Grande Revue* la primeur des *Lettres à la Fiancée.* De novembre 1900 au 1er février 1901, la *Grande Revue* avait fait paraître en entier tout le volume; en conséquence, à la publication en librairie, les principaux confrères s'abstinrent.

Et puis, les *Lettres à la Fiancée* n'offraient pas l'attrait d'un drame, d'un volume de vers ou d'un roman; c'était bien un roman pourtant, mais un roman si uni, si chaste, si vertueux qu'il ne donnait prise à aucune controverse, à aucune polémique; il fallait pour l'apprécier une âme de poète ou de femme; ces âmes-là en général n'ont pas le monopole de la publicité.

La Libre parole.
28 février 1901.

Non signé.

Les *Lettres à la Fiancée* de Victor Hugo ont paru le 26 février, 99e anniversaire de sa naissance. Rien de frais et de charmant comme l'amour ingénu de ce jeune cœur déjà si ardemment passionné. Ces lettres, qu'adolescent il écrivait sans aucun souci de style, pour n'être lues que de la toute jeune fille qui devait être sa femme, nous montrent sous un aspect nouveau la physionomie du grand poète.

Le Rappel.
1er mars 1901.

Lucien-Victor Meunier.

Les *Lettres à la Fiancée...* À les lire, on éprouve un sentiment singulier.

En 1820 Victor Hugo avait dix-huit ans; il était, comme il le dit lui-même, absolument vierge de corps et d'âme; avec une fougue superbe à force de candeur il s'abandonnait aux illusions d'un premier amour.

...Ce qui est remarquable, c'est que les *Lettres à la Fiancée* sont bien plutôt d'un poète que d'un amoureux. Il n'y est, bien entendu, question que d'amour, mais cet amour semble surtout cérébral, fait d'imagination. Visiblement, Victor Hugo quand il les écrivait, faisait effort pour nourrir, pour exagérer ces illusions qui lui étaient chères.

...Mais si on lit avec attention, une autre impression se dégage nettement; on se rend compte que Victor Hugo n'était pas tellement dupe de lui-même, qu'à travers les riches vêtements dont son imagination ardente recouvrait l'idole, il voyait fort bien la vérité.

...Assurément elle ne comprenait pas Victor Hugo, ne se rendait nullement compte de ce qu'il était déjà, prévoyait encore moins ce qu'il allait être... Il y a quelque chose de touchant, de poignant, de voir Victor Hugo s'efforcer, presque à son insu sans doute, de hausser jusqu'à lui le cerveau et le cœur de celle dont il se dit l'esclave... Il est dans la destinée de ceux qui vivent dans les fantasmagories hallucinantes, dans les doutes, dans les angoisses, dans les enthousiasmes du rêve, de chercher toujours la femme dont la pensée pourra suivre, sans être brisée par l'effort trop rude, leur fougueuse pensée; il est dans leur destinée aussi, le plus souvent, presque toujours, de ne jamais la rencontrer... Et n'im-

porte, malgré toutes les réflexions, certes un peu amères, qu'elles suggèrent, elles sont délicieuses, ces *Lettres à la Fiancée.* Un frais parfum s'en exhale, comme des fleurs cueillies à l'aurore, toutes scintillantes encore de rosée; elles sont comme imprégnées de cette douce lueur qui, lorsque la nuit, pour s'envoler, se soulève, précède, à l'horizon, les premiers feux du soleil; on les lit avec un sourire attendri, charmé, avec une larme tremblante au bout des cils.

Le Temps.
2 mars 1901.

Jules CLARETIE.

...Ces papiers jaunis qui étaient là, en un petit paquet, sur la table de travail de Paul Meurice, c'étaient ces lettres chantées jadis, saluées par le poète, et dont tous les hommes qui ont aimé ont dit à leur tour après lui, dans la langue immortelle que le vulgaire, s'écriait Musset, ne parle pas :

Ô mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux!

C'étaient les lettres où le poète célébrait cette volupté de la rêverie, de l'espoir et de la foi, de tout ce qui est le charme victorieux des vingt ans.

...Un chef-d'œuvre de passion chaste, de pureté et de tendresse. Telles de ces lettres prendront place désormais dans les recueils choisis de *correspondances* célèbres... C'est un livre nouveau ajouté à notre littérature intime, un roman *vécu,* comme on dit aujourd'hui, ou plutôt une idylle exquise, pareille à celle que l'auteur des *Misérables* place dans une rue disparue du vieux Paris et où la mélancolie de Marius répond au sourire de Cosette.

... Et dans toute cette correspondance du poète qui est encore *Victor-Marie Hugo* et qui sera bientôt Victor Hugo, rien non plus de romantique et de tonitruant dans la forme. Une seule fois on prévoit le Victor Hugo d'*Hernani,* c'est lorsqu'il s'écrie : Malgré les obstacles qui se présentent dans l'avenir, je suis tout prêt à crier comme Charles XII : « Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas ». Mais ce n'est pas là le ton ordinaire. Ce n'est ni Werther, ni Lara, ni Jacques Ortis qui écrit, c'est un laborieux et brave garçon, confiant dans son amour du travail autant que dans son génie, qui pauvre, ennemi de tout mensonge et de toute bohème, jure à celle à qui il veut donner son nom de lui assurer, sinon la fortune, du moins la vie. Car ils sont pauvres. Et quoi de plus touchant que ces débuts des grands hommes admirables dans leur courage autant que dans leurs œuvres!

La Dépêche de Toulouse.
10 mars 1901.

Camille PELLETAN.

... C'est un recueil singulièrement précieux que celui que mon vieil ami Paul Meurice vient de publier : toute la correspondance amoureuse de Victor Hugo fiancé. À ce moment, le grand poète sortait à peine de l'adolescence. Il avait dix-sept ans quand il commença cet échange de lettres avec Adèle Foucher; il avait tout juste vingt ans quand il l'épousa. C'est chose étrange que le développement de cette étrange nature.

Nous avons connu un Victor Hugo cordial, expansif, plein de sève gauloise, encore dans toute la force de la jeunesse à soixante-dix ans. Le Victor Hugo de la première jeunesse était grave, renfermé, et d'une sorte de puritanisme extraordinaire, jusqu'à reprocher amèrement à sa fiancée de ne point traîner sa robe dans la boue plutôt que de risquer de laisser voir sa cheville. Au début de ses amours, il était encore sous l'autorité de sa mère qui adorait ses enfants, qui était adorée par eux, mais qui les tenait d'une main de fer. Victor Hugo, déjà célèbre, était resté un enfant enfermé et tremblant sous le pouvoir maternel. Par un étrange contraste, il avait déjà, à quinze ans, la pleine maturité de la forme littéraire, tandis que pour les choses de la vie il commençait à peine à être un homme à vingt ans. Mais l'enfant qu'il resta assez tard, habitué qu'il était par une discipline rigoureuse à comprimer violemment en lui le monde d'idées et de passions qui germait au fond de son génie, prenait volontiers une attitude roide et sévère qui ressemblait presque à celle d'une vieillesse prématurée. Il est visible que les aventures juvéniles qu'il a si gaillardement et si admirablement chantées dans *Les Chansons des rues et des bois* n'ont jamais eu

qu'une existence littéraire et appartiennent à la jeunesse tout imaginaire que Victor Hugo, touchant à la soixantaine, était disposé à s'attribuer rétrospectivement... Le Victor Hugo de 1820 avait, dans l'aspect, quelque chose du Didier de *Marion de Lorme*. C'est ainsi du moins qu'il apparaît dans le recueil que Paul Meurice vient de nous donner.

Victor Hugo et Adèle Foucher étaient encore tout enfants quand ils se sont connus... Ce qu'il y a de curieux, c'est que toutes les péripéties de cet amour dévorant sont traduites par Victor Hugo dans une langue absolument classique, sans une incorrection, sans un mot familier. Il n'est pas une lettre qui ne soit un morceau achevé de la littérature d'avant le romantisme, telle qu'aurait pu la composer l'écrivain le plus expérimenté. Le sentiment qui enveloppe cette forme si achevée n'en est ni moins sincère, ni moins brûlant.

...Il est très curieux de rapprocher cette correspondance des pages incomparables des *Misérables* où sont racontées les amours de Marius et de Cosette... Pour ces amours des deux fiancés, le roman épique écrit par Victor Hugo après la cinquantaine a un accent beaucoup plus intime et paraît beaucoup plus ému que la correspondance de l'amoureux de vingt ans. Quoi qu'il en soit, si l'on combine les deux, l'esprit reconstitue aisément tout le roman de la première passion du plus grand poète français. De là l'intérêt exceptionnel qui s'attache à ce volume que tous les admirateurs de Victor Hugo voudront connaître.

L'Écho de Paris.
11 mars 1901.

Charles Foley.

Le tort de beaucoup de nous, mon tort en tous cas, est d'imaginer que les grands hommes, même à vingt ans, même dans les circonstances de leur vie intime, sont plus grands que les hommes. Il me semblait que, d'un tel poète, les premières impressions d'amour devaient être singulièrement originales et fortes, qu'il saurait les exprimer tout au moins dans le langage le plus coloré, y évoquer incidemment les silhouettes d'illustres contemporains, y mêler des observations pittoresques et des détails curieux sur les mœurs de son temps. Or tout cela ou à peu près, tout cela manque dans les *Lettres à la Fiancée*. L'amoureux s'y montre fidèle, passionné, exclusif et jaloux, mais le plus souvent à la façon de n'importe quel jeune fiancé intelligent et tout frais émoulu de ses humanités. Rien sur l'existence qu'il mène et les milieux qu'il fréquente, rien sur ses amis, rien sur un conseiller tel que Lamennais, une seule phrase sur un protecteur tel que Chateaubriand. ...Ces lettres ne sont qu'à l'amour et ne parlent que d'amour, objectera-t-on. Encore en parlent-elles en termes d'un lyrisme presque uniforme. ...J'ai été, je le répète, bien déçu de ne trouver là, sous une rhétorique encore en fleur, que des sentiments ordinairement mis en jeu par un mariage bourgeois.

Le Charivari.
14 mars 1901.

[Le Bibliophile.]
Non signé.

Un magnifique volume d'Hugo : *Lettres à la Fiancée :* lettres d'amour, tendres et charmantes, que « l'enfant sublime », ainsi que disait Chateaubriand, écrivait de dix-sept à vingt ans à celle qui devait être sa femme.

Ce volume montre un Victor Hugo écrivant sans prétention littéraire et sous l'unique impulsion de l'amour ingénu de son jeune cœur, déjà si ardemment passionné. Là est la grâce particulière et le « frisson nouveau » de ce petit roman vécu.

L'Illustration.
16 mars 1901.

Non signé.

Ces lettres n'auraient pas dû être publiées. Elles ne l'auraient pas dû, d'abord, parce que ce sont des lettres d'amour, les lettres d'un fiancé de dix-huit ans à la jeune fille qu'il aime, c'est-à-dire les choses les plus intimes qui soient au monde, les moins faites pour être livrées en pâture à notre curiosité. Mais si même ce sont là des considérations surannées, au temps affranchi de scrupules où nous avons le bonheur de vivre, les possesseurs de ces lettres auraient mieux fait pourtant de ne les point publier parce que, en vérité, ces lettres n'ont absolument aucun intérêt. Et leur manque d'intérêt leur vient,

précisément, de ce que ce sont des lettres d'amour, écrites par un enfant avec tout son cœur. Il se trouve dans cette disposition d'esprit à la fois ridicule et touchante, qui permet aux amoureux de voir toutes choses sous un jour spécial, de prêter à des détails insignifiants une importance énorme, de ne vivre enfin que pour une seule personne et de n'être compris que d'elle. Car Victor Hugo, qu'on s'est plu à nous représenter comme un froid égoïste, paraît au contraire avoir eu l'âme la plus tendre et la plus passionnée. Déjà, sa *Correspondance,* naguère, nous avait donné de son caractère l'idée à la fois la plus imprévue et la plus favorable; ces *Lettres à la Fiancée* achèvent en quelque sorte de le réhabiliter.

...Et voilà comment la publication de ces lettres se trouve, en fin de compte, servir à sa gloire; mais avec tout cela nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'on aurait mieux fait de ne les point publier.

Revue Bleue.
16 mars 1901.

Fernand Gregh.

...Hugo, à mesure qu'il se détache de son milieu historique, comme une statue colossale qui se dégagerait d'un bas-relief confus, apparaît l'un des plus grands poètes que la terre ait portés : l'égal de Gœthe, de Shakespeare, de Dante, d'Eschyle, d'Homère. Son frère dans le temps et dans la gloire, grand Lamartine lui-même, qui fut aussi fécond, ne fut pas aussi constamment génial... l'œuvre de Hugo est plus achevée, plus solide, à la fois plus architecturale et plus fouillée, parce que Hugo, simplement, a travaillé davantage.

Voici cette fois qu'on publie les lettres écrites à sa fiancée, entre dix-huit et vingt ans, par le tout jeune homme qui devait plus tard illustrer ce nom de Victor Hugo, et même ces orgueilleuses initiales V. H., et qui n'était alors que M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux Floraux.

(Après avoir cité le premier paragraphe du commentaire de Paul Meurice, le critique poursuit :)

On ne saurait plus joliment dire la moitié seulement de la vérité. Oh! que l'impression qu'on reçoit de ces lettres est donc différente de celle que promettent au lecteur les lignes de la préface! Pas une épithète n'est à biffer de ce passage. C'est bien cela — et c'est tout autre chose. C'est bien moins simple, bien moins ingénu, bien moins candide, — et peut-être plus intéressant. L'impression que produisent ces lettres est infiniment complexe et même trouble.

...Singulière correspondance! C'est très jeune, et très mûr; très tendre et très sec; très passionné et très froid. On s'attend à trouver là un roman d'amour, et ces lettres n'ont rien de délicieux ni de romanesque, ni presque d'amoureux. Le jeune Hugo est très jaloux, certes; il ne cesse de faire des scènes à sa fiancée; mais cette jalousie, tout abstraite, est celle des premiers temps de l'amour, quand les cœurs ne se sont pas encore fondus l'un dans l'autre, et que les sens n'ont pas encore donné à la tendresse la profondeur mystérieuse de l'animalité.

...La forme de ces lettres n'a rien de ce qu'on pourrait attendre du futur poète d'*Hernani;* nul lyrisme, nul romantisme. Peu de points d'exclamation, en proportion du sujet. C'est analytique et classique. Cela va, cela court sur le papier, sans soubresauts, sans heurts... Le style est le contraire, exactement, du futur style en prose de Victor Hugo. Il est très déductif, très correct, un peu trop élégant, sans images, sans couleurs; il n'emprunte de vie qu'au seul mouvement; rien n'y peut faire pressentir le prochain prosateur de la *Préface de Cromwell,* du *Dernier jour d'un Condamné* et de *Notre-Dame de Paris.* C'est le style d'un jeune classique qui admire déjà Chateaubriand, mais qui écrit encore comme M. de Fontanes. Quand on songe à la prose du Hugo de 1840, ou même de 1830, comme on voit que le génie, avec lequel on explique tout, *a posteriori,* après la mort des grands hommes, dans les histoires de la littérature, n'est qu'un mot, et combien le génie, cette chose en apparence irréductible et *donnée,* se transforme, se nourrit, *s'acquiert.* Le cas de Hugo en est un merveilleux exemple.

...Le génie, c'est le don, le don primordial et indispensable, le don qui fait le talent, mais nourri, développé, élargi ou creusé par une très vaste ou très profonde intelligence.

...Telles sont les réflexions que peut inspirer la lecture, toujours attachante et très suggestive, des *Lettres à la Fiancée.*

Le Temps.
24 mars 1901.

Gaston DESCHAMPS.

Les voici, ces lettres. Il eût été dommage que la postérité eût été privée des confidences de ce petit amoureux, qui fut un grand poète. C'est quelque chose de très grand, de très pur, de très noble, de très beau. Ce sont des reliques particulièrement dignes d'être conservées, car les mariages d'amour, les mariages sans dot deviennent rares, même chez les poètes.

La Revue Hebdomadaire.
30 mars 1901.

Henri BORDEAUX.

...Voici que l'on nous donne en pâture les lettres de Victor Hugo à sa fiancée. Ajouteront-elles à l'illustration de notre plus grand poète lyrique? Je dois dire bien vite que je ne le pense pas. Il les a lui-même jugées à la fin de cette correspondance de deux années : « Notre histoire, chère amie, aura été une preuve de plus que vouloir fermement, c'est pouvoir ». Et ailleurs : « Il manque toujours à mes lettres quelque chose, et ce *quelque chose* que je n'ai pu exprimer est pourtant ce que j'aurais le plus désiré rendre ». Ces deux paroles sont le plus clair résumé de ce petit livre ingénu et vibrant. Les fiançailles et le mariage de Victor Hugo sont un beau roman d'amour; il y déploya une énergie qu'on peut déclarer admirable, et une dignité passionnée qui force l'estime. Peu de jeunes gens de vingt ans vécurent dans l'atmosphère d'un sentiment aussi fidèle et parfait et puisèrent dans ce sentiment même une telle vigueur pour dompter le destin et conquérir le bonheur.

...Mais s'il a vécu une belle passion, il n'a pas su le dire... Pour proclamer ses sentiments, l'homme de génie ne rencontra point ce langage de la tendresse qui fleurit à de douces lèvres dépourvues de science. Victor Hugo ignora ce charme aîlé qui ôte aux mots leur poids et les enlève comme des plumes légères avides de voler... Il célèbre sa passion en thèmes larges et généraux qui sont dépourvus de nuances, de finesse, et quelquefois de délicatesse et de tact.

...Il a le goût des très jeunes gens pour la dissertation et la profession de foi. Les théories le fascinent encore, et il est content quand il peut généraliser ou abstraire. Ainsi il explique l'amour à son amie. Comme si l'amour avait besoin d'être expliqué. Il veut instruire cette petite bourgeoise.

...Je préfère le passage où il rassure son amie qui lui avoue ne rien comprendre à la poésie, et ne rien savoir. Il définit à outrance, mais gentiment.

...La sincérité de son amour se traduit par ces deux signes qui l'accompagnent souvent, surtout dans l'extrême jeunesse : le goût de s'humilier et le goût de la mort.

...Notre jeune fiancé est encore intéressant dans les manifestations de la jalousie; il trouve même des accents émouvants dans son exclusivisme amoureux... Il est jaloux sans causes, ce qui est la marque de la vraie jalousie; jaloux parce qu'elle accepte le bras d'un autre homme; jaloux parce qu'elle relève sa robe dans la rue par crainte d'être crottée, suivant en cela les *opiniâtres* recommandations de sa mère. L'amour est-il bien complet s'il n'est un peu jaloux?

Telle est cette correspondance amoureuse, qui trouve moyen d'être passionnée sans réussir à nous passionner. Elle est sérieuse et tendre et a plus d'énergie que de fraîcheur. Ce qu'il en faut retenir, c'est la merveilleuse vaillance de cet enfant de vingt ans qui, fort de son amour, a vaincu les destinées contraires. Il pouvait écrire non sans orgueil ces belles et fières paroles au père de son Adèle : « Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, *on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.* »

Le Penseur.
Mars 1901.

Émile BLÉMONT.

Les *Lettres à la Fiancée,* que vient de publier M. Paul Meurice, l'exécuteur testamentaire, ont le double mérite d'être des documents de la plus haute valeur et de former un livre du plus vif intérêt aussi bien par la forme que par le fond.

On se rappelle l'invocation émue des *Feuilles d'Automne :*

Ô mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse!

Or elles sont là sous nos yeux, ces lettres... Une main sûre, discrète, les a groupées, en a comblé les lacunes par des récits substantiels et brefs, où se trouvent toutes les indications nécessaires pour qu'on en comprenne à souhait l'origine, le sens, la portée.

De la sorte se déroule naturellement tout un roman d'amour, non plus fictif et chimérique, non plus gâté par l'alliage ordinaire des sentimentales fantaisies et des variétés esthétiques, mais un roman réel, simple, vrai, un roman vécu, pris sur le fait, noté pour ainsi dire, de lui même, jour par jour, heure par heure, avec une sincérité pénétrante, à laquelle l'inévitable influence du style d'alors et des idées ambiantes donne une date précise, une réalité et comme une saveur originale de plus, un charme un peu suranné, juste de quoi amuser par instants l'esprit et vous reposer de l'émotion par un sourire...

Tels sont les jours d'épreuve où s'est trempée l'âme du poète. Dans ce volume de lettres juvéniles, elle se révèle déjà tout entière, cette grande âme tendre et ferme, rêveuse et opiniâtre, conquérante et dominatrice. À chaque page s'accentuent très nettement la volonté persévérante, indomptable, sans laquelle la puissance créatrice reste stérile, la hauteur de vues sans laquelle risque de s'égarer une imagination ardente, et la clairvoyance profonde qui donne à la bonté tant de prix.

...Ces lettres d'amour contribueront infiniment à faire connaître Victor Hugo et à le faire aimer. On l'y voit, pour ainsi dire, à l'état de nature, avant les froissements de la vie, dans sa fleur première. Où trouver quelque chose de plus pur, de plus intense et de plus triomphal, que ces fiançailles et cette union de deux cœurs vierges?... Et puis, il fallait de telles années d'épreuve, de vertu, d'adoration, pour former le poète qui a écrit *Le Sacre de la Femme* et créé la poésie de l'Enfant.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Lettres à la Fiancée. — Publiées pour la première fois dans *la Grande Revue,* numéros des 1er novembre, 1er décembre 1906 et 1er janvier, 1er février 1901.

Lettres à la Fiancée. — Paris, librairie Charpentier et Fasquelle, rue de Grenelle, n° 11 (Librairies-imprimeries réunies Motteroz, rue Saint-Benoît, n° 7). Édition originale, in-8°, 25 février 1901.

Lettres à la Fiancée. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. Edition définitive, in-18. Paris, librairie Hetzel et Cie (imprimerie Motteroz)[s. d.], 7 janvier 1903. Prix : 2 francs.

Lettres à la Fiancée... — Paris, librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13. (Imprimerie Mouillot, quai Voltaire, n° 13.) Grand in-8° illustré (s. d.).

Lettres à la Fiancée. — Paris, Nelson, éditeurs, rue Saint-Jacques, n° 189, et à Londres, Édimbourg et New-York. In-12, couverture illustrée. 1912. Prix : 1 fr. 25.

Lettres à la Fiancée... — Édition de l'Imprimerie Nationale. Paris, Paul Ollendorff. Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22. Grand in-8° illustré, couverture imprimée. 1945.

III

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1901. Édition originale Charpentier et Fasquelle. Frontispice : Portrait de Victor Hugo. — Portrait d'Adèle Foucher. — Fac-similé de la première lettre de Victor à Adèle.

(S. d.) Édition du Victor Hugo illustré. Frontispice : Portrait d'Adèle Foucher. — Trois hors-texte : L'Aveu (*Tofani*). — Portrait d'Adèle Foucher. — Victor Hugo en 1820.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

LETTRES
A
LA FIANCÉE

1820-1822

AVEC DEUX PORTRAITS ET UN AUTOGRAPHE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

Couverture de l'Édition originale.

Victor Hugo en 1825.
D'après un dessin de Devéria. (*Maison de Victor Hugo.*)

Adèle Foucher.

Peinture par Julie Duvidal de Montferrier.

(*Maison de Victor Hugo.*)

jeudi, 9 h. 1/4 du soir.

Tu me demandes ma confiance mon Adèle bien aimée! j'avoue que ce n'est pas sans un profond étonnement que j'ai lu la dernière page de ta lettre. Chère amie, que peux-tu donc avoir à me demander du côté de la confiance? il faut bien cependant que ta plainte, car je dois considérer ta prière comme une plainte, ait une apparence de fondement. Peut-être trouves-tu que je ne te parle pas assez, je ne dis pas de mes affaires (elles te sont toutes connues comme à moi même) mais de mes actions. Si ce n'est pas être trop présomptueux que d'avoir cette idée, Adèle, sois sûre que la sobriété avec laquelle je t'entretiens de mes actions vient uniquement de la crainte de t'ennuyer. je puis te répéter ce que je t'ai déjà dit, ce que me dit si doucement ta charmante lettre de ce soir, j'agis toujours, mon ange adoré, comme si j'agissais en ta présence. je n'insiste pas là dessus parce que j'ai la conviction que tu n'en doutes pas. ô mon Adèle, si je pouvais être assez heureux pour croire que le détail de mes actions t'offrit quelque intérêt, avec quelle joie ne te le présenterai-je pas, à toi qui les inspires toutes! Oh oui, à l'avenir, je te dirai tous mes instants; toutes mes pensées, tu les connais: elles sont une seule pensée. Mais comment peux-tu me demander sérieusement aujourd'hui 29 Août 1822, cette confiance qui est à toi tout entière et qui n'est qu'à toi depuis que j'ai une confiance à donner! mon Adèle, est-ce que tu ne sais pas toute mon âme, toute ma vie? écoute: toute mon âme, c'est Adèle; toute ma vie, c'est Adèle. et comment veux-tu que je puisse avoir moi, quelque chose à te cacher? est-ce que tu n'es pas bien plus moi que je ne le suis moi-même? est-ce que toutes mes affaires, toutes mes actions, tous mes sentiments ne viennent pas de toi? Adèle, ne te plains plus, au risque

FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE DE VICTOR HUGO. (Voir page 245.)

(21) reçue le samedi 9 février. — Mardi.

tu exposais des préjugés bien sérieux en condamnant la peinture même comme talent d'agrément. mais puisque tu trouves cela nuisible je t'en crois. Comment se fait-il que tu m'accuses du refroidissement pour toi, et tu juges cela dans une parole? Comment peux-tu penser que je t'aime moins quand je te prouve constamment qu'il est impossible d'aimer davantage moi qui ~~[illegible]~~ ne vis que pour toi, qui pense continuellement à toi et à qui en parlais-je? Ta le sens bien toutes mes actions sont dans ton intention; je ne goute aucun plaisir si je ne le partage avec toi tu savais tout cela et encore tu m'accuses. Non on ne fait plus de semblables reproches parce qu'ils ~~[illegible]~~ me font de la peine. ~~[illegible]~~ quand donc auras-tu confiance en moi? quand ne douteras tu plus du bonheur que j'ai à te voir? Moi qui suis ton amie et sans ~~[illegible]~~ contredit ta meilleure tu doutes toujours de ton Adèle. Réponds moi que cela ne t'arrivera plus qui croirais-tu si tu ne me crois ~~pas~~? mais je ne veux plus t'en parler, je suis sûre que tu dis avoir tort. car tu es juste j'ai pourtant grande confiance pour tout ce que tu dis car je t'aime tant que je ne trouve pas d'égal. après de semblables aveux combien tu dois m'aimer pour ne pas me mépriser. Tu me dis dans ta dernière lettre qu'une femme doit oublier qu'elle est femme avec son mari Dieter en que tu penses? Victor je crois bien qu'il y a dans cela plus de générosité que de vérité j'ai bien du chagrin Adèle

Fac-similé d'une lettre d'Adèle Foucher.

CORRESPONDANCE

I

IMPRIMERIE NATIONALE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

« C'est toujours dans les lettres d'un homme qu'il faut chercher, plus que dans tous ses autres ouvrages, l'empreinte de son cœur et la trace de sa vie. »

Victor Hugo terminait ainsi, à vingt-deux ans, la Préface du *Choix moral des lettres de Voltaire*[1]. Cela nous a semblé curieux à rappeler au début de la *Correspondance* qui formera dans cette édition trois volumes (1814 à 1885).

C'est pour suivre mieux *la trace de sa vie* que nous avons adopté l'ordre chronologique, renonçant par là aux groupements établis dans l'édition parue en 1896 et 1898 : *Lettres au père et à la mère, aux enfants, à Sainte-Beuve,* etc.

Tout le XIXe siècle est là, dans cette *Correspondance* où Victor Hugo, nous révélant les joies, les tristesses et les espérances de sa vie intime et familiale, nous initiant à ses travaux, à ses luttes, nous fait vivre avec les personnages les plus célèbres et les hommes les plus obscurs, artistes, rois, poètes, ministres, ouvriers, proscrits étrangers et français, tout un monde.

Nous avons dû reproduire toutes les lettres déjà publiées, mais nous en avons rétabli le texte intégral chaque fois que nous avons pu le collationner sur les originaux ; malheureusement, beaucoup de ces documents, prêtés alors par leurs possesseurs, ont été, depuis, dispersés dans les ventes ; nous n'en pouvons même indiquer la référence. Nous avons retrouvé dans les journaux, les revues, les livres, un grand nombre de lettres qui nous ont paru intéressantes.

Nous avons cru devoir pour les moins illustres des correspondants

[1] Ce *Choix moral* en trois volumes dont Victor Hugo s'était chargé parut en mars 1824, et rapporta au jeune auteur 200 francs par volume. Une partie de la *Préface* et toute la notice biographique furent reproduites dans *Littérature et Philosophie mêlées.*

ou les plus oubliés, rappeler en note leur titres ou leurs principaux ouvrages. Nous citons, chaque fois que cela peut apporter quelque éclaircissement au texte de Victor Hugo, un extrait de la lettre de son correspondant.

Pour ce premier volume (1814 à 1848) nous avons, tant dans les archives de la famille de Victor Hugo, que dans les collections privées, les bibliothèques françaises et étrangères, réuni soixante-trois lettres inédites. Nous remercions ici MM. les Conservateurs et bibliothécaires de la Bibliothèque nationale, des bibliothèques de l'Institut, de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, de l'Académie qui nous ont aidé et encouragé; les grandes villes de France, des colonies et de l'étranger nous ont envoyé des copies ou des épreuves photographiques [1].

Dans cette immense *Correspondance* nous ne nous dissimulons pas que bien des lacunes resteront à combler, mais nous espérons que la tâche que nous nous sommes imposée, même très imparfaitement remplie, servira la mémoire de Victor Hugo. Comme l'a écrit Louis Barthou, «son génie est dans ses œuvres, mais il répand son cœur dans ses lettres».

[1] Nous sommes heureux d'exprimer ici notre gratitude aux libraires, MM. Cornuau, Bérès, Victor Degrange, Andrieux, Giraud-Badin qui ont bien voulu nous donner communication des autographes qui leur étaient confiés; et à M. Blaizot, qui nous a laissé prendre copie de l'inestimable collection de M. Barthou.

CORRESPONDANCE

I

1814-1848

1814.

À Madame la comtesse Hugo, à Thionville.

23 mai 1814.

Ma chère maman,

Depuis ton départ tout le monde s'ennuie ici. Nous allons très souvent chez M. Foucher [1], ainsi que tu nous l'as recommandé. Il nous a proposé de suivre les leçons qu'on donne à son fils; nous l'avons remercié. Nous travaillons tous les matins le latin et les mathématiques. Une lettre cachetée de noir et adressée à Abel est arrivée le soir de ton départ. M. Foucher vous la fera passer. Il a eu la bonté de nous mener au Muséum.

Reviens bien vite. Sans toi nous ne savons que dire et que faire, nous sommes tout embarrassés. Nous ne cessons de penser à toi. Maman! Maman!

Ton fils respectueux.

VICTOR [2].

[1] Chef de bureau au ministère de la guerre. — [2] Publiée en partie dans le livre de Mme Victor Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — Depuis 1808, le général Hugo vivait maritalement avec une pseudo-comtesse d'Almeg qui le suivait dans toutes ses campagnes, dans tous ses déplacements, ce qu'atteste la requête de Mme Hugo près le tribunal de Thionville, où elle s'était rendue en mai 1814 avec son fils aîné Abel pour faire constater la conduite de son mari et réclamer ses droits. Avant de partir, elle avait prié ses amis, M. et Mme Foucher, de veiller sur ses deux plus jeunes enfants, Eugène et Victor, restés chez elle à Paris. Le général, qui défendait alors Thionville contre les alliés, furieux de l'action que sa femme était venue intenter contre lui, répliqua par une demande en divorce et, par représailles, fit apposer les scellés chez Mme Hugo, 2, rue des Vieilles-Thuileries, après avoir fait enlever par sa sœur, Mme Martin, Eugène et Victor de chez leur mère. Le bon M. Foucher, atterré par ce coup de force, écrivit aussitôt au général :

Paris, 18 juin 1814.

«Mon général, je vous écris le cœur brisé. Hier soir, appelé chez Mme Hugo, j'y ai vu Mme Martin, qui, munie de votre procuration, s'empressait de faire apposer les scellés. Elle avait déjà fait conduire les enfants chez elle. Ce n'est point l'éclat fâcheux, le mauvais effet de cette scène qui m'afflige le plus. J'envisage le sort de vos jeunes garçons, livrés à Mme Martin dont vous connaissez mieux que moi le caractère, les manières et surtout le cœur... Oh! mon général, si vous étiez le témoin du désespoir de vos malheureux enfants, si vous pouviez entrevoir le sort qui les attend, vous arrêteriez le cours désastreux que prend une désunion dont vous serez la principale victime... Je révère Mme Hugo. Je vous aime et vous estime. Il n'y aurait rien que je ne fisse pour vous réconcilier. Mais, encore une fois, si cela était impossible, demandez, de concert, une séparation de corps et de biens. Pourvoyez à l'entretien, à l'éducation, à l'avancement de vos trois enfants. Que des tribunaux n'aient pas à prononcer sur des accusations réciproques! Que rien ne ternisse, mon général, la belle réputation militaire que vous vous êtes faite. Ayez confiance en moi... J'estime, mon cher général, que vos deux enfants d'ici sont mal, extrêmement mal, sous tous les rapports, dans l'endroit où ils se trouvent

1816.

Au général Hugo.

31 mars 1816.

Mon cher papa, c'est avec la plus grande surprise que nous avons été informés de ton départ. Nous voulions t'écrire, mais Mme Martin a refusé jusqu'ici de nous dire où tu étais. Ce n'est qu'hier qu'elle a consenti à nous l'apprendre, sans cependant vouloir nous laisser ton adresse; en sorte que nous sommes forcés de la charger de cette lettre, où, comme elle-même nous y a invités, nous renfermons la note de tout ce qui nous est absolument nécessaire en ce moment.

Elle nous dit en outre que tu désirais savoir si nous faisons des progrès dans le dessin[1]. M. Cadot est content de nous et nous a dit que cela irait bien. Nous prenons tous les samedis des leçons de perspective. Du reste, nous faisons tous nos efforts pour contenter nos maîtres.

Adieu, mon cher papa, nous attendons ta réponse avec impatience, tant pour avoir de tes nouvelles que pour être soulagés dans nos besoins. Nous t'embrassons de tout cœur. Porte-toi bien, et aime toujours

Tes fils soumis et respectueux,
E. Hugo.
Victor[2].

Au général Hugo.

12 mai 1816.

Mon cher papa, M. Decotte nous a communiqué le passage de ta lettre qui nous concernait, et nous en avons été aussi surpris qu'affligés. Si jusqu'ici

maintenant. Il doit entrer dans vos vues qu'en attendant le retour de Mme Hugo, vos enfants soient placés dans une bonne maison d'éducation. » — Louis Guimbaud. — *Souvenirs de Pierre Foucher.*

Le général céda aux conseils de Foucher quant à la séparation de corps substituée au divorce; quand il revint de Thionville en septembre 1814, il mit ses enfants à la pension Decotte et Cordier, avec interdiction absolue de voir leur mère. Mme Martin était chargée de pourvoir à leur entretien. Et cela dura jusqu'en septembre 1818, Mme Hugo ayant obtenu en mai un jugement prononçant la séparation de corps et lui confiant la garde de ses enfants. On se rendra compte, par la lecture des lettres à leur père, des tracasseries, des humiliations que Victor et Eugène eurent à subir pendant ces quatre années d'internat.

[1] Le général faisait apprendre le dessin à ses fils, en vue de leur admission à l'École polytechnique. — [2] Louis Belton. — *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au collège Louis-le-Grand.*

nous nous sommes tus sur les désagréments que nous éprouvons de la part de Mme Martin, c'était uniquement pour ne pas te tourmenter, espérant d'ailleurs en voir bientôt la fin. Elle a sans doute voulu nous prévenir; nous ignorons les plaintes qu'elle a pu te faire, mais elle eût dû songer que nous sommes d'un âge à savoir nous défendre quand nous le pouvons, et que *tu dois la connaître aussi bien que nous.*

Nous avons pour elle tous les égards que nous lui devons *comme tante;* elle n'en a aucun pour nous; elle semble même prendre à tâche de pousser à bout notre patience par les procédés les plus inconvenants. Tu nous as dit qu'elle était chargée de pourvoir à tous nos besoins, tu lui as sans doute laissé des instructions, mais nous ne pouvons croire que tu lui aies prescrit de traiter tes fils comme elle voudrait les traiter. Nous ne pouvons rien lui demander, *pas même des souliers,* qu'elle ne se récrie aussitôt après nous, sans ménager ses termes, sans penser au respect qu'elle se doit à elle-même. Si nous voulons lui prouver que nous avons raison, il nous faut essuyer un torrent de basses injures, quittes, quand nous nous y dérobons, à nous entendre appeler sots et impertinents, etc., etc.

Nous ne te tracerons pas le tableau de la scène dégoûtante qu'elle nous a faite dernièrement; il est seulement heureux pour nous d'en avoir eu des témoins, après les mensonges qu'elle a voulu *inutilement* faire croire à M. Decotte, nous sommes en droit de suspecter sa sincérité à ton égard. Au reste, mon cher papa, nous n'avons rien à nous reprocher; tout ce que nous avançons ici est fondé sur des faits connus, et dont il ne tient qu'à toi de prendre connaissance.

Quant à ce que tu nous marques pour M. Cadot, nous osons te représenter qu'une année de dessin ne suffit pas pour entrer à l'école [polytechnique]. Nous te prions donc, si ton intention est que nous nous présentions aux examens, de nous permettre de prendre encore quelques mois de leçons, ne fût-ce que jusqu'aux vacances. Si tu accèdes à notre demande, daigne en informer M. Decotte le plus tôt que tu pourras, afin que nous n'éprouvions pas de trop longue interruption[1].

Au général Hugo.

22 juin 1816.

Ta lettre du 12 mai[2] nous prouve qu'on calomnie notre conduite, et que, quoi que nous fassions, on saura toujours nous donner tort près de toi;

[1] Louis Belton. — *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au Collège Louis-le-Grand.*

[2] Nous n'avons pu retrouver cette lettre.

n'importe, il ne sera pas dit que par notre silence nous ayons avoué ce dont on nous accuse. Il est faux que nous n'ayons pas eu pour Mme Martin tous les égards que nous lui devons; il est faux que nous lui ayons ri au nez quand elle nous a dit que tu te faisais mille privations pour nous, quand elle nous exposait ta position.

Quant à ce que nous t'avons marqué dans notre dernière lettre, nous croyons t'avoir dit que c'étaient des faits dont il ne tenait qu'à toi de prendre connaissance. En voici quelques-uns que nous pouvons encore y ajouter.

Mme Martin nous a dit qu'elle nous donnait 3 francs par mois de sa bourse, et dans le même temps tu nous écrivais : *Je vous donne tant par mois pour vos menus plaisirs.* Mme Martin, sous prétexte que tu lui as défendu de venir à la pension de deux mois (tout en lui envoyant des lettres à porter pour M. Decotte et pour nous), sous prétexte que tu as enfin remis à sa disposition le paiement des 3 livres qu'elle tirait si librement de sa bourse, Mme Martin dis-je, est restée un mois sans daigner s'informer de nos besoins, et depuis deux mois nous a retranché nos deux sous par jour; encore a-t-elle eu la sage prévoyance de ne nous en prévenir qu'au premier juin.

Comme nous lui avons poliment représenté que, comptant sur cet argent, nous avions été dans la nécessité d'emprunter, tant pour payer nos chaises à l'église que pour faire repasser nos canifs, relier nos livres, acheter des instruments de mathématiques, elle nous a répondu qu'elle ne nous écouterait pas, et nous a ordonné impérieusement de sortir de la salle.

Elle ne le fera pas une seconde fois, mon cher papa. Nous aimons mieux renoncer à nos semaines que d'avoir désormais aucun rapport avec elle. Si cependant ton intention est que nous payions nos dettes, et que nous ne soyons pas tout à fait sans argent, nous te prions d'en charger Abel, plutôt que tout autre[1].

Au général Hugo.

12 novembre 1816.

Nous avons réfléchi sur tes propositions[2]; permets-nous de te parler avec franchise, comme nous l'avons fait, et ne nous réponds qu'après avoir pesé nos raisons.

[1] Louis Belton. — *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au collège Louis-le-Grand.*

[2] Nous n'avons pu retrouver la lettre qui contenait ces propositions.

Nous voyant en état de juger du prix des choses, tu nous offres vingt-cinq louis par an pour notre entretien. Nous les acceptons pourvu qu'ils nous soient remis en main propre. Car alors, avec l'expérience que nous pouvons avoir acquise, et surtout avec l'aide et les conseils de maman, qui, quoi qu'on en dise, s'entend en économie, nous sommes sûrs de pouvoir, au moyen de cette modique somme, nous entretenir plus décemment que nous ne l'avons été jusqu'ici, en te coûtant certainement davantage. Mais si l'argent est remis en d'autres mains, nous n'avons plus cette certitude; nous ne pouvons plus nous servir des moyens qui nous la procurent; nous ne pouvons plus *faire comme toi; proportionner nos dépenses à notre avoir et être d'autant plus à notre aise que nous aurons plus d'ordre et d'économie.* En ce cas, cher papa, tu nous permettrais de refuser. Si tu consens à ce que nous te demandons, nous nous engageons, en cas que tu le croies nécessaire, à t'envoyer tous les trois mois le compte de ce que nous avons dépensé, sinon il faudra bien que nous nous résignions à rester comme ci-devant, soit que tu nous entretiennes, soit que tu charges quelqu'un de nous entretenir : ce qui n'est pas ton intention, comme ta lettre nous l'annonce.

Nous sommes étonnés, je te l'avoue, que tu ne comprennes point une phrase que tu nous as toi-même répétée cent fois pour une. Ta mémoire ne t'a pas mieux servi en un autre point : jamais maman ne nous a dit qu'elle t'eût apporté 40.000 francs de rente; au contraire, elle nous assurait que, lors de votre mariage, vous étiez tous deux sans fortune. Abel n'a aucun souvenir de ce que tu nous marques.

Quant à la fin de ta lettre, nous ne pouvons te cacher qu'il nous est extrêmement pénible de voir traiter notre mère de malheureuse, et cela dans une lettre ouverte qui ne nous a été remise qu'après avoir été lue... Nous avons vu ta correspondance avec maman; qu'aurais-tu fait dans ces temps où tu la connaissais, où tu te plaisais à trouver le bonheur près d'elle, qu'aurais-tu fait à la personne assez osée pour tenir un pareil langage? Elle est toujours, elle a toujours été la même, et nous penserons toujours d'elle comme tu en pensais alors. Telles sont les réflexions que ta lettre a fait naître en nous. Daigne réfléchir sur la nôtre, et sois assuré de l'amour qu'auront toujours pour toi

Tes fils soumis et respectueux
E. Hugo. — V. Hugo[1].

[1] Louis Barthou. — *Le Général Hugo.*

Au général Hugo.

3 décembre 1816.

Depuis six semaines que nous allons au collège de Louis-le-Grand, nous avons repassé toute l'arithmétique, et toutes les fois que nous avons été appelés au tableau, nous avons eu les numéros les plus élevés, tels que 15, 16, 17 et 18; nous avons eu, dans les compositions, les 3e et 4e places, quoique, pour la géométrie, nous nous trouvions les plus faibles de la classe; enfin, M. le professeur lui-même nous a souvent adressé des paroles flatteuses sur notre travail et notre application.

En philosophie, tous les devoirs que nous avons présentés depuis un mois que le cours est ouvert ont été notés *bien* et *très bien,* et nous ont pareillement attiré des choses flatteuses de la part de M. le professeur.

Tu sais sans doute que les cours du collège nous tiennent depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Le cours d'arithmétique, professé par M. Guillard, dure depuis 8 heures 1/2 du matin jusqu'à 10 heures 1/2; après ce cours, M. le professeur donne, de son propre gré, à ses élèves privilégiés des leçons d'algèbre auxquelles il a la bonté de nous inviter; en sorte que nous ne pouvons revenir à la pension qu'à 12 heures 1/2. Depuis 1 heure jusqu'à 2 heures, nous avons trois fois la semaine la leçon de dessin que nous donne M. Cadot; à 2 heures nous partons pour nous rendre en philosophie d'où nous ne sommes revenus qu'à 5 heures du soir. Depuis 6 heures jusqu'à 10, nous nous occupons, soit aux leçons de mathématiques que nous donne M. Decotte, soit à nos rédactions et aux devoirs de collège.

Tu nous as souvent toi-même, cher papa, fait l'éloge de notre frère Abel, et tes propres discours prouvent que tu le regardes, avec nous, comme le meilleur des fils et le plus tendre des frères. D'après la manière dont est employé notre temps, il est impossible qu'il puisse nous voir les jours ouvrables, et tu sais que les jours de congé sont tellement partagés entre la messe, le travail et la promenade qu'il ne peut venir nous embrasser aux jours où il est libre. Nous te demandons donc, cher papa, de sortir avec lui les jours de congé [1].

[1] Extrait publié par Louis Belton dans : *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au collège Louis-le-Grand.*

1817.

À Madame Martin.

21 mai 1817.

Madame,

Vous nous permettrez de vous rappeler que nous sommes sans argent depuis le 1er. Comme nos besoins sont toujours les mêmes, nous avons été contraints d'emprunter. Nous vous prions en conséquence de nous faire passer les 6 francs qui nous reviennent, savoir : 3 francs pour le 1er mai et 3 francs pour le 15, de nous envoyer un perruquier et de parler à Mme Dejarrier pour nos chaussures et les chapeaux.

Daignez, madame, agréer l'assurance des sentiments d'estime et d'affection que vous méritez de notre part.

Vos très humbles et très obéissants serviteurs,
V. Hugo, E. Hugo[1].

[1] Cette lettre prouve que la proposition du général relative aux vingt-cinq louis par an versés directement à Victor et Eugène avait été abandonnée, puisque leur tante restait chargée de leur entretien. Une autre influence que celle de Mme Martin semble, d'après une lettre d'Abel à son père, indisposer le général contre ses fils; au sujet d'une lettre adressée par le général à M. Decotte, lettre montrée à Abel, l'aîné défend ainsi ses frères :

26 août 1817.

« ... Tu marques un mécontentement furieux de la conduite de deux jeunes gens qui viennent de donner aux concours des preuves signalées de leur bonne conduite et de leur talent. Un premier accessit au grand concours en philosophie, d'autres premiers en philosophie au lycée, d'autres en mathématiques, et la mention honorable au grand concours de poésie à l'Académie française accordée à l'un de tes fils âgé de quinze ans, toutes ces preuves glorieuses te paraissent-elles autant de signes de non-application et d'inconduite ? Où tout autre se glorifierait de tels enfants, tu ne vois que des misérables, des polissons prêts à déshonorer un nom que tu as rendu recommandable par ta carrière militaire... Non, mon père, je te connais, tu as écrit cette fatale lettre, mais ton cœur ne l'a pas dictée. Tu aimes encore tes enfants; un mauvais génie, un démon de l'enfer, auquel tu devrais attribuer tes malheurs plutôt qu'à notre respectable mère, fascine tes yeux et ne te montre que des signes de haine où tu trouverais des preuves d'amour si tu osais t'approcher de cœurs qui te chérissent... Un jour viendra où tu verras dans tout son jour l'infernale créature dont je veux te parler, l'heure de notre vengeance sera arrivée, nous retrouverons notre père... » — *Collection de M. Louis Barthou.*

À Monsieur Raynouard[1],
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Paris, le 31 août 1817.

Monsieur,

Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre cy-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers

> Moi, qui...
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours

n'est point une fiction poétique.

S'il était encore temps de faire insérer mon nom dans votre rapport imprimé par ordre de l'Académie, ce serait augmenter infiniment la reconnaissance que je vous dois, et dont je vous prie d'agréer la preuve dans cette langue que vos encouragements me rendent si chère et qui doit, à tant de titres, vous l'être bien davantage encore.

J'espère de votre bonté, monsieur, que vous voudrez bien, après en avoir pris connaissance, me renvoyer mon acte de naissance rue des Petits-Augustins, n° 18.

Je vous prie d'agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
VICTOR-MARIE HUGO.

[1] Raynouard, auteur dramatique, historien et philologue, obtint en 1805 au Théâtre-Français un succès avec sa tragédie : *Les Templiers*.

À Raynouard, auteur des Templiers.

O Raynouard, toi qui d'un Ordre auguste
Nous traças en beaux vers le châtiment injuste;
Qui, dédaignant l'amour et ses molles douleurs,
Sur l'austère vertu nous fis verser des pleurs;
Toi qui bientôt encor, dans tes fécondes veilles,
Des exploits de Judas[1] nous diras les merveilles;
Pardonne!... interrompant de si nobles travaux,
Un jeune élève de Virgile
Ose de sa Muse inhabile
T'adresser les accords nouveaux.
Il te doit tout : c'est toi dont l'indulgence
Sut arracher au gouffre de l'oubli
Son faible essai dans l'ombre enseveli.
De sa Muse accueillant l'enfance,
Tu fis plus; tu voulus, dans le sénat des arts
Sur elle attirer les regards.
Ces vers sans art échappés à ma veine
D'un tel honneur étaient dignes à peine;
Mais que ne pouvaient sur les cœurs
Cet amour que Virgile a peint en traits vainqueurs,
Le souvenir d'Élise abandonnée
D'un triste hymen invoquant les vains droits
Et réclamant contre l'ingrat Énée
L'appui des Dieux qui l'ont seuls condamnée?
Que ne pouvait le charme de ta voix?
De cette voix dont la mâle énergie,
Quand la patrie en deuil redemandait ses rois,
Déployant des vertus l'éloquente magie,
Apprit au tyran même à respecter nos lois?
C'est à ta voix encor, c'est à son harmonie
Qu'est dû tout le succès de mon humble génie.
Ce qui fait mon bonheur fait aussi mon orgueil :
Virgile et toi protégiez ma faiblesse.
Ces vers nouveaux que je t'adresse
Recevront-ils le même accueil?
Dans le sein de Virgile ils n'ont point pris naissance,
Ton organe flatteur n'a pas accru leur prix,
Mais ils sont inspirés par la reconnaissance,
Et c'est pour toi qu'ils sont écrits.

[1] *Sic*

1818.

Au général Hugo.

20 juillet 1818.

La situation où nous nous trouvons semble ne nous laisser le choix qu'entre deux états, la médecine et le droit. Nous aurions songé au premier pour l'un de nous deux, mais la difficulté de se faire connaître dans une carrière épineuse, et surtout la longueur des études (il ne faut pas moins de 7 ans pour être reçu dans cette faculté) nous en ont promptement détournés, par la pensée que nous resterions encore trop longtemps à ta charge.

Le même inconvénient n'existe pas dans le droit. Trois années d'études suffisent, en sorte que si tu avais pu obtempérer à nos désirs quand nous t'en avons parlé pour la première fois il y a deux ans, nous ne serions peut-être plus un fardeau pour toi. Nous avons considéré en outre que la connaissance du droit était indispensable pour être admis aux emplois de l'administration militaire et à la plupart des charges de l'administration civile; si d'ailleurs nous nous trouvions tous les deux dans le cas d'embrasser la carrière du barreau, ce n'est pas dans une ville comme Paris que deux avocats pourraient se nuire.

Quant aux arrangements relatifs au pensionnat, tu sais bien, mon cher papa, qu'il n'est plus possible que nous restions chez M. Decotte, maintenant que nos études sont finies. Nous te proposons de nous donner 800 francs à chacun pour nos dépenses[1]. Nous voudrions te demander moins, mais tu sentiras que cela nous est impossible, si tu considères que tu nous donnes déjà 300 francs pour notre entretien, et qu'avec 500 francs de plus nous ne pourrons, sans la plus stricte économie, subvenir aux frais de notre nourriture, à l'achat de nos livres, au paiement de nos inscriptions et diplômes, etc[2].

[1] « ... Je ne trouve point vos prétentions exagérées... Suivez donc le droit. Je vous ferai compter à chacun et par douzièmes huit cents francs par an.» (*Lettre du général Hugo, 6 août 1818.*) — [2] Louis Belton. — *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au Collège Louis-le-Grand.* — Extrait.

Au général Hugo.

20 août 1818.

... Tu sens qu'en sortant du pensionnat nous nous trouverons dénués de tout, même de lits, si l'on ne nous remet pas absolument tous les effets que nous avons chez M. Decotte; nous te supplions donc de lui écrire pour que vers le 10 septembre, tout notre mobilier, qui nous est actuellement si nécessaire, se trouve à notre disposition[1].

Nous allons commencer notre droit : sois sûr, mon cher papa, que dans tous les temps nous nous ferons une étude de mériter ta satisfaction par nos travaux et notre conduite. Cette année même ce n'est pas sans quelque honneur que nous avons terminé nos cours; nous ne doutons pas du plaisir que tu éprouveras en apprenant que nous avons obtenu des accessits dans nos classes et au grand concours des quatre collèges[2].

1819.

À Monsieur Pinaud,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux, Toulouse.

Paris, 29 mars 1819.

Monsieur,

La flatteuse nouvelle que vous m'annoncez[3], et votre lettre plus flatteuse encore, m'ont causé une joie bien vive, joie qui aurait pourtant été plus grande encore si mon frère se fût trouvé mieux partagé dans les décisions de l'Académie[4]. Quelque sévères qu'elles dussent lui paraître, je lui dois de reconnaître qu'il n'en a pas murmuré un seul instant et qu'il a été le premier à en proclamer la justice; il me charge, monsieur, de vous remercier en son nom des éloges et des encouragements que vous voulez bien lui

[1] Eugène et Victor, en sortant de pension, retournaient, d'après le jugement de séparation de corps, habiter avec leur mère. — [2] Louis Belton. — *Victor Hugo et son frère Eugène à la pension Cordier et Decotte et au Collège Louis-le-Grand.* Extrait.

[3] « Votre belle ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV* a enlevé tous les suffrages. Le prix unique du concours extraordinaire lui a été unanimement attribué. » (*Lettre de M. Pinaud, 20 mars 1819.*) — [4] Eugène Hugo avait envoyé à l'Académie une ode sur *la Mort du duc d'Enghien* qui, « malgré de grandes beautés », ne fut pas récompensée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

accorder. Son ode sur le duc d'Enghien, qu'il s'attache, en ce moment, à rendre plus digne de l'Académie, vous prouvera, sans doute, son empressement à se rendre à votre honorable invitation.

Pour moi, monsieur, je suis aussi confus de l'indulgence de l'Académie que pénétré de reconnaissance pour les marques éclatantes dont elle m'a honoré. Veuillez assurer messieurs vos collègues que je considère leurs suffrages plutôt comme un encouragement que comme une récompense, et que mes efforts n'auront désormais pour but que de me rendre digne des palmes glorieuses qu'il leur a plu de me décerner et que je me sens bien loin de mériter encore. Si le temps me le permet, c'est en souscrivant scrupuleusement à leurs critiques que j'essaierai de leur prouver mon désir de rendre mes deux pièces couronnées[1] les moins imparfaites possible.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir eu la complaisance de m'informer du sort des *Derniers Bardes* et de la *Canadienne*. En obtenant les honneurs de la lecture, ces deux pièces obtiennent encore plus que je n'en attendais.

Vous m'engagez, monsieur, à me décider promptement entre les fleurs ou leur valeur pécuniaire[2]. Je préfère les fleurs : elles me rappelleront dans tous les temps l'indulgence de l'Académie qui, sans doute, en me couronnant, a eu plus égard à ma grande jeunesse qu'à mon faible talent.

Agréez l'expression de ma très vive gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

A Monsieur Pinaud.

Paris, 9 avril 1819.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer celles des corrections indiquées auxquelles le temps m'a permis de me soumettre. Les changements que je n'ai pu faire sont en petit nombre et j'ose espérer que l'Académie voudra bien croire que, si je ne l'ai pas satisfaite en quelques points, ce n'est ni faute

[1] La seconde pièce était l'ode sur les *Vierges de Verdun*, l'Académie lui décerna une *amaranthe réservée*. — [2] Cette valeur était de neuf cents francs pour les deux fleurs.

d'efforts ni faute de docilité. Son indulgence à mon égard a été trop grande, les signes en ont été trop flatteurs pour que je n'aie pas déployé toutes mes faibles ressources, afin de me rendre digne de l'une et des autres.

Je suis loin de croire avoir réussi partout également. Cependant j'avouerai, et vous n'en serez peut-être pas étonné, monsieur, que ces deux odes m'ont coûté plus de peine à retoucher qu'à composer; voilà surtout pourquoi je doute du succès de mon travail. Quand j'hésitais entre deux versions j'ai cru devoir les soumettre toutes deux au choix de l'Académie.

Au reste, je juge inutile de vous dire, monsieur, que je ne tiens nullement à ce que les variantes que je vous envoie soient employées. Si l'Académie trouvait le premier texte préférable, elle me rendrait un véritable service en le conservant.

Veuillez agréer l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV.

3e strophe. — Aux 3e, 5e et 6e vers, substituez :

Trajan domine encor les champs que de Tibère
Couvrent les temples abattus[1].

9e strophe. — Au lieu des cinquième et sixième vers, lisez :

Désormais dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire.
Etc.

Le mot *carnage* aura disparu, mais je tremble que cette nouvelle figure[2] soit bien hasardée.

11e strophe. — Je m'étais aperçu, en la composant, du défaut de suite que l'Académie y a remarqué dans les idées, mais ne pouvant y remédier, j'étais parvenu à me persuader que les lyriques avaient le privilège de laisser

[1] Voici les observations de M. Pinaud :

« En approuvant l'idée qu'expriment les premiers vers de cette strophe, on a douté de la propriété de ces expressions :

Trajan *existe* encor, quand Néron et Tibère
Ont *vu leurs honneurs abattus.* »

[2] « L'expression *en volant* AU CARNAGE a paru sortir du ton, aussi juste que gracieux, de la strophe. »

ainsi imparfaite l'idée qui les avait d'abord frappés pour développer celle qui se présentait ensuite à leur esprit. La juste critique de l'Académie m'a fait réfléchir qu'une pareille licence leur donnerait bientôt le droit d'être inintelligibles. J'ai fait de nouveaux efforts pour effacer cette tache, mais ils ont été inutiles, et c'est avec peine que je me vois forcé de laisser subsister un défaut aussi remarquable[1].

12e strophe. — Mes efforts réitérés pour faire disparaître quelques-uns des articles qui hérissent les derniers vers de la 12e strophe ont été aussi infructueux[2]. Je désire que l'Académie veuille m'en tenir compte.

Ode sur les Vierges de Verdun.

N'ayant pas le temps de resserrer le préambule de cette ode, je m'étais préparé à alléguer pour la défense des formes interrogatives[3] l'ode d'Horace :

Quô quô, scelesti, ruitis?

et celle à Lydie :

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
Perdere?...

Je crois pourtant plus franc et plus convenable d'avouer le peu de succès de mes tentatives.

8e strophe[4]. — Aux trois premiers vers, on peut substituer l'une des deux versions suivantes :

Quand nos phalanges mutilées
Jetant sur nos cyprès l'ombre de leurs lauriers,
Reculaient vers Paris, par le nombre accablées...

Quand nos chefs entourés des armes étrangères
Couvrant nos cyprès de lauriers,
Vers Paris, lentement reportaient leurs bannières...

(1) « On a beaucoup admiré cette strophe (la 11e), mais on a regretté qu'en y prodiguant la poésie, vous y ayez peut-être perdu de vue la marche grammaticale des idées... » — (2) « Les mots *de* et *du* fourmillent dans les 5e, 6e, 7e et 8e vers de cette strophe (la 12e). » — (3) « Quelques personnes ont repris, dans les trois premières strophes, la profusion des formes interrogatives. » — (4) « (8e strophe.) On a remarqué que *les phalanges égarées* répétaient *la vaillance trompée* de la 7e strophe et que cette idée se reproduisait encore dans les mots *jusque dans leur erreur*, lesquels ont été d'ailleurs blâmés sous d'autres rapports. » (*Lettre de M. Pinaud, 20 mars 1819.*)

10e strophe[1]. — On peut, pour la remplacer, choisir entre les deux strophes suivantes :

Ce dernier trait suffit : leur bonté les condamne.
Mais non! l'arbitre de leur sort,
Tainville, à leur aspect brûlant d'un feu profane,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus;
Du mépris qui le couvre acceptez le partage;
Souillez-vous d'un forfait; l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus.

Quoi! ce trait glorieux qui trahit leur belle âme
Sera donc l'arrêt de leur mort.
Mais non! l'accusateur que leur aspect enflamme
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus.
De vos jours Tainville est l'arbitre.
Souillez-vous d'un forfait : le monstre à ce seul titre
Vous absoudra de vos vertus.

Enfin dans la treizième strophe, on pourra, si l'on veut, substituer à Charlotte au front d'airain : *Charlotte au cœur d'airain*[2].

A Monsieur Pinaud.

Paris, 16 juin 1819.

Monsieur,

J'ai pris la liberté de voir M. de Moncabrié[3], qui n'a point encore reçu les exemplaires du recueil que vous avez la bonté de nous destiner. Peut-être aurais-je dû attendre que je pusse vous en accuser la réception avant de

[1] « (10e strophe.) On a critiqué *dernier* TRAIT *qui* TRAHIT, *Tainville qui* S'ENFLAMME, *le monstre alors* TRANQUILLE. » — [2] « La 13e strophe nous a enchantés, mais on a regardé l'expression *au front d'airain* comme une phrase faite, qui, d'après l'usage établi, ne peut désigner que l'impudence. » — [3] « Vous recevrez franco de port chez vous, par l'intermédiaire de M. de Moncabrié, trésorier général des Invalides de la Marine, rue Mondovi, n° 4, deux exemplaires de notre recueil académique pour 1818 et 1819, l'un pour vous, l'autre pour monsieur votre frère. » (*Lettre de M. Pinaud, 20 mars 1819.*)

répondre à votre aimable lettre du 15 mai dernier; mais veuillez excuser l'impatience où je suis de vous exprimer toute notre reconnaissance pour l'indulgence avec laquelle l'Académie a accueilli nos ouvrages, et la bienveillance dont vous nous avez particulièrement honorés.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier, au nom de mon frère et au mien, de l'intérêt que vous nous témoignez, intérêt qui éclate d'une manière peut-être plus sensible encore dans les observations critiques que vous nous adressez que dans les louanges dont nous sommes confus, parce que nous sentons trop combien peu elles sont méritées.

Veuillez croire que ce n'est qu'en profitant de vos censures que nous tâcherons de nous rendre dignes de vos éloges; et si, quelque jour, nous étions assez heureux l'un ou l'autre pour justifier en partie vos espérances, ce serait à l'Académie des Jeux Floraux, ce serait à vous, monsieur, et à vos honorables encouragements que nous le devrions. La direction que nous donnons à nos faibles talents est, sans doute, ce qu'ils ont de plus louable; mais les obstacles dont on hérisse pour les jeunes auteurs la route que nous voulons suivre, nous auraient peut-être rebutés, si nous n'avions été soutenus par le glorieux suffrage de la plus ancienne Académie du royaume.

Si nous avons encore le bonheur de figurer dans vos solennités académiques, nous nous souviendrons, monsieur, de votre flatteuse invitation[1], et le plaisir de vous connaître et de vous exprimer de vive voix combien nous sentons vos bontés ne serait pas, monsieur, le moindre des motifs qui nous détermineraient à cet agréable voyage.

Maman a été sensiblement touchée de votre attention; elle me charge de vous transmettre ses remerciements.

Dès longtemps, monsieur, elle vous connaissait de réputation, et le dernier paragraphe de votre lettre[2] n'a pas ajouté un médiocre plaisir à celui que lui ont causé nos succès.

Veuillez agréer l'expression de notre gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

[1] « En vérité, monsieur, vous viendriez à Toulouse recevoir vos prix, si vous saviez à quel point on vous y sait gré de vos vers. Je dis *vous viendriez*, et je parle pour l'avenir; et j'en parle, si vous voulez bien, pour monsieur votre frère et pour vous. » — [2] « Bien que je n'aie pas l'honneur de connaître madame votre mère, je vous prie de la féliciter de ma part des satisfactions que lui assurent vos talents et la noble direction que vous leur donnez. » (*Lettre de M. Pinaud, 15 mai.*)

1820.

À Monsieur Pinaud.

18 avril 1820.

Monsieur,

Les instances seules de quelques amis avaient pu me décider à envoyer à l'Académie des Jeux Floraux l'ode de *Moïse* dont je sentais moi-même, le premier, les nombreuses imperfections. L'Académie, en accordant à cet ouvrage une amaranthe réservée, a bien outrepassé mes espérances, et je sens que je dois considérer ce prix moins comme une récompense que comme un encouragement. Je me plais à reconnaître la justesse des critiques qui me sont faites, et je pense de plus qu'en blâmant dans mon ode l'absence de tout mouvement lyrique[1], l'Académie aurait pu en trouver une des causes dans le choix du rhythme qui, par sa terminaison féminine, est incapable de rendre avec quelque éclat les images imposantes et les grandes pensées qu'aurait dû faire éclore un pareil sujet. Ce rhythme, qu'André de Chénier a employé avec tant de bonheur dans sa *Jeune captive,* est, à la vérité, naturellement mélodieux, mais il n'est ni assez grave ni assez sonore pour la haute poésie. Voilà encore un de mes torts : en joignant cette nouvelle critique aux critiques si judicieuses de l'Académie, j'ignore si je n'agis pas avec maladresse, mais je sais que j'agis avec franchise, et je suis persuadé que cela ne me nuira point auprès de vous. Quant aux observations de détail, je regrette que le temps ne me permette pas de rendre mon ode plus digne de la flatteuse distinction dont vous l'avez honorée. Je pense toutefois que l'on peut, dans la première strophe, changer *chastes plaisirs* en *jeux innocents*[2] et, dans la huitième, *ses malheurs ont ému mon amour*[3] en *ses malheurs éveillent mon amour,* si vous jugez toutefois que ces corrections puissent être admises. Je regrette, je le répète, que le temps me manque; j'aurais essayé, en revoyant sévèrement mon ode, de mériter mieux vos honorables suffrages. Dans l'impossibilité, il me reste, monsieur, à vous prier de

[1] « L'Académie a pensé que votre ode, bien qu'écrite dans le style harmonieux et pur qui distingue si généralement vos ouvrages, ne porte pas assez l'empreinte de l'inspiration... On vous a su beaucoup de gré d'avoir monté votre ode au ton lyrique dans les trois dernières strophes, mais ce mouvement a paru court, comparé à ce qui précède. ». — [2] Dans la 1re strophe, l'épithète *chaste* n'a pas été trouvée assez chaste dans la bouche d'Iphis. — [3] Dans la 8e « ses *malheurs ont ému mon amour.* » (*Lettre de M. Pinaud, 11 avril 1820.*)

présenter à messieurs vos collègues mes excuses et l'expression de ma bien vive reconnaissance.

Si l'idylle des *Deux âges*[1] avait pu être couronnée, ç'aurait été pour moi une grande joie et un grand honneur; toutefois je ne puis que m'incliner devant le respectable motif qui l'a empêchée d'obtenir cette faveur[2].

J'en viens, monsieur, à un point sur lequel je veux m'expliquer sans détour, en désirant vivement votre approbation. J'ai acquis aujourd'hui, me dites-vous, d'après vos règlements, le droit de demander des lettres de maître ès Jeux Floraux. Je m'interdis ici d'examiner comment j'ai reçu ce droit et si je ne le dois pas bien plutôt à l'indulgence soutenue de l'Académie à mon égard, qu'à mon propre mérite. Il s'agit seulement de vous exprimer ma façon de penser, et je crois que mon devoir (et jamais devoir n'aura été rempli avec plus de plaisir) est de réclamer, avec tout l'empressement et toute la gratitude que je ressens, un titre auquel les bontés de l'Académie m'ont donné droit de prétendre. Je pourrais, à la vérité, conserver le droit de concourir en suspendant ma demande; mais, d'un côté, si je suis habitué à l'extrême bienveillance de l'Académie, je n'ai point assez de présomption et de confiance en moi-même pour rester dans la lice avec grande espérance de succès; de l'autre, les concours lyriques m'étant désormais fermés, j'ignore si les essais infructueux que j'ai tentés jusqu'ici dans les autres genres ne m'avertissent pas suffisamment de sortir des rangs. J'ajouterai à ces considérations mes désirs, cachés jusqu'ici mais conçus depuis longtemps, de faire partie de cet illustre corps des Jeux Floraux.

Aujourd'hui que l'occasion se présente de vous appartenir comme maître, je sens plus que jamais combien un pareil titre est au-dessus de mon âge et de mon faible talent, mais je sens en même temps que si vous jugiez à propos de me le conférer, l'honneur de le porter m'engagerait en quelque sorte à faire tous mes efforts pour le porter dignement. J'oserai donc vous prier, si vous le trouvez bon, monsieur, d'être auprès de l'Académie l'interprète de mes désirs respectueux et de lui demander en mon nom un titre qui me sera bien cher si je l'obtiens, puisqu'il me rappellera à tout moment ce que je dois à vous personnellement et à messieurs vos collègues. J'ignore s'il est nécessaire que j'adresse à l'Académie une demande plus directe,

[1] *Odes et Ballades* (*Édition de l'Imprimerie Nationale*). — [2] « Je n'ai pas chez moi votre héroïde du *Jeune Banni*, non plus que vos *Deux âges*... Je me borne donc à vous dire que l'idylle aurait été infailliblement couronnée, si quatre ou cinq académiciens d'une extrême gravité par leur caractère personnel, comme par les fonctions qu'ils occupent dans le monde, n'avaient pas cru en remplir une en s'opposant avec force au succès d'un ouvrage où la jeunesse exaltant le plaisir figure avec tant d'avantage contre la vieillesse prêchant ou s'efforçant à regret de prêcher la sagesse. Quant à l'héroïde, on en a jugé le sujet malheureusement choisi et le style chargé, inégal et peu soigné. » (*Lettre de M. Pinaud, 11 avril 1820.*)

mais je pense que dans le cas où vous ne pourriez pas vous en charger, vous voudriez bien avoir la bonté de m'en donner avis.

Je suis particulièrement flatté, monsieur, que mes odes sur la Vendée et sur l'exécrable crime du 13 février[1] vous aient causé quelque plaisir. En vous envoyant mes essais, je ne fais que remplir un devoir bien agréable pour moi et je serais heureux que vous voulussiez me continuer vos avis. J'ai l'honneur de vous adresser en ce moment deux exemplaires d'une satire déjà vieille, mais qui, à l'époque où elle parut (octobre 1819)[2], fut considérée à Paris, sinon comme une preuve de talent, du moins comme une marque de courage. J'y fais joindre le premier volume du *Conservateur littéraire*[3]. Vous verrez dans cet ouvrage, à la rédaction duquel je concours, le témoignage de satisfaction que S. M. a daigné me donner à l'occasion de mon ode sur la mort de Mgr le duc de Berry[4]. Je crois que le *Conservateur littéraire* peut être utile, et je désire qu'après l'avoir lu, vous en portiez le même jugement. Je vous remercie de l'observation bienveillante qui termine votre aimable lettre; j'ai tout lieu de croire que notre *Conservateur,* dont le succès paraît assuré dans la capitale, va se répandre maintenant dans les départements et, dans ce cas, je prendrais des soins particuliers pour qu'il parvienne dans votre province qui est peut-être aujourd'hui la seule où l'on ait conservé intacts l'amour des lettres et le dévouement à la monarchie légitime. Je finis, monsieur, cette trop longue lettre en vous félicitant à mon tour de l'adresse de votre Cour royale relativement à l'horrible assassinat de Mgr le duc de Berry; elle a produit ici le meilleur effet, elle a été distinguée entre toutes les adresses des autres villes du Royaume et tout le monde sait que les sentiments monarchiques dont est pénétrée votre fidèle Cour royale sont aussi ceux qui animent l'excellente ville de Toulouse et la noble Académie des Jeux Floraux.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. — Mon frère Eugène, que sa mauvaise santé a empêché de concourir cette année, et qui se propose bien de prendre sa revanche en 1821, me charge de le rappeler à votre souvenir et de vous présenter ses respects. Ayant déjà obtenu une amaranthe en 1819, je me détermine à prendre

[1] *La mort du duc de Berry. Odes et Ballades.* — [2] *Le Télégraphe.* Publié en plaquette en 1819 et réimprimé dans *Odes et Ballades* (*Édition de l'Imprimerie Nationale*). [3] Victor Hugo avait fondé avec ses frères et rédigeait, presque seul, *le Conservateur littéraire,* qui parut de décembre 1819 à mars 1821. — [4] Le roi ordonna qu'une gratification de 500 francs fût envoyée à l'auteur.

cette année, au lieu de la fleur, la somme que l'Académie me laisse la faculté de choisir en place du prix[1]. S'il y avait quelques démarches ou quelques formalités à remplir à ce sujet, j'ose espérer que vous voudriez bien avoir la complaisance de m'en instruire.

À Monsieur Adolphe Trébuchet, Nantes.

Paris, 20 avril 1820.

Je suis l'exemple d'Abel, mon cher cousin[2], et je commence par supprimer toute cérémonie; car j'espère qu'à la parenté, qui excuse toute familiarité, se joindra bientôt entre nous l'amitié, qui l'autorise. En vérité, lorsque je considère que ta lettre, si aimable et si affectueuse, est datée du 14 mars, tandis que cette réponse est écrite le 20 avril, je t'avoue que je suis honteux de ce retard, et la raison que t'en donne mon frère Abel me rassure moins, toute fondée qu'elle est, que ma confiance en ton amitié et dans l'indulgence de ta famille.

Crois, mon cher Adolphe, que nous n'aurions pu résister aussi longtemps au désir de répondre à ta touchante preuve d'attachement, si nous n'avions voulu t'envoyer en même temps, ainsi qu'à notre oncle, l'ouvrage à qui nous la devions. J'y joins, pour ma part, quelques exemplaires d'autres opuscules dont je te prie de faire hommage en mon nom à mon oncle, à ma tante, et à tes aimables sœurs qui ont peut-être déjà oublié leurs cousins de Paris.

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons, et nous regrettons de n'être pas nés bretons comme toi, car nous sommes tous, ici, vendéens par le cœur. On prétend que je suis à peu près de ton âge, je m'en félicite encore : c'est une conformité de plus avec toi.

Adieu, mon cher cousin, je désire que le *Conservateur littéraire* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes, et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille et notamment de notre tante, dont la santé nous inquiète beaucoup. Maman, qui a été

[1] « ... Il vous est loisible de réclamer ou l'amaranthe même ou une somme de 361 fr. 50; c'est-à-dire, dans ce dernier cas, les 400 francs que coûte la fleur, moins les 38 fr. 50 qui forment la moitié du prix de la façon et du contrôle. » (*Lettre de M. Pinaud, 11 avril 1820.*) — [2] Adolphe Trébuchet, neveu de Mme Hugo, née Trébuchet, devint avocat.

aussi fort malade et très languissante depuis un an, paraît maintenant se rétablir un peu.

Rappelle-moi au souvenir de mes cousines, que je n'ai jamais vues, mais pour lesquelles j'ai toujours éprouvé un attachement fraternel.

Quant à toi, mon cher Adolphe, je te remercie mille et mille fois de ton aimable lettre; je fais les vœux les plus ardents pour que tu réussisses dans la carrière où tu vas entrer et je termine en t'embrassant cordialement.

Ton dévoué cousin,
V.-M. Hugo[1].

À Monsieur Pinaud.

21 mai 1820.

Monsieur,

Je saisis avec empressement mon premier moment de loisir pour répondre à votre bienveillante lettre et vous prier d'être auprès de l'Académie, qui a bien voulu m'admettre parmi les *maîtres ès-Jeux Floraux,* l'organe de ma vive et respectueuse reconnaissance. Je vous demande pardon de me répéter si souvent, mais les témoignages, eux-mêmes tant de fois répétés, de l'indulgence de l'Académie à mon égard, m'en donnent le droit et, je dirai plus, m'en imposent l'obligation. Vous devez penser, monsieur, que je remplirai de mon côté avec joie tous les devoirs où m'engage ma nouvelle qualité. Avant peu, lorsque je me serai bien pénétré de leur étendue dans l'utile ouvrage de M. Poitevin[2] que vous avez eu la bonté de m'envoyer (marque d'attention à laquelle j'ai été très sensible), j'aurai l'honneur de vous écrire à ce sujet, et je ferai tous mes efforts pour que l'Académie soit contente de moi, sinon sous le rapport du talent, du moins sous le rapport du zèle.

Nous avons été bien flattés, monsieur, du jugement que vous portez sur le *Conservateur littéraire*[3]. Puisque cette lecture vous a procuré quelque plaisir, je vous prie, au nom de mes collaborateurs et au mien, de vouloir bien

[1] *Le Figaro,* 12 mai 1886.

[2] Histoire de l'*Académie des Jeux Floraux.* — [3] « Vous vous devez à cet excellent *Conservateur littéraire* dont je ne saurais assez vous remercier de m'avoir donné la connaissance et où l'esprit, la raison, le savoir, le goût et la plus noble fermeté de caractère brillent comme à l'envi au profit des meilleures doctrines littéraires, morales et politiques. » (*Lettre de M. Pinaud, 9 mai 1820.*)

accepter notre recueil. J'aurai soin qu'il vous parvienne exactement. Vous avez pu voir dans la 3e livraison du tome II que je m'étais empressé, suivant votre désir, d'y faire insérer un extrait du programme; je regrette que l'espace ait manqué pour rendre un compte plus détaillé du recueil de l'Académie. Je pense que l'on y reviendra. J'ai parlé à plusieurs journalistes, avec lesquels je suis en relations, pour qu'ils insérassent également les dispositions du programme; ils m'ont promis de le faire dès que l'excessive abondance des matières politiques le leur permettrait. Pour ce qui regarde le *Conservateur littéraire,* je vous supplie, monsieur, d'user de moi sans façon tant que je pourrai vous y être bon à quelque chose. Vous m'honorerez beaucoup en me *traitant* souvent *en confrère.* Lorsque vous souhaiterez y faire publier quelques annonces ou le compte rendu des séances de l'Académie, je puis vous assurer que vos désirs seront remplis et ce sera, de notre part, avec un bien véritable plaisir.

Mon frère Eugène, dont la santé est toujours inégale, me charge de vous présenter ses respects et de vous remercier de votre aimable et flatteuse invitation. Il a été bien contrarié de la maladie qui l'a empêché, cette année, de se présenter à vos concours, et il espère avoir recouvré assez de forces l'an prochain pour descendre dans la noble lice que vous lui avez ouverte. C'est aujourd'hui un devoir pour lui qu'il sera heureux de remplir, surtout s'il peut le remplir dignement.

Je ne saurais assez vous remercier de mon côté, monsieur, de l'obligeante attention que vous avez eue de m'envoyer la valeur du prix en lettre de change payable à Paris. Toutes les preuves de bonté que vous m'avez données jusqu'ici me touchent à un point que je ne puis vous exprimer. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-inclus la déclaration que vous me demandez et de vous prier de me croire toujours, avec les plus vifs sentiments de respect et de gratitude, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. — J'ignore si les deux premières livraisons du tome II vous ont été remises exactement. Si cela n'était pas, je vous prierais de me le marquer dans la première lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et je vous les ferais parvenir.

À Adolphe Trébuchet.

29 mai 1820.

Lorsque je t'écrivis le 25 mai, je ne croyais pas, mon ami, que j'aurais à recommencer quatre jours après, et que cette occupation si agréable pour moi se changerait, en si peu de temps, en un devoir si pénible[1].

C'est un étrange effet du malheur que nous ayons déjà à remplir les fonctions les plus sacrées d'une amitié dont nous avons à peine formé les premiers nœuds, et que nous soyons appelés à consoler de la perte d'une parente que nous n'avons pas connue, une famille que nous n'avons jamais vue. C'est une chose étrange, je le répète avec un profond sentiment de tristesse, nous passons tous éloignés les uns des autres dans cette misérable vie; nous nous chérissons sans nous être jamais rencontrés dans le monde, et souvent (le fatal évènement qui nous prive d'une tante ne le prouve que trop) nous perdons ceux que nous aimions avant qu'ils nous aient jamais souri.

Devons-nous, mon cher Adolphe, remercier le ciel de n'avoir pas connu cette tante qu'il devait nous enlever si tôt, ou regretter qu'il ne nous ait pas été permis de la saluer avant son départ de la terre et de lui prouver, par notre respectueuse affection, qu'elle laisserait après elle d'autres enfants encore que ceux qui l'appelaient leur mère?

Tu vois, mon ami, que ta lettre a fait naître en moi des réflexions bien amères. Pardonne-moi mes divagations et surtout oublie que j'ai été assez peu généreux pour t'entretenir de mon affliction avant de songer à soulager la tienne.

Je t'avouerai que mes idées sont tellement troublées, que je ne saurais comment m'y prendre pour te consoler. Heureusement, tu as, ainsi que ton excellent père, placé ta confiance dans une sphère plus élevée. Je ne suis, mon bon Adolphe, qu'un pauvre malheureux comme toi; sans force contre le chagrin, je n'ai pas l'orgueil de prétendre inspirer aux autres un stoïcisme qui est aussi loin de mon cœur que de mes lèvres. Je sens avec énergie toute l'étendue de la perte que tu viens de faire, et je ne sais que partager ta désolation. On dit qu'une douleur partagée devient moins cui-

[1] Adolphe Trébuchet venait de perdre sa mère.

sante; en ce cas, cher ami, jamais douleur n'a été plus sincèrement partagée que la tienne.

Que ne suis-je près de toi!

Oui, malgré tous les liens qui me retiennent à Paris, Dieu sait combien je désirerais maintenant être soudainement transporté au milieu de ta famille. Je tâcherais d'y remplir ce vide que rien ne vous fera oublier, et cet ami, que vous n'avez jamais vu, remplacerait parmi vous, du moins en affection, cette mère que vous ne verrez plus.

Je t'en supplie, Adolphe, ne te désespère pas, sois homme! Songe que tu as ici de vrais amis : cette certitude-là est quelque chose contre les peines de la vie. Songe encore à ton respectable père, à tes sœurs. — Je te charge, mon ami, de consoler tout ce monde en mon nom. J'ai eu tort de te dire que vous ne verrez plus votre mère : sois bien assuré que tu la reverras; il est impossible que l'on se sépare ainsi pour toujours. Tu es pieux, et la piété te donnera du courage.

Pardonne à l'incohérence de ma lettre et aime-moi comme je t'aime. Je t'embrasse cordialement.

Ton dévoué cousin,
V.-M. Hugo.

P. S. — Écris-moi, je t'en prie, le plus tôt que tu pourras. Présente mes respects à mon oncle, dis-lui combien je prends part à son malheur. Rappelle-moi au souvenir de ma cousine Joséphine et de tes sœurs, si toutefois, en un pareil moment, il peut y avoir place pour moi dans leur souvenir. Donne-moi le plus tôt possible des nouvelles de toute ta famille. Adieu [1].

À Adolphe Trébuchet.

Paris, 11 juillet 1820.

Il est décidé, mon cher Adolphe, que j'aurai toujours des excuses à te faire, et toi, des pardons à m'accorder. Je ne crois cependant pas que tu puisses m'accuser d'oubli; tu dois croire assez en mon amitié pour être convaincu que lorsque mes réponses suivent tes lettres à de si longs intervalles, c'est que je manque de temps et non de bonne volonté. J'en suis, certes, plus affligé que tu ne peux l'être.

Quant à toi, mon cher cousin, qui as sans doute plus de loisirs que moi, consacres-en, je te prie, le plus possible à notre correspondance.

Il y a beaucoup d'égoïsme dans cette demande. Il faut t'en prendre au

[1] *Le Figaro*, 12 mai 1886.

plaisir que nous font éprouver tes lettres. Je te remercie, pour ma part, des détails pleins d'intérêt que tu as bien voulu me donner sur ces nobles paysans vendéens, et de ceux que nous a apportés ta lettre du 3 juillet sur les trappistes de Meilleraye. La description de cette abbaye honore ton cœur et ton esprit. Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses en attendant que nous puissions y prendre part en réalité.

C'est une attention dont nous ne saurions trop te savoir gré.

La lettre que notre oncle nous a adressée nous a tous bien profondément touchés, nous comptons répondre avant peu à ce témoignage d'affection. Nous sommes loin de mériter les éloges dont notre excellent oncle veut bien nous honorer. Parle-lui, mon cher ami, de notre respectueux attachement; nous serions heureux qu'il pût apporter quelque adoucissement à sa douleur.

Nous avons ici notre cousin Daniel (tu vois que j'emprunte tes expressions). C'est, comme tu l'as dit, un homme fort aimable et fort gai. Il nous fait le plaisir de venir nous voir de temps en temps et nous causons de nos trois parents de Nantes; ce sont là nos sujets de conversation les plus agréables. Nous désirons bien vivement que les affaires qui l'amènent à Paris se terminent à sa satisfaction. Cependant, nous ne pouvons souhaiter qu'elles se terminent bientôt; il nous semble, tant qu'il reste à Paris, que nous sommes plus près de notre famille.

Hier (nouveau sujet de remerciements) on est venu nous apporter un panier de sardines; nous avons, sur-le-champ, fait honneur à votre aimable envoi; elles étaient excellentes et parfaitement fraîches. Nous les aimons tous en bretons : notre seul regret était de ne pouvoir les partager avec vous. Le panier renfermait, en outre, deux numéros de la feuille de Nantes où nous avons encore trouvé de nouvelles preuves d'affection, toujours bien douces de votre part. Je ne saurais te dire, mon cher Adolphe, combien je suis sensible à ces attentions délicates auxquelles notre oncle paraît vouloir nous accoutumer. Exprime-lui bien, je te prie, toute ma reconnaissance; j'espère, ou du moins je souhaite ardemment pouvoir la lui témoigner dans peu, de vive voix.

On parle beaucoup de la dissolution de la Chambre. Le ministre Siméon[1], qui désire encore tripoter avec ses ventrus, s'oppose fortement à une mesure qui amènerait une majorité royaliste. On assure que Decazes a reçu le cordon bleu et qu'il ne le déploiera qu'à l'époque du couronnement de George IV[2]. On a offert, il y a trois semaines, le ministère à M. de Villèle[3],

[1] Ministre de l'Intérieur. — [2] Le duc Decazes, après avoir servi l'empereur, s'était rallié aux Bourbons. En 1820, il quitta la présidence du Conseil et fut nommé, en compensation, ambassadeur à Londres. — [3] Homme politique, Président du Conseil de 1821 à 1828, il réprima durement les conspirations de Saumur et de La Rochelle. Il laissa cinq volumes de *Mémoires et Correspondance.*

qui l'a refusé. La déplorable affaire du duc de Richelieu[1] et du général Donnadieu[2] paraît être assoupie. La scène s'étant passée sans témoins, on ne sait trop encore qu'en penser.

Adieu, mon bon cousin, j'abandonne le reste de ma lettre à Abel qui veut t'écrire quelques mots; Eugène te répondra demain. Nous sommes dans les embarras d'un déménagement, ce qui force maman à retarder la réponse qu'elle comptait faire à ton père et à me charger de tous ses remerciements. Adieu encore une fois, porte-toi bien, et présente mes respects à ton papa, et mes hommages à ta sœur. Je t'embrasse cordialement.

Ton bon cousin,
V.-M. Hugo.

P. S. — J'ai lu avec le plus grand intérêt les oraisons funèbres que tu as eu l'attention de nous envoyer. Celle de l'abbé de la Trappe renferme surtout de fort belles parties. Il est inutile, je pense, de te dire que nous t'en remercions[3].

Quoiqu'on ait parlé du départ de sa majesté le duc Decazes, je te révélerai à ce sujet un fait curieux et peu connu. Les journaux ont annoncé qu'il était parti le 10 à *quatre heures de l'après-midi;* la vérité est qu'il est parti *avant le jour.* Cela tient à ce que Mme la duchesse Decazes avait exigé que son mari se mît en route avant Mme Prinstot (sœur du duc), qu'elle veut priver des honneurs de l'entrée triomphale à Londres. Mme Prinstot est dans les larmes : c'est elle qui n'a quitté Paris qu'à *quatre heures!* La discorde s'est introduite, à ce qu'il paraît, dans l'honorable famille.

Et voilà la guerre allumée. Je tiens ces détails d'un *noble pair,* qui les savait de bonne source; tu peux les considérer comme *authentiques.*

V.-M. H[4].

À Adolphe Trébuchet.

21 septembre 1820.

Tous mes amis se plaignent de moi, mon cher Adolphe, je suis, disent-ils, un paresseux, un négligent, un ingrat... Tu sais, toi, que mes loisirs ne répondent pas à mes désirs, et que, si j'avais le temps de t'écrire chaque fois que j'en ai l'envie, tu recevrais à Nantes un journal quotidien de mes

[1] Président du Conseil. — [2] Le général Donnadieu eut avec le duc de Richelieu une vive altercation à propos de l'insurrection de Grenoble que Donnadieu avait réprimée sévèrement en 1816. — [3] Ici s'intercale une lettre d'Abel Hugo à son oncle, puis Victor reprend la plume. — [4] *Le Figaro,* 12 mai 1886.

faits et gestes. Cependant, voici venir le moment où nous n'aurons plus besoin d'un froid papier et d'un long intervalle de temps pour nous communiquer nos pensées et nous assurer de l'affection mutuelle qui nous lie. Hâte, je t'en prie, mon cher ami, ce moment désiré bien ardemment par tes cousins de Paris. Songe que l'ouverture des cours exige que tu sois ici le 1er novembre au plus tard; calcule sur ton amitié pour venir plus tôt.

Je crains, toutefois, que cette dernière demande ne soit indiscrète; ton père, ta sœur, tes frères, qui vont te perdre pour un temps si long, ne te laisseront partir, je le sens bien, qu'à la dernière extrémité. Tous les matins ils diront à Adolphe : encore un jour! Et ce serait peut-être trop exiger de toi que demander que tu sacrifies ces premières affections à notre amitié. Cependant, mon ami, nous désirons tous tant te voir, t'embrasser! Enfin, arrange tout pour le mieux.

Prie ton bon père et notre aimable cousine de me pardonner ces sollicitations intéressées, et d'y voir, non de l'égoïsme, mais une bien impatiente et bien vive amitié. Adieu, Adolphe, réponds-moi vite et viens vite. Nous t'embrassons tous cordialement.

Ton cousin et ami,

V.-M. Hugo.

Mes respects et mes remerciements à ton papa; il verra dans le *Conservateur littéraire* un petit article sur la *Société académique de Nantes.* Mes hommages à ta sœur, mes amitiés à ton père et dépêche-toi de faire tes paquets.

Nous attendons encore la perte ou le *salut de la monarchie : l'enfant* de Madame de Berry [1].

1820.

À Monsieur Pinaud.

24 octobre 1820.

Monsieur,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir en vous adressant quelques exemplaires d'une ode que je viens de publier sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, et qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, vous avez déjà pu lire dans le *Conservateur littéraire.* Je désire bien vivement, monsieur, que cette ode ne vous semble pas indigne du suffrage dont vous m'avez quelquefois honoré. Je dois tout à l'Académie des Jeux Floraux, et ce sera toujours un bonheur pour moi de le reconnaître hautement, comme ce me sera toujours un devoir de chercher à justifier les faveurs que son indulgence m'a prodiguées.

[1] *Le Figaro,* 12 mai 1886.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous possédons ici depuis quelque temps M. Alexandre Soumet[1] qui m'a beaucoup parlé de l'intérêt que l'Académie veut bien prendre à mes essais et de la bienveillance flatteuse que vous, monsieur, en particulier, voulez bien montrer à mon égard. Je me suis aidé des conseils de M. Soumet pour corriger cette nouvelle ode et je dois beaucoup à son obligeante amitié. Il m'a lu une partie de sa tragédie d'*Oreste,* dont le cinquième acte est vraiment admirable. Je désire fort que les affaires qui l'ont amené à Paris se terminent à sa satisfaction ; je désire encore plus que sa tragédie soit bientôt jouée, car, si je fais des vœux pour sa fortune, j'en fais encore plus pour sa gloire : un poëte ne peut m'en savoir mauvais gré.

Pour moi, monsieur, la première ode que je ferai sera destinée à l'Académie ; si, accédant à ma prière, vous consentez à la lire dans une de vos séances, elle sera en quelque sorte protégée par l'illustration du corps des Jeux Floraux. Je ne vous promets pas que cette étrangère sera digne de l'hospitalité que vous voudrez bien lui accorder, mais je vous promets de faire tous mes efforts pour y parvenir. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien me continuer cette bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, et dont je suis si profondément touché. Je vous prie d'excuser le désordre de cette lettre, écrite à la hâte, et de croire toujours aux sentiments de haute estime et de considération respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. — Ignorant si le secrétaire du *Conservateur littéraire* a rempli exactement l'ordre que je lui avais donné de vous envoyer quelques exemplaires de mon *Ode à M. de Chateaubriand*[2], j'en joins quelques-uns au paquet que j'ai l'honneur de vous adresser.

1821.

À Monsieur Pinaud.

28 mars 1821.

Monsieur,

Vos lettres sont si précieuses pour moi qu'un de mes grands regrets est de ne pouvoir vous écrire plus souvent afin de recevoir plus fréquemment

[1] Alexandre Soumet, poète, auteur dramatique, maître ès-Jeux Floraux de l'Académie de Toulouse ; à ce titre, en le félicitant de sa première ode, il écrivait à Victor Hugo, en mai 1819 : « Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules ». Soumet inspira à Victor Hugo une vive admiration et leurs relations furent très amicales. — [2] *Odes et Ballades.*

de vos aimables réponses. Mais je n'ai, malheureusement pour moi, pas autant de loisirs que de bonne volonté; ce qui, en me privant d'un plaisir que j'apprécie tant, a bien aussi son avantage, celui de vous sauver d'une importunité.

Vous avez peut-être été étonné, monsieur, que mon frère Eugène n'ait pas répondu à l'appel que vous lui aviez fait avec tant de bienveillance. Cependant, croyez que sa mauvaise santé seule a pu l'empêcher de descendre dans la lice où vous vouliez bien presque lui promettre une victoire. Il lui a été bien pénible de renoncer à la fois au plaisir de célébrer l'illustre Malesherbes et à l'honneur de concourir pour vos belles couronnes.

Pour moi, monsieur, à qui ces couronnes ont été accordées avec une indulgence qui me confond autant qu'elle m'honore, je tâche de devenir moins indigne de la distinction que l'Académie a bien voulu me décerner en m'admettant si jeune au nombre de ses maîtres. Cette faveur signalée et si peu méritée m'encourage beaucoup et m'oblige à beaucoup. Je le sens avec crainte, en vous envoyant une ode nouvelle sur l'épouvantable trahison de Quiberon [1]. Elle a été faite pour l'Académie; aussi me suis-je toujours refusé à la laisser imprimer et ai-je même toujours empêché qu'on en insérât des strophes détachées dans les journaux. J'ai voulu qu'elle entrât entièrement inédite dans votre *Recueil,* si toutefois (et je serais heureux qu'il en fût ainsi) vous jugez que ce morceau puisse être lu à votre brillante séance du 3 mai, sans trop la déparer.

Permettez-moi, monsieur, à propos de la séance du 3 mai, de vous parler un peu du concours. Je prends la liberté de recommander à votre attention spéciale et éclairée une *Ode sur les troubles actuels de l'Europe* [2], une élégie intitulée *Symétha* [3], une autre élégie, *le Convoi de l'Émigré* [4], qui toutes me paraissent offrir du talent. Je serais heureux que ces ouvrages obtinssent des distinctions quelconques; j'en serais plus heureux encore que leurs auteurs, à cause de l'affection que je leur porte. Il m'a semblé aussi voir beaucoup d'esprit dans un discours *sur les genres classique et romantique* qui porte pour épigraphe : *Rien de nouveau sous le soleil,* et de jolis vers dans un poëme *sur l'enfance d'Henri IV.*

Pardonnez-moi, monsieur, ma confiance en vous recommandant mes amis; je sais par expérience que lorsqu'on s'adresse à votre justice, vous êtes toujours prêt à répondre avec votre indulgence. Un observateur a dit que *lorsque les affections sont grandes, les lettres sont longues.* J'espère donc que vous

[1] *Quiberon, Odes et Ballades.* — [2] De Joseph Rocher. — [3] D'Alfred de Vigny. — [4] De A. de Saint-Valry.

excuserez la longueur de celle-ci, car vous devez connaître le profond et inaltérable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur.

VICTOR-M. HUGO.

Mon adresse est changée. Je demeure maintenant rue de Mézières, n° 10 (faubourg Saint-Germain). M. Soumet me charge de le rappeler à votre souvenir; mais un poëte tel qu'Alexandre Soumet n'a besoin d'être rappelé au souvenir de personne.

Monsieur le comte Alfred de Vigny,
au 5e régiment de la Garde Royale, Rouen.

[21 avril 1821.]

Votre lettre est du 18, Alfred, et je vous réponds le 21! Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans; qu'importent les distances, la séparation est tout. Trente lieues qui nous empêchent de nous voir nous séparent autant que mille. Il faut être auprès de ses amis pour jouir d'eux. Dès qu'on est éloigné, calcule-t-on le plus ou le moins? Aussi, mon cher ami, la proximité du lieu de votre exil ne me console-t-elle de votre absence qu'en ce que vous serez plus tôt revenu. Du reste, il suffit que nous ne soyons plus ensemble pour que je sois triste, et je vous assure que je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux [1].

Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tourmenté, et ce qui est plus que tout cela, ennuyé; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi; je l'ai relue mot par mot comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. J'ai vu avec un vif plaisir que vous pensiez encore à moi, puisque vous m'écriviez, et que vous faisiez aussi mieux que de penser à moi, puisque vous faisiez des vers. Cependant cela m'a encore plongé dans le supplice de Tantale; quoi! il n'y a que trente lieues qui nous séparent, et ces vers, je ne les entendrai pas! Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter?

[1] « ...Le même sentiment de peine que j'ai ressenti la première fois que me vint l'idée du soleil continuant à se lever et à se coucher sur mon tombeau, me revient quand je songe que mes amis continuent à vivre ensemble quand je ne suis plus parmi eux.» *Lettre inédite d'Alfred de Vigny, 18 avril 1821.*

Pourquoi donc nos désirs, nos volontés, nos affections sont-ils si loin de nous, si nous sommes condamnés à ne jamais les suivre! Mon bon ami, résolvez la question et je vous en ferai encore, car le vase des dégoûts est inépuisable.

Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers, que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher, et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes, pour consoler ceux de vos amis qui ne peuvent même pas enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers. J'avais pourtant commencé un roman qui m'amusait[1], sauf l'ennui de l'écrire; puis cette invitation pour le baptême est survenue, puis des tracasseries à propos de la jonction du *Conservateur littéraire* et des *Annales*. — J'ai tout laissé là.

Jules[2] est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Pichat[3] cherche son manuscrit, Émile[4] nous promet toujours le *Fou du Roi*, Gaspard[5] rit à Versailles, Rocher[6] pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade, Saint-Valry[7] fait ses Pâques à Montfort; tous vous aiment, tous vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi.

Il est bien pénible, Alfred, de ne communiquer que par lettre. Me voilà, faute de papier, impérieusement forcé de finir. Est-ce donc bien la peine de remuer sa plume pour s'envoyer des idées sans réponses, pour surprendre par des réflexions tristes les pensées peut-être riantes de son ami, comme deux instruments qui se répondent de loin sur des airs différents parce que l'éloignement empêche ceux qui en jouent de s'accorder. Adieu, je vous embrasse, honteux de vous dire si peu de chose et fatigué d'avoir écrit tant de mots.

Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres*[8] ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une

[1] *Han d'Islande*. — [2] Jules Lefèvre, poète, hésitait encore sur la carrière à suivre. Il se fit recevoir médecin, publia des vers très appréciés du Cénacle, mais qui n'eurent pas tout le succès qu'ils méritaient. — [3] Pichat, dit Pichald, eut deux succès : *Léonidas* et *Guillaume Tell*, représentés tous deux à l'Odéon en 1825 et 1830. Il mourut en 1828. — [4] Émile Deschamps, d'abord collaborateur d'Alfred de Vigny pour *Othello* et *Roméo et Juliette*, traduisit seul plusieurs drames de Shakespeare, puis des oeuvres de Schiller et de Gœthe. Ses *Études françaises et étrangères* firent grand bruit. Il resta jusqu'à sa mort l'ami très fidèle de Victor Hugo. — [5] Gaspard de Pons, poète, camarade de régiment d'Alfred de Vigny et ami des deux poètes. — [6] Rocher, déjà juge à Melun en 1823, délaissa bientôt la poésie pour se consacrer entièrement à la magistrature. — [7] Saint Valry (Adolphe Souillard), poète, ami très cher de Victor Hugo jusqu'en 1842; la politique les désunit. — [8] Société littéraire fondée en janvier 1821.

lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer;* je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous concerne aussi, vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enfantement de cette œuvre[1]. Qu'est-ce, auprès de votre adorable *Symétha!*

Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred;* mais du moins suis-je sûr, puisque vous signez *Victor,* que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là.

Tout cordialement à vous.

Votre ami,

VICTOR.

Abel vous répondra incessamment, il est enchanté de votre lettre. Si je vais à la Roche-Guyon[2], je n'y pourrai aller que vers le mois d'août.

Au général Hugo [3].

[28 juin 1821.]

Mon cher papa,

Nous avons une nouvelle affreuse à t'annoncer. Aujourd'hui que tout est fini et que nous sommes plus calmes, je trouverai des expressions pour te l'apprendre. Tu sais bien que maman était malade depuis longtemps. Eh bien! hier, à trois heures de l'après-midi, après trois années de souffrances, un mois de maladie et huit jours d'agonie, elle est morte. Elle a été enterrée aujourd'hui à six heures du soir.

Notre perte est immense, irréparable. Cependant, mon cher papa, tu nous restes et notre amour et notre respect pour toi ne peuvent que s'accroître de ce qu'il ne nous reste plus qu'un seul être auquel nous puissions reporter la tendresse que nous avions pour notre vertueuse mère. Dans cette profonde douleur, c'est une consolation pour nous de pouvoir te dire qu'aucun fiel, aucune amertume contre toi n'ont empoisonné les dernières années, les derniers moments de notre mère. Aujourd'hui que tout disparaît devant cet horrible malheur, tu dois connaître son âme telle qu'elle était : elle n'a jamais parlé de toi avec colère et les sentiments profonds de respect et d'at-

[1] Louis de Baraudin, oncle maternel d'Alfred de Vigny, avait été fusillé à Quiberon le 12 thermidor, an III. C'est peut-être le récit de cette mort qui avait inspiré Victor Hugo. — [2] Chez le duc de Rohan, qui avait invité Victor Hugo à l'aller voir. Le duc de Rohan-Chabot, ancien mousquetaire, entra dans les ordres après avoir perdu sa femme ; il connut Victor Hugo en 1820, assista en 1821 à l'enterrement de sa mère. Il crut, comme Lamennais, trouver dans ce jeune poète le chantre du catholicisme et lui témoigna dès lors une vive sympathie.

[3] Inédite.

tachement que nous t'avons toujours portés, c'est elle qui les a gravés dans notre cœur. Voilà, mon cher papa, ce que cette noble mère a toujours été, même dans les plus cruels malheurs. Voilà ce qu'elle eût été encore au moment de la mort, si Dieu n'avait voulu lui en épargner les angoisses, en lui enlevant toute connaissance. Elle a expiré dans nos bras, plus heureuse que nous. Nous ne doutons pas, mon cher papa, que tu ne la pleures et la regrettes avec nous, pour nous et pour toi. Il ne nous appartient pas, il ne nous a jamais appartenu de mêler notre jugement dans les déplorables différends qui t'ont séparé d'elle, mais maintenant qu'il ne reste plus d'elle que sa mémoire pure et sans tache, tout le reste n'est-il pas effacé?

Dans ces moments d'accablement, je ne voudrais te parler que de notre désespoir, mais il est de tristes détails auxquels il faut en venir.

Notre pauvre mère ne laisse rien, que quelques vêtements, qui nous sont bien précieux. Les frais de sa maladie et de son enterrement ont bien outrepassé nos faibles moyens, le peu d'objets de prix qui nous restaient, comme argenterie, montre, etc., ont disparu, et à quel meilleur usage pouvaient-ils être employés? Nous avons son médecin et quelques autres dettes à payer, si tu ne peux t'en charger, nous tâcherons par la suite de les acquitter du produit de notre travail. Le mobilier qui n'est rien appartient à Abel, chez qui maman demeurait avec nous, ne pouvant payer elle-même de loyer. Tout notre but, mon cher papa, est de cesser d'être à ta charge le plus tôt possible. Nous allons, si telles sont tes intentions, nous hâter d'achever notre droit, que la maladie de maman nous avait fait suspendre pendant quelque temps. Nous gagnerons quelque peu de chose par nous-mêmes, afin de t'alléger le fardeau. Au reste, viens, si tu le peux, ou veuille nous mander tes intentions.

Adieu, mon cher papa, je t'embrasse au nom de mes frères abîmés comme moi dans la douleur.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR.

Eugène n'est pas dans le cas de t'écrire, je joins mes prières à celles de Victor pour t'engager à venir, ou à charger quelqu'un de faire connaître tes intentions pour mes frères. En attendant ils restent chez moi dans le logement que nous avons occupé avec maman et tu peux me charger de leur continuer des soins qui, s'ils ne remplacent pas la perte de ma mère, serviront du moins à alléger leur douleur.

A. HUGO[1].

[1] *Collection Louis Barthou.*

À Monsieur le comte Jules de Rességuier[1], *à Toulouse.*

Juillet 1821.

Monsieur et bien cher confrère,

Les journaux vous ont peut-être appris mon affreux malheur. J'ai perdu ma mère.

Depuis longtemps j'aurais à me reprocher de n'avoir pas répondu à toutes vos honorables marques d'amitié, sans la maladie, sans la mort qui nous l'ont enlevée. Vous n'avez pas connu, monsieur le comte, cette noble mère, dont je ne vous parle pas parce que je n'en saurais parler dignement, mais je ne doute pas que vous ne partagiez ma douleur, et vous me plaindrez beaucoup si vous me plaignez comme je vous aime.

Votre cordialement dévoué serviteur et confrère,

VICTOR-M. HUGO.

À Monsieur Pinaud.

[14 juillet 1821.]

Monsieur et cher confrère,

Ce qui m'a empêché de répondre jusqu'ici à votre honorable lettre, ce sont de longues inquiétudes, suivies du plus affreux malheur, d'un malheur dont les journaux vous ont peut-être instruit, malheur qui n'a de consolations que dans le ciel et d'espérance que dans la mort. Après une longue maladie, ma mère est morte dans mes bras. Si vous m'aimez un peu, monsieur, plaignez-moi et veuillez croire, en excusant la brièveté de cette douloureuse lettre, à la reconnaissance et à l'attachement éternel de votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

J'espère dans quelque temps avoir assez de force pour vous en écrire plus long. Je vous remercierai alors du jeton que vous avez bien voulu me faire remettre par M. Hocquart. M. Soumet et mon frère se rappellent à votre bon souvenir.

[1] Poète, mainteneur de l'Académie des *Jeux Floraux* depuis 1816, il collabora au *Conservateur littéraire*, fut l'un des fondateurs de *la Muse française* et devint l'ami de Victor Hugo; il fut auditeur, puis maître des requêtes au Conseil d'État.

À Monsieur Foucher.

Dreux, 20 juillet 1821[1].

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de vous voir aujourd'hui ici même, à Dreux, et je me suis demandé si je rêvais. Je ne crois pas que vous m'ayez vu, j'ai pris du moins mille soins pour que cela ne fût pas; cependant comme il serait possible que vous me rencontrassiez de manière ou d'autre ces jours-ci, et que ma présence ici fût diversement interprétée, je crois convenable et loyal de vous en avertir et de vous envoyer ci-incluse une lettre qui vous montrera combien elle est naturelle. Le motif de la vôtre ne l'est sans doute pas moins; il ne nous reste qu'à nous étonner du plus bizarre de tous les hasards.

M. de Tollry, que je suis venu voir à la campagne qu'il habitait depuis quelques semaines entre Dreux et Nonancourt, étant parti avant-hier pour Gap, je suis venu loger à Dreux dans une auberge, n'ayant pas cru devoir accepter l'offre hospitalière de plusieurs habitants de cette ville, qui connaissaient mon nom, mais que je n'avais pas l'honneur de connaître. J'étais donc ici, cherchant des monuments druidiques et n'en trouvant pas, grimpant sur les ruines où je me suis même légèrement foulé le bras et vivant en somme assez tristement, quand j'ai été surpris par votre présence, qui aurait été pour moi un vrai bonheur, si je n'avais senti tout de suite dans quelle situation délicate elle me mettait. Je vous écris donc sans détour pour vous donner une preuve de candeur et vous informer en même temps de ce que je fais pour vous délivrer du déplaisir que vous cause sans doute ma présence involontaire.

J'attendais ici un de mes amis qui devait me mener à sa terre de La Roche-Guyon[2], je lui écris qu'il ne vienne pas et qu'une affaire indispensable m'oblige de retourner à Paris. Je serais même parti dès ce soir, vous auriez toujours ignoré ma présence ici, si je n'avais accepté d'obligeantes invitations qui me retardent quelques jours encore. J'écris encore à Paris pour y annoncer mon très prochain retour, qui ne pourra d'ailleurs pas nuire à mes affaires.

[1] V. *Lettres à la Fiancée*, page 46. — [2] Le duc de Rohan.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné. Permettez-moi, monsieur, de vous en remercier un peu, car je ne puis m'affliger de cette rencontre que parce qu'elle vous déplaît sans doute.

Ne vous gênez nullement à cause de moi, j'en serais désespéré. Je sortirai le moins possible, et dans le cas où j'aurais l'honneur de vous rencontrer, je tâcherai de vous éviter, comme je l'ai fait aujourd'hui avec succès. Si cependant j'étais contraint, par la proximité ou quelque autre circonstance, de vous aborder, j'ose croire que Paris serait oublié à Dreux. Vous apprécierez cette démarche et tout ce que je fais. Je désire que vous soyez convaincu de ma loyauté, je le suis, moi, de votre bienveillance.

Tout bien considéré, je crains de ne pouvoir partir avant jeudi prochain, cependant je ne suis sûr de rien, que de ma ferme volonté. J'ignore par quel moyen je vous ferai parvenir cette lettre, le bon Dieu y pourvoira.

Adieu, monsieur, ayez confiance en moi. Mon désir est de vivre digne de l'admirable mère que j'ai perdue; toutes mes intentions sont pures. Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de Mlle votre fille m'a fait un vif plaisir. Je l'aime de toutes les forces de mon âme, et dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie.

Pour vous, monsieur, vous connaissez les vifs sentiments et l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur,
VICTOR-M. HUGO[1].

À Monsieur le comte Alfred de Vigny,
officier au 5e régiment de la Garde Royale, à Rouen.

20 juillet 1821.

Vous ne vous doutez guère, mon bon Alfred, d'où cette lettre est écrite; je suis à Dreux! c'est-à-dire assez près de vous, sans pouvoir toutefois être avec vous. Or, voici comment il se fait que ma machine fatiguée et épuisée

[1] GUSTAVE SIMON. — *La vie d'une femme.*

soit maintenant dans ce vieux pays des Druides. Un de mes amis, qui va partir pour la Corse et habite momentanément une *villa* entre Dreux et Nonancourt, m'a demandé quelques jours de mon temps, que je n'ai point refusés, vu l'imminence de son départ.

Me voilà donc ici depuis hier, visitant Dreux, et me disposant à prendre la route de Nonancourt.

J'ai fait tout le voyage à pied, par un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre.

Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes; je regarde toutes les voitures en pitié; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée-d'Antin, je serais tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal. Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds.

Je dois beaucoup à ce voyage, Alfred : il m'a un peu distrait. J'étais las de cette triste maison. Je suis seul ici, mais n'étais-je pas seul aussi là-bas? Il y a seulement quelque chose de plus matériel dans mon isolement.

J'ai passé à Versailles une journée avec notre bon Gaspard[1]. Vous lui avez écrit; peut-être m'avez-vous écrit aussi, et votre lettre est-elle arrivée à Paris pendant mon absence, m'apportant une joie pour mon retour? Je me complais dans cette idée. J'espère que vous n'aurez pas oublié les beaux vers que vous m'avez promis. Cher Alfred, vous êtes heureux et poëte; moi je végète.

Il n'y a ici d'autres ruines que celles du château de Dreux; je les ai visitées hier soir et, ce matin, je les visiterai encore, ainsi que le cimetière. Ces ruines m'ont plu. Figurez-vous, sur une colline haute et escarpée, de vieilles tours de cailloux noyés dans la chaux, décrénelées, inégales, et liées ensemble par de gros pans de mur où le temps a fait encore plus de brèches que les assauts.

Au milieu de toutes ces pierres, des blés et des luzernes; et au-dessus de tout, un télégraphe, à côté duquel on construit la chapelle funèbre des d'Orléans.

Cette chapelle blanche et inachevée contraste avec la forteresse noire et détruite; c'est un tombeau qui s'élève sur un palais qui croule. Du pied de la tour télégraphique, on voit dans le vallon de l'Ouest des croix de bois, des pierres ruinées et, debout, des touffes d'arbres; c'est le cimetière. Dans le vallon de l'Est, c'est la ville. Aussi les deux vallées sont différemment

[1] Gaspard de Pons.

peuplées. Il n'y a aucun monument druidique; Dreux a donné son nom aux Druides, et ils ne lui ont point laissé de vestiges. J'en suis fâché pour eux, pour la ville, et pour moi.

Les bords d'une petite rivière où je me suis baigné hier en arrivant sont très frais; je m'y promenais tout à l'heure sous les trembles et les bouleaux, et je pensais à tous nos amis qui sont ensemble dans la grande ville et nous oublient peut-être entre eux.

Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et mon abandon.

Adieu, cette lettre est pour vous donner signe de vie et vous montrer que vous avez un ami qui s'exerce à rejouer avec le malheur, qui pense comme un homme et qui marche comme un cheval.

Je vous embrasse cordialement, portez-vous bien et écrivez-moi.

Votre ami dévoué,
VICTOR.

Monsieur Foucher,
chevalier de la Légion d'honneur, Hôtel des Conseils de guerre[1].

Monsieur,

Je vous envoie le seul ouvrage de Walter Scott que nous ayons en ce moment. Votre billet m'a fait un vif plaisir. Vous pouvez garder ces livres jusqu'à mon retour (qui sera dans 8 ou 10 jours[2]) car ils nous appartiennent. J'aurai l'honneur de vous en envoyer d'autres d'ici à mardi, jour de mon départ.

L'avenir, comme vous le dites fort bien, est très sombre; en cas de révolution, je ne sais ce que je deviendrais. Je me reproche même de ne pas vous avoir montré la lettre que j'ai reçue il y a six mois, une menace de *guillotine* en vers, qui prouve sinon de l'esprit, du moins de l'animosité.

Je ne sais comment je l'ai méritée. Je vous l'envoie, parce que je ne vous ai entretenu jusqu'ici que de mon avenir en beau, il faut vous montrer également le revers de la médaille.

Dans un cas de révolution et de bouleversement, vous devez penser que je n'entraînerais personne dans mon malheur; je serais consolé si ma con-

[1] Inédite. — [2] Victor Hugo allait partir pour Montfort-l'Amaury, chez Saint-Valry.

duite me méritait l'estime de celle que j'aime par-dessus tout, la vôtre, et celle des amis et ennemis.

Je serai toujours le même et mon attachement filial pour vous ne changera pas davantage.

Votre dévoué,

VICTOR.

Ce 28 matin [juillet 1821][1].

À Monsieur Foucher[2].

Montfort-l'Amaury, 3 août 1821.

Monsieur,

C'est de dix lieues que je vous écris[3], affligé de ne pouvoir que vous écrire, dans un moment où j'aurais tant de choses à vous dire. Je sens qu'on dit plus en un quart d'heure de conversation qu'en douze pages de lettres. Vous avez pu savoir combien la rotation du ministère avait reculé quelques-unes de mes espérances[4]. Croyons que cette crise ne sera que momentanée et que les royalistes reprendront bientôt l'influence qu'ils doivent naturellement avoir dans les affaires de la royauté. Dans la lésion de tant de grands intérêts, le naufrage de mon intérêt particulier n'eût été rien pour moi s'il n'eût nui qu'à moi; mais mon intérêt touche maintenant de bien près à un intérêt bien autrement cher, bien autrement précieux, et voilà pourquoi je veux en prendre soin. Rien n'est désespéré, et un petit échec n'abat pas un grand courage. Je ne me dissimule ni les incertitudes, ni même les menaces de l'avenir; mais j'ai appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les évènements. Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.

Je travaille ici à des ouvrages purement littéraires, qui me donnent la liberté morale en attendant qu'ils me donnent l'indépendance sociale. Les lettres considérées comme jouissances privées, sont un bonheur dans le bonheur, et une consolation dans le malheur. Pardonnez-moi de vous en parler

[1] *Bibliothèque nationale.*

[2] Inédite en partie. — [3] Victor Hugo était alors chez Saint-Valry, où il demeura une dizaine de jours. — [4] Les ministres Corbière et de Villèle donnaient leur démission le 25 juillet; le lendemain, Chateaubriand, alors ambassadeur à Berlin, se démettait de ses fonctions, et Victor Hugo perdait momentanément son meilleur appui.

un peu, je leur dois tant. En ce moment même, elles m'arrachent au tourbillon du petit monde d'une petite ville pour me faire un isolement où je puis me livrer tout entier à de tristes et douces affections. À défaut de bonheur, je dois aux muses d'heureuses illusions, il me semble dans ma retraite que je suis près de deux êtres qui rempliront toute ma vie, quoique l'un vive loin de moi et que l'autre ne vive plus. Mon existence matérielle est trop vide et trop abandonnée pour que je ne cherche pas à me créer une existence idéale, peuplée de ceux qui me sont chers. Grâce aux lettres, je le puis.

Pardon : je me montre à vous tel que je suis avec mes amis les plus près de mon âme, avec des amis qui partagent mes goûts et sourient à mes rêves, mais quand j'écris à un père occupé du bonheur de sa fille, n'est-ce pas comme si j'écrivais à un poëte enfantant une idée généreuse?

Non, quel que soit l'avenir, quels que soient les évènements, ne perdons point l'espérance : l'espérance est une vertu. Faisons tout pour être heureux noblement, et si nous échouons, nous n'aurons de reproches à faire qu'au bon Dieu. Ne vous effrayez pas de l'exaltation de mes idées. Songez que je viens d'éprouver un immense malheur, que je vois mon sort mis en question, et que je ne manque pas de sérénité. Peut-être eût-il mieux valu pour Mlle votre fille qu'elle se fût attachée à un homme adroit et souple[1], prompt à tendre la main à la fortune et à demander grâce aux évènements, à l'un de ces hommes commodes qui ferment les yeux devant le danger pour ne pas être contraints de le combattre et se croient heureux en somme parce qu'ils sont obscurs. Cependant un tel homme l'eût-il aimée comme elle mérite de l'être? Y a-t-il tendresse véritable sans énergie? Je lui présente ces questions en tremblant, parce que je sais que je ne lui offre d'autre gage de bonheur qu'un indicible désir de la rendre heureuse. Si l'enthousiasme de mon affection l'épouvante, c'est qu'il ne lui sera pas difficile de m'oublier. Je ne force personne à m'aimer; mais quand on m'aime, je reçois un peu d'amour avec une inexprimable reconnaissance. Ces réflexions n'ont rien d'affligeant pour elle; je me verrais effacé de son souvenir, qu'elle ne serait ni moins pure, ni moins généreuse à mes yeux. Je croirais seulement qu'elle a trouvé un plus digne, et je m'avoue à moi-même que ce n'est pas difficile. — Néanmoins je crois fermement à sa constance, parce que je veux croire au bonheur.

Je serai de retour dans huit ou dix jours. Mon père doit venir à Paris vers la mi-août. Vient-il en ami ou en ennemi? Qu'il vienne toujours, nous

[1] Réponse de M. Foucher, 4 août : « Un homme souple est un fort vilain hôte dans une famille. »

l'attendons les bras ouverts, car il sera pour nous un père, tant qu'il voudra l'être. J'ai eu quelques jours avant mon départ une vision de mauvais augure. Une femme dont le nom ne souillera pas ma plume, la demi-sœur de mon malheureux père, la femme des scellés de 1814[1], s'est rencontrée sur mon passage. Ce mauvais génie de la vie de ma noble mère et de notre enfance a osé me parler, et ce qui m'étonne, c'est que j'ai entendu sa voix, sans que tout mon sang ait jailli de mes veines. Est-il bien vrai que je sois encore mineur? — Pardon encore, monsieur, de tous mes amis, vous êtes le seul avec lequel je puisse m'épancher ainsi.

Cette lettre se ressent beaucoup du désordre de mes idées. Comme je vous informe de tout ce qui m'arrive de bien et de mal, je dois vous parler d'un honneur qui m'a été donné ces jours derniers, honneur qui n'est peut-être pas indifférent pour mon avenir. Les journaux ont pu vous apprendre que j'ai été choisi pour remettre à M. de Chateaubriand ses lettres de maître ès-Jeux Floraux. Il y avait pourtant à Paris cinq autres académiciens plus dignes que moi, dont un est son collègue à la Chambre des Pairs. N'importe, j'ai dû représenter, tout indigne que j'en suis, l'une des premières académies de l'Europe devant le premier écrivain du siècle. Mon insuffisance n'en ressortait que mieux. Ce qui me cause une joie véritable, c'est que d'après la hiérarchie académique, c'est Chateaubriand qui sera chargé de mon oraison funèbre. Je vous parle de tout cela comme un enfant égayé par un jouet. J'ai été heureux de cet incident, parce qu'il établit un nouveau rapport entre Chateaubriand et moi. Adieu, monsieur, comptez sur mon exactitude à vous instruire de tout. Les changements politiques ont remis le doute de ce côté dans mon avenir; mais ce qui est certain, c'est que je travaille, et comme disait La Fontaine : *c'est le fonds qui manque le moins.*

En attendant que je vous le prouve, monsieur, veuillez croire à mon profond et inaltérable attachement.

VICTOR.

Mes hommages respectueux à ces dames. J'attends impatiemment votre réponse. Parlez-moi, je vous prie, d'une santé qui m'est bien chère et dont je suis inquiet. J'espère que vous excuserez ce griffonnage. Je suis très pressé, le courrier va partir[2].

[1] La veuve Martin, sœur du général Hugo. — [2] *Collection Louis Barthou.*

À Monsieur Pinaud.

Paris, 14 août 1821.

Monsieur et cher confrère,

Je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre, à vos consolations si précieuses pour moi, si je n'avais été assez gravement indisposé et contraint d'aller passer quelques jours à la campagne, immédiatement après avoir rempli auprès de M. de Chateaubriand la commission dont vous m'aviez chargé au nom de l'Académie[1]. C'est moi, monsieur, qui vous remercie du fond de l'âme d'avoir bien voulu me la confier. Ce nouveau rapport a, en quelque sorte, resserré encore ma liaison avec l'illustre pair, et c'est une reconnaissance de plus que je vous dois.

Je vous en dois une, certes, non moins grande pour tout ce que votre lettre contient de sentiments tendres et délicats. Elle m'a vivement et profondément touché. Dans mon irréparable malheur, une amitié telle que la vôtre me console, et je m'enorgueillis de cet intime rapport de nos âmes qui fait que nous nous aimons sans nous être vus, que nous nous devinons sans nous être parlé. Si jamais vous éprouvez (ce qu'à Dieu ne plaise) quelque grande douleur personnelle, je vous souhaite un ami qui vous ressemble, car je ne puis me comparer à vous que par l'affection que je vous porte.

M. de Chateaubriand a reçu son diplôme avec toute la grâce possible et m'a dit qu'il écrirait à l'Académie pour la remercier. Tous les amis des lettres félicitent l'Académie de cette glorieuse acquisition. S'il faut l'avouer, elle m'a semblé, comme à vous, un peu tardive.

Adieu, monsieur et bien cher ami. Je crois assez en votre indulgence pour vous envoyer cette illisible lettre. J'ai voulu vous écrire dès que j'ai pu tenir la plume. Je suis encore faible et n'ai de force qu'à vous aimer.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde estime et le plus entier dévouement, votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

[1] « Me permettez-vous de vous donner une commission au nom de l'Académie ? Vous savez peut-être qu'Elle a cru trouver dans le décès de M. de Fontanes une occasion d'offrir à M. de Chateaubriand le titre un peu tardif de maître ès-Jeux Floraux. Il l'a accepté avec toute la grâce possible, et je lui en adresse les lettres. Il me paraît si naturel qu'elles lui parviennent par vous que je m'excuse à peine de vous en donner le soin. Je vous en remercie d'avance pour tous nos confrères. » (*Lettre de M. Pinaud, 23 juillet 1821.*)

À Monsieur Foucher[1].

La Roche-Guyon, 20 août [1821].

Je viens enfin, monsieur, d'arracher mon départ pour demain matin[2]. Je ne puis plus longtemps rester éloigné de Paris. Comment! cette indisposition se prolongera encore jusqu'à la fin de la semaine prochaine[3]! Je comptais, en ouvrant votre lettre, sur l'annonce d'un rétablissement complet, et quoique votre sérénité éloigne toute idée de danger, l'idée des souffrances et de l'ennui qu'elle éprouve sans doute suffit pour m'affliger vivement. Que je la plains, mais que je suis plus à plaindre qu'elle! Il est encore si doux, quand nous souffrons, de penser qu'un autre être s'exagère nos douleurs et se fait des tourments de nos peines, je voudrais être au lit, je serais heureux d'être épuisé, mourant, si je croyais que mon agonie excitât en elle le quart de la tendre compassion que son indisposition fait naître en moi. Ici, quels plaisirs puis-je goûter? Dix-huit lieues me séparent d'elle, et elle est malade.

Je ne dirais point tout cela à un intermédiaire, s'il n'était son père. Et, d'ailleurs, elle ne doit pas ignorer qu'ici, comme partout, son souvenir est la seule compagnie qui puisse me consoler de son absence, que sa pensée me suit dans le parc, dans les ruines, dans les tourelles, dans ma grande, gothique et magnifique chambre, qu'elle est présente à toutes mes promenades, à toutes mes rêveries, et qu'au milieu des inquiétudes multipliées qui m'assiègent, sa santé est devenue ma seule inquiétude.

Au reste, ces immenses salons dorés, ces vastes terrasses et par-dessus tout, ces grands laquais obséquieux me fatiguent. Je n'ai ici d'autre attrait que la colline boisée, les vieilles tours, et avant tout la société charmante de cet aimable duc de Rohan, l'un de mes amis les plus chers et les plus dignes d'être noblement aimés. Je le quitte bien vite. Mais il est heureux. Quel besoin a-t-il de moi, qui ne le suis pas?

Tous mes amis, tous ceux qui veulent bien s'embarrasser de je ne sais quelles altérations de ma santé, me conseillent le séjour de la campagne. Ils ignorent que je ne vis pas, loin de Paris.

[1] Inédite en partie. — [2] Victor Hugo était allé passer quelques jours à la Roche-Guyon, chez le duc de Rohan. — [3] « Notre malade va aussi bien que nous pouvons l'espérer. La fluxion suit son cours... En définitive, je crois que nous serons sur pied à la fin de la semaine prochaine. » (*Lettre de M. Foucher, 19 août 1821.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

J'ai peu travaillé ici, j'avais tant de choses à voir et si peu de temps à rester! Mais j'ai recueilli une foule d'impressions, de ces impressions fécondes qui ouvrent de nouvelles carrières aux idées. Il y a ici une chapelle taillée dans le roc — je ne saurais vous dire ce qu'on éprouve sous cette voûte, jamais les cérémonies de l'église ne m'ont paru plus belles; jamais l'émotion religieuse ne m'a pénétré plus profondément.

Mme la duchesse de Berry, qui est à Rosny, doit venir visiter le château dans quelques jours. M. de Rohan voudrait me retenir au moins jusque là, mais je me défie de sa bienveillance. Je ne veux pas que ma position particulière m'expose à devenir le client d'un homme dont ma situation sociale me permet d'être l'ami. J'aime le duc de Rohan pour lui, pour sa belle âme, pour ses nobles manières, mais non pour les services matériels qu'il peut me rendre.

Je partirai donc demain 26 à 6 heures du matin, quand vous recevrez cette lettre, j'approcherai de la ville des soucis. J'irai sans doute me promener demain soir au Luxembourg, je serais bien heureux, si je vous y rencontrais, d'avoir des nouvelles toutes fraîches de notre bien-aimée malade. Nous causerions aussi du noble Vte de Chateaubriand.

Adieu, monsieur, j'ai encore 3 ou 4 réponses à faire avant le dîner et aucune ne sera aussi longue que celle-ci, je vous quitte bien à regret et en vous remerciant de votre aimable lettre.

Votre dévoué pour la vie,
VICTOR.

Mes hommages respectueux à ces dames. Je suis bien venu à la Roche-Guyon avec un compagnon de voyage, ami commun entre le duc et moi; mais ce n'est point M. l'abbé Davaux[1], que je n'ai point vu dans ce château, d'ailleurs très solitaire, comme M. de Rohan me l'avait promis[2].

À Madame Foucher[3].

Il existe rue de Mézières, n° 10, une manière de pestiféré auquel ces dames font subir, sans s'en apercevoir, des quarantaines, dont il ne s'aperçoit, lui, que trop. Cet importun croit se rappeler qu'il a été définitivement convenu

[1] « Comme j'étais chez l'abbé Davaux, une personne y avait annoncé son départ pour La Roche-Guyon, ajoutant qu'elle partait avec un ami. J'ai pensé que vous pourriez bien être cet ami. » (*Lettre de M. Foucher du 19 août 1821.*) — [2] *Collection Louis Barthou.*

[3] Inédite.

qu'il aurait l'honneur de conduire dimanche 21 octobre ces dames au jardin ducal de Monceaux. C'est pourquoi le susdit pestiféré étant parvenu à trouver une mauvaise plume dans l'inextricable chaos de son logis déménagé, s'est mis à écrire sur ses genoux cet illisible billet, afin de supplier ces dames de vouloir bien lui faire dire à quelle heure il doit être dimanche à leurs ordres. Il pense que ces dames n'ont pas oublié leur promesse; si pourtant cela contrariait quelque nouvel engagement, soit bal, dîner, ou spectacle, il retirerait humblement sa requête, car il préfère les plaisirs de ces dames aux siens et n'ose se flatter que sa seule compagnie puisse les dédommager de quelque sacrifice. Il se permettra toutefois de faire observer à ces dames que c'est pour la troisième ou quatrième fois que la promenade projetée serait remise, et qu'avant peu, si elles jugeaient à propos de la retarder encore, les frimas et les tempêtes se chargeraient de leur trouver des excuses plausibles pour s'en dispenser tout à fait.

Dans le cas où ces dames auraient oublié le nom du pestiféré en question, elles le reconnaîtront peut-être à l'indéchiffrable griffonnage dans lequel il leur présente ses respects, et sans doute au titre, qui lui est bien cher, du plus dévoué de leurs serviteurs.

V.-M. H.

Le pestiféré espère que tout le monde se porte bien.

Il envoie quelques livres pour monsieur Foucher et des morceaux de terre qui lui ont l'air d'appartenir au fourneau.

Si ces dames ont sous la main les livres que monsieur Foucher a lus, elles peuvent en charger la *porteuse* de ce billet.

Ce vendredi [1].

Monsieur Trébuchet, chef du secrétariat et des archives de la Préfecture, Nantes.

30 octobre 1821.

Mon bon oncle,

Il y a bien longtemps que je me propose de vous écrire pour revendiquer notre Adolphe. Maintenant que cet insipide déménagement est à peu près terminé [2], je peux vous annoncer que notre quatrième frère logera, avec

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Victor Hugo allait quitter le n° 10 de la rue de Mézières pour habiter 30, rue du Dragon.

Eugène et moi, au second étage de la maison dont nous habitons le rez-de-chaussée et le premier. Notre nouvel appartement se compose de deux belles chambres à cheminée, et la location annuelle n'est que de 200 francs. Abel habite un troisième dans la rue voisine, en sorte que c'est encore presque comme s'il demeurait avec nous. Son logement est plus grand que le nôtre; aussi servira-t-il à recevoir nos amis cet hiver. Adolphe les retrouvera tous, ici, aussi pleins d'affection pour lui que nous; ils nous ont souvent parlé de lui, ont conservé de son esprit et de son amabilité le souvenir le plus agréable, et attendent son retour avec une impatience dont je ne vous parle pas, mon cher oncle, car vous ne pouvez la partager, et, cependant, sous ce rapport-là, je suis comme eux.

Le jour où notre excellent Adolphe arrivera sera pour moi un jour bien heureux, et j'en ai si peu qu'en vérité, j'ai le droit de les compter. Celui où je pourrai également vous voir, mon bien cher oncle, sera aussi, certes, l'un des plus beaux et déjà est l'un des plus désirés de ma vie. Espérons qu'il arrivera bientôt, et que la main divine, qui nous a privés de notre mère bien-aimée, ne nous tiendra pas longtemps séparés de notre bon et cher oncle.

Permettez-moi, mon cher oncle, de réclamer, au milieu de vos occupations, une lettre pour nous qui nous annonce la prochaine arrivée de cet Adolphe dont nous sommes jaloux de ne pas être la première famille. Ma bonne mère l'aimait autant que nous; nous ne demandons pas à son père la même faveur, car nous sommes loin d'en être aussi dignes.

Nous avons lu avec un extrême intérêt tout ce que vous avez bien voulu nous envoyer, et ce surtout où nous avons reconnu votre plume exercée. Je compte vous écrire incessamment à ce sujet une longue lettre que les affaires de mon déménagement et mille autres incidents m'ont empêché de rédiger. Je vous dirai seulement que j'ai communiqué votre article sur les antiquités de la Bretagne à des savants, qui n'ont pas été moins frappés des recherches scientifiques que du talent littéraire de l'auteur.

Adieu, mon bon oncle, je vous quitte bien à regret : mais les affaires viennent toujours à la traverse des plaisirs. Je vous embrasse et vous prie de me croire pour la vie votre neveu dévoué,

VICTOR.

Mes frères me chargent de vous exprimer leur respectueux attachement. Mille amitiés à votre chère famille.

Adolphe, fais vite tes paquets[1]!

[1] *Le Figaro*, 17 mai 1886.

Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

7 novembre 1821.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je serais trop honteux pour oser encore vous écrire, si ma conscience n'était apaisée par tous les embarras qui m'ont jusqu'ici empêché de répondre à votre tendre et aimable lettre. Il faut me plaindre pour toutes les douleurs que j'ai éprouvées et tous les ennuis qui m'ont assailli. Pourquoi faut-il qu'après les grandes souffrances de l'âme viennent encore une foule de petits chagrins insipides, de mesquines contrariétés qui ne permettent même pas de se reposer dans le désespoir? J'ai eu bien des dégoûts de ce genre, mon cher et excellent ami (permettez-moi de réclamer ce titre que vous m'avez donné et qui m'est bien précieux); j'ai passé par tous les degrés de cette grande échelle du malheur, et cependant jamais, dans les peines les plus vives comme dans les soucis les plus monotones, je n'ai songé sans une véritable douceur aux consolations de votre amitié, que je mérite si peu et à laquelle je tiens pourtant comme si je la méritais. Les peines domestiques, les affaires de famille tourmentent et aigrissent depuis six mois une plaie qui saignera longtemps. Vous, mon bien-aimé confrère, qui n'avez pas connu ma noble et admirable mère, vous ignorez tout ce que j'ai perdu, mais vous ne pouvez rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je pense que vous ne m'en avez pas voulu un seul instant de ce long silence. Vous êtes si bon, votre indulgence est si délicate et si généreuse que je ne me serais pas justifié, si cette justification n'eût été un épanchement.

Je profite d'une occasion que m'offre notre cher A. Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire;* c'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte. Je suis bien confus de la négligence qui vous a fait attendre si longtemps ces malheureux volumes. J'aurais fait cesser ce retard plus tôt, si j'étais bon à quelque chose; mais je ne suis bon à rien, si ce n'est à vous aimer.

Vous avez sans doute fait de bien jolis vers que je ne connais pas; si vous

étiez assez bon pour m'en envoyer, j'en serais reconnaissant comme d'une faveur et touché comme d'une preuve d'amitié.

Adieu, mon cher confrère, permettez-moi de me croire et de signer

Le plus dévoué de vos amis,
VICTOR.

Mes respectueux hommages, s'il vous plaît, à Madame la comtesse.

Monsieur Alexandre Guiraud[1],
Homme de lettres, à Limours [*Aude*][2].

Paris, 26 novembre [1821].

Vous avez dû penser, mon cher Guiraud, que j'étais bien paresseux ou bien occupé. Je suis affligé de ces deux misères à la fois, et j'espère qu'auprès de vous la dernière excusera la première. Je voudrais, certes, que tous mes jours fussent remplis d'occupations aussi agréables que celle de vous écrire; mais le démon chargé d'éprouver la patience des hommes en a disposé autrement. Hormis quelques moments heureux, celles de mes heures qui ne sont pas marquées par des peines sont assaillies par toutes les insipidités de la vie matérielle. Vous, au moins, vous pouvez vous réfugier chez vos vieux romains, et oublier les petits chagrins présents dans de grandes infortunes passées. Vous ne perdez pas au change, et dans la compagnie de ce grand passé, vous pouvez attendre en paix votre bel avenir; mais moi, mon ami, moi qui ai si peu à espérer et tant à regretter, je n'ai point de port où fuir. Les années s'écoulent toujours, il est vrai, c'est ce qui me console; mais en attendant, si je descends ce grand précipice de la vie, c'est dans un tonneau hérissé de clous.

J'ai cependant eu tort, et je vous en demande pardon, de ne pas vous avoir répondu plus tôt, car ma lettre aurait pu vous être utile, à cause des renseignements que vous désiriez sur le séminaire. J'espère cependant qu'il n'y a pas de temps perdu, autrement, vous me le pardonneriez, vous, mais je ne me le pardonnerais pas. Je viens au fait. Il faut, m'a-t-on dit, que votre jeune lévite obtienne d'abord de son évêque la permission d'entrer

[1] Inédite. — [2] Alexandre Guiraud, poète, auteur dramatique; une de ses poésies, *Le petit Savoyard*, fut célèbre à l'époque.

dans un séminaire autre que celui de son diocèse; si ensuite il s'engage à s'attacher au diocèse de Paris et que ce soit un sujet distingué, il pourra obtenir un quart de bourse, une demi-bourse ou même une bourse entière au séminaire de Saint-Sulpice. Je tiens ces détails de M. le duc de Rohan qui est venu dernièrement passer quelques jours à Paris. C'est un de mes amis intimes et le seul séminariste que je connaisse d'ailleurs. Je ne suis jamais plus heureux que lorsque je puis servir un de mes amis par le moyen d'un autre. N'en déplaise à Montaigne, je crois l'amitié aussi *friande* que la mélancolie.

Je désire vivement, mon cher Guiraud, que ces renseignements vous suffisent et vous satisfassent. Votre *Virginie*[1] m'occupe beaucoup, et votre vilain décemvir ne la convoitait pas, certes, plus que moi. J'espère cependant que le vif intérêt que je lui porte ne la fera pas tuer par son père. Mes norvégiens dorment[2], attendu l'hiver, la session législative et mes affaires domestiques. Je serais bien curieux de lire cet ouvrage de prose dont vous me parlez, je ne doute pas qu'il ne soit empreint de tout votre talent. J'ai rempli toutes vos commissions auprès de nos amis qui m'ont chargé en retour de mille souvenirs pour vous. Nul doute que votre exil ne soit inspiré comme l'exil d'Apollon. Adieu, nous vous attendons bien impatiemment ainsi que vos *Macchabées*[3] que tout le monde admire, même les sots. C'est un beau et vrai triomphe. Adieu, revenez ou répondez-moi vite, et écrivez long.

Votre ami,
V.-M. H.[4]

À Monsieur Trébuchet[5].

Paris, 26 décembre 1821.

Mon cher et excellent oncle,

L'an dernier, à cette même époque, c'était nous qui mêlions aux souhaits et aux espérances de bonheur des paroles de consolation, maintenant c'est nous qui vous en demandons. La Providence a voulu que les deux années

[1] Cette tragédie ne fut représentée au Théâtre-Français que le 28 avril 1827. — [2] L'action de *Han d'Islande* se passe en Norvège. — [3] Victor Hugo parle ici de la lecture des *Macchabées*, tragédie représentée le 14 juin 1822 à l'Odéon. — [4] *Collection Louis Barthou.*

[5] Inédite.

qui viennent de s'écouler fussent fatales à nos deux familles tour à tour et que les jours solennellement consacrés aux joies et aux félicitations ne fussent pour nous que des jours de regret et de commémoration des morts. C'est en effet, mon cher oncle, au retour de ces belles et douces fêtes de famille que ceux-là pour qui le lien de famille est rompu sentent plus vivement que jamais l'isolement de leur cœur et le vide de leur existence. C'est lorsque mille visages rayonnants vous souhaitent et vous prédisent un heureux avenir que l'on se reporte plus douloureusement que jamais vers la félicité passée, à jamais perdue et que d'autres affections remplaceront si difficilement. Hélas! mon bon oncle, pardonnez à ce langage bien triste en un jour si riant; comment fermer l'année qui s'achève sans songer à tout ce qu'elle a entraîné loin de nous de notre bonheur et de nos joies, sans jeter encore un regard sur tous les souvenirs doux et déchirants qu'elle emporte avec elle?... Je crois qu'il n'est plus de bonheur pour nous, si ce n'est dans l'oubli de ce qui était notre bonheur, et cet oubli est-il possible? Pardonnez encore, cher oncle; à cette époque joyeuse toutes les idées lugubres que j'endormais dans la monotonie de la vie habituelle, se sont réveillées d'elles-mêmes et c'est presque malgré moi que je cède au charme pénible de vous en entretenir. Au lieu des vœux de prospérité et des promesses de bon avenir, je ne vous apporte qu'un cœur plein de tristesse et de découragement. Cependant votre sort, à vous, présente mille consolations que je n'aurais pas dû oublier, et en vous parlant comme au frère de notre mère chérie, j'aurais dû me souvenir aussi que je parlais au père d'une jeune famille, remplie d'espérance et de vertu.

Continuez, mon excellent oncle, à la voir prospérer sous vos soins et s'enrichir de vos leçons. Vous êtes digne du bonheur de la paternité, vous qui avez été si digne du bonheur conjugal. Vous avez rempli de félicité la vie de celle qui vous a été si tôt enlevée, vos enfants qui vous restent rempliront de consolation celle que vous êtes destiné à terminer doucement sur la terre au milieu d'eux pour la continuer dans le ciel dans les bras d'êtres aussi chers, de votre épouse et de votre sœur. Agréez ces vœux, ils ne peuvent manquer d'être exaucés. Qu'une nouvelle espérance survive à cette année éphémère; mais elle ne vous abandonnera que pour se changer en bonheur éternel.

Veuillez, mon cher oncle, reporter nos souhaits ardents à toute votre chère famille que nous représentons si faiblement près de notre Adolphe, et croire à l'attachement profond et dévoué de votre neveu respectueux.

VICTOR-M. HUGO.

Nous vous devons mille remercîments pour vos envois obligeants, pour toutes vos délicates et paternelles attentions. Croyez que nous y sommes profondément sensibles. Nous vous remercions comme nous vous aimons[1].

1822.

Monsieur le comte Jules de Rességuier,
à Toulouse.

Monsieur le comte et cher confrère,

Il y a deux mois environ que je vous écrivis et vous envoyai la collection entière du *Conservateur littéraire* par une occasion que notre ami Alexandre Soumet m'avait offerte. Je me justifiais dans cette lettre du long silence auquel mes affaires et mes chagrins m'avaient, bien malgré moi, condamné. J'ignore si vous l'avez reçue et je m'empresse de saisir enfin un moment de calme et de loisir pour m'informer, non de cet envoi qui ne vaut pas la peine de nous occuper plus longtemps, mais de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi, et dont je ne sais, en vérité, laquelle m'est la plus chère. Si vous me le demandiez, je ne pourrais que répondre comme cet enfant : *je les aime le mieux toutes les deux.*

Alexandre[2] qui est toujours malade, ou paresseux, a cependant terminé son *Saül,* que je préfère à sa *Clytemnestre*[3], que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou l'autre de ces belles tragédies, qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier; cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet. Le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

J'enverrai peut-être cette année à l'Académie, pour l'une de ses séances publiques, une ode sur *le Dévouement dans la peste;* au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique.

Et vous, mon cher confrère, que faites-vous au pays des troubadours? Soumet m'a montré des vers charmants que vous lui avez envoyés dernièrement. En ouvrant l'*Almanach des dames,* j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer votre élégie si touchante et si gracieuse, *la Consolation d'une mère;*

[1] *Bibliothèque de Philadelphie.*

[2] Soumet. — [3] *Saül* représenté à l'Odéon le 9 novembre 1822. — *Clytemnestre* jouée au Théâtre-Français, le 7 novembre 1822.

ce qui, avec quelques vers de Soumet, m'a fait pardonner à l'éditeur le mauvais choix des autres morceaux de son recueil.

Votre ami dévoué et indigne confrère et serviteur,

VICTOR-M. HUGO.

P. S. — Me permettrez-vous de vous adresser quelques poëtes qui désirent concourir aux Jeux Floraux et n'ont pas de correspondant? Un bien jeune homme, M. F. Durand[1], auteur du *Jeune poëte mourant,* et envers lequel je crois que l'Académie a au moins beaucoup de sévérité à réparer, m'a fait parvenir une ode pleine de talent, *le Détachement de la terre,* qui, après quelques corrections, sera, selon moi, très digne d'une couronne.

Au reste vous en jugerez, car j'ai pris la liberté de lui donner votre adresse à Toulouse, en attendant que vous me l'envoyiez d'une manière plus précise. Grondez-moi, si j'ai été indiscret, mais aimez-moi beaucoup, je vous aime encore plus.

Paris, le 17 janvier 1822.

Veuillez présenter, s. v. p., mes hommages à madame la comtesse. Alexandre Soumet, qui est souffrant en ce moment, me charge de mille amitiés et souvenirs pour vous. Veuillez, si vous le voyez, me rappeler au bon souvenir de M. Pinaud; je compte lui écrire incessamment.

À Madame Delon.

[Janvier 1822.]

Madame,

J'ignore si votre malheureux Delon est arrêté. J'ignore quelle peine serait portée contre celui qui le recélerait. Je n'examine pas si mes opinions sont diamétralement opposées aux siennes. Dans le moment du danger, je sais seulement que je suis son ami et que nous nous sommes cordialement embrassés il y a un mois. S'il n'est pas arrêté, je lui offre un asile chez moi; j'habite avec un jeune cousin qui ne connaît pas Delon. Mon profond attachement aux Bourbons est connu; mais cette circonstance même est un motif de

[1] Durand, poète, fit aussi de la critique littéraire; il signait de plusieurs pseudonymes : Durangel, Holmondurand, Durand-Vandraulmon. Latiniste distingué, il fut membre de plusieurs académies de province.

sécurité pour vous, car elle éloignera de moi tout soupçon de cacher un homme prévenu de conspiration, crime dont j'aime d'ailleurs à croire Delon innocent. Quoi qu'il en soit, veuillez, madame, lui faire parvenir cet avis, si vous en avez quelque moyen. Coupable ou non, je l'attends. Il peut se fier à la loyauté d'un royaliste et au dévouement d'un ami d'enfance.

En vous faisant cette proposition, je ne fais qu'accomplir un legs de l'affection que ma pauvre mère vous a toujours conservée. Il m'est doux dans cette triste circonstance de vous donner cette preuve du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc. [1].

À Monsieur le général Hugo,
à sa terre de Saint-Lazare près Blois.

11 avril 1822.

Mon cher papa,

Depuis hier nous sommes dans la désolation. Il y a bien longtemps qu'Eugène était tout à fait changé pour nous. Son caractère sombre, ses habitudes singulières, ses idées bizarres avaient mêlé de cruelles inquiétudes aux dernières douleurs de notre mère bien-aimée. Si nous n'avions mené une vie aussi paisible et aussi simple, on eût pu croire que quelque chose de violent se passait en lui. Depuis la perte de notre pauvre mère il avait cessé de témoigner à ses frères et à ses amis aucune affection. Avant-hier enfin il a disparu, nous laissant un billet froid et laconique où il nous annonce que *des évènements imprévus l'obligent à partir à l'instant même,* et où il nous fait pressentir *qu'un jour il reviendra.* Nous nous perdons en conjectures et en recherches; depuis longtemps nous remarquions qu'il sortait à des heures extraordinaires, nous empruntait notre argent, souvent en revenant plusieurs fois en demander dans la même journée, qu'il écrivait des lettres cachées pour ses frères qui n'avaient point de secret pour lui.

Pourquoi faut-il que ce dernier acte de folie nous force à te révéler ce que nous aurions voulu te laisser toujours ignorer, afin de t'épargner au moins celle-là d'entre les souffrances de notre mère? Mais après avoir attendu son retour vingt-quatre heures, il est de notre devoir de t'informer de cette disparition déplorable. Nous t'en supplions, mon cher papa, songe que ce pauvre Eugène est encore plus à plaindre que nous; quelques mots de son billet nous font craindre qu'il ne t'écrive une lettre qui serait marquée au coin de la plus inexplicable ingratitude si elle n'était dictée par la démence.

[1] Mme Victor Hugo. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — C'est de cette lettre qu'il est question dans les *Lettres à la Fiancée,* page 97.

Rappelle-toi, mon cher papa, toute ta tendresse de père, toute ton indulgence d'ami; Eugène a un excellent cœur, mais la position incompréhensible où il paraît placé le force à chercher des prétextes bons ou mauvais pour colorer sa conduite. Peut-être ton fils, qui semble avoir été entraîné par des liaisons funestes, sortira-t-il pur et honorable de l'abîme où nous le croyons tombé. Mais alors pourquoi ne nous avoir laissé en partant aucune trace d'affection? Suspendons notre jugement, mon cher papa; Eugène a un bon cœur, il reconnaîtra sa faute; en attendant, plaignons-le et plains-nous comme nous te plaignons. En attendant ta réponse, nous t'embrassons tendrement. Peut-être va-t-il revenir et nos bras comme les tiens lui seront ouverts.

Tes fils désolés et respectueux,

VICTOR, A. HUGO[1].

Monsieur l'abbé F. de Lamennais[2],
à la Chesnaie, près Dinan (*Côtes-du-Nord*).

Paris, 17 mai.

Je voulais, mon respectable ami, vous envoyer avec ma réponse le recueil d'odes que je publie en ce moment; mais l'imprimerie tarde un peu, et je sens le besoin de vous dire combien votre dernière lettre m'a apporté de joie et de consolation. Je me décide donc de vous écrire sans attendre mon volume, qui viendra toujours d'ailleurs assez tôt.

J'éprouve un grand charme à voir votre âme si forte et si profonde dans vos ouvrages devenir si douce et si intime dans vos lettres; et quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, en vérité je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime, et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente je reçois de vos nouvelles. Il me semble, quand je lis une de vos lettres, que c'est la consolation qu'il fallait précisément à la souffrance que j'éprouve dans le moment même. Les paroles de l'amitié sont si puis-

(1) LOUIS BARTHOU. — *Le Général Hugo.*

(2) Lamennais, ordonné prêtre en 1816, débuta dans la littérature par un succès : *Essai sur l'Indifférence en matière de religion;* mais plus tard son libéralisme croissant, ses écrits à tendance républicaine inquiétèrent le pouvoir; en 1830 il fonda, avec Lacordaire, le journal *l'Avenir* qui révolutionna le monde catholique. Le pape désapprouva les doctrines de Lamennais qui fut alors abandonné de tous ses amis. En 1834 il cessa toute fonction sacerdotale et publia *Les paroles d'un croyant.* En 1848, il fut élu représentant du peuple et siégea à l'extrême gauche. Il mourut pauvre, en 1854. Le duc de Rohan mit en 1821 Lamennais en relations avec Victor Hugo dont il fut le confident plus que le confesseur. Leur correspondance, très amicale, se poursuivit, fréquente, jusqu'en 1851. Voici, à notre connaissance, les dernières lignes que Lamennais adressa à Victor Hugo en décembre 1851 : « Vous êtes des héros sans moi. J'en souffre. J'attends vos ordres. Tâchez donc de m'employer à quelque chose, ne fût-ce qu'à mourir. » *Histoire d'un crime. Troisième journée.*

santes qu'elles soulagent toutes les douleurs dans tous les instants. Simples et tendres, elles sont comme le remède unique et universel des maladies de l'âme. Et avec qui doit-on mieux sentir cette vérité qu'avec un ami tel que vous? Vous m'avez confirmé dans cette conviction qui m'est venue depuis longtemps, c'est qu'un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son âme.

Je vous remercie bien vivement de la correction que vous m'avez indiquée[1]. Vous verrez dans mon volume si je suis docile. Je regrette seulement que vous n'ayez pas été plus sévère et que vous n'ayez pas écouté plus souvent en lisant ces deux odes votre goût excellent. Vous m'auriez certainement aidé à faire disparaître bien des taches et ce serait une reconnaissance de plus que je vous devrais. Au reste, vous verrez dans ce recueil, aux nombreuses corrections que j'ai faites, que j'ai eu l'intention de rendre ces ouvrages le moins imparfaits possible; et cette intention me suffira, j'en suis sûr, auprès de vous. L'intérêt que vous prenez à mes affaires à la maison du roi m'a également vivement touché. J'ai en ce moment l'assurance que les promesses dont on me berce depuis si longtemps seront réalisées avant six semaines. J'attends avec impatience ce moment qui fixera mon avenir et me permettra de songer à vivre et à être heureux. Il faut souvent tant de circonstances matérielles pour réaliser le rêve le plus pur et le plus idéal.

Adieu, cher et illustre ami, écrivez-moi, vos lettres me font tant de bien! et mêlez quelquefois mon souvenir à vos pensées et mon nom à vos prières.

VICTOR.

Parlez-moi, de grâce, du point où en est le troisième volume de votre admirable ouvrage[2].

Monsieur le général Hugo
à sa terre de Saint-Lazare, près de Blois.

Paris, 4 juillet.

Mon cher papa,

Je mettais à suivre la demande de la Société[3] autant d'activité que le bureau des belles-lettres y mettait de lenteur. Enfin, il y a quelques

[1] « Je vous demande une correction dans un seul vers :

Qu'il s'épure à ces eaux *où s'épura Dieu même.*

Cette dernière pensée n'est pas exacte, vous le voyez bien. Dieu, qui est la pureté même, ne peut en aucun sens *s'épurer.* Si le vers le permettait j'aimerais mieux : *que sanctifia, que féconda Dieu même.* Mais vous trouverez aisément ce qu'il convient de substituer. » (*Lettre de Lamennais, 21 avril 1822.*) — [2] *Essai sur l'Indifférence en matière de religion.* — *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[3] Société d'émulation, fondée à Blois, dont le général faisait partie et qui avait besoin de l'autorisation ministérielle.

jours, M. de Lourdoueix[1] m'annonça qu'il fallait m'adresser aux bureaux de M. Franchet[2], c'est-à-dire à la police générale; il me demanda en outre la liste des membres que je ne pus lui donner; puis il ajouta que, du reste, puisqu'elle était recommandée par moi, la Société de Blois était sans doute composée de manière à ne pouvoir inquiéter le gouvernement. Je crus pouvoir lui en donner l'assurance et il me dit que très probablement, dans le moment de troubles où nous sommes, l'approbation de l'autorité dépendrait de la composition de la Société. Je me rendis d'après son indication aux bureaux de la direction de la police, où l'on me promit de faire des recherches. Hier j'y suis retourné et le chef de bureau auquel a dû être renvoyée la demande (qui est je crois celui de l'*ordre*) m'a déclaré l'avoir cherchée en vain et n'en avoir jamais entendu parler. Il paraît donc qu'elle s'est égarée de l'un à l'autre ministère. Il m'a conseillé d'en faire expédier sur-le-champ une autre accompagnée de la liste de MM. les membres et des statuts; car c'est d'après ces pièces que doit décider le ministre, lequel, m'a-t-il dit, accorde très difficilement ces sortes de demandes dans l'instant de crise où nous sommes. Je m'empresse de te rendre fidèlement compte de tous ces détails, cher papa, afin que tu te consultes sur ce que tu veux faire. Tu me trouveras toujours prêt à te seconder de tout mon faible pouvoir.

D'après ton désir, je suis retourné chez M. le général d'Hurbal[3] que je n'ai point trouvé chez lui. J'ai demandé son adresse à Meudon, et j'irai, quoiqu'on m'ait dit qu'il était assez difficile de le rencontrer parce qu'il fait de fréquentes excursions.

Puisque l'eau de Barèges te fait du bien, je te prie d'en continuer l'usage. Il faut espérer que les palpitations dont tu te plains disparaîtront tout à fait avec du repos et du bonheur.

Pour moi, mon bon et cher papa, je vois le moment du mien approcher avec la fin de mes affaires aux ministères; mon impatience est grande, et tu le comprendras. Quand j'aurai tout reçu de toi, comment pourrai-je m'acquitter?

Je croyais t'avoir dit qu'Eugène n'avait d'autre ressource que la pension que tu lui fais, en attendant qu'il s'en soit créé par son travail; c'est pour cela que je le recommandai si souvent à ta générosité. Nul doute qu'en se refroidissant, il ne sente toute la reconnaissance qu'il te doit.

Nous supporterons encore le sacrifice que la nécessité t'oblige de nous faire supporter[4]. Nous ne doutons pas que, puisque tu le fais, c'est que tu ne peux autrement.

[1] Directeur des Beaux-Arts, Sciences et Lettres au ministère de l'Intérieur. — [2] Directeur de la police. — [3] Ami du général Hugo qui avait envoyé à Victor une lettre de recommandation pour lui. — [4] Il s'agit d'une retenue sur la pension que le général servait à ses fils.

Adieu, cher papa, j'attends avec impatience ton poëme[1] et les conseils que tu m'annonces. Je te remercie vivement de toute la peine que je te cause. Ils pourront m'être fort utiles pour ma seconde édition à laquelle je vais bientôt songer, car celle-ci s'épuise avec une rapidité que j'étais loin d'espérer. Crois-tu qu'il s'en vendrait à Blois?

Le papier me manque pour te parler de mes grands projets littéraires, mais non pour te renouveler la tendre assurance de mon respect et de mon amour. Je t'embrasse.

Ton fils soumis,
VICTOR.

J'ai envoyé au colonel[2] un exemplaire avant d'avoir reçu ta lettre[3].

Monsieur le général Hugo,
à sa terre de Saint-Lazare, près Blois[4].

Paris, 18 juillet 1822.

Mon cher papa,

Je suis dans la joie, et je m'empresse de t'écrire pour que tu sois heureux de mon bonheur, toi qui y as contribué, toi à qui il est réservé de l'achever. J'ai enfin obtenu mon traitement académique. Le Roi m'accorde, ainsi qu'à mon honorable confrère, M. Alex. Soumet, une pension de 1.200 francs sur sa cassette. Je te transmets cette heureuse nouvelle *sous le secret,* parce qu'une autre pension va m'être incessamment donnée au ministère de l'Intérieur (j'en ai l'assurance positive de M. de Lourdoueix) et qu'il serait à craindre que la publicité de l'une ne gênât l'émission de l'autre. Reçois donc ici, mon bien cher papa, tous les remerciements de ton fils pour ce que tu as fait pour lui dans cette occasion et pour ce que tu vas faire encore; car c'est maintenant que j'attends tout de ton cœur et de ta bonté.

Oui, cher papa, le moment que dans ta tendresse pour moi, tu as appelé comme moi de tous tes vœux et hâté de tous tes efforts, est venu. Je sais bien que ta sollicitude paternelle va me représenter ici que 1.200 francs ne suffisent pas pour tenir une maison; mais il faut ajouter à ces 1.200 francs une somme au moins égale, produit de mon travail annuel; ensuite, mon cher papa, mon intention n'est pas de tenir maison. J'ai la certitude que, sitôt que tu auras fait connaître tes désirs à M. et Mme Foucher, ces bons

(1) *La Révolte aux enfers.* — (2) Louis Hugo, frère du général, résidait à Tulle, où il mourut en 1853. Il commanda les départements du Cantal et de la Corrèze. — (3) *Bibliothèque municipale, Blois.*

(4) Inédite.

parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux; leur logement s'y prête à merveille, et tu sentiras maintenant, cher papa, que vivant comme une seule famille et un seul ménage, 2.400 francs seront plus que suffisants pour l'entretien de tes enfants. Joins à cela, ce qui doit achever de lever toute difficulté, que cet arrangement pourra durer jusqu'à ce que mes revenus, accrus par l'extension de mon travail et la pension qui m'est promise si positivement au ministère de l'Intérieur, me permettent d'avoir ma maison et mon ménage. Tu vois, mon cher papa, combien toute inquiétude est désormais impossible, et je suis certain que tu seras aussi heureux que moi-même de la félicité que va m'apporter ta prochaine lettre.

Tu écriras sans doute aussi en même temps à l'excellent monsieur Foucher dont les favorables dispositions me sont connues et qui n'attend plus qu'un mot de toi. C'est une famille, mon cher papa, à laquelle tu t'applaudiras en tout temps d'avoir associé la tienne.

Adieu, mon cher et bon papa, j'espère que ta santé s'améliore toujours, m'en donner l'assurance dans ta prochaine lettre, ce sera ajouter un bonheur à la félicité que va te devoir

Ton fils tendre, respectueux et reconnaissant,
VICTOR.

Nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Les nouvelles recherches que je viens de faire relativement à la Société de Blois ont été infructueuses. Mande-moi tes intentions à cet égard[1].

À Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

20 juillet 1822.

Vous devez bien m'en vouloir, cher ami, de n'avoir reçu que mon recueil[2], quand je vous promettais les vers ravissants de Michol, mais vous savez un peu comme est notre Alex. Soumet; il fait d'admirable poésie et ne se doute pas que ses amis puissent en être avides. Maintenant il est à Passy et moi à Gentilly, il court sans cesse à cause des répétitions de sa *Clytemnestre,* la Muse seule sait où le trouver. Moi, je me lasse d'attendre pour vous écrire ces vers tant de fois promis, et je vous écris. Prenez donc cette lettre en patience, en attendant la prochaine qui vous apportera sans doute avec elle son absolution poétique. Votre ode charmante a vu le jour

[1] *Collection Louis Barthou.* — [2] *Odes et Poésies diverses.*

dans les *Annales* et j'ai été aussi confus de votre amitié que fier de votre talent.

Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil; ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. En attendant, le volume se vend bien, au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une nouvelle édition.

Adieu, mon excellent Jules, mon bien cher ami. Pardon de vous envoyer ainsi coup sur coup des vers et de la prose. Je voudrais bien être à même de ne rien vous envoyer, je vous embrasserais bien tendrement.

VICTOR.

Au général Hugo.

Paris, 26 juillet.

Mon cher papa,

Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance. Je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. Je sors de chez M. de Lourdoueix; il doit sous très peu de jours me fixer un terme précis; alors je montrerai ta lettre à M. et Mme Foucher[1]. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout! Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère!

Je doute, pour ce qui concerne la pension que je viens d'obtenir de la maison du roi, qu'on me rappelle le trimestre de juillet; alors elle ne

[1] À sa réponse à la lettre de son fils (18 juillet), le général avait joint la demande officielle adressée à M. et Mme Foucher; il en avait laissé la date en blanc, afin, disait-il à Victor, « de te laisser maître d'attendre la nouvelle faveur que l'on te promet ». (22 juillet.) Voici un extrait de la demande en mariage :

« ... L'état dans lequel j'ai parcouru ma longue carrière ne m'a pas permis autant qu'à vous de connaître bien mes enfants et leurs qualités. Je connais à Victor une sensibilité exquise, un excellent cœur, et tout me porte à croire que ses autres qualités morales répondent à celles-là. C'est ce cœur, ce sont ces qualités que j'ose mettre aux pieds de votre aimable fille. Victor me charge de vous demander la main de cette jeune personne dont il prétend faire le bonheur et dont il attend le sien... Déjà, pour aplanir les premières difficultés, il s'est avec une distinction rare ouvert seul une carrière brillante, il s'est en quelque sorte doté pour offrir à mademoiselle votre fille un état convenable, des espérances et un avenir, vous connaissez ce qu'il est et ce qu'il a. Si des temps plus heureux permettaient l'accomplissement du traité de mai 1814, si la commission mixte des séquestres et indemnités donnait enfin des conclusions que le gouvernement adoptât, Victor recevrait de son père les moyens de monter modestement sa maison...

« Aussitôt que j'aurai reçu votre réponse, si elle est telle que je me plais à l'espérer, j'adresserai à Victor le consentement voulu par l'article 76 du Code Civil. » (Mme VICTOR HUGO. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

courrait qu'à dater du 1er octobre, ce qui remettrait mon bienheureux mariage à la fin de septembre; c'est bien long, mais je me console en pensant que mon bonheur est décidé. Quand l'espérance est changée en certitude, la patience est moins malaisée. Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille!

J'attends toujours impatiemment ton poëme, et je ferai des exemplaires du *Journal de Thionville* l'usage que tu m'indiques[1]; un espagnol nommé d'*Abayma,* qui m'est venu voir hier, m'a parlé de mon père de manière à m'en rendre fier, si je ne l'avais pas déjà été.

Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle[2], n'ayant pas l'honneur de la connaître. J'ai pour elle le respect que je dois à la femme qui porte ton noble nom; c'est donc sans aucune répugnance que je te prierai d'être mon interprète auprès d'elle; je ne crois pouvoir mieux choisir. N'est-il pas vrai, mon excellent et cher papa?

Adieu, pardonne ce griffonnage, c'est ma reconnaissance, c'est ma joie qui me rendent illisible. Adieu, cher papa, porte-toi bien et aime ton fils heureux, dévoué et respectueux.

VICTOR.

Je tâcherai de remettre en personne ta lettre au général d'Hurbal. Je renouvelle mes démarches pour la Société de Blois.

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de tous les travaux auxquels le bonheur va me permettre de livrer un esprit calme, une tête tranquille et un cœur content. Tu seras peut-être satisfait; c'est au moins mon plus vif désir[3].

Au général Hugo.

Mon cher papa,

Au moment où je commence cette lettre, on m'apporte l'argent du mois. Les 36 francs qui y sont joints seront remis aujourd'hui même à leur destination. Les exemplaires de l'intéressant *Journal de Thionville* que tu destinais à l'Académie des Sciences et au rédacteur du *Dictionnaire des Généraux français,* sont déjà parvenus à la leur.

J'ai reçu en même temps que ta dernière lettre un paquet de M. le

[1] Le général priait son fils d'en adresser un exemplaire à l'Académie des Sciences. — [2] « Il faudra, mon bon ami, quand il en sera temps, que mon consentement soit accompagné de celui de mon épouse actuelle dont j'aurais adressé les compliments à M. et Mme Foucher sans les préventions qu'on a établies contre elle. » (22 juillet.) — [3] *Bibliothèque municipale de Blois.*

Secrétaire de la Société de Blois. J'aurai l'honneur de lui répondre directement dès que les nouvelles démarches que je viens d'entreprendre m'auront donné un résultat quelconque. Il est tout simple, cher papa, que j'apporte beaucoup de zèle à cette affaire : tu y prends intérêt.

Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poëme; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents, tels que

Et vendre à tout venant le pardon que je donne,

et des peintures pleines de verve et d'esprit, comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. Plusieurs de mes amis, qui sont en même temps de nos littérateurs les plus distingués, portent de ton ouvrage le même jugement que moi. Tu vois donc, bien cher papa, que je ne suis pas prévenu par l'amour profond et la tendre reconnaissance que je t'ai vouée pour la vie.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Paris, 8 août.

Je crois en vérité M. le général d'Hurbal *introuvable*. J'ai été à Meudon *inutilement*. J'espère être plus heureux un de ces jours.

J'attends toujours un mot de M. de Lourdoueix qui ne peut se faire attendre maintenant que la session est presque finie.

Encore un mot, cher papa, malgré l'heure de la poste qui me presse, je ne puis m'empêcher de te dire combien il m'a semblé remarquable que tu aies mis si peu de temps à faire ton joli poëme; — parle-moi de ta santé, de grâce, dans ta prochaine. — Ce projet d'aller passer les vendanges près de toi était charmant, j'y ai reconnu toute ta bonté [1]; mais il faudra remettre ce bonheur à l'année prochaine; rien alors ne l'entravera [2].

Au général Hugo.

Mon cher papa,

Il y a déjà longtemps que j'aurais répondu à ta bonne et chère lettre, si je n'avais désiré te marquer en même temps le résultat définitif de mes démarches pour la Société de Blois. Il n'est pas tel que tu le désirais, et

[1] « ...Si ton mariage avait pu se faire avant le 1er septembre, je t'aurais engagé à venir passer ici avec ta femme le temps des vendanges. » (*Lettre du général Hugo, 31 juillet 1822.*) — [2] *Bibliothèque municipale de Blois.*

c'est une peine qui se mêle au plaisir de t'écrire. Tu sais que le dossier de la Société fut renvoyé (selon l'usage, à ce qu'il paraît), dans les bureaux de la direction générale de la police. Après plusieurs démarches dans ces bureaux, j'obtins enfin il y a quelque temps cette réponse de M. Franchet, que *le gouvernement ne jugeait pas à propos d'accorder en ce moment aucune autorisation de ce genre;* que d'ailleurs la Société de Blois n'étant composée en ce moment que de quatorze membres pouvait se passer de cette autorisation, laquelle ne lui deviendrait nécessaire qu'autant qu'elle en porterait le nombre au delà de VINGT; cette réponse me fut donnée comme irrévocable. Sentant néanmoins ce qu'elle avait de peu satisfaisant pour la Société j'ai voulu avant de te l'envoyer remonter jusqu'au ministère de l'Intérieur, qui n'a fait que confirmer d'une manière définitive la réponse du directeur de la police. Je me hâte donc, bien à regret, de t'en faire part. Je pense du reste, mon cher papa, que la Société ne doit pas se décourager. L'obstacle opposé par le gouvernement passera avec les évènements qui le font naître, et d'ailleurs si jamais M. de Chateaubriand arrivait au ministère, je ne désespérerais pas de le faire lever, pour peu que tu le désirasses encore. J'aurais alors, par le moyen de cet illustre ami, un peu plus de crédit. Veuille, je te prie, mon cher papa, transmettre tous ces détails à M. le Secrétaire de la Société, auquel j'aurais eu l'honneur d'écrire, si, selon mon vif désir, j'avais eu de bonnes nouvelles à lui annoncer. Pour ne rien te cacher, je te dirai très confidentiellement que MM. les députés, qui s'étaient chargés d'appuyer la demande, ne l'ont fait que très faiblement. Pour moi, j'ai fait bien des pas et des démarches inutiles; mais je n'en aurais, certes, aucun regret, si j'avais réussi.

Maintenant, cher papa, c'est toi que je vais importuner. Tout annonce que mes affaires à l'Intérieur vont enfin se terminer, et que mon bonheur va commencer. Mais il me faudra mon acte de naissance et mon extrait de baptême. Je m'adresse à toi, mon bon et cher papa; ne connaissant personne à Besançon, je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ces deux papiers; ta bonté inépuisable est mon recours. Je voudrais les avoir dès à présent, car si j'attendais encore, je tremblerais qu'ils n'apportassent du retard à cette félicité qui me semble déjà si lente à venir. Moi qui connais ton cœur, je sais que tu vas te mettre à ma place; pardonne-moi de te causer ce petit embarras. Tu nous avais envoyé, il y a quatre ans, nos actes de naissance; mais en prenant nos inscriptions de droit, nous avons dû les déposer au bureau de l'École selon la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

Adieu, cher et excellent papa; l'offre que tu me fais dans ta charmante

lettre de m'envoyer des vues de Saint-Lazare, dessinées par toi, me comble de joie et d'une douce reconnaissance. Il me serait bien doux de pouvoir placer des ornements aussi chers dans l'appartement qui sera témoin de mon bonheur. Réalise, je t'en prie, cette promesse à laquelle j'attache un si haut prix. Réponds-moi le plus tôt possible, et parle-moi beaucoup de ta santé, de tes occupations, et de ton affection pour tes fils, que peuvent à peine payer tout le respect et tout l'amour de ton

VICTOR.

Paris, 31 août 1822.

Mon bon oncle Louis m'a écrit pour un objet qui le concerne et dont M. Foucher s'occupe activement. Je lui transmettrai la réponse dès que je l'aurai.

Nous t'embrassons tous ici bien tendrement; je pense que tu lis à Blois les journaux qui parlent de mon recueil; si tu le désires, je t'enverrai ceux qui me tombent entre les mains. Je lis et relis ton joli poëme de *la Révolte aux Enfers*. Parle-moi, je te prie, de ce que tu fais en ce moment; tu sais combien cela m'intéresse et comme fils et comme littérateur. Pardonne à mon griffonnage; je t'écris avec une main malade; je me suis blessé légèrement avec un canif; ce ne sera rien. Adieu, cher papa, je t'embrasse encore [1].

À Monsieur l'abbé de Lamennais,
à la Chesnaie.

1er septembre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami; je vais être heureux : il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici, cher ami, de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi,

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par les premières afflictions de la jeunesse.

Je vous ai dit plusieurs fois, mon noble ami, que s'il y avait quelque dignité et quelque chasteté dans ma vie, ce n'était pas à moi que je le devais. Je sens profondément que je ne suis rien par moi-même. Je tâche de n'être pas indigne de la mère que j'ai perdue et de l'épouse que je vais obtenir. Voilà tout. Quelque chose me dit au fond du cœur, mon ami, que vous me comprendrez. Il me semble que je vous comprends si bien!..

VICTOR-M. HUGO.

Au général Hugo.

Paris, 13 septembre 1822.

Mon cher papa,

M. de Lourdoueix m'ayant donné sa parole d'honneur que ma pension de l'Intérieur me serait assignée durant l'administration intérimaire de M. de Peyronnet [1], j'ai remis ta lettre à M. Foucher, et tu as dû recevoir sa réponse. Nous n'attendons plus que ton consentement légalisé.

Cher papa, n'attribue le silence d'Abel qu'à la multiplicité de ses occupations; je lui ai communiqué ta lettre, et il va s'empresser de dissiper lui-même un doute affligeant pour ton cœur.

Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

Nous sommes au 13, mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des Messageries. Mais je t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

Adieu, mon excellent père; je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardents pour te voir et te voir bien portant.

Ton fils tendre et respectueux,
VICTOR [2].

[1] Garde des sceaux. — [2] *Bibliothèque municipale de Blois.*

Au général Hugo.

Paris, 18 septembre 1822.

Mon cher papa,

Je te réponds courrier par courrier pour te remercier de l'attestation que tu m'envoies, et te prier de mettre autant de célérité à me faire parvenir ton consentement notarié. Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre pour un motif impérieux (entre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain 22; elle se terminera le dimanche 6 octobre; mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile, et il faut que, le 6 octobre, on ait reçu à notre paroisse de Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse. Le rachat des bans coûte *cinq* francs ici, on m'assure qu'il doit être moins cher encore à Blois. Tu sens, mon cher papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras; il s'agit de plus encore, c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais assez ton cœur pour ne plus insister.

Je suis tout à fait en règle; j'ai fait lever sur l'extrait de naissance déposé à l'École de droit une copie notariée qui vaut l'original; quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles; le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffira également pour les formalités religieuses. Les nom et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont Adèle Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au Ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

Nous avons tous bien vivement regretté ici, mon cher et excellent papa, que cet accident arrivé à ton [1] nous privât du bonheur de te voir prendre part et ajouter par ta présence à tant de félicité. Il est inutile de

[1] Mot illisible.

de te dire combien ton absence me sera pénible; mais je me dédommagerai quelque jour, j'espère, d'avoir été si longtemps sevré de la joie de t'embrasser.

Il est malheureux encore, cher papa, que cet accident te prive de contribuer aux sacrifices que vont faire M. et Mme Foucher. Je ne doute pas qu'il n'y a que l'absolue nécessité qui puisse t'imposer cette économie, et je suis sûr que ton cœur en sera le plus affligé. Tâche cependant de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré. Tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur pension. N'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit, et donne-lui, si tu le peux, cette nouvelle preuve de tendresse généreuse et paternelle. Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins; à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas, sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles je parviendrai peut-être à les couvrir. Le travail ne me sera plus dur désormais : je vais être si heureux!

Permets-moi, en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse[1].

Adieu, pardonne à ce griffonnage et reçois l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR.

J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies; je suis né le 26 février 1802 et non 1801.

M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font quand je t'amènerai ta fille.

Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre, et dans peu les frais seront couverts. C'est une chose étonnante dans cette saison[2].

[1] Cette démarche ne fut pas faite à temps, comme le prouve cet extrait de la lettre de Victor Hugo publié par E. DUPUY, *La Jeunesse des romantiques* :

« 3 octobre 1822 ... En prévoyant combien je serais contrarié du retard que tu m'annonces, tu ne t'es pas trompé. Je m'empresse aujourd'hui de t'écrire quelques mots pour te prier très instamment de faire au moins en sorte que le certificat de publication des bans m'arrive vendredi matin (11 octobre) avant onze heures. Le jour du mariage est fixé au lundi 12, et toutes les raisons que je t'ai détaillées déjà empêchent qu'il ne soit retardé d'un jour. Je recommande tout cela à cette diligence qui me prouvera ta tendresse et je finis en t'embrassant.

« Ton fils soumis et respectueux. VICTOR. »

[2] *Bibliothèque municipale de Blois.*

À Adolphe Trébuchet,
à Nantes.

23 septembre 1822.

C'est la grossesse de Mme Foucher, mon bon Adolphe, qui a tant retardé cette réponse; je reculais de jour en jour, afin de pouvoir te marquer son heureuse délivrance. Après avoir souffert six longues semaines, elle est enfin accouchée hier très laborieusement d'une petite fille qui a de grands yeux noirs. Cette bonne Mme Foucher a déployé un courage aussi grand que ses souffrances, et ce n'est pas peu dire. Elle va aujourd'hui très bien ainsi que l'enfant. Je ne doute pas, mon cher ami, que ces détails sur une famille que tu aimes et qui te le rend bien t'intéressent; c'est pourquoi je m'empresse de te les mander.

J'espère avoir très incessamment une autre nouvelle à t'annoncer, et je ne doute pas que mon père et mes frères de Nantes soient heureux de mon bonheur. Il me semble qu'il s'accroîtra quand je sentirai qu'ils le partagent.

J'ai reçu, il y a deux ou trois jours, mon ami, le numéro du *Journal de Nantes* où ton excellent père parle des *Romances espagnoles*[1]. Abel, qui écrira à ton papa pour le remercier, me charge de lui témoigner, en attendant, avec quelle reconnaissance il a lu cet article plein de bienveillance et de grâce. Je ne saurais te dire, pour moi, combien je suis sensible à tout ce que mon oncle chéri fait pour moi. L'article qu'il me promet sur mes Odes sera certainement le plus précieux pour mon cœur, et je sais d'avance que j'y retrouverai, avec toute son indulgence et toute sa tendresse, tout l'esprit, toute l'élégance qui distinguent son style. Cache à ton papa cette phrase de ma lettre, car on pourrait m'accuser d'influencer mon juge, quand je ne fais que dire des vérités.

Parlons de toi, cher Adolphe; le tableau, que tu m'envoies, de tes plaisirs, m'a ravi, j'ai été un moment de toutes tes joies. Un jour viendra où je n'aurai pas besoin que tu me les racontes dans tes lettres, pour les partager.

M. de Lamennais, que ses affaires ont amené pour quelques jours à Paris, m'a fait promettre que j'irais l'an prochain en Bretagne : je l'avais déjà promis à d'autres. Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lokmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les voir avec cet illustre ami ajouterait sans doute au grand attrait du voyage; mais je voudrais bien aussi les voir avec toi.

[1] Abel Hugo : *Romances historiques, traduites de l'espagnol.*

Pour moi, cher ami, mes affaires avancent, et j'espère bien que la première quinzaine d'octobre ne se passera pas sans m'apporter toute la félicité de ma vie. Réjouis-toi avec moi, Adolphe, tu me retrouveras bien heureux. Dis à mon cher oncle combien tout ce qu'il m'écrit de tendre et de touchant m'a pénétré; dis à toute la famille combien je l'aime, combien il me tarde de la voir. Tu sais tout cela, toi, autrement que par lettres.

Adieu, mes frères t'embrassent comme moi; ils attendent impatiemment ta lettre. Amuse-toi toujours beaucoup et pense parfois un peu à ton frère de Paris.

VICTOR.

P. S. — J'ai fait mettre dans les *Lettres Champenoises* du 21 août une nouvelle annonce d'*Anne de Bretagne*. Quand la 2e édition de cette excellente notice me sera parvenue, je la ferai annoncer dans les journaux. Mille tendresses chez toi. M. et Mme Foucher et nos amis te disent une foule de choses affectueuses, porte-toi bien et amuse-toi bien. Adieu, adieu[1].

Au général Hugo.

Paris, 19 octobre 1822.

Mon cher papa,

C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité; reçois donc pour la troisième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude.

Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles; maintenant même tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Mon angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait, mais maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi.

Permets-moi, en terminant cette trop courte lettre, mon cher et excel-

[1] *Le Figaro*, 26 mai 1886.

lent papa, de te recommander les intérêts de mes frères; je ne doute pas que tu n'aies déjà décidé en leur faveur, mais c'est uniquement pour hâter l'exécution de cette décision que je t'en reparle.

Adieu donc, cher papa, je me sépare de toi avec regret; c'est pourtant une douceur pour moi que de t'assurer encore de l'amour respectueux et de l'inaltérable reconnaissance de tes heureux enfants.

VICTOR.

Mes deux frères t'embrassent tendrement. Mon beau-père et ma belle-mère ont été très sensibles à ta lettre; je crois que M. Foucher te répondra bientôt; il s'occupe des intérêts de mon oncle Louis au ministère de la Guerre [1].

À Monsieur Pinaud.

Paris, 24 octobre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Votre aimable lettre est venue me surprendre doucement dans un moment de bonheur. J'ai toujours attaché aux preuves de votre bienveillante amitié un bien grand prix, et dans l'instant où j'en ai reçu ce dernier témoignage, il m'a fait d'autant plus de plaisir que c'était comme si quelque chose de vous, monsieur et cher ami, assistait à ma félicité.

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que moi que je suis marié, que je viens d'unir ma vie à la plus douce, à la plus angélique et à la plus adorée des femmes. Vous avez contribué à ce que vous voulez bien appeler mes succès, vous avez pris part à mon malheur, je ne doute pas que vous ne ressentiez également toute ma joie.

Je suis heureux que la lecture de ce recueil vous ait présenté quelque intérêt, et plus heureux encore de la conformité de sentiments que vous me manifestez avec tant de grâce. J'espère, quand la deuxième édition de ces Odes paraîtra, ce qui ne tardera pas, sans doute, qu'elles seront moins indignes de votre attention, monsieur, et de celle de tous les hommes éclairés dont j'ambitionne le suffrage.

Je sais que M. de Rességuier est à Paris depuis quatre ou cinq jours; il est venu me voir et j'ai été assez maladroit et assez malheureux pour être

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

absent de chez moi dans ce moment-là. Je compte néanmoins le voir bientôt, et je remplirai avec bonheur votre commission près de lui.

En attendant les détails que cet aimable confrère vous donnera sans doute beaucoup mieux que moi sur *Clytemnestre,* je vous dirai que ce bel ouvrage va être représenté à la fin du mois, que *Saül* le suivra immédiatement sur le second théâtre, et que notre excellent confrère Soumet va devoir à ces deux magnifiques ouvrages une gloire immense et unique. Rien, dans cette prédiction, ne m'est inspiré par l'amitié.

Adieu donc; recevez de nouveau tous mes remerciements pour le plaisir bien doux que m'apportent vos lettres, et croyez, monsieur, que le plus cher de mes titres sera toujours celui de votre confrère, de votre serviteur et de votre ami,

VICTOR H.

M. Soumet, auquel j'ai montré votre bonne lettre, vous remercie et vous aime comme moi, mais non plus que moi.

Au général Hugo.

Paris, 19 novembre 1822.

Mon cher papa,

Tout ce que ta bonne lettre nous dit de tendre et de personnel a été accueilli par deux cœurs qui n'en font qu'un pour t'aimer. Je ne saurais te dire combien mon Adèle a été sensible à l'expression de ton affection, de cette affection qu'elle mérite si bien par celle qu'elle daigne porter à ton fils. Elle va t'exprimer elle-même tout ce qu'elle ressent pour toi. Veuille bien, je t'en prie, dire à notre belle-mère combien nous sommes reconnaissants de tout ce qu'elle a bien voulu faire pour hâter notre fortuné mariage.

J'ai montré ta lettre à mes frères. Abel va t'écrire; ils me chargent de t'embrasser tendrement pour eux. Maintenant permets-moi de t'embrasser pour moi et de céder le reste de cette lettre à ta fille.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR[1].

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

À Monsieur Pinaud.

Paris, le 11 décembre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Pardon, mille fois pardon si je n'ai point encore répondu à cette aimable lettre qui est venue m'apporter quelque chose de votre amitié au milieu de ma félicité nouvelle, et m'a fait sentir qu'un des plus doux bonheurs du bonheur, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est de le voir partagé par nos amis.

Aujourd'hui, monsieur, ma bonne étoile veut qu'au plaisir de vous remercier d'une charmante lettre, il se joigne pour moi le plaisir de réclamer de vous un service. Vous avez peut-être oublié que vous avez un confrère conscrit; ne riez pas de cette alliance de mots, je vais la justifier. Né au commencement de l'année 1802, je me trouve faire réellement partie de la levée annuelle des quarante mille hommes.

J'ai, à la vérité, de victorieux moyens d'exemption à présenter, et vous les devinez sans doute, mon cher et excellent confrère, mais d'insipides formalités dont je vous demande bien pardon pour ceux qui les ont établies, me forcent à remonter jusqu'à vous pour me servir en quelque sorte d'avocat.

La loi du recrutement accorde l'exemption du service militaire à tous ceux qui auront remporté l'un des grands prix de l'Institut, voire même le *prix d'honneur de l'Université.* L'oubli fait par le législateur des prix de la seconde Académie du royaume est ici réparé par l'esprit de la loi, et, d'après les informations que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet article avait été interprété favorablement jusqu'ici, sur la réclamation des secrétaires perpétuels, pour des palmes décernées par des académies bien moins importantes que celle des Jeux Floraux. J'ose donc attendre de cette extrême obligeance dont vous m'avez donné tant de témoignages, que vous voudrez bien faire valoir le droit d'exemption que me donnent les trois couronnes dont l'indulgence de l'Académie m'a honoré, couronnes précieuses auxquelles je dois la gloire, si étrangère à mon âge et à ma faiblesse, de siéger dans son sein; c'est la cause de l'Académie que vous plaiderez plus encore que la mienne, mon respectable confrère, ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car la loi ne peut accorder plus de privilèges à un simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université qu'à un membre du plus ancien et de l'un des plus illustres corps littéraires de toute

l'Europe. Voilà le service que j'aurai à ajouter à toutes les reconnaissances que je vous dois déjà. Il faudrait que la réclamation que vous voudrez bien faire, en votre qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, fût adressée à M. le ministre de l'Intérieur (bureau des Académies); elle serait renvoyée au ministère de la Guerre (bureau du recrutement) et j'ai l'assurance qu'elle y serait couronnée d'un plein succès.

En vous demandant pardon d'avance de tous les soins que je vais vous donner, je vous prierai de me donner de vos nouvelles. Eh bien, Toulouse a-t-elle été bien fière de son Soumet? Rességuier, qui est aussi aimable dans sa personne que dans ses lettres, vous en parlera plus au long selon votre désir. Je vais, moi, faire envoyer à l'Académie un exemplaire de ce recueil que vous avez jugé avec tant d'indulgence; je vous prie de m'excuser, près de nos confrères, de l'incurable négligence de mon libraire. Je prépare une seconde édition où il y aura des changements et des corrections. Il n'y a en moi qu'une chose qui ne puisse être changée, c'est mon tendre attachement pour ceux que j'aime et en particulier pour vous, mon cher et excellent confrère.

Le plus dévoué de vos amis et de vos serviteurs,

VICTOR-M. HUGO.

Ma femme a été on ne peut plus sensible à vos aimables compliments et me charge de vous en remercier.

Au général Hugo.

Ce 20 décembre 1822.

Mon cher papa,

C'est auprès du lit d'Eugène malade et dangereusement malade que je t'écris. Le déplorable état de sa raison, dont je t'avais si souvent entretenu, empirait depuis plusieurs mois d'une manière qui nous alarmait tous profondément, sans que nous pussions y porter sérieusement remède, puisqu'ayant conservé le libre exercice de sa volonté, il se refusait obstinément à tous les secours et à tous les soins. Son amour pour la solitude poussé à un excès effrayant a hâté une crise qui sera peut-être salutaire, du moins il faut l'espérer, mais qui n'en est pas moins extrêmement grave et le laissera pour longtemps dans une position bien délicate. Abel et M. Foucher t'écriront

plus de détails sur ce désolant sujet. Pour le moment, je me hâte de te prier de vouloir bien nous envoyer de l'argent, tu comprendras aisément dans quelle gêne ce fatal évènement m'a surpris. Abel est également pris au dépourvu et nous nous adressons à toi comme à un père que ses fils ont toujours trouvé dans leurs peines, et pour qui les malheurs de ses enfants sont les premiers malheurs.

Du moins, dans cette cruelle position, avons-nous été heureux dans le hasard qui nous a fait prendre pour médecin une de tes anciennes connaissances, le docteur Fleury.

Adieu, bon et cher papa, j'ai le cœur navré de la triste nouvelle que je t'apporte. Notre malade a passé une assez bonne nuit; il se trouve mieux ce matin, seulement son esprit, qui est tout à fait délirant depuis avant-hier, est en ce moment très égaré; on l'a saigné hier, on lui a donné l'émétique ce matin et je suis près de lui en garde-malade. Adieu, adieu; la poste va partir et je n'ai que le temps de t'embrasser en te promettant de plus longues lettres d'Abel et de M. Foucher.

Ton fils tendre et respectueux,
VICTOR[1].

1823.

À Monsieur Trébuchet.

Paris, 8 janvier 1823.

Mon cher oncle,

Si l'affreuse catastrophe qui vient de nous frapper dans notre frère chéri ne m'avait pas déjà excusé d'avance trop cruellement dans votre cœur, je vous demanderais pardon d'avoir tant tardé à vous exprimer tout ce que je sens, tout ce que je désire d'heureux pour vous et pour tous les vôtres. Maintenant que nous sommes deux cœurs à vous aimer, il me semble que je vous aime deux fois plus, ce qui est pourtant bien difficile. Votre et notre Adolphe vient de nous lire la bonne lettre où vous lui parlez tant de nous. Mon Adèle en a été touchée autant que moi, car elle est pénétrée des mêmes sentiments que moi pour le digne frère de notre admirable mère.

Notre pauvre frère Eugène est toujours dans un état bien alarmant, sinon pour sa santé, du moins pour sa raison. La guérison sera extrêmement

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

longue. Je ne puis songer à ce déplorable malheur sans rendre grâce au ciel de ce que, puisqu'il nous était réservé, il n'est point arrivé du vivant de ma mère. Du moins cette inconsolable affliction lui a été épargnée et elle m'a été donnée, à moi, dans un moment où il fallait que quelque grande catastrophe vînt servir de contrepoids à mon bonheur : car autrement j'aurais été plus heureux qu'il n'appartient à l'homme.

J'ai vu avec un attendrissement profond les offres de service que vous voulez bien nous faire en cette triste conjoncture. Croyez à notre bien sincère reconnaissance. Les frais de cette maladie sont énormes à la vérité; mais mon père s'en charge, et ce que nous aurons à faire pour notre frère n'est plus au-dessus de nos faibles moyens[1].

Faites des mauvais vers de M. *d'Auverney* tout ce que vous voudrez, mon excellent oncle, rendez à M. Victor Hugo tous les petits péchés de ce M. d'Auverney : tout ce que vous ferez sera bien fait[2]. Je lirai votre *Lycée* avec autant de plaisir que de curiosité, car je suis bien sûr qu'il vaudra mieux que tous nos recueils littéraires de Paris.

Je viens de publier ma deuxième édition, mon libraire s'est chargé de vous la faire parvenir. Serez-vous assez bon pour m'informer de son exactitude? Adolphe me dit que vous êtes embarrassé de régler avec Pélicier ou avec[3] pour le petit compte de M. Mellinet[4]. Comme j'ai arrêté mon règlement avec Pélicier[5], je prie M. Mellinet de vouloir bien compter avec moi. Ma décharge lui suffira.

Mille pardons, mon cher oncle, de tous ces détails fastidieux.

Je vous enverrai bientôt quatre volumes de prose[6]. En attendant, recevez ainsi que votre aimable famille, tous les souhaits bien ardents que fait pour votre bonheur éternel votre neveu dévoué et respectueux,

VICTOR.

Ma femme, M. et Mme Foucher, Abel et notre pauvre malade me chargent de toutes leurs félicitations pour vous à l'occasion de la nouvelle année[7].

[1] Extrait d'une lettre de M. Trébuchet à son fils Adolphe :

« Depuis longtemps, je craignais le nouveau malheur dont tu m'entretiens, et dans ma précédente lettre, tu as dû voir quelles étaient mes appréhensions relativement à l'état de mon pauvre neveu. Je voudrais être à Paris pour partager avec toi et ses frères les soins qu'exige sa triste situation. Surtout, faites en sorte qu'il ne manque de rien. Je me trouve fort gêné en ce moment; néanmoins si ses frères ne pouvaient subvenir à ses dépenses, écris-le-moi, et je vendrai une portion de ma rente sur l'état. » — [2] Dans la même lettre, M. Trébuchet offrait de faire publier dans *le Lycée armoricain* les vers que Victor Hugo avait signés *V. d'Auverney* et qui avaient déjà paru dans *le Conservateur littéraire*. — [3] En brisant le cachet de la lettre, on a déchiré le nom. — [4] Libraire de Nantes. — [5] Éditeur des *Odes et Poésies diverses*, premier volume de vers de Victor Hugo. — [6] *Han d'Islande*. — [7] *Le Figaro*, 22 août 1888.

À Monsieur Pinaud.

Paris, 8 janvier 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Ce qu'il y a de plus agréable pour moi dans l'important service que vous venez de me rendre avec tant d'obligeance, c'est qu'il me soit rendu par vous[1]. Depuis longtemps j'ai contracté la douce habitude de vous devoir des reconnaissances, et tout ce qui me reste à désirer, ce serait d'avoir le bonheur de pouvoir aussi vous être quelquefois utile de mon côté. J'ai été bien sensible à l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre demande en ma faveur, et bien confus de tout ce que votre amitié vous a inspiré de bienveillant et de glorieux pour le plus indigne de vos confrères.

Je viens de publier la seconde édition, corrigée et augmentée, de mes *Odes;* j'ai chargé mon éditeur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un que vous voudrez bien, sans doute, avoir la bonté d'accepter de moi, l'autre dont je vous prie de faire hommage en mon nom à l'Académie.

Je suis fondé à croire que le concours des Jeux Floraux sera brillant cette année. Je connais plusieurs des ouvrages qui doivent vous être envoyés, et je vous assure que vos belles couronnes pourront récompenser de beaux volumes.

MM. Soumet et de Rességuier me chargent, mon bien cher confrère, de vous dire en leur nom tout ce que je sens pour vous, c'est-à-dire tout ce que l'estime et l'attachement peuvent inspirer de plus vif, de plus tendre et de plus sincère.

VICTOR-M. HUGO.

Ma femme vous remercie comme moi de tout ce que votre lettre contient d'aimable pour elle.

[1] M. Pinaud avait, selon le désir exprimé par Victor Hugo dans sa lettre du 11 décembre 1822, obtenu pour son jeune confrère l'exemption du service militaire.

IMPRIMERIE NATIONALE.

À Monsieur Eugène Hugo,
chez M. le général Hugo, son père, Grande rue du Foix, n° 73,
à Blois.

Ce mardi, 5 mars 1823[1].

Ta lettre, mon bon et cher Eugène, nous a causé une bien vive joie[2]. Nous espérons que l'amélioration de ta santé continuera au gré de tous nos désirs, et que tu auras bientôt retrouvé avec le calme de l'esprit cette force et cette vivacité d'imagination que nous admirions dans tes ouvrages.

Dis, répète à tous ceux qui t'entourent combien nous les aimons pour les soins qu'ils te donnent; dis à papa que le regret d'être éloigné de lui et de toi est rendu moins vif par la douceur de vous savoir ensemble; dis-lui que son nom est bien souvent prononcé ici comme un mot de bonheur, que les mois qui nous séparent de votre retour vont nous sembler bien longs. Dis-lui pour nous tout ce que ton cœur te dit pour lui, et ce sera bien.

Ton frère et ami,
VICTOR.

Écris-nous le plus souvent possible.

À papa[3].

Mon cher papa,

Ton absence nous prive d'une des joies les plus vives que nous ayons éprouvées dans la félicité de notre union, celle de te voir. Il nous semble que maintenant le mois qui nous donnera un enfant sera bien heureux, surtout parce qu'il nous rendra notre père. Eugène reviendra aussi, et reviendra sûrement content et guéri.

Notre oncle Francis[4] vient de passer quelques jours ici avec sa femme, et c'est ce qui nous a empêchés de t'écrire plus tôt. Nous avons fait connaissance avec notre tante, qui paraît heureuse, et semble spirituelle et aimable.

[1] Le 5 mars 1823 tombait un mercredi. — [2] Dernière lettre écrite à Victor Hugo par Eugène avant son internement.

[3] Dans la lettre à Eugène était insérée cette lettre. — [4] Le major Francis Juste Hugo, second frère du général.

Francis est aussi fort heureux; il a été plein d'affection et de tendresse pour nous, et a bien regretté que tu ne fusses plus à Paris.

Ma femme continue à se porter aussi bien que sa situation le permet. J'ai appris avec peine et joie tout à la fois, que tu avais été souffrant et que tu étais guéri. Nous te prions de féliciter également ta femme sur le rétablissement de sa santé, dont nous parle notre excellent Eugène.

M. Lebarbier[1] m'a écrit : je lui répondrai; je n'ai rien encore de définitif à lui mander.

On m'avait parlé il y a quelque temps d'une pension de 3.000 francs, qui m'aurait été accordée sur le ministère de l'Intérieur. Je n'en entends plus parler; si cette bonne nouvelle se confirme, je m'empresserai de te le mander, certain que notre bon père y prendra bien part.

Adieu, cher et excellent papa, tout le monde ici t'aime et t'embrasse, comme ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Ce mercredi, 5 mars.

Nos hommages à notre belle-mère[2].

Au général Hugo.

Ce samedi, 15 mars 1823.

Mon cher papa,

Je suis dans un grand embarras; je m'adresse à toi, sûr que tu me fourniras le moyen d'en sortir.

J'ai entre les mains un billet à ordre de 500 francs sur mon libraire[3] qui devait être acquitté le 11 février dernier. À cette époque, extrêmement gêné par la stagnation du commerce au milieu des bruits de guerre, mon libraire me supplia d'accepter un acompte de 200 francs, et de ne point user de la faculté que me donne la loi de faire protester mon billet, démarche qui eût pu ruiner son crédit. Avec l'assentiment de M. Foucher, auquel devaient être remis les 500 francs, je consentis à cet arrangement, dans l'assurance que le paiement des 300 francs restants aurait lieu dans le mois.

Depuis cette époque, l'embarras du crédit augmentant sans cesse n'a pas

[1] Libraire-imprimeur de Blois; le général avait prié Victor Hugo d'intervenir près du chef de la Direction de la Librairie pour faire obtenir à M. Lebarbier le brevet exigé par la loi. — [2] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[3] Persan, éditeur de *Han d'Islande.*

permis à mon libraire de retirer son billet. J'ai attendu aussi longtemps que j'ai pu; mais aujourd'hui M. Foucher étant absolument sans argent j'ai essayé en vain de faire escompter le malheureux billet. Ce qui aurait été facile il y a trois mois est impossible aujourd'hui, la crainte ayant absolument resserré les capitaux. Je ne vois donc plus de recours qu'en toi, mon cher papa, je te prie de m'envoyer le plus tôt possible les 300 francs que mon libraire ne pourra peut-être pas me rembourser d'ici un ou deux mois, mais pour lesquels on n'aura pas moins une garantie suffisante dans le billet de 500 francs qui dort entre mes mains. Si tu n'avais pas cette somme, ne pourrais-tu me la faire avancer par M. Katzenberger. Je ne t'en dis pas davantage, cher papa, j'attends une prompte réponse comme une planche de salut dans l'embarras où nous nous trouvons[1].

Je déposerais le billet entre les mains de M. Katzenberger qui ainsi pourrait être tranquille. Je ne voudrais pas en venir à des poursuites judiciaires contre le pauvre libraire dont je ne suspecte pas la probité.

Adieu, cher et excellent papa, embrasse notre Eugène qui a écrit une lettre extrêmement remarquable à Félix Biscarrat[2] et présente nos respects à notre belle-mère, en lui disant combien nous sommes touchés des soins qu'elle prend de notre frère.

Mon Adèle t'embrasse et moi aussi.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR[3].

Ce samedi, 15 mars.

Au général Hugo.

24 mai 1823.

Mon cher papa,

J'ai remis hier à Eugène ta lettre qui l'a touché autant qu'affligé[4]; sa douleur de ne pouvoir te revoir à Blois n'a été un peu calmée que par l'espérance que je lui ai donnée de te revoir à Paris dans deux mois; ce temps lui a paru bien long. Je dois te dire aussi, cher papa, que je ne l'ai

(1) Le général ne put envoyer à son fils que deux traites de 150 francs chacune. (Lettre du 19 mars publiée dans le livre de Louis Barthou : *Le Général Hugo.*) — (2) Ancien maître d'études à la pension Decotte et Cordier. Biscarrat, après avoir quitté la pension, était resté en relations très affectueuses avec Victor et Eugène. — (3) *Bibliothèque municipale de Blois.*

(4) Eugène, après une crise grave survenue pendant son séjour à Blois, avait dû être interné à Paris, dans la maison de santé du docteur Esquirol, le 7 mai 1823.

plus trouvé aussi bien. On a pour les malades chez M. Esquirol des soins infinis, mais ce qui est le plus funeste à Eugène, c'est la solitude et l'oisiveté, auxquelles il est entièrement livré dans cette maison. Quelques mots qui lui sont échappés m'ont montré que dans l'incandescence de sa tête il prenait cette *prison* en horreur; il m'a dit à voix basse qu'*on y assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris.* Tu vois, cher papa, que ce séjour lui est plus pernicieux qu'utile.

D'un autre côté, la pension (dont M. Esquirol doit t'informer) est énorme; elle est de 400 francs par mois. D'ailleurs le docteur Fleury pense que la promenade et l'exercice sont absolument nécessaires au malade. Je te transmets tous ces détails, mon cher papa, sans te donner d'avis. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire; je crois néanmoins devoir te dire qu'il existe, m'a-t-on assuré, des maisons du même genre où les malades ne sont pas moins bien que là, et paient moins cher.

Il paraît qu'on n'a point assez caché à Eugène qu'il fût parmi des *fous;* aussi est-il très affecté de cette idée, que j'ai néanmoins combattue hier avec succès.

Je t'écris à la hâte, bon et cher papa, au milieu de tous les ennuis que me donne la banqueroute de mon libraire; garde-toi un peu, pour la vente de tes *Mémoires,* de l'extrême confiance de notre bon Abel; c'est lui qui m'a, bien involontairement il est vrai, *poussé dans cette galère.*

Adieu, cher et excellent papa, nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,
VICTOR.

Nos hommages à ta femme, dont nous attendons des nouvelles[1].

À Monsieur Pinaud.

Gentilly, 9 juin 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Notre excellent Jules de Rességuier m'a montré votre lettre, et tout ce qu'elle contient de tendre et d'aimable pour moi m'a vivement touché. Je n'ai pas été moins sensible au sentiment qui vous a inspiré de prononcer

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

mon nom dans votre mémorable séance; vous avez voulu que quelque chose de l'éclat ajouté par une auguste spectatrice[1] à l'antique fête des fleurs rejaillît jusque sur moi. Je vous en remercie. Vous avez encore plus touché mon cœur que flatté mon orgueil.

Mandez-moi, de grâce, si vous avez reçu la seconde édition de mes *Odes,* ainsi qu'un autre mauvais ouvrage en quatre volumes, intitulé *Han d'Islande.* J'avais chargé, il y a bien longtemps, mon ancien libraire Persan de vous adresser ces ouvrages que j'envoyais également à l'Académie. Cet homme a fait banqueroute depuis, et ayant découvert plusieurs omissions dans les commissions dont je l'avais chargé, je voudrais m'assurer qu'il ne vous a pas compris au nombre de ses oublis intéressés.

Adieu, monsieur et excellent confrère; ma femme, qui avance heureusement dans sa grossesse, partage les sentiments profonds d'amitié sincère que vous porte votre très humble serviteur et indigne confrère

VICTOR-M. HUGO.

Au général Hugo.

Gentilly, 27 juin 1823.

Mon cher papa,

Eugène, après un séjour de quelques semaines au Val-de-Grâce, vient d'être transféré à Saint-Maurice, maison dépendant de l'hospice de Charenton, dirigée par M. le docteur Royer-Collard[2]. La translation et le traitement ont lieu aux frais du gouvernement; il te sera néanmoins facile d'améliorer sa position moyennant une pension plus ou moins modique; on nous assure que cet usage est généralement suivi pour les malades d'un certain rang. Au reste, le docteur Fleury a dû écrire à l'un de ses amis qui sera chargé d'Eugène dans cette maison, et M. Girard, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, a promis à M. Foucher, qui le connaît très particulièrement, de recommander également les soins les plus empressés pour notre pauvre et cher malade, et *d'en faire son affaire.* M. Foucher, Abel ou moi, comptons t'écrire incessamment de nouveaux détails sur ces objets, ainsi que sur la santé toujours douloureusement affectée de notre infortuné frère. Les souffrances de mon Adèle, qui augmentent à mesure que son terme

[1] La duchesse de Berry.
[2] Médecin-chef de l'hôpital d'aliénés à Charenton.

approche, ne m'ont point encore permis d'aller le voir dans son nouveau domicile; je ne puis donc t'en donner des nouvelles aussi fraîches que je le désirerais. Au reste, l'état de sa raison, comme j'ai eu l'occasion de l'observer dans mes fréquentes visites chez le docteur Esquirol et au Val-de-Grâce, ne subit que des variations insensibles; toujours dominé d'une idée funeste, celle d'un danger imminent, tous ses discours, comme tous ses mouvements, comme tous ses regards, trahissent cette invincible préoccupation, et je crains que les moyens dont la société use envers les malades, la captivité et l'oisiveté, ne fassent qu'alimenter une mélancolie dont le seul remède, ce me semble, serait le mouvement et la distraction. Ce qu'il y a de cruel, c'est que l'exécution de ce remède est à peu près impossible, parce qu'elle est dangereuse.

Je t'envoie ci-inclus une lettre de M. Esquirol qui n'éclaircit rien, et n'ajoute rien à mes idées personnelles, à mes observations particulières sur notre Eugène; je crois t'avoir déjà écrit la plupart de ce qu'écrit le docteur, auquel j'avais exposé tous les faits qu'il présente; il est vrai que le malade a fait chez lui un bien court séjour, mais je pense que cette maison lui était plus nuisible qu'utile. M. Katzenberger a envoyé chez M. Foucher les 400 francs que demande le docteur Esquirol pour un mois de pension, et M. Foucher a prévenu le docteur qu'ils sont à sa disposition.

Je suis *heureux,* cher papa, de reposer tes idées sur des sujets moins tristes en t'entretenant aujourd'hui de l'*heureux* évènement, qui doit en amener un autre également *heureux* pour nous, ton retour.

Ma bien-aimée Adèle accouche dans cinq semaines environ. Viens le plus tôt qu'il te sera commode. Il me sera bien doux que mon enfant reçoive de toi son nom, et c'est pour moi un sujet de joie immense de penser qu'il m'était réservé, à moi le plus jeune de tes fils, de te donner le premier le titre de grand-père. J'aime cet enfant d'avance, parce qu'il sera un lien de plus entre mon père et moi.

Je te remercie de la proposition que tu me fais relativement à M. de Chateaubriand, mais la position intérieure du ministère rend particulièrement délicates les communications actuelles entre MM. de Chateaubriand et de Corbière[1]; tu comprendras ce que je ne peux dire ici qu'à demi-mot.

Au reste les espérances dont on me berce depuis si longtemps ont acquis depuis deux jours un caractère assez *positif.* Si elles se réalisaient enfin, je m'empresserais de t'en faire part. Quant aux biens d'Espagne, je ne doute pas qu'une réclamation de toi en fût parfaitement accueillie, et je la présenterai moi-même au ministre des Affaires étrangères; seulement j'appréhende

[1] Ministre de l'Intérieur.

que la décision de cette affaire ne dépende moins de mon illustre ami que de M. de Martignac[1] qui est l'homme de M. de Villèle[2].

Adieu, bon et cher papa, notre Adèle désire que je lui cède le reste de ce papier; j'avais pourtant encore bien des choses à te dire, mais il faut obéir à une prière si naturelle, et me borner à t'embrasser avec autant de tendresse que de respect.

Ton fils,
VICTOR[3].

Au général Hugo.

Ce 1er juillet 1823.

Mon cher papa,

C'est mon bon petit cousin Adolphe Trébuchet qui te remettra cette lettre, où tu trouveras le reçu de M. Esquirol. Nous n'avons pas encore pu voir notre pauvre Eugène à Saint-Maurice; il faut une permission, et il est assez difficile de l'obtenir. Abel a, du reste, obtenu, en attendant, de ses nouvelles qui sont loin malheureusement d'être satisfaisantes; il est toujours plongé dans la même mélancolie; il a pendant quelque temps refusé toute nourriture; mais enfin la nature a parlé, il a consenti à manger. Le traitement qu'il subit n'exige pas encore, à ce qu'il paraît, un supplément de pension; quand cela sera nécessaire, on nous en avertira.

Ces détails me navrent, cher papa, et il me faut toute la joie de ton prochain retour pour ne pas me livrer en ce moment au désespoir.

M. Foucher et Abel vont bientôt t'écrire. Moi-même je me hâterai de te transmettre tout ce que l'état de notre cher malade offrira de nouveau.

Adieu, cher papa; il est inutile de te recommander cet Adolphe que nous aimons tous comme un frère; je crois qu'il désire vivement voir Chambord, et ce sera pour lui, comme pour toi, une joie de passer quelques jours à Blois si l'urgence de son voyage le lui permet.

Je t'embrasse tendrement pour moi et mon Adèle; présente nos hommages empressés à notre belle-mère qui, nous l'espérons, est rétablie.

Ton fils soumis et respectueux,
V.-M. H.[4]

(1) Alors conseiller d'État. — (2) Président du Conseil. — (3) *Bibliothèque municipale de Blois.*
(4) *Idem.*

Au général Hugo.

24 juillet 1823.

Mon cher papa,

Si je ne t'ai point encore annoncé moi-même l'évènement qui te donne un être de plus à aimer, c'est que j'ai voulu épargner à ton cœur de père les inquiétudes, les anxiétés, les angoisses qui m'ont tourmenté depuis huit jours. La couche de ma femme a été très laborieuse; les suites jusqu'à ce jour ont été douloureuses; l'enfant est venu au monde presque mourant; il est resté fort délicat; le lait de la mère, affaibli par la grande quantité d'eau dont elle était incommodée, et échauffé par les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, n'a pu convenir à une créature aussi faible. Nous avons été contraints, après des essais qui ont presque mis ton petit-fils en danger, de songer à le faire nourrir par une étrangère. Tu ne peux te figurer combien j'ai eu de peine à y déterminer mon Adèle, qui se faisait une si grande joie des fatigues de l'allaitement. Ce qui a pu seulement l'y décider, ce n'est pas le péril que sa propre santé eût couru réellement, mais celui qui eût menacé l'enfant; elle a donc sacrifié courageusement à l'intérêt de son fils son droit de mère, et nous avons mis l'enfant en nourrice. Nous avons été assez heureux pour trouver dans ce cas urgent une fort belle nourrice habitant notre quartier, et, quoique ces femmes soient fort chères à Paris, l'instante nécessité et la facilité d'avoir à chaque moment des nouvelles de ton Léopold m'ont fait accepter cette charge avec joie.

Maintenant enfin, après tant d'inquiétudes et d'indécisions, je puis te donner de bonnes nouvelles. Mon Adèle bien-aimée se rétablit à vue d'œil : nous avons l'espoir que le lait sera bientôt passé; l'enfant, fortifié par une nourriture saine et abondante, va très bien et promet de devenir un jour grand-père comme toi.

Tu vois, bon et cher papa, que je t'ai dérobé ta part dans des anxiétés que tu aurais certainement ressenties aussi cruellement que moi. Voilà la cause d'un silence que tu approuveras peut-être après l'avoir blâmé. Ta joie à présent peut être sans mélange comme la nôtre, qui s'accroît encore bien vivement par l'idée de te serrer bientôt dans nos bras.

Adieu, notre excellent père. Viens vite, remercie-moi, je t'ai donné il y a neuf mois une fille qui t'aimera comme moi; nous te donnons mainte-

nant un fils qui t'aimera comme nous. Et qu'y a-t-il de consolant dans la vie, si ce n'est le lien d'amour qui joint les parents aux enfants?

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR.

Embrasse bien pour nous notre belle-mère, que nous attendons avec toi.

Depuis quinze jours que je suis garde-malade, je n'ai pu m'occuper de notre cher Eugène, comme je l'aurais voulu; mais tu vas venir; puis-je ne pas voir son avenir sous des couleurs moins sombres[1]?

Au général Hugo.

27 juillet 1823.

Mon cher papa,

Je me felicitais de n'avoir plus que d'excellentes nouvelles à te mander, lorsqu'un évènement imprévu m'oblige à recourir à tes conseils et à ton assistance; la nourrice à laquelle il a fallu confier notre enfant ne peut nous convenir. Cette femme nous trompe : elle paraît être d'un caractère méchant et faux; elle a abusé de la nécessité où nous étions de placer cet enfant; nous l'avons d'abord crue bonne et douce; maintenant nous n'avons que trop de raisons pour lui retirer notre pauvre petit Léopold le plus vite possible. Nous désirerions donc, mon Adèle et moi, après avoir pris la résolution de le retirer à cette femme, que tu nous rendes le service de lui trouver, à Blois ou dans les environs, une nourrice dont le lait n'ait pas plus de quatre ou cinq mois, et dont la vie et le caractère présentent des garanties suffisantes; d'ailleurs nous serions tous deux tranquilles, sachant notre Léopold sous tes yeux et sous ceux de ta femme. C'est ce qui nous a décidés à le placer à Blois plutôt que partout ailleurs.

Il est inutile, cher et excellent père, de te recommander une prompte réponse; la santé de ton petit-fils pourrait être altérée du moindre retard. Je ne te demande pas pardon de tous les soins que nous te donnons; je sais qu'ils sont doux à ton cœur bon et paternel.

Adieu, cher papa, Eugène va mieux *physiquement;* tout le monde ici t'embrasse aussi tendrement que ton fils t'aime. Hâte ton arrivée, réponds-moi vite, et crois à mon amour aussi respectueux qu'inaltérable.

VICTOR.

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

Je te fais envoyer *la Muse française,* recueil littéraire à la rédaction duquel je participe. Je te remettrai à Paris la 2e édition de *Han d'Islande.*

Il est urgent que la nourrice que tu aurais la bonté de nous procurer, s'il est possible, ait promptement l'enfant, que je ne vois pas sans inquiétude entre les mains de cette femme. Tâche de l'amener avec toi, et en tous cas réponds-moi courrier par courrier, car mon Adèle est très inquiète et n'a plus d'espérance qu'en toi qu'elle sait si bon, et qu'elle aime tant[1].

Au général Hugo.

3 août [1823].

Mon cher papa,

Pour pouvoir t'exprimer ici la joie et la reconnaissance dont nous pénètre ta lettre, il faudrait qu'il fût possible en même temps de dire tout ce qu'il y a de sentiments tendres et de touchante bonté dans ton cœur paternel. Ainsi tu veux entrer plus encore que moi dans mes devoirs de père, et en effet le premier sourire comme le premier regard de ce pauvre petit Léopold te sera dû. Je voudrais épancher ici tout ce que ta fille et moi ressentons d'amour pour toi, mon excellent père; mais il faudrait répéter tout ce qui remplit nos entretiens depuis deux jours, et je me borne à ce qui n'excède pas les limites de ce papier.

À la réception de ta lettre, mon cœur était trop plein, et je voulais te répondre sur-le-champ, mais ton avis sage l'a emporté sur mon impatience, et j'ai attendu que ce que tu avais si bien préparé fût exécuté pour pouvoir, en t'exprimant notre vive reconnaissance, te donner en même temps des nouvelles de ton Léopold, de la nourrice et de mon Adèle.

Ta nourrice est arrivée hier matin bien portante et gaie; elle nous a remis ta lettre, et tes instructions ont été suivies de tout point. Tout le monde a été enchanté d'elle et de son nourrisson. Nous avons dans la même matinée retiré ton pauvre enfant de chez sa marâtre, et il a parfaitement commencé toutes ses fonctions; je ne sais si c'est illusion paternelle, mais nous le trouvons déjà mieux ce matin.

Adieu, bon et bien cher papa, exprime, de grâce, à ta femme toute notre vive et sincère gratitude; il nous tarde de la lui exprimer nous-mêmes, et nous t'embrassons tendrement en attendant cet heureux jour.

Ton fils reconnaissant et respectueux,
VICTOR.

(1) *Bibliothèque municipale de Blois.*

Tu trouveras inclus le mot que je te prie de communiquer au père nourricier. Adieu, adieu.

La santé d'Eugène continue de se soutenir physiquement, mais il est toujours d'une malpropreté désolante. Le Val-de-Grâce n'a envoyé avec lui à Charenton qu'une partie de son linge; nous nous occupons de rassembler le reste pour le lui faire porter. Ce qui me contrarie vivement, c'est l'extrême difficulté de voir notre pauvre frère à Saint-Maurice[1].

Au général Hugo.

MINISTÈRE DE LA GUERRE. 6 août 1823.

Mon cher papa,

Ta lettre m'a causé un véritable chagrin; et il me tarde que tu aies celle-ci pour m'en sentir un peu soulagé[2]. Comment donc as-tu pu supposer un seul instant que tout mon cœur ne fût pas plein de reconnaissance pour les bontés dont ta femme a comblé notre Eugène et notre Léopold? Il faudrait que je ne fusse ni frère ni père pour ne pas sentir le prix de ce qu'elle a fait pour eux, cher papa, et, par conséquent, pour moi. Si c'est à toi principalement que se sont adressés mes remerciements, c'est que notre père est pour nous la source de tout amour et de toute tendresse; c'est que j'ai pensé qu'il te serait doux de reporter à ta femme l'hommage tendre et profond de ma gratitude filiale, et que, dans ta bouche, cet hommage même aurait bien plus de prix que dans la mienne.

Je t'en supplie, mon cher, mon bon père, ne m'afflige plus ainsi; je suis bien sûr que ce n'est pas ta femme qui aura pu me supposer ingrat et croire que je n'étais pas sincèrement touché de tous ses soins pour ton Léopold; et comment, grand Dieu, ne serais-je pas vivement attendri de cette bienveillante sollicitude qui a peut-être sauvé mon enfant? Cher papa, je te le répète, hâte-toi de réparer la peine que tu m'as si injustement causée au milieu de tant de joie, et qui m'a paru bien plus cruelle encore dans un moment où mon âme s'ouvrait avec tant de confiance à toutes les tendresses et à toutes les félicités.

Adieu, je ne veux pas insister davantage sur une explication que ton cœur et le mien trouvent déjà trop longue et dont le chagrin ne sera entiè-

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[2] Nous n'avons pu trouver cette lettre.

rement effacé pour moi que dans le bonheur de te revoir bientôt ici, ainsi que ta femme.

Tout continue à aller ici de mieux en mieux, mère, enfant, nourrice. Cette dernière continue à se porter parfaitement et gaiement. La lettre de son mari lui a fait grand plaisir, elle me charge de le lui mander, ainsi que toutes lès amitiés du monde.

Je compte, maintenant que j'ai quelque répit, aller voir notre pauvre Eugène et lui porter le reste de ses effets demain jeudi. Il continue aussi, du reste, à aller un peu mieux.

Ainsi, cher et excellent père, que nous te revoyions bientôt, et rien ne manquera à nos joies. Réponds-moi promptement, de grâce, et viens, si tu le peux, plus promptement encore. Tout le monde ici t'embrasse tendrement ainsi que la grand'maman de Léopold qui voudra bien sans doute être ma panégyriste et mon avocat auprès de toi, puisque tu ne veux pas être mon interprète près d'elle.

Ton fils dévoué et respectueux,
VICTOR.

Mon Adèle me charge de mille tendresses pour toi et pour ta femme. Abel se joint à nous; il se porte toujours bien et t'attend impatiemment[1].

À Adolphe Trébuchet, Nantes.

22 août 1823.

Depuis longtemps, mon cher Adolphe, je me proposais de t'écrire, mais après les soins de la paternité sont venus les embarras du baptême. L'état maladif de ma femme ne lui ayant pas permis le bonheur de nourrir son enfant, nous avons été obligés de le mettre en nourrice; nous l'avions d'abord placé près de nous, mais la nourrice parisienne à qui nous l'avions confié, parce qu'elle remplissait toutes les conditions physiques nécessaires, ne remplissait malheureusement pas toutes les conditions morales. Il a donc fallu lui retirer l'enfant; et mon père, auquel nous nous sommes adressés, nous a envoyé de Blois une superbe nourrice qu'il remmènera avec lui à son retour de Paris et qui allaitera l'enfant chez lui, où elle sera logée, payée et nourrie avec toute la famille. Mon père, en cette circonstance,

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

s'est montré pour nous vraiment père. Il n'était pas encore à Paris, mon cher Adolphe, quand nous avons reçu ta lettre pour lui; nous la lui avons remise dès son arrivée, et il m'a chargé de te dire combien il y a été sensible et avec quel plaisir il te verra passer plusieurs jours chez lui à ton prochain retour.

Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*[1], deux abonnements étaient à ma disposition; j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien, qui est aussi le mien. Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai donné ordre de lui envoyer. J'ai eu le malheur d'égarer, lors de notre déménagement de Gentilly, la lettre où tu m'indiquais par quelle voie je pourrais vous faire parvenir la deuxième édition de *Han*. Serais-tu assez bon pour me donner de nouveau cette adresse? je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de la *Muse* que je te prierai de faire distribuer à Nantes. Ce recueil rédigé par l'élite de la jeune littérature, Guiraud, Lamartine, Soumet, etc., obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1.500 souscripteurs avant six mois. Te serait-il possible de me faire envoyer le numéro du *Lycée armoricain*, où je voudrais lire de tes articles; je n'ai rien reçu que la livraison d'août.

Adieu, mon bon Adolphe; mon père, ma femme, Abel et toute la famille Foucher t'embrassent et t'aiment comme moi.

VICTOR.

La santé physique d'Eugène est toujours bonne, mais sa santé morale... Cependant le docteur Royer-Collard, médecin en chef de Charenton, n'a pas perdu tout espoir de ramener ce cher malade à la raison[2].

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Paris, 6 septembre 1823.

Faut-il croire à ce bonheur? vous allez venir à Paris et je n'en sais rien par vous!... Ecrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai déjà donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir. Cependant je ne crois pas à toute votre aimable lettre; j'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges, parce que toute cette louange est de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché. Vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer.

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes, il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux

[1] *La Muse française* parut de juillet 1823 à juin 1824. — [2] *Le Figaro*, 26 mai 1886.

changements. Vous verrez! je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien.

Adieu, cher et excellent ami; Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi. Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime et comme je vous embrasse. Présentez mes respects à Mme de Rességuier. — Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas!...

VICTOR.

Au général Hugo.

13 septembre 1823.

Mon cher papa,

Ta bonne et précieuse lettre pouvait seule nous consoler du départ de notre père et de notre fils[1]. Les tendres soins que ta femme a prodigués durant la route à son pauvre petit-fils nous ont attendris et touchés profondément. Chaque jour nous prouve de plus en plus qu'elle a pour nous ton cœur, et c'est un témoignage qu'il m'est bien doux de lui rendre.

Mon Adèle depuis ton départ n'est pas sortie; il lui est venu au pied un petit bobo fort incommode qui l'empêche de marcher et la fait même par intervalles assez vivement souffrir. Elle supporte ce nouvel ennui avec l'égalité d'humeur que tu lui connais, mais moi j'en suis bien attristé pour elle.

Je reçois à l'instant une lettre du colonel[2] qui me charge des plus tendres amitiés pour toi et je t'en envoie sous ce couvert une autre du major[3].

Malgré tout mon désir de prolonger cette lettre, il faut la terminer ici; ma femme qui a beaucoup de choses à dire à la tienne me demande le reste de mon papier. J'espère que Léopold continue à se bien porter. Présente mes affectueux hommages à sa grand'mère; embrasse pour moi son oncle Paul[4] et dis-moi si depuis son voyage ses yeux se sont agrandis à force de s'ouvrir. Abel et moi t'embrassons tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,
VICTOR.

Je tâcherai de te donner des nouvelles de notre Eugène dans ma prochaine lettre.

(1) Le général Hugo avait emmené à Blois l'enfant et la nourrice. — (2) Louis Hugo. (3) Francis Hugo. — (4) Paul Foucher, second frère d'Adèle Hugo, était allé passer quelques jours à Blois.

Le cachet de cuivre dont tu verras l'empreinte sur cette lettre, est terminé. Il est fort beau. Celui d'acier, qui demande plus de temps, me sera bientôt remis par le graveur. Il ne veut pas faire l'écusson colorié à moins de 12 francs. J'attends tes instructions à cet égard. Marque-moi de même par quelle voie il faudra t'envoyer le cachet d'acier. Adieu encore, bon et cher papa[1].

Au général Hugo.

4 octobre 1823.

Mon cher et bon papa, il y a trop longtemps que je ne me suis entretenu avec toi pour ne pas sentir le besoin de te témoigner aussi moi-même[2] combien je suis profondément touché de toutes les bontés dont notre Léopold est comblé par toi et par son excellente grand'maman. La première lettre que je puis écrire avec ma main convalescente doit être pour toi, cher papa. J'ignore comment je pourrai te rendre tous les sentiments de reconnaissance et de tendresse que je voudrais t'exprimer, mais cette impuissance même fait mon bonheur. Puisse un jour ton petit-fils, digne de toi, te payer ainsi que la seconde mère qu'il a trouvée en ta femme, par tout ce que l'amour filial a de plus tendre et de plus dévoué. Voilà des sentiments qu'il me sera aisé de lui inspirer. Nous espérons que ce pauvre petit *chevreau*[3] continue à se bien trouver de son nouveau régime. Paul[4] nous a dit tous les soins et toutes les caresses que tu lui prodigues ainsi que sa grand'mère et toute ta maison; ce récit a ému Adèle jusqu'aux larmes, c'est te dire l'impression qu'il a produite sur moi.

L'écusson colorié a coûté 14 francs au lieu de 12 à cause d'un passe-partout qui le rend tout à fait digne d'être encadré. Je ne t'ai point encore envoyé le livre que tu me demandes, parce que j'ai pensé que si la dame qui doit venir à Paris veut bien s'en charger, ainsi que du cachet et de l'écusson peint, cela t'épargnera des frais de port. Mande-moi tes instructions définitives à cet égard.

Voici une lettre de Francis qui est pour toi. Ma maudite habitude de ne pas lire les adresses de mes lettres fait que je l'ai décachetée étourdiment. Maintenant j'y prendrai garde puisque le major choisit mon canal pour t'écrire. Ma femme qui est souffrante et qu'on purge désire beaucoup lire tes *Mémoires* avant tout le monde.

Désir de femme est un feu qui dévore.

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[2] Cette lettre fait suite à une lettre d'Adèle Hugo à son beau-père. — [3] On avait dû se séparer de la nourrice, et le général avait acheté une chèvre dont le lait nourrissait le petit Léopold. — [4] Paul Foucher.

J'ai fait prier Ladvocat[1] de m'envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'impriment; écris-lui, si tu en as le temps, pour qu'il presse les envois.

Adieu, bien cher et excellent père; nous ne voyons Abel que bien rarement, mais je t'embrasse toujours en son nom et au mien.

Ton fils tendre et respectueux,
VICTOR.

Mes empressés hommages à la grand'maman[2].

Au général Hugo.

6 octobre [1823].

Mon cher papa,

L'impatience d'avoir des nouvelles de son Léopold a porté ma femme à décacheter hier la lettre que tu écrivais à son père. Tu peux juger de sa désolation et de ses inquiétudes.

Pour moi, bon et excellent père, je m'abandonne avec une tendre confiance aux sollicitudes maternelles de ta femme. Dis-lui, répète-lui cent fois que nul être au monde ne sent plus profondément que moi tout ce qu'elle fait pour ce pauvre enfant, qui sera plus encore à elle qu'à moi.

Nous espérons, puisque ta lettre permet encore d'espérer; nous espérons, puisque ta femme a eu la secourable pensée de s'adresser au ciel; nous espérons enfin, puisque vous êtes là, vous, ses bons parents, ses protecteurs, ses sauveurs.

Envoie-nous promptement de ses nouvelles, cher papa; nous espérons, mais nous sommes résignés; c'est une force qui vient aussi du ciel. Adèle attend ta réponse avec courage; je ne t'embrasse pas pour elle, elle veut le faire elle-même[3]. Porte l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance aux pieds de la grand'maman de ce pauvre petit ange. Je t'embrasse encore une fois avec tendresse et respect.

VICTOR[4].

Au général Hugo.

13 octobre [1823].

Cher papa,

Je n'accroîtrai pas ta douleur en te dépeignant la nôtre[5]; tu as senti tout ce que je sens; ta femme éprouve tout ce qu'éprouve Adèle. Non, je ne

(1) Éditeur des *Mémoires* du général Hugo. — (2) *Bibliothèque municipale de Blois.*
(3) Mme Victor Hugo joignait une lettre à celle de son mari. — (4) *Bibliothèque municipale de Blois.*
(5) Le petit Léopold était mort le 9 octobre 1823.

IMPRIMERIE NATIONALE.

veux pas t'attrister de toute notre affliction ; si tu étais ici, excellent père, nous pleurerions ensemble et nous nous consolerions en partageant nos larmes.

Tout le monde est ici plongé dans la stupeur, comme si Léopold, comme si cet enfant né d'hier, cet être maladif et délicat n'était pas mortel. Hélas, il faut remercier Dieu qui a daigné lui épargner les douleurs de la vie. Il est des moments où elles sont bien cruelles. Notre Léopold est un ange aujourd'hui, cher papa, nous le prierons pour nous, pour toi, pour sa seconde mère, pour tous ceux qui l'ont aimé pendant sa courte apparition sur la terre.

Il ne faut pas croire que Dieu n'ait pas eu son dessein en nous envoyant ce petit ange, sitôt rappelé à lui. Il a voulu que Léopold fût un lien de plus entre vous, tendres parents, et nous, enfants dévoués. Mon Adèle au milieu de ses sanglots me répétait hier que l'une de ses douleurs les plus vives était de penser à celles que toi et ton excellente femme avez éprouvées.

Ce n'est pas à ta lettre que je réponds ; j'ai appris la fatale nouvelle de Mme Foucher. Dans le premier moment, elle avait caché les deux lettres, de peur qu'Adèle ne les lût ; elle n'a pu les retrouver depuis. Du reste, elle m'a dit tout votre chagrin, toutes vos tendres et pieuses intentions pour que la trace de ce cher petit ne s'efface pas plus sur la terre qu'elle ne s'effacera dans nos cœurs.

Adieu, bon et cher papa, console-toi de mon malheur.

C'était hier (12 octobre) l'anniversaire de notre mariage. Le bon Dieu nous a donné une consolation en nous ramenant ce doux souvenir de joie au milieu d'une si vive douleur. Adieu encore, ma femme et moi avons le cœur plein de tendresse pour vous deux.

Ton fils résigné et respectueux,

VICTOR [1].

Au général Hugo.

Samedi, novembre [1823].

Mon cher papa,

Je t'écris à la hâte quelques mots ; M. de Féraudy [2] attend ma lettre et le paquet ; ma femme se dépêche de terminer le dessin qu'elle envoie à ses bons parents de Blois ; j'espère que tu en seras content, et je me tais, parce que je craindrais, en louant le talent de mon Adèle, de paraître vouloir

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[2] M. de Féraudy, ami et voisin du général, faisait des vers et avait publié deux volumes de fables.

rehausser son présent. Nous aurions bien voulu t'envoyer ceci encadré; mais M. de Féraudy nous ayant fait quelques observations sur les difficultés du transport, tu sens qu'une délicatesse impérieuse nous a interdit de t'offrir ce beau dessin dans toute sa splendeur. Au reste, M. de Féraudy s'est chargé de la commission avec une grâce toute parfaite, et je te prie de lui réitérer à Blois tous nos vifs remerciements.

Il y a bien longtemps, ce me semble, cher papa, que nous n'avons de vos nouvelles. Comment se porte ta femme? Console-la en notre nom de notre malheur. Je chercherai ce que tu me demandes.

Mon Adèle est toujours bien souffrante. Ce coup n'a pas contribué à la remettre; cependant elle a éprouvé une grande douceur à faire quelque chose pour toi, mon excellent père, et pour la grand'mère de son Léopold. Elle ne prend pas en ce moment la plume pour vous parce qu'elle tient encore le crayon. Je ne puis m'empêcher de te dire tout bas que son dessin a fait ici l'admiration de tous ceux qui l'ont vu[1].

Ce bon Adolphe est peut-être à Blois en ce moment; embrasse-le pour nous, en attendant que je l'embrasse pour toi. Adieu, bon et cher papa; nous t'embrassons bien tendrement.

Il faut fermer ma lettre. M. de Féraudy m'attend. Une ligne de plus serait une indiscrétion. Nos respects à ta femme.

V.[2]

À Monsieur le général Hugo, à Blois[3].

16 décembre [1823].

Mon cher papa,

Je me fais violence de jour en jour depuis longtemps, parce que je n'aurais pas voulu t'écrire sans te mander quelque nouvelle concernant le ministère des Affaires étrangères et nos biens d'Espagne; mais l'embarras des fêtes m'a jusqu'ici empêché de voir M. de Ch...[4] comme je l'aurais voulu, et je ne puis résister plus longtemps au besoin de t'exprimer, ainsi

(1) Était-ce un portrait, fait de souvenir, du petit Léopold? Une phrase du général peut le faire supposer : «...Votre joli portrait fait toujours l'admiration des connaisseurs... Ma femme travaille toujours en face; que de souvenirs pour elle dans ce cher portrait!» Novembre 1823. — (2) *Bibliothèque du Château de Blois.*

(3) Inédite. — (4) Chateaubriand.

qu'à ta femme, notre tendre reconnaissance de toutes tes bontés. Le charmant tableau que nous avons reçu hier si à propos m'a touché plus encore qu'Adèle, s'il est possible, parce que les témoignages de tendresse que vous donnez à ma femme me sont encore plus précieux que ceux qui me concernent. Il est impossible de te dire quelle admiration ce beau travail excite dans la maison.

J'ai lu tes *Mémoires,* j'aurais voulu les relire, mais Abel ne nous en a encore donné qu'un exemplaire et tout le monde me l'arrache. Ils sont d'un intérêt bien profond pour tes fils, et je ne doute pas qu'il ne soit partagé par tous les lecteurs. Ils paraissent produire ici une vive sensation. *La Foudre* et *la Muse* en ont parlé [1], entre autres journaux, et je compte, quand le tome III aura paru, en parler, moi, dans *l'Oriflamme* [2]. Ce serait un beau moment que celui de l'ivresse générale, pour te faire obtenir le grade de lieutenant général et une haute mission diplomatique. Je te rendrai un compte fidèle de ma conversation avec M. de Ch...

Je viens de vendre 2.000 fr. pour deux ans à Ladvocat un nouveau vol. d'*Odes* où tu trouveras la tienne [3]. Le marché est bon, mais il ne m'a rien donné comptant. — Quant à la pension que tu veux bien nous faire, cher et excellent papa, nous désirons que tu suives, pour nous la payer, tes *aises* avant tout [4]. Je vais répondre aux aimables lettres de M. de Féraudy, dis-lui, je te prie, que je vais me hâter de remplir ses intentions. — Adolphe et moi avons déjà écrit à notre Eugène. — Adieu, bien cher papa, embrasse pour nous ta femme et crois à tout mon tendre respect.

VICTOR [5].

1824.

Au général Hugo.

Mon cher papa,

Remercie, de grâce, M. de Féraudy de sa trop aimable lettre qui nous a apporté un mot de toi. Dès que j'aurai quelques détails des opérations de l'Académie, je m'empresserai de lui en faire part, et je désire bien vivement qu'ils soient conformes à ses justes espérances.

[1] *La Foudre,* 30 novembre 1823. — *La Muse Française,* décembre 1823, article de Guiraud. — [2] Nous n'avons pas trouvé cet article dans *L'Oriflamme.* — [3] *A mon père, la Muse Française,* septembre 1823, puis les *Nouvelles Odes,* 1824. — [4] « ... Je vous dois votre mois, mandez-moi si vous le voulez de suite ou si vous voulez en accumuler deux. » Le général Hugo à Adèle, 6 décembre 1823. — Louis BARTHOU. *Le Général Hugo.* — [5] *Collection Louis Barthou.*

Il me paraît d'après ton apostille d'ailleurs si pleine de tendresse et de bonté, que tu n'as pas encore reçu mes nouvelles rapsodies. Pourtant le libraire Ladvocat s'était chargé de te faire passer un exemplaire sur vélin, sur lequel j'avais écrit un mot; mande-moi si tu l'as reçu.

Je t'écris encore aujourd'hui *provisoirement* entre deux courses *indispensables* et, je t'assure, fort ennuyeuses. Il n'y a rien pour absorber toute une vie comme la publication d'un méchant livre.

M. de Clerm.-Tonn.[1], avec qui j'ai déjeuné avant-hier, m'a chargé de t'écrire que M. le duc d'Angoulême lui a parlé de toi et de tes *Mémoires qu'il a lus avec le plus haut intérêt,* et qu'il regrettait que tu n'eusses pas été employé dans la dernière guerre d'Espagne.

Je n'oublie pas, cher papa, les dernières commissions dont tu m'as chargé; ma prochaine lettre t'en annoncera l'accomplissement. Ma femme avance dans sa grossesse sans se porter aussi bien que je le voudrais; nous ne sommes cependant pas inquiets; mais tout en m'affligeant, je ne puis m'empêcher d'approuver la défense que lui ont faite les médecins d'aller en voiture. Cela nous prive d'un bien grand bonheur que nous nous promettions pour le printemps; mais qui, nous l'espérons, n'est que retardé de six mois.

Adieu, cher papa; nous t'embrassons tendrement mon Adèle et moi, ainsi que ton excellente femme.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Le 27 mars 1824.

Tout le monde ici se porte bien[2].

À Mademoiselle Julie Duvidal de Montferrier[3].

24 juin 1824.

Vos rares et aimables lettres nous causent à tous, mademoiselle, un vif plaisir, et je désire que vous soyez convaincue que personne n'apprécie plus que moi la belle âme et l'excellent cœur qui en dictent les moindres expressions. Je vous retrouve dans vos lettres telle que vous êtes : pleine de générosité, d'imagination et de raison, supérieure aux choses comme aux

(1) Marquis de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la Marine. — (2) *Bibliothèque municipale de Blois.*

(3) Julie Duvidal exposa au Salon, de 1819 à 1827, des tableaux qui connurent le succès; elle fut le professeur de dessin d'Adèle Foucher, et devint en décembre 1827 la femme d'Abel Hugo. On voit que les sentiments de Victor Hugo sur les artistes en général et sur Mlle Duvidal en particulier s'étaient bien modifiés depuis 1822. (V. *Lettres à la Fiancée,* pages 123-124.)

hommes et rehaussant des qualités déjà si cultivées par ce charme de naturel et de simplicité qu'est la véritable modestie. Permettez-moi d'épancher ici un peu librement ma haute estime pour vous; mon Adèle vous exprimera mieux que moi notre tendre attachement[1].

Au général Hugo.

Ce 27 juin 1824.

Mon cher papa,

Malgré tous les efforts de M. Foucher et toute la bonne volonté du général de Coëtlosquet[2], nous n'avons pu réussir cette fois. Ta demande était arrivée trop tard; et le duc d'Angoulême avait depuis quelque temps retenu les inspections générales pour des officiers généraux de l'armée d'Espagne. J'ignore, cher papa, si cet évènement est un malheur réel; ce n'est pas un échec pour tes vieux et glorieux services, puisqu'il est hors de doute que ta demande l'aurait emporté, s'il y eût eu concurrence; mais les places étaient déjà promises au prince. Il me semble d'ailleurs que cela augmente tes chances pour la promotion de lieutenants-généraux à la Saint-Louis, et qu'avec l'appui de M. de Clermont-Tonnerre (je ne puis plus dire malheureusement : et de M. de Chateaubriand[3]), il sera très possible à cette époque de te faire arriver à ce sommet des dignités militaires où tu devrais être depuis si longtemps parvenu.

Je crois que M. Foucher envisage la chose comme moi; au reste, il va t'écrire.

Quant à moi, je griffonne à la hâte cette lettre; mes yeux sont toujours bien faibles et notre emménagement n'est pas encore terminé[4]. Mon Adèle qui se porte toujours bien va t'écrire et te répéter ainsi qu'à ta femme, l'expression de notre filial et respectueux dévoûment.

VICTOR.

Si mon illustre ami revient aux affaires, nos chances triplent. Nos rapports se sont beaucoup resserrés depuis sa disgrâce; ils s'étaient fort relâchés pendant sa faveur.

Donne-nous donc vite de tes nouvelles[5].

(1) *Communiquée par M. le marquis de Montferrier.*

(2) Lieutenant-général en 1821 et conseiller d'État en 1823, le comte de Coëtlosquet était alors directeur général au ministère de la Guerre. — (3) Une ordonnance du 6 juin 1824 venait de remplacer Chateaubriand au ministère des Affaires étrangères. — (4) Victor Hugo et sa femme quittaient les Foucher et s'installaient 90, rue de Vaugirard. — (5) *Bibliothèque municipale de Blois.*

À Monsieur Z...,
rédacteur au Journal des Débats[1].

[27 juillet 1824.]

Monsieur,

Je vois avec un chagrin véritable que vous m'avez mal compris, pour le fond et pour la forme. Il m'est impossible de me figurer comment vous avez pu voir un ORDRE d'insertion dans la prière, ce me semble, très polie que contient à cet égard ma réponse à votre article; et surtout comment vous avez pu trouver une apologie de mes nouvelles Odes dans ce qui n'est qu'une réfutation, peut-être assez mesurée, de votre ingénieux paradoxe sur les classiques et les *romantiques.*

Vous voulez bien promettre à ces nouvelles Odes l'honneur de les examiner une seconde et dernière fois. Je suis flatté d'être l'objet de tant d'attention de votre part; mais j'avoue que j'attendais plutôt une réplique à ma réponse qu'un nouvel article sur ces Odes. Je vous abandonne d'avance ces compositions, si vulnérables sous tous les rapports; mais je crois que lorsque vous aurez très facilement prouvé que mes vers sont mauvais, il vous restera encore à démontrer que votre théorie littéraire sur le classique et le romantique n'est pas erronée; et c'est là, permettez-moi de vous le dire, monsieur, le véritable point de la question.

Permettez-moi de vous dire encore que je n'adopte point le mot de *romantique* avant qu'il ait été universellement défini. Mme de Staël lui a donné un fort beau sens et je déclare ne pas lui reconnaître d'autre acception.

Quoi qu'il en soit, je me féliciterai toujours, monsieur, d'avoir fourni au public, fût-ce à mes dépens, l'occasion de lire un nouvel article de vous.

J'ose réclamer encore de votre obligeance l'insertion de cette lettre au *Journal des Débats.* L'expression d'ORDRE qui vous est échappée a fait naître

[1] En réponse à la lettre de Victor Hugo (publiée au *Journal des Débats,* juillet 1824, et réimprimée dans *Odes et Ballades,* Revue de la Critique, *édition de l'Imprimerie Nationale*), le *Journal des Débats* inséra, le 26 juillet 1824, cette lettre adressée par M. Z... (Hoffmann) au *Rédacteur des Débats :*

« J'ai reçu de M. Victor Hugo l'invitation ou plutôt L'ORDRE de faire insérer dans votre journal une longue lettre où il prétend venger les romantiques auxquels je n'ai fait aucune injure, et surtout les *Nouvelles Odes* que je n'ai point maltraitées. Comme cette insertion dépend de vous et du silence de la politique, je vous prie instamment de vouloir bien saisir une occasion opportune pour communiquer au public le *factum* de M. Victor Hugo en faveur de ses coreligionnaires en Apollon; j'espère que vous voudrez bien aussi me permettre de vous envoyer un second et dernier article sur les *Nouvelles Odes* de M. Victor Hugo; je les examinerai avec moins de timidité aujourd'hui que je ne doute plus de ses opinions littéraires, puisqu'il dit NOUS en parlant des écrivains romantiques. »

mille interprétations dont vous ne voudrez pas me laisser subir le désagrément, et je veux vous laisser le plaisir de réparer vous-même le tort que vous me causez involontairement en déclarant que mes *ordres* dans cette occasion se sont bornés à l'envoi pur et simple de ma lettre, absolument telle qu'on a pu la lire dans le *Journal des Débats* — au taux d'insertion près.

V. H. [1]

Monsieur le général comte Hugo, Blois.

Ce 29 juillet [1824].

Mon cher papa,

Tes lettres, toujours si empreintes de tendresse et de bonté, sont un de nos bonheurs. Cependant nous attendons avec impatience le moment où elles seront remplacées par ta présence, plus chère et plus précieuse encore.

Remercie bien ton excellente femme de son attention délicate pour ma fête. Je ne saurais te dire combien j'en ai été touché, ainsi que mon Adèle. Remercie-la encore de l'envoi de beurre qu'elle nous promet; cela nous sera fort utile cet hiver. Seulement nous désirons qu'elle soigne sa santé et se donne le moins de peine possible.

Louis[2] est ici depuis huit jours, et nous l'avons revu avec grand plaisir. Nous espérons que sa présence ici hâtera la tienne. Le colonel est obligé de repartir pour Tulle dans la première quinzaine de septembre.

Le contre-coup de la chute de mon noble ami a tué *la Muse Française*. C'est une histoire singulière que je ne puis te conter par lettres. As-tu lu celle que j'ai adressée à ce vieux renard d'Hoffmann[3]? Je ne sais trop ce qu'il y pourra répondre.

Adieu, cher et excellent père, mon Adèle, qui se porte à merveille, t'embrasse ainsi que ta femme bien tendrement et je m'unis à elle en cela comme en tout.

Ton fils respectueux et dévoué,
VICTOR.

L'état de notre pauvre et cher Eugène est toujours le même. Cette stagnation est désespérante.

Abel se porte bien[4].

[1] Brouillon écrit au verso d'une lettre adressée à Victor Hugo par le marquis d'Aguilar, de l'*Académie des Jeux Floraux*. *Archives de la Famille de Victor Hugo.*

[2] Louis Hugo. — [3] Voir page 387. — [4] *Collection Louis Barthou.*

À M. le Rédacteur de la Gazette de France.

10 août 1824.

Monsieur, j'avais envoyé le 31 juillet à M. le Rédacteur du *Journal des Débats* la lettre ci-jointe. Afin de ne pas prolonger une discussion que je n'avais pourtant point provoquée, je me bornais à relever les principales erreurs matérielles commises à mon égard par M. Z... dans ses deux publications du 26 et du 31 juillet. Je ne croyais point que ces inexactitudes, soit dans les allégations, soit dans les citations, fussent volontaires de la part de M. Z..., et j'étais bien loin de le ranger parmi ceux qui pensent que le meilleur moyen de prouver aux gens qu'ils ont le nez trop court, est de le leur couper. J'attendais donc avec confiance l'insertion de cette lettre au *Journal des Débats.*

Aujourd'hui, après dix jours d'attente, M. le Rédacteur des *Débats* me fait savoir qu'il ne peut imprimer ma lettre, *M. Z... désirant qu'elle ne paraisse pas.* Je ne blâme nullement M. le Rédacteur d'avoir plutôt égard à l'opposition de son collaborateur qu'à mon invitation. C'est M. Z..., qui s'oppose formellement à la publication d'une lettre où l'on relève les erreurs de M. Z..., et j'en veux laisser tout l'honneur à M. Z... Je crains seulement que cette circonstance n'ajoute pas beaucoup à sa réputation, si méritée, d'homme d'esprit.

J'étais loin de supposer à ma lettre toute l'importance qu'y attache M. Z... Tout en regrettant d'être contraint d'occuper encore de moi le public, je ne puis m'empêcher de provoquer son jugement sur les motifs qui ont pu porter un critique distingué à un acte, en apparence, peu digne de lui. Je ne me croyais pas si formidable; M. Z... me donne de la présomption, et m'expose à répéter le charmant vers de La Fontaine :

Je suis donc un foudre de guerre !

Cette guerre était, ce me semble, bien innocente et bien inoffensive de part et d'autre. Mon adversaire la termine un peu brusquement : je ne m'en plains pas, puisque, comme M. Z... le prouve si bien dans son article du 31 juillet, la politesse et la courtoisie sont *romantiques.* M. Z... est, à juste

titre, partisan de la *tolérance,* en matières religieuses et politiques : je serais curieux de savoir ce qu'il pense de la tolérance en matière littéraire?

En publiant ces observations sur la lettre *proscrite,* vous obligerez, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

VICTOR HUGO[1].

À M. le Rédacteur du Journal des Débats.

Paris, 31 juillet 1824[2].

Monsieur,

M. Z... est beaucoup trop modeste : cela est fort embarrassant pour un pauvre auteur, qui a peut-être de bonnes raisons à alléguer, et que l'on condamne au silence, parce qu'il ne les expose pas assez *brutalement.* J'avais eu l'honneur d'adresser une petite lettre à M. Z... à l'occasion du petit *avant-propos* dont il avait assaisonné ma réponse, accueillie lundi dernier par le *Journal des Débats.* Cette lettre contenait, je l'avoue humblement, de nouveaux témoignages de ma profonde et inaltérable estime pour l'esprit, le talent et l'érudition de votre ingénieux collaborateur. Il est vrai qu'à ces justes éloges j'avais mêlé quelques timides observations, qui n'auront sans doute pas paru à M. Z... un correctif suffisant. Je lui faisais remarquer que *je devais plutôt attendre de lui une réplique à ma réponse qu'un nouvel article sur mes odes :* je lui *abandonnais d'avance ces compositions si vulnérables sous tous les rapports,* ajoutant que *lorsqu'il aurait très facilement prouvé que mes vers sont mauvais, il lui resterait encore à démontrer que* SA THÉORIE *sur les* classiques *et les* romantiques *n'est pas erronée, ce qui pourtant est le véritable point de la question.* Je terminais en le priant de vouloir bien expliquer au public de quelle nature était l'ORDRE d'insertion qu'il affirmait avoir reçu de moi, *ordre* qui s'était borné *à l'envoi pur et simple de ma lettre, absolument telle qu'on l'avait pu lire dans le* «Journal des Débats» *du 26 juillet.* M. Z..., je le répète, n'a point vu dans ces observations un contrepoids suffisant aux louanges qui les accompagnaient. Un sentiment de pudeur littéraire, vraiment exagéré, l'a porté non seulement à refuser, à ma seconde lettre, la publicité que j'osais lui

[1] *La Gazette de France,* 12 août 1824.

[2] Le deuxième article de M. Z... avait paru ce même jour 31 juillet dans le *Journal des Débats;* il commençait ainsi :

«M. Victor Hugo est beaucoup trop poli : cela est fort embarrassant pour un journaliste qui a de bonnes vérités à dire et que l'on condamne à l'inertie par des complimens plus adroits que sincères, comme on fait taire le chien à triple gueule en lui jetant des gâteaux emmiellés.»

demander, mais encore à garder un silence absolu sur ce sujet, et notamment sur cette expression d'ORDRE, qui n'est pas le *mot propre,* et qui, en conséquence des paroles mêmes de M. Z..., me semble une notable excursion de M. Z... dans ce domaine, tout à la fois aride et vaporeux, étroit et illimité, du *romantique.*

Quoi qu'il en soit, j'ai lu aujourd'hui avec un plaisir que M. Z... est habitué à faire éprouver à *tous* ses lecteurs le nouvel article qu'il veut bien me consacrer. J'avoue que je suis surpris de l'*erreur historique* qu'il paraît m'imposer. Il me semble que les *siècles littéraires* ne se mesurent pas avec la même rigoureuse exactitude que les *siècles historiques.* Dans l'histoire et pour la chronologie, le dix-septième siècle a commencé le 1er janvier 1600 et a fini le 1er janvier 1700. Dans les lettres, le dix-septième siècle a commencé avec Corneille, Racine, Bossuet, Pascal, Molière, La Fontaine, Boileau, etc., et n'a fini qu'avec ces écrivains illustres, dont plusieurs pourtant ont prolongé leur vie jusque dans le dix-huitième siècle. On peut, ce me semble, dire, en dépit de la chronologie, que Lucain, Sénèque et Pline le Jeune, appartiennent tous trois au deuxième siècle ou à la deuxième époque littéraire de Rome. On pourrait dire encore que J.-B. Rousseau, par la couleur de quelques-unes de ses odes, appartient plutôt au dix-septième siècle qu'au dix-huitième siècle, où il a *historiquement* vécu. On pourrait même avancer que M. Z..., par la tournure vive et piquante de son esprit, appartient bien plus au siècle de Voltaire qu'au siècle de Bonaparte. Ce n'est cependant pas moi qui me plaindrai de le compter au nombre de nos contemporains.

Malgré la distinction un peu subtile de M. Z..., je persiste à croire qu'on peut être *revêtu d'un nuage* sans porter une *robe de vapeur.* D'ailleurs, puisque M. Z... veut absolument des *formes* et des contours, le mot *robe* lui présente l'image que la *vapeur* lui refuse, à ce qu'il paraît.

Mon spirituel adversaire, qui ne veut pas qu'on puisse se *vêtir* d'une *abstraction,* ne s'est point expliqué sur le vers de Rousseau :

Un *vice* complaisant de GRÂCE REVÊTU.

Je passe rapidement sur ces détails philosophiques, dont je ne sais pas, comme M. Z..., parer l'aridité, et je me borne à lui exprimer tous mes regrets de ce qu'il n'a pas jugé à propos de m'expliquer par quels procédés les *romantiques* « tirent des CORPS du monde des IDÉES ». C'était là cependant le fond de son article; cette pierre d'achoppement était la clef de sa voûte ou, s'il le préfère, le fondement de son édifice.

Voilà où les lecteurs l'attendent encore.

Quant à moi, qui ai déjà reçu plus d'une preuve de l'extrême bienveillance de M. Z..., je le remercie bien sincèrement des nouvelles critiques

dont il me met à même de profiter. J'abandonne la discussion au point où elle commence à me devenir personnelle, et, du moment où il n'y a plus que moi d'accusé, je me range le premier pour la condamnation.

Aussi les deux observations par lesquelles je vais terminer ne porteront-elles que sur des faits.

M. Z... présente, comme «un échantillon» de *romantisme* «beaucoup plus étrange que les robes de vapeur et le vêtement de mystère» la strophe suivante :

> Sors-tu de quelque tour qu'habite le Vertige,
> Nain bizarre et cruel, qui sur les monts voltige,
> Prête aux feux des marais leur errante rougeur,
> Rit dans l'air, des grands pins courbe en criant les cimes,
> Et chaque soir, rôdant sur les bords des abîmes,
> Jette aux vautours du gouffre un pâle voyageur.

M. Z... veut que «cet être puissant qui courbe les cimes des grands pins» soit une *chauve-souris,* parce que la pièce est adressée à la *chauve-souris;* il en conclut que le poëte, parlant au vocatif, devrait dire : «Nain cruel, qui voltiges, qui prêtes, qui ris, qui jettes, etc.». Voilà certainement un *étrange échantillon,* non seulement de *romantisme,* mais encore de la profonde ignorance du «poëte». Mais pourquoi vouloir précisément me faire dire ce que je n'ai pas dit? Le *Vertige* est ici le nominatif de la phrase, et c'est lui qui *voltige,* qui *rit,* qui *jette,* etc.; et non la chauve-souris. — C'est là, dira M. Z..., une personnification du Vertige bien romantique! — Soit; mais est-elle beaucoup plus singulière que les personnifications *classiques* du Zéphyr et de l'Écho? En attendant qu'on décide la chose, je prie M. Z... de croire qu'il n'y a point d'incompatibilité absolue entre les écrivains qu'il nomme *romantiques* et l'orthographe.

Après m'avoir plus d'une fois fait sentir qu'il s'est plu jusqu'ici à couvrir d'un voile les taches les plus considérables de mes odes, après avoir dit qu'il a cité *le moins défectueux de ce qui lui a paru condamnable,* M. Z..., poussé à bout, termine par la citation d'une strophe qu'il ne paraît même transcrire qu'à regret, c'est celle sur le cauchemar :

> Un monstre aux éléments prend vingt formes nouvelles,
> Tantôt dans une eau morte il traîne son *corps bleu,*
> Tantôt son rire éclate en *rouges étincelles;*
> Deux éclairs sont ses yeux, deux flammes sont ses ailes,
> Il vole sur un lac de feu.

«Dira-t-on maintenant, ajoute M. Z..., que j'aie choisi, comme l'a pensé M. Victor Hugo, les *défauts les plus saillants* de ses odes? N'avais-je pas

fait *tout le contraire?* Est-il beaucoup de journalistes qui se fussent refusé le plaisir de rire du *corps bleu du cauchemar?*»

Or, monsieur, dans un article qui a paru sur mes premières odes, article du reste bien trop indulgent, et dont j'ai conservé la mémoire dans le sens que les latins attachaient au mot *memor,* dans cet article, dis-je, la strophe ci-dessus était entièrement rapportée, avec ces réflexions du critique : «Se douterait-on qu'il est question ici du cauchemar! Ajoutons que ce rire en étincelles est une image fort étrange, et que le *corps bleu* ne peut jamais se trouver dans une ode.» Hé bien! le *journaliste,* qui *ne se refusait pas le plaisir de rire du corps bleu,* et qui faisait ainsi *tout le contraire* de ce que M. Z... déclare avoir fait, n'était autre que M. Z... (Voyez le *Journal des Débats* du 17 novembre 1822.) C'est même d'après l'avis bienveillant de ce critique distingué que je corrigeai ce ridicule *corps bleu* dans la seconde édition de mes odes.

Je m'adresse à vous, monsieur, pour obtenir l'insertion de cette lettre, craignant que la modestie de M. Z... ne lui permît pas d'en réclamer lui-même la publication. Je désire qu'il demeure convaincu et de ma vive gratitude et du plaisir avec lequel j'ai fourni au public l'occasion de lire un nouvel article de lui.

J'ai l'honneur, etc.

VICTOR HUGO[1].

À Monsieur Villars[2],
membre de l'Académie française.

Le dimanche 14 novembre.

Depuis deux ans, presque toujours absent de Paris, je n'ai pas eu l'occasion de cultiver autant que je l'aurais voulu l'agréable et utile commerce de M. Villars. Je suis enchanté aujourd'hui qu'une circonstance fortuite me ramène vers lui et me mette à même de renouer une connaissance qui m'est si précieuse. M. de Lamartine, mon ami, est un des candidats à la place vacante dans l'Académie française; et, avant de se présenter chez M. Villars, il a désiré que je le prévinsse. Je lui ai dit que la bienveillance dont M. Villars m'avait donné tant de preuves ne suffirait pas seule pour fixer son choix; mais je ne doute pas que le mérite éminent et l'admirable

[1] *La Gazette de France,* 12 août 1824. — Cette lettre et celle qui la précède sont reproduites dans *le Drapeau Blanc* du 13 août 1824.

[2] Par inadvertance, Victor Hugo a ajouté une *s* au nom de Villar. Villar était secrétaire perpétuel de la classe des belles-lettres.

talent de M. de Lamartine ne soient des recommandations toutes-puissantes auprès de M. Villars. MM. de Chateaubriand et l'évêque d'Hermopolis[1] s'intéressent vivement à la nomination de M. de Lamartine. M. Villars se plaira sans doute à joindre son suffrage au leur et à aplanir à ce beau talent l'entrée de l'Académie où M. Villars occupe une place si distinguée.

Je serai personnellement heureux et flatté d'avoir attiré son attention sur M. de Lamartine; et la nomination de ce poëte ajoutera une nouvelle obligation à toutes celles que j'ai déjà à mon ancien et respectable ami M. Villars. J'aurai l'honneur de revenir.

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte François de Neufchâteau,
de l'Académie française.

15 novembre 1824.

Monsieur le comte,

Vous avez peut-être oublié mon nom; mais moi jamais je n'oublierai la bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu accueillir mes premiers essais[2]. C'est de cette bienveillance que j'ose aujourd'hui vous demander une preuve qui, pour ne m'être pas personnelle, ne me sera pas moins chère.

Un fauteuil est vacant à l'Académie française; je n'ai certes pas la prétention de dicter un choix à un goût aussi sûr que le vôtre : je me permettrai seulement d'appeler votre attention sur un célèbre candidat, qui est mon ami et dont je vous ai vu il y a quelques années admirer les premières poésies; c'est vous nommer Alphonse de Lamartine.

M. de Lamartine s'empressera d'aller lui-même briguer votre suffrage et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne par son seul mérite de votre impartialité si bienveillante et si éclairée; mais je serais heureux d'avoir été pour quelque chose dans votre favorable détermination. Ce serait, monsieur le comte, ajouter une nouvelle et bien vive reconnaissance à toutes celles que vous doit déjà

Votre très profondément dévoué
VICTOR HUGO.

[1] Comte de Frayssinous, grand maître de l'Université, ministre des Affaires ecclésiastiques.

[2] Dès 1817, Victor Hugo et F. de Neufchâteau échangèrent des vers, et le vieil académicien encouragea et protégea le jeune poète. Il le pria de confronter les textes espagnol et français pour un rapport qu'il préparait sur *Gil Blas de Santillane;* Victor Hugo fit le rapport, que F. de Neufchâteau publia et signa. En 1820, c'est par son entremise que l'*Ode sur la mort du duc de Berry* fut présentée au roi qui accorda spontanément à l'auteur une gratification de 500 francs.

À Monsieur le baron d'Eckstein[1].

Ce dimanche, 28 novembre 1824.

Je suis toujours, monsieur le baron, à la piste des articles dont vous daignez parfois enrichir le *Drapeau blanc,* et je conçois parfaitement qu'ils suffisent pour maintenir ce journal dans un rang élevé dont il ne devrait jamais descendre. Il est vrai qu'il faudrait pour cela que tous les rédacteurs eussent votre haut mérite, et que c'est demander l'impossible. Rien de plus rare que les trois qualités qui vous distinguent si éminemment : le talent, le savoir et la conviction.

Les deux articles que vous m'envoyez[2] montrent avec quelle aisance ingénieuse votre esprit embrasse tous les sujets et se plie à tous les styles. Vos vues sur la *poésie populaire* sont hautes et profondes. Votre coup d'œil sur nos charlatans de sophisme et de littérature est rapide et perçant. Vous séparez en juge intègre les erreurs des jongleries, vous démêlez le bon grain de l'ivraie; et c'est une des choses que j'aime en vous. Il y a dans vos pensées la profondeur des allemands et dans votre plaisanterie la grâce des français.

Je m'empresse de communiquer vos excellents articles à Lamartine qui en sera enchanté; et j'attends avec une vive impatience la communication que vous voulez bien me promettre de votre prochain ouvrage.

Seriez-vous assez bon pour vous rappeler la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire pour Mme la marquise de Montferrier et sa fille qui est à Rome et dont vous avez admiré chez moi deux ouvrages? Voudriez-vous me faire savoir si M. le ministre des Affaires étrangères autorise ces dames à se servir pour leur correspondance du pli de M. l'ambassadeur de Rome, qu'elles ont au reste l'honneur de connaître. J'attendrai sur ce point votre réponse pour la communiquer à Mme de Montferrier.

Adieu, monsieur le baron; ma femme est infiniment sensible à votre souvenir; elle partage la haute opinion que votre talent m'inspire, et j'espère que vous voudrez bien compter toujours au rang de vos meilleurs amis

VICTOR HUGO.

[1] Publiciste et philosophe; en 1823, directeur des *Annales de la littérature et des arts* qui ont fusionné avec *le Conservateur littéraire;* en 1826, directeur de la revue *Le Catholique,* où il publia de nombreux articles sur le romantisme et sur les œuvres de Victor Hugo. — [2] *De la littérature populaire dans les diverses contrées de l'Europe.* — *Le Drapeau blanc,* 13 et 22 novembre 1824.

Monsieur le comte Alfred de Vigny,
capitaine au 55e régiment d'infanterie, en garnison à Pau.

29 décembre 1824.

Avant que cette année finisse, bon Alfred, je veux lui dérober un moment pour vous, et de force ou de gré je vous écrirai enfin aujourd'hui. J'ignore si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous, surtout pour ce qui tient à la manière de sourire et d'aimer.

Que vôtre dernière lettre était belle! j'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie; ces hautes Pyrénées ont dû vous inspirer de bien admirables vers, et il me tarde d'entendre ce que vous devez faire chaque jour.

Nous, mon ami, nous n'aurons rien à vous offrir en échange, à votre retour. Là-bas, tout vous inspire; ici, tout nous glace. Que voulez-vous que l'on fasse au milieu de tant de tracasseries politiques et littéraires, de ces insolentes médiocrités, de ces génies poltrons, de l'élection de Droz[1], de l'échec de Lamartine et de Guiraud?[2] Que voulez-vous que l'on fasse à Paris, entre le Ministère et l'Académie? Pour moi, je n'éprouve plus, quand je me jette en dehors de ma cellule, qu'indignation et pitié.

Aussi je ne m'y expose guère, je reste chez moi, où je suis heureux, où je berce ma fille[3], où j'ai cet ange qui est ma femme. Toute ma joie est là, rien ne me vient du dehors que quelques marques d'amitié qui me sont bien chères, et parmi lesquelles je compte avant tout les vôtres.

Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette nouvelle année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la muse vous dicte, et tâchez de revenir vite les écrire ici, dussiez-vous courir, comme moi, le risque de ne plus être inspiré.

Mais c'est pour vous un danger illusoire; votre talent résiste à tout,

[1] Moraliste et historien. Son *Histoire du règne de Louis XVI* fut très appréciée. — [2] Lamartine et Guiraud s'étaient portés candidats à l'Académie et avaient échoué tous deux. — [3] Léopoldine, née le 28 août 1824.

même au chagrin, même à l'ennui. Quant à moi, toutes mes idées s'envolent et je suis tout de suite vaincu quand je vois les passions et les intérêts entrer dans la lice. Les petites blessures me tuent. Je suis, passez-moi l'orgueil de cette comparaison, je suis comme Achille, vulnérable par le talon.

VICTOR.

1825.

Au général Hugo.

19 février [1825].

J'ajoute un mot, cher papa, à la lettre de notre Adèle; je voudrais pouvoir ajouter quelque chose à l'expression de sa tendresse pour toi et ta femme; mais je ne saurais exprimer mieux qu'elle ce qu'elle sent aussi bien que moi.

Je voulais, comme elle te le dit, t'envoyer le portrait de ta Léopoldine dans ma plus prochaine lettre; mais mon désir de te le donner ressemblant me l'ayant déjà fait deux ou trois fois recommencer, je ne veux pas tarder plus longtemps à solliciter de tes nouvelles pour nous, pour Abel et pour la famille Foucher.

Rabbe[1], qui est venu hier dîner avec nous, m'a parlé de toi avec le plus tendre et le plus respectueux attachement; c'est un bon et noble ami.

Louis nous a envoyé ces jours-ci un superbe panier de gibier que nous avons mangé en famille, avec le vif regret de ne pas vous le voir partager.

Adieu, bien cher et bien excellent père; je m'occupe en ce moment de ramasser de la besogne pour notre séjour à Blois, qui nous promet tant de bonheur.

Notre Didine est charmante. Elle ressemble à sa mère, elle ressemble à son grand-père. Embrasse pour elle sa bonne marraine.

Ton fils tendre et respectueux,
V. H.

Où en est ta demande près du ministre? Veux-tu que je m'en informe? As-tu vu que des exceptions ont été faites[2]?

[1] Alphonse Rabbe, historien, ami de Victor Hugo; une poésie des *Feuilles d'automne* lui est dédiée. — [2] *Bibliothèque municipale de Blois.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Au général Hugo.

Ce 27 février [1825].

Mon cher papa,

Tu as vu que nos lettres se sont croisées; je désire que notre lettre t'ait fait autant de plaisir que la tienne nous en a fait; elle ne pouvait nous apporter de plus agréable nouvelle que celle de votre prochaine arrivée, et j'espère presque, en t'écrivant celle-ci, qu'elle ne te trouvera pas à Blois.

Tu ne saurais croire quelle fête nous nous faisons de vous présenter notre Léopoldine, toujours petite, mais toujours bien portante et si gentille!... elle vous aimera tous deux comme nous l'aimons : nous ne saurions dire davantage.

Nous nous applaudissons presque d'avoir été une partie du mois sans nouvelles de toi, puisque tu as été malade; nous aurions eu des inquiétudes; maintenant nous n'avons que le plaisir de te savoir rétabli.

Adieu, bon et cher papa, je ne t'en écris pas plus long, puisque nous pourrons bientôt communiquer de vive voix. Quelles que soient les affaires qui t'amènent, tu sais que tu peux compter en tout et pour tout sur notre dévoûment comme sur notre tendre et respectueux attachement.

Embrasse pour nous la bonne marraine de ta Léopoldine.

VICTOR[1].

À Monsieur J.-B. Soulié[2],
hôtel de Hollande, rue Neuve-des-Bons-Enfants, à Paris.

Blois, 27 avril 1825, matin.

Savez-vous, mon bon Soulié, que les grâces royales pleuvent sur moi, au moment où je viens à Blois me faire hermite[3]? Le roi me nomme chevalier de la légion d'honneur, et me fait l'insigne honneur de m'inviter

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[2] Rédacteur à la *Quotidienne*, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. — [3] Victor Hugo était allé, avec sa femme, passer quelque temps chez le général Hugo. Il reçut là cette lettre inédite du vicomte de la Rochefoucauld qui était alors *« chargé de tout ce qui concerne les arts dans leurs rapports avec la Maison du Roi »*.

Paris, le 23 avril 1825.

Je n'ai pu résister au désir de soumettre sans retard au Roi la demande de Monsieur Victor Hugo, et je ne veux point tarder non plus à lui apprendre que S. M. vient, sur ma proposition, de le nommer chevalier de la légion d'honneur. Le Roi y a mis une grâce charmante qui semble doubler le prix d'une faveur si bien méritée, et s'est étonné même de l'oubli dans lequel étaient restés MM. Hugo et de Lamartine. Pour moi, je suis personnellement heureux qu'il m'ait été réservé de réparer une erreur dont les lettres avaient à s'affliger.

Il recevra incessamment une lettre officielle; mais je n'ai point voulu perdre un moment pour lui apprendre cette nouvelle qui est pour moi un véritable bonheur.

Je lui offre mille compliments sincères.

LE Vte DE LA ROCHEFOUCAULD.

à son sacre. Vous allez vous réjouir, vous qui m'aimez, et je vous assure que le plaisir que cette nouvelle vous fera augmente beaucoup ma propre satisfaction. Il y a entre nous une telle fraternité de sentiments et d'opinions, qu'il me semble que ma croix est la vôtre, comme la vôtre serait la mienne. Ce qui accroît beaucoup le prix de cette croix à mes yeux, c'est que je l'obtiens avec Lamartine, par ordonnance spéciale qui ne nomme que nous deux, attendu, a dit le roi, qu'il s'agit de réparer une omission. Ces deux décorations ne comptent pas dans le nombre donné au sacre.

Ce qui ajoute aussi un grand charme à mon voyage de Reims, c'est l'espérance de le faire avec notre Charles Nodier[1], auquel j'ai écrit hier, pour qu'il s'arrange de manière à m'avoir pour compagnon. Je dois ajouter à tout ceci que M. de La Rochefoucauld a été charmant, dans cette circonstance, pour Lamartine et moi. Il est impossible de s'effacer plus complètement pour laisser au roi toute la reconnaissance, de mettre plus de grâce et de délicatesse dans ses rapports avec nous. C'est à lui que nous devons nos croix, et c'est lui qui nous remercie. Je dois cette justice haute et entière à un homme qui ne l'obtient pas toujours.

Je vais donc vous revoir, cher ami, et il me faut cette espérance pour apporter quelque adoucissement au chagrin de quitter mon Adèle pour la première fois. Dites tout cela à ceux de nos bons amis auxquels je n'aurai pas le temps d'écrire.

Votre canif est beau et excellent; votre dessin est d'une bizarrerie charmante. Mille fois merci, et merci surtout de votre franche et tendre amitié.

Personne ne vous aime plus que moi.

VICTOR[2].

À Monsieur le comte Alfred de Vigny,
rue Richepanse, Paris.

Blois, 28 avril 1825.

Il ne faut pas, cher Alfred, que vous appreniez d'un autre que moi les faveurs inattendues qui sont venues me chercher dans la retraite de mon père. Le Roi me donne la croix et m'invite à son sacre. Réjouissez-vous,

[1] Ami de Victor Hugo et, d'après Biré, « le frère aîné des romantiques » ; ses contes et ses romans sont presque tous peuplés de vampires, de démons, de lutins; il a publié de nombreux ouvrages scientifiques, historiques et bibliographiques. Admirateur passionné de Shakespeare et de Gœthe. Il mourut bibliothécaire de l'Arsenal. — [2] D'après une copie prise dans les *Archives Spoelberch de Lovenjoul.* L'original était dans la collection du baron de Stassart, à l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles. Il en disparut en 1914-1918, pendant l'occupation de la Belgique.

vous qui m'aimez, de cette nouvelle; car je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai.

Je compte faire le voyage avec notre Nodier auquel je viens d'écrire. Vous nous manquerez!

Tous les honneurs, du reste, portent leur épine avec eux. Ce voyage me force de quitter pour quinze éternels jours cette Adèle que j'aime comme vous aimez votre Lydia, et il me semble que cette première séparation va me couper en deux. Vous me plaindrez, mon ami, car vous aimez comme moi.

Je suis ici, en attendant mon nouveau départ, dans la plus délicieuse ville qu'on puisse voir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais tout cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux rives de cette belle Loire; d'un côté un amphithéâtre de jardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de verdure. À chaque pas un souvenir.

La maison de mon père est en pierres de taille blanches, avec des contrevents verts comme ceux que rêvait J.-J. Rousseau; elle est entre deux jardins charmants, au pied d'un coteau, entre l'arbre de Gaston et les clochers de Saint-Nicolas. L'un de ces clochers n'a point été achevé et tombe en ruine. Le temps le démolit avant que l'homme l'ait bâti.

Voilà tout ce que je vais quitter pour quinze jours, et mon vieux et excellent père et ma bien-aimée femme par-dessus tout. Mais je vous reverrai un instant, et il y a tant de consolations dans la vue d'un ami!

Adieu, cher Alfred, mille hommages à votre chère Lydia. Avez-vous terminé votre formidable *Enfer*[1]? C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel-Ange, le triple génie.

Embrassez bien pour moi Émile [Deschamps], Soumet, Jules [Lefèvre], Guiraud et d'Hendicourt et tous nos amis, auxquels j'écrirai dès que j'aurai quelque loisir.

VICTOR.

Je suis encore ici pour trois semaines. Vous m'écrirez vite, n'est-ce pas? Mille respects de ma part à Madame votre mère.

[1] Alfred de Vigny dans *Le Journal d'un poète* donne le plan et quelques vers de *L'Enfer* qui n'a pas été terminé; c'eût été une suite à *Éloa*.

À Monsieur le baron d'Eckstein.

Blois, 29 avril [1825].

Je reçois à l'instant même, monsieur le baron, une lettre de M. Alphonse Rabbe, et son *Résumé de l'histoire de Russie.* Cet ouvrage important, sur lequel je viens de jeter un rapide coup d'œil, me paraît, si j'en juge d'après ce que j'en connais, digne de toute votre attention comme l'auteur est digne de toute votre estime. M. Rabbe, dont la conviction politique diffère de la nôtre, est un homme d'un beau talent et d'un beau caractère. Ce sont deux nobles rapports avec vous. Les hommes d'un haut mérite, comme vous et lui, doivent se comprendre et s'estimer, à quelque drapeau qu'ils appartiennent. Sans cesser de prendre part à la lutte de leurs armées, les généraux ne se battent pas corps à corps : ils se saluent de leurs rangs opposés. Vous et M. Rabbe vous êtes généraux.

M. Rabbe, dont j'aime la personne et le talent, et qui n'a pas besoin de cette recommandation auprès de vous, vous rend déjà toute justice. Vous êtes du petit nombre des hommes honorables qui doivent être séparés de la tourbe des partis. M. Rabbe vous en sépare.

Vous lui rendrez, je n'en doute pas, la même justice. Vous aurez sans doute reçu son *Résumé* et sa lettre quand celle-ci vous parviendra, et je serai heureux d'apprendre que votre jugement favorable aura devancé ce que je ne dois pas (je le répète) appeler ma recommandation.

Aussi est-ce moins dans ce but que je vous écris que dans l'intention de me rappeler à votre amical souvenir. Les journaux vous auront appris la faveur dont Sa Majesté m'honore [1]. Je vous remercie d'avance du plaisir que vous aurez éprouvé de cette nouvelle. Vous voyez que je me crois sûr de votre amitié comme vous l'êtes de la mienne. Personne n'a pour vous une plus haute estime que votre bien dévoué

VICTOR HUGO.

Mon adresse est *chez M. le général comte Hugo, à Blois.*

Je serais enchanté que votre loisir vous permît de consacrer à l'ouvrage de M. Rabbe un de ces excellents articles où vous savez si bien allier la critique impartiale à l'accent de l'estime. Vous savez que je pense comme

[1] La croix et l'invitation au sacre.

vous sur le compte des résumés, mais vous savez aussi que j'excepte M. Rabbe de cette tourbe d'écrivains ignorants et superficiels. Il est, lui, tout à fait à part, et je suis convaincu que vous le jugerez comme moi. En combattant *quelquefois* ses doctrines, vous admirerez toujours son talent[1].

À Adolphe de Saint-Valry.

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc.* C'est un homme d'un vrai talent, et il ne manque à ce talent qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même; il faut que votre poème se vende[2], et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires,* comme notre grand poëte Soumet[3]. Démentez le fait bien haut partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau du châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu, mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 20, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR.

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) *La Chapelle de Notre-Dame du Chêne.* — (3) Soumet, pour ne pas compromettre son élection à l'Académie française, s'était séparé de la nouvelle école et avait imposé, de concert avec Guiraud, la disparition de *la Muse française.*

À Paul Foucher.

La Miltière[1], ce mardi 10 mai [1825].

Je commence ceci, mon cher Paul, avec l'intention de t'écrire une des plus longues lettres que j'aie encore écrites depuis que je suis parti. Si, par hasard, elle ne répondait ni à ton attente, ni à la mienne, n'en accuse pas mon intention, mais bien je ne sais quelle cause imprévue qui sera venue me *couper ma satisfaction* et mon loisir. D'ailleurs nous nous verrons bientôt à Paris, et je te raconterai tout ce que je n'aurai pu t'écrire.

Je suis pour le moment dans une salle de verdure attenante à la Miltière; le lierre qui en garnit les parois jette sur mon papier des ombres découpées dont je t'envoie le dessin, puisque tu désires que ma lettre contienne quelque chose de pittoresque[2]. Ne va pas rire de ces lignes bizarres jetées comme au hasard sur l'autre côté de la feuille. Aie un peu d'imagination. Suppose tout ce dessin tracé par le soleil et l'ombre et tu verras quelque chose de charmant. Voilà comme procèdent ces fous qu'on appelle des poëtes.

J'ai laissé ton aimable lettre à Blois, ce qui m'empêche d'y répondre en détail. D'ailleurs, tu m'y faisais plus de questions que ne t'en feront certainement les six pédants noirs de la Faculté lors de ta candidature au baccalauréat ès lettres de l'Université de Paris. Tu m'y parlais de la butte des Capucins et de Diane, et moi, pour te contrarier, j'ai bien envie de ne te parler que de Chambord et de Chabara.

Imagine-toi, mon cher Paul, que depuis que j'ai vu Chambord, je vais demandant à chacun : *Avez-vous vu Chambord?* comme La Fontaine qui disait à tout passant : *Avez-vous lu Baruch?*

À propos de La Fontaine, parlons du colonel Féraudy. Il t'aime toujours beaucoup, quoique tu te sois avisé de trouver un de ses vers faux, ce qui lui est sensible. Il fait toujours des fables : il en a même fait une en mon honneur où il me traite d'*animal,* et qui finit par un calembour. C'est une galanterie!

Adieu, mon cher Paul, embrasse bien tendrement ton bon père et ta bonne mère pour mon Adèle et pour moi. Papa et sa femme et Didine leur disent, ainsi qu'à toi, mille choses affectueuses. Tout le monde se porte

[1] Propriété que le général Hugo possédait, à quelques lieues de Blois. — [2] A travers les lignes de la lettre sont tracés de grands traits en circonvolutions bizarres.

bien. Remercie ton papa de tous les détails de sa dernière lettre. Je serai le 20 à Paris.

Mille amitiés à ton oncle et à ta tante, M. et Mme Deschamps[1], M. et Mme François. J'écrirai à ton père dès que notre ménage sera revenu à Blois qui est à 8 lieues d'ici.

V.[2]

À Monsieur Foucher.

La Miltière, 12 mai 1825.

Mon cher papa,

Le messager envoyé par mon père à Blois est de retour. Il nous rapporte l'aimable lettre de maman à son Adèle, que nous avons lue en famille, et une lettre fort cordiale de Victor Foucher[3], qui nous fait aussi beaucoup de plaisir. Nous nous attendions également à recevoir la croix de la Légion d'honneur et les papiers, etc., que vous nous avez annoncés pour le commencement de cette semaine. Notre espérance est frustrée de ce côté, et mon père désirerait que vous eussiez la bonté de passer encore une fois à la Légion, pour presser cet envoi. Car ma place est retenue pour le 19 au matin, et si nous ne recevions pas tout cela au moins le 18, je courrais grand risque de ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant.

Je sens, mon excellent père, combien je vous donne de peines, et je suis pénétré d'une vive reconnaissance de toutes vos bontés. La lettre de maman Foucher est bonne comme elle : elle est remplie de détails qui nous intéressent. Nous sommes enchantés des progrès de Juju[4] autant que de ceux de Didine; quand nous serons de retour à Paris, ces deux enfants seront l'objet de nos curiosités réciproques, et nous en aurons de longs récits à nous faire.

Voudriez-vous bien ajouter encore à tous vos soins paternels celui de

[1] Père et mère d'Émile et Antoni Deschamps. Antoni Deschamps, le *poète dantesque* comme l'appelaient ses amis, traduisit, pour ses heureux débuts dans la littérature, *la Divine Comédie*, en 1829; puis il publia, dans la *Revue des Deux Mondes*, une série d'*Études italiennes* fort appréciées; un volume de vers : *Dernières paroles*, sorte d'autobiographie, dépeint les angoisses que lui causait son état mental; neurasthénique et guetté par la folie, il s'analysait fort bien; vers 1831 il se retira chez le docteur Blanche et continua à travailler; il mourut en 1869. Son dernier volume : *Résignation*, dépeint l'état de son âme douloureuse et profonde. — [2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[3] Victor Foucher, frère aîné de madame Victor Hugo, fit sa carrière dans la magistrature. En 1851, il était conseiller à la cour de Cassation; tout dévoué à l'empire il n'eut avec son beau-frère exilé que des rapports lointains. — [4] Julie Foucher, née le 22 septembre 1822.

payer nos contributions dont le papier a été remis à maman. Nous vous rembourserons cette petite somme, bien entendu.

Maman nous apprend que la chambre à Reims est louée 350 francs et qu'on cherche une quatrième personne. Est-ce pour la voiture ou pour le logement? Vous me disiez dans votre dernière que Beauchêne s'occupait de la fabrication de mon habit. Comment a-t-il eu ma mesure? Il faudra sans doute les culottes, bas, souliers à boucles, épée d'acier, chapeau à ganse d'acier et plumes. En quel métal doivent être les boucles de la culotte et des souliers? Faudra-t-il les jabots et les manchettes?

Nous sommes désolés de la mauvaise santé de Mlle Jeanne. Parlez de nous à la bonne Mme Deschamps. M. Deschamps m'a écrit une charmante lettre. Veuillez l'en remercier en attendant que je le fasse moi-même. Il faut que notre tante Asseline[1] se soigne un peu, et j'espère la retrouver tout à fait rétablie. Faites-lui bien nos amitiés ainsi qu'à son mari.

Paul a dû recevoir aujourd'hui une lettre de moi, la première que j'aie écrite à la Miltière. Celle-ci est la seconde. Je vais écrire la troisième à Ch. Nodier.

Adieu, mon cher et bon père; papa et son excellente femme, mon Adèle et sa petite Didine aux joues fermes, vous embrassent ainsi que maman Foucher, et je me joins à eux de cœur. Vous ne sauriez croire comme on parle de vous en Sologne à l'heure qu'il est.

Votre fils tendrement dévoué,

VICTOR.

Comment se porte François? Mon portier a-t-il reçu quelques lettres depuis notre départ? J'en reçois une bien paternelle de M. de La Rivière[2].

Mille remerciements à MM. Vénot, Pichot, et *tutti quanti.*

Madame Victor Hugo,
chez le général comte Hugo, à Blois.

Me voici à Orléans, mon Adèle, et avant de dîner, avant de me reposer, avant même de m'asseoir (car je suis debout), je veux t'écrire. Tu recevras cette lettre inattendue demain, et c'est une grande joie pour moi au milieu de toute ma tristesse que de penser au plaisir que ce papier te

[1] Sœur de Mme Foucher. — [2] Premier professeur d'Eugène et de Victor.

fera. Et puis, j'ai vraiment le cœur si plein de douleur, qu'un peu d'épanchement me fera du bien, mon Adèle. Tu ne saurais croire combien, depuis que je t'ai quittée, bien-aimée, le temps me semble long et la distance énorme. Je ne pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans te voir. Que sera-ce donc demain? que sera-ce après-demain, et après? et après? Vraiment, mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage, j'en ai besoin, et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de te fortifier, c'est moi qui suis faible, et que je t'attriste au lieu de te consoler. Pardonne-moi, Adèle, c'est une chose bien affreuse que de se trouver seul, isolé, environné de visages froids, curieux ou indifférents, sans autre ami que sa bourse, comme je suis en ce moment, lorsqu'on a pris la douce habitude de trouver partout ton sourire tendre et ton regard consolateur.

Je serai demain à Paris, et je t'écrirai sur-le-champ. Aie bien du courage, mon adorée, nourris bien ta petite Didine, qui n'est pas plus ange que toi, donne-lui une ou deux dents pour mon retour, embrasse-la mille fois, embrasse mon excellent père et son excellente femme, je ferai la même commission pour toi dans le même moment à Paris.

Nous avons très bien fait la route jusqu'ici. Les chemins sont superbes, le temps beau quoique froid. Je n'aurai pas chaud cette nuit, mais je penserai à toi, et je brûlerai.

Écris-moi dès demain, à Paris; je t'enverrai de Paris mon adresse à Reims.

Que tous ces honneurs sont tristes. Bien des gens m'envient ce voyage, et ils ne savent pas combien je suis malheureux de ce bonheur qui me fait des jaloux.

Adieu, chère ange, adieu, mon Adèle, porte-toi bien. Je t'embrasse bien tendrement de bien loin. Ne pleure pas; ne gâte pas tes jolies joues. Je veux te retrouver fraîche et grasse en arrivant.

Dis à mon père que l'on m'a demandé en route *si j'allais rejoindre mon corps*, etc. Tout cela à cause du ruban.

Adieu encore, et encore mille baisers et mille caresses.

Ton VICTOR.

Ouvre mes lettres s'il en vient, et donne-m'en l'analyse en quelques mots. Adieu, adieu encore.

Orléans, 19 mai, 4 heures après-midi [1].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Victor Hugo,
chez Monsieur le général comte Hugo, Blois.

Paris, vendredi 20 mai, 7 h. 1/2 du matin.

Tu n'as pas encore lu ma première lettre, mon Adèle bien-aimée, au moment où je commence cette seconde. Me voici à Paris, j'ai déjeuné avec tes bons parents que j'ai retrouvés toujours les mêmes, me soignant ici, comme les miens te soignent là-bas. J'ai encore le bruit de la diligence dans les oreilles, je suis moulu et étourdi par cette rude voiture, mais il ne m'est pas malaisé de rassembler mes pensées pour t'écrire : elles se réduisent à une seule, toi! et toujours toi, et toujours toi! C'est toi qui m'as tenu compagnie dans mon insomnie de cette nuit; c'est toi qui m'as entretenu au milieu de ces monotones et insipides conversations de voyage; c'est toi qui m'as donné le courage de me séparer de toi, et me conserveras ma force durant cette éternelle absence. Ne lis tout ce que je t'écris qu'à nos bons parents; d'autres pourraient trouver notre chagrin ridicule, et il est inutile de les faire rire de ce qui nous fait souffrir.

Notre voyage a été bon, quoique toutes les dispositions pour mes places eussent été mal prises, et que je me sois toujours trouvé rangé où je ne devais pas être, par suite de la bêtise de cette hôtesse de Blois. Je ne me ressens plus du froid et presque plus de la fatigue, mais la tristesse et l'ennui me restent, et vont s'accroissant. Si je suis inspiré au sacre, ce ne sera pas par ma muse gaie. Je trouve ici force lettres, paquets, papiers, livres, etc. Je t'envoie ci-inclus la lettre de Soumet, elle te fera plaisir ainsi qu'à mon excellent père. Conserve-la bien. J'ai trouvé aussi une félicitation bien aimable de Villemain[1], *datée du 27 avril;* il m'invite à dîner pour le *1er mai dernier,* et me recommande de ne pas lui faire faute. Tu vois s'il a dû m'attendre longtemps. Je vais lui écrire pour lui expliquer mon absence et mon silence, et j'irai le voir.

Il faut que je te quitte, mon ange adoré, les mille et une affaires m'appellent. Je vais commencer mes courses. J'ai remis la note à ta bonne mère qui t'embrasse avec ta Didine bien tendrement, mais non autant que

[1] Villemain était en 1825 professeur de littérature française à la Sorbonne; académicien, secrétaire perpétuel de l'Académie dès 1832; écrivain très apprécié, il avait déjà obtenu de nombreux succès; il fut ministre de l'Instruction publique en 1844; il publia de nombreux ouvrages littéraires et historiques; son amitié pour Victor Hugo ne se relâcha jamais, même sous l'empire.

moi. Ton bon père se joint à nous, il est toujours gai, cordial et spirituel, comme le mien; mais chacun à sa manière. Embrasse pour moi mon noble et charmant père, et celle *qui ne fait qu'une chair* et qu'un cœur avec lui. Je te recommande bien à leurs tendres soins. Il faut que tu sois mieux avec eux qu'avec moi. Ils sont si bons que cela ne leur sera pas difficile.

Je t'écris dans notre chambre nuptiale[1], dont le séjour me fait encore plus sentir mon veuvage. Tout m'est redevenu étranger ici depuis que tu me manques. En entrant dans Paris, je l'ai admiré comme un provincial. Il me semblait que ce n'était pas mon pays. C'est toi qui es ma patrie.

Écris-moi tous les jours.

Ton Victor.

Écris-moi ici une lettre, et toutes les autres *poste restante à Reims.* Je dîne dimanche chez Mlle Duvidal, qui arrange le petit portrait et travaille à celui de Juju. Juju est embellie. Prie papa d'écrire à Victor Foucher pour le remercier de l'envoi de son livre. Quatre lignes affectueuses suffiront[2].

À Madame Victor Hugo,
chez Monsieur le général comte Hugo, Blois.

Paris, 21 mai.

Voici mon seul moment heureux dans tout le jour, mon Adèle. Je vais m'entretenir avec toi et oublier un instant peines, fatigues, chagrins et embarras. Tu es là, présente à ma pensée, sans que rien vienne me distraire de toi. Tu verras ce papier, tu le toucheras, il me devancera près de toi de douze ou treize jours, c'est comme un messager auquel tu vas faire mille questions. Il est bien heureux!

Je suis donc ici depuis hier matin, et je vais te rendre compte de l'emploi de mon temps. En arrivant j'ai trouvé ton père et ta mère au lit; Paul m'a sauté au cou, et les mille interrogations ont commencé. Nous avons déjeuné, ton papa m'a fait de la sauce de homard; le café et la crème étaient excellents. Après déjeuner, je t'ai écrit la lettre que tu recevras aujourd'hui. Comme je revenais de la mettre *moi-même* à la poste, Mlle Julie[3] montait me voir. Je me suis habillé, et je suis descendu à son atelier, où l'interrogatoire a recommencé. Comment se porte Adèle? et Didine? et le général? et sa

[1] Nous rappelons que Victor Hugo et sa femme demeurèrent jusqu'en 1824 chez M. Foucher, Hôtel des Conseils de Guerre. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

[3] Julie Duvidal de Montferrier.

femme? Cette excellente amie nous chérit tous comme une famille. Elle m'a montré le portrait de Didine qui est presque achevé et délicieux, celui de Juju qui est commencé sur une grande toile à tableau; je pense qu'elle en fera un petit pour le pendant. Ta maman me l'assure. Juju est bien ressemblante et fort jolie. Sa ronde figure s'est allongée, et elle a pris un air de petite femme. En sortant de chez Mlle Duvidal (où nous dînons dimanche) j'ai été de mon pied voir Beauchêne. Destains et Jules Maréchal m'ont félicité. Beauchêne m'a montré mon habit qui va bien; il est fort laid et très à la mode. Il me reste à faire faire la culotte, à louer ou acheter l'épée. Il y avait beaucoup de monde et je ne suis pas entré chez M. de La Rochefoucauld. Abel était chez Beauchêne. J'ai embrassé ce bon gros frère pour tout le monde. Il est toujours dans les cabriolets courant après les six millions, qu'il espère attraper. Puis je suis allé chez Soumet, qui est toujours tendre et bon, comme tu sais; il m'a offert sa culotte. Il m'a reconduit par les Tuileries jusqu'à l'entrée de la rue du Bac. J'ai été toucher ma pension à l'Intérieur où mon ruban a été félicité. — Après quoi je suis allé chez Adolphe et chez Mme Dumesnil, qui n'y étaient ni l'un ni l'autre. J'ai commandé une paire de bottes, une de souliers, une d'escarpins, j'aurai tout cela dimanche soir. En revenant, je suis entré chez notre portier qui m'a remis entre autres noms celui de l'abbé de Lamennais. Il ne faut pas oublier de te dire que j'ai vu aussi Rabbe, qui me charge de mille respects et amitiés pour nos bons parents de Blois et toi. Abel et Beauchêne ont dîné avec nous. Après le dîner je n'ai pas voulu aller au spectacle avec ta famille. Cela eût été trop triste sans toi. J'ai été voir Charles Nodier. Ce pauvre ami vient de perdre sa belle-mère. Toute la maison est noire. Cependant j'ai tâché d'égayer ces dames, moi qui ne suis guère gai. Notre bon Nodier m'avait attendu toute la journée, sachant que j'arrivais, d'abord à déjeuner, puis à dîner. Il est comme moi dans les embarras d'argent. Il ne paraît pas qu'on nous en donne avant le voyage. Nous partons mardi matin, avec Alaux, le peintre. La voiture (aller et retour) coûtera 400 francs. Si nous avons la chambre de Taylor[1], nous l'aurons gratis. Autrement nous trouverons ce que nous pourrons, et nous payerons ce qu'on voudra. Il paraît que nous serons très bien pour voir la cérémonie. Nos places sont peut-être, dit-on, les meilleures de toutes. Nous ne serons que deux jours en route, et même nous arriverons de bonne heure mercredi. Je dois aller revoir Nodier lundi matin et lui porter mes effets.

[1] Le baron Taylor, écrivain et dessinateur, organisa plusieurs sociétés philanthropiques en faveur des artistes et fut l'un des fondateurs de la Société des Gens de Lettres. Admirateur de Victor Hugo dès ses débuts, il lui fut attaché jusqu'en 1850 environ; la politique les sépara.

Je suis rentré hier soir à onze heures, après avoir été chercher ta mère au spectacle. J'ai dormi cette nuit à force de fatigue, et je t'ai vue dans tous mes rêves. Cette nuit a été bien triste, c'est la première que je passe loin de toi, dans un lit quelconque. Ce matin, je viens de voir notre excellent abbé de Lamennais qui est toujours dans ses maudites affaires. Il m'a demandé bien affectueusement de tes nouvelles, m'a beaucoup parlé de ma Didine, et a été charmant comme à son ordinaire. Je verrai aujourd'hui M. de La Rochefoucauld. Je commanderai ma culotte. Tout cela va me forcer de te quitter déjà. Ta pauvre tante est bien malade. Mlle Zoé [1] se porte, dit-on, fort bien. Mlle Justine est aux sacrements. M. et Mme Deschamps, M. et Mme François te font mille amitiés et mille hommages, ainsi qu'à nos chers parents.

Si le vicomte[2] ne me donne pas d'argent, ton père m'en prêtera et se payera sur le remboursement.

Adieu, chère Adèle, adieu, bien-aimée. Qu'il m'en coûte de fermer déjà cette lettre! Quand donc en recevrai-je une de toi?

Tes bons parents sont aux petits soins pour moi. Ils t'embrassent, et ta Didine, et nos parents. Dis à mon bon père qu'il ne se fatigue pas trop aux travaux de tête, et qu'il se promène. Mille hommages à Mme Brousse[3]. Embrasse ton père et ta mère de Blois. Tu sais comme je t'aime! Adieu pour aujourd'hui[4].

À Madame Victor Hugo.

Paris, 22 mai, midi et demi.

Je rentre triste et abattu comme à mon ordinaire, et je trouve ta lettre du 19 mai. Quel bonheur! Mais comment n'en ai-je encore que du 19, mon Adèle bien-aimée? Elle a dû être mise à la poste le 20 et aurait dû arriver hier, je devrais aujourd'hui en avoir une du 20. Sais-tu qu'il y a quatre jours et trois nuits que nous sommes séparés! Que le temps est long! et qu'il me tarde de savoir ce que tu fais depuis l'éternité que je ne t'ai vue! Comme tout est désert autour de moi maintenant que tu n'es plus là! Quelle force nous avons eue, chère amie, et quelle force il nous faut encore. Tu dois recevoir en ce moment même ma troisième lettre, et je n'en ai encore qu'une de toi! vois combien je suis malheureux! J'espère encore en recevoir une demain, puis je n'aurai plus de bonheur jusqu'au 26, jour de notre arrivée à Reims. Tu sais que nous partons après-demain mardi matin.

[1] Zoé, sœur de Julie Duvidal. — [2] Le vicomte de La Rochefoucauld. — [3] Femme du colonel Brousse, ami et voisin du général. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

J'espère trouver à Reims un gros paquet de tes lettres tendres et douces qui me font tant de bien et dont ton cœur d'ange a le secret.

Garde cette pauvre Augustine, mon Adèle, tu as raison, c'est une bonne action, à laquelle ta bonne mère de Blois sera charmée de s'associer. Garde cette pauvre orpheline, nous l'emmènerons puisqu'elle est dévouée et reconnaissante. Cela est trop rare pour ne pas se récompenser. Ensuite tout cela s'arrangera du mieux qu'on pourra. Garde-la, mais dis-lui tout ce qui peut lui faire sentir ce qu'elle te doit et lui donner du zèle et du soin.

Ne te tourmente pas, mais ne te contiens pas. Si tu as envie de pleurer, pleure. Les larmes qui restent font du mal, celles qui coulent font du bien. Je voudrais bien, moi, pouvoir et savoir pleurer. Mais j'ai toujours le cœur gonflé parce que j'ai toujours les yeux secs.

Tes bons parents continuent à m'entourer d'attentions. Remercie bien les miens pour moi. Dis à mon excellent père combien je le reconnais à cette bouteille qui ne doit se vider qu'à ma santé. Dis à sa femme que tout le monde ici l'aime et a raison. Nous parlons toujours de Blois; Mlle Duvidal me disait hier, à propos de mon père, que rien n'était plus noble et plus vénérable au monde qu'un vieux soldat qui avait conquis son haut rang par de hautes actions et de grands talents. C'est aussi mon opinion, mais j'ai été heureux de l'entendre sortir de cette âme élevée et généreuse. J'ai été heureux de voir parler de mon illustre père comme j'en parle moi-même, comme j'en parlerai toujours, comme la postérité en parlera.

Je reprends mon journal. J'ai vu hier M. de La Rochefoucauld qui a été fort aimable et m'a donné rendez-vous à Reims. M. de Cailleux[1] sera notre quatrième compagnon de voyage. Il m'a dit faire ce voyage pour être avec moi. J'ai voulu voir le ministre de la Guerre; il était à la Chambre. Son secrétaire me donnera les renseignements que je voulais demander au ministre. Du ministère, mon cabriolet m'a conduit chez mon tailleur auquel j'ai commandé ma culotte. En passant devant le Palais-Royal j'ai vu Ladvocat, qui court déjà après l'ode future. Je ne sais encore ce que j'en ferai, si je la fais. Ma troisième édition s'avance. Les gravures nous retardent. J'ai été chez Villemain. Sa mère m'a offert pour toi une fenêtre sur le passage du roi. Hélas, chère amie, comme cette offre m'a attristé! — J'ai terminé mes courses du jour par mon imprimeur, toujours occupé du titre et de la couverture. Je crains de ne pouvoir rapporter cette troisième édition à Blois. Ladvocat voudrait publier l'ode en même temps à part, avec notes, préface et bagage. Il la ferait insérer *partiellement* dans tous les journaux, qui sont, m'a-t-il dit, fort bien pour moi maintenant. Voilà des projets. Pourvu

[1] Peintre et littérateur, secrétaire général des Musées royaux.

qu'ils ne me retardent pas, c'est tout ce que je demande au bon Dieu, et je l'espère.

Ton père, à mon retour, m'a remis un billet de mille francs qu'il a emprunté à la caisse d'un de ses amis. Ainsi me voilà lesté. Biscarrat a dîné avec nous, et le soir nous avons fait avec MM. Paulin, François, Carlier, etc., l'écarté du samedi. Que tout cela est triste!

Ce matin, j'ai visité notre appartement où tout est en fort bon état. J'ai vu Mme Devéria[1]. Ses fils étaient sortis, et j'ai déposé chez eux les crachats, etc., de papa. Tout cela est bien recommandé. M. Louis Decleu m'a apporté l'épée de son père dont la poignée est fort belle. Mais je serais obligé pour m'en servir de changer le fourreau et le ceinturon. Cela vaut-il mieux que d'en louer ou acheter une? Il est embarrassant de concilier la représentation et l'économie. Car je dois être économe, ce ne sont pas mes deniers. Je serai pourtant encore obligé de changer les boutons de l'habit que Beauchêne vient de m'envoyer.

Je ne me sens plus d'aucune fatigue, mais je suis toujours triste. C'est une maladie qui durera encore douze jours. Il faut prendre son parti, mais qu'il est difficile de vivre sans toi, même peu de jours, mon Adèle adorée!

Adieu, tout est ici dans le même état. Tout le monde t'embrasse. Baise mille fois ma Didine. Ta lettre est bien douce; écris-moi toujours. J'ai mis un baiser sur ton baiser et sur ta larme.

Adieu, ange. Je crains que ma lettre de demain ne soit bien courte. C'est demain qu'il faut emballer et charger. J'ai rendez-vous chez Lamennais à dix heures et chez Nodier à onze. Devéria viendra à neuf heures. Je me lèverai de bonne heure pour t'écrire, si François me laisse ma matinée. Adieu, mon Adèle; adieu, ma Didine.

Il est inutile de te dire d'embrasser nos chers parents, c'est de fondation.

À Madame Victor Hugo.

23 mai, 1 heure après-midi.

Je t'écris, mon Adèle, sur la table et avec la plume de Nodier. Je viens de déjeuner avec cet excellent ami, et Rabbe, et Soulié, qui t'envoie un œillet, et Taylor, qui te prépare un dessin. Nous avons arrangé définiti-

[1] Mère d'Achille et Eugène Devéria, tous deux peintres et dessinateurs de talent; Achille Devéria fit de Victor Hugo, en 1829, un portrait qui eut un grand succès. Dans le manuscrit de *L'Homme qui Rit,* on lit cette note écrite par Victor Hugo sous un portrait : « Les dessins quelconques qui sont dans mes manuscrits sont tous de moi. Celui-ci, par exception unique, n'en est pas. C'est le portrait d'Eugène Devéria, fait par lui-même, et en 1824. Il l'avait donné à mon frère Abel, duquel je le tiens. » *Bibliothèque Nationale.*

vement notre affaire. Nous partons demain à six heures du matin. Ne t'inquiète de rien; tout sera prêt, costume, jabot, linge, épée, etc. Hier j'ai dîné chez Mlle Julie, dont c'était la fête. Nous avons bu à ta santé. Mon Adèle! que je t'aime! J'ai encore mille choses à disposer. Il faut faire mes malles. Adieu. Embrasse ma Didine sur ses joues brunies, embrasse-la mille fois. Embrasse tes bons parents de Blois. J'ai mille fois baisé ta lettre. Qu'elle m'est précieuse! Qu'elle est belle! Qu'elle est éloquente de douleur et de tendresse! J'en aurai encore une aujourd'hui, j'espère, et je vais rentrer pour la trouver. Adieu, adieu! Toujours triste!

Ton VICTOR.

J'espère pouvoir t'écrire demain en route. Adieu, mon ange adoré[1].

A Madame Victor Hugo.

Paris, 24 mai.

Il est cinq heures du matin, mon ange bien-aimée. Dans une heure j'aurai quitté Paris, et je ne puis le quitter sans t'écrire encore. Je détache une feuille de mon livret de route qui va revenir à Blois plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Voilà un bonheur sur lequel je ne dois pas compter. (Cela ne veut pas dire que je ne serai pas de retour à l'époque que nous espérons. Ne te tourmente pas surtout.)

Tu dors en ce moment, Adèle; es-tu du moins en rêve près de moi? Je ne sais ce que mes lettres te causent de plaisir, mais pourquoi m'as-tu sevré des tiennes? J'aurais pu en avoir une hier, pourquoi ne l'ai-je point eue? Il faut donc remettre ce bonheur à Reims, et je ne saurais plus avoir quelque joie maintenant qu'en m'éloignant encore de toi.

Reims! je ne sais ce que j'y ferai. Est-ce que je pourrai penser à autre chose qu'à mon Adèle absente et qui pense à moi?

Donne-moi beaucoup de détails sur Blois. Je te donne aussi tous ceux que j'ai le loisir d'écrire. Le reste sera pour nos longues conversations. Mlle Duvidal a dîné hier avec nous et nous avons bu à mon Adèle et à sa Didine. Mlle Zoé, qui est charmante et que j'aime parce qu'elle t'aime, m'a bâti un col et m'a chargé de te dire qu'elle te remplaçait (en cela seulement, bien entendu). Le soir, j'ai porté mes effets chez Nodier, et j'y vais

[1] *Bibliothèque Nationale.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

retourner maintenant; c'est le lieu de départ. Quand je reviendrai, je t'apporterai la fameuse traduction anglaise de *Han d'Islande,* avec d'admirables gravures à l'eau-forte de Cruikshank[1]. L'effet n'en est pas agréable, mais elles sont terribles.

Adieu, Adèle, je vais donc voyager encore. À quoi bon voyager? N'ai-je pas rencontré déjà le bonheur? En quelle terre, en quel ciel trouverais-je un ange comme toi?

Adieu, mille caresses à toi et à ma Didine, à qui je recommande bien de ne pas crier la nuit.

Ton VICTOR.

Tu dois recevoir une lettre tous les jours. Je tâcherai qu'il en soit toujours ainsi. Pourtant, compte que je puis être deux jours en route. Nous n'arrivons qu'après-demain matin. Nous coucherons.

Tout le monde ici t'embrasse et te charge d'embrasser ton père et ta mère des bords de la Loire[2].

À Madame Victor Hugo.

Villers-Cotterets, 25 mai, 7 heures du matin.

Je t'écrivais avant-hier, mon Adèle, sur le papier et la table de Nodier, je t'écris aujourd'hui sur le pupitre et avec le papier de notre aimable compagnon de voyage Cailleux. Nous sommes à Villers-Cotterets, où nous arrivons après deux heures et demie de marche. Nous avons passé la nuit sur quatre lits improvisés dans le village de Létignon, où ce mauvais coucher et une mauvaise soupe nous ont coûté dix-neuf francs. Nodier est souffrant, et Alaux a depuis hier un mal de cœur implacable; ils sont toujours bons et gais; M. de Cailleux et moi sommes les seuls bien portants. Tout est hors de prix sur cette route. Tout est encombré. Les auberges sont inondées de voyageurs et les routes de voitures. Ceux qui arrivent les derniers ont moins que des os. C'est comme une nuée de sauterelles qui brûle tout. Ne te tourmente pourtant pas, chère amie; notre ruban, notre quadruple voix d'homme, et notre bonne mine, avec l'aide de Dieu et de notre bourse, ne nous laisseront manquer de rien.

[1] Dessinateur et illustrateur anglais. Il illustra plusieurs œuvres de Dickens. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

J'approche de Reims avec une joie inexprimable. J'y trouverai des lettres de mon Adèle bien-aimée. Quelle joie!

Adieu, mon ange adoré, je n'ai qu'une demi-heure pour t'écrire et déjeuner. Je voudrais bien ne pas déjeuner et passer tout ce temps à t'écrire, mais nos amis me pressent et m'attendent. Qu'il est triste, mon Adèle bien-aimée, de me séparer de toi, moi qui n'ai plus d'autre bonheur que celui de t'écrire. Je ne sais plus ce que trace ma plume. J'ai le cœur plein. Adieu. Tous nos amis boivent à ta santé, et Charles Nodier, notre excellent Charles, me charge de ses plus tendres hommages pour toi et de mille respects pour mon bon père. Embrasse-le bien, ainsi que sa femme, dont les soins maternels remplacent les miens.

Je te donne mille baisers. Adieu, bien-aimée! Embrasse sur ses deux joues *le petit pipi à papa.*

Ton VICTOR[1].

À Madame Victor Hugo.

Reims, 27 mai, 7 heures du matin.

Par où commencerai-je, bien-aimée? par la joie que m'ont faite tes lettres, ou par mon arrivée à Reims? Tu es bien curieuse d'avoir des détails sur mon voyage, et moi bien impatient de te dire à quel point tes lettres me rendent heureux au milieu de ma tristesse. Chaque fois que j'ouvre une lettre de toi, mon Adèle adorée, c'est en tremblant d'espérance et de crainte à la fois. Hier, nous sommes descendus, à une heure après-midi, à notre logement de Reims, et sans même attendre qu'on rangeât mes malles, j'ai couru à la poste. Ta troisième lettre y était. J'ai vu avec un vif chagrin que tu n'avais pas reçu le 23 ma lettre du 21; j'avais pourtant donné un franc à un commissionnaire pour la porter à la grande poste qui se levait de meilleure heure à cause de la Pentecôte. Je te donne cette explication, chère amie, afin que tu ne croies pas qu'il m'est possible de rester un jour sans t'écrire. Ce malheur m'est arrivé hier et ç'a été ma torture de tout le jour. Je voulais t'écrire à Thomery en déjeunant, mais le temps nous a été donné à peine de manger un morceau, et puis je voulais attendre tes lettres que je comptais trouver à Reims. J'ai voulu t'écrire à toutes les heures depuis notre arrivée,

[1] *Bibliothèque Nationale.*

mais les mille affaires et les mille devoirs qui se disputent nos moments dans cette ville ne m'ont pas laissé le temps de respirer. Je comptais t'écrire avant de me coucher, mais nous sommes quatre dans la même chambre, nous nous couchons tous à la même heure, et nul ne prend la liberté de garder sa bougie allumée.

Figure-toi d'ailleurs le désordre de ces quatre lits, de ces quatre bagages d'hommes dispersés dans une pièce grande comme les deux tiers de ta chambre de Blois. Il n'y a pas de temps perdu; la poste était partie quand nous sommes arrivés, et cette lettre ne t'arrivera pas plus tard que si elle eût été écrite hier. Seulement, si ce retard m'afflige, c'est pour moi; j'aurais bien désiré joindre au bonheur de lire une lettre de toi, celui de t'en écrire une. — Que je suis content de ma Didine, mon Adèle! elle a donc une dent, et une dent enfantée sans douleur! Dis-lui bien en l'embrassant mille fois que son petit papa est satisfait de sa conduite en cette occasion, et qu'il portera à sa maman de bons biscuits de Reims qui rendront son lait plus sucré. Dis à Augustine de continuer à te bien servir et que je serai content d'elle.

Je vais poursuivre le détail de notre voyage. Nous avons dîné hier à Soissons, qui est une des plus jolies villes de France; elle a une vallée délicieuse et deux églises admirables. L'une, la cathédrale, a été restaurée, c'est-à-dire dégradée indignement. L'autre, l'église de Saint-Jean, a été ruinée par la Révolution. Il lui reste deux aiguilles magnifiques, et le débris d'un cloître dont la destruction est à jamais déplorable. On est fâché d'être français quand on voit ces profanations commises par des français sur des monuments français. En quittant Soissons, nous avons fait changer le chargement de la voiture. Ma malle, qui est vieille, avait été mise sur le côté, les pitons avaient cédé, elle s'était ouverte, la boîte de ma croix s'était ouverte aussi, et les divers bijoux qu'elle renfermait dansaient devant l'ouverture. Nous avons cru tout perdu. J'en ai été quitte pour un peu de poussière dans la malle et pour mes deux médailles qui ont été *frustées*, c'est-à-dire qui se sont rayées réciproquement. Cela n'enlève rien de son prix à la médaille d'or, et M. de Cailleux se fait fort de réparer ce malheur en faisant refrapper la médaille. Nous avons couché à Braine, jolie ville bien bâtie, qui a une autre église en ruines aussi belle que l'abbaye de Jumièges, dont tu as vu les dessins dans le *Voyage pittoresque* de Nodier. Partis de Braine hier à trois heures et demie du matin, nous sommes arrivés à Reims à une heure. Là, autre accident. La caisse de Nodier s'était défoncée; tous ses effets ont été inondés de poussière et il a perdu trois cols. Et nous avons dit : Qu'on est à plaindre de voyager sans sa femme! En arrivant, je suis allé à la poste et à la diligence, j'ai retiré tes lettres, mon

épée et ma culotte. J'ai lu tes lettres avec délices sous une grande averse, dont je me suis à peine aperçu. Je suis arrivé sans lever les yeux devant le portail de la cathédrale, et j'y étais depuis dix minutes sans le voir. Je te lisais, ma bien-aimée! Nodier et M. Emmin, député de Besançon et son ami, m'ont rejoint. Nous avons dîné ensemble au *Grand Hôtel du Sacre.* M. Emmin, qui est un charmant compatriote, a payé, ce qui nous oblige à lui rendre à dîner. Tout est hors de prix. Après le dîner, il a fallu aller au spectacle. Quelle corvée! J'y ai vu notre excellent ami Beauchesne[1], dont j'aime à te parler. Nous sommes rentrés à onze heures, couchés à minuit, éveillés à six heures, et je t'écris, d'abord sur le pupitre de Cailleux, puis (en ce moment) sur le secrétaire de M. de La Rochefoucauld, que je suis venu voir et qui est absent.

Le voilà qui va rentrer, il faut finir cette lettre. Adieu, mon Adèle, embrasse tes bons parents. Dis à papa que Nodier veut absolument qu'il soit pair de France, et dit que cette dignité ne peut manquer à un homme aussi honorable. Si Nodier était roi! Adieu, encore, chère ange; je t'embrasse comme tu sais, comme je baise tes adorables lettres.

Nous partons le 31. Écris-moi à Paris dès le 28. Adieu encore, et encore un baiser.

J'écrirai bientôt à papa[2].

À Madame Victor Hugo.

Reims, 27 mai, 3 h. 3/4 après-midi.

Quel chagrin, mon Adèle! pas de lettres aujourd'hui! Tu me grondes un peu dans ta dernière lettre. Je n'étais pas coupable. Je veux te supposer innocente aussi de ce retard; mais quelle qu'en soit la cause, je suis bien affligé. Figure-toi avec quelle impatience j'attends une lettre de toi dans mon isolement, et quel vide reste dans mon cœur quand j'ai couru inutilement à la poste. Toute ma joie de la journée a disparu; il ne me reste qu'une consolation, c'est de relire, c'est de baiser cent mille fois tes douces lettres. Je n'ai pas la force de te dire que j'ai vu la cathédrale, et ce que j'y ai admiré ou critiqué. Adieu pour aujourd'hui, bien-aimée! ma lettre serait

[1] Chef de cabinet de La Rochefoucauld au département des Beaux-Arts. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

trop triste et tu l'es déjà tant! Demain je continuerai, je serai plus près d'une lettre de toi, et par conséquent moins malheureux.

28 mai, 9 heures du matin.

J'ai bien mal dormi cette nuit; aussi me suis-je assoupi ce matin, ce qui fait que je me suis levé assez tard. Ces messieurs ont voulu m'emmener à l'abbaye de Saint-Rémy, mais j'ai à t'écrire, et, malgré leurs pressantes invitations, je veux épancher ma pensée dans ton cœur. Recevrai-je aujourd'hui de tes nouvelles, mon Adèle chérie? Il le faut, il me faut deux lettres. Sinon, je te croirai malade, car je ne veux pas te croire négligente; tu dois être comme moi : ta santé peut s'altérer, non ton amour. N'est-il pas vrai, mon ange, que tu m'aimes, et que j'aurai aujourd'hui deux lettres de plus à mettre sur mon cœur? Il me faut cet espoir pour continuer celle-ci.

J'ai donc été hier visiter la cathédrale. Elle est admirable comme monument d'architecture gothique. Les portails, la rosace, les tours ont un effet particulier. Nous avons passé, Charles et moi, un quart d'heure en contemplation devant le cintre d'une porte; il faudrait un an d'attention pour tout voir et tout admirer. L'intérieur, tel qu'on l'a fait, est beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire. On a peint ce vieux granit en bleu, on a chargé ces sculptures sévères d'or et de clinquant. Cependant on n'a point commis la faute faite à Saint-Denis, les ornements sont gothiques comme la cathédrale, et tout, excepté le trône qui est d'ordre corinthien (chose absurde), est d'assez bon goût. L'ensemble est satisfaisant pour l'œil, et il faut avoir médité sur la disposition de l'édifice pour juger qu'on n'en a pas tiré tout le parti possible. Telle qu'elle est, cette décoration annonce encore le progrès des idées romantiques. Il y a six mois, on eût fait un temple grec de la vieille église des francs.

Nous passons nos journées en courses et nos soirées au spectacle, ce dont nous ne pouvons nous dispenser étant logés chez le directeur du théâtre. La vie, déjà fort chère à notre arrivée, est renchérie depuis, et renchérira encore. Hier, à nous quatre, nous avons mangé 81 francs en déjeuner et dîner. Une omelette coûte 15 francs, un plat de pois 13, etc., etc. Cinq petits pains, 42 sous.

J'ai vu Agier[1] et Chazet[2]. Je n'ai point encore rencontré le vicomte

[1] Agier avait publié, en mars 1820, dans *le Conservateur*, un article félicitant les frères Hugo qui venaient de fonder *le Conservateur littéraire*; il avait même associé leur mère aux éloges qu'il leur décernait. Agier exerça une influence politique considérable sous le règne de Charles X. — [2] Alissan de Chazet, littérateur et auteur dramatique, avait connu Victor Hugo à la *Société des Bonnes Lettres*, en 1821, et l'avait toujours encouragé et aidé de tout son pouvoir.

de La Rochefoucauld ni le ministre de la Guerre. Le roi arrive aujourd'hui à midi. Notre camarade Alaux a fait un fort beau tableau qui figurera dans la salle du banquet. Nos amis sont toujours charmants. J'ai donné ma médaille d'académicien des Jeux floraux à Nodier qui désire beaucoup l'être; et Cailleux, qui est nommé officier de la Légion, m'a donné sa petite croix de chevalier qui est charmante. Je te ferai faire connaissance avec eux tous à Paris, ainsi qu'avec notre député Emmin qui t'aime déjà et que tu aimeras beaucoup. Il a porté hier ta santé.

Remercie bien, mon Adèle, ta bonne mère Hugo de la petite robe qu'elle a donnée à Didine. Cela m'a touché au cœur. Comment va la dent du *petit pipi?*

Embrasse bien nos bons parents. Adieu, mon Adèle adorée; voici le moment où mes lettres deviendront plus rares et plus courtes; le sacre a lieu demain. Ne t'inquiète de rien, et aime-moi. Le moment approche où je te reverrai. Il me semble que c'est là un de ces bonheurs dont on peut mourir. Adieu, ange[1].

À Madame Victor Hugo.

28 mai, 3 heures après-midi.

Ce que je vais t'écrire est pour toi seule, mon Adèle. Je viens de lire tes deux lettres[2]; elles m'ont désolé. Je ne tiens plus à Reims, je suis sur des charbons ardents. Comment! on te laisse seule, seule dans ton isolement! On est froid et inattentif pour mon Adèle bien-aimée dans la maison de mon père! Je ne suis pas indigné, chère ange, je suis profondément, oui, bien profondément affligé. Moi qui connais l'admirable douceur de ton caractère et la bonté sans bornes de mon père, je suis atterré de ce qui se passe là-bas. Ce ne sont pas des soins, des attentions que tu as droit de réclamer, c'est la tendresse et la sollicitude paternelle, c'est quelque chose de plus peut-être que mes propres soins. Mon pauvre et excellent père! que ne lit-il ce qu'il y a dans mon cœur en ce moment, il y verrait quelle

[1] *Bibliothèque Nationale.*

[2] Des 24 et 26 mai. Mme Victor Hugo s'y plaint du mauvais accueil de sa belle-mère, de sa froideur, de sa sécheresse et recommande à son mari de ne pas faire allusion à ses lettres vis-à-vis du général. Elle prie Victor de venir la chercher à Blois : « ... nous partirions deux jours après, je retiendrais nos places, nous leur donnerions un prétexte quelconque ». Deux jours après, les choses s'aggravent : « ... J'ai appris avec peine aujourd'hui des choses qui me prouvent que Mme Hugo nous supporte difficilement et qu'elle s'en plaint... il faut que tu écrives que des affaires que tu ne prévoyais pas te forcent de rentrer à Paris ».

douleur inexprimable se mêle à mon dévouement infini pour lui, à mon profond amour pour toi! Je vais lui écrire, à mon premier loisir, mais sois tranquille! ma lettre sera assez adroite pour ne rien blesser dans son cœur et lui faire tout sentir. Va, je suis bien désolé, mais tu as une consolation, n'est-ce pas, dans mon amour, et il est tel que tu le mérites, il est respectueux et tendre comme celui qu'on accorde aux anges, il est infini et éternel.

Adieu pour aujourd'hui, bien-aimée. Je n'ai pas la force de te dire que le roi vient d'entrer à Reims, que M. de La Rochefoucauld m'attend ce soir, qu'il faudra être debout cette nuit à trois heures, que je suis fatigué d'avoir couru tout le jour. Rien de tout cela ne m'occupe. Je suis triste, plus triste que jamais. Mais tranquillise-toi. Nous arrangerons tout cela. Ton Victor, ton mari, ton protecteur va revenir, et que te manquera-t-il alors? Nous rentrerons chez nous, si cela continue un quart d'heure, et nous oublierons tout, excepté les bontés de mon père.

Ton Victor.

29 mai, 6 heures du soir.

Prends donc comme moi l'habitude de numéroter et de bien dater tes lettres; je suis quelquefois obligé d'en deviner l'époque; et tu dois savoir, mon Adèle chérie, combien il y a de douceur à se dire : *elle écrivait à telle heure, pendant que je faisais telle chose!* Ensuite je n'ai encore reçu que quatre lettres, et il me semble que j'aurais dû en recevoir davantage; si tes lettres étaient numérotées, je le saurais. Ne prends pas ceci pour un reproche, ange adoré; si c'est un reproche, il est bien tendre, et il te plaira. O mon Adèle, que je t'aime!

Depuis que j'ai reçu tes deux lettres, ma tête ne m'appartient plus. Je me croyais tellement sûr des soins qu'on aurait pour toi! il me semblait que mon absence te rendait sacrée. Remercie bien Mme Brousse[1] d'une amitié qui m'est chère puisqu'elle te soulage, et des soins qu'une autre devrait te rendre. Ne t'affecte pas du reste. Que t'importe la bonne ou la mauvaise humeur d'une personne étrangère dont tu ne dépends pas, dont tu ne dépendras jamais! Aime bien mon bon père qui t'aime tant! Surtout, mon Adèle, épanche bien tout ton cœur dans le mien, dis-moi tout. Ma Didine m'est dix fois plus chère depuis qu'elle te console; donne-lui mille baisers sur sa charmante bouche qui n'est pas plus fraîche que la tienne.

[1] Mme Brousse avait consolé Mme Victor Hugo et s'était montrée tendre et affectueuse.

Je viens de voir Sosthène[1], qui est toujours on ne peut plus aimable. Il m'a donné une entrée toute spéciale. Il m'a dit que le roi avait demandé si j'étais ici. Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. J'ai la tête si malade et le cœur si triste. Comment chanter une joie? Nos amis, et surtout Nodier, me chargent de mille hommages pour toi. Adieu, bien-aimée, je t'embrasse sur tes yeux, pour qu'ils ne pleurent plus[2].

À Madame Victor Hugo.

29 mai, Reims.

Nous avons vu le sacre, mon Adèle : c'est une cérémonie enivrante. Alaux te fait un présent dont tu le remercieras comme tu m'aimes : il t'envoie mon portrait, que Nodier dit plein de pensée. Remercie bien ce nouvel et excellent ami; il est inutile de te recommander ledit portrait. Adieu, bien-aimée, le temps me manque. J'attends deux lettres de toi demain, je n'en ai pas eu aujourd'hui, et toute ma journée a été triste. J'espère que tu l'es moins. Le jour du retour approche de plus en plus. Je t'embrasse bien tendrement et ma Didine.

Ton VICTOR[3].

À Madame Victor Hugo.

Reims, 30 mai.

Mon bon père t'expliquera, chère ange, quelles nécessités impérieuses me forcent à t'emmener à Paris dès mon retour à Blois, qui sera, j'espère, le 3 au matin.

Je suis désolé de t'enlever si tôt au bonheur dont tu jouissais à Blois près de ta bonne mère dont les soins te seront toujours un doux souvenir.

Remercie-la bien, remercie bien mon excellent et noble père, et tiens-toi prête. Le temps me manque. Sans adieu, bien-aimée. Je pars demain 31 de Reims.

Ton VICTOR[4].

(1) Sosthène de La Rochefoucauld. — (2) *Bibliothèque Nationale.*
(3) *Idem.*
(4) *Idem.*

A Madame Victor Hugo.

Reims, 31 mai.

Nous partons tout à l'heure, mon Adèle, dans deux jours je serai à Paris; dans trois, à Blois. Quelle joie de te revoir! Il y a beaucoup de choses tristes qui se mêlent à cette joie : il faudra quitter Blois sur-le-champ, et je me promettais là six semaines de repos. Mais une foule de nécessités impérieuses nous obligent à ce sacrifice. Prépare donc tout pour notre départ.

Je viens de voir Roger[1] qui est ici comme député. Il m'a donné toutes les facilités possibles pour être à Blois sur-le-champ, pourvu que les places ne soient pas prises. Mais il lui est impossible de nous en donner pour le retour; il faudrait que par hasard la malle se trouvât vide, et on ne peut la retenir dès Bordeaux, attendu que plusieurs villes sur la route ont droit à des places, en cas que la voiture soit vacante.

Je viens aussi d'embarquer M. de Chateaubriand. J'étais *seul* à son départ!

Hier a eu lieu la cérémonie des ordres royaux, qui est fort belle. Le costume des chevaliers est magnifique. Au reste, je te dirai tout cela, bien-aimée.

J'aurais encore bien des choses à te dire que je ne puis t'écrire, mais dans trois jours! Que ces trois jours passeront lentement!

Je te préviens une seconde fois que la voiture dite *la Pompe* est détestable. Vois s'il y a beaucoup de monde dans les grandes messageries et, dans ce cas seulement, arrête à *la Pompe* les trois premières places.

Adieu, mon ange adoré. Si par hasard je n'étais pas à Blois le 3 au matin, comme je l'espère, ne t'inquiète pas. C'est que la malle aura été pleine. Au reste, j'aurai peut-être le temps de t'écrire encore un mot.

Mille tendres baisers.

Ton Victor.

Exprime bien toute notre reconnaissance à nos parents, en attendant que je la leur exprime moi-même.

Dis à mon bon père que j'ai beaucoup parlé hier de lui avec un député du Doubs, M. Emmin, ami de ma marraine, la baronne Delélée.

Et ma Didine[2]?

[1] Académicien, auteur dramatique, l'un des fondateurs de la *Société des Bonnes Lettres*, député de la Haute-Marne. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

À Madame Foucher,
Rue du Cherche-Midi, 39.

Reims, 31 mai 1825.

Ma chère maman,

Nous partons ce matin de Reims où nous avons assisté à toutes les magnifiques cérémonies du sacre. Je serai après-demain matin, 2 juin, vers midi, chez vous, et je repartirai le même jour à six heures pour Blois, si la malle a des places.

Mille affaires, et surtout l'ode qu'il faut que je fasse, me ramèneront sur-le-champ sans doute à Paris, avec mon Adèle et ma Didine. Ma présence y est absolument nécessaire.

Au reste, nous ne nous plaignons pas d'une circonstance qui nous rendra plus tôt à notre bonne famille de Paris.

Adieu, ma chère maman, embrassez bien notre excellent père, et croyez à mon tendre et respectueux dévouement.

Votre fils,
VICTOR.

À Madame Victor Hugo[1],
chez M. Foucher, rue du Cherche-Midi, 39, Paris.

Épernay, 1er juin 1825.

Je t'écris, chère ange, sur la table de cuisine de l'auberge et le pied sur le marche-pied. Nous avons couché à six lieues de Reims, et comme notre cocher s'est amusé à faire le métier de fiacre à Reims au lieu de reposer ses chevaux, nous arriverons plus tard que je n'espérais. Ne nous attends donc que jeudi soir ou vendredi matin.

Comment! tu es partie seule[2]! Je suis dans une mortelle inquiétude. J'ai besoin de beaucoup espérer.

À bientôt, bien-aimée, mille baisers à ma jolie petite Didine. Embrasse tes bons parents. Quel bonheur! à bientôt[3]!

[1] Inédite. — [2] Lettre de Mme V. Hugo, 27 mai : elle annonce à son mari qu'elle quittera Blois le 29 ou le 30, avec sa bonne et le bébé. A Paris, sa mère viendra au-devant d'elle. Elle excuse sa belle-mère et lui pardonne. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

Au général Hugo.

Gentilly, 19 juin [1825].

Mon cher papa,

C'est de la campagne où je suis allé passer quelques jours chez un ami qui demeure à deux lieues de Paris, que je te réponds. Je regrette bien que tu y sois toi-même en ce moment; les chaleurs excessives, la solitude et le dénuement de la Miltière me font trembler pour ta chère santé; il me semble que tu aurais dû retarder ce voyage, quelque important qu'il pût être, et ne pas t'aventurer seul dans cette saison au milieu des déserts de la Sologne. Tu sais comme moi combien les pays humides et sablonneux exhalent de miasmes morbifiques dans les grandes chaleurs, et mon Adèle te reproche tendrement de nous donner l'inquiétude de te savoir là-bas.

Les journaux de Paris ont annoncé ta promotion de la manière la plus flatteuse[1]. Que t'importe un oubli qu'ils font si fréquemment? Que t'importe la jalousie? Il suffit de ton nom et de ta réputation pour mériter l'envie : résigne-toi, mon noble père, à cet inconvénient de toute position élevée.

J'ai rempli ta commission auprès d'Adolphe.

Tu ne m'étonnes pas en m'apprenant que ta femme n'a pas reçu son exemplaire; j'avais remis à Ladvocat le paquet à son adresse, avec beaucoup d'autres pour qu'il les mît à la poste. Tu connais la négligence de ce libraire : partant pour la campagne, j'ai dû me reposer sur lui de ce soin, et j'ai déjà reçu plusieurs plaintes comme la tienne. Le messager qui va porter cette lettre à la poste à Paris, va être chargé en même temps d'un petit mot sévère pour Ladvocat, et de l'ordre de réparer sur-le-champ cet oubli. Si j'en avais ici un seul exemplaire, je l'enverrais directement à ta femme, mais j'espère que Ladvocat sera soigneux cette fois.

Je suis heureux que mon ode[2] t'ait fait quelque plaisir : son succès ici passe mon espérance. Elle a été réimprimée par sept ou huit journaux; je vais la présenter au roi.

Adieu, mon excellent père; je n'ai que le temps de fermer cette lettre

[1] Le 5 juin *le Moniteur universel* annonçait la nomination du Maréchal de camp Hugo au grade de Lieutenant-général. — [2] *Le Sacre de Charles X.*

et de t'embrasser bien tendrement. Ma femme et Didine embrassent la tienne. Didine nous a un peu inquiétés ces jours-ci, les dents la tourmentent.

— Je reçois à l'instant une lettre d'Émile Deschamps où je lis : « M. le général Hugo nous a fait bien plaisir en devenant lieutenant-général; y aurait-il quelque moyen de lui faire parvenir nos félicitations et l'hommage de mon respect? » Tout le monde applaudit[1].

Au général Hugo.

Paris, 18 juillet 1825.

Mon cher papa,

C'est avec un véritable regret que je me vois contraint de t'envoyer la lettre et la note ci-incluses. Ces deux pièces ont besoin d'une petite explication que voici. Ces jours passés, mon vieil et respectable maître, M. de La Rivière, se présenta chez moi; j'étais sorti. Il dit avoir quelque chose de pressant à me communiquer; je m'empressai de me rendre chez lui comme je le fais toujours chaque fois que je suppose qu'il peut avoir besoin de moi. Cet excellent homme m'exposa alors que sa position, que son âge et celui de sa femme rendaient plus gênée chaque jour, l'obligeait de me rappeler une dette sur laquelle il s'était tu jusqu'à présent, pensant que ta fortune ou la nôtre ne nous permettaient pas encore d'y faire honneur; mais la nécessité l'emportant sur son excessive délicatesse, il s'est vu enfin forcé à cette démarche. Cette dette est de 486 fr. 80 et se trouve expliquée dans la note ci-jointe. Je me suis parfaitement rappelé qu'à la mort de ma mère nous avions en effet trouvé ce mémoire dans ses papiers, mais je pensais qu'Abel s'était chargé du soin de te l'envoyer, et depuis j'avais totalement oublié cette dette que je croyais éteinte avec le petit nombre d'autres modiques dettes que ma mère a laissées, et dont la majeure partie fut, dans le temps, acquittée avec le produit de son argenterie et de ses robes; je savais aussi que tu avais fait honneur aux autres créanciers, et je croyais M. de La Rivière de ce nombre. — Comme le besoin était pressant, je pris l'avis de ma femme, et, de son consentement, je m'empressai d'envoyer à M. de La Rivière une somme de *deux cents francs* que j'avais disponible et que je réservais pour m'acheter une montre; cette somme, mon cher papa,

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

servira à décharger d'autant le total de la dette; c'est une fort légère privation que je m'impose en renonçant à cette montre, et je puis la faire sans me gêner. D'ailleurs je sais, excellent père, que tu es loin d'être riche, et, puisque je suis pour une part dans la dépense faite par M. de La Rivière, ces 200 francs seront ma cotisation personnelle; ne songe donc plus qu'au reliquat de 286 fr. 80. Il est absolument inutile que je te dise, cher papa, combien une créance de ce genre est sacrée. Le peu que nous savons, le peu que nous valons, nous le devons en grande partie à cet homme vénérable, et je ne doute pas que tu ne t'empresses de le satisfaire, d'autant plus qu'il en a besoin; il ne subsiste que du produit d'une petite école primaire dont le modique revenu diminue de jour en jour : l'affaiblissement progressif de ses organes et de ses facultés lui faisant perdre par degrés tous ses élèves. Il a attendu dix ans avec une délicatesse admirable, et c'est le seul reproche qu'on lui puisse faire, car je suis sûr que tu aurais fait cesser l'objet de sa réclamation si tu l'avais connue plus tôt. — C'est ce que je lui ai dit en l'engageant à m'envoyer en hâte son compte pour te le faire parvenir; tu le trouveras ci-inclus avec la lettre qu'il m'a écrite. Je vais m'occuper de chercher l'ancien mémoire détaillé, et, si je le trouve dans le peu qui nous reste des papiers de ma mère, je te l'enverrai sans perdre de temps; en attendant, tu peux considérer sa note comme authentique.

Adieu, mon bien cher père, mon Adèle te prie d'embrasser pour elle ses deux mères[1] et de leur dire que Juju et Didine se portent à merveille. Tout va bien ici, et tout est impatient de revoir maman Foucher.

Mille hommages à Mmes Br...[2], Pinlevé, etc., amitiés à tes amis.

M. de La Rivière, chef d'institution primaire, demeure rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,
VICTOR.

Je m'occupe de toutes tes commissions.

Le roi m'a fait annoncer qu'il avait ordonné qu'on ajoutât, à toutes les faveurs dont il m'honore, un envoi de porcelaines[3]. C'est me combler[4].

[1] Mme Foucher, d'après ces mots, semble être allée passer quelque temps chez le général Hugo. — [2] Mme Brousse. — [3] Service de table vendu en 1852, après le départ de Victor Hugo en exil. — [4] *Bibliothèque municipale de Blois.*

À Monsieur le baron de Malaret,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux.

Paris, 21 juillet 1825.

Monsieur le baron,

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre aimable lettre du 20 juin; j'attends encore le recueil.

Je le lirai avec une vive satisfaction, certain d'y trouver une agréable compensation de la médiocrité des concours des années précédentes.

Quand je parle de la faiblesse des concours précédents, c'est presque une ingratitude de ma part, puisque sans cette indulgence de l'Académie, je n'aurais pas avec vous, monsieur le baron, l'honneur d'une confraternité qui est certainement un de mes plus précieux titres. Mais vous excuserez cette franchise qui d'ailleurs ne pourrait blesser que les lauréats. L'Académie ne peut pas créer des poëtes : elle ne peut que les couronner.

Cependant, monsieur, l'Académie des Jeux Floraux exerce depuis trois cents ans sur les lettres une salutaire influence; et il est douteux que cet éloge soit mérité au même degré par sa vaniteuse sœur cadette, l'Académie française.

La connaissance personnelle que j'ai de tout votre mérite me donne la conviction que nous verrons s'étendre et s'accroître cette influence sous votre gestion. Vous êtes maintenant, en quelque sorte, le guide d'un corps poétique qui peut acquérir une grande importance en se plaçant à la tête du mouvement littéraire qui renouvelle de nos jours le domaine de la pensée. L'Académie des Jeux Floraux, fondée par des troubadours et instituée par une femme, est toute nationale, toute poétique par son origine : elle doit être toute nationale, toute poétique dans son action.

Voilà le but, monsieur le baron, auquel vous me trouverez toujours empressé de coopérer. Je suis fort peu de chose, mais votre aide et votre suffrage me donneront quelque valeur.

Veuillez croire que personne n'est flatté plus que moi des nouvelles relations qui vont s'établir entre nous, et agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur et très indigne confrère,

VICTOR HUGO.

À Monsieur Foucher[1].

Paris, 23 juillet 1825.

Mon cher père,

J'aurais déjà depuis longtemps répondu à la première de vos deux aimables lettres si notre bonne maman Foucher ne m'en eût détourné par l'assurance que vous ne seriez plus à Nantes quand ma réponse arriverait. J'étais à la fois chagrin de ne pas savoir où vous écrire, et de penser que vous quittiez si tôt cette ville natale où vous avez retrouvé, comme vous nous le dites si bien, dans votre nouvelle connaissance, l'oncle Trébuchet, quelque chose d'un vieil ami. C'est un homme spirituel, modeste et bon; vous devez sympathiser. Ch. Nodier me disait l'autre jour en portant votre santé que vous étiez l'un des hommes les plus remarquables d'esprit et de caractère qu'il eût jamais vus; tout le monde ajouta : et l'un des plus aimables. Sur quoi mon Adèle reprit : et l'un des plus aimés. Ce chorus d'amitié et de famille aurait bien dû rencontrer quelque sylphe complaisant qui vous l'eût apporté à Nantes.

Le nouveau commissaire royal Taylor[2] est bien sensible aux félicitations que vous réservez au Vte[3]. Il est reconnaissant de vos bons offices comme il doit l'être et m'a parlé hier soir de vous une bonne demi-heure. Je vous prie, cher papa, de croire que je ne me bornais pas au rôle d'écho.

M. de La Rochefoucauld est parti avec Beauchesne pour les Pyrénées. Nous allons, nous, partir le 1er août pour les Alpes. Pendant ce temps-là vous verrez la mer, puis nous nous retrouverons tous vers la mi-septembre à Paris, et nous nous raconterons tous les trois, lui, la hauteur du Pic du Midi, vous, la sublimité de l'Océan, et nous la grandeur du Mont Blanc.

Il m'a du reste avant de partir annoncé officiellement la porcelaine. Mais je n'ai pas eu de nouvelles depuis, non plus que de l'Imprimerie royale[4]. Je prévois que rien de tout cela ne se fera avant mon retour.

Nous avons vendu notre futur *Album* de Chamounix[5] à Urbain Canel[6]

[1] Inédite. — [2] Nommé commissaire royal près le Théâtre Français, le 9 juillet 1825. — [3] De la Rochefoucauld. — [4] L'imprimerie royale devait, par ordre du roi, imprimer l'Ode sur le *Sacre de Charles X*. — [5] Le traité fut signé par Victor Hugo, Nodier et Taylor; Lamartine se récusa. L'*Album* ne parut pas, les éditeurs ayant fait de mauvaises affaires. Victor Hugo publia, en août 1829, dans la *Revue de Paris*, un fragment du récit de ce voyage. Un second fragment parut en 1831 dans la *Revue des Deux Mondes*; en 1863, Mme Victor Hugo introduisit ces deux fragments dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. On les lira en tête du tome II des *Voyages. Édition de l'Imprimerie Nationale*. — [6] Urbain Canel, l'année suivante, édita *Bug-Jargal*.

et Maurice, Nodier fournit le texte et reçoit 2.250 fr.; Lamartine quatre méditations, 2.000 fr.; Taylor huit dessins, 2.000 fr.; moi quatre odes, 2.250 fr. Ladvocat est venu hier chez moi pour une 3e édition[1] que le graveur fait attendre; quand je lui ai annoncé que l'*Album de quatre voyageurs* était vendu, il a été atterré.

Le petit journal de votre voyage nous fait grand plaisir. Vos observations sont pittoresques et piquantes. Vous seriez un excellent collaborateur d'*Album* romantique. Je n'ai plus de place que pour vous dire que maman, Adèle, Juju, Didine, Abel, M. et Mme Asseline, M. et Mme Deschamps, M. et Mme Nodier, et Paul que j'aurais dû nommer plus tôt et François et Biscarrat, vous aiment et parlent de vous et se portent bien; embrassez pour nous notre oncle, nos tantes et toute la famille de Nantes. Mon Adèle vous embrasse bien tendrement et moi aussi.

Votre fils profondément dévoué,
VICTOR[2].

Monsieur le lieutenant-général comte Hugo, Blois.

Paris, 31 juillet 1825.

Cher papa,

Nous apprenons, pour la première fois avec regret, que tu vas bientôt venir à Paris; c'est que nous en partons, et tu conviendras qu'il est dur d'en partir quand tu vas y arriver.

Notre excursion en Suisse s'exécute; mardi, à 2 heures du matin, nous roulerons vers Fontainebleau. J'ai été horriblement souffrant toute la semaine d'un torticolis; mais je suis mieux, et le voyage achèvera de me remettre.

Les libraires paient notre voyage et au delà. Ils me donnent 2.250 francs pour quatre méchantes odes : c'est bien payé. Je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie : il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres.

Je te remercie pour M. de La Rivière; je lui ai écrit tes bonnes intentions; j'aurais seulement désiré que tu pusses lui donner quelque chose avant le 1er janvier.

Nous avons vu M. Driollet. Il dit que l'affaire Lambert va bien[3]. Abel en dit autant.

(1) Des *Odes*. — (2) *Bibliothèque Nationale*.
(3) Le général Hugo était, à sa mort, l'un des administrateurs de la banque Lambert.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ta femme avait bien raison. Cette Augustine était pire qu'un mauvais sujet. C'était un *petit monstre*. Nous l'avons renvoyée. Elle est placée chez un herboriste. Je voudrais que tu en fisses prévenir sa mère.

Didine se porte à merveille. J'ai commandé des cartes séparées pour ta femme et pour toi. Il n'est plus de mode, à ce que m'a dit le graveur, d'en donner de collectives.

Adieu, mon excellent père ; embrasse ta femme pour nous. Nous t'embrassons bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,
VICTOR.

Adolphe[1] te remettra les cartes[2].

Au général Hugo.

Paris, 10 octobre 1825.

Mon cher papa,

Nous voilà définitivement de retour à Paris. Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours-ci nos promenades par une excursion à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris, où il y a des ruines, des bois, un de mes amis[3], et un des tiens, le colonel Derivoire, qui a servi sous toi. J'ai beaucoup parlé de toi avec ce brave qui t'aime et te vénère, et désire vivement te voir. Il compte faire le voyage de Paris la première fois que tu y viendras.

Nous désespérons presque, cher papa, d'avoir le bonheur de t'y voir cette année, puisque la saison s'avance sans t'amener. Cependant M. Lambert t'avait presque promis à tous tes amis de Paris.

Il m'est malheureusement impossible de rien faire pour le professeur dont tu m'envoies une lettre. J'ai beaucoup moins de crédit qu'on ne m'en suppose, et j'ai dû dernièrement employer le peu d'influence que je peux avoir sur Mgr l'évêque d'Hermopolis, pour obtenir une bourse à l'un de nos cousins Trébuchet. Le succès n'est même pas encore décidé. Tu sens que toutes mes forces doivent être dirigées vers ce but, si important pour notre malheureux oncle Trébuchet, et que je ne pourrais occuper le

(1) Adolphe Trébuchet. — (2) *Bibliothèque municipale de Blois.*
(3) Adolphe de Saint-Valry.

ministre d'une autre affaire sans nuire à la sienne. Qui trop embrasse mal étreint.

Nous avons trouvé ici à mon retour les 200 cartes commandées pour toi : elles me paraissent fort belles. C'est un petit cadeau qu'Adèle veut faire à ta femme, indique-moi un moyen de te le faire parvenir.

Adieu, cher papa, toute la famille Foucher, Abel, Adolphe, tous nos cousins embrassent ta femme et toi de tout cœur et ne font en cela que se joindre à nous.

Ton fils tendre et respectueux,
VICTOR [1].

À Monsieur le baron Taylor.

Mardi, 18 octobre 1825.

Avez-vous, mon cher collaborateur, promis ou destiné votre loge pour jeudi, et pourriez-vous, sans vous gêner le moins du monde, en disposer en faveur de ma femme? elle a grande envie de voir Talma [2] et Mlle Mars [3] dans l'*École des Vieillards,* et les journaux l'annoncent pour jeudi prochain.

Quand donc viendrez-vous pour nous demander sans cérémonie votre part du dîner de ménage? Vous savez le plaisir que vous nous ferez.

Personne ne vous est plus cordialement dévoué que moi.

VICTOR HUGO.

1826.

Monsieur le lieutenant-général comte Hugo, à Blois [4].

[Mars 1826.]

Mon cher papa,

Je profite d'un moment que me laissent mes libraires pour répondre à la dernière lettre que tu m'as fait remettre par Mme Asseline. Tes bons conseils pour mes yeux me touchent vivement, et je les mettrai certai-

[1] *Bibliothèque municipale de Blois.*

[2] Grand tragédien du Théâtre-Français, il introduisit dans l'art tragique le naturel et la simplicité; il exigea que les costumes fussent établis d'après les documents antiques. — [3] Créatrice de Doña Sol dans *Hernani,* de la Tisbe dans *Angelo,* elle fut une des célébrités de la Comédie-Française.

[4] Inédite.

nement à exécution quand j'aurai quelque ouvrage de longue haleine à écrire; en attendant, ma vue est rétablie, à un peu d'affaiblissement près.

Toutes tes commissions pour *l'Aventurière*[1] sont faites. Je te ferai parvenir quand tu voudras le reste des 25 exempl. que M. Delaforest[2] m'a très fidèlement remis. Je suis charmé que tu aies terminé *Iham Schlaper*[3], bien que, d'ici à quelque temps du moins, il ne faille pas compter le vendre. Tu ne saurais te figurer dans quel état de crise se trouve la librairie depuis le mois de 9bre dernier. Le commerce des livres est presque absolument paralysé; des faillites multipliées ont eu des contre-coups qui ont ébranlé nos plus fortes maisons. Toutes les affaires sont ou en débâcle ou en stagnation. Toutes ces causes me font craindre que *l'Aventurière* n'ait pas eu pour Delaforest le résultat avantageux qu'il devait en attendre à si juste titre.

J'avais fait pour *l'Aventurière* quelques petits articles qui n'ont point paru. Y a-t-il en cela de la faute du libraire? C'est ce que je ne saurais dire. J'en ai fait un autre encore pour un petit journal que l'on m'envoie. On m'en a promis l'insertion. Dès qu'il aura paru, je te l'enverrai.

Les sottises du petit bonhomme Gault[4] ne m'étonnent pas. Mais que t'importe? Ton nom ne peut jamais être cité qu'avec honneur. Que ce drôle d'adjoint prenne garde à lui!

Ton observation pour *Bug-Jargal* est fort juste[5]. Je changerai le passage, non dans la 2e édition, elle va paraître, mais dans la 3e, qui aurait déjà paru sans la crise où se trouve la librairie.

Tu sais que nous venons de vendre 550.000 francs les œuvres de M. de Chateaubriand.

Adieu, bon et cher papa, Didine toujours avec 6 dents, ma femme et toute la famille Foucher t'embrassent tendrement comme Abel et moi. Tout le monde ici se porte bien et vous aime tous deux.

Ton fils respectueusement dévoué,
V. H.[6]

(1) *L'Aventurière Tyrolienne,* roman du général Hugo. — (2) Éditeur de *l'Aventurière Tyrolienne.* — (3) Ce titre ne figure pas dans la liste des ouvrages du général Hugo. — (4) « Le petit adjoint de la mairie de Blois, M. Denis Gault, s'est vengé sur moi de la manière dont tu as ici repoussé l'insultante protection dont il te disait m'avoir honoré. » (*Lettre du général Hugo,* 23 février 1826.) Louis Barthou. *Le général Hugo.* — (5) « Change dans *Bug-Jargal* le passage où il est dit que Thadée, ayant brossé l'habit du capitaine, sergent, peut être officier le lendemain; il ne peut pas être domestique la veille. » (*Lettre du général Hugo,* 23 février 1826.) — (6) *Collection Louis Barthou.*

À Lamartine.

Paris, 25 mai 1826.

Je vous ai écrit il y a déjà quelque temps, mon cher Lamartine, en vous envoyant un nouveau roman que je viens de publier et qui s'appelle *Bug-Jargal.* Mais vous n'étiez sans doute plus à Florence quand ma longue lettre y sera parvenue. Je vous y rappelais en outre la promesse que vous nous faisiez à Saint-Point, cet heureux jour que nous y passâmes près de vous, de donner votre nom et vos vers à notre *Album de quatre voyageurs,* en dédommagement de votre absence forcée. Aujourd'hui tout est prêt pour la publication de ce livre, la prose de Nodier et mes vers; il ne lui manque plus que sa plus belle parure, et c'est de vous que nous l'espérons.

Notre libraire commun, Urbain Canel, a l'occasion d'aller à Dijon et se charge de vous remettre cette lettre. Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me dise comment vous vous portez, comment vont votre femme et votre charmante fille, si vous viendrez bientôt à Paris, et si vous nous porterez quelques belles méditations sur les montagnes. Quant à ce dernier point, ne vous gênez pas surtout. Quelque précieuse que soit pour nous votre coopération, notre amitié ne veut être ni importune, ni exigeante.

Je vous envoyais encore dans mon paquet pour Florence l'ode que je vous ai adressée en réponse à votre charmante épître, et qui ouvre le nouveau recueil que je vais publier[1]. C'est une sorte de dédicace de tout le recueil. Venez, de grâce, la chercher à Paris. Elle paraîtra dans un mois.

Adieu, mon illustre ami, répondez-moi vite, et souvenez-vous toujours que rien n'égale mon admiration pour votre talent, si ce n'est ma tendre amitié pour votre personne.

VICTOR.

Ma femme se recommande au souvenir amical de madame de Lamartine. Mille respects de ma part[2].

[1] *Odes et ballades,* édition parue en novembre 1826. — [2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Monsieur Henri de Latouche[1].

3 août [1826].

Je reçois une lettre qui m'étonne fort de votre part, mon cher monsieur de Latouche[2]. Je n'y réponds même que parce que vous étiez autrefois *mon cher Latouche,* et que j'espère que cette réponse pourra amener une réparation que je ne puis m'empêcher de désirer.

Je ne connais plus personne au *Drapeau Blanc.* Je ne connais de Z. que celui qui m'injurie assez agréablement au *Journal des Débats.*

Pour moi, je m'embarrasse aussi peu des apologies que des insultes, et la plupart du temps, je ne lis ni éloges ni diatribes.

Voilà les explications que je veux bien donner à notre ancienne amitié. Je suis fâché pour vous que vous les ayez jugées nécessaires.

VICTOR-M. HUGO[3].

Au général Hugo.

Paris, le 3 novembre 1826.

Mon cher papa,

Tu vois que la nouvelle ne se fait pas attendre. Mon Adèle est accouchée cette nuit à cinq heures moins vingt minutes du matin d'un garçon fort bien portant[4]. Cette pauvre amie a cruellement souffert. Je t'écris en ce moment près de son lit; elle se trouve assez bien; cependant elle croit avoir quelque fièvre, et je lui recommande de ne pas parler.

[1] Latouche, premier éditeur des œuvres d'André Chénier, était un romancier de talent; critique railleur et vindicatif, il fut peu tendre pour la nouvelle école; sans doute ses opinions républicaines contribuèrent-elles à l'éloigner de ce milieu royaliste. Il fonda en 1823 *le Mercure du XIXe siècle* qui battit en brèche *la Muse française;* en 1825 une satire : *les classiques vengés,* accentua encore l'antagonisme entre les romantiques et leur adversaire. — [2] Dans son livre : *Le Cénacle de Joseph Delorme,* Léon Séché suppose que Latouche avait demandé quelques renseignements à Victor Hugo sur un rédacteur du *Drapeau Blanc.* Cette supposition, si elle était fondée, ne justifierait pas *l'étonnement* du poète et son désir d'une *réparation.* — [3] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[4] Charles Hugo.

Nos bons parents recevront sans doute avec bien de la joie ce nouveau venu qui vient remplacer le petit ange que nous avons si douloureusement perdu il y a trois ans. Votre bonheur ajoute au nôtre.

Je ne t'en écris pas davantage aujourd'hui, cher papa; embrasse pour nous ta femme; fais part de la naissance de ton petit-fils à tous nos amis de Blois: MM. Brousse, de Féraudy, de Béthune, Driollet, etc..., Mme Brousse, etc.; ma femme prie la tienne de dire à la jeune dame les choses les plus affectueuses en son nom. Abel et Mélanie, femme de Victor Foucher, seront les parrains du nouveau-né, dont nous ignorons encore le nom. Il a déjà fort bien tété.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Est-ce que vous n'arriverez pas bientôt à Paris? Nous vous attendrions pour le baptême; ce serait double fête[1].

À Monsieur V. P.[2]

l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches *d'Angers,*
au bureau de ces affiches, chez M. Pavie, imprimeur du Roi, à Angers.

13 décembre 1826.

C'est à vous sans doute, monsieur, que je dois l'envoi d'un numéro du *Feuilleton d'Angers* (2 décembre) où il est parlé du recueil d'*Odes* et de *Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier.

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchante, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

(1) *Bibliothèque municipale de Blois.*

(2) Victor Pavie, poète, vit pour la première fois Victor Hugo le 7 juillet 1827; il se lia avec les principaux membres du Cénacle. En 1831, il se fit recevoir avocat, mais quitta bientôt le barreau pour se consacrer à l'imprimerie fondée par son père. Il échangea avec Victor Hugo une correspondance très amicale dont on trouve encore trace en 1868. Victor Pavie a publié plusieurs volumes de vers.

Vous êtes, je le sens, monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P.; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

1827.

A Monsieur Victor Pavie.

Paris, le 3 janvier 1827.

Votre lettre, monsieur, m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article; j'y ai trouvé le cœur d'un ami et l'âme d'un poëte; les deux choses que j'aime le plus au monde.

Oui, monsieur, c'est une grande joie que de se voir compris, et de se voir compris par des hommes d'un esprit élevé. De tous les témoignages qui peuvent encourager et rassurer celui qu'une hasardeuse pensée entraîne vers un monde nouveau, la libre approbation de quelques hautes intelligences est le plus puissant.

Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe, la seule privilégiée que fasse la nature; vous avez ce *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes. Et quoique je connaisse encore bien peu de lignes de votre plume, je n'aurais pas de peine à prophétiser votre avenir.

Vous êtes trop bon de vous occuper de mes opuscules; mais donnez-moi, je vous prie, occasion de m'occuper de quelque ouvrage de vous. Travaillez, de grâce. Que faites-vous? Vers quel but dirigez-vous la force intellectuelle que la Providence vous a donnée? Je présume que vous ne la laissez pas inactive. Confiez-moi tout cela, et pardonnez-moi de vous parler ainsi. Il doit y avoir entre nous confiance et liberté; nous sommes tous deux à peu près du même âge et de la même nature.

Et, pour vous le dire en passant, pourquoi ne feriez-vous point, par

exemple, le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse[1]? Moi, qu'une pensée, bonne ou mauvaise, entraîne plutôt vers les applications que vers les théories, je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, ce grand ouvrage, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi.

Au reste, monsieur, suivez librement la voie de votre organisation. Obéissez à votre démon. Vous avez tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse la création et l'imagination qui la féconde.

Le chêne est en vous; laissez-le croître.

VICTOR HUGO.

Au moment de fermer ceci, je reçois mon *Feuilleton* d'Angers, où je lis la lettre que j'ai adressée à l'Académie provinciale[2]. Recevez, je vous prie, tous mes remercîments et transmettez-les à monsieur votre père. Vous serez bien aimable de me faire lire le *Feuilleton* d'Angers toutes les fois que vous y mettrez quelque chose de vous.

Mon adresse n'est pas 30 mais 90 [rue de Vaugirard].

À Monsieur le baron Taylor.

Ce samedi 13 [janvier 1827].

Mon cher Taylor, il vient de se faire une tragédie dans ma famille, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire qu'elle n'est pas de moi.

Je n'eus jamais prétentions si hautes!

C'est mon jeune beau-frère, qui, (soit dit en passant), pousse l'attachement pour vous jusqu'à la passion, c'est Paul[3] qui est le coupable.

Or, je ne vous ferai pas ici l'éloge de cette tragédie, parce qu'il serait

[1] « S'il me reste un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous mettiez en œuvre un projet que vous énoncez indirectement dans votre dernier volume : poser les bases immuables du *Romantisme,* de cette poésie que l'on qualifie de nouvelle, parce qu'elle est renouvelée, mais qui peut dater sa naissance à partir du *Fiat lux;* démontrer comment la Grèce avec son beau génie, pécha toujours par le fond, puisque sa poésie créa ses Dieux, tandis que la nôtre en découle; comment nous sommes portés à replier tout en nous-mêmes, tandis qu'ils s'étalaient tout entiers au dehors; comment enfin la poésie Romantique n'est autre chose que la poésie d'Homère et de Sophocle, mais retrempée à une source pure, mais régénérée aux eaux du Jourdain. C'est alors que le caractère du poète s'agrandit, qu'il n'écrit plus pour rimer, mais qu'il a une mission d'en haut, et que semblable à l'écho d'une grande voix, il transmet aux hommes des secrets, puisés dans la révélation d'une nature empreinte de Dieu. » (Lettre du 18 décembre 1826.) — [2] Réimprimée dans *Littérature et Philosophie mêlées.* Appendice. *Édition de l'Imprimerie nationale.*

[3] Paul Foucher publia une cinquantaine de drames, entre autres une adaptation de *Notre-Dame de Paris,* en 1850; des comédies, des vaudevilles; il collabora à plusieurs journaux; sous l'empire, il devint le correspondant politique de *l'Indépendance belge.*

tout à fait suspect dans ma bouche; mais je ne croirai point m'aventurer en affirmant qu'elle n'a rien à céder à bon nombre de celles qui de temps immémorial sont reçues, montées, représentées et *applaudies* aux Français.

Seriez-vous donc maintenant assez bon pour nous indiquer quelle serait la marche la plus courte à suivre pour faire arriver *notre* tragédie au comité des Français. Le jeune poëte désirerait fort être dispensé, s'il est possible, de la formalité de l'examen préalable; mais il faut d'abord que cette dispense ne viole en rien l'usage établi.

Si vos nombreuses et importantes occupations vous permettaient par aventure de prendre connaissance de la pièce avant qu'elle ne fût présentée, il est inutile de vous dire que vos conseils seraient reçus par Paul avec reconnaissance et avec bonheur.

Le sujet de l'ouvrage est *Côme de Médicis.*

Je dois ajouter, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'il n'y a pas dans la pièce une idée, un vers, un mot qui vienne de moi.

Adieu, mon cher et noble ami, mille pardons d'une importunité qui vous aurait donné l'ennui de ma visite, si la route était plus praticable de mon pôle arctique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarctique de la rue de Bondy.

Tout à vous, partout et toujours.

V^or^ HUGO[1].

À Monsieur Louis Pavie[2].

Paris, 15 janvier 1827.

C'est moi, monsieur, moi qui vous dois mille remercîments.

Vous voulez bien inscrire mon nom sur la liste des lecteurs d'un *feuilleton* de province qui vaut mieux que beaucoup de feuilletons de Paris. Vous faites plus encore : vous m'envoyez de vos ouvrages, pleins de maturité, de raison et d'esprit, et des vers de monsieur votre fils, tout étincelants de jeunesse et de poésie. Ce sont là encore vos productions, monsieur, et je ne croirai point déplaire à votre légitime amour-propre de père et d'auteur en vous affirmant que, quelque remarquables que sont vos ouvrages, votre fils est encore le meilleur de tous. C'est du reste ce qu'on a dit d'Homère à propos de Virgile. Dites bien, monsieur, à votre jeune aiglon, à votre Victor, qu'il est un autre Victor qui lui envierait bien, si l'envie se mêlait à l'affection, son beau chant sur David, *le Juif, la Mer et le Lac,* composition ingénieuse et inspirée, et surtout sa ravissante élégie de l'*Enfant*. Dites-lui,

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Père de Victor Pavie.

à lui, qu'il ne cache pas *sa tête sous son aile;* son aile est faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil.

Si ses *dix-huit* ans accordaient quelque droit de conseil à mes *vingt-cinq* (car j'y touche), je n'aurais à lui présenter que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rhythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme des résultats d'études, bonnes ou mauvaises, sur le génie de notre poésie lyrique. Chez lui, la pensée n'a rien à faire qu'à se développer librement. Je donne quelques conseils à l'artiste, mais je les soumets au poëte.

Adieu, monsieur, recevez de nouveau l'expression de la reconnaissance et de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

À Victor Pavie.

Paris, 7 février 1827.

Ne croyez pas, monsieur, je vous prie, que vos aimables lettres puissent jamais m'importuner. Bien au contraire, elles me rafraîchissent l'esprit. J'aime ces épanchements d'une âme jeune, ces confidences d'un cœur élevé et naïf. Les sept ans qui nous séparent me font presque vieux pour vous, et si votre amitié veut bien parfois accorder quelque déférence à la mienne, je l'accepterai par le droit d'aînesse et non par le droit du talent.

Je ne vous ai point dit assez, je ne vous ai point dit au gré de mon cœur et de mon esprit, à quel point vos vers m'ont frappé. Ils ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée, ce caractère de grâce et de vigueur, ce mélange de jeunesse et de maturité qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. Vous êtes un de ces jeunes hommes du XIXe siècle qui étonnent par leur gravité et leur candeur les vieillards faux et frivoles du XVIIIe. Vous me demandez une *direction*[1]? C'est me demander ce

[1] «...Je vous demande un plan de vie, une règle à suivre, comment étudier, comment produire, je vous demande en un mot comment tirer, en l'isolant, quelques étincelles de ce fluide qui se dégage et s'évapore sans clarté. » (Lettre du 18 janvier 1827.)

qui dépasse ma force. Laissez faire votre pensée; laissez votre nature achever votre éducation : elle est déjà si admirablement commencée! Vous ferez, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je ne sache rien de grand et de fort que ne promettent vos premières poésies. Cet état même de transition où vous êtes et que vous peignez si bien annonce la crise d'une jeune imagination qui se développe puissamment.

Vous avez été assez bon pour citer mon nom dans un article du dernier *Feuilleton* où s'empreint votre originale pensée. Je vous remercie; vous voulez qu'aucun sentiment ne manque à mon affection pour vous; elle a commencé par la reconnaissance.

Adieu, monsieur. Je n'ai que ce conseil à vous donner : faites de beaux vers et d'excellente prose, et cette prière à vous faire : aimez-moi.

V. H.

Mes souvenirs, de grâce, à monsieur votre père, et ne m'affranchissez point vos lettres; c'est un soin que mes amis ne prennent jamais.

À Sainte-Beuve[1].

Je communiquais l'autre matin à monsieur de Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des Conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirai toujours, parce que j'aime à les écouter.

Son bien dévoué
V^or^ HUGO.

Une ligne de réponse, s'il vous plaît[2].

Ce jeudi 8 [février 1827].

[1] Sainte-Beuve se destinait à la médecine; mais dès 1824 il écrivit au *Globe* des articles de critique littéraire fort remarqués, ce qui le décida, en 1827, à se consacrer à la littérature : les succès qui l'attendaient justifièrent son choix. Il publia plusieurs volumes de vers et deux romans, de grands et beaux travaux sur Port-Royal, mais il dut surtout sa renommée à une critique de plus en plus appréciée qui fit de lui, pendant quarante-cinq ans, un maître très écouté et surtout très redouté.

En 1827, un article de lui sur les *Odes et Ballades* qui venaient de paraître lui fit connaître Victor Hugo; il lui communiqua ses premiers vers, et bientôt s'établit entre eux une intimité, une amitié toute fraternelle, les lettres qu'on va lire en font foi; en quelques années cette amitié se changea, chez Sainte-Beuve, en une haine maladive : il aimait Mme Victor Hugo. À quels excès de rage, de vengeance ont pu le porter cet amour et cette haine, on en jugera par ces lettres d'abord, et plus encore par le livre : *Mes poisons*, journal intime du malheureux Sainte-Beuve, trop disgracié pour n'être pas méchant. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Sainte-Beuve.

Ce samedi [mi-février 1827[1]].

Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poëte. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez, de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

Votre ami,

V. H. [2]

À Victor Pavie.

Paris, 17 mars 1827.

Votre *Dernière feuille* est charmante. Vous y avez attaché de certains vers et un certain nom qui mourront comme elle; mais j'ai été, moi, bien touché de cette preuve d'amitié que me donne votre beau talent.

Vous m'avez écrit une lettre charmante qui m'aurait consolé du *Globe* et de l'*Étoile*[3], si j'avais eu besoin d'en être consolé. Ce sont des gens qui m'attaquent, et qui ont leurs raisons sans doute. Je suppose que cela leur fait plaisir; pourquoi donc m'en affligerais-je? Je m'en réjouis, au contraire, puisque cela me vaut des lettres comme la vôtre.

J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne* qui ne vaut pas ce seul vers

C'était une feuille d'automne.

Adieu, monsieur. Vous me promettez de m'écrire souvent. N'y manquez pas, de grâce. Votre amitié, votre poésie me rajeunissent; vos lettres sont déjà plus qu'un plaisir pour moi.

V. H.

[1] *Note de Sainte-Beuve :* « Après mes premiers vers communiqués. » D'après Léon Séché (*Sainte-Beuve,* tome I), ces premiers vers auraient pour titre : *Un jeune poëte italien au tombeau du Taße.* — Nos notes sur Sainte-Beuve sont souvent établies d'après la *Correspondance générale de Sainte-Beuve,* publiée par Jean Bonnerot. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[3] Attaques violentes anonymes contre l'*Ode à la Colonne* dans *l'Étoile* du 10 février et dans *le Globe* du 15 février 1827.

À monsieur Sainte-Beuve (très pressé).

Ce mercredi soir [1827].

Voici, cher ami, une lettre que je reçois de l'*Album*. Si vous êtes toujours dans la même intention relativement au *Globe*, vous pouvez envoyer directement à M. Folleville, dont l'adresse est sur la lettre. Ils sont et seront ravis. Mille fois merci.

Il vuestro hermano,

VICTOR[1].

À Victor Pavie.

20 mai 1827.

Vous êtes bien heureusement né, monsieur. Vous avez un talent fait pour honorer votre famille et une famille faite pour comprendre votre talent. J'ai vu votre excellent père, et je ne saurais vous dire à quel point je l'ai aimé dès le premier jour. Il a quelque chose de si bon, de si cordial, de si bienveillant, que je ne pourrais souhaiter un autre protecteur aux premières années d'un talent précieux comme le vôtre. Bénissez Dieu tous les deux, il ne pouvait donner un meilleur fils à un meilleur père.

Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le-lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude, et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne. Votre ami, M. Mazure, a été assez bon pour me venir voir deux fois, et m'a communiqué de fort beaux vers, auxquels il ne manque qu'un éditeur. Le moment est malheureusement peu propice pour qu'un éditeur s'éprenne d'un manuscrit dont l'auteur est inconnu; mais j'espère être plus utile cet automne à M. Mazure; je ne me plains que de le voir trop rarement; il doit penser qu'un poëte qui est de vos amis ne peut jamais me déranger. J'ai été également enchanté de connaître M. David [d'Angers][2]. C'est un homme de beaucoup de talent et de

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Célèbre statuaire; il devint l'ami de Victor Hugo et le resta jusqu'à sa mort. On lui doit, outre le médaillon du poète (1828), deux beaux bustes, dont l'un, celui de 1840, est à la *Maison de Victor Hugo*. Ardent républicain, David fut nommé, à la révolution de 1848, maire du XIe arrondissement, puis fut élu représentant de Maine-et-Loire à l'Assemblée législative. Emprisonné, puis exilé après le coup d'État, il revint en France et y mourut en 1856.

beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier, où abondent les belles choses.

Je viens de recevoir l'*Inauguration du buste de Béclard*[1]. Je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt. Le discours de M. votre père est surtout remarquable.

Vous n'avez plus besoin maintenant que je vous dise de m'écrire. Vous savez que je vous aime. Dites à votre bon père que le plus sûr moyen de doubler le plaisir que me fera votre arrivée à Paris, c'est de venir avec vous.

Votre ami,

V. H.

À Monsieur Louis Pavie.

26 mai 1827.

Après les beaux vers que votre Victor vient de m'adresser[2], je me ferais conscience de lui envoyer directement mes remercîments et mon admiration en vile prose ; ce serait lui donner du plomb en échange de son bronze et de son or. Permettez donc que ce soit dans votre cœur de père que je dépose mes sentiments de frère et d'ami. Dites à votre Victor qu'il souffre que je le remercie en vous ; vous lui transmettrez ces témoignages trop faibles de mon profond attendrissement, et ils auront plus de douceur en passant par votre bouche. Oui, monsieur, ce sont de bien beaux vers, pleins de feu, d'éclat et de grandiose. Nous devons être fiers tous deux de ces vers, vous comme le père, moi comme le *frère* du poëte. Je suis bien orgueilleux que cette ode jeune et véhémente me soit adressée, mais j'aurais plus d'orgueil encore si mon nom, au lieu d'être en tête, était en bas. Je n'aurais peut-être pas dû, monsieur, louer tant ces vers où je suis trop loué. Mais c'est une erreur de l'amitié qui a donné mon nom pour titre à cette ode. Ce n'est pas à Victor Hugo qu'elle s'adresse, c'est à un poëte de génie digne d'inspirer un chant si élevé, et moi je ne suis digne que de l'admirer.

Adieu, monsieur ; adieu, heureux père. Embrassez bien votre fils pour moi, en attendant que je puisse l'embrasser pour vous.

À vous bien cordialement,

VICTOR HUGO.

À Victor Pavie.

Paris, 24 septembre 1827.

Il est vrai, monsieur, que l'état de plus en plus désespéré de ma belle-mère[3] nous livre à de bien cruelles préoccupations, mais il n'a pu me

(1) Béclard, savant anatomiste et chirurgien, inventa et perfectionna plusieurs procédés opératoires.

(2) *Ode à Victor Hugo. Feuilleton d'Angers,* 20 mai 1827.

(3) Mme Foucher mourut le 6 octobre 1827.

rendre insensible aux deux aimables lettres que j'ai reçues d'Angers depuis votre départ. Il est impossible, en quelque situation de la vie que je me trouve, que je reçoive sans émotion et sans reconnaissance un souvenir de votre bon père et de vous. Loin de là, l'affliction dispose à l'amitié.

Vous avez publié dans le *Feuilleton* d'Angers deux articles excellents. Vous comprenez les arts en poëte, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et de mûr. Delacroix[1] est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Il m'a chargé de vous remercier. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province.

Paul est on ne peut plus touché de ce que vous lui dites d'amical et de fraternel ; il vous écrira un de ces jours. Son drame[2] sera joué dans six semaines ; vous manquerez à ce pauvre Paul pour l'applaudir ou pour le consoler.

Dans quinze jours, vous recevrez *Cromwell*. Il ne me reste plus qu'à écrire la *préface* et quelques *notes*. Je ferai tout cela aussi court que possible ; moins de lignes, moins d'ennui.

Adieu, mais revenez-nous bientôt. Dites à votre excellent père que nous vous voulons absolument pour l'époque du Salon. Il faut aussi que je cause avec vous des monuments gothiques d'Angers. Je vois avec joie que la contagion d'architecture vous a gagné. C'est si beau !

Adieu encore. *Vale et me ama.*

Votre frère aîné,

VICTOR.

1828.

À Victor Pavie.

5 janvier 1828.

Vous avez beau m'y louer, mon jeune et bien cher ami, et m'y trop louer, je n'en crierai pas moins jusque sur les toits que votre article est admirable, et qu'il est triste (je ne dis pas pour moi, que suis-je ? mais pour les lettres) qu'un si profond et si élevé morceau de critique s'imprime dans le coin d'une province, tandis que MM. R. et Compagnie déposent leur nullité en quatre colonnes dans un journal qui se multiplie à quinze mille exemplaires et parle à cinq cent mille hommes dans les deux mondes. Que voulez-vous !

Toutes les personnes qui ont déjà lu votre premier article sur *Cromwell*

[1] Eugène Delacroix, peintre célèbre ; son talent puissant et violent, faisant bon marché des procédés classiques, l'avait fait considérer comme le chef de l'école romantique en peinture. *Dante et Virgile aux enfers* le révéla ; dès lors, il marcha de succès en succès. — [2] *Amy Robsart.*

sont dans le ravissement : David, Sainte-Beuve, Paul[1] en radotent. Je vais le faire lire à Émile Deschamps et à Ch. Nodier. Sainte-Beuve a fait aussi, lui, deux bien remarquables articles sur ce pauvre livre; on les a refusés au *Globe,* dont les *prosaïstes* me gardent rancune[2]. Vous voyez qu'il y a de l'intolérance jusque chez les philosophes, et de la *censure* même chez les démocrates. Que voulez-vous encore?

J'ai mille vœux de bonheur à vous envoyer; car il n'y a rien à vous souhaiter du côté du talent. Soyez donc toujours l'orgueil de votre respectable père, et quant à moi je me fais un souhait de bonne année, c'est que vous veniez me voir en personne. Parlez-en, de grâce, à M. Pavie. *Ora pro nobis.*

Votre ami,
V. Hugo.

À Victor Pavie.

23 janvier 1828.

Nos lettres se croisaient, mon poëte. À l'heure où je lisais votre *gentil message,* vous lisiez, vous, mon griffonnage inextricable, mais n'importe! votre amitié, n'est-il pas vrai, me devine quand vos yeux ne peuvent me déchiffrer, et, quand je vous écris, si la plume est mauvaise, le cœur est bon.

Savez-vous que je m'en veux de vous avoir écrit toute une page sans vous avoir dit encore que votre deuxième article est plus beau, s'il est possible, que le premier; que vous êtes déjà mûr pour n'avoir que vingt ans!

Quelle verve! quel éclat de style et d'idées! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre article; il le sait par cœur, *à la lettre,* et le récite à tout le monde.

Il ne s'est pas fait en France de si remarquable article que le vôtre sur ce *Cromwell;* il n'y a que les hauts articles des *Reviews* anglaises qui soient dignes d'être lus après les vôtres.

Pardon pour mon gâchis. Vous savez que notre David va tout à fait bien, qu'il sort, qu'il se promène au soleil et qu'il va reprendre ses travaux[3]. Je le vais voir tous les jours, pour le voir et pour causer de Victor d'Angers. Mille souvenirs de ma femme et de moi à votre excellent père. Je viens de marier mon frère aîné[4]; quand vous serez marié, j'aurai une belle-sœur de plus.

Victor.

[1] Paul Foucher. — [2] En décembre 1827, Sainte-Beuve écrivait à Victor Hugo : « Je vous adresse, cher ami, un premier article sur *Cromwell,* le second sera copié demain ». Ces articles ont été perdus.

[3] David d'Angers avait été victime d'une agression le 7 janvier 1828; on avait craint pour sa vie. — [4] Abel Hugo épousa, le 20 décembre 1827, Julie Duvidal de Montferrier.

IMPRIMERIE NATIONALE.

À Victor Pavie.

Paris, 29 février [1828].

Je ne vous ai pas encore remercié, mon jeune poëte, de votre bonne lettre, de la lettre de votre excellent père. Je sais que vous êtes tous deux pleins d'indulgence pour moi comme pour mes œuvres, et mon deuil profond, mon deuil inconsolable ne m'excuse que trop près d'amis tels que vous. J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde[1], un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. C'est un appui qui me manque de bien bonne heure! Oh! mon bien cher Victor, priez Dieu qu'il vous laisse longtemps votre père!

Vous savez la petite infortune advenue à Paul. C'est un bien petit malheur près d'un bien grand. J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence[2]. D'ailleurs, c'est moi qui lui avais porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas, du reste, la peine qu'on en parle.

Adieu, mon poëte. Comment en êtes-vous encore à me demander une place dans mon amitié? N'êtes-vous pas déjà de mes vieux amis? La perte de mon père me laisse un vide immense et profond; mais vous êtes de ceux qui le rempliraient s'il pouvait être rempli.

Votre *frère,*

VICTOR.

À Victor Pavie.

Paris, 17 juillet 1828.

Vous êtes en droit de m'en vouloir, mon poëte, car depuis les longues semaines que vous nous avez quittés, comment ai-je répondu à votre correspondance, à votre charmante lettre, et à cette autre correspondance imprimée qui m'a apporté tour à tour votre bel article de la *Ronde du Sabbat,* les remarquables strophes sur *Smarra,* et enfin l'excellent morceau sur le *Faust* des deux grands poëtes, Gœthe et Delacroix.

[1] Le général Hugo était mort le 29 janvier 1828. — [2] Victor Hugo avait attribué la paternité de son premier drame écrit à vingt ans, *Amy Robsart,* à son beau-frère, Paul Foucher, afin de lui faciliter l'accès du théâtre. Mais une levée de boucliers s'étant élevée contre *Cromwell* et sa *préface* qui venait de paraître, les classiques écrasèrent *Amy Robsart* sous les sifflets. Victor Hugo alors, par une note publiée dans les journaux, s'en déclara le collaborateur. *Amy Robsart,* jouée au théâtre de l'Odéon le 13 février 1828, n'eut pas de seconde représentation.

Ne me croyez pas pourtant, cher ami, aussi coupable que je le parais. J'ai des épreuves à corriger, des visites à recevoir, de gros livres à lire, des affaires à suivre; j'ai écrit, ce mois-ci, trois lettres à des notaires et avoués. Jugez quelle fatigue il y a dans tout cela! Et puis, la meilleure raison, c'est que je suis paresseux. Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela, et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite. Vous occupez-vous, comme vous me l'avez promis, de la petite maison gothique près d'Angers[1]? De grâce, envoyez-moi, dans votre prochaine lettre, des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous.

Sainte-Beuve vient de publier son livre[2], qui est excellent. Boulanger[3] va vous envoyer sa *Saint-Barthélemy,* qui est magnifique. Vous voyez que Paris pense à Angers.

Adieu, adieu. Paul se plaint de la rareté de vos lettres. Il a raison : elles sont rares de toutes manières. Adieu. Mille choses de nous tous à vous tous.

V. H.

À Monsieur Sainte-Beuve,
Tubney Lodge, near Oxford. — England.

Paris, le 17 septembre 1828[4].

Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité je vous ai suivi dans

[1] En 1830, Victor Pavie s'en occupait encore, mais Victor Hugo ne se décidait pas. « ... Un joli castel dans la Loire, des prés, des grèves, des poules, des vaches, du lait, une lieue de nous, 1.500 fr. de rente, le tout payable en 10, 15, 20 ans, à l'indéfini. » *Lettre de Victor Pavie,* 10 avril 1830. — [2] *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle.* — [3] Louis Boulanger fut un peintre célèbre de la première moitié du XIXe siècle; *Le supplice de Mazeppa,* exposé en 1827, eut un véritable triomphe. On compte de lui une trentaine d'illustrations pour les œuvres de Victor Hugo et on put l'appeler « le peintre de la famille Hugo »; la Maison de Victor Hugo possède les portraits du poète et de sa femme, celui de Léopoldine enfant, de Paul Foucher, etc. Plusieurs poésies de Victor Hugo lui sont dédiées et pas un nuage ne troubla l'amitié du peintre et du poète.

[4] *Note de Sainte-Beuve :* « Pendant que je suis en Angleterre, 1828. »

votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux, j'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes!

Tandis que vous courez ainsi de sensations en sensations, nous passons ici des jours qui se ressemblent tous. Vous savez notre train de vie; seulement, voilà quelque temps que nous sommes sevrés de couchers de soleil. Il se couche maintenant pendant notre dîner, cela m'attriste. C'est le premier larcin que me fait l'approche de l'hiver.

Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelot[1] vient de faire jouer son *Olga*, dont le *Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide de M. C... R... sur votre beau livre. En revanche, le *Provincial* a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour. Nous avons bien parlé de vous avec tous nos amis. Les oreilles ont dû vous tinter. Il ne s'est pas dit un vers dans ma cellule qui n'ait fait regretter les vôtres. J'espère que vous nous en rapporterez d'Angleterre pour nous consoler de ce long jeûne. J'ai annoncé hier à madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des *restaurations* de Westminster m'afflige[2]. Les anglais ont la manie de mêler le *fashionable* au gothique.

A bientôt. Nous vous embrassons tous bien tendrement.

VICTOR.

M. Le Prevost[3], qui sera bien ravi de vous voir, demeure rue Fontenelle, à Rouen. — Nous attendons ici Lamartine. Paul, Boulanger, les Devéria, David, qui ne va pas à Londres, vous embrassent et vous remercient[4].

[1] Ancelot, auteur dramatique fécond; on cite de lui *Louis XI* et *Olga* représentés en 1819 et 1828 au Théâtre-Français. — [2] « ... J'ai vu *Westminster-Abbey;* il faut dire que c'est admirable en somme, puis regretter en détail tant de mauvais goût dans les tombes qui remplissent l'église, tant de restaurations d'un gothique moderne trop simple... » 12 septembre 1828. GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 décembre 1904. — [3] Léon Le Prevost, savant archéologue normand; chaque fois qu'il venait à Paris, il allait voir Victor Hugo; en 1831 il fut ordonné prêtre. — [4] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Sainte-Beuve.

[28 septembre 1828.]
Ce dimanche (minuit).

J'ai trouvé en rentrant, cher ami, votre précieux cahier[1]. Je viens de le lire, et je vous écris ceci, non pas pour vous dire ce que cette lecture m'a fait éprouver, les paroles y suffiront à peine, mais pour jeter un peu sur le papier l'émotion dont vous m'avez pénétré avec vos vers graves et beaux, votre mâle, simple et mélancolique prose, et votre Joseph Delorme qui est vous. Cette histoire courte et austère, cette analyse d'une jeune vie, cette savante dissection qui met une âme à nu, tout cela est admirable et m'a presque fait pleurer. De quel beau livre vous allez doter l'art!

Je tâcherai de vous aller voir demain.

Votre frère,
VICTOR[2].

Monsieur L. Boulanger,
chez Monsieur Gilet, à Vauderland, près Paris[3].

Paris.

Je ne saurais vous dire, cher ami, quel plaisir m'a fait votre aimable et bonne lettre. J'avais besoin de quelque chose de vous. Il y a dans les épanchements de votre conversation d'artiste, de poëte et d'ami un charme duquel je sens maintenant que je ne saurais me passer. Votre lettre m'a rendu tout cela, à la vérité, moins le geste, moins le regard, moins l'accent. Mais vous nous reviendrez bientôt, n'est-ce pas? et vous nous reviendrez bien portant et avec autant de vigueur dans le corps que dans le génie.

Nous parlons ici de vous à chaque heure, à chaque instant, et vos oreilles doivent être pleines des paroles que nous disons de vous. Vos beaux fruits ont été reçus avec bien de la reconnaissance et bien du regret que vous ne fussiez pas là pour en prendre votre part.

Savez-vous que le pays dont vous me parlez est fort beau et que votre lettre est fort belle aussi? Vous êtes grand coloriste avec la plume comme avec le pinceau.

Quant à moi, cher Boulanger, je ne fais rien. Ma femme est sur le point

[1] Note de Sainte-Beuve : Après la communication manuscrite de la *Vie de Joseph Delorme.* — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*
[3] Inédite.

d'accoucher et je ne pense plus qu'à cela[1]. Vous me gronderez à votre retour et vous aurez d'autant plus droit de le faire que vous rapporterez (j'en suis sûr) un amas de belles choses.

Je vous envoie le *Pacha*[2], que je n'ai pas eu le courage de copier, mais dont je puis fort bien me passer jusqu'à votre retour. Je ne sais pas trop si vous pourrez le lire, griffonné comme il est. Mais vous savez si bien me deviner!

À bientôt, cher ami, n'est-ce pas? Tous nos bons amis vous remercient et vous embrassent. Moi, je vous espère et je vous réclame tous les jours, mais je veux que vous vous portiez bien.

Le meilleur de vos amis,
VICTOR[3].

Ce 11 octobre 1828.

A David d'Angers.

Ce 17 octobre 1828.

J'ai, cher ami, une lettre de M. de Belleyme[4] qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour du ferrement de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu, que nous convenions de la marche que nous suivrons.

Votre ami,
VICTOR HUGO.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable[5].

Monsieur David[6],
9, rue de Fleurus, R. S. V. P.

Ce jeudi matin [octobre 1828].

J'ai vu hier votre *Bentham*[7], mon cher David, et puisque je n'ai pas le temps de vous aller voir, il faut, si paresseux que je sois à faire une lettre, que je vous en écrive. Ce buste est un monument. Jamais le marbre n'a eu

(1) François-Victor naquit le 21 octobre 1828. — (2) *La douleur du Pacha. Les Orientales.* — (3) *Collection A. Godoy.*

(4) Préfet de police. — (5) Victor Hugo venait de recevoir son premier médaillon modelé par David.

(6) Inédite. — (7) Jurisconsulte, philosophe et publiciste anglais.

plus d'éloquence, plus d'intelligence, plus de vie. Tout y est admirable; je l'avais déjà vu bien avancé dans vos mains, mais il a maintenant ce je ne sais quoi d'achevé qui complète une grande œuvre. Que ces rides de marbre sont belles! C'est de la chair comme Puget, c'est de l'idéal comme Jean Goujon. Ce buste, mon ami, est une des plus magnifiques choses que vous ayez faites. La vieillesse rendue avec jeunesse : le génie traduit par le génie.

Nous avons bien regretté votre absence l'autre soir, mais c'est ma faute. J'avais compté sur vous comme sur Ch. Nodier, qui a pu en effet venir à l'improviste, et qui sera bien heureux de vous voir chez lui. Pour me consoler, j'ai rompû ma lance en faveur de votre beau Racine, et votre ami M. Bonange m'a bravement secondé. Je ne cesse de le dire toujours et partout : vous êtes le premier, vous êtes l'unique!

À propos d'homme de génie, voulez-vous voir l'abbé de Lamennais? Il est à Paris pour quatre ou cinq jours : il m'écrit qu'il viendra me voir aujourd'hui de midi à deux heures. Tâchez de vous échapper un moment à cette heure-là. Vous tomberez de Rossini en Lamennais. C'est une bonne fortune pour un créateur de têtes comme vous.

Sans adieu, n'est-ce pas?

VICTOR[1].

À David d'Angers.

Ce 1er novembre 1828.

Je suis bien contrarié, cher ami; une affaire pressante a forcé Lamartine de partir inopinément avant-hier. Il est vrai qu'il reviendra au mois de janvier passer trois mois à Paris et qu'il compte bien que vous serez toujours dans les mêmes dispositions à son égard[2]; mais c'est une chose dure pour moi que d'attendre deux mois un de vos chefs-d'œuvre.

Sans adieu. J'espère bien toujours vous servir de satellite ce soir, si je ne suis pas trop enroué. À quelle heure vous attendrai-je, à propos?

À vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

[1] *Bibliothèque d'Angers.*

[2] David avait demandé à Victor Hugo de le présenter à Lamartine. Il voulait faire son buste et l'avait déjà commencé quand il reçut cette lettre. Ce buste, exécuté en 1829, fut exposé au Musée Colbert en 1830. Il appartient à l'Académie Française.

À Bossange [1].

Voilà six jours que je n'ai de nouvelles de monsieur Bossange. Cependant il importerait que nous convinssions du jour de la publication de cette 4e édition [2]. Quant à l'autre affaire [3], je lui rappelle que nous perdons un temps précieux. J'attends sa réponse prompte sur ces deux objets et le prie de me croire son bien cordialement dévoué serviteur.

Vte Hugo.

Ce lundi 10 9bre [1828] [4].

Madame Ve Martin,
20, rue des Vieux-Augustins, près la rue Saint-André-des-Arts [5].

Ce lundi 11 9bre [1828].

Vous avez tort, ma chère tante, de revenir sur un passé qui est oublié [6]. Après tous les malheurs de notre famille, le pire de tous serait le manque d'union. Croyez donc que nous vous aimons tous. Ne réveillez plus des souvenirs pénibles d'une époque où mon père a tout compromis, sa propre fortune et celle de ses enfants. L'en avons-nous moins aimé?

Aujourd'hui nous avons tous une pauvreté commune à supporter. C'est un triste résultat des fautes que nous n'avons pas commises. Que voulez-vous? résignons-nous.

J'ai envoyé votre lettre et le papier qu'elle contient à Abel.

Votre neveu dévoué,
Victor [7].

[1] Inédite. — [2] *Odes et Ballades*, 2 vol. 1828. — [3] Victor Hugo avait signé avec l'éditeur Bossange un traité pour *Le dernier jour d'un condamné*, qui parut le 7 février 1829. — [4] *Communiquée par l'Université Harvard. Cambridge.*
[5] Inédite. — [6] Voir page 291. — [7] *Bibliothèque nationale.*

À David d'Angers.

Paris, ce samedi matin... [1828].

Voyez, cher ami, si ce n'est pas une fatalité! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodée aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer *un profil*[1]. Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré. Or, je me souciais fort peu de vous prévenir de ce contre-temps, tenant beaucoup à la joie de vous voir aujourd'hui, et prévoyant que cette lettre nous en priverait peut-être, mais ma femme me rappelle combien votre temps est précieux, et mon égoïsme cède. Venez pourtant, n'est-ce pas, si vous pouvez, et n'oubliez pas que personne ne vous admire plus que moi, parce que personne ne vous aime davantage.

VICTOR HUGO.

P. S. — Ma femme compte bien qu'il ne sera plus question de son bobo lundi.

1829.

À Victor Pavie.

3 avril 1829.

Vous allez donc enfin nous revenir, mon jeune et cher poëte! C'est une agréable et douce nouvelle au milieu de mes chagrins de famille. J'aime bien votre lettre, mais j'aimerais encore mieux vous.

J'ai vu ce méchant portrait dont vous me parlez; il me semble qu'on m'a flatté et qu'on m'a gâté; c'est un joli garçon, tradition populaire. Au demeurant, vous en avez eu pour votre argent. Je demande toujours le vôtre à David, et je le gronde de ne l'avoir pas encore *publié* pour vos amis. Savez-vous qu'il y a dans le dernier *Feuilleton* une ballade qui est un petit chef-d'œuvre? Faites-en mes compliments à M. V. P. C'est magique, c'est pittoresque, c'est neuf et d'un excellent ton de style. On dirait une de ces vieilles et admirables compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt.

À propos de grands peintres, ne croyez pas, je vous prie, sur la foi de

[1] Le médaillon de Mme Victor Hugo, qui est au musée d'Angers, porte la date : 1828.

quelques feuilletonnistes stupides, au premier rang desquels je mets sans balancer *le Globe,* ne croyez pas que Delacroix ait failli. Son *Sardanapale*[1] est une chose magnifique, et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues. Du reste, ce bel ouvrage, comme beaucoup d'autres ouvrages grands et forts, n'a point eu de succès près des bourgeois de Paris : *sifflets des sots sont fanfares de gloire.* Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas mis le feu à ce bûcher : cette belle scène serait bien plus belle encore si elle avait pour base une corbeille de flammes. Quant à la *Sainte Thérèse* de M. Gérard[2], c'est mieux que son *Canning,* sans doute, mais souvenez-vous que M. de Ch.[ateaubriand] se connaît peu en peinture : ses éloges sont tout simplement un remerciement[3].

Vous me dites de vous parler de moi. Hélas! pour le moment, ce serait vous parler d'avoués, de commissaires-priseurs, de scellés, d'inventaires, etc. Qu'il est triste de penser que les chagrins deviennent si vite des affaires[4]! Je corrige les épreuves d'une 4e édition des *Odes et Ballades.* Adieu, mais venez vite avec votre bon père.

Vale et me ama.

V. H.

À Monsieur Véron,
Directeur de la *Revue de Paris*[5].

[18 mai 1829.]

Je m'empresse, monsieur, de répondre aux bienveillantes sollicitations que vous m'adressiez hier.

Je n'ai jamais vendu de manuscrit, si mince qu'il fût, moins de 500 francs.

Mais j'en ai quelquefois donné, et je puis le faire encore.

Si vous tenez toujours à ce fragment que vous me faisiez l'honneur de

[1] *La mort de Sardanapale* fut exposée au salon de 1829. — [2] Gérard, peintre d'histoire, débuta en 1795 par un succès (*Bélisaire*), qui se renouvela à chaque exposition; il fut considéré comme un des maîtres de l'école classique. — [3] Gérard avait offert à Chateaubriand la *Sainte-Thérèse* qu'il venait d'exposer. Ce tableau était destiné au maître-autel de l'infirmerie Marie-Thérèse fondée par Mme de Chateaubriand. — [4] Il s'agit de la succession du général Hugo.
[5] Inédite.

me demander, vous l'aurez pour 500 francs (ou pour rien). Choisissez. Quel que soit votre choix, j'y souscris avec plaisir[1].

Votre bien cordialement dévoué,
VICTOR HUGO[2].

À Son Excellence le Ministre de l'Intérieur[3],
en son hôtel, rue de Grenelle.

2 août 1829.

Monseigneur,

M. Brifaut[4] m'a fait part, comme vous lui en avez donné commission, de ce que votre Excellence lui a dit hier matin touchant ma pièce[5]. Il y a dans les dispositions où il vous a trouvé pour moi quelque chose de si inattendu que je demande à Votre Excellence la permission de ne point les considérer comme définitives. J'ose croire que d'autres conseils prévaudront dans votre esprit si éclairé et d'ordinaire si bienveillant pour les lettres, et que vous ne prendrez pas une décision si contraire à mes intérêts, et souffrez, Monseigneur, que j'ajoute, aux vôtres.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur[6].

VICTOR HUGO[7].

À Monsieur le baron Taylor.

13 août 1829.

J'ai vu ce matin M. de La Bourdonnaye. La pièce sera décidément arrêtée, interdite, prohibée. Venez, mon ami. Je vous conterai tout cela.

VICTOR.

Ce jeudi.

(1) Véron commença par refuser l'offre gratuite et sollicita des conditions plus douces, il ne pouvait payer un article 500 francs; il finit par accepter le fragment donné et le publia en juin 1829; il fut inséré en 1834 dans *Littérature et Philosophie mêlées* sous le titre : *Fragment d'histoire.* — (2) *Brouillon. Bibliothèque nationale.*

(3) M. de La Bourdonnaye. — (4) L'un des censeurs qui avaient signé le rapport remis au ministre. — (5) Il s'agit de *Marion de Lorme* que voulait supprimer, et que supprima la censure. — (6) Après avoir écrit cette lettre, Victor Hugo sollicita de Charles X une audience. Il a raconté cette entrevue dans *Les Rayons et les Ombres* (*Le sept août 1829*). — (7) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Monsieur de La Bourdonnaye,
Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 14 août 1829.

Monseigneur,

Je suis profondément touché des bontés du roi[1].

Mon dévouement au roi est, en effet, sincère et profond. Ma famille, noble dès l'an 1531, est une vieille servante de l'État. Mon père et mes deux oncles l'ont servi quarante ans de leur épée. J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services au roi et à la royauté. J'ai fait vendre cinq éditions d'un livre où le nom de Bourbon se trouve à chaque page.

Monseigneur, ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2.000 francs sur les fonds littéraires du ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. Il est vrai que toute la fortune de mon père, à peu près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. Il est vrai que j'ai une femme et trois enfants. Il est vrai que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante. C'est pourquoi cette pension de 2.000 francs, qui m'est précieuse surtout comme gage des bontés du roi, me suffit.

Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme.* Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourrait changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée; je ne demande rien autre chose.

Veuillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien *d'hostile* ne peut venir de moi. Le roi ne doit attendre de Victor

[1] En compensation de l'interdiction de *Marion de Lorme,* Charles X avait augmenté de quatre mille francs la pension de deux mille francs accordée autrefois à Victor Hugo par Louis XVIII.

Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement. Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi, avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

À Monsieur Sainte-Beuve,
poste restante, Reims.

2 novembre 1829, Paris[1].

Votre bonne et bien bonne lettre du 25 est venue, cher ami, nous faire un grand plaisir et une grande peine. Ni vous, ni Boulanger, n'avez donc reçu les lettres que ma femme vous avait adressées *poste restante* à Strasbourg? Il y a une fatalité en tout ceci. À peine étiez-vous partis tous deux que cette maudite inflammation que vous me connaissez dans les intestins se met en marche, remonte dans la tête et se jette sur mes yeux. Me voilà alors aveugle; enfermé des jours entiers dans mon cabinet, store baissé, volet fermé, porte close, ne pouvant travailler, ni lire, ni écrire, et ne vous ayant ni l'un ni l'autre, *lumen ademptum.* Là-dessus votre première lettre (de Dijon) nous arrive, puis celle de Boulanger, cinq minutes après. Vous jugez de la joie! ma femme me les lit toutes deux, me les relit. Vous ne disiez ni l'un ni l'autre où l'on pouvait vous écrire. Nous attendons les secondes. Elles nous arrivent (de Besançon), j'étais encore aveugle. Vous nous indiquiez Strasbourg pour vous répondre. Ma femme s'en charge, presque joyeuse de mes mauvais yeux qui lui donnaient le droit de vous écrire. Les deux lettres de quatre pages, deux lettres faites à nous deux ma femme, à demi dictées par moi, à demi arrangées par elle, les deux lettres pleines de notre cœur et de notre tristesse, et vous rappelant à grands cris, partent. *À Strasbourg, poste restante;* cela était bien lisiblement écrit sur l'adresse, et vous ne les recevez pas! et cependant ni Latouche ni Janin[2] ne sont courriers de la poste! Qu'avez-vous dû penser, cher ami? Après des lettres comme les vôtres, quel effet a dû vous faire ce silence! Vous m'aurez excusé sur ma paresse, sur mes affaires, que sais-je? — Est-ce que, pour

[1] *Note de Sainte-Beuve :* « Pendant mon voyage aux *bords du Rhin,* le temps où je faisais les *Consolations.* » — [2] Jules Janin fut franchement hostile à Victor Hugo de 1826 à 1843; à partir de l'exil du poète, il devint, par un revirement subit, l'un de ses plus ardents défenseurs et son ami fervent et fidèle. Latouche venait de publier dans *la Revue de Paris,* en octobre 1829, son malveillant article : *La camaraderie littéraire.* Victor Hugo et Sainte-Beuve y étaient principalement visés.

vous écrire, il peut y avoir paresse ou affaires? Cela a dû vous mécontenter fort, et, je me trompe peut-être, mais il me semble que votre troisième lettre (de Worms) bonne, excellente et parfaite qu'elle est, est cependant plus froide que les deux autres. Je ne saurais vous dire, cher ami, à quel point cette idée me tourmente et combien il me tarde que la feuille de papier que voici soit à Reims, et vous aussi. — Ainsi rien de notre pensée, rien de notre tristesse ne vous a accompagné, durant votre voyage! Vous n'avez pas su à quel point tout ici a été rempli de votre absence, combien nous avons parlé de vous, pensé à vous, qu'il n'y a plus de bonne soirée rue Notre-Dame-des-Champs, depuis que vous n'y êtes plus, plus de canapé, plus de coin de feu, plus de causeries, que vous nous avez manqué pour tout. Vous n'avez rien su de tout cela, vous, mes deux amis les plus chers? et si vous en avez deviné quelque chose, cette absurde lacune de Strasbourg est venue dérouter votre amitié et la faire douter de la mienne! Cela n'est-il pas désolant? Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici!

Au reste, vous m'avez encore porté bonheur. Votre troisième lettre m'a rendu mes yeux. C'est la première chose que j'ai lue depuis votre départ, et, avec la lettre pour Boulanger, ceci est la première chose que j'écris. Cette lettre vaudrait d'être moins insignifiante. Les vôtres font notre joie, et nous les relisons sans cesse. C'est un journal charmant de votre voyage, mêlé de bonnes et tendres pensées pour nous.

Helas! mon pauvre ami, hors vos lettres, il ne m'est guère venu de joie du dehors depuis trois semaines. Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux[1], épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école, qui ne soufflait plus, a repris l'offensive. Un orage terrible s'amoncelle sur moi, et la haine de tout ce bas journalisme est telle, qu'on ne me tient plus compte de rien. *Othello* a réussi cependant, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait, et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos shakespeariens; cela du moins est un bien; mais, à la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses, une double cabale s'organise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir. Mais arrivez vite, et pour quelques jours du moins je n'y penserai plus.

[1] *Le Figaro, le Messager des Chambres, la Quotidienne* multipliaient les attaques

Montrez cette lettre à notre Boulanger qui vous montrera la sienne, car tout ce qui est en moi, tout ce qui vient de moi, est également à vous deux.

VICTOR.

Ma femme vous dit mille choses et veut que vous reveniez tout de suite. Mille amitiés à notre excellent et cher Robelin[1]. Tous nos amis vous embrassent et ne font que parler de vous; moins que moi pourtant[2].

À Charles Nodier.

2 novembre 1829.

Et vous aussi, Charles!

Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu la *Quotidienne* d'hier[3]. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de rencontrer votre appui pour mes ouvrages. Je ne m'en plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié publique avec un homme qui n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines, de calomnies et de persécutions? J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée, et, vous aimant pour vous-même, j'ai trouvé cela bien.

Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela; car, après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement, comme une secousse électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

Et quel moment avez-vous pris pour cela? Celui où mes ennemis se

[1] Robelin, architecte, ami intime de Victor Hugo. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[3] Charles Nodier, dans un article du 1er novembre 1829, s'élevait contre les orientalistes de fantaisie et visait, sans les nommer, *les Orientales,* dont la deuxième édition venait de paraître.

rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calomnies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses, le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris poste dans presque tous les journaux. Ah! Charles! dans un instant pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose? pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à lord Byron; mais, Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?

Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous? une amitié comme la mienne pour vous est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis, je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis; je sens le coup d'épingle d'un ami.

Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours, mais qu'importe! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

VICTOR[1].

À Monsieur le baron Taylor.

3 novembre 1829.

Sur ma réclamation, M. de La Bourdonnaye m'écrit, mon cher Taylor, que *Hernani* a été rendu au théâtre *le 31 octobre*[2]. Est-ce que cela est vrai et possible? Et comment n'en saurais-je rien? Vous seriez bien bon de m'écrire un mot qui me dît *oui* ou *non*, ou mieux encore, de me venir voir cinq minutes un de ces matins.

Votre ami,

V. H.

[1] Copie faite par Mme Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Le manuscrit d'*Hernani*, envoyé à la censure, fut l'objet d'un rapport contresigné par quatre censeurs, il ne fut rendu, après corrections et suppressions, que le 31 octobre 1829, mais la correspondance échangée entre le ministère de l'Intérieur et la censure ne cessa que le 12 février 1830.

À Son Excellence le ministre de l'Intérieur,
en son hôtel.

Monseigneur,

Au nombre des suppressions qui ont été faites à mon drame de *Hernani,* il en est quatre contre lesquelles il m'est impossible de ne pas réclamer.

Ces suppressions me semblent d'autant plus difficiles à expliquer qu'aucune raison politique ne peut les motiver.

Si cependant elles n'avaient que peu d'importance, je ne ferais pas difficulté d'y souscrire, ne fût-ce que par amour de la paix. Mais, quoiqu'elles ne paraissent porter que sur des mots, elles attaquent l'ouvrage au cœur, en ôtent leur sens à deux des principales scènes. C'est ce qu'il me serait aisé de démontrer soit à Votre Excellence elle-même, soit à la personne qu'elle voudrait bien désigner pour s'en entretenir avec moi; car je ne puis croire que de pareilles radiations soient définitives et sans appel.

J'ai l'honneur d'être avec respect, — Monseigneur, — de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

V^or^ Hugo,
11, rue N.-Dame-des-Champs.

Paris, 6 novembre 1829[1].

À Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 18 décembre 1829.

Que vous êtes bon, mon ami, de vous souvenir toujours un peu de moi, qui ai l'air de vous oublier tous! C'est que vous savez bien que je n'en ai que l'air. Vous avez quelque chose qui vous dit au fond du cœur qu'il est

[1] En marge de cette lettre une note : *le renvoyer à M. le baron Trouvé.* Le baron Trouvé était maître des requêtes et chef du bureau des théâtres. Voici la réponse de M. le baron Trouvé :

« Monsieur, il m'est agréable d'avoir à vous annoncer que Son Excellence, faisant droit à vos observations, que je me suis empressé de mettre sous ses yeux, a bien voulu consentir au rétablissement de quelques passages supprimés dans *Hernani.* Vous êtes donc autorisé à laisser subsister sur le manuscrit les expressions suivantes adressées à don Carlos : *Lâche, insensé, mauvais roi.* — Agréez, etc. » (*La Province d'Anjou* [n° 51] 1935.)

impossible que le mien change. Et puis vous êtes indulgent, et c'est en cela que vous êtes un véritable ami. Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé. La Comédie-Française, *Hernani,* les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute, par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie; le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi! Du moins, si je leur écris peu, je les aime toujours, et vous êtes des plus chers, des plus anciens, des plus désirés. Allez! vous êtes au port, tenez-vous-y! Moi, je nage, je lutte, je remonte le courant. Vous vous y laissez aller. C'est vous qui êtes le sage et l'heureux.

VICTOR.

1830.

[A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur[1]*.]*

5 janvier 1830.

Je soussigné, ai l'honneur d'exposer à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur les faits qui suivent.

Lorsqu'au mois de juillet dernier, la Comédie-Française voulut monter le premier drame que j'aie destiné au théâtre, *Marion de Lorme,* je demandai à M. de Martignac, alors ministre, d'être exempté de la juridiction censoriale, et de n'avoir à subir d'autre examen que la censure même du ministre, faveur qu'il avait déjà accordée à plusieurs auteurs dramatiques. Voici de quelle façon je lui expliquai, et verbalement et par écrit, le tort qu'il pourrait me faire en livrant ma pièce aux censeurs.

« Les censeurs dramatiques sont tous pris dans les rangs littéraires qui nous sont opposés; ce qui honore le parti de la liberté de l'art auquel je me fais gloire d'appartenir. (Non que je veuille faire rejaillir sur toute l'ancienne école la faute de quelques-uns de ses membres, mais c'est un fait que je constate en passant.) Or, ces censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que

[1] Le comte de Montbel.

de l'ancien régime politique, sont mes adversaires et au besoin mes ennemis naturels. Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre non représentée? C'est tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus incertain au monde. Une scène, un vers, un mot, divulgués et travestis d'avance, peuvent, tous les théâtres le savent, tuer une œuvre dramatique avant même qu'elle ait vécu. D'où il résulte que la censure, qui est une vexation odieuse pour toutes les écoles, est pour nous, hommes de la liberté de l'art, quelque chose de pire encore, un piège, une embûche, un guet-apens. Il m'importerait donc que cinq ennemis avoués ne fussent pas avant la représentation dans le secret de ma pièce, et ne pussent en révéler d'avance les détails aux cabales intéressées à bien diriger leurs coups. Dans ma position, la pire de toutes les cabales, c'est la censure. »

Voilà ce que je disais au ministre d'alors. Ce qu'il avait accordé à d'autres, il jugea à propos de me le refuser. Ma demande fut rejetée.

Seulement, le ministre consentit à ne livrer *Marion de Lorme* qu'à un seul censeur, et me laissa le choix de ce censeur unique, que je n'eus pas cependant la faculté de choisir hors du bureau de censure. Je désignai un homme de lettres qui me parut offrir le plus de garanties, et avec qui j'avais eu des relations amicales *avant qu'il fût censeur*. Cet *examinateur,* comme il s'appelait, me fit de mes défiances contre la censure un reproche presque tendre. — Il concevait, disait-il, tous les inconvénients, tout le danger de vers divulgués, colportés, mutilés, parodiés avant la représentation d'un ouvrage dramatique, mais mes préventions contre la censure m'entraînaient trop loin. Les examinateurs dramatiques, continua-t-il, ne sont plus hommes de lettres. Chargés d'un rôle tout officiel, occupés seulement d'extirper les allusions politiques, ils ne savent pas, ils ne doivent pas même savoir quelle est la couleur littéraire de l'ouvrage qu'ils censurent. Hors de l'affaire ministérielle, ils n'ont rien à voir. Le censeur qui méchamment divulguerait les détails de l'ouvrage qu'il a censuré ne serait, et je cite ses propres expressions, ni moins indigne, ni moins odieux que le prêtre qui révélerait les secrets du confessionnal.

Voilà ce que me disait mon censeur d'alors. Certes, ce langage eût rassuré de moins entêtés que moi sur le compte des hommes et des choses de police. Cependant, M. de La Bourdonnaye survint au ministère, et *Marion de Lorme* fut proscrite. Fidèle à mes travaux de conscience et d'art, je tâchai de réparer de mon mieux le tort que me faisait le ministre. Je fis *Hernani.* La Comédie-Française mit sur-le-champ ce drame à l'étude. Il fallut le soumettre à l'examen du pouvoir. Je n'ai aucune faveur à demander au ministère actuel, j'envoyai donc mon drame à la censure, la prenant telle qu'elle est, sans réclamations ni précautions, mais non sans défiance. Je me

rappelais cependant les protestations du censeur de *Marion de Lorme*, et je me disais, sans trop y croire, qu'il existe peut-être des gens qui savent faire honnêtement un métier peu honnête.

Or, depuis que *Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin, plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation. Des portions de l'ouvrage, ainsi accommodées, ont reçu d'avance cette demi-publicité tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont du reste pris à peine le souci de se cacher. Ils ont fait la chose en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons. Il me revient de toute part (et il s'est formé à cet égard une espèce de notoriété publique que j'atteste), que des copies frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit, et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière[1].

Or, tout ceci est grave.

Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures, et souvent sans appel.

Maintenant d'où peuvent venir ces menées? Sur quel manuscrit d'*Hernani* ont pu être faites ces parodies, ces contrefaçons avec variantes, ces copies frauduleuses, ces furtives lectures? Je prie le ministre de faire attention à ceci.

Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre. C'est celui sur lequel on répète tous les jours. Dès que la répétition est terminée, ce manuscrit est renfermé sous triple clef. Personne au monde ne peut en avoir communication. Le secrétaire de la Comédie-Française, auquel, dès la réception de la pièce, les plus sérieuses recommandations ont été faites, le tient secret sous la responsabilité la plus sévère. L'autre manuscrit est à la censure.

Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir? je le demande de nouveau. Du théâtre, dont elles ébranlent les espérances, dont elles ruinent les intérêts, du théâtre où la circonspection la plus complète est observée, du théâtre où la chose est impossible, — ou de la censure?

[1] M. de Corbière quitta le ministère de l'Intérieur en janvier 1828, mais Victor Hugo parle ici d'un personnage ayant fait partie du ministère de 1827.

La censure a un manuscrit. Un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit pour son bon plaisir. Elle en peut faire ce qu'elle veut. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure [1].

Je prie Son Excellence le Ministre de l'Intérieur de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Son très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR HUGO [2].

À L. Vitet [3].

Vous êtes bien bon pour ces pauvres vers [4]. Faites-en tout ce que vous voudrez. J'attache le plus haut prix à l'approbation de vos amis du *Globe,* et donnez-leur ces strophes puisqu'ils les veulent. C'est de grand cœur que je les remets à leur disposition et c'est avec un vrai plaisir que je les sais aussi indulgents que vous. Mais je serai content surtout si vous m'en aimez un peu plus. Car après tout, c'est bien peu de chose, c'est un sou à la quête.

Votre ami,
VICTOR [5].

Ce 26 janvier [1830].

À Monsieur L. Vitet.

C'est encore moi, et c'est un petit service que je réclame de votre bonne amitié. Il serait ridicule que je parusse avoir moi-même communiqué ces vers au *Globe.* On peut donner un sou, mais il ne faut pas s'en vanter. Je

(1) L'un des censeurs, M. Brifaut, sans doute blâmé par le ministre, se défendit dans une lettre *au Rédacteur du Moniteur,* 6 mars 1830. — (2) Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(3) Ludovic Vitet, critique d'art, homme politique, académicien, se destinait à l'enseignement qu'il quitta pour les lettres et entra au *Globe* en 1826. En 1831 il devint inspecteur des monuments historiques, puis secrétaire général du ministère du Commerce et conseiller d'État. Élu par l'Assemblée législative il siégea à l'extrême droite et fut, le 2 décembre 1851, nommé vice-président par l'assemblée qui essaya d'organiser la résistance au coup d'État. Il abandonna, pendant l'empire, la politique et se consacra aux études d'histoire, d'art et d'archéologie. Ses relations cordiales avec Victor Hugo cessèrent à partir du moment où le poète se rallia à la république. — (4) Le comité de secours de Canteleu avait demandé à Victor Hugo, par l'entremise de l'un de ses organisateurs, L. Vitet, des vers dont on vendrait des exemplaires imprimés pour venir en aide à des milliers d'ouvriers normands réduits au chômage et à la misère. Victor Hugo écrivit ces vers et les envoya à Vitet qui lui demanda l'autorisation de publier d'abord dans *le Globe* cette poésie intitulée alors *l'Aumône* et insérée en 1831 dans *les Feuilles d'Automne* sous le titre : *Pour les pauvres. Le Globe* la fit paraître le 3 février 1830 sous le titre : *Pour les pauvres ouvriers de Bapaume et de Decauville.* — (5) *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

présume que M. Dubois[1] aura de lui-même fait cette réflexion, mais en tout cas seriez-vous assez bon pour veiller à ce qu'il soit expliqué que c'est par une voie indirecte que ces strophes sont parvenues au *Globe.* Autrement il ne manquerait pas de gens pour dire *que je n'ai fait cette espèce de bonne œuvre poétique* (si pareille chose mérite un tel nom) *que pour avoir occasion de la publier,* et vous savez s'il en est quelque chose. Là est le péril, vous seriez bien bon de m'en préserver.

Pardon et merci. Je n'oublie pas que je dois vous aller prendre pour une répétition. Mais je veux attendre encore un peu. J'ai de la coquetterie pour mes acteurs.

À vous de cœur.

V. H.[2]

Ce 28 janvier.

A Monsieur L. Richard,
14, place du Louvre.

5 février 1830.

Vous me disiez il y a quelque temps, monsieur, chez notre ami commun Achille Devéria, qu'il était à votre connaissance que des lectures, soit partielles, soit totales d'*Hernani,* avaient eu lieu en plusieurs endroits et que vous teniez ces détails de quelqu'un qui avait assisté à l'une de ces lectures. Vous seriez bien bon et je serais bien reconnaissant si vous me transmettiez des détails plus précis, comme par exemple le nom de la personne chez qui la lecture se serait faite et celui du témoin oculaire qui vous en aurait parlé. S'il vous était possible de m'envoyer ce détail dans le délai le plus court, vous ajouteriez à la reconnaissance que je vous dois déjà pour d'autres preuves de bonne et cordiale amitié.

Votre bien dévoué,

V^or^ HUGO[3].

[1] Directeur du *Globe,* qu'il avait fondé en 1824 avec Pierre Leroux. — [2] DOCTEUR PARTURIER. *Bulletin du Bibliophile, 1933. Collection de Mme Aubry-Vitet.*

[3] *Collection Louis Barthou.*

A Monsieur Paul Lacroix[1].

27 février [1830], minuit[2].

Mille fois merci, cher et bien excellent ami. Je vous reconnais bien à tout ce que vous faites pour moi. Je vous aurais voulu ce soir au théâtre. Vous auriez ri. La cabale classique a voulu mordre, et a mordu, mais grâce à nos amis elle s'y est brisé les dents. Le 3e acte a été rudoyé, ce qui sera longtemps encore, mais le 4e a fait taire, et le 5e a été admirablement, mieux encore que la première fois. Mlle Mars a été miraculeuse. On l'a redemandée, et saluée, et écrasée d'applaudissements. Elle était enivrée.

Voilà, je crois, qui ira. Les deux premières recettes ont déjà 9.000 francs, *ce qui est sans exemple au théâtre.* Ne nous endormons pas pourtant. L'ennemi veille. Il faut que la troisième représentation les décourage, s'il est possible. Aussi, au nom de notre chère liberté littéraire, convoquez pour lundi tout notre arrière-ban d'amis fidèles et forts. Je compte sur vous pour m'aider à arracher cette dernière dent au vieux pégase classique. À mon aide, et avançons!

Je suis assailli de libraires. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuierait-il bien fort, cher ami, de me rendre ce service[3]? en auriez-vous le temps? êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus.

Dites à votre excellent frère[4] que je compte sur lui pour lundi, quoique

[1] Bien connu sous le pseudonyme de *Bibliophile Jacob,* Paul Lacroix publia de nombreux romans historiques, plusieurs ouvrages de bibliographie et des études sur Rabelais, Ronsard, etc. — [2] En rentrant de la seconde représentation d'*Hernani.* — [3] Le contrat pour l'édition d'*Hernani,* contrat signé par l'éditeur Mame et Victor Hugo, fait partie de la collection Lacroix que conserve la bibliothèque de l'Arsenal. Lacroix aurait accepté de défendre les intérêts de Victor Hugo. — [4] Jules Lacroix, poète, romancier, et traducteur de plusieurs ouvrages de Shakespeare, Horace, etc. Sa traduction de Sophocle : *Œdipe roi*, est restée au répertoire du Théâtre-Français.

Hernani doive terriblement l'ennuyer. Il s'agit de la grande question, et non de moi.

À vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO.

Mettez mes hommages respectueux aux pieds de Mme Lacroix.

À Monsieur le baron Taylor.

La représentation de ce soir a été vivement défendue et applaudie, mon cher Taylor, et cela grâce au parti que j'ai dû prendre de ne pas diminuer le nombre de mes billets. Il faudrait du reste que je vous visse à ce sujet. Les acteurs sont tous unanimement d'avis que ce serait une grave imprudence de me restreindre du côté des billets que je donne. Notez que ce sont toujours nos mêmes amis qui viennent, et que cela par conséquent ne peut nuire aux recettes qui se maintiennent toujours au delà de 4.000 francs malgré vent et marée, ce qui est admirable. Tâchez donc de trouver un moment pour venir causer de tout cela avec moi. J'irais bien vous chercher, mais j'ai mille soins qui me clouent chez moi jusqu'à six heures tous les jours. Du reste, en attendant que je vous voie, je prendrai toujours les mêmes mesures, n'est-ce pas? que pour les représentations passées.

Votre ami,

V. H.

10 mars, minuit.

Si vous avez quelque indication de billets mal distribués, mettez-moi sur la trace, vous me rendrez service, ainsi qu'au théâtre.

Je compte sur votre loge pour lundi. N'oubliez pas que cela n'importe pas moins au théâtre qu'à moi[1].

[1] *Collection Louis Barthou.*

À Armand Carrel[1].

Ce 15 mars 1830.

J'avais travaillé cette nuit jusqu'à cinq heures du matin et je dormais profondément quand monsieur Armand Carrel est venu[2]. Je regrette bien qu'on ne m'ait pas réveillé, et je le regrette non pour monsieur Carrel, mais pour moi. Je suis trop morose et trop timide à la fois pour que personne ait jamais grand souci de me connaître et pour que j'aie de mon côté grande envie de connaître les autres. Cependant ces occasions de rencontres avec d'autres hommes, que j'évite volontiers par goût de solitude et par tristesse de caractère, je les ai toujours désirées avec monsieur Carrel. Je ne vois pas pourquoi je n'en conviendrais pas ici, quelque avantage que cet aveu lui donne sur moi. Tout ce que je sais de lui, soit par ses ouvrages, soit par ses amis, la nature âpre et forte de son talent et de son caractère, cette vie pleine d'honneur et de courage, de si bonne heure disputée aux tribunaux politiques, tout, jusqu'à cette seule fois où j'ai causé avec lui chez Rabbe et où j'ai eu, m'a-t-on dit, le malheur de le blesser, animés que nous étions tous deux alors d'exaltation politique bien contraire, tout cela m'a inspiré depuis longtemps pour monsieur Carrel une de ces fortes sympathies qui d'ordinaire se résolvent tôt ou tard en amitié.

Et après tout, si opposés que nous puissions aujourd'hui nous sembler l'un à l'autre, peut-être y a-t-il entre nous plus d'analogie que monsieur Carrel ne le croit lui-même. J'ai lutté pendant qu'il luttait; tandis qu'il remontait le courant politique, je remontais, moi, le courant littéraire. Nous avons été en quelque sorte proscrits en même temps. Seulement son affaire a été plus sérieuse que la mienne, et partant bien autrement belle. Je n'ai été mis hors la loi que par l'Académie.

Voilà du reste huit ans que je supporte la chaleur du jour, huit ans que je poursuis ma tâche, sans m'en laisser distraire par le soin de ma défense personnelle contre mille attaques qui n'ont cessé de pleuvoir sur moi chaque jour. À une époque où tout se fait par les salons et par les journaux, j'ai commencé et continué ma route sans un salon, sans un journal. Toute mon

[1] Armand Carrel, après avoir été secrétaire d'Augustin Thierry, publia quelques études historiques, puis il fonda, en 1830, avec Mignet et Thiers, *le National* dont il devint rédacteur en chef après la révolution de 1830. Il eut avec Émile de Girardin, en 1836, une polémique de presse qui amena un duel où il trouva la mort. — [2] On ne s'explique pas aisément la visite d'Armand Carrel après son article dans le *National* du 8 mars sur la première d'*Hernani*. Il s'y montre ennemi déclaré de la nouvelle école.

affaire a été de solitude, de conscience et d'art. Et je prie monsieur Carrel de faire attention à ceci : destiné à une grande fortune sous l'Empire, l'Empire et la fortune m'ont manqué. Je me suis trouvé à vingt ans marié, père de famille, n'ayant pour tout bien que mon travail et vivant au jour le jour, comme un ouvrier, tandis que Ferdinand VII mangeait mon revenu englobé dans les siens par le séquestre. Or, depuis cette époque, et la chose est peut-être assez rare pour que je m'en glorifie, obligé de vivre et de faire vivre les miens avec ma plume, je l'ai maintenue pure de toute spéculation, libre de tout contrat mercantile. J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie. Pauvre, j'ai cultivé l'art comme un riche, pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. Obligé par le malheur des temps de faire à la fois une œuvre et une besogne, je puis dire que jamais la besogne n'a taché l'œuvre.

Voilà ce que j'eusse dit, avec détail et parce qu'un homme comme lui en vaut la peine, à monsieur Armand Carrel, si j'avais eu l'honneur de le voir. Il est du reste la première personne pour qui j'aie entr'ouvert de la sorte la porte de ma vie intérieure, et je le prie, quoi qu'il pense de cette lettre, de la tenir secrète entre nous deux.

Quant à *Hernani,* nous en voilà maintenant bien loin, nous voilà, ce me semble, bien plus haut. Je m'occupe beaucoup plus dans cette affaire de monsieur Armand Carrel que du *National.* Je sais que les journaux peuvent nuire ou servir matériellement; mais voilà ma vie assurée pour dix-huit mois, et par conséquent le côté matériel de l'affaire m'inquiète peu. Je ne suis pas fâché du reste, en y réfléchissant, de n'avoir point vu monsieur Armand Carrel puisqu'il a encore un article à faire[1]. Je n'aurais pas voulu qu'il me supposât l'intention de l'influencer, et j'espère qu'il n'en a pas eu la pensée. Plus tard, s'il le veut bien, j'irai le chercher, et, quel que soit son article, lui serrer la main.

Quel que soit son article, dis-je, car je lui en saurai toujours un gré extrême. Sévère, il me plaira par sa franchise; bienveillant, rien ne saurait m'être plus précieux, car l'estime d'un homme supérieur redonne force et courage contre les hommes médiocres.

VICTOR HUGO[2].

[1] Un deuxième article consacré à la préface d'*Hernani* parut dans *le National* du 24 mars. Carrel y blâme ce principe : «La liberté dans l'art réclamée aux mêmes titres que la liberté dans la société. Tout le mal est dans cette confusion et M. Hugo est la preuve de toutes les extravagances auxquelles un homme capable de faire de belles choses peut être entraîné par elles.» — Le 29 mars, troisième article, plus violent encore, cette fois sur la pièce même. — Un dernier article où Carrel devait analyser les caractères des personnages était annoncé, mais ne fut pas publié. — [2] Copie faite par Mme Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

MM. Abel Desjardins, Lacau, Duberthier, Doudeau, Méchain,
étudiants en droit[1].

16 mars 1830.

De grand cœur, messieurs; toutes les âmes jeunes sont généreuses, c'est à elles de décider entre mes ennemis et moi. Je me mets avec confiance entre vos mains.

VICTOR HUGO.

2e GALERIE.
—
Cinq entrées.

Entrée par la petite porte
à côté de Mme Chevet,
entre quatre et cinq heures.

Monsieur le Proviseur du Collège Bourbon[2],
à Paris.

[Timbre postal : mars 1830.]

Monsieur le Proviseur,

J'ai été vivement touché de la bonté que MM. les élèves du Collège Bourbon ont eue de demander à la Comédie-Française une représentation du drame d'*Hernani*. Rien ne pouvait plus me flatter que cette marque de sympathie de la jeunesse pour laquelle je travaille et à laquelle j'appartiens. J'en éprouve une véritable reconnaissance, et je vous prie, Monsieur le Proviseur, de vouloir bien en être l'interprète près de messieurs les élèves du Collège Bourbon. Je vous serai personnellement obligé si vous avez la bonté de leur transmettre mes sincères et vifs remerciements.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, Monsieur le Proviseur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
Vor HUGO.

[1] Ces jeunes gens avaient demandé à Victor Hugo des entrées pour une des tumultueuses représentations d'*Hernani*. Cinquante-deux ans plus tard, l'un des signataires de la demande, M. Lacau, rappelait à Victor Hugo la réponse qu'il avait faite aux cinq « étudiants en droit » et sollicitait une place pour la reprise au Théâtre-Français du drame *Le Roi s'amuse*. *Archives de la Comédie Française*.

[2] Actuellement Lycée Condorcet.

Monsieur Sainte-Beuve,
chez M. Ulric Güttinguer, rue Fontenelle, Rouen.

Paris, dimanche, 16 mai 1830.

Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la pensée que la privation de mes lettres contribuerait à abréger votre absence, et vous ramènerait quelques jours plus tôt. Mais Güttinguer[1] est avec vous, et si douce compagnie comble tous les vides de votre cœur, heureusement pour vous, malheureusement pour moi.

Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier![2] comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela, du moins, que vous n'en tenterez plus d'autre, et la Normandie nous sauvera de la Grèce[3].

Du reste, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits, M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attentions et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes,* tout serait bien, n'étaient ces deux chambres vides qui font vide pour nous tout le reste de la maison.

Je fais même des vers. Et, à ce propos, votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà, sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et*

[1] Poète et romancier, Güttinguer obtint quelques succès de 1824 à 1826, mais ne devint célèbre qu'en 1837, quand parut son roman : *Arthur.* En 1825 il écrivit à Victor Hugo pour le prier de faire partie de l'Académie de Rouen dont il était l'un des fondateurs. Ce fut l'origine de leurs relations. Insinuant et flatteur, il sut gagner une amitié qui ne s'altéra jamais chez le poète trop confiant pour soupçonner son jeu : d'une part protestant de son dévouement, d'autre part encourageant et servant l'amour de Sainte-Beuve pour Mme Victor Hugo ; sa correspondance avec le critique met en évidence sa duplicité. — [2] Victor Hugo venait de s'installer rue Jean-Goujon. — [3] Il avait été question pour Sainte-Beuve d'accompagner Lamartine qui aurait été nommé ambassadeur à Athènes, ce qui ne se réalisa pas.

mon poëte, tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez.

Adieu, mon ami, nous vous embrassons tous et je vous embrasse pour tous. Mais revenez bien vite. Tout ceci aussi pour notre Güttinguer.

Vous avez eu un charmant article de Nisard[1]. Je lui ai écrit pour vous[2].

A Monsieur Sainte-Beuve,
19, rue Notre-Dame-des-Champs.

Ce vendredi soir [4 juin 1830].

Nous y étions, cher ami! Jugez du chagrin! — Nous avons des portiers stupides. Ne les écoutez jamais, et montez toujours. — À dimanche, n'est-ce pas? bien sûr! Vous devriez venir dîner avec nous.

V.[3]

Monsieur David[4],
20, rue de Vaugirard.

Voilà, cher ami, ce que je vous dois depuis si longtemps. Il y a deux exemplaires pour que la copie vous aide à déchiffrer l'original. J'espère avant la fin de l'année vous les envoyer imprimés[5].

Ce sera une joie pour moi de faire lire à tous que je vous admire et que je vous aime.

VICTOR.

Juin 21[6].

À Lamartine.

12 juillet 1830,

Vous verrez par la date de ces vers, mon ami, qu'il y a longtemps qu'ils sont faits[7]. Toutes sortes de motifs dont je ne saurais me rendre compte à moi-même, d'abord la paresse de les copier, puis, quand ils ont été copiés,

(1) Sur *les Consolations. Journal des Débats,* 9 mai 1830. — Nisard, journaliste et critique littéraire, adversaire du romantisme, fut toute sa vie hostile à Victor Hugo. — (2) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(3) *Idem.*

(4) Inédite. — (5) *À M. David, statuaire. Les Feuilles d'Automne.* — (6) *Bibliothèque d'Angers.*

(7) *À M. de Lamartine,* 20 juin 1830. *Les Feuilles d'Automne.*

je ne sais quel dégoût, je ne sais quel ennui de moi-même m'ont fait ajourner de semaine en semaine l'envoi que je voulais vous en faire. Les voici enfin. Ne les lisez pas. Voyez-y seulement une marque de ma fidèle, profonde et cordiale amitié.

Voilà les élections à peu près finies. Vous devez en être sorti. J'ai peur que vous ne soyez plus à Mâcon. Vous êtes peut-être déjà parti pour votre promenade annuelle aux eaux d'Aix. À tout hasard, j'adresse cette lettre à Mâcon.

Je vous parlerai en détail de vos *Harmonies* quand vous serez de retour à Paris. Je pense que vous comptez assez sur moi pour être sûr qu'elles n'auraient pas de défenseur plus ardent, si elles avaient besoin de défenseur. Mais le temps de la lutte est heureusement passé pour vous. Vos *Harmonies* sont applaudies de tous, et c'est justice.

Seulement, j'ai souri plus d'une fois de voir aujourd'hui parmi vos porte-bannières les anciens blasphémateurs de *Childe-Harold* et des *Secondes méditations.*

Quant à moi, je vous dirai à vous ce que je dis à tous : vos *Harmonies,* c'est toujours vous. Génie, génie et génie! Il faudra cependant que je vous dise aussi mes scrupules, que je vous fasse mes chicanes, puisqu'il paraît que c'est aujourd'hui de bon goût en amitié d'avoir ses restrictions, et qu'on appelle cela *dire la vérité.* Notre siècle et notre pays surtout sont ainsi faits. L'envie et la jalousie étant au fond de tous les esprits à peu près, on en veut même entre amis. Sans un petit assaisonnement de *soulignures* et de critiques, l'amitié la plus vraie paraît au bon public fadeur et duperie. Michel-Ange renaîtrait qu'on exigerait de lui qu'il critiquât Raphaël; et nous ririons de cette sublime adoration de Beethoven pour Mozart. Je me conformerai donc à cette belle loi générale. Mais je vous préviens qu'elle me fait pitié.

Devéria a fait un portrait de vous que j'ai trouvé beau et que je lui ai conseillé de publier. C'est une grave et noble figure qui débarbouillera l'idée étrange que le public devait se faire de vous d'après tous les petits portraits coquets, mignards et décolletés qui couvraient vos éditions.

Adieu. Aimez-moi, vous aimerez un ami.

VICTOR HUGO.

Ma femme, qui est sur le point d'accoucher, fait mille amitiés à madame de Lamartine, aux pieds de laquelle vous me mettrez, s'il vous plaît[1].

[1] *Mme VALENTINE DE LAMARTINE. — Lettres à Lamartine.*

À Charles Nodier.

Ce 28 juillet 1830, au matin.

Le bon Dieu vient de m'envoyer un grand bonheur, cher Nodier; ma femme est heureusement accouchée cette nuit d'une grosse fille joufflue et bien portante[1]. Prenez donc votre part de cette joie comme je veux prendre la mienne de toutes les vôtres.

Informez Mme Nodier de notre bonheur, et dites à Mlle Marie[2] qu'il lui est né une petite sœur.

Adieu, mon ami, que j'espère bientôt voir. Je suis bien content de ma petite fille. Voilà enfin un de mes ouvrages qui promet de vivre.

VICTOR.

À Monsieur Sainte-Beuve,
chez M. Ulric Güttinguer, à Rouen.

4 août [1830[3]].

Je vous écris ces deux mots à la hâte, cher ami. Nous sommes tranquilles maintenant. La population de Paris s'est admirablement conduite pendant le combat et après la victoire. Espérons que tout ira bien.

Je vais faire mon service de la garde nationale.

Je vous aime plus que je ne puis dire.

VICTOR.

Embrassez pour moi Güttinguer[4].

À Charles Nodier.

4 août [1830].

Merci, et merci mille fois, cher ami. Nous sommes tranquilles; tout va bien jusqu'ici et tout ira bien, je l'espère. La population de Paris se conduit admirablement, mais il faut se hâter d'organiser quelque chose.

Embrassez pour moi tous les vôtres.

Votre ami à toujours.
VICTOR H.

(1) Adèle. — (2) Fille de Charles Nodier, Marie était la joie et le charme des soirées de l'Arsenal.

(3) *Note de Sainte-Beuve :* «Révolution de Juillet.» — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Monsieur Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 7 août 1830.

Merci, cher ami, de votre bonne et amicale lettre. Voilà comme il faut toujours nous écrire et toujours nous aimer. Entre vieux amis comme nous, on n'en est pas aux coquetteries, mais aux bonnes, solides et cordiales affections. Nous n'avons eu du reste qu'à nous louer de votre excellente mère. Elle m'a offert l'hospitalité chez elle, mais je n'ai pas dû accepter, et je n'ai pas accepté. Nous étions toute une maisonnée : trois enfants, deux domestiques, une femme prête à accoucher. Trop est trop, et raisonnablement nous ne pouvions descendre qu'à l'auberge. Et puis votre petite ville de Montfort-l'Amaury est si étrange que je ne sais pas en conscience (ceci entre nous et pour en rire), si je n'aurais pas un peu compromis votre bonne mère avec ma double réputation de libéral politique et de libéral littéraire. Savez-vous que ces braves gens en sont encore à la lune de miel royaliste de 1815, et que quand ils ont dit que M. un tel est libéral, ils ont dit leur plus grave injure et sont au bout de leur indignation? Jugez ce qu'ils devaient penser de moi, — de moi qui venais interrompre brutalement leurs embrassades et leurs congratulations des ordonnances Polignac en leur disant : Paris a jeté bas les faiseurs de coup d'état. Plus de Polignac[1], plus même de Bourbon! et ministère et dynastie, l'un coupable, l'autre aveugle, n'ont que ce qu'ils méritent! — C'était tomber au milieu d'eux comme une bombe de Paris, comme un drapeau tricolore, comme un bonnet rouge. Je ne sais vraiment pas si je n'ai point dû avoir quelques craintes; on m'avertissait dans l'oreille de *ne pas parler,* d'être prudent. C'était risible. Vous comprenez maintenant que si j'étais descendu chez votre mère, elle était perdue à tout jamais dans l'esprit de la petite bonne société monarchique de Montfort. Du moins, je n'ai compromis que l'auberge. Elle en perdra peut-être son enseigne de la *Fleur de lys.*

Nous voici maintenant de retour ici, mon cher ami, contents, mais inquiets; du reste pensant à vous et vous aimant toujours, ayant foi à l'avenir et foi en vous.

VICTOR.

[1] Le prince de Polignac, ministre des Affaires étrangères sous Charles X, se rendit très impopulaire en contresignant les Ordonnances de Juillet 1830; il fut traduit devant la Cour des Pairs et condamné à la prison perpétuelle. L'amnistie de 1836 le libéra.

À Monsieur Alphonse de Lamartine,
à son château de Saint-Point, près Mâcon.

Paris, 7 septembre 1830.

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors; la contagion est dans l'atmosphère, elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant, ce tremblement de terre passé, j'ai la conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Votre lettre m'a ravi. C'est de bien bonne, douce et cordiale prose, mais j'attends les vers maintenant. N'oubliez pas que vous me les avez promis.

Adieu. Où êtes-vous? que faites-vous? quand revenez-vous? Moi j'avais mes inquiétudes domestiques au milieu de cette révolution sociale. Ma femme était en mal d'enfant pendant que les balles brisaient les ardoises de notre toit. Elle est accouchée, et j'ai quatre enfants à l'heure qu'il est.

Tout cela va bien. Tout cela vous aimera et vous admirera un jour comme je vous aime et vous admire.

VICTOR HUGO.

Mettez-moi aux pieds de madame de Lamartine.

IMPRIMERIE NATIONALE.

À Victor Pavie.

17 septembre 1830.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Pavie. Je suis heureux de savoir que vous vous portez bien, que vous avez retrouvé bien portants votre bon père, votre bon frère, et que vous pensez toujours un peu à moi dans l'étourdissement des vacances. Ce que vous me dites de ces vers[1] me va au cœur. Je les avais faits pour que vous les sentissiez ainsi. Dites à notre ami Théodore[2] qu'il a sa part de votre vive et belle imagination. Ce que j'ai lu de lui dans le *Feuilleton* m'a enchanté.

Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche. Nous boirons à votre santé.

Moi, cependant, je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame.* J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Quant à *Marion de Lorme,* j'attends que le théâtre se réorganise, et je compte bien que vous serez à Paris. Vous savez que vos applaudissements sont la douceur de mes succès, si succès il y a.

À vous, toujours à vous et aux vôtres.

VICTOR.

À Victor Cousin[3],
14, rue d'Enfer-Saint-Michel[4].

23 7bre 1830.

Il s'est passé bien des choses, mon cher et honorable ami, depuis que je ne vous ai vu, et parmi celles que j'ai le plus applaudies, votre promotion au conseil de l'Instruction publique n'est pas le moins excellent résultat de notre excellente révolution. Vous êtes du nombre des hommes qui repré-

(1) *Dicté après Juillet 1830,* vers publiés d'abord dans *le Globe,* puis insérés dans *Les Chants du Crépuscule,* en 1835. — (2) Frère de Victor Pavie.

(3) Victor Cousin, professeur à la faculté des lettres, auteur de nombreux ouvrages de philosophie, académicien, pair de France, conseiller d'État. — (4) Inédite.

sentent le mieux la pensée du temps, il est bon et juste que vous ayez accès au pouvoir qui dérive de cette pensée et qui ne doit pas oublier son origine s'il veut vivre.

J'ai voulu tous les jours aller vous dire combien je *nous* félicitais de votre nomination, mais le loisir me manque à un tel point que j'ai compté pour m'excuser sur votre bonne et indulgente amitié. D'ailleurs vous devez être assiégé d'une nuée de solliciteurs, et un ami a mauvaise grâce dans cette cohue. Je viens pourtant m'y mêler aujourd'hui, et c'est *en qualité de solliciteur* que je vous écris, non pas pour moi, comme vous pensez bien, je n'ai rien à demander au pouvoir que ma part de liberté, c'est-à-dire ma place au soleil de notre commune régénération; mais pour un homme qui mérite au plus haut point votre bienveillance. Je ne vous dirai pas qu'il existe entre lui et moi des liens de parenté, ce qui importe peu; mais je vous dirai que c'est un ancien et utile professeur, qu'il est tout chargé de médailles votées et frappées pour lui par les villes où il a enseigné, et qu'il me paraît éminemment propre à la place qu'il sollicite aujourd'hui (celle de secrétaire de l'Académie de Nancy ou Besançon). C'est du reste un homme tout a fait distingué par son éducation et sa fortune; et il me semble que ce serait pour l'Université un collaborateur digne, indépendant et désintéressé. Permettez-moi donc de vous recommander vivement et spécialement M. Georges.

Maintenant il ne me reste plus qu'à vous serrer la main, et bien cordialement.

V^or^ Hugo.

Je vous rappelle toujours que vous m'aviez promis avant la révolution de venir un jour dîner avec moi. J'espère que cette promesse n'est pas une des choses qui ont péri dans la chute des Bourbons, et je vous somme de la remplir. Venez le jour que vous voudrez, à six heures. Nous prévoyons toujours la survenue d'un ami dans notre solitude des Champs-Élysées[1].

[1] *Bibliothèque Victor Cousin.* Académie.

À Monsieur Froidefond des Forges,
commandant le 4e bataillon de la 1re légion de la garde nationale de Paris.

Paris, 7 octobre 1830.

Monsieur le commandant et cher camarade,

La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire me surprend fort.

Le principe de tout grade dans la garde nationale, c'est l'élection.

Le pouvoir du général en chef lui-même est subordonné à l'élection, et aurait dû, selon moi, être soumis à la ratification des légions.

J'ai été nommé, par la libre élection de mes concitoyens de la première légion, sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline.

Vous-même avez proclamé ma nomination en présence de tous les électeurs qui venaient d'y concourir.

Je suis donc sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline par le fait souverain de l'élection.

Le grade et l'emploi sont indivisibles. Ils viennent de la même source, ils ont la même valeur.

Or, votre lettre m'apprend aujourd'hui que je suis maintenu secrétaire du conseil en cessant d'être officier.

Et que cela résulte d'une décision du général en chef.

Il y a ici évidemment erreur, surprise de la religion du général en chef, usurpation de pouvoir qui ne peut venir du plus illustre et du plus ancien champion de la liberté[1].

Une décision, fût-elle du général en chef, fût-elle du roi, ne peut casser une élection.

Une élection est chose sacrée, irréfragable, souveraine. L'élection, principe actuel de tous les pouvoirs, ne dépend d'aucun.

Que ce soient les galons de sergent ou les épaulettes de colonel, tous les grades de la garde nationale sont égaux en valeur intrinsèque. Tous partent du même principe. Tous doivent être également précieux aux citoyens qui les reçoivent. Il ne leur est pas permis de laisser porter la moindre atteinte à la commission que leurs concitoyens leur ont conférée. C'est un dépôt qu'ils tiennent de l'élection et qu'ils ne peuvent remettre qu'à l'élection, mais intact et vierge de toute lésion.

Voilà de grands principes à propos d'une petite affaire. Mais aujourd'hui tout se tient. Couronne du roi, épaulette du sous-lieutenant ont une consé-

[1] Général Lafayette.

cration pareille, celle de l'élection. Elles émanent également de la souveraineté populaire.

Il y a aujourd'hui violation du principe en ma personne. Le choix de mes concitoyens m'a conféré un grade et un emploi. Il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse scinder la commission, et retenir le grade en laissant l'emploi.

Une loi est à intervenir. Nous en discuterons tous les bases. En attendant, tenons-nous-en à la rigueur du principe.

Je déclare que je suis inviolablement pourvu du grade dont vous-même m'avez proclamé revêtu et que prétend révoquer la décision dont vous me faites l'honneur de me prévenir. Cette décision est, de fait comme de droit, nulle et non avenue. Je proteste contre cette décision. Et je vous prie de vouloir bien en provoquer la prompte révocation du général en chef. La publicité d'un pareil fait pourrait être fâcheuse.

Je suis persuadé que notre illustre général me saura gré de cette protestation. Elle prouve ma confiance sans bornes dans sa fidélité aux principes. En appelant son attention aujourd'hui sur une décision qui lui a été surprise, en y résistant au besoin de toutes mes forces, j'agis comme il agirait à ma place. Je me montre, autant qu'il est en moi, son élève. Maintenir le droit de tous est le devoir de chacun. Je vous prie de vouloir bien faire mettre cette lettre sous les yeux du général en chef.

J'ai l'honneur d'être, avec un cordial attachement, monsieur le commandant et cher camarade, votre obéissant serviteur.

VICTOR HUGO,
Sous-lieutenant secrétaire adjoint
du conseil de discipline, 1re légion, 4e bataillon[1].

À Victor Cousin,
Membre du Conseil de l'Instruction publique[2].

Je viens, mon cher et honorable ami, vous rappeler la promesse que vous m'avez bien voulu faire. Si je n'étais assez malade, c'est en personne que j'irais vous en entretenir. Voici ce dont il s'agit. Vous avez été assez bon pour me faire espérer une chaire de philosophie en province pour M. Noël[3],

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Inédite. — [3] Louis Noël, poète et professeur, avait connu Victor Hugo au début de 1830, il lui avait envoyé une ode et en avait reçu une invitation à l'aller voir; il avait été l'un des plus ardents combattants aux représentations d'*Hernani;* Victor Hugo s'était intéressé à ce jeune provincial seul à Paris, éloigné des siens, et lui avait ouvert sa maison.

avocat. C'est un jeune homme très lettré et de la plus réelle distinction. C'était un de vos auditeurs les plus assidus. L'occasion se présente aujourd'hui d'acquitter la bonne parole que vous m'avez donnée. La chaire de philosophie est vacante au collège de Saint-Omer. M. Agnaut, principal du collège, est précisément le beau-frère de M. Noël. Il l'a présenté comme candidat. J'appuie donc sa demande près de vous de la manière la plus instante, et, n'est-ce pas, avec tout espoir de succès. J'attends de votre amitié un mot de réponse. M. Noël est en ce moment en vacance chez ses parents à Calais. Est-il nécessaire, pour le succès de sa demande, qu'il vienne à Paris? Si l'on pouvait sans inconvénient lui épargner ce déplacement, soyez assez bon pour me le dire. Mais surtout, puisque sa nomination dépend de vous, répondez-moi un bon *oui*. Je vous assure que jamais vous n'aurez donné emploi à un esprit plus grave, plus intelligent, plus laborieux, plus sincère. C'est un service de plus que vous rendrez aux lettres et à l'enseignement et je vous saurai gré de cette nomination du fond du cœur.

Votre ami,
V^or^ HUGO[1].
9, rue Jean-Goujon, Champs-Élysées.

Paris, 3 novembre 1830.

À Sainte-Beuve.

[4 novembre 1830.]

Je viens de lire votre article sur vous-même[2] et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonne[3] à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

Votre meilleur ami,

V.

Venez nous voir[4].

[1] *Bibliothèque Victor Cousin.* Académie.

[2] Dans *le Globe* du 4 novembre 1830, sur la deuxième édition de *Joseph Delorme* (article anonyme). — [3] Il y a là une erreur de lecture; ne serait-ce pas *emprisonne!* Les événements nous empêchent de vérifier sur l'original, les archives Spoelberch de Lovenjoul n'étant pas encore rentrées au château de Chantilly. — [4] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Louis Noël[1].

[6 novembre 1830.]

Vous avez raison de compter sur mon amitié; elle vous appartient en effet; elle est à vous, vraie, cordiale, profonde. Du jour où je vous ai vu, ma sympathie vous a appartenu; du jour où je vous ai connu, mon amitié vous a été acquise. Vous êtes, il est vrai, d'une noble, digne et excellente nature; vous êtes fait pour être aimé sur une base d'estime.

Je vous remercie de la lettre que vous m'avez écrite, et qui nous a été au cœur. Ma femme en a été touchée aux larmes.

Cousin m'écrit que votre nomination est signée... J'ai voulu être le premier à vous l'apprendre. C'est une joie pour moi de penser que mon nom va se mêler à quelque chose d'heureux pour vous. C'est un chagrin aussi quand je pense que j'aurai contribué à vous éloigner de Paris. Mais patience! je contribuerai, je l'espère, à vous y faire revenir. En attendant, soyez régent de philosophie et surtout philosophe.

Votre ami,
VICTOR HUGO[2].

À Madame Benjamin Constant.

6 novembre 1830.

Madame,

Votre malheur privé est une calamité publique. La perte qui vous frappe nous frappe tous. Permettez-moi de vous dire qu'il y aura demain au convoi de cet homme illustre au milieu du peuple qui le pleurera un cœur bien profondément affligé. Ce sera le mien, madame. Je n'ai vu que trop peu de fois M. Benjamin Constant[3]. Cependant, je crois pouvoir dire que je l'ai bien connu. C'était une de ces grande âmes qui tiennent trop de place

[1] Louis Noël fut nommé régent de philosophie au collège de St-Omer, sur la recommandation de Victor Hugo. — [2] LOUIS NOËL. *Correspondance.* — [3] Benjamin Constant, homme politique, orateur et publiciste. Son libéralisme intransigeant lui valut l'exil sous Napoléon Ier. Il laissa de nombreux écrits sur la politique et la religion, mais le plus connu de ses ouvrages est un roman : *Adolphe.*

dans un siècle pour que tous les regards, même les plus perdus dans la foule, n'en admirent pas souvent la hauteur, n'en étudient pas constamment les proportions.

Pardonnez-moi, madame, de vous troubler dans votre affliction. Parmi toutes les voix importantes qui s'élèveront pour le glorifier et pour vous consoler, c'est bien peu de chose pour vous et pour lui qu'une voix de plus, qu'une voix obscure, qu'une voix de la foule. Mais j'avais besoin que quelque chose de ma douleur arrivât jusqu'à la vôtre. Et puis je ne suis pas de ceux qui prétendent à vous consoler, madame. Ce malheur nous est tellement propre à tous que j'aurais besoin moi-même de consolation.

Une chose cependant doit, non pas diminuer votre douleur, mais la calmer, s'il est possible, en l'agrandissant, c'est la pensée qu'en France, en Europe, dans le monde entier, tous les yeux ouverts à la lumière pleureront Benjamin Constant avec vous. Il laisse deux veuves, vous et la France.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, votre très humble serviteur.

VICTOR HUGO[1].

À Madame la Duchesse d'Abrantès[2].

Vous me comblez, Madame. Les petites images sont charmantes, la statuette est charmante, la lettre est plus charmante encore. Vous écrivez comme vous parlez, une lettre de vous, c'est vous. C'est spirituel, c'est suprême, c'est bon.

J'avais donné ce chiffon de papier à mon père. Il m'est revenu dans sa succession. Permettez-moi de le mettre à vos pieds. C'est le manuscrit de l'*Ode à la Colonne.* A qui l'offrirais-je si ce n'est à vous? Vous êtes une de nos *duchesses militaires,* et femme du premier ordre en outre, ce qui ne gâte rien. Soyez donc assez bonne pour garder ce griffonnage en souvenir de moi.

J'y joins votre Album, sur lequel je transcris une des strophes de l'Ode.

Maintenant il faut que vous soyez assez aimable pour venir dîner avec nous ainsi que messieurs vos fils, jeudi 19 décembre. Je vous ferai dîner avec l'excellente famille de Bernard de Rasmont qui vous aime et qui vous admire. Répondez-moi un bon oui pour tous les trois. — A six heures.

[1] Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Inédite. Veuve du général Junot; ses *Mémoires sur la Révolution* obtinrent du succès; sa correspondance la montre très attachée à Victor Hugo et à sa famille; le poète, à la mort de la duchesse, publia, dans *les Rayons et les Ombres,* des vers afin d'obtenir pour elle une sépulture convenable : *À Laure, duchesse d'A.*

Adieu. À bientôt, madame la duchesse. Si jamais je vous envoie sous enveloppe l'amitié profonde que j'ai pour vous, je n'écrirai pas dessus : *fragile.* J'irai vous voir dès que je serai sorti d'un travail infernal qui m'obsède en ce moment, et je mettrai tous mes hommages les plus dévoués à vos pieds.

VICTOR HUGO.

8 décembre.

Je parlerai à M. le duc d'Abrantès[1] de son livre où il y a d'excellentes qualités de toute sorte et un véritable avenir[2].

À Sainte-Beuve.

Le 8 décembre 1830.

Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement?* J'ai pu vous dire *inconstant*[3] pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié[4] : gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre[5]; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours.

Songez *qu'après tout,* vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

V.[6]

À Sainte-Beuve.

24 décembre [1830].

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins

(1) Napoléon, fils aîné de la duchesse d'Abrantès. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) « Ah! ne prononcez jamais, je vous en conjure, priez madame Hugo de ne jamais prononcer ce mot d'*inconstance* qui me revient de toutes parts. » — (4) « Elle est donc tuée irréparablement cette amitié qui fut de ma part un culte, il ne nous reste plus, mon ami, qu'à l'ensevelir avec autant de piété qu'il se peut. » — (5) « ... Si vous saviez à quel supplice de damné je suis livré sans relâche depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'au jour. Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage; des envies de vous tuer, de vous assassiner par moments en vérité (7 décembre 1830). — GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 1er janvier 1905. — (6) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

de douceur[1]. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR[2].

Monsieur David[3].

Toujours admirable, mon cher David! Je ne sais laquelle de vos six nouvelles médailles est la plus belle. Je vais de l'une à l'autre, et ne saurais choisir. Votre Béranger[4] est superbe. Votre Byron est toute une nouvelle manière qui lutte de beauté avec la première. Il me tarde de vous voir et de vous dire toute ma pensée autrement qu'avec du papier. Je finis comme j'ai commencé. C'est admirable.

V. H.
ce 25 X^bre[5].

1831.

À Sainte-Beuve.

2 janvier 1831.

Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon ami. Nous avons besoin de vous en remercier ma femme et moi. Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. 1830 est passé !

Votre ami,

VICTOR.

Avez-vous reçu la lettre de Didine[6]?

À Mademoiselle Mars, rue Saint-Lazare.

6 janvier 1831.

Je reçois, madame, une lettre de Paul[7] où il me fait part d'une conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir hier avec vous relativement à *Marion*

(1) « Quand je pense dans quels termes d'intimité et de confiance nous étions tous, il y a un an à pareille époque, ce retour m'est bien douloureux.» (13 décembre 1830.) GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris*, 1er janvier 1905. — (2) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(3) Inédite. — (4) L'illustre chansonnier fut toute sa vie pour Victor Hugo d'un dévouement désintéressé et inlassable. — (5) *Bibliothèque d'Angers.*

(6) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(7) Paul Foucher.

de Lorme. Je m'empresse de vous envoyer les explications que vous lui avez semblé désirer. Je n'ai qu'un souhait, madame, c'est de vous voir dans *Marion de Lorme.* Vous avez donné une si admirable couleur au rôle de doña Sol qu'il m'est impossible de ne pas songer souvent au parti que vous tireriez de Marion. Vous avez ensuite été si excellente pour moi qu'il m'est doux de penser que je pourrais vous témoigner quelque chose de ma reconnaissance en mettant à vos pieds ce rôle que vous avez la bonté de désirer. Je vous le réserve donc, et vous pouvez savoir que j'ai refusé tout ce qui m'a été proposé d'autre part.

J'ai donc toujours l'espérance de vous voir jouer Marion. Cependant, vous le savez, madame, les obstacles qui m'ont arrêté, ceux du moins qui sont relatifs à la composition actuelle de l'administration du théâtre et à sa situation, subsistent. On me fait espérer qu'ils disparaîtront bientôt, c'est-à-dire que la société sera dissoute et le théâtre mis en entreprise. Alors, madame, j'accourrai à vous, si vous voulez toujours de moi.

Je compte vous aller voir bientôt. Ma première sortie sera pour vous. J'achève en ce moment un travail très pressé. Permettez-moi, en attendant, de vous baiser la main et de mettre mes hommages et mon admiration à vos pieds.

VICTOR HUGO [1].

À Victor Pavie [2].

25 février 1831.

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à *diriger* un théâtre, mais à en *avoir* un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi et loin de moi, directeur et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi. Du reste,

[1] L'original de cette lettre a été vendu le 21 juin 1892 à l'Hôtel Drouot. Nous n'avons donc pu collationner cette copie. Anatole France a publié cette lettre dans *l'Univers illustré* du 25 juin 1892.

[2] La révolution de 1830 eut une répercussion prolongée sur la situation financière des théâtres ; au début de janvier 1831, la fermeture de la Comédie-Française avait été envisagée ; le bruit courut alors que Victor Hugo et Alexandre Dumas en prendraient la direction. Victor Pavie lui adressa une lettre éplorée : « Un directeur, le confrère d'un Crosnier, d'un Harel, vous ! la femme d'un directeur, une femme comme la vôtre ! Cela est triste à faire pleurer ! Vous voilà mêlé aux cent mille intrigues des coulisses, résiliant des baux, payant des dédits, trafiquant d'acteurs et d'actrices, vous ! » (23 février 1831.)

quelqu'un administrera, *dirigera* pour mon compte à moi. Je ne ferai que des pièces et, la machine une fois en train, je les irai peut-être faire au lac de Côme ou sur les bords du Rhin, ou chez vous. Je serai même moins mêlé de cette façon aux choses du théâtre qu'en restant auteur *du dehors.* Ce qui salit le poète, ce sont les tracasseries de la coulisse. Vous concevez qu'il n'y a pas de tracasseries pour le maître. D'ailleurs, aurai-je un théâtre, et tout ceci n'est-il pas une chimère ? Mais tranquillisez-vous, venez me voir, je vous achèverai cette lettre en causerie. Je ne saurais vous dire combien la vôtre m'a touché. Pour rien au monde je ne froisserais une si noble et si tendre amitié quand même elle aurait tort, mais ici elle a raison. Je suis, j'étais, d'avance, d'accord avec vous. Le fond de moi ne change pas; vous savez que je suis un homme *synthétique,* et par conséquent plein de préjugés.

Gardez cette lettre bien secrète et bien entre nous deux pour mille raisons, et venez me voir. J'ai un service à vous demander.

Ex imo corde.

V. H.

Monsieur David [1].

Il faut absolument, mon brave ami, qu'on rende justice à M. Duseigneur [2]. Vous qui êtes si grand par le talent et par le cœur, vous sentez au fond de l'âme, j'en suis bien sûr, tout ce qu'il y a d'odieux et d'amer à enlever ainsi l'air et le soleil à un jeune homme plein d'avenir. Que le jury d'admission et d'exclusion du Salon prochain prenne garde à lui, car je me sens pour ma part une infinie démangeaison de lui dire son fait un de ces matins à dix ou douze mille exemplaires. Vous êtes digne, vous David, de les remettre dans la bonne voie et de leur enseigner les égards dus à la jeunesse, à la conscience et au talent. Tendez la main à M. Duseigneur, mon grand sculpteur, faites exposer son groupe [3], vous aurez agi comme vous devez toujours agir, en homme de cœur et en homme de talent.

Mettez-moi aux pieds de madame David. Je vous embrasse.

VICTOR H.

26 février [1831] [4].

[1] Inédite. — [2] Duseigneur ne fut admis à exposer au Salon qu'en 1831. Ses premières compositions s'inspirèrent du moyen âge. Plus tard il se consacra à la décoration des églises. Il écrivit une importante étude sur *la Sculpture du IVe au XIIe siècle.* — [3] Malgré cet appel pressant, le groupe de Duseigneur : *La Esmeralda au pilori,* ne fut exposé qu'au salon de 1833. — [4] *Bibliothèque d'Angers.*

À Sainte-Beuve.

Ce 9 mars [1831].

Il y a des siècles, cher ami, que je ne vous ai vu et je passe ma vie à parler de vous et à y penser. Je vous enverrai *Notre-Dame de Paris* un de ces matins. N'en pensez pas trop de mal, je vous prie.

Permettez-moi, en attendant, de vous adresser M. Buloz[1], directeur de la *Revue des Deux Mondes,* recueil qui se régénère, et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Buloz qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez.

Votre éternel ami,

V. H.[2].

À Mademoiselle Mars, 64, rue Saint-Lazare.

Mardi, 10 mars 1831.

Madame,

Je veux tous les jours vous aller voir et tous les jours mon temps s'en va en mille affaires. J'ai pourtant besoin de vous parler, besoin de vous donner bien des explications que vous entendrez avec votre charmante bonté ordinaire, besoin de vous exprimer bien des regrets auxquels vous croirez sans peine. Vous avez été assez bonne pour venir deux fois chez moi. J'ai été bien fâché de ne pas m'y être trouvé. Vous auriez vu qu'il n'y a eu aucun tort de ma part dans le parti que j'ai dû prendre de retirer définitivement *Marion de Lorme* du Théâtre-Français. Vous savez que le ministère a osé essayer de rétablir la censure; les auteurs ont dû s'engager à ne donner aucune pièce aux théâtres censurés, le Théâtre-Français était dans cette catégorie; j'ai adhéré, comme je le devais, à l'acte d'union des auteurs. La Porte-Saint-Martin est venue me faire offre de jouer ma pièce avec toutes les résistances que je voudrais contre la censure. J'en ai prévenu Taylor, comme je l'avais promis, en lui donnant communication des conditions que M. Crosnier offrait de souscrire; je lui ai déclaré que je donnerais la préférence au Théâtre-Français aux mêmes conditions. Je l'ai chargé de vous prévenir et de prévenir aussi le comité, et je lui ai donné ma parole que j'attendrais vingt-quatre heures avant de rien signer. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui. J'ai pourtant attendu trois jours au lieu de vingt-

[1] François Buloz, ses études terminées, fut typographe dans la même imprimerie que Pierre Leroux; en 1831, il devint directeur de la *Revue des Deux Mondes,* puis, de 1838 à 1848, commissaire royal près le Théâtre-Français. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

quatre heures, et enfin, ne voyant rien venir, j'ai signé. Une chose encore, tout à fait impérieuse, m'a déterminé. J'ai eu avis que mon sujet m'avait été dérobé, et que déjà deux *Marion de Lorme,* en prose, avaient été offertes à deux théâtres. (On m'assure à l'instant même que l'une de ces pièces a été lue au Théâtre-Français ces jours-ci.) Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Le Théâtre-Français placé en interdit par l'affaire de la censure, votre procès avec les sociétaires, la presque certitude [avouée par Taylor lui-même et confirmée depuis par les démarches du Théâtre-Français pour avoir Mme Dorval[1]] que vous ne vouliez plus jouer, la nécessité dans tous les cas d'attendre un temps indéfini pendant lequel mon sujet me serait pris et ma pièce déflorée par d'autres théâtres, tout cela m'a décidé pour la Porte-Saint-Martin. J'apprends aujourd'hui que vous auriez pu me jouer. C'est un regret bien profond. J'apprends aussi que vous êtes assez bonne pour regretter un peu ce rôle où je vous voyais si belle. C'est presque une consolation. C'est une espérance que vous ne rejetterez pas le prochain rôle que je serai bien heureux de mettre à vos pieds. En attendant, madame, pardonnez-moi, si vous croyez qu'il y a quelque chose à me pardonner. Écrivez-moi un mot pour me dire que vous ne me gronderez pas trop fort et que vous me permettrez de travailler encore pour vous; plaignez-moi surtout, et conservez-moi, en échange d'une admiration sans borne et d'un dévouement profond, quelque amitié.

VICTOR HUGO.

À Sainte-Beuve.

Ce 12 mars [1831].

Nous sommes à l'Odéon, cher ami; vous y avez vos entrées, vous seriez mille fois aimable de venir nous y rejoindre.

A vous du fond de l'âme,

VICTOR[2].

À Sainte-Beuve.

Ce dimanche 13 [mars 1831].

Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment, ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon

[1] Mme Dorval personnifia l'héroïne romantique. Ses plus belles créations furent Adèle dans *Antony, Marion de Lorme,* Catarina dans *Angelo* (elle reprit le rôle de la Tisbe après Mlle Mars et y eut un grand succès), Kitty Bell dans *Chatterton.* Elle dut son engagement au Théâtre-Français à Victor Hugo qui lui témoigna toujours une affection sincère et dévouée.

[2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami [1] ? Oh ! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas ?

Maintenant, les misères. Voulez-vous vous charger de *Notre-Dame de Paris ?* Croyez-vous encore n'avoir pas trop de mal à en dire, car si l'on en dit du mal, je ne veux pas que ce soit vous ? En ce cas, faites insérer, demain ou après, un de ces fragments dans le *Globe,* avec annonce que le livre paraît mercredi [2]. J'ai chargé Gosselin [3] de vous envoyer un des premiers exemplaires. Vous le lirez, n'est-ce pas ? Vous me direz après franchement si vous croyez pouvoir en rendre compte, et j'irai un de ces matins écrire sur votre exemplaire que je suis toujours et que j'ai toujours été et que je serai toujours

Votre meilleur ami,

V. H. [4]

À Sainte-Beuve.

Ce vendredi 18 mars 1831.

Mon ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre [5]. Elle a été trop triste et trop amère. J'aurais été injuste à mon tour. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde,* pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous

[1] Sainte-Beuve avait dû avouer à son ami qu'il aimait Mme Victor Hugo. — [2] Sainte-Beuve ne fit pas d'article sur *Notre-Dame de Paris,* dans le *Globe.* — [3] Éditeur de *Notre-Dame de Paris.* — [4] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[5] Voici deux extraits de la lettre de Sainte-Beuve : « ... Quelque coupable que j'aie été envers vous et que j'aie dû vous paraître, j'ai cru, mon ami, que vous-même aviez eu alors envers moi des torts réels dans l'état d'amitié intime où nous étions placés, des torts par manque d'abandon, de confiance, de franchise ... — Votre conduite, aux yeux de l'univers, si vous l'exposiez, serait irréprochable ; elle a été digne, ferme et noble ; je ne l'ai pas trouvée, à beaucoup près, aussi tendre, aussi bonne, aussi rare, aussi *unique,* qu'elle pouvait l'être dans l'état d'amitié *unique* où nous vivions. » (13 mars 1831.) GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo, Revue de Paris,* 1er janvier 1905.

jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé,* vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez;* rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon,* de *confiance,* de FRANCHISE ! Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

Toujours votre ami malgré vous.

V. H.[1]

À Sainte-Beuve.

Ce 4 avril [1831].

C'est moi, mon ami, qui veux vous aller voir, vous remercier, vous serrer la main. Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie[2]. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

VICTOR HUGO.

Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas[3]?

À Monsieur le docteur A.-P. Requin[4].

15 juin [1831].

Je veux tous les jours vous aller voir, mon excellent ami, vous aller remercier, car il me semble qu'une lettre est toujours bien plus froide et dit bien moins de choses qu'un serrement de main. Mais vous savez que je

(1) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(2) « J'ai moi-même eu besoin d'attendre bien des jours avant de vous répondre... Il n'était pas entré dans ma pensée de vous offenser le moins du monde dans ma lettre; l'expression m'en avait paru triste et douloureuse, mais sans aigreur; je vous avais dit sincèrement là où était ma plaie; qu'il n'en soit plus question entre nous, mon ami; car vous l'êtes toujours, non pas *malgré moi* je vous jure... Si je suis si méchant, si passionné, si inégal, c'est que je suis livré aux caprices de mon misérable cœur. » *Lettre de Sainte-Beuve,* 3 avril 1831. GUSTAVE SIMON. *Lettres à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 1er janvier 1905. — (3) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(4) Le docteur Requin, agrégé de la Faculté de médecine et membre de l'Académie de médecine, a publié plusieurs volumes de pathologie et de philosophie médicales.

ne m'appartiens pas en ce moment. Je suis tyrannisé par une mauvaise catin[1] qui en tyrannisait bien d'autres il y a deux cents ans et qui me force à courir tous les jours des Champs-Élysées à la Porte Saint-Martin. C'est une persécution pour moi en attendant que c'en soit une pour vous et pour le public. Soyez donc indulgent, je vous prie, et donnez-moi la première de celles de vos soirées dont vous pourrez disposer.

Votre ami,
VICTOR H[2].

À Sainte-Beuve.

Ce vendredi matin, 1er juillet 1831.

. . . . . .

Dans un concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux arts.
Sur quarante mortels qui briguaient son suffrage
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons! courage!
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts!
Venez, j'aime toujours les vers[3]!

Voilà tout ce que je me rappelle, mon cher ami. C'était en 1817. Faites de cela ce que vous voudrez. Ce sont de bien pauvres vers à encadrer dans votre riche prose, et vous avez bien de la charité d'enchâsser ainsi cet infortuné François de Neufchâteau.

Nous sommes ici admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons : ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne la cloche pour le déjeuner.

N'oubliez pas de m'écrire de Liége[4].

Toujours bien à vous,
VICTOR[5].

(1) *Marion de Lorme* qu'on répétait à la Porte Saint-Martin. — (2) *Collection Louis Barthou.* — (3) Sainte-Beuve avait écrit la veille à Victor Hugo, alors chez les Bertin avec sa femme, pour lui demander les quatre ou cinq premiers vers que François de Neufchâteau avait adressés au jeune poète après le concours de l'Académie où Victor Hugo avait obtenu une mention. Sainte-Beuve voulait citer ces vers dans l'article qu'il préparait sur Victor Hugo pour la *Biographie des Contemporains,* juillet 1831. — (4) Sainte-Beuve devait partir incessamment pour Liége où il avait été nommé titulaire d'une chaire de littérature; mais il y renonça et expliqua à Victor Hugo, dans une lettre que nous n'avons pas, les motifs de sa décision. — (5) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

L'IMPRIMERIE NATIONALE.

À Sainte-Beuve.

Ce 6 juillet [1831].

Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. À deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que je vous disais : partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve? où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et de venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que

je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela? Écrivez-moi un mot.

J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

Adieu.

Votre ami, votre frère,
VICTOR.

J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous[1].

À Sainte-Beuve.

7 juillet 1831.

Je reçois votre lettre[2], cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagéra-

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Écrite le 7 juillet, en réponse à la lettre du 6; Sainte-Beuve s'y montre affectueux : « ... Cette lettre qui m'accable et m'afflige beaucoup ne m'irrite nullement, j'ai un regret amer, une douleur secrète d'être pour une amitié comme la vôtre une pierre d'achoppement, un gravier intérieur, une lame brisée dans la blessure... ». — GUSTAVE SIMON, *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris*, 1er janvier 1905.

tion, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul,* je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, et que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira au dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien ? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel vous ne me connaissiez pas encore ! Que je dois vous sembler fou et vous affliger ! Ecrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien... Et je vivrai dans l'attente du jour bienheureux où nous nous reverrons !

V.[1]

À Sainte-Beuve.

10 juillet [1831].

Votre lettre m'a fait du bien[2]. Oh ! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami ! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si delicate une douleur si profonde et si vive ! Nous nous reverrons en effet çà et là. Nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. — En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir !

V.[3]

Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas.

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] « ... Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né ; je sais combien cette plaie est douloureuse, pudique, et combien on rougit qu'une main y touche, même la main la plus délicate et la plus compatissante. Mais que n'avez-vous parlé plus tôt ? Que n'avez-vous, par un mot de confiance, éloigné plus à temps pour vous l'auteur de ce tourment ?... Quelquefois peut-être, plus tard, je vous demanderai de venir dîner avec moi à quelque café... Adieu mon ami, votre ami comme toujours et plus que toujours. » 8 juillet 1831. GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 1er janvier 1905. —

[3] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

Madame la baronne Victor Hugo,
9, rue Jean-Goujon, Champs-Élysées [1].

Bièvre, dimanche 17 juillet [1831],
2 heures après-midi [2].

C'est le moment où tu m'as promis que tu m'écrirais, chère ange, et je veux l'employer à t'écrire aussi. Il nous a été impossible de partir hier comme Édouard [3] se le figurait; nous n'aurions pas été attendus là-bas. D'un autre côté le temps était et est encore si mauvais (il a plu toute la nuit et il pleut en ce moment) que nous ne savons pas si nous ferons la partie. En ce cas-là, je reviendrais ce soir ou demain matin, et j'arriverais peut-être en même temps que cette lettre. Ces dames m'ont toutes parlé de toi avec une extrême amitié, et si elles ne t'ont pas demandée, je crois tout simplement que c'est qu'elles n'osent pas. Elles pensent probablement que cela te dérangerait beaucoup. D'ailleurs le temps est si vilain, et mon retour peut être si prochain que cela n'en vaudrait plus la peine. Cependant, chère amie, je suis bien décidé à ne plus venir une autre fois sans toi. Tu me manques trop. Depuis hier je ne pense qu'à m'en revenir, qu'à te revoir; je suis triste. Cette maison que tu rendais si gaie et si peuplée pour moi il y a peu de jours me semble à présent vide et déserte. Je voudrais que tu pusses te figurer à quel point je t'aime; oui, je le voudrais, mon ange adoré. C'est plus fort peut-être encore qu'il y a dix ans. Je ne suis rien sans toi, mon Adèle. Je ne puis pas vivre. Oh! comme je sens cela surtout aux moments d'absence. Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne veuilles plus, méchante!), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons traîner sur les fauteuils à côté des miens, cette table même où j'écris et où tu viendrais me déranger par un baiser, tout cela m'est douloureux et poignant. Je n'ai pas dormi de la nuit; je pensais à toi comme à dix-huit ans; je rêvais de toi comme si je n'avais pas couché avec toi. Chère ange!

Écris-moi, et bien longuement. Cela me consolera, si cette maudite partie se fait. J'espère pourtant qu'elle ne se fera pas, et alors attends-moi d'un moment à l'autre. En tout cas, j'abrégerai tout, et j'arriverai vite. Quand je pense que cette course est une corvée pour moi et que ce serait un si grand plaisir si tu en étais!

[1] Inédite. — [2] Mme Victor Hugo avait quitté Bièvre avec ses enfants et était rentrée à Paris; Victor Hugo, après avoir accompagné sa femme, était retourné pour quelques jours chez les Bertin. — [3] Édouard Bertin, fils aîné de M. Bertin, peintre paysagiste de talent, inspecteur des Beaux-Arts sous Louis-Philippe, directeur du *Journal des Débats* à partir de 1854.

Du reste, je suis ici comme tu sais, au milieu de cette charmante hospitalité que tu connais. M. Bertin est toujours le même, excellent, gai, amusant, le meilleur des hôtes. Il me ferait bien rire avec sa gaîté si je pouvais rire quand je ne t'ai pas. Je leur ai dit hier soir mes vers sur Bièvre. Cela les a enchantés. M. Hérold est venu ce matin me relancer ici pour ces vers qu'on me demande pour le Panthéon[1]. Je ne sais pas ce que je ferai, ni si je les ferai. Je ne pense qu'à toi, mon Adèle.

Je suis ravi. Il pleut toujours. Cela fera manquer la visite à Port-Royal, et je pourrai repartir tout de suite. Embrasse toujours pour moi nos chers petits enfants, et cette bonne Martine[2] à qui je te recommande. Adieu, ange! Soigne-toi, porte-toi bien, aime-moi, pardonne-moi. Quand je reviendrai, je te ferai ôter tes bas pour baiser tes petits pieds bien-aimés.

Ton Victor[3].

À J. Hérold.

Bièvre, 18 juillet 1831.

Voici, monsieur, deux ou trois méchantes strophes[4]. Je ne crois pas que vous en puissiez faire grand'chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et grandiose; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose. En tout cas, brûlez ces vers s'ils vous paraissent trop méchants, et n'y voyez qu'une preuve du désir que j'avais de faire une chose qui pût vous être agréable. Pour moi, je me féliciterai toujours d'une occasion qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression cordiale de ma considération distinguée.

Victor Hugo.

Je serai à Paris mercredi soir.

Si c'est trop long, je crois que vous pourriez supprimer la dernière strophe.

[1] Le ministère avait demandé à Victor Hugo un *Hymne aux morts de Juillet*, pour l'inauguration du monument élevé au Panthéon en leur honneur. On avait demandé la musique de l'hymne à Hérold, qui venait de remporter le grand succès de *Zampa*. — [2] Victor Hugo avait recueilli la tante Martine, veuve du major Francis Hugo. — [3] *Bibliothèque Nationale*.

[4] Ces vers parurent dans les journaux de l'époque, et furent insérés, en 1835, dans *les Chants du Crépuscule*.

À Sainte-Beuve.

Ce 21 [juillet 1831].

J'ai les yeux si malades, cher ami, que j'y vois à peine pour vous écrire. Je reçois votre lettre en rentrant de la campagne où j'étais allé passer quelques jours dans l'espoir d'y trouver des distractions, qui m'ont fui là comme ailleurs. Je n'ai plus qu'une pensée triste, amère, inquiète, mais, je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous. Voici les vers que vous me demandez[1]. Faites-en tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Vous êtes mille fois trop bon de vous occuper encore de moi. J'en suis toujours bien fier, et plus profondément touché que jamais. Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi.

Votre frère,

VICTOR[2].

À J. Hérold.

Paris, vendredi matin, 22 juillet [1831].

Je serais déjà allé, monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite, si je n'étais absorbé par les répétitions d'une pièce qui me prend tout mon temps. Je ne sais si vous aurez envie de faire quelque chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et je vous engage fort à n'en rien faire. Si pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à une lettre-morte, voici deux vers que j'ai changés, et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps :

[1] *Ce siècle avait deux ans,* vers publiés dans *les Feuilles d'Automne.* Sainte-Beuve demandait ces vers pour les insérer dans la biographie de Victor Hugo qui parut dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1831, et pour laquelle une partie de l'article de juillet (*Biographie des Contemporains*) fut utilisée. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

1° Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.

2° Dans le chœur, au lieu de :

Gloire à la patrie éternelle !

Il faudrait :

Gloire à notre France éternelle !

Pardon, monsieur, de vous avoir envoyé si peu de chose. J'ai fait preuve de bonne volonté ; c'est vous qui ferez preuve de talent.

À Sainte-Beuve.

Vendredi soir [5 août 1831].

Votre lettre m'émeut aux larmes, mon ami. Oui, je compte sur vous[1]. Voici un laissez-passer. Avez-vous quelques amis, de ces amis comme vous savez qu'il m'en faut, avec les ennemis que j'ai ; je vous donnerai les moyens de les placer. Croyez-vous que Lerminier[2], que Magnin[3], que Brizeux[4] assisteraient à *Marion* avec plaisir et voulez-vous vous charger de leur dire que je tiens des places à leur disposition ? Pardon ! vous voyez comme je dispose de vous ; c'est encore comme autrefois.

Votre fidèle ami,

VICTOR.

La représentation aura lieu jeudi et la répétition mercredi. Vous verrez *relâche* sur l'affiche[5].

[1] La veille Sainte-Beuve lui avait écrit : « ... Est-ce bien sûr qu'on donne *Marion* lundi ou mardi ? Vous seriez bien bon de ne pas m'oublier pour la répétition générale... Je voudrais bien, mon ami, pouvoir vous être bon à quelque chose dans ceci, mais je ne vois pas à quoi. Si vous aviez quelque service pour lequel je vous fusse bon, j'éprouverais une vraie reconnaissance de vous voir me le demander. » 5 août 1831. GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905. — [2] Lerminier, professeur d'histoire et de législation au Collège de France ; ami de Sainte-Beuve et saint-simonien très ardent. — [3] Charles Magnin, critique littéraire au *Globe,* puis au *National;* attaché à la Bibliothèque Royale, dont il devint conservateur des imprimés en 1832. — [4] Brizeux, poète breton, fit plusieurs articles de critique littéraire et laissa un poème qui eut à l'époque beaucoup de succès : *Marie.*
[5] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Madame Ménessier-Nodier[1].

Ce dimanche, 5 septembre 1831.

Vous me comblez, madame, et Charles aussi. Un article de Charles sur *Marion,* ce sera plus que de la gloire pour moi, ce sera du bonheur. Ma pauvre comédie a été singulièrement flattée et vernissée par la critique. J'ai grand besoin qu'une main comme celle de mon ami, de votre père, la débarbouille un peu.

Il serait bien aimable aussi de se charger de prévenir le *Temps* qu'il fait l'article sur *Marion livre,* si livre il y a. Je suis bien honteux d'ajouter cette peine à toutes celles qu'il se donne déjà pour moi ; mais sa voix au *Temps*[2], comme partout ailleurs, doit avoir plus de crédit et d'autorité que toute autre, et surtout que la mienne.

Il y a tant et de si énormes fautes d'impression dans le premier tirage de *Marion* que je ne veux pas vous la donner ainsi. Il paraît que le libraire en prépare un second ; j'espère en mettre un exemplaire à vos pieds, s'il y a moins d'énormités typographiques, et surtout si le papier est moins hideux. Jusqu'ici, Marion est habillée en vrai papier à savon. Le livre a l'air de sortir de chez l'épicier. Il est vrai que c'est pour y retourner.

Ne partez pas encore pour Metz, madame, je vous en supplie. Que j'aie au moins le bonheur de pouvoir aller passer une heure à vos pieds. Mettez-moi à ceux de Mme Nodier et dans les bras de Charles.

Votre bien respectueux et dévoué ami,

VICTOR.

Ma femme vous embrasse tendrement. Recommandez-moi au bon souvenir de votre mari.

Je hais Metz !

[1] Marie Nodier, mariée à M. Ménessier, devait suivre son mari à Metz. — [2] Deux articles de Nodier sur *Marion de Lorme* ont paru dans *le Temps,* les 31 octobre et 2 novembre 1831.

Au roi Joseph.

Paris, 6 septembre 1831.

Sire,

Votre lettre m'a profondément touché[1]. Je manque d'expression pour remercier Votre Majesté.

Je n'ai pas oublié, sire, que mon père a été votre ami. C'est aussi le mot dont il se servait. J'ai été pénétré de reconnaissance et de joie en le retrouvant sous la plume de Votre Majesté.

J'ai vu M. Poinset. Il m'a paru en effet un homme de réelle distinction. Au reste, sire, vous êtes et vous avez toujours été bon juge.

J'ai causé à cœur ouvert avec M. Poinset. Il vous dira mes espérances, mes vœux, toute ma pensée. Je crois qu'il y a dans l'avenir des évènements certains, calculables, nécessaires, que la destinée amènerait à elle seule; mais il est bon quelquefois que la main des hommes aide un peu la force des choses. La providence a d'ordinaire le pas lent. On peut le hâter.

C'est parce que je suis dévoué à la France, dévoué à la liberté, que j'ai foi en l'avenir de votre royal neveu[2]. Il peut servir grandement la patrie. S'il donnait, comme je n'en doute pas, toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté, personne ne se rallierait à cet ordre de choses nouveau plus cordialement et plus ardemment que moi, et, avec moi, sire, j'oserais m'en faire garant en son nom, toute la jeunesse de France, qui vénère le nom de l'empereur et sur laquelle, dans ma position obscure, mais indépendante, j'ai peut-être quelque influence.

C'est sur la jeunesse qu'il faudrait s'appuyer maintenant, sire. Les anciens hommes de l'empire ont été ingrats et sont usés. La jeunesse fait tout aujourd'hui en France. Elle porte en elle l'avenir du pays, et elle le sait.

Je recevrai avec reconnaissance les documents précieux que Votre Majesté a l'intention de me faire remettre par M. Presle. Je crois que Votre Majesté peut immensément pour le fils de l'empereur.

[1] Le roi Joseph avait écrit, de New-York, le 29 juin 1831, à Victor Hugo; il lui demandait son opinion sur la lettre adressée par lui, le 19 septembre 1830, à la Chambre des Députés, mais qui n'avait pas été lue en séance. Il en promettait la copie à Victor Hugo, copie qui devait lui être remise par M. Presle. — [2] Le duc de Reichstadt.

Je sais que Votre Majesté a toujours aimé les lettres, et qu'elle les a cultivées avec un éclat tel qu'il a rehaussé jusqu'à une couronne. Aussi votre suffrage, si éclairé et si bienveillant, m'est-il glorieux de toutes les manières. Permettez-moi donc, sire, d'offrir à Votre Majesté, comme un hommage personnel, un exemplaire de mon dernier ouvrage. M. Poinset partant demain, le temps me manque pour le présenter à Votre Majesté sous une forme plus digne d'elle. J'espère que vous le lirez avec indulgence. Vous y verrez, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom de l'empereur[1]. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années. Comptez sur moi, sire; le peu que je puis, je le ferai pour l'héritier du plus grand nom qui soit au monde. Je crois qu'il peut sauver la France. Je le dirai, je l'écrirai, et, s'il plaît à Dieu, je l'imprimerai.

Ce que vous avez fait pour mon père, pour ma famille, ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. En portant le plus haut que je puis le nom de Napoléon, en le défendant, comme un soldat fidèle, contre toute attaque, contre toute injure, je satisfais tout ensemble ma conscience et ma reconnaissance. J'ai à la fois le double bonheur de remplir mon devoir et d'acquitter une dette.

Je suis avec respect, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

VICTOR HUGO[2].

À Monsieur Cordellier-Delanoue[3].

Ce dimanche, 25 septembre [1831].

C'est moi, mon cher et excellent ami, qui renonce tout de suite et à l'instant même à *Louis XVI*[4], du moins jusqu'à ce que *Strafford* soit joué. Tenez-vous ceci pour dit. Et allez, mon ami, le plaisir que j'éprouve à vous faire ce sacrifice est plus grand que le sacrifice, si sacrifice il y a.

[1] *Marion de Lorme*, préface. — [2] Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[3] Cordellier-Delanoue collabora tout jeune à *la France littéraire*, puis aborda tous les genres, poésie, roman, théâtre. — [4] Victor Hugo avait eu à ce moment l'idée d'écrire un drame où il aurait mis Bonaparte en présence de Louis XVI, comme M. Cordellier-Delanoue mettait Cromwell en face de Charles Ier. Le drame de Cordellier-Delanoue fut représenté au théâtre de la Porte Saint-Martin le 21 mai 1835 sous le titre : *Cromwell et Charles Ier*.

Si je trouve quelque autre combinaison, comme de faire nommer Bonaparte dès les premières scènes et de renoncer à l'effet du nom *inédit* jeté à la fin, je vous la soumettrai comme un ami à un ami, *ut decet.* Et dans tous les cas on ne jouera *Louis XVI,* je vous le répète, que quand vous le voudrez, et jamais si vous le voulez.

Je me rappelle fort bien à présent que vous m'aviez dit votre idée et je trouve que la mienne y ressemblait, en effet, beaucoup. À vous donc toute priorité. C'est la première fois, je vous le dis sincèrement, que je me surprends en plagiat flagrant. Cela m'afflige. Est-ce que l'archevêque de Grenade baisserait déjà?

D'ailleurs, votre vers est sublime et renferme une idée qui est la plus belle, et que je n'ai pas :

... Charles premier, je me nomme Cromwell.

Chez moi, rien de cette grandeur. Bonaparte ne dit pas le vers à Louis XVI, et Bonaparte n'est pas le régicide de Louis XVI.

Merci cent fois de votre bonne et généreuse lettre. Je ne veux pas que *Strafford* perde un cheveu, ni un vers, et je compte bien l'applaudir bientôt de toutes mes mains et de tous mes poumons.

À vous fraternellement.

VICTOR.

À Monsieur Cordellier-Delanoue.

30 septembre [1831].

Je vous remercie, mon cher Delanoue, de votre noble et cordiale lettre, comme d'une des plus chères preuves d'amitié que vous puissiez me donner; mais je persiste. *Louis XVI* après *Strafford.* Ce que j'ai écrit, ce que je vous ai dit, ce n'était pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur. Ma résolution était fermement prise, et au moment où j'ai reçu votre dernière lettre j'avais déjà abandonné *Louis XVI* pour une autre *victime.* À *Strafford* donc, mon ami! Je l'aime comme je vous aime. Ce qui vient de votre cœur ira toujours au mien.

VICTOR.

À David d'Angers.

Samedi soir [septembre 1831].

Mon bon ami, il est minuit. J'arrive du théâtre. Voyez quelle fatalité! Mlle George[1] a précisément demain, à l'heure dite, une indispensable répétition de *Catherine II*[2]. Elle vous supplie de l'excuser, et surtout de ne pas renoncer à inscrire son profil sur vos impérissables tablettes de bronze. J'espère que cette lettre, que je vous ferai tenir demain matin, vous arrivera à temps.

À vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

1832.

À Monsieur Esquirol,
médecin en chef de la Maison Royale de Charenton[3].

Monsieur,

Il y a quelques mois, on me transmit une lettre adressée à un de mes ...[4] et dans laquelle l'administration de St-Maurice réclamait de la famille de M. Eugène Hugo, mon frère, une somme de cinquante ou soixante francs par an pour subvenir à ceux de ses besoins auxquels l'État ne pourrait pas subvenir. La liquidation de la succession de mon père n'étant pas encore terminée, et ne sachant si, toutes dettes payées, il reviendrait une part quelconque à ses héritiers, je crus devoir offrir sur-le-champ, d'avance, moi-même, la somme que l'administration réclamait, et je chargeai la personne à laquelle la demande était adressée de répondre que M. Victor Hugo paierait, sur la demande de l'administration et sur ses reçus, la somme de soixante francs par an en deux paiements semestriels de trente francs, le jour où l'administration les réclamerait près de lui. J'apprends aujourd'hui

[1] Mlle George, tragédienne célèbre, débuta, à quatorze ans, à la Comédie-Française qu'elle quitta en 1818; après de brillantes représentations dans les capitales d'Europe, elle se consacra au drame moderne et créa, avec grand succès, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor*. Sur son déclin elle eut souvent recours à Victor Hugo qui lui témoigna toujours une amitié fidèle et agissante. — [2] Drame de Lockroy et Arnould, joué le 29 septembre 1831, au théâtre de l'Odéon.
[3] Inédite. — [4] Mot illisible.

que mes intentions n'ont pas été remplies, et que mon cher et pauvre frère attend toujours. Je m'empresse, monsieur, de m'adresser directement à vous et de vous faire savoir que j'ai toujours été prêt, quoique sans aucune fortune et chargé d'une famille de neuf personnes, à faire pour mon frère Eugène ce que l'administration de Saint-Maurice réclamait. Je serais charmé d'en causer avec vous, si vous en avez le loisir, le jour, l'heure et à l'endroit que vous me désignerez. Je voudrais aussi savoir si vous verriez toujours à ce que je visite mon frère les mêmes inconvénients qu'y voyait il y a sept ans M. Royer-Collard.

Je compte, monsieur, sur un mot de réponse de vous, et je vous prie d'excuser la peine que je vous donne et d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Paris, 23 janvier [1832].

VICTOR HUGO.

9, rue Jean-Goujon,
Champs-Élysées [1].

Monsieur le général Louis Hugo [2].

Je t'écris, mon cher oncle, avec des yeux bien malades; mais le plaisir que j'ai à t'écrire m'empêche de m'apercevoir de mon mal. J'ai reçu ta petite lettre et le mandat pour Martine qui te remercie bien.

Tu as peut-être appris par les journaux qu'un de mes enfants, mon pauvre gros Charlot, avait été malade du choléra. Dieu merci! nous l'avons sauvé. Mais ta femme qui est mère, se figurera aisément les angoisses de la mienne. Nous espérons comme toi que l'épidémie n'atteindra pas Tulle, car nous serions bien inquiets de vous tous. Paris en est presque délivré.

Voici une nouvelle édition de mes romans que je t'envoie [3]. Tu recevras les autres volumes à mesure qu'ils paraîtront.

Eugène est toujours dans le même état. Ce pauvre frère souffre peu ou point, c'est le seul bonheur qu'un pareil malheur nous laisse. M. Esquirol

[1] *Collection Louis Barthou.*
[2] Inédite. — [3] Édition Renduel.

me défend toujours de le voir, mais j'ai fréquemment de ses nouvelles, et j'ai pris les mesures pécuniaires nécessaires pour qu'il ne manque de rien.

Adieu, mon excellent oncle. Nous vous embrassons tous de tout cœur.

VICTOR[1].

5 mai [1832]. Paris.

À Sainte-Beuve.

17 mai [1832].

Je pense, mon cher ami, que vous avez vu Renduel[2] et qu'il vous a dit ce dont je l'avais chargé. Jusqu'à présent je n'ai proposé votre article aux *Débats*[3] qu'avec une extrême réserve en maintenant tous les privilèges dus à votre talent, et en demandant que l'article fût accepté sur votre nom sans être lu au préalable. Cependant M. Bertin l'aîné, qui a, vous le savez, la plus haute et la plus profonde estime de ce que vous faites et de ce que vous êtes, m'ayant témoigné hier le désir de lire l'article, uniquement pour voir s'il ne renfermait rien de contraire à la couleur politique du journal, je ne pense pas qu'il faille le lui refuser. Je le lui remettrai donc, si vous ne me le défendez pas. M. Bertin est on ne peut plus disposé à insérer, et je suis convaincu que l'article passera. Sinon, je compte toujours sur votre bonne intention pour le *National*. J'ajouterai ici, *en confidence*, que le désir de vous avoir aux *Débats* comme rédacteur littéraire me paraît très grand et perce dans tout ce qu'on me dit. *Tenez ceci bien secret.* Qu'en pensez-vous de votre côté?

Maintenant, vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier jour d'un condamné* qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux qui sont très longs, et où figure Louis XI. Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et

[1] *Bibliothèque nationale.*

[2] Renduel fut le grand éditeur des romantiques; il commença à être apprécié vers 1830; il sut attirer les auteurs à succès (Balzac, Victor Hugo, Théophile Gautier, etc.), et deviner les gloires naissantes. Vers 1840, il dut se retirer, sa santé ne lui permettant pas de continuer. —

[3] Article sur l'édition Renduel des romans de Victor Hugo. Cet article parut le 24 juillet 1832 dans le *Journal des Débats.*

du libraire. Pardon! si vous y consentez, écrivez-moi s'il est nécessaire que je vous renvoie l'article ou si au contraire vous pouvez faire cette addition sans cela et me l'envoyer assez promptement pour que la remise du tout à M. Bertin ne soit pas trop retardée.

Pardon encore et mille fois merci.

V.[1]

À Sainte-Beuve.

Ce 7 juin, dix heures du soir [1832].

Je rentre, mon cher ami; l'heure du rendez-vous au *National* est passée[2]. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez, à la barbe de l'état de siège[3].

Votre ami dévoué,

VICTOR[4].

À Sainte-Beuve.

12 juin 1832.

Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14 et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet!

J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Ce même jour, 7 juin, Sainte-Beuve avait écrit à Victor Hugo :

«Mon cher ami,

«On est décidé, au *National*, à rédiger une déclaration des écrivains en faveur de l'indépendance de la presse à l'occasion de l'état de siège. Lerminier rédige cette déclaration et dans les termes les plus généraux, pour comprendre les diverses nuances de l'opinion libérale. On désirerait le plus de noms honorables, voire même illustres. Ampère va demander la signature de M. de Chateaubriand; on me prie de demander la vôtre.

«On sera au *National* vers neuf heures. Un mot de vous ou votre présence seraient excellents; quelque chose enfin qui autorisât à mettre votre nom à l'acte.

«À vous de tout cœur,

«SAINTE-BEUVE.

«Je joins à ceci la lettre d'Ampère.»

GUSTAVE SIMON. *Lettre de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris*, 1er janvier 1905.

[3] L'état de siège avait été proclamé à la suite de l'insurrection suscitée par les obsèques du général Lamarque. — [4] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

trempées de sang[1]! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un Frédéric Soulié[2], dévoué il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout[3], clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un Fontan[4] annonce en plein cabaret pour la fin du mois quatre belles guillotines permanentes dans les quatre places principales de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

Votre frère,

VICTOR[5].

Au baron Taylor.

Ce jeudi, 7 septembre [1832].

Je pars, mon cher Taylor, après-demain samedi, à une heure après midi; je reviendrai à Paris exprès pour la lecture[6]; mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre[7] à six heures, et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie *à trois heures au plus tard*, et par conséquent qu'elle ait commencé au plus tard *à dix heures et demie du matin*. Je vous serai donc reconnaissant de faire la convocation de ce jour-là pour dix heures. Je serai forcé, moi, de me lever à six heures du matin; c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne. Vous trouverez ci-contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour

[1] « ... Oh! mon ami, si vous daignez penser une demi-heure à ces infamies, que vos poésies politiques seront belles et flétrissantes! » 11 juin 1832. GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris*, 15 janvier 1905. — [2] Frédéric Soulié auteur de plusieurs drames; l'un d'eux eut un grand succès : *la Closerie des genêts*. Malgré ces mots contre Frédéric Soulié, Victor Hugo estimait l'écrivain, il le prouva deux fois : par le discours qu'il prononça à ses funérailles, et par le secours qu'il fit obtenir ensuite à son père dont la situation était précaire. — [3] Comte d'Argout, pair de France, plusieurs fois ministre. Sénateur en janvier 1852. — [4] Fontan, auteur dramatique, fut emprisonné sous Charles X pour ses idées révolutionnaires. — [5] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[6] Le *Roi s'amuse* venait d'être reçu au Théâtre-Français. — [7] Aux Roches, chez M. Bertin.

IMPRIMERIE NATIONALE.

cela, et vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cet objet demain ou après-demain avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous. Mlle Mars accepte-t-elle? Monrose [1] désire-t-il? Que me conseillez-vous à défaut de Mlle Mars, Mlle Anaïs [2] ou Mlle Brocard? Je voudrais bien vous parler aussi de Desmousseaux [3] que j'aime et que j'estime et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, sans compter les amitiés.

VICTOR.

Il serait fort à souhaiter que M. Ciceri [4] et le dessinateur des costumes fussent au théâtre le jour de la lecture pour que je puisse leur parler.

Projet de distribution :

François Ier	M. BOCAGE [5].
Triboulet	M. LIGIER.
Blanche	Mlle MARS ou ANAÏS.
M. de Saint-Vallier	M. JOANNY.
Saltabadil	M. MONROSE ou BEAUVALLET.
Maguelonne	Mlle DUPONT.
Clément Marot	M. SAMSON.
M. de Pienne	M. GEFFROY.
M. de Pardaillan (page)	Mme MENJAUD.
M. de Cossé	M. DUPARAY.
Mme de Cossé	Mme MASSON.
M. de Gordes	M. MARIUS.
M. de Vic	M. BOUCHET.
M. de la Tour Landry	M. MIRECOUR.
MM. de Montchenu, de Brion et de Montmorency	M. RÉGNIER. M. ALBERT. M. MONLAUR.
Dame Bérarde	Mme TOUSEZ.
Une femme du peuple	Mlle PETIT.
Un médecin	M. DUMILATRE.

VICTOR HUGO.

Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour ces rôles secondaires, qu'on peut d'ailleurs distribuer un peu plus tard sans inconvénient.

[1] Monrose ne joua pas Saltabadil qui échut à Beauvallet. — [2] Mlle Anaïs créa Blanche. — [3] Desmousseaux, sociétaire du Théâtre-Français, y tenait un emploi secondaire. — [4] Ciceri était alors le plus illustre décorateur des principaux théâtres de Paris. — [5] Bocage, grand interprète des drames romantiques, avait créé le rôle de Didier dans *Marion de Lorme*. — François Ier fut joué par Perrier.

A Sainte-Beuve.

Ce vendredi, 21 septembre [1832]. Les Roches.

Je vous écris bien vite quelques lignes, mon ami. Quelqu'un part en ce moment pour Paris et se charge de cette lettre pour vous. Quand on met une lettre à la poste à Bièvre, elle met trois ou quatre jours pour arriver à Paris. Je crois, vraiment, qu'elle passe par Marseille.

Nous sommes ici dans la plus grande paix qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel de septembre sur notre tête. C'est tout au plus si je fais quelques vers. Je vous assure que le mieux ici est de se laisser vivre. C'est une vallée pleine de paresse.

Votre lettre pourtant m'a fait regretter Paris. Si j'avais été à Paris, nous aurions dîné ensemble dans quelque cabaret, et vous m'auriez lu votre article sur Lamartine[1]. Vous savez combien j'aime Lamartine, et combien je vous aime. Vous êtes pour moi deux poëtes égaux, deux admirables poëtes du cœur, de l'âme et de la vie. Jugez combien je suis impatient de voir l'un analysé par l'autre. J'attends avidement la *Revue* du 1er octobre. C'est une chose singulière que vous m'ayez amené à désirer un journal au milieu de toutes ces belles prairies.

M. Bertin a invité l'abbé de Lamennais et Montalembert[2] à dîner aux Roches. Ils viendront dimanche. Ils trouveront ici d'assez médiocres catholiques, mais de vrais et sincères amis de tout génie et de toute vertu.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas encore besoin de votre bonne présence au *Roi s'amuse.* Comptez que j'userai de vous comme vous useriez de moi. Le premier bonheur de la terre, c'est de rendre des services à un ami; le second, c'est d'en recevoir.

Adieu. Je vous serre tendrement les mains.

VICTOR.

Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement[3].

(1) Article publié dans la *Revue des Deux Mondes,* 1er octobre 1832. — (2) Publiciste, orateur et homme politique, fondateur, avec Lamennais, de *l'Avenir.* Pair de France, il soutint les doctrines ultramontaines. C'est sans doute par Lamennais que Montalembert connut Victor Hugo; il lui écrivit une longue lettre enthousiaste après avoir assisté à la lecture de *Marion de Lorme;* le 8 octobre suivant il signa : « Votre bien reconnaissant et profondément attaché pour la vie. » Il devint son adversaire politique le plus violent à partir de 1849, et, sous l'empire, il demanda sa radiation de l'Académie française. — (3) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Mademoiselle Louise Bertin[1].

Lundi, 22 octobre 1832.

Mademoiselle, est-ce que vous me permettrez d'ajouter un troisième griffonnage aux deux griffonnages hideux que je vous envoie? Didine et Charlot ont gribouillé à l'envi, comme vous voyez; et je vous demande grâce pour eux comme pour moi.

Nous avons reçu ce matin votre bonne et charmante lettre. Didine m'a prié de la lire à haute voix, ce que j'ai fait à la satisfaction générale de ma populace de marmots. Ma femme a été attendrie jusqu'aux larmes de tout ce que vous écrivez de tendre et de gracieux à ces pauvres enfants. Je vous assure que toutes nos journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne. Nous nous rappelons à chaque heure du jour quelque douce chose à laquelle elle était employée près de vous. Ligier[2] me disait hier à la répétition que je reconstruisais le théâtre français; j'aimerais bien mieux bâtir avec vous un théâtre de cartes.

Le temps est beau, et je pense avec joie que l'admirable jardin des Roches n'est pas fermé par les pluies d'automne aux promenades de M. Bertin. Dites-lui bien, ainsi qu'à Mme Bertin, à quel point je vous suis dévoué à tous. Vous ne me parlez pas d'Édouard qui travaille, j'espère, comme un diable, et qui est bien heureux de n'avoir pas besoin de faire jouer ses paysages. Serrez-lui la main pour moi, je vous prie.

Ma femme me charge expressément de vous prier de ne pas trop travailler et de penser beaucoup à nous. Il est inutile que je vous reparle de mon profond et respectueux attachement.

Je ferai chercher votre couteau, mais Didine se prétend sûre de ne pas l'avoir emporté. Je pense que vous le retrouverez dans quelque double fond de la boîte à couleurs.

VICTOR HUGO.

[1] Louise Bertin, compositeur et poète, fille de M. Bertin l'aîné, s'était prise d'adoration pour les enfants de Victor Hugo; l'intimité était telle que le poète pouvait écrire à Mlle Louise : « Vous êtes comme une mère pour mes enfants ». — Mlle Bertin a laissé deux volumes de poésie : *Les Glanes* et les *Nouvelles Glanes*. — [2] Artiste dramatique. Il créa le rôle de Triboulet dans *le Roi s'amuse*.

À Mademoiselle Louise Bertin.

Paris, 30 octobre 1832.

Malgré votre défense, mademoiselle, je vous écris encore : il faut que vous me permettiez de vous envelopper de quelques mots le style et l'orthographe de mes marmots. Je ne sais pas où diable Antoni[1] irait chercher le naïf dans l'art, si ces lettres-là ne le ravissaient pas. Quant à moi, elles m'enchantent, je vous le déclare; je leur laisse la bride sur le cou, et les deux petits lutins vous écrivent tout ce qui leur passe par la tête. Je vous demande pardon pour eux.

Je vous demande aussi pardon pour moi qui ai pris la liberté de vous envoyer de mon style imprimé ces jours passés. C'est votre libretto[2] sur papier de Chine et en trois volumes, que je me suis hasardé à mettre à vos pieds. Il y a par-ci par-là quelques pages nouvelles pour lesquelles je vous demande votre indulgence, si vous les lisez, par aventure.

Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement[3], fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis forcé d'aller, et le portrait[4] qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pas encore été voir! Voilà bien des *voir* dans la même phrase, mais que voulez-vous, c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui.

Jugez si je regrette les Roches, et les douces journées et les douces soirées et les châteaux de cartes, et *Jamais dans ces beaux lieux* et *Phœbus, l'heure t'appelle.*

On me joue du 12 au 15 novembre. Adieu, mademoiselle. Il y a une famille qui est heureuse et qui est bonne, et que je porte dans mon cœur,

[1] Antoni Deschamps. — [2] Un exemplaire de *Notre-Dame de Paris,* roman d'après lequel a été composée *la Esmeralda* avec la musique de Mlle Louise Bertin. — [3] Victor Hugo quittait la rue Jean-Goujon pour aller s'installer place Royale, aujourd'hui place des Vosges. — [4] Portrait de M. Bertin l'aîné. Ce portrait est réputé pour être l'un des plus beaux exécutés par le maître peintre dont la réputation est universelle.

c'est la vôtre. Je donnerais le reste du monde pour les Roches, et le reste des hommes pour votre famille. Adieu encore, c'est-à-dire à bientôt. Quand reviendrez-vous?

Votre respectueux et dévoué collaborateur,

VICTOR.

À Monsieur Sainte-Beuve,
1ter, rue du Montparnasse.

13 novembre 1832.

Toute la salle est louée[1], mon ami, et louée je ne sais trop comment à je sais trop qui. Cela s'est fait si rapidement que je n'y ai vu que du feu. On a cependant réservé quelques loges pour ceux de mes amis qui voudraient en louer, et je suis heureux de pouvoir en faire céder une à Mme Allart[2]. Elle pourra, la veille de la représentation (qui aura lieu le 22), faire retirer les coupons de la loge n° 5 des secondes, côté gauche. La loge est à six places. Je vous garde une stalle, et je vous donnerai les deux billets que vous désirez. Que vous êtes bon de penser à moi et de m'aimer toujours un peu!

Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux[3]; mais que voulez-vous? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si le *Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*.

Vous, vous êtes toujours le grand poëte et le bon ami. J'aurai grande joie à vous rencontrer un de ces dimanches soirs chez Nodier, peut-être dimanche prochain, n'est-ce pas?

Votre vieil ami,

V.[4]

(1) *Le Roi s'amuse* fut représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 22 novembre 1832. — (2) Hortense Allart avait prié Sainte-Beuve de demander pour elle une loge à Victor Hugo. Hortense Allart, femme de lettres, était moins connue par ses écrits que par ses aventures galantes dont la plus célèbre fut sa liaison avec Chateaubriand. — (3) *Le gentilhomme*, comme l'appelait Sainte-Beuve, était Alfred de Vigny. Une brouille, envenimée à plaisir par Sainte-Beuve, était née de cette phrase publiée par la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1832 (*Chronique littéraire*, toujours anonyme) : « *Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain* », (Victor Hugo). — A. de Vigny, froissé, protesta par une note rectificative que le directeur de la Revue, Buloz, refusa d'insérer et que Sainte-Beuve finit par rédiger lui-même, tout en dénigrant, dans ses lettres à Victor Hugo, *le gentilhomme*. — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Mademoiselle Louise Bertin.

Ce dimanche soir 25 [novembre.]

Tout à l'heure, mademoiselle, ma Didine faisait cette remarque tristement, qu'il y a huit jours nous étions tous auprès de vous. Cela dit, elle s'est mise à vous écrire, et moi aussi, sans lui en dire rien, si bien que nos deux lettres, écrites côte à côte, vont vous arriver ensemble pleines de la même pensée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que vous êtes toujours présente et toujours aimée? Il y a quatre petits enfants qui parlent souvent de vous, et le père qui y pense plus souvent encore.

Voici les derniers beaux jours partis. La boue et l'hiver reviennent. Paris n'est pas gai. Vous, vous avez le ciel gris et les feuilles mortes. Cela vaut mieux que la rue Saint-Honoré avec ses embarras de charrettes.

Nous espérons que madame Bertin va de mieux en mieux. Nous avons dîné aujourd'hui en ne causant que de cela.

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel [1]. En revanche, j'ai vu Védel [2]; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français [3]; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse? Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller aux Roches causer avec votre excellent père, avec vous, avec Édouard, et me promener au pied de vos belles collines, sans plus songer aux huissiers, au tribunal de Commerce et à la Bourse, ce temple grec, blanc et bête, maculé d'agents de change.

Mais ma destinée m'entraîne. Je suis furieux contre la Comédie-Française, et j'ai besoin d'un procès pour me soulager. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il paraît certain que je le gagnerai, avec de gros dommages et intérêts que le gouvernement payera, à ce que disent messieurs les sociétaires.

Pardon de tous ces bavardages. Ce sot procès est la seule nouvelle que je puisse vous conter. On ne parle que de cela chez moi, depuis huit jours, et je vous envoie un peu de mon ennui. Permettez-moi d'y joindre le nouvel hommage d'un vieil attachement bien profond, bien respectueux et bien dévoué.

VICTOR H.

Ma femme vous embrasse tendrement.

[1] Chef du service de la scène à l'Opéra. — [2] Védel, caissier du Théâtre-Français, dont il devint directeur de 1837 à 1839. — [3] *Le Roi s'amuse* avait été interdit le 23 novembre, le lendemain de la première représentation, et Victor Hugo intentait un procès à la Comédie-Française.

À Monsieur le rédacteur du Constitutionnel.

Paris, 26 novembre 1832.

Monsieur,

Je suis averti qu'une partie de la généreuse jeunesse des écoles et des ateliers a le projet de se rendre ce soir ou demain au Théâtre-Français pour y réclamer *le Roi s'amuse* et pour protester hautement contre l'acte d'arbitraire inouï dont cet ouvrage est frappé. Je crois, monsieur, qu'il est d'autres moyens d'arriver au châtiment de cette mesure illégale, je les emploierai. Permettez-moi donc d'emprunter, pour cette occasion, l'organe de votre journal pour supplier les amis de la liberté, de l'art et de la pensée de s'abstenir d'une démonstration violente qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO[1].

À Mademoiselle Louise Bertin.

27 novembre 1832.

Mademoiselle,

Quelles que soient les malheureuses divisions politiques et littéraires qui se sont élevées et où j'ai la consolation de ne pas avoir eu un tort de mon côté, j'espère que vous n'avez pas douté de moi un seul instant. Vous me savez dévoué du fond du cœur, à vous, mademoiselle, à votre excellent père (que j'aime comme s'il était le mien, et qui est, j'en suis sûr, plus affligé que moi de l'évènement inouï qui me frappe), à tout ce qui vous est cher. Cet évènement-là même aura eu cela d'heureux à mes yeux de bien vous faire voir qu'il n'y a jamais eu que des raisons d'attachement personnel et désintéressé dans les relations que j'ai été si heureux et si fier de nouer avec vous, avec vous dont j'admire la belle âme et le profond talent. Dites bien, je vous supplie, à vos bons parents qu'ils ne s'inquiètent de rien avec moi, qu'ils ne se croient pas obligés de gêner les polémiques littéraires ou politiques qu'ils pourraient juger nécessaires contre moi dans la nouvelle position où mes ennemis de toute nature et de tous rangs m'ont placé[2], que je serai toujours, quoi qu'il arrive, empressé et obéissant

[1] *Le Constitutionnel*, 27 novembre 1832.

[2] *Le Journal des Débats* était, quoique indépendant, soumis à un certain contrôle du gouvernement; or Victor Hugo, tout en attaquant le Théâtre-Français, faisait en réalité le procès au gouvernement qui avait interdit sa pièce.

à vos moindres volontés, et que je ne renoncerai jamais à l'œuvre que nous faisons en commun[1], à moins que ce ne soit vous qui, dans votre propre intérêt, croyiez devoir répudier une collaboration qui expose à tant d'orages. Vous me connaissez, vous, mademoiselle Louise, et je suis sûr que vous vous êtes déjà dit tout cela à vous-même; je suis sûr que vous comptez fermement sur moi. Répondez donc de moi, je vous prie. J'irai vous voir. Je vous demanderai vos ordres comme par le passé. Je mettrai tout mon loisir à vos pieds. Je vous demanderai aussi de me plaindre un peu, moi homme tranquille et sérieux, d'être ainsi violemment arraché à toutes mes habitudes et d'avoir à soutenir maintenant ce combat politique en même temps que le combat littéraire.

Où sont nos beaux jours des Roches?

Je mets tous mes respects et tout mon dévouement à vos pieds.

VICTOR HUGO.

À Sainte-Beuve.

Ce samedi soir, 1er décembre [1832].

J'ai vu Carrel, mon cher ami, et je l'ai trouvé cordial et excellent. Il m'a dit que vous n'aviez qu'à lui apporter demain un extrait de la préface[2] (Renduel a dû vous l'envoyer ce soir) avec une espèce de petit article[3] où vous diriez ce que vous voudriez, que le tout serait publié lundi matin dans la partie politique du journal. Il m'a déclaré qu'il croyait que c'était le devoir du *National* de m'appuyer énergiquement et sans restriction dans ce procès que je vais intenter au ministère, et il a ajouté *de son propre mouvement* que je pouvais vous prier de sa part de faire, d'ici à cinq ou six jours, un article politique étendu sur toute la question[4] et sur la nécessité où est l'opposition de me soutenir chaudement dans cette occasion, si elle ne veut pas s'abdiquer elle-même. J'ai grand besoin de tous ces appuis, mon cher ami, dans la lutte où me voilà contraint de m'engager et de persister, moi à qui vous connaissez des habitudes si recueillies et si domestiques. Somme toute, j'ai été enchanté de Carrel. Il est disposé à tout faire pour donner à mon affaire le plus d'importance possible. Quant à la question littéraire, il est fort bien aussi. Il dit même qu'il ne verra aucun inconvénient à ce que

[1] *La Esmeralda.*

[2] Préface du drame *Le Roi s'amuse.* — [3] À propos de ce « petit article » paru dans *le National* du 13 décembre, Sainte-Beuve se plaignit de ce que « deux ou trois phrases littéraires, très circonspectes, avaient été mises de côté ». — [4] Sainte-Beuve, dans sa réponse datée du 8 décembre, se dérobe : « Je n'ai pas d'idées nettes sur cette question de législation théâtrale ». — GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905.

vous ou Magnin fassiez un article sur la pièce imprimée, dans une semaine ou deux, quand l'article de Rolle[1] sera assez complètement oublié pour que le journal n'ait pas l'air de se contredire.

Adieu, mon pauvre ami. Voilà bien des services que je vous demande à la fois, et je dois vous excéder. Mais vous êtes encore l'ami sur lequel je compte le plus, et je demande tous les jours au ciel une occasion de vous rendre tous les bons offices de cœur que je vous dois.

Je me remets tout entier dans vos mains.

Votre ami à toujours,
VICTOR[2].

À Monsieur le baron Taylor.

3 décembre [1832]. Lundi.

Tout ce qui est arrivé, mon cher Taylor, n'a pas dépendu de vous, ni de la Comédie, je le sais. Je vais cependant être obligé d'intenter un procès au Théâtre-Français en dommages-intérêts, parce que c'est malheureusement le seul moyen de faire le procès politique au ministère. Cependant je reste votre ami. Odilon Barrot[3] plaidera pour moi, l'affaire aura beaucoup de retentissement et d'éclat, mais je ne voudrais pas qu'il fût rien dit qui pût vous nuire et vous compromettre, vous personnellement. Je sens le besoin de m'entendre avec vous sur cela, je me mets dans votre position et je crois de mon devoir d'ami et d'honnête homme d'agir avec vous comme je voudrais que vous agissiez avec moi si vous étiez à ma place et moi à la vôtre. Guerre loyale et acharnée au pouvoir, mais tous les ménagements possibles et conciliables avec les besoins de la cause pour vous, Taylor, que j'aime et que j'estime. Venez donc me voir et déjeuner avec moi demain matin si vous pouvez. Je vous attendrai jusqu'à *onze heures.*

Vous recevrez avec ce billet votre exemplaire du *Roi s'amuse* et de *Notre-Dame de Paris.*

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO[4].

(1) Article très violent, non signé, dans *le National,* 25 novembre 1832. — Rolle débuta comme journaliste en 1826, au *Figaro,* collabora au *National* en 1832, puis au *Constitutionnel,* à *l'Ordre.* Très hostile au mouvement romantique, sa critique était de parti pris et principalement malveillante pour Victor Hugo. Il devint sous l'empire conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Paris. — (2) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(3) Odilon Barrot, avocat aux Conseils du roi et à la cour de cassation en 1814, préfet de la Seine sous la monarchie de Juillet et président du conseil sous le ministère de Louis Bonaparte. — Odilon Barrot était sincèrement dévoué à Victor Hugo; nous avons eu sous les yeux cinq lettres de l'avocat qui en font foi, la dernière est du 9 septembre 1843; puis l'exil du poète mit fin à leurs relations. — (4) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Monsieur Eugène Renduel.

[Décembre 1832.]

J'ai vu hier au soir Carrel; tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut, en outre, un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi. Venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats* qu'un de nos amis m'a faites hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous.

VICTOR H.

Voyez Sainte-Beuve et les journaux[1].

À Sainte-Beuve.

[Décembre 1832.]

Je ne sais pas l'adresse de Béranger, mon cher Sainte-Beuve. Est-ce que vous seriez assez bon, vous qui le voyez souvent, pour vous charger de ce paquet pour lui?

A bientôt. Je vous aime plus que jamais.

VICTOR.

Je pense que Renduel vous a remis votre exemplaire[2].

Que devient notre bon Leroux[3]? Je ne le vois plus[4].

À Sainte-Beuve.

Ce 31 décembre 1832.

Mon cher Saint de Beuve,

Je te remercie bien du beau livre de Paul et de Virginie que tu m'a envoyé. Toto[5] et Charle son très content du soldat et du jardin déplante. Dédé[6] est très contante du beaux boa que tu lui à donné et elle le prends

(1) *Collection Louis Barthou.*

(2) *Le Roi s'amuse,* publié au début de décembre 1832. — (3) Pierre Leroux fonda, en 1824, avec Dubois, *le Globe;* de 1831 à 1835 il collabora à la *Revue encyclopédique,* puis à la *Revue des Deux Mondes;* en 1838 il fonda *l'Encyclopédie nouvelle;* l'année suivante, il créa avec George Sand *la Revue indépendante.* En 1840 il publia son principal ouvrage : *De l'humanité, de son principe et de son avenir.* Élu représentant du peuple en 1848, il soutint les doctrines socialistes; il publia plusieurs ouvrages. Après le coup d'État, il se réfugia à Jersey. Le post-scriptum de cette lettre à Sainte-Beuve semble indiquer que Victor Hugo était en assez bons termes avec Pierre Leroux. Pourtant, en 1863, un livre de Pierre Leroux : *La Grève de Samarez,* est très hostile au proscrit et à son entourage. — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(5) François-Victor. — (6) Adèle.

poure son petit chat si on lui donnait toujours elle s'amuserai bien. Mais malheureusement on ne veut pas lui lesser toujours. Papa m'a dit que je te dise bien des choses de sa part maman aussi.

Adieu mon cher Saint de Beuve.

LÉOPOLDINE HUGO.

Ce 31 décembre 1832.

Voici du style de Didine, mon ami, il faut qu'ici j'en mette aussi un peu du mien, et que je vous remercie et que je vous embrasse du fond du cœur.

VICTOR[1].

À Monsieur Mérimée[2],
secrétaire de M. le comte d'Argout.

Décembre 1832.

Monsieur,

Il résulte de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire[3] que vous êtes resté complètement étranger aux influences qui ont déterminé le gouvernement à arrêter illégalement ma pièce. En pareille matière, l'affirmation d'un homme d'honneur suffit à un homme d'honneur. Je m'empresse donc de déclarer que tout ce qui pourrait vous concerner personnellement dans le fait que j'ai plutôt indiqué que raconté[4], sans nommer qui que ce soit, relativement à la suspension de ma pièce, tombe de lui-même devant votre réclamation. Ma loyauté m'impose en effet le devoir de ne laisser aucun nuage sur la vôtre. Mon affaire est une affaire générale, dont rien ne doit me détourner, et non une affaire personnelle, et il m'importe de n'avoir jusqu'à la fin aucun tort de mon côté.

J'espère que ma conduite en cette occasion vous prouvera que rien n'altère en moi l'estime réciproque dont vous me parlez.

Vous pouvez publier cette lettre, si vous le jugez convenable. Je suis, monsieur, votre très humble serviteur,

V. H.[5]

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Mérimée se destinait d'abord au droit; sa première œuvre : *Théâtre de Clara Gazul* parut sans nom d'auteur en 1825; on a de lui de nombreux romans et nouvelles; les plus célèbres sont *Carmen* et *Colomba.* Il fit une belle carrière dans l'administration; il fut chef de cabinet de divers ministères, inspecteur des monuments historiques. Élu à l'Académie en 1844, sous l'empire il fut un des familiers de la cour. — [3] Cette lettre n'a pas été retrouvée. — [4] Discours prononcé au Tribunal de Commerce, séance du 19 décembre 1832. — [5] Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.* — Il ne faudrait pas, d'après cette lettre, évidemment officielle, juger des rapports entre Victor Hugo et Mérimée. Les quelques lettres que nous avons eues sous les yeux dénotent, de part et d'autre, une vive cordialité; Mérimée s'intéressait aux succès du poète qui, de son côté, lui recommandait volontiers des artistes dans le besoin, qu'une commande de l'État tirerait d'embarras. Plus tard, sous l'empire, le proscrit cessa naturellement toutes

1833.

Monsieur Mayer,
53, rue des Bouchers. Strasbourg[1].

Je vous remercie, monsieur, de la confiance que vous voulez bien placer en moi. Sans mes yeux malades, je vous aurais répondu plus tôt et plus longuement. Je ne faudrai jamais à la prière d'un jeune homme. Au point de la vie où je suis arrivé, je suis encore assez jeune pour aimer la jeunesse et déjà assez vieux pour la conseiller.

J'ai lu vos beaux vers. Je doute fort que l'Académie en reçoive de plus beaux. Mais c'est précisément pour cela que je n'espère guère qu'elle vous couronne. En général, ce qui va à l'Académie, c'est la médiocrité. Essayez pourtant. Dans ma pensée, vous méritez déjà plus qu'un prix de poésie. Vous me demandez une critique détaillée de votre ode. Vous savez, monsieur, que, tout en considérant la forme et l'exécution comme choses de haut prix, j'attache en général peu d'importance aux critiques de détail. Il y a quelques mauvaises rimes que vous feriez peut-être bien d'effacer. *Grand et Volcan, plus* et *vertus, conjurés* et *cyprès,* etc.

Une observation générale pour l'avenir. Vous avez un penchant à l'antithèse qui vous servira peut-être cette fois à l'Académie, mais dont vous ferez bien de vous défier pour d'autres ouvrages.

Adieu, monsieur. Travaillez. Vous avez ce qu'il faut pour réussir; travaillez. Ne vous découragez et ne vous lassez pas. Savez-vous le secret de tout succès dans ce monde quand on est fort, le voici : *perseverando.*

Agréez l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[2].

16 janvier [1833].

À Sainte-Beuve.

18 janvier [1833].

Quand personne n'entre, vous, mon ami, vous avez toujours droit d'entrer. Je vous ferai donc assister à une répétition[3], dès qu'il y en aura une un peu passable, et je serai bien heureux de vous y avoir. Je vais faire retenir les deux stalles que vous désirez à l'amphithéâtre (stalles rouges), ce sont les meilleures places de la salle. Elles seront inscrites sous votre nom.

Je vous serre la main.

V. H.[4]

relations avec l'ami de Mme de Montijo et le protégé de l'impératrice. Mérimée, comblé d'honneurs, mourut le 23 septembre 1870, quelques jours après le retour de Victor Hugo en France.

(1) Inédite. — (2) *Communiquée par la librairie Conard.*

(3) *Lucrèce Borgia,* dont la première représentation eut lieu le 2 février. — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Mademoiselle Louise Bertin.

15 février 1833.

Mademoiselle,

Voilà enfin le scénario[1] en double copie, une pour vous, l'autre pour M. Véron[2]. J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ce plan détaillé sous les yeux.

Je suis toujours dans l'incertitude pour la dernière scène. Je vous assure que ce n'est qu'une misère et pourtant il est fort difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas ou tout à fait détaché du poème, ou plat et commun.

D'après ce que vous m'avez dit l'autre soir, je suis de votre avis sur l'apothéose, et je donne le ciel au diable.

Je voulais vous porter en personne ce paquet hier au soir. Mais ma femme m'a mené de droit divin à *Bertrand et Raton,* qui nous a prodigieusement, merveilleusement et incomparablement ennuyés.

Je joins au scénario le manuscrit, et les quelques chiffons de papier qu'il contenait.

À bientôt, mademoiselle. Nous ne voyons plus Édouard; mais nous vous aimons de tout notre cœur.

V.

À Sainte-Beuve.

Ce dimanche [24 février 1833].

Je vous envoie, mon ami, un passage de Planche[3] auquel je ne comprends rien[4]. Il faut qu'il soit fou de se figurer que j'établirai jamais, je ne dis pas la moindre solidarité, mais le moindre rapprochement entre vous, Sainte-Beuve, et lui.

Vous savez bien, vous, que vous n'avez pas d'ami meilleur que moi.

V.[5]

(1) Scénario de *la Esmeralda.* — (2) Directeur de l'Opéra.

(3) Planche connut Victor Hugo en 1828 et, tout de suite, Victor Hugo le recommanda, l'aida de toutes façons, ce qui n'empêcha pas Gustave Planche, pour ses débuts dans la critique (*l'Artiste, 1830*), de malmener fort le poète. Il fut l'un des plus acharnés détracteurs de Victor Hugo. — (4) Cette lettre de Planche n'a pas été retrouvée. Dans l'article, fort malveillant d'ailleurs, que Planche consacra à *Lucrèce Borgia* (*Revue des Deux Mondes,* 15 février 1833), rien ne peut se rapporter au texte de ce billet. Dans le même numéro, Sainte-Beuve qui rédigeait, sans la signer, la *Chronique littéraire,* constate « ce beau et véritable succès de *Lucrèce Borgia* ». Dans une lettre (25 février) en réponse au billet de Victor Hugo, Sainte-Beuve dit que dans la chronique il s'était arrêté « là où il y aurait eu contradiction évidente entre l'article et la chronique ». — (5) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Sainte-Beuve.

25 février [1833].

Entre vous et moi, Sainte-Beuve, il y a une amitié scellée d'une façon trop profonde et trop durable pour que les petites affaires de l'amour-propre nous divisent jamais un seul instant. Nous sommes des amis sérieux. C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement [1]. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus fraternelle. Il me serait même impossible de souffrir autour de moi des hommes qui ne pensassent pas de vous comme j'en pense et qui n'en parlassent pas comme j'en parle. Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement *cela n'est pas.* — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, car je suis sûr que c'est tout simplement votre pensée que je transcris ici; mais puisqu'on a eu la niaiserie de prononcer votre nom à propos de la pauvre conduite de M. Buloz à mon égard, j'avais besoin de vous dire, moi, que jamais vous n'avez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine.

V. [2]

Au roi Joseph.

Paris, 27 février 1833.

Sire, je profite pour vous répondre de la première occasion sûre qui se présente [3]. M. Presles, qui part pour Londres, veut bien se charger de remettre cette lettre à Votre Majesté. Permettez-moi, sire, de vous traiter toujours royalement. Les rois qu'a faits Napoléon, selon moi, rien ne peut

[1] Buloz aurait dit à Abel Hugo qu'il partageait l'avis de G. Planche sur *Lucrèce Borgia,* et que, d'ailleurs, Sainte-Beuve avait lu l'article de Planche et l'avait approuvé. — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[3] Réponse à la lettre du roi Joseph, 3 janvier 1833, publiée dans *le Roi s'amuse,* Revue de la critique, *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

les défaire. Il n'y a pas une main humaine qui puisse effacer le signe auguste que ce grand homme vous a mis sur le front.

J'ai été profondément touché de la sympathie que Votre Majesté m'a témoignée à l'occasion de mon procès pour *le Roi s'amuse*. Vous aimez la liberté, sire; aussi la liberté vous aime. Permettez-moi de joindre à cette lettre un exemplaire du discours que j'ai prononcé au tribunal de Commerce. Je tiens beaucoup à ce que vous le lisiez autrement que dans le compte rendu, toujours inexact, des journaux.

Je serais bien heureux, sire, d'aller à Londres, et d'y serrer cette royale main qui a tant de fois serré la main de mon père. M. Presles dira à Votre Majesté les obstacles qui m'empêchent en ce moment de réaliser un vœu aussi cher; il faut, pour qu'ils m'arrêtent, qu'ils soient insurmontables. M. Presles vous dira une partie de ce que je vous dirais, sire, si j'étais assez heureux pour vous voir. J'aurais bien des choses de tout genre à vous dire. Il est impossible que l'avenir manque à votre famille, si grande que soit la perte de l'an passé [1]. Vous portez le plus grand des noms historiques.

A la vérité, nous marchons plutôt vers la république que vers la monarchie; mais à un sage comme vous, la forme extérieure du gouvernement importe peu. Vous avez prouvé, sire, que vous saviez être dignement le citoyen d'une république. Adieu, sire; le jour où il me sera donné de presser votre main dans les miennes sera un des plus beaux de ma vie. En attendant, vos lettres me rendent fier et heureux.

V. H.

À Sainte-Beuve.

10 mars [1833].

Il faut, mon ami, que je vous écrive un mot pour Abel. L'animosité de M. Buloz contre moi retombe sur lui. M. Buloz avait fait avec lui une convention dans laquelle j'avais servi d'intermédiaire, et qui avait déterminé Abel à refuser les offres qu'on lui faisait d'autre part. Aujourd'hui M. Buloz juge à propos d'éluder ou de rompre cette convention... Je n'ai rien à lui dire. Mais vous seriez bien bon, vous, mon cher Sainte-Beuve, de lui parler...

Voyez si tout souvenir des services passés n'est pas éteint dans l'esprit de M. Buloz. De cette affaire dépend tout l'avenir entre lui et moi. Je juge les hommes une bonne fois et tout est dit.

[1] La mort du roi de Rome.

J'irai vous chercher, mon ami. J'irai causer avec vous de cela et de tant d'autres choses pour lesquelles j'ai besoin de vos conseils et de votre amitié. Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais l'autre jour les *Consolations.* Où est-il ce beau passé ? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous[1].

À Monsieur Jouslin de la Salle[2].

21 mars 1833.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser et de vous recommander le jeune auteur d'une tragédie intitulée *James Douglas,* M. Esquiros[3]. Le Théâtre-Français me paraît spécialement institué pour encourager les jeunes auteurs dans la voie de la poésie et de l'art. M. Esquiros est de ceux qui méritent qu'on lui aplanisse le chemin. Je serai heureux d'apprendre qu'il a trouvé bon accueil auprès de vous, monsieur.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[4].

À Victor Pavie.

Paris, 31 mars 1833.

Il y a des siècles que je veux vous écrire, mon ami. J'ai vraiment avec vous, que j'aime le mieux, l'apparence d'un homme oublieux, négligent, distrait, absorbé par sa propre chose, et je vous assure pourtant que rien n'est moins vrai. J'ai toujours pour les vrais amis que je me sais, — et vous êtes des meilleurs et des plus chers, — j'ai toujours un souvenir profond, continuel, doux et triste, dont je me remplis le cœur dans mes heures de

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Directeur-gérant du Théâtre-Français. — [3] Nous ne trouvons pas trace de cette tragédie ; Esquiros publia en 1834 un volume de vers, *les Hirondelles;* mais il abandonna bientôt la poésie pour la politique ; ses écrits socialistes lui valurent plusieurs condamnations. De Sainte-Pélagie, il adressa à Victor Hugo de nombreuses lettres qui démontrent l'intérêt que le poète portait au prisonnier. Il devint représentant du peuple en 1848 et fut exilé au coup d'état. Il a laissé des études historiques et philosophiques assez oubliées.

[4] *Archives de la Comédie-Française.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

loisir et de rêverie. Penser à un ami absent, c'est une des joies les plus graves et les plus calmantes de la vie. J'écris peu, parce que je suis paresseux et presque aveugle ; et puis, voyez-vous, Pavie, en amitié, comme en art, comme en tout, il arrive souvent que d'écrire gâte la pensée.

Vous, dont la vie n'est pas emportée et arrachée de toutes ses ancres par un continuel tourbillon, vous qui êtes à Angers et non à Paris, vous qui n'avez pas une existence publique qui rudoie à tout moment votre existence privée, vous devriez m'écrire souvent, mon ami, et me faire en de longues lettres l'histoire attentive de votre pensée et de votre âme. Ce serait bien à vous; je me reposerais les yeux sur votre paix et sur votre bonheur.

Dites-moi, il y avait l'autre jour dans votre *Feuilleton d'Angers* un article bien remarquable, quoique beaucoup trop bon pour moi, signé C. R. Connaissez-vous l'auteur de cet article ? Remerciez-le pour moi. Si je savais où lui écrire, j'aurais plaisir à le faire moi-même [1].

Écrivez-moi longuement, mon cher Pavie. Parlez-moi de vous, de votre excellent père, de votre frère, si vous en avez des nouvelles. Dites-moi où vous en êtes de la vie.

Quand donc viendrez-vous à Paris ?

Je vous aime et je vous embrasse.

VICTOR H.

À M. Harel [2],
directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1er mai, 7 heures du matin.

Monsieur,

Hier à minuit, en rentrant chez moi, je pensais trouver une réponse de vous à ma dernière lettre. J'ai demandé à ma femme s'il était venu une lettre pour moi ; au trouble avec lequel elle m'a répondu que non, j'ai présumé qu'il était en effet arrivé une lettre de vous, qu'elle l'avait ouverte et qu'on me le cachait [3]. J'en ai conclu que cette lettre contenait proba-

[1] Article intitulé *l'Empereur et le Poëte* et publié dans le *Feuilleton d'Angers*, 17 mars 1833.

[2] Harel, ancien préfet des Landes pendant les Cent jours, exilé par les Bourbons, s'enfuit à Bruxelles et devint en 1828 régisseur du théâtre royal. Gracié par Charles X, il rentra en France et prit la direction du théâtre de la Porte Saint-Martin. C'est là que fut créée, le 2 février 1833, *Lucrèce Borgia*. — [3] Il s'était élevé un dissentiment entre Harel et Victor Hugo au sujet du drame : *Marie Tudor*, que l'auteur refusait au directeur. De là un échange de correspondance (nous n'avons pas les premières lettres de Victor Hugo); le dernier billet de Harel (30 avril) concluait : « J'attends donc une réparation. Faites-moi savoir quand et où vous voulez me la donner ». C'est cette dernière lettre que Mme Victor Hugo avait ouverte. — Harel fit des excuses et le duel n'eut pas lieu.

blement une réponse décisive dans l'affaire qui nous occupe, et dont ma femme se doute malheureusement. Je crains que vous ne m'ayez indiqué dans cette lettre une heure de rencontre pour aujourd'hui. Comme il m'importe de ne pas manquer à un rendez-vous de cette nature, je crois devoir m'empresser de vous prévenir que je serai chez vous ce matin, à neuf heures précises, pour nous entendre sur le lieu, l'heure et les armes.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

V. H.[1]

À Sainte-Beuve.

12 juin [1833].

L'amitié que j'ai pour vous, vous le savez, mon cher Sainte-Beuve, est en dehors de toutes les questions littéraires ou politiques du monde[2]. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de savoir, sur tous ces problèmes de l'art dont la solution occupe ma vie, votre pensée en harmonie avec la mienne, comme autrefois. Mais qu'y faire? nous flottons tous plus ou moins. Ce qui ne flotte et ne varie pas en moi, c'est mon admiration pour ce que vous faites et ma tendresse pour ce que vous êtes.

Vous voulez que nous dînions ensemble. Ce sera une vive joie pour moi et je vous dirai mille choses. Je vous écrirai le premier jour que j'aurai de libre.

Je vous serre la main. A bientôt.

V.[3]

À Mademoiselle Louise Bertin[4].

[6 juillet 1833.]

Vos lettres, si bonnes et si charmantes, mademoiselle, nous ont été au fond du cœur. Croyez que je suis à vous bien profondément. Je suis toujours heureux de déposer à vos pieds l'hommage d'une amitié, blessée quelquefois,

(1) Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) « ... J'ai lu dans *l'Europe* votre article sur le style... Il y a une ou deux pensées qui ne m'ont pas convaincu, celle sur le drame et son rôle en ce temps : vous savez que c'est là un de mes aveuglements et de mes doutes. Et une autre qui m'a paru trop sévère, quoique si bien dite, sur la politique et les rapports de l'art avec elle. » (6 juin 1833. GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905.)

L'article sur le style, publié dans l'*Europe littéraire* du 29 mai 1833, fut inséré l'année suivante dans *Littérature et Philosophie mêlées.* — (3) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(4) *Inédite.*

toujours entière. Les ennemis qui essaient de me nuire ou de m'attrister sont au fond bien réellement impuissants. Il y a une chose qui m'est bien précieuse, c'est votre bonté pour moi, il y a une chose qui m'est bien sacrée, c'est mon dévouement pour vous. Vous êtes bien sûre, n'est-ce-pas, que *rien ne peut rien* contre ces deux choses-là? Vous êtes comme une mère pour mes enfants, comme une sœur pour moi. Tout est là. Je vous baise les mains.

VICTOR H.

Rappelez-nous au souvenir de vos excellents et chers parents[1].

À Mademoiselle Louise Bertin.

Voici une lettre de Poupée qui a bien plutôt l'air de la lettre d'un chat que de celle d'une poupée. Vous l'excuserez quand vous saurez qu'elle l'a écrite de son lit, où elle est depuis quelques jours pour une fièvre de croissance. C'est cette petite maladie qui nous a empêchés, Poupée et moi, de vous donner plus tôt des nouvelles de la place Royale.

Je mets sous le même pli les quelques vers que vous m'avez demandés. J'espère qu'ils ne vous ont pas fait faute.

Je suis d'ailleurs toujours jusqu'au cou dans le travail, éperonné des deux côtés par Renduel et Harel, qui sont bien les deux plus ennuyeux hommes de négoce qu'il y ait. J'ai déclaré à Harel qu'il n'aurait pas ma pièce avant le 1er septembre, et malgré ses lamentations, incantations et gémissements, j'en suis resté là. Que saint Georges et saint Martin lui soient en aide!

C'est aujourd'hui dimanche, et belle et joyeuse journée aux Roches. Vous ne sauriez croire combien votre vie de campagne, de poésie et de musique paraît charmante et désirable à nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire ou d'un impresario, et non dans la nôtre. Vos arbres sont bien beaux, je vous jure, votre vallée est bien admirable, votre piano est bien poétique et bien harmonieux. Vous en êtes encore à la partie charmante de l'œuvre que nous accomplissons ensemble. Mais quand vous en serez au théâtre et à la coulisse, vous me direz ce que vous pensez

[1] *Collection Louis Barthou.*

de ma vie actuelle comparée à votre vie actuelle. Quand vous en serez à Véron, vous me direz ce que vous pensez de Harel.

Adieu, mademoiselle, j'espère que cette lettre vous parviendra. Est-ce qu'Édouard reste aux Roches à poste fixe? Nous ne l'avons pas vu, et nous l'espérions à dîner tous les jours de cette semaine, dites-le-lui bien, je vous prie. Vous savez combien je suis tout dévoué de cœur aux excellents habitants des Roches. Je mets mes respects et mon amitié à vos pieds.

V.

14 juillet.

À Victor Pavie.

Paris, 25 juillet [1833].

Personne ne me comprend donc, pas même vous, Pavie, vous que je comprends pourtant si bien, vous dont l'âme est si élevée et si bienveillante! Cela est douloureux pour moi!

J'ai publié, il y a six semaines, un article dans *l'Europe littéraire*[1]. Lisez le paragraphe qui se termine par *Deus centrum et locus rerum.* Vous aurez ma pensée. Commentez-la en vous-même *dans mon sens.* Je crois que cela modifiera vos idées actuelles sur moi.

Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion. Méditez ceci, Pavie. C'est beaucoup d'impiété ou beaucoup de piété, je crois accomplir une mission...

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaux bien mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent; maintenant, je suis indulgent. C'est un grand progrès, Dieu le sait. J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi, et qui me pardonne et qui m'aime. Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu, ou de la femme.

Certes, vous avez bien raison de dire que vous êtes mon ami. À qui écrirais-je ainsi?

Allez! je vois bien clair dans mon avenir, car je vais avec foi, l'œil fixé au but. Je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant. Quand

[1] Réimprimé à la fin de la Préface de *Littérature et Philosophie mêlées.*

j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fatalité, bien et mal, on me jugera.

Aimez-moi toujours; je vous serre dans mes bras.

V. H.

À David d'Angers.

Paris, 3 août 1833.

J'arrive de la campagne, mon cher David, et je trouve tous les trésors de bronze que vous m'avez envoyés. C'est bien vous. Toujours grand artiste et toujours bon ami!

J'ai fait dans *l'Europe littéraire* il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers[1]. J'avais recommandé qu'on vous le fît tenir. L'a-t-on fait?

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

A Sainte-Beuve.

20 août [1833].

J'irai vous voir un de ces jours, mon cher Sainte-Beuve, j'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous dire ce que je viens de dire à quelqu'un qui me rapportait, sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides de vous sur moi. J'ai dit que cela n'était pas, que vous saviez bien que vous n'aviez pas d'ami plus éprouvé que moi, ni moi que vous, que notre amitié était de celles qui résistent à l'absence et aux bavardages, et que j'étais à vous comme toujours du fond du cœur. J'ai dit cela, et puis je me mets à

[1] *L'Europe littéraire,* 17 juillet 1833. Article reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées,* appendice. *Édition de l'Imprimerie Nationale.* — À la suite d'une vive altercation avec quatre statuaires, dont étaient David et Pradier, Thiers, alors ministre du Commerce, avait annulé les commandes faites aux quatre sculpteurs par son prédécesseur.

vous l'écrire, afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous, et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien.

A bientôt. Je vous serre la main. J'ai toujours bien mal aux yeux, et je travaille sans relâche.

VICTOR[1].

À Sainte-Beuve.

22 août [1833].

Je veux vous écrire sur-le-champ, sur l'impression de votre lettre[2]. Je devrais peut-être attendre un jour ou deux, mais je ne pourrais. Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez toujours cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur. Aimer, et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié,* mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi. De là plus d'une erreur capitale dans le jugement bienveillant d'ailleurs que vous portez sur moi. Vous secouerez même peut-être la tête à ceci. Cela est bien vrai pourtant. Vous m'écrivez une longue lettre, mon pauvre et bon ami, pleine de détails littéraires et de petits faits grossis par l'éloignement qui s'évanouiraient et nous feraient rire tous les deux après une demi-heure de causerie. J'en suis tellement convaincu que je suis sûr que vous en conviendrez vous-même après deux minutes de réflexion et que je ne m'y arrête pas. Je vous l'ai déjà écrit une fois, je crois, Sainte-Beuve, il n'y a pas de question *littéraire* entre nous. Il y avait un ami et un ami. Rien de plus et rien de moins. J'avoue que l'absence a produit sur nous deux des effets inverses. Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon

(1) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(2) Sainte-Beuve avait répondu le 21 août : «... Je n'ai pas de peine à comprendre de quelles paroles il s'agit puisque je les ai réellement dites et que Boulanger, ou tel autre, à qui j'ai parlé froidement et longuement sur ce point, a pu vous redire sans malveillance ce qui était dit sans colère». Puis Sainte-Beuve s'étend longuement sur des attaques personnelles et intimes dirigées contre lui dans *l'Europe littéraire* (10, 15 et 26 juillet 1833) et qui, croit-il, semblent inspirées par Victor Hugo. Le dernier de ces articles est signé Louis de Maynard, ami de Victor Hugo. La conclusion de cette longue lettre assez confuse est une rupture voilée sous cette formule finale : «...je reste et resterai, autant que qui que ce soit, votre dévoué ami». — GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905.

cœur et contre moi dans le vôtre. Puisque la vie est ainsi faite, résignons-nous.

Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout à vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu. Je suis toujours à vous du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait.

Boulanger ne m'avait rien dit. Je vous l'aurais nommé[1].

À Sainte-Beuve.

24 août [1833].

Mon ami, merci de votre lettre[2]. Merci même de la première puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites. Mon Dieu! que ne peut-on voir le fond de mon cœur, qui est à vous plus que jamais. L'absence ne tue aucune effusion chez moi, l'amitié pas plus que l'amour. Je croyais que vous le saviez. Il y a douze ans, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond. Mon cœur n'a pas changé. Je suis encore l'homme obstiné en tout, qui aime même sans voir. Je souffre, mais j'aime. — Croyez-vous que je n'aie pas bien souffert à votre endroit depuis deux ans? Vous vous êtes souvent mépris chez moi à un certain calme extérieur.

Ce que vous désiriez, je le désirais bien aussi, allez! Nous dînerons ensemble une fois la semaine. Nous ne laisserons aucune poussière s'amasser sur nos souvenirs et sur nos autels cachés. Merci mille fois de ce que vous me dites pour Charles. Nous en causerons. Je sens tout ce qu'il y a de vrai et de profond et de touchant dans votre offre, et ce serait un beau titre pour cet enfant. Mais vous concevez les obstacles. En tout cas, que la chose se fasse ou non, elle me va au cœur. Merci mille fois. Vous me faites du bien, vous me rendez un ami, et quel ami!

J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie.

J'ai une pièce à finir et à livrer sous dédit d'ici au 1er septembre[3]. Vous savez comme le travail me tient, quand il me tient; il faut donc que je

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*
[2] Cette lettre de Sainte-Beuve n'a pas été retrouvée. — [3] *Marie Tudor.*

finisse. Après quoi j'irai vous trouver ou je vous écrirai pour vous demander un jour de causerie et d'effusion. Je suis allé vous voir, il y a quelque temps. L'avez-vous su? Oh! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais *se séparer*. Ils font une chose impie. Je suis bien profondément à vous, allez[1].

À Sainte-Beuve.

28 août [1833].

Je veux seulement vous dire, mon ami, que je travaille, que je pense à vous, que je suis à vous du fond du cœur.

À bientôt. Aimez-moi.

V.[2]

À Sainte-Beuve.

1er octobre [1833], aux Roches.

Je vous écris de la campagne, mon ami, mais je serai à Paris lundi prochain, 7. Plusieurs de nos amis me demandent ma pièce[3]. Je la leur lirai à sept heures du soir, place Royale. Voulez-vous en être? Vous serez bien reçu du fond du cœur. Ce sera une soirée qui nous rappellera des jours plus heureux.

Je vous serre la main. Nous choisirons, ce jour-là, le jour que vous me demandez pour dîner ensemble.

Votre vieil ami,

VICTOR[4].

À Sainte-Beuve.

21 octobre [1833].

Merci, mon ami, de vos deux bonnes petites lettres[5]. Je ferai en sorte que tout ce que vous désirez soit fait. On n'aura qu'à envoyer au théâtre la veille de la représentation[6]. Nous dînerons ensemble le jour que vous voudrez.

Je vous aime du fond du cœur.

VICTOR[7].

(1) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*
(2) *Idem.*
(3) *Marie Tudor.* — (4) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*
(5) Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées. — (6) La 1re représentation de *Marie Tudor* eut lieu le 6 novembre 1833. — (7) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Charles Nodier.

26 octobre 1833.

Si je n'étais pas enfoui dans le troisième dessous d'un théâtre[1], quelle joie j'aurais, mon bon Charles, à vous aller serrer la main, et à jeter mon manteau sous vos pieds en criant *Hosannah,* comme les autres. C'est une gloire qui entre à l'Académie[2], chose rare! Aussi voilà que nous applaudissons l'Académie, chose non moins rare!

Je suis vraiment heureux de vous voir là. Je vous aime bien, croyez-le.

VICTOR.

À Alexandre Dumas.

2 novembre [1833].

Il y a encore plus de faits contre moi, mon cher Dumas, que vous n'en devinez ou que vous n'en supposez. L'auteur de l'article[3] est un de mes amis; c'est moi qui ai contribué à le faire entrer aux *Débats.* L'article m'a été communiqué par M. Bertin aîné, aux Roches, il y a environ six semaines. Voilà les faits à ma charge. Les faits à ma décharge, je ne vous les écrirai pas; je veux que vous fassiez pour moi ce que je faisais pour vous il n'y a pas deux jours, c'est-à-dire que vous les supposiez, ou que vous les deviniez.

N'oubliez pas, cependant, que vous seriez le plus injuste et le plus ingrat des hommes si vous croyiez un seul instant que je n'ai pas été pour vous, en cette circonstance, un bon et sincère ami.

Je ne vous en écris pas davantage parce que, dans cette occasion, ce n'est pas moi qui vous dois une justification, mais vous qui me devez un remer-

(1) On répétait *Marie Tudor* au théâtre de la Porte Saint-Martin. — (2) Charles Nodier avait été reçu à l'Académie le 24 octobre 1833.

(3) Granier de Cassagnac avait publié, dans le *Journal des Débats* du 1er novembre, un article très hostile à Dumas; il l'accusait d'avoir plagié Schiller, Gœthe, Racine, et de s'être inspiré du 4e acte d'*Hernani* pour son drame *Christine.* Dumas, furieux, écrivit à Victor Hugo : « ...Je dois avouer que je ne comprends pas que, lié comme vous l'êtes avec monsieur Bertin, un article où il est question de vous et de moi passe sans vous être communiqué; j'ai donc la conviction que vous connaissiez l'article. ...Je n'aurais jamais souffert qu'un article passât dans un journal où j'aurais eu l'influence que vous avez aux *Débats,* contre, je ne dirai pas mon rival, mais mon ami. »

Victor Hugo répondit aussitôt par la lettre ci-dessus.

ciement. Mais je vous dirai tout quand vous viendrez; dix minutes de causerie éclairciront mieux les choses que dix lettres.

Ne croyez pas de moi ce que je ne croirais pas de vous.

VICTOR HUGO.

P. S. — Je vous réserve deux stalles pour la première représentation de *Marie Tudor*. En voulez-vous davantage?

À Mademoiselle Louise Bertin.

Ce 22 novembre 1833.

Mademoiselle,

Comme je vous l'avais dit, mon premier moment de liberté d'esprit a été pour vous. Voici vos prescriptions remplies. Vous verrez que j'ai été d'une exactitude janséniste. Ne jugez pas ces bouts rimés trop sévèrement[1]. J'ai écrit ces vers entre Harel et Renduel, deux tristes ailes pour un Pégase quelconque.

Renduel s'est chargé de vous faire parvenir l'exemplaire de *Marie*. L'avez-vous reçu? Il va sans dire que Armand[2] a le sien, n'est-ce pas? Vous seriez bien bonne de me faire savoir si MM. Janin et Béquet[3] ont chacun le leur. Je les ai bien recommandés à Renduel.

Je vous écris sur mon genou, sur un affreux chiffon de papier, de ma chambre où je n'ai ni table, ni encre, ni plumes, heureux que je suis d'y oublier la nuit que je passe le jour à écrire.

Je vous adresse cette lettre à Paris, pensant que vous n'êtes peut-être plus aux Roches. Ma pauvre Didine est un peu moins laide depuis quelques jours. Je vous l'amènerai un de ces après-midi, ainsi que ma femme qui vous aime bien.

Si Didine savait que je vous écris sans elle, elle ferait un beau train.

Dédé continue d'être très occupée des vaches et des paons des Roches. Les vaches surtout ont laissé une trace lumineuse dans son esprit. Je vous assure qu'elle parle très bien et qu'elle écrit mieux que moi.

A bientôt, mademoiselle, j'espère que toutes les santés qui vous sont chères, et à moi aussi, vont bien, et je mets à vos pieds bien humblement mes méchants vers et ma bonne amitié.

VICTOR H.[4]

[1] Vers pour le livret de *la Esmeralda*. — [2] Armand Bertin, second fils de Bertin l'aîné, prenait une part active à la direction du *Journal des Débats*. — [3] Béquet, critique littéraire, publiait dans *le Journal des Débats* un feuilleton hebdomadaire signé R. — [4] *Lettres aux Bertin*.

À Paul Lacroix[1].

Je profite du premier éclair de loisir pour vous répondre, mon ami. Merci de votre bonne lettre. Mes yeux sont toujours bien malades, mais mon cœur est à vous.

Comment va votre bon frère[2] ?

Renduel vous a-t-il remis votre exemplaire de *Marie Tudor?*

Merci encore de tout ce que vous me dites sur Dumas, il a eu bien tort, je le plains. C'est un grand malheur de croire d'un ami ce qu'il a cru de moi. Il viendra me trouver tout honteux et me demander pardon quelque jour, je l'espère pour lui, et je lui pardonne en l'attendant[3].

Mettez-moi aux pieds de votre charmante femme. Je vous envie tous deux de tout mon cœur. Donnez-nous bientôt un de ces excellents livres qui consolent des mauvais.

VICTOR[4].

22 9bre.

À Sainte-Beuve.

27 novembre 1833.

Le jour que vous voudrez, mon ami, dimanche excepté[5]. Indiquez-moi le jour seulement deux ou trois jours d'avance, et l'heure précise, et le lieu où je vous trouverai. Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous. Je m'abriterai près de votre amitié pendant quelques instants.

VICTOR HUGO.

Renduel vous a-t-il remis votre *Marie Tudor*[6] ?

(1) Inédite. — (2) Jules Lacroix. — (3) Le 17 novembre une lettre ouverte au *Rédacteur* du *Journal des Débats,* signée de Granier de Cassagnac, déclarait Victor Hugo *absolument étranger* à son article du 1er novembre. — (4) *Bibliothèque de l'Arsenal.*

(5) Sainte-Beuve avait écrit la veille à Victor Hugo : « ... Je voudrais bien causer un de ces soirs avec vous, et pour cela, que vous dîniez avec moi au même rendez-vous que la dernière fois ou ailleurs. Vous seriez bien bon de me dire un de ces jours de la semaine prochaine où vous pensiez être libre. Moi, je le serai toujours. » GUSTAVE SIMON. *Lettres à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905. — (6) En tête de l'exemplaire, cette dédicace : « A mon cher et excellent ami Sainte-Beuve ». *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

À Mademoiselle Louise Bertin.

Voici, mademoiselle, la chanson de Quasimodo. Je l'ai faite la plus gaie que j'ai pu; mais il me semble impossible qu'elle soit tout à fait folâtre.

Vous en jugerez. Votre sens musical doit être, après tout, souverain, et mes rimes sont les très humbles servantes de vos notes.

Vous verrez que j'ai d'ailleurs rigoureusement rempli vos prescriptions. C'est toujours un grand bonheur pour moi de fournir un thème à votre pensée, une charpente à votre architecture, un canevas à votre broderie. Voilà de la grosse toile, couvrez-la d'arabesques d'or, c'est votre affaire.

Moi, je suis plus que jamais votre affectueux et dévoué ami.

VICTOR H.

5 x^bre [1833].

1834.

À Sainte-Beuve.

[4 février 1834.]

Mon ami,

Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment. Mais j'aime encore mieux cela que le silence qui peut se mal interpréter. — J'ai lu votre article[1], qui est un des meilleurs que vous ayez jamais écrits, et il m'en est resté, comme de notre conversation de l'autre jour chez Güttinguer, une impression pénible dont il faut que je vous parle. J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes *deux* à qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes là? Interrogez-vous consciencieusement, et dites-moi si j'ai raison. Si j'ai tort, dites-le-moi aussi, et aussi durement que vous voudrez. Je serais si heureux que vous me prouvassiez que j'ai tort.

[1] *Des mémoires de Mirabeau et de l'Étude de M. Victor Hugo à ce sujet. — Revue des Deux Mondes,* 1er février 1834. Cet article, plus hostile à Victor Hugo qu'élogieux, parle « des succès fatigués de ses derniers drames », constate « ce qu'il y a de faussé dans sa puissance », et conclut : « Nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons nulle part senti circuler ».

Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

Je vous serre bien la main.

V.[1]

À Sainte-Beuve.

7 février [1834].

Je voudrais vous avoir là pour vous prendre la main. Votre lettre est bonne[2]. Je vous remercie, mon ami. J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit.

V.[3]

À Sainte-Beuve.

Mardi soir, 1er avril [1834].

Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi[4]. Adieu.

V.[5]

À Sainte-Beuve.

2 avril [1834].

Entre hommes comme nous, mon cher Sainte-Beuve, quand l'amitié cesse, l'estime doit rester. J'ai besoin de vous entretenir d'une démarche que j'ai faite aujourd'hui près du sieur Buloz et dont Boulanger était le principal objet; ce qui m'a déterminé à vous demander un quart d'heure de conversation à ce sujet, c'est une lettre inouïe que je reçois ce soir du sieur Buloz,

(1) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(2) Dans cette lettre (6 février) Sainte-Beuve, tout en défendant son « attitude sévère et judicatrice... qui s'adresse à beaucoup d'autres : Lerminier, Michelet lui-même, etc. », proteste de son amitié « à qui j'ai dû tant de bonheur, à qui j'en devrai tant encore... ». GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris,* 15 janvier 1905. — (3) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

(4) Cette lettre n'a pas été retrouvée. — (5) *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

et à laquelle votre nom est mêlé d'une manière qui me fait croire que ce mauvais drôle a tout travesti vis-à-vis de vous. Je m'inquiète fort peu des manœuvres de cet homme, mais non quand elles vous ont pour objet.

Écrivez-moi où et quand je pourrai vous voir dix minutes.

V.[1]

À Sainte-Beuve.

4 avril 1834.

Ma lettre n'était pas plutôt partie que je me suis fait toutes ces réflexions que vous me faites[2]. Vous avez raison, ce ne sont pas les paroles d'un Buloz qui peuvent faire impression sur quelque esprit que ce soit, à plus forte raison sur le vôtre. Je vous ai écrit dans le premier mouvement d'indignation de voir avec quelle insolence cet homme osait abuser de votre nom. Malheureusement, et je vous le dis pour vous comme pour moi, ce misérable marchand qui salit les degrés de votre temple[3] n'est digne que de coups de canne. N'en parlons donc plus. Je le châtierai, certes, et rudement, s'il continue de faire avec moi le mendiant de *Gil Blas*. Mais n'en parlons plus. Croyez que je suis bien attristé qu'un pareil nom soit venu troubler ma dernière lettre et altérer la gravité de nos adieux. Croyez aussi que tous les *souhaits* que vous faites pour moi, je les fais pour vous, sûr, comme vous, d'être exaucé.

V.[4]

À Monsieur Ludovic Vitet,
secrétaire général du ministère du Commerce, à l'hôtel du ministère.

Paris, ce 28 mai 1834.

Mon cher Vitet,

Il y a ce moment à Douai, dans la prison de St-Waast, un pauvre prisonnier politique, nommé Antony Thouret[5], détenu depuis un an déjà.

[1] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[2] Cette phrase fait supposer qu'une nouvelle lettre de Sainte-Beuve (au lieu du rendez-vous demandé le 2 avril) était parvenue à Victor Hugo. — [3] Dans sa réponse, qui consomme la rupture définitive, Sainte-Beuve répète les mots employés par Victor Hugo : « Je n'ai pas de temple et ne méprise personne. Vous avez un temple; évitez-y tout scandale ». Cette lettre est datée : « Ce dimanche ». Donc elle est du 6 avril. — GUSTAVE SIMON. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo et à Mme Victor Hugo. Revue de Paris, 15 janvier 1905.* — [4] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[5] Antony Thouret, avocat, républicain ardent, se jeta dans l'opposition sous Louis-Philippe et devint rédacteur-gérant du journal *la Révolution de 1830;* ses articles lui valurent plusieurs condamnations; de Sainte-Pélagie il écrivit en 1831 à Victor Hugo; il fut enfermé de nouveau à Douai. Pendant ses nombreuses captivités il composa plusieurs romans. Élu représentant du peuple en 1848, il fut exilé au coup d'état.

C'est un brave et loyal garçon jeté dans les opinions extrêmes par trop d'âme et de cœur. Il est en prison pour je ne sais combien de temps encore, et comme il est affligé d'un embonpoint énorme et qu'il a besoin d'exercice, lequel lui manque, il se meurt et ne sortira évidemment pas vivant de St-Waast. Or, il n'a commis qu'un délit de presse, et il n'est pas condamné à mort. Je le connais depuis longtemps, je vous le garantis homme d'honneur et de probité, et républicain (inoffensif d'ailleurs) qui ne veut pas demander sa grâce, mais que sa grâce toucherait jusqu'au fond du cœur.

Je fais cette démarche près de vous sans son aveu. Je prends sur moi de demander sa grâce, prenez sur vous de la lui faire accorder. Cela sera digne et beau. Antony Thouret a une mère, une femme et un enfant.

J'écrirais bien à M. Duchâtel[1], mais je pense qu'il a sans doute oublié mon nom; vous, je vous regarde toujours comme un ami. Parlez-lui. Il est ministre. Il doit bien pouvoir empêcher qu'un pauvre homme ne meure de consomption et de désespoir dans une prison pour avoir écrit quelques folies. Vous êtes puissant aussi, vous, et vous êtes bon. Je vous recommande Thouret. Il y a quatre ans, vous m'avez demandé quelques vers pour des pauvres[2]. Je vous les ai faits. Faites-moi la grâce de Thouret.

Je l'espère de votre cœur et je vous serre la main.

VICTOR HUGO[3].

À Monsieur Jules Lechevalier,
directeur de la Revue du Progrès social.

1er juin 1834.

Monsieur,

J'ai lu avec une extrême attention la *Revue du Progrès social* et l'exposé de principes que vous avez bien voulu me communiquer. Depuis longtemps tous les hommes éclairés et intelligents qui ont étudié le passé dans un but d'avenir ont, sur les destinées futures de la société, une idée commune qui, éclose et développée à l'heure qu'il est séparément dans chaque cerveau, aboutira quelque jour, prochainement je l'espère, à une grande œuvre générale. Cette œuvre sera la formation paisible, lente et logique d'un ordre social où les principes nouveaux, dégagés par la Révolution française, trouveront enfin leur mode de combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation. Votre Revue et votre exposé tendent à ce but

(1) Alors ministre du Commerce. — (2) Voir page 465. — (3) *Collection de Mme Aubry-Vitet.*

magnifique par des voies droites et sûres et où les pentes me paraissent bien ménagées. Je suis d'accord avec vous sur presque tous les points et je m'en félicite.

Concourons donc ensemble tous, chacun dans notre région et selon notre loi particulière, à la grande substitution des questions sociales aux questions politiques. Tout est là. Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite, et d'extraire un parti supérieur qui veuille la civilisation, de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent.

J'applaudis du fond de mon cœur aux efforts de la *Revue Sociale* que vous dirigez avec une pensée si noble et une conscience si élevée. Je ne doute pas de votre succès, monsieur. La vérité a quelquefois de longues gestations, jamais d'avortements.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO[1].

À Monsieur Thiers, ministre de l'Intérieur.

Paris, 15 juin 1834.

Monsieur le ministre,

Il y a en ce moment à Paris une femme qui meurt de faim.

Elle s'appelle Mlle Élisa Mercœur[2]. Elle a publié plusieurs volumes de poésie; ce n'est pas ici le lieu d'en louer le mérite, et d'ailleurs je ne me sens aucune autorité sur ces matières, mais son nom est sans doute connu de vous.

Il y a cinq ans, sous le ministère de M. de Martignac, une pension littéraire lui fut donnée, pension de 1.200 francs, qui a été réduite à 900 francs depuis 1830. Elle a sa mère avec elle, et rien autre chose, pour vivre à Paris, que cette pension de 900 francs. Toutes deux meurent de faim, *à la lettre*. Vous pouvez faire prendre des informations.

Monsieur le ministre, en 1823, le roi Louis XVIII m'assigna spontanément une pension ou allocation annuelle de 2.000 francs sur les fonds du ministère de l'Intérieur. En 1832, j'ai renoncé volontairement à cette pension.

À cette époque, votre prédécesseur, M. d'Argout, me fit dire qu'il n'acceptait pas ma renonciation, qu'il continuerait de considérer cette pension comme mienne, et qu'il n'en disposerait en faveur de personne.

[1] Copie annotée par Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Élisa Mercœur, poète, avait adressé, le 8 mai 1834, au duc de Bassano une lettre désespérée, elle demandait un secours qui, le 15 juin, comme la lettre de Victor Hugo en témoigne, n'avait pas encore été accordé.

IMPRIMERIE NATIONALE

Ma renonciation étant absolue et définitive, je n'eus pas à m'occuper de ce que le ministre ferait de la pension. Aujourd'hui, tout en ne me reconnaissant aucun droit, quel qu'il soit, sur cette pension, je viens vous prier, dans le cas où le ministre aurait en effet persisté dans sa résolution et n'aurait disposé de ces fonds en faveur de personne, je viens vous prier, dis-je, d'en disposer, vous, monsieur le ministre, en faveur de Mlle Mercœur. Si vous y consentez, je me féliciterai doublement d'y avoir renoncé. Cette pension sera beaucoup mieux placée sur la tête de Mlle Mercœur que sur la mienne. Ces 2.000 francs, ajoutés à ce que reçoit déjà Mlle Mercœur, la feront vivre à peu près avec sa mère. Donnez-la-lui, monsieur le ministre; ce sera une bonne œuvre. Nous serons heureux tous les deux, vous de l'avoir faite, moi de l'avoir conseillée.

Agréez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO [1].

À Liszt [2].

Bonjour et merci. Votre lettre est charmante [3]. Je vous aime toujours de tout mon cœur. J'y vois à peine clair pour vous écrire, excusez-moi. Je crois par moment que je deviendrai aveugle; mais la seule chose qui m'affligerait, quand je pense à vous, ce serait de devenir sourd.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [4].

À Léopoldine.

Bonjour, ma Poupée, bonjour, mon cher petit ange. Je t'ai promis de t'écrire. Tu vois que je suis de parole.

J'ai vu la mer, j'ai vu de belles églises, j'ai vu de jolies campagnes. La mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies; mais les campagnes sont moins jolies que toi, les églises sont moins belles que ta maman, la mer est moins grande que mon amour pour vous tous.

Ma Poupée, j'ai donné bien des fois, en pensant à vous, mes petits, des sous à de pauvres enfants qui allaient pieds nus au bord des routes. Je vous aime bien.

[1] Copie. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Liszt, compositeur et pianiste hongrois, a laissé des œuvres célèbres et jouées dans le monde entier. — [3] Le 31 mai Liszt, alors à Bernay, avait écrit à Victor Hugo pour l'engager à venir passer une huitaine de jours avec lui « pour parcourir une grande partie de la Normandie. Nous partirions ensemble, et je reviendrais avec vous. Ce seraient vraiment des jours de fête pour moi! Nous marcherions du matin au soir, votre santé s'en trouverait bien... Dans un mois au plus tard je vous retrouverai place Royale. — Vous aurez fait quelque chef-d'œuvre d'ici là... » — [4] *Le Figaro littéraire,* 24 mai 1930.

Encore quelques heures, et je t'embrasserai sur tes deux bonnes petites joues, et mon gros Charlot, et ma petite Dédé qui me sourira, j'espère, et mon pauvre Toto l'exilé.

À bientôt, ma Didine. Garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, tu me la montreras, et nous nous aimerons bien; quand tu seras vieille, je n'y serai plus, tu la montreras à tes enfants et ils t'aimeront comme je t'aime. — À bientôt.

Ton petit papa,

V.[1]

Étampes, 19 août 1834.

À Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

Votre Altesse Royale accueillera-t-elle la prière d'un inconnu pour un inconnu? Je n'ose l'espérer; cependant je croirai avoir rempli mon devoir de conscience en essayant.

Voici une lettre qui m'arrive. Elle est mêlée à une foule d'autres qui me demandent aide et secours, à moi pauvre et inutile poëte. Celle-ci m'a ému et intéressé entre toutes. Je n'en connais pas le signataire. Mais si les faits sont vrais (et le ton de sincérité de la lettre me porte à le croire), ils méritent attention. C'est un père qui supplie pour son fils; c'est un vieux professeur qui supplie pour ses livres. Je renvoie cette lettre à Votre Altesse Royale.

Qu'elle me pardonne cette liberté. Nous sommes dans un moment où chacun met au jour son ambition, j'y mets la mienne aussi. Elle se borne à tâcher de faire un peu de bien, chétivement et obscurément, et à aider ceux qui en font de leur côté avec puissance et éclat. Le bien plaît à votre noble cœur; il est toujours possible à votre haute fortune. Vous êtes de ceux qui le veulent et de ceux qui le peuvent. Il est tout simple qu'on s'adresse à vous[2].

À Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

J'ai rempli les intentions bienfaisantes de Votre Altesse Royale. Qu'elle me permette de déposer à ses pieds le reçu du pauvre vieillard qu'elle a daigné secourir. La reconnaissance qu'il me charge d'exprimer à Votre Altesse Royale est sans borne. La mienne n'est pas moins profonde. Le gracieux

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) Copie faite par Mme Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.* Lettres publiées par Gustave Simon. *Victor Hugo, le duc et la duchesse d'Orléans. Revue de Paris,* 15 novembre 1906.

empressement avec lequel Votre Altesse Royale a accueilli mon obscure recommandation m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. J'en garderai le souvenir.

Après avoir porté le bienfait au suppliant, je rapporte aujourd'hui la reconnaissance au bienfaiteur. Ce rôle est plein de douceur pour moi. Simple témoin dans cette affaire, j'ai pu voir avec quelle grâce Votre Altesse Royale pratique la plus humble comme la plus haute de toutes les vertus, la charité. Aujourd'hui, prince, Votre Altesse Royale recueille le fruit de sa bonne action, le dévouement d'un infortuné. Vous êtes heureux, il est reconnaissant. Et moi je participe à la fois des deux sentiments. Je ne suis pas moins heureux que vous, ni moins reconnaissant que lui [1].

1835.

À Lamartine [2].

Merci, mon illustre frère. Votre lettre m'est arrivée au moment où je lisais des vers divins qui sont de vous. J'étais avec le poëte au moment où l'ami est venu me serrer la main.

Vous avez raison pour le 4e acte [3]. Cela tient à ce que la pièce n'est pas jouée comme je l'ai écrite. Lisez-la. Vous serez content du 4e acte précisément par le point que vous désirez. Mais les stupides impatiences des gens qui veulent toujours qu'on se hâte au théâtre, nous obligent souvent à n'y montrer que des raccourcis, surtout dans les derniers actes.

Heureusement la pièce imprimée nous venge de la pièce représentée.

J'irai chercher votre 4e volume [4].

Mettez-moi aux pieds de votre femme. Je suis à elle du fond de l'âme et à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO [5].

1er mai [1835].

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce mardi matin, 22 mai 1835 [6].

Mademoiselle,

Quoique Poupée se soit chargée de vous donner des nouvelles de toute la maison, permettez-moi d'ajouter un mot à sa lettre. Ma femme se pro-

(1) Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) Inédite. — (3) Dans sa lettre du 29 avril, Lamartine écrivait à Victor Hugo : « L'idée du 4me, selon moi une des plus neuves au théâtre, n'est pas suffisamment exploitée. Revenez-y ». La fin de ce quatrième acte (*Angelo*, première partie, *troisième journée*) fut supprimée à la représentation et ne fut rétablie qu'à la reprise, au Théâtre Sarah Bernhardt, le 7 février 1905. — (4) *Souvenirs, impressions, pensées et paysages.* — (5) *Communiquée par Mlle Mariotte.*

(6) Il y a erreur de date ; le 22 mai tombait en 1835 un vendredi.

pose d'aller dîner avec vous aux Roches jeudi soir à six heures (demain[1]); je viendrai la prendre le lendemain (vendredi), et je la ramènerai le soir à Paris. Didine l'accompagnera, et je compte mener avec moi Boulanger, si votre excellent père veut toujours bien de lui et de moi. Je vous apporterai ce que vous m'avez demandé pour notre scène nocturne.

Nous nous promettons un bien grand plaisir de cette promenade aux Roches, de cette journée passée dans la bonne et hospitalière maison où nous avons passé tant d'heureuses semaines. J'espère que vous ne refuserez pas de nous chanter quelque chose de *Notre-Dame.* Moi surtout, dont toutes les journées s'envolent dans un travail sans relâche, j'aurai bien besoin, pour me reposer les yeux et l'esprit, d'un peu de votre verdure et de beaucoup de votre musique.

À propos de musique, Didine et Liszt me donnent des leçons de piano. Je commence à exécuter avec un seul doigt d'une manière satisfaisante *Jamais dans ces beaux lieux.* Je ne comprends pas comment Poupée ne vous raconte pas ce grand évènement dans sa lettre. Pardon, mademoiselle, de vous parler de ces enfantillages. Si je ne vous savais bien occupée et si je ne craignais que vous ne vous crussiez dans l'obligation de me répondre, je vous écrirais de temps en temps. Vous m'avez dit un jour que vous aimiez à recevoir des lettres *quelconques.* Je vous écrirais des lettres quelconques; celle-ci en est bien une.

Quand je veux me rappeler des journées douces et bien employées, parmi les plus douces et les mieux employées de ma vie, je vais méditer quelques instants dans mon salon, devant la petite voiture de cartes que nous avons faite à nous deux. C'est jusqu'à présent notre chef-d'œuvre, en attendant *Notre-Dame.*

Adieu, mademoiselle Louise; à vendredi. Dites bien à votre bon père que je suis à lui et à vous du fond du cœur, et veuillez recevoir avec votre bonté ordinaire l'hommage d'amitié respectueuse de votre *signor poeta.*

VICTOR H.

Mes respects, je vous prie, à madame Bertin et mes bonnes amitiés à Édouard.

À Léopoldine.

Je t'écris sur de bien vilain papier, ma Didine, mais je voudrais y mettre tant de jolies choses que ce vilain papier devînt charmant pour toi.

[1] Jeudi (demain) ne s'accorde pas avec la date de la lettre : mardi.

J'espère que tu as été bien sage, bien douce, bien tranquille, bien bonne avec ta mère qui est si bonne.

En attendant que je te revoie, il faut que tu me remplaces près d'elle, et que tu lui tiennes lieu aussi de tous les autres chers petits enfants qui sont tristes à Paris, pendant que tu es heureuse à Angers[1].

Quand tu les reverras, tu embrasseras pour moi Charlot sur ses deux bonnes joues, Toto sur le front et Dédé sur sa jolie petite bouche.

Je t'aime bien, ma Didine.

Ton petit papa,
V.[2]

Amiens, 3 août [1835].

À Léopoldine.

Du Tréport, 6 août 1835.

Merci de ta bonne petite lettre, ma Poupée; je serai bien heureux le jour où je t'en remercierai sur tes deux joues.

Je suis au bord de la mer, c'est bien beau; mais si tu étais dessus avec ta mère et les autres petits, cela me paraîtrait bien laid.

Je suis charmé de l'histoire des vaches qui ont donné à boire à ton grand-papa. Je te dirais bien de les embrasser de ma part, mais tu ne les as plus là sous la main.

Adieu, à bientôt, ma Didinette; écris-moi, et dis à ta maman qu'elle te donne un baiser et la somme de dix sous.

Ton petit papa,
V.[3]

À Monsieur Antoine de Latour,
précepteur de M. de Montpensier, aux Tuileries.

Aux Roches, 2 octobre [1835].

Merci de votre bonne lettre. Je n'ai fait que passer au Tréport, fort obscur et fort perdu dans le gros des passants. J'aurais eu grand plaisir à vous serrer la main, mais je vous aurais voulu seul, et il faut que mes amis me pardonnent un peu mes fantaisies d'homme rêveur et farouche.

Je m'étais enfui de Paris à l'approche de l'anniversaire de juillet. Je

(1) Mme Victor Hugo et Léopoldine étaient allées assister au mariage de Victor Pavie, à Angers. — (2) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(3) *Idem.*

n'aime pas le vacarme parisien ces jours-là. Et puis je croyais fuir une fête et il s'est trouvé que j'avais fui une catastrophe[1].

En somme, j'ai été charmé de ce petit voyage que j'ai fait. J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres, et je trouve la vague de l'océan plus belle que la vague des évènements. Me voici maintenant à Paris, ou tout près d'y être. Venez me voir quand vous aurez loisir. En attendant pensez à moi comme à un ami.

V.[2]

À Mademoiselle Louise Bertin.

Vous avez écrit à ma femme, mademoiselle, une bien charmante lettre et dont j'ai pris ma part. Vous êtes cent fois bonne d'avoir pris ces vers avec quelque plaisir. C'est tout ce que j'en voulais. Il y a en vous tant de vraie et de grande poésie que toute celle qui sort de nous doit toujours vous sembler peu de chose.

Me voici maintenant achevant ce volume[3] dont une partie aura poussé parmi les fleurs des Roches et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Soyez indulgente et bonne pour le tout.

Nous parlons bien souvent de vous ici, dans nos soirées déjà longues, de vous, d'Édouard, de vos excellents et vénérés parents. Et sitôt qu'on dit *Louise,* on est sûr de voir se tourner quatre petites têtes.

Ces chères petites têtes vous aiment bien, et si ce n'était pas une partie de leur bonheur, vraiment j'en serais jaloux, moi qui suis jaloux.

A bientôt, mademoiselle, parlez un peu de nous sous les dernières feuilles de vos beaux arbres. Nous avons pour vous une amitié qui ne s'effeuille pas.

J'y joins un dévouement sincère et profond.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

19 8bre. Paris.

(1) L'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe. — (2) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(3) *Les Chants du Crépuscule,* dont Victor Hugo avait envoyé un choix de pièces à M. Bertin pour l'insertion dans *le Journal des Débats.* Mlle Bertin avait écrit à ce propos à Mme Victor Hugo les incertitudes de sa famille, quant aux poésies à publier : « Papa a été si ébloui, si enchanté de tout ce qu'il a lu, qu'il ne savait à quoi se résoudre ». *Les Chants du Crépuscule* parurent le 27 octobre 1835.

1836.

À Madame Victor Hugo[1],
Fourqueux, près de Saint-Germain-en-Laye, Maison Marette.

Paris, au moment de partir [juin 1836].

Merci, merci cent fois de ta douce lettre, mon Adèle vraiment bien-aimée. Elle arrive bien. Elle arrive dans un moment où j'étais bien triste. Je pensais à ce qu'il y avait eu d'un peu froid pour moi dans ton adieu. Ta lettre répare tout.

Oh oui, garde-moi ton amour au fond de ton cœur. Je te jure que tu as raison. Je ne veux pas que tu sois jamais et en rien malheureuse. Je t'aime par toutes les racines qu'il y a dans mon cœur. Je t'aime par nos quatre enfants. Écoute bien ceci, c'est la vérité devant Dieu, mon Adèle. Tu as été la première et tu seras la dernière affection de ma vie.

Pense à moi comme je penserai à toi, avec douceur, avec charme, avec cette idée que nos plus fraîches années ont été étroitement mêlées et que nous serons toujours heureux en nous aimant.

Ne te prive de rien non plus, toi, et que ton économie n'aille jamais jusqu'à l'économie d'un plaisir. Tu sais bien que l'argent ne me coûte qu'un peu de travail, et que je travaillerai toujours bien pour vous tous. C'est mon devoir et c'est ma joie.

Je voudrais que cette lettre te donnât un peu du bonheur que m'a donné la tienne. Va, tout ce que je te dis ici sort bien profondément de mon cœur. Tu es ma femme bien-aimée, la mère de mes enfants bien-aimés.

Embrasse cette nuit ma Didine et ma Dédé pour moi comme je vais embrasser ton Charlot et ton Toto pour toi[2].

Ne sois pas triste et aime-moi.

Ton Victor.

Dis à ton bon père mille amitiés de moi. — Je vous reverrai tous avec bien de la joie. — Je t'écrirai de Chartres[3].

À Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Mont-Saint-Michel, 27 juin 1836.

Je vous écris, mademoiselle, du Mont-Saint-Michel qui est vraiment le plus beau lieu du monde, après Bièvre, bien entendu. Les Roches sont

(1) Inédite. — (2) Charles et François-Victor étaient internes à l'Institution Jauffret. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

belles et elles sont bonnes; immense avantage qu'elles ont sur ce sinistre amas de cachots, de tours et de rochers qu'on appelle le Mont-Saint-Michel. Il serait difficile d'écrire d'un lieu plus terrible à un lieu plus charmant que d'où je suis où vous êtes. En ce moment, je suis bloqué par la mer qui entoure le mont. En hiver, avec les ouragans, les tempêtes et les naufrages, ce doit être horrible. Du reste, c'est admirable.

Un lieu bien étrange que ce Mont-Saint-Michel! Autour de nous, partout à perte de vue, l'espace infini, l'horizon bleu de la mer, l'horizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, les vaisseaux à toutes voiles; et puis, tout à coup, là, dans une crête de vieux mur, au-dessus de nos têtes, à travers une fenêtre grillée, la pâle figure d'un prisonnier. Jamais je n'ai senti plus vivement qu'ici les cruelles antithèses que l'homme fait quelquefois avec la nature. Vous, mademoiselle, vous n'avez pas de ces tristes pensées. Vous êtes heureuse là-bas, heureuse avec votre excellent père, votre bonne famille, heureuse avec votre beau vallon à votre fenêtre, heureuse avec votre beau succès devant les yeux.

Je serai à Paris du 10 au 15 juillet et tout à vous, et tout à *Notre-Dame* dont je vois, de ma croisée d'auberge, une mauvaise statue de plâtre juchée dans une charmante niche à trèfles du quinzième siècle.

Excepté mon pauvre cher petit Toto, dont les oreilles m'inquiètent [1], j'ai quitté toute ma famille en bonne santé et en bonne joie à Fourqueux. Mes petits m'ont écrit qu'ils allaient vous écrire. Moi, je mets à vos pieds ma vive et respectueuse amitié.

VICTOR.

Dites à notre excellent Édouard que je lui serre la main *ex imo corde*. Tous mes souvenirs les plus affectueux à toute votre famille, je vous prie.

Pour ma Didine [2].

Barneville, 1er juillet [1836]. Vendredi.

Je t'écris, ma Didine, sur une bien vilaine table d'auberge et avec de bien vilain papier de garçon d'écurie, mais qu'importe, n'est-ce pas, pourvu que ce soit une bonne lettre qui t'aime bien et qui t'embrasse bien de ma part. J'ai fait aujourd'hui cinq lieues à pied, dans des routes de sable et de pierres, bordées çà et là par la mer, fort laides pour les pieds, fort belles pour les yeux. Je suis arrivé à neuf heures du soir à une bourgade presque

[1] François-Victor était souffrant et par moment atteint de surdité.
[2] Inédite.

sauvage où je n'ai trouvé qu'une tasse de lait et la mer, si je veux la boire. Je me dépêche de vous écrire à tous pour faire un bon dessert à mon mauvais souper.

A bientôt, ma Dinette. J'espère que ta mère et ton grand-père, si excellents tous deux, sont toujours contents de toi. J'ai annoncé à mademoiselle Louise que tu allais lui écrire ainsi que les autres petits. Ne l'oublie pas. Ne m'oublie pas non plus, moi le pauvre père absent. J'ai fait aujourd'hui l'aumône à une petite fille bien malheureuse en pensant à toi, ma Didine bien-aimée.

Ton papa,

V.

Maman, vous donnerez *vingt sous* à ma Poupée[1].

Monsieur Auguste Vacquerie[2],
Pension Favart,
212, rue Saint-Antoine.

Paris, 2 août [1836].

J'arrive, monsieur, et je trouve vos vers, vos charmants vers. Je vous l'ai déjà dit, il y a en vous un poëte, un poëte plein de fraîcheur, de jeunesse et de gravité. Vous êtes penseur et vous êtes écrivain. Marchez devant vous.

J'arrive de cette belle Normandie dont vous me parlez. Elle est assez belle pour que j'y retourne deux fois, et j'y retournerais trois fois pour la voir avec vous. Croyez, monsieur, que ce serait un vrai bonheur pour moi s'il m'était jamais loisible de me rendre à votre gracieuse invitation.

Toute ma famille est encore à la campagne, ce qui fait que je ne suis ici

(1) *Collection de M. le Baron de Villiers.*

(2) Inédite. Poète, auteur dramatique, critique, journaliste, Auguste Vacquerie fut, en 1843, apparenté à Victor Hugo par le mariage de son frère, Charles Vacquerie, avec Léopoldine. Auguste Vacquerie fut, en 1848, l'un des fondateurs de *l'Évènement.* Ce journal, poursuivi à maintes reprises, vit, en 1851, quatre de ses fondateurs (les deux fils de Victor Hugo, Paul Meurice et Vacquerie) successivement condamnés ; Vacquerie eut pour sa part six mois de prison. Quand il en sortit, il rejoignit Victor Hugo à Jersey, puis il le suivit à Guernesey et vécut là en famille jusqu'en 1869, ne faisant à Paris et à Villequier que de courts séjours. La première comédie d'Auguste Vacquerie, *Tragaldabas,* eut une chute retentissante en juillet 1848, ce qui n'empêcha pas l'auteur sifflé d'écrire plusieurs pièces dont deux sont restées au répertoire du Théâtre-Français : *Jean Baudry* et *Souvent Homme varie.* En 1856, il donna dans *Profils et grimaces* une critique variée, tant des drames et des auteurs de son époque que des écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles. En 1869, il reprit son rôle de polémiste en fondant, avec ses collaborateurs de 1848, *le Rappel* et continua la publication de ce journal après la mort de Victor Hugo et de ses fils. A. Vacquerie avait voué au Maître un culte que la mort même ne put diminuer.

qu'en passant. J'espère cependant vous voir prochainement. Si le hasard vous amène devant ma porte, montez, monsieur. Vous serez le bienvenu.

Je vous félicite pour votre talent et je vous aime pour vous.

VICTOR HUGO[1].

À Léopoldine.

Bonjour, ma Didine. Bonjour, ma Poupée. Je t'écris de Rennes. Il est cinq heures du matin. C'est jeudi, un jour de congé. Voilà deux nuits que je roule, secoué comme une bouteille qu'on rince. Aujourd'hui, je verrai la mer.

Je t'embrasse, et mes trois autres bons petits bijoux.

À bientôt.

Ton petit papa,

V.[2]

7 août [1836].

À Ulric Güttinguer.

Fourqueux, 15 août [1836].

Il ne faut pourtant pas que l'envie de vous aller voir m'empêche de vous répondre, mon cher et bon ami. J'irai vous chercher un de ces jours, mais en attendant je veux vous dire que votre lettre m'a fait grand plaisir et grand bien. C'est une si bonne chose, et si rare, qu'un ancien et constant ami. — Et quand cet ami est vous!

Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu, mais vous n'avez jamais été absent de nos causeries, de nos pensées, de nos affections. Aujourd'hui je vous retrouve dans votre gracieuse lettre tel que vous avez toujours été, tel que vous serez toujours, bon et charmant poëte.

J'ai su tous vos chagrins avec votre pauvre enfant malade. J'ai compris, je dirais presque j'ai senti tout ce que vous avez souffert.

J'irai vous voir. Je vous traînerai ici, où vous trouverez toute une famille, grandie par un bout et vieillie par l'autre, qui vous aime bien. Ma femme a grand désir de vous revoir et moi aussi[3].

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[3] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

1837.

À Monsieur A. Vacquerie[1],
Institution Favart, rue St-Antoine.

Je vous remercie, mon jeune et cher poëte. De beaux vers comme les vôtres sont en effet une douce consolation. Je suis triste et par moments accablé, j'ai perdu un frère qui avant sa maladie avait été le compagnon de mon enfance et de ma jeunesse[2]. Ainsi mon père, ma mère, un enfant, ce frère! je regarde avec douleur s'élargir cette solitude que la mort fait autour de moi. Envoyez-moi de beaux vers. Il y a dans votre noble et tendre poésie un charme qui me va au cœur. Je vous remercie encore et je vous serre la main.

Votre ami,

VICTOR H.[3]

7 mars [1837].

À Louis de Maynard, à la Martinique[4].

Du 21 mai 1837.

Nous vous attendons toujours. Votre lettre si bonne et si charmante promettait votre prochain retour, nous nous en sommes tous fait une fête, et vous ne venez pas! Nous aurions pourtant bien besoin de vous ici : nous aurions besoin de vous pour nous, parce que nous vous aimons et que, quant à moi, votre amitié généreuse et loyale était une des réelles joies de ma vie; nous aurions ensuite besoin de vous pour vous-même, parce qu'ici vous nous feriez, j'en suis sûr, un beau livre; parce qu'à une grande pensée comme la vôtre il faut un grand spectacle comme le nôtre, et que Paris est le tourbillon naturel des planètes de votre ordre. Nous aurions besoin de vous pour les idées que vous feriez avancer, pour le style que vous édifieriez, pour la critique que vous sauriez redresser, pour l'art qui a si peu d'hommes comme vous, pour tout; et puis je le redis encore, parce qu'une figure noble et sincère comme la vôtre, droite et debout au milieu de tant de regards inclinés et obliques, repose l'œil et console le cœur. Croyez que nous vous aimons véritablement ici.

Voyez-vous, la distance grandit les hommes tels que vous; on vous compare à ce qui est resté et ce n'est pas vous qui perdez à la comparaison.

Au moins, que faites-vous là-bas? Dédommagez-nous donc par quelque belle œuvre, votre fruit nécessaire. A défaut du grand spectacle des hom-

(1) Inédite. — (2) Eugène, mort le 5 mars 1837. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Louis de Maynard, écrivain distingué, critique d'art et critique littéraire, défendait en toute occasion la nouvelle école et admirait profondément Victor Hugo; il ne reçut pas la lettre qu'on va lire. Il mourut le 22 mai 1837, à la Martinique.

mes que vous aviez ici, vous avez le grand spectacle de la nature; à défaut de la lutte des idées, vous avez la calme harmonie des choses; si vous avez moins du siècle, vous avez plus du soleil. L'art doit vous ouvrir encore là-bas de belles perspectives. Venez donc à nous. Venez ou donnez-nous un livre de vous; il nous faut votre personne ou votre pensée. Moi, je continue ici mon œuvre, eau fort troublée, comme vous savez, par les pierres qu'on y jette; je travaille, j'étudie; j'ai trois pièces prêtes à être écrites; vous en verrez une quelqu'un de ces jours; et puis, çà et là, je fais des vers.

J'ai vu M. B. qui m'a paru homme distingué et qui d'ailleurs venant avec une lettre de vous, avait tout de suite la meilleure attitude à mes yeux.

Nos choses politiques sont toujours médiocres et basses, vous vous souvenez; cela n'est pas devenu plus grand depuis que vous nous avez quittés. De petits hommes travaillant autour d'une petite idée; peu de chose s'agitant autour de rien. Somme toute, il y a des heures où je vous envie, vous poëte exilé sous le soleil, exil qu'Ovide eût aimé, dans cette Martinique que vous avez si admirablement peinte.

M. Granier, qui est toujours notre excellent ami à tous deux, se charge de vous faire passer cette lettre, à laquelle je joins un exemplaire de *Notre-Dame de Paris* pour vous et un autre pour M. D... que vous seriez bien bon de lui transmettre avec tous mes remerciements pour le beau hamac qu'il a envoyé à ma femme. Je lui écrirai prochainement. En attendant, adressez-lui mille affectueux compliments ainsi qu'à monsieur Auguste, que nous aimons aussi beaucoup.

Je vous embrasse en frère.

VICTOR HUGO.

Ma femme vous dit mille bonnes et vraies amitiés[1].

À Léopoldine.

Valenciennes, 15 août 1837.

J'arrive dans cette ville au bruit des carillons. C'est la fête de la Vierge. Je te la dédie, mon enfant.

Je n'ai pas voulu, ma Didine bien-aimée, laisser passer ce jour sans t'écrire. Je ne passe pas de jours, je ne passe pas d'heures sans penser à toi. Ta mère, toi, tes frères, ta chère petite sœur, vous êtes toujours présents à ma pensée et mêlés à moi dans un même amour.

As-tu reçu mon petit griffonnage de l'autre fois? T'a-t-il fait plaisir, ma Didine? Garde-le pour l'amour de moi.

[1] Lettre collationnée sur une coupure de journal dont le titre a été coupé et qui nous semble, d'après les annonces au verso de l'article, avoir été publié aux Antilles. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Garde surtout la candeur et la bonté de l'âme, le respect de Dieu et de ta mère, la simplicité de l'esprit et le désir perpétuel de bien faire; c'est ainsi que tu pourras, comme ta mère, avoir un jour tout à la fois la vertu de la femme et l'innocence de l'enfant.

J'ai traversé pour venir jusqu'ici de bien beaux paysages verts et fleuris qui me parlaient de Dieu; moi je leur parlais de toi, je leur parlais de vous tous, mes bien-aimés qui êtes là-bas.

Embrasse pour moi tous ceux que j'aime autour de toi, en commençant par ta mère.

Ton petit père,

V.[1]

À Léopoldine.

Étaples, près Boulogne-sur-Mer,
3 septembre, 9 heures du soir [1837].

J'ai passé Dunkerque, j'ai passé Calais, j'ai passé Boulogne-sur-Mer, ma Didine bien-aimée, et j'ai déjà relu bien des fois tes deux gentilles petites lettres, ainsi que celles de tes frères et de ta bonne mère, si aimée et si digne de l'être. Ton grand-père aussi m'a écrit de bien charmantes lignes. Embrasse-le bien pour cela, et n'oublie pas ma Juju[2]. Je viens de me promener au bord de la mer en pensant à toi, mon pauvre petit ange. J'ai cueilli pour toi cette fleur dans la dune. C'est une pensée sauvage qu'a arrosée plus d'une fois l'écume de l'océan. Garde-la pour l'amour de ton petit père qui t'aime tant. J'ai déjà envoyé à ta mère une fleur des ruines, le coquelicot de Gand; voici maintenant une fleur de la mer. Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : DIDI. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi. J'ai bien des fois songé à toi, chère enfant. À chaque belle ville que je voyais, je t'aurais voulue là, et ta mère, et tes frères, et ton grand-père aussi, pour nous expliquer tout. Tout le jour je regardais les églises et les peintures, et puis, le soir, je regardais le ciel, et je songeais encore à toi, ma Didine, en voyant cette belle constellation, ce beau chariot de Dieu, que je t'ai appris à distinguer parmi les étoiles.

*
* *
* *
* *
*

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Julie Foucher, sœur de Mme Victor Hugo.

Vois, mon enfant, comme Dieu est grand, et comme nous sommes petits : où nous mettons des taches d'encre, il pose des soleils. C'est avec ces lettres-là qu'il écrit. Le ciel est son livre. Je bénirai Dieu si tu sais toujours y lire, ma Didine. Et je l'espère.

Quant aux belles villes que j'ai vues, je te les dirai. En attendant voici qui t'en donnera l'idée à peu près comme l'autre dessin donne l'idée de la Grande-Ourse. Suppose que mon dessin brille, et tu croiras voir ce que j'ai vu.

Dans quelques jours, mon enfant, du 10 au 15, je serai à Paris. Oh! ce sera une grande joie de t'embrasser et vous tous! En attendant, donne un baiser pour moi à Charlot, à Toto et à Dédé. Vous êtes tous mes bien-aimés. Je t'embrasse bien tendrement, et ta mère à qui j'écrirai demain.

Ton petit père[1].

À un ouvrier poëte.

Paris, 3 octobre 1837.

Soyez fier de votre titre d'ouvrier. Nous sommes tous des ouvriers, y compris Dieu, et chez vous la pensée travaille encore plus que la main.

La généreuse classe à laquelle vous appartenez a de grandes destinées, mais il faut qu'elle laisse mûrir le fruit, il faut qu'elle soit patiente et résignée, car la Providence ne donne pas à la fois tout à tous, et la Providence sait ce qu'elle fait. Que cette classe, si noble et si utile, évite ce qui abrutit et cherche ce qui agrandit; qu'elle cherche les motifs d'aimer plutôt que les prétextes de haïr; qu'elle apprenne à respecter la femme et l'enfant; qu'elle lise et qu'elle étudie aux heures de loisir; qu'elle développe son intelligence, elle amènera son avènement. Je l'ai dit quelque part, et c'est ma pensée : *Le jour où le peuple sera intelligent, alors seulement il sera souverain.* En d'autres termes, c'est la civilisation qui est le fait souverain. Tantôt elle règne par un seul, comme les papes ont régné; tantôt par plusieurs, comme les sénats ont régné; tantôt par tous, comme le peuple régnera. En attendant que la démocratie soit légitime, la monarchie l'est. C'est le même besoin de l'humanité, l'état de société, diversement organisé, et diversement satisfait. Patience donc. Aimons et comprenons ce qui est, pour être dignes d'*être* un jour à notre tour. Que le peuple travaille, nous travaillons tous. Qu'il nous aime, nous l'aimons. Qu'il ne secoue pas sans cesse la jeune plante à peine ensemencée, s'il veut avoir un jour de l'ombre et des fruits. D'un présent tourmenté et malade, l'avenir ne peut pas naître bon, beau et bien conformé.

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Je suis sûr, monsieur, que toutes ces idées sont les vôtres. Faites-les pénétrer dans le peuple dont vous êtes, par l'intelligence, un des chefs naturels. Au lieu de vous remercier simplement de vos excellents vers si flatteurs pour moi, je me suis laissé aller à cette causerie sérieuse. Vous la prendrez, je pense, comme je vous l'offre, pour une marque d'estime et de sympathie[1].

Monsieur A. Vacquerie[2],
à Villequier.

Me voici enfin tout à fait de retour à Paris, et ma première lettre est pour vous, mon jeune et cher poëte. J'ai voyagé, puis j'ai fait une petite villégiature à Auteuil, et maintenant *la ville me tient* comme on disait dans la belle langue d'Horace. Vous me faites lire des vers qui prouvent que la nôtre n'est pas moins belle. Vous pensez à moi dans l'inspiration, vous mettez mon nom à vos vers, vous laissez mon ombre se refléter quelquefois dans votre doux et charmant ruisseau de poésie. Merci. Je ne suis plus guère bon qu'à vous jeter quelques feuilles vertes ou non que votre eau emportera. Ce que rien ne pourra emporter, c'est la bonne et tendre affection que je vous ai vouée comme à un jeune frère. Continuez, vous aussi, mon poëte, de m'aimer, et d'aimer la nature et l'art. Aimer Dieu dans son œuvre, et puis s'aimer les uns les autres, voilà la vraie et bonne vie. Le regard affectueux des hommes pour les hommes est aussi doux que les rayons du ciel. Je vous serre la main.

VICTOR H.[3]

Paris, 3 octobre [1837].

À Monsieur de Custine[4].

12 octobre 1837.

J'ai fait cent courses, j'ai été en Flandre, j'ai vu Bruxelles et Anvers, les manufactures belges et les tableaux de Rubens, ce que l'industrie a de plus insipide et ce que l'art a de plus beau. Me voici enfin de retour à Paris où m'attendait votre bonne et cordiale lettre. Je voudrais pouvoir vous dire à quel point j'en ai été touché. Mais il y a des cas où ce qu'on voudrait exprimer est si au-dessus de ce qu'on sent qu'il vaut mieux se taire. N'est-ce pas que vous comprenez cela? Votre lettre m'a été au cœur.

(1) Copie de Mme Drouet. *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Inédite. — (3) *Bibliothèque Nationale.*
(4) Inédite. — Le marquis de Custine publia quelques romans, quelques drames, mais il est surtout connu par ses études sur les différents pays qu'il parcourut; son dernier ouvrage : *La Russie en 1839* eut un grand succès.

Vous êtes trop bon pour ces vers[1]. Ils n'ont d'autre mérite que de provoquer par moment les épanchements d'une âme comme la vôtre.

Vous avez raison, Olympio est un symbole, toute noble nature calomniée et méconnue peut trouver là quelque chose de sa figure, vous avez bien compris Olympio. Au reste, que ne comprenez-vous pas!

Je pense que cette lettre vous trouvera à Saint-Gratien. Voici l'automne et les grands souffles de l'hiver. Vous êtes sans doute de retour de vos eaux chaudes comme moi de mes eaux salées (car j'ai revu l'océan, cela va sans dire). Je voudrais que cette lettre vous saluât à votre arrivée ici comme la vôtre m'a accueilli à ma rentrée à Paris. Je serai heureux si vous avez en me lisant quelque ombre de la joie que j'ai eue à vous lire.

Je suis accablé d'affaires, de travaux, de théâtres, de libraires, d'ennuis que je tâcherai de rendre au public. Vous, je vous rendrai de l'amitié.

Ma femme va partir pour les Roches — quelques jours, une semaine tout au plus. — Je ne pourrai l'y suivre même pour si peu de temps. Je suis cloué ici par Védel[2], Harel et Renduel. Voilà trois *el* sur lesquelles un plus joyeux que moi ferait quelque bout rimé. Je n'ai même pas la ressource de cette vengeance.

A bientôt, n'est-ce pas? J'ai dîné aujourd'hui avec Boulanger. Nous avons bien parlé de vous. Nos quatre mains serrent les deux vôtres. — À vous *de toda alma.*

VICTOR HUGO[3].

À Victor Pavie.

28 novembre 1837.

Vous avez bien raison de penser toujours un peu à vos amis de la place Royale. Vous êtes aimé ici, *aimé,* entendez-vous, et du fond du cœur. Vous savez, mon cher Pavie, que les amitiés sont une religion pour moi.

Et puis, quel ami est meilleur que vous? Nous disons cela bien souvent, les soirs d'hiver, ma femme et moi, en songeant à tant de faux visages qui nous ont trahis. C'est une bonne et noble chose qu'un ami comme vous!

Je suis ici dans les ennuis, dans les procès, dans les avocats, dans les tracas de tout genre. Les journaux vous disent un peu tout cela. Ce qu'ils ne vous disent pas, c'est que ma pensée est bien souvent près de vous à travers tout ce tourbillon.

[1] *Les Voix Intérieures.* — [2] Védel, comme directeur du Théâtre-Français, était en procès avec Victor Hugo, au sujet de la reprise d'*Angelo* et d'*Hernani.* — [3] *Collection de M. Charles Pelliot.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

David vous a donné mon buste. J'en félicite mon buste : il va assister désormais à vos causeries d'intimité et de famille; je l'envie.

Au milieu de ce tumulte dont mes ennemis remplissent ma vie, je me suis muré un petit sanctuaire où je regarde sans cesse; c'est là que sont ma femme et mes enfants, le côté doux et heureux de ma destinée.

Venez donc nous voir cet hiver. Venez avec Théodore, venez avec votre excellent père. Je ne dis pas : venez avec votre femme, car il me semble que quand c'est à vous que je parle, *venez* dit tout.

1838.

À Monsieur Anténor Joly,
directeur du théâtre de la Renaissance[1].

19 janvier 1838.

J'ai vu hier soir Dumas, mon cher Anténor. Il était très *monté,* je vous expliquerai pourquoi et comment. Je l'ai rassuré pleinement, je lui ai dit ce que je vous ai dit tant de fois à vous-même : que nous serions à votre théâtre tous les deux sur le pied d'une entière égalité; que je supporterais fort bien des préférences pour lui, mais que je n'en voulais pas pour moi; enfin, que je le considérais, ce qui est vrai, comme indispensable au bon établissement de ce théâtre ouvert à tous et pour tous. Tout cela qui est, comme vous savez, ma vraie et loyale pensée, a dissipé le nuage qui était fort gros et fort noir dans son esprit. Voyez-le, il vous croit froid pour lui. Parlez-lui comme je l'ai fait. J'ai vu aussi Mlle Ida[2], qui avait également besoin d'être rassurée. Je lui ai dit que je ne doutais point de vos intentions à son égard. Je vous conterai la chose en détail, quand je vous verrai. Je crois avoir bien fait en tout, et que vous m'approuverez. Vous savez que je regarde le concours de Dumas comme absolument nécessaire, et une rupture était imminente. Je vous expliquerai tout la première fois. Il y a aussi bien des petites choses que je vous dirai, car vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres.

Je vous serre la main et suis tout vôtre du fond du cœur.

V. H.[3]

[1] Anténor Joly, directeur du journal *Le Vert-Vert,* obtint, par l'entremise de Victor Hugo, le privilège nécessaire à l'ouverture d'un théâtre; il acquit et fit transformer la salle Ventadour qui devint le théâtre de la Renaissance, inauguré le 8 novembre 1838, avec *Ruy Blas. L'Alchimiste,* d'Alexandre Dumas, suivit immédiatement. — [2] Mlle Ida, actrice, était la maîtresse d'Alexandre Dumas; elle avait, en 1833, joué le rôle de Jane dans *Marie Tudor.* — [3] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Auguste Vacquerie[1].

Au lieu d'une lettre vous en aurez deux. Ma femme vous écrit, et moi aussi. Comment voulez-vous qu'on vous oublie, mon poëte? Vers et prose, amitié et poésie, de vous tout est charmant. Je vous félicite d'être là-bas et je vous remercierai d'être ici. Vous êtes heureux d'ailleurs, si vilain que soit le printemps, car vous avez la mer qui est belle surtout quand la saison ne l'est pas. Quand le ciel est affreux, l'océan est magnifique. Promenez-vous donc sur la grève. Je vous souhaite une tempête. — Une tempête sans naufrage, bien entendu, car il ne faut pas indigner les philanthropes avec nos fantaisies d'artistes. — Mais revenez bien vite. — Venez pour être accueilli à bras ouverts par vos vieux amis de la place Royale.

Moi, je n'ai rien de beau à vous raconter. Paris est toujours Paris, c'est-à-dire quelque chose d'assez plat. Pour toute tempête et pour tout océan, j'ai la séance du comité historique d'où je vous écris. J'y fais un petit orage précisément en ce moment, j'y soulève à propos de la grille de la place Royale[2] toutes sortes de vagues irritées, et je tâche de faire chavirer le conseil municipal de la ville de Paris, représentée par un navire comme vous savez. Je souffle sur le préfet et je couvre d'écume les architectes. C'est fort amusant de faire ainsi l'Éole, mais j'aimerais encore mieux les envoyer au diable, et m'aller promener moi-même, — avec vous, mon poëte, et au bord de la mer. Je vous aime de tout mon cœur.

VICTOR H.[3]

Ce mercredi 18 avril [1838].

À Lamartine.

14 mai 1838.

Vous avez fait un grand poëme, mon ami. *La Chute d'un ange* est une de vos plus majestueuses créations[4]. Quel sera donc l'édifice si ce ne sont là que les bas-reliefs! Jamais le souffle de la nature n'a plus profondément pénétré et n'a plus largement remué, de la base à la cime et jusque dans les moindres rameaux, une œuvre d'art.

Je vous remercie des belles heures que je viens de passer tête-à-tête avec votre génie. Il me semble que j'ai une oreille faite pour votre voix. Aussi je ne vous admire pas seulement du fond de l'âme, mais du fond du cœur;

[1] Inédite. — [2] Victor Hugo, comme membre du Comité historique des Arts et Monuments, avait essayé d'empêcher la démolition de la grille Louis XIV qui entourait le jardin de la place Royale. Elle fut néanmoins démolie. — [3] *Bibliothèque Nationale.*

[4] Parue le 12 mai 1838.

car, lorsqu'on chante comme vous savez chanter, produire c'est charmer, et, lorsqu'on écoute comme je sais écouter, admirer c'est aimer.

À vous donc, *ex imo pectore!*

À Monsieur Védel, directeur de la Comédie-Française.

Montmirail, 20 août 1838.

Monsieur,

Aux termes du jugement intervenu entre la Comédie-Française et moi et confirmé par arrêt, la Comédie-Française devait représenter *Angelo* un nombre de fois déterminé, du 20 novembre 1837 au 20 avril 1838, à peine de cent cinquante francs de dommages-intérêts par jour de retard. Aujourd'hui 20 août, ce nombre de représentations n'a pas encore été complété, et il résulte de là que la Comédie-Française serait en ce moment ma débitrice de la somme de *dix-huit mille francs.* Mais, monsieur, je ne vois aucune raison pour rien changer aux déterminations qui m'ont déjà porté à remettre à la Comédie la somme de *deux mille quatre cents francs* qu'elle me devait pour retards à la représentation de *Marion de Lorme.* Je suis même enchanté d'avoir encore cette occasion de reconnaître personnellement la bonne grâce et le bon goût dont vous m'avez donné plus d'un témoignage dans mes récentes relations avec vous. J'ajoute que je suis heureux de pouvoir adresser aussi ce remerciement à ceux de messieurs les Comédiens-Français qui m'ont secondé avec tant de zèle et de talent. Veuillez donc, monsieur le directeur, annoncer à la Comédie que je lui fais remise pleine et entière de la somme de dix-huit mille francs qu'elle me devrait en ce moment.

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

VICTOR HUGO [1].

Pour ma Didine bien-aimée.

[1838.]

Merci de ta charmante petite lettre, ma Didine. Elle m'a été au fond du cœur. J'ai vu avec joie que tu aimes ton père comme il t'aime et que tu sens les belles choses comme lui. Tu as de mon sang dans les veines.

Écris-moi le plus que tu pourras, mon cher petit ange. J'aurai peut-être besoin plus d'une fois de ce rayon de soleil.

Tu as vu les bords de la Seine; moi je vais voir les bords du Rhin. C'est encore plus beau. Quelque jour, je t'y conduirai. Pense à moi, chère

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

enfant, et embrasse pour moi mon Charlot, mon Toto et ma Dédé. Vous êtes cinq là-bas qui remplissez mon cœur.

Ton petit père,

VICTOR H.

J'ai été un peu malade, mais je suis rétabli. Mes amitiés les plus tendres à M. Vacquerie[1].

À Léopoldine.

Je t'écris en hâte quelques mots, ma Didine, la poste va partir. Je serai demain soir 28 à Paris, à 8 heures, et je vous embrasserai tous, j'espère, après-demain. Recommande bien à ta bonne mère de faire tout ce que je lui ai écrit pour Joly et pour que je trouve une bonne à la maison.

J'ai vu Reims, et, au lieu d'une grande description, je t'en envoie un petit portrait. Je pense que tu aimeras autant cela. Dis à mon Charlot, à mon Toto et à ma Dédé que je leur ferai à chacun une image à Paris.

Je t'embrasse bien tendrement, ma Poupée, ainsi que ta mère bien-aimée et tous les sorciers. Embrasse pour moi ton grand-papa qui est aussi ton bon papa.

À bientôt. À après-demain.

Ton petit père.

V.[2]

Épernay, 27 août [1838] midi.

1839.

À Monsieur Etcheverry, au journal les Écoles.

27 février 1839.

Quels beaux vers, monsieur, et comment vous en remercier[3]! En vers? Je souffre trop en ce moment de mes yeux malades. En prose? j'en suis honteux. Vous m'écrivez dans la langue de Lamartine; il est dur de vous répondre dans la langue de M. Jourdain. Il le faut bien pourtant. Excusez-moi et plaignez-moi. Je ne demanderais pas mieux que de faire des vers comme vous.

Je lis avec un vif intérêt votre *Gazette des Ecoles*. Il y a dans ce journal, comme dans tout ce qui vient de la jeunesse, quelque chose de noble et d'honnête qui fait qu'on l'ouvre avec plaisir. Les articles littéraires ont beaucoup de poésie. Votre critique sait d'où elle vient et où elle va. Il y a dans tout l'ensemble du journal dignité, gravité et talent.

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) *Idem.*
(3) Vers insérés dans le 15e numéro des *Écoles*.

Courage, messieurs, courage! vous êtes de la génération qui a l'avenir. En philosophie, en littérature, en religion, vous ferez de grandes choses. En politique, vous achèverez les ébauches; en littérature, vous continuerez l'œuvre. Depuis longtemps, dans tout ce que j'écris, j'appelle à grands cris le jour où l'on substituera les questions sociales aux questions politiques, le jour où, entre le parti de la Restauration et le parti de la Révolution, le parti de la civilisation surgira. Ce jour-là, ce sera votre jour; ce parti-là, ce sera vous.

Quoi qu'on en dise, l'époque où nous vivons est une belle époque. L'art et la pensée n'ont en aucun temps monté plus haut. Il y a partout de grands commencements de tout. Félicitez-vous, car vous aurez plus d'une sainte tâche à remplir. Pour moi, je vois sans anxiété les innombrables questions qui s'agitent de toutes parts; car je pressens l'esprit des nouvelles générations, et je sais que vous arrivez les mains pleines de solutions.

Vous êtes penseur et vous êtes poëte, monsieur. Je me félicite d'avoir eu cette occasion de causer un moment avec vous.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO[1].

À Léopoldine.

Ce dimanche 12 [Mai 1839].

Envoie, je te prie, ma Didine chérie, à ton amie Clémentine le billet ci-inclus pour son frère qui m'a adressé de jolis vers et dont j'ignore l'adresse. Dis à ta bonne mère que j'ai vu ce matin Charles et Toto. M. Prieur les a réclamés pour la journée. Le thème de concours de Charles est très bien, mais il a malheureusement fait deux solécismes. Cependant rien n'est désespéré.

Dis aussi à ta mère que j'ai oublié sur ma cheminée la lettre pour l'épicier.

À bientôt, chère enfant. Je vous embrasse tous tendrement.

Ton petit père,

V.[2]

À Léopoldine.

Mardi, 25 juin, 8 h. du soir [1839].

Je te réponds tout de suite, chère enfant, afin que cette lettre t'arrive avant ton départ. Ton petit billet m'a fait bien plaisir. Tu t'amuses, tu es

[1] Coupure de journal. *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[2] *Idem.*

contente, cela suffit à tes parents, ma fille; nous te sentons heureuse, nous sommes heureux.

Il ne faut pas t'étonner si ta bonne mère ne t'a pas écrit. Elle est bien occupée, tu le sais. Elle a toute la maison à tenir, et elle passe tous les jours quatre heures à faire travailler ce pauvre ange de Dédé.

Remercie bien en notre nom l'excellente Mme Chaley et toute sa famille pour les bontés dont tu as été comblée. Moi je te remercie d'avoir copié ces vers. J'ai pris quelques heures aux promenades, aux jeux, aux causeries sous les arbres; mais puisque cela ne t'a pas ennuyée, je suis content. Cela t'a fait penser à ton père qui n'a besoin de rien pour penser à toi.

À jeudi, ma Didine bien-aimée. Tu vas nous revenir, et cette idée remplit la maison de joie. A jeudi, mon ange.

Ton bon père,

V.[1]

À Auguste Vacquerie.

23 juillet [1839].

Vous m'envoyez des vers charmants, et vos reproches sont des caresses. Je voudrais, moi, vous remercier en vers, et c'est tout au plus si je puis vous remercier en prose. Figurez-vous que je suis dans ces jours décisifs où l'on tourne autour d'une œuvre qu'on a dans l'esprit afin de trouver le meilleur côté pour l'entamer. Vous avez vu l'an dernier combien j'étais absorbé au moment de commencer *Ruy Blas*. Il y a une sorte de tristesse sombre et mêlée de crainte qui précède l'abordage d'une grande idée. Vous savez cela, n'est-ce pas? Je suis dans un de ces instants-là. Seulement, l'idée est-elle grande? Je le crois. Vous en jugerez un jour.

Ma famille sera bien heureuse en vacances, grâce à vous, mon cher poëte[2]. Je voudrais bien en être. Mais j'ai un tas de cathédrales à voir pour nos travaux du comité[3], et j'aurai à peine six semaines à moi. Vous me regretterez un peu, n'est-il pas vrai?

Adieu, je suis à vous de toute âme.

VICTOR H.

Remerciez bien pour moi et les miens votre aimable et excellente famille[4].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Mme Victor Hugo et ses enfants passèrent l'été de 1839 à Villequier chez la mère d'Auguste et Charles Vacquerie. — [3] Comité historique des Arts et Monuments. — [4] *Les Jumeaux.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

À Madame Victor Hugo,
à Villequier.

Paris, mardi 27 août 1839.

J'ai fini mon troisième acte[1], chère amie. Il est presque aussi long que le premier, ce qui fait que ma pièce a déjà la longueur d'une pièce ordinaire.

Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et, si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade. Quand je reviendrai je serai refait, et en huit jours j'aurai fini.

Ainsi, tout est pour le mieux.

J'espère que vous avez fait un bon et charmant voyage et je vous vois d'ici maintenant installés chez mon excellent ami Vacquerie.

Repose-toi bien, mon Adèle, amuse-toi, et dis à tous mes petits bien-aimés de bien s'amuser et d'être bien heureux. Je pense à vous tous constamment et je recommande votre joie au bon Dieu.

J'espère aussi que Charles et Toto travailleront bien en conscience, comme il convient à des têtes couronnées.

Embrasse ma Didine bien-aimée, ma bonne petite Dédé, mon cher petit Toto, mon cher gros Charlot, et embrasse-toi toi-même de ma part, bien tendrement. Je t'aime.

Ton Victor[2].

À Léopoldine.

Marseille, 3 octobre [1839].

J'ai lu tes deux bonnes lettres, ma Didine, et elles m'ont donné bien de la joie. Tout ce que je vois, le beau ciel, les belles montagnes, la belle mer, tout cela n'est rien, vois-tu. Ma cheminée, mon vieux canapé bleu et vous tous sur mes genoux, cela vaut mieux que les Alpes et la Méditerranée. Je

[1] Il s'agit du drame *Les Jumeaux*, qui ne fut jamais terminé. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

le sens bien profondément en ce moment où je suis seul lisant tes chères petites lettres avec les larmes aux yeux.

Dans une quinzaine de jours, du 15 au 20, je vous reverrai, je vous embrasserai, nous en aurons pour longtemps à être ensemble et je serai bien heureux.

Vois-tu, chère fille, on s'en va, parce qu'on a besoin de distraction, et l'on revient, parce qu'on a besoin de bonheur.

Continue d'être bonne et douce et de faire ma joie. Sois attentive et tendre avec ton excellente mère. Elle vous aime tant et elle est si digne d'être aimée.

Toutes les nuits je regarde les étoiles comme nous faisions le soir sur le balcon de la place Royale, et je pense à toi, ma Didine. Je vois avec plaisir que tu aimes et que tu comprends la nature. La nature, c'est le visage du bon Dieu. Il nous regarde par là, et c'est là que nous pouvons lire sa pensée.

Au moment où cette lettre te parviendra, vous serez sur le point de partir pour Paris. Peut-être même serez-vous déjà partis. Moi aussi, dans quelques jours, je vais commencer mon mouvement de retour. Je laisserai derrière moi le beau temps et le beau soleil, mais devant moi je t'aurai, ma Didine bien-aimée, je vous aurai tous. Toute ma vie est dans vous. Je t'embrasse, chère enfant.

Ton bon petit père,

V.

Écris-moi *tout de suite* à *Chalon-sur-Saône,* poste restante[1].

À Auguste Vacquerie[2].

Marseille, 3 octobre [1839].

Je ne lis qu'aujourd'hui, cher poëte, votre charmante et douce apostille à la lettre de mon Charlot. Votre message a voyagé à ma suite de Cologne à Marseille et ne fait que d'arriver. J'ai vu en effet de belles choses et dont vous auriez tiré une ravissante poésie. Moi, je n'ai fait que passer, pensant à ceux que j'aime.

Vous êtes parmi ceux-là au premier rang, vous le savez bien, n'est-ce pas? Vous avez eu pendant un grand mois autour de vous tout ce qui remplit mon cœur. Je vous enviais et je les enviais.

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Inédite.

J'avais commencé une longue lettre pour vous. Elle est là. Chaque jour le voyage m'emporte et m'empêche de la finir. — Cela vous montre du moins que je n'ai pas été un instant sans songer à la belle et douce maison de Villequier.

J'ai vu Arles, Avignon, Marseille, les gorges d'Ollioules, Toulon, le ciel de Provence et la Méditerranée. Je vois les plus beaux pays du monde et je vous aime.

Rendez-le moi.

Votre ami,

VICTOR H.

Je ne vous remercie pas de votre hospitalité si douce pour les miens. Où trouver des mots pour vous dire combien je suis touché?

J'espère que Madame Lefèvre[1] est tout à fait rétablie[2].

À Léopoldine.

Cannes, 8 octobre [1839].

Voici quatre dessins pour vous quatre, ma Didine. Je t'envoie à toi la cathédrale de Strasbourg pour faire pendant à celle de Reims; à mon Charlot, une vue d'une vieille tour magnifique qui est à deux lieues d'ici au milieu de la mer dans l'île Saint-Honorat (j'ai mis l'histoire de la tour à côté du dessin); à mon Toto une vue d'un faubourg de Bâle, prise de la place de la cathédrale, et à ma Dédé quelques jolies maisons de Baden avec la porte de la ville. J'espère que vous serez tous contents, et puis je ferai d'autres dessins en arrivant à ceux qui se trouveront les moins bien partagés. Le mieux partagé encore, c'est moi, puisque je sens plus que vous la joie que je vous donne.

Les montagnes qu'il y a derrière le clocher de Strasbourg, ce sont les montagnes de la Forêt-Noire.

Je suis ici dans un lieu admirable où j'étais venu voir la prison du *Masque de fer*. J'ai vu aussi le golfe Juan où Napoléon a débarqué en 1815. Après-demain je pars pour Paris. J'y serai le 18 ou le 19. Embrasse bien pour moi ta bonne mère bien-aimée. Dis-lui que je compte sur une lettre d'elle à

[1] Sœur d'Auguste Vacquerie. — [2] *Bibliothèque Nationale.*

Chalon-sur-Saône. J'ai là une grosse lettre commencée pour elle. Vos dessins m'ont empêché de la finir. Elle la recevra bientôt.

Mon Charlot, te voilà rentré en classe. Travaille bien, sois un bon élève comme tu es un bon garçon, et aime bien ton père qui pense toujours à toi. Je t'écrirai dans la prochaine lettre que j'écrirai à ta mère.

À bientôt mon Charlot chéri.

À bientôt mon Toto. Depuis treize jours je vis sur la mer. J'ai appris à gouverner une barque à voiles, à faire des nœuds droits, des nœuds de garcette, des nœuds d'hirondelle, etc. Je te montrerai tous mes talents à Paris. Te voilà au collège; travaille bien aussi toi, mon bijou.

Ma Dédé, je t'aime. Tu aimes bien aussi ton papa, n'est-ce pas? J'ai voulu ramasser ici des coquillages pour toi; mais je n'ai rien trouvé. Il n'y a que du sable. C'est absurde.

Je reviens à toi, ma Didine. Rends ta mère heureuse et aime-moi, mon ange.

À bientôt, maman; à bientôt, mon Adèle. Écrivez-moi une bonne lettre, une bien bonne lettre. Je vous aime et je vous aimerai plus encore si vous me faites lire de douces et tendres paroles dont j'ai besoin.

Pour le loyer, prévenez M. Bellanger que je le paierai à mon retour le 18 ou le 19.

Embrasse-moi, mon Adèle, et sois heureuse si tu m'aimes, car je suis à toi du fond du cœur.

Je vous embrasse tous, mes bien-aimés.

Votre père,

V.

Les dessins sont tous les uns dans les autres. Il faut les défaire avec précaution[1].

À Léopoldine.

Chalon-sur-Saône, 18 octobre [1839].

Du 23 au 25 je serai à Paris et je t'embrasserai, ma Didine bien-aimée, et je vous embrasserai tous. J'espère que je ne serai pas entravé par le défaut

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

de place dans les diligences. C'est ce qui m'empêche de t'écrire le jour précis; il m'est impossible de le savoir moi-même.

J'ai trouvé ici, mon pauvre ange, deux bonnes petites lettres de toi. Tout ce que tu me dis me va au cœur, mon enfant. Je vois que tu m'aimes, que vous m'aimez tous, et c'est la joie de ma vie.

Écris-moi encore une fois *à Fontainebleau, poste restante.* Dis à mon Charlot et à mon Toto que je les embrasse bien tendrement et qu'il faut qu'ils travaillent bien maintenant qu'ils se sont bien amusés. J'espère qu'ils ont été contents des petits dessins que je leur ai envoyés.

Toi, ma Didine, continue d'être bonne et douce, élève ton cœur et ton intelligence, aime Dieu dans ta mère, aime-moi aussi moi qui ne travaille que pour vous, et tout ce qui est dans le monde te bénira comme je te bénis.

A bientôt, chère fille.

Ton petit père,

V.

Aie soin qu'on me réserve les lettres et les journaux et que rien ne se perde[1].

À Adèle[2].

Chalon-sur-Saône, 18 octobre 1839.

Il faut que je te remercie aussi toi, ma Dédé, mon pauvre amour. Tu m'as écrit encore une charmante petite lettre que tu as datée, ce dont j'ai été très touché, car il n'y a que toi dans toute la famille qui songe à dater ses lettres. Te voilà donc de retour à Paris.

Chère enfant, tu as quitté avec courage tous les plaisirs de Villequier et tu t'es remise à travailler comme une bonne petite fille que tu es. Aussi ton petit papa t'aime. À bientôt, mon ange, embrasse pour moi ta mère comme tu l'as déjà fait, et Charlot aussi, et Toto aussi. Dans peu de jours je te rendrai tous les baisers que tu auras dépensés.

Ton petit papa,

V.[3]

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[2] Inédite. — [3] *Collection Louis Barthou.*

À l'acteur Provost[1].

2 novembre 1839.

Je ne sais, mon cher monsieur Provost, si c'est de ma faute, mais le public évidemment ne comprend pas que pour un bouffon la métaphore risquée est de droit et que le propre d'un fou de cour, c'est de dire çà et là des choses étranges et folles par l'expression, vraies et sages par la pensée. « Ce *caporal des rois* » choque ledit public, ce dont je me soucierais fort peu s'il n'en résultait pas du trouble dans un endroit sérieux et important[2]. Je crois donc utile d'y renoncer. On perdrait d'ailleurs peu de chose, je le pense, en passant de l'expression triviale et philosophique à l'expression poétique et figurée, et en disant, au lieu de « la Mort, ce caporal des rois », etc.,

Pâle centurion, la Mort met en leur lieu, etc.

Jugez-en vous-même. Faites d'ailleurs pour le mieux. Au bout du compte, cela m'est égal. Ce qui ne m'est pas indifférent, c'est le talent que vous déployez dans ce rôle, et je saisis avec plaisir cette occasion de vous en remercier et de vous en féliciter encore une fois.

Recevez, je vous prie, tous mes compliments.

VICTOR HUGO.

1840.

À l'Inconnu (*Eugène Pelletan*)[3].

6 juillet 1840.

Je sais bien qui vous êtes, monsieur, et je vais vous le dire : vous êtes un homme d'imagination, qui êtes un homme de bon sens; un homme d'esprit, qui êtes un homme de cœur; un homme de pensée, qui êtes un homme de style. Vous êtes un noble caractère et un beau talent. Comme tous les *réfléchisseurs* éminents, vous avez deux grands côtés : par un de ces

[1] Provost jouait le rôle de L'Angély dans une reprise de *Marion de Lorme* au Théâtre-Français. — [2] Acte IV, dernière scène.

[3] Eugène Pelletan avait publié, en signant « l'Inconnu », un article sur les *Rayons et les Ombres*, dans *la Presse* du 4 juillet 1840. Eugène Pelletan, venu à Paris pour y faire son droit, l'abandonna pour les lettres, l'histoire et la philosophie. Dès 1837 il publia des articles de critique dans *la Nouvelle Minerve*, puis entra à *la Presse* où, sous le pseudonyme de *l'Inconnu*, il fit paraître un feuilleton de critique sur les livres nouveaux. Ami de Lamartine, il acclama la république de 1848, mais combattit les écoles socialistes.

Sous l'empire il collabora au *XIXe Siècle*, il fut élu député de la Seine en 1863, dans les rangs de l'opposition démocratique. À la chute de l'empire, il devint membre du gouvernement de la Défense nationale, puis en février 1871 député des Bouches-du-Rhône. — Sénateur le 30 janvier 1876 et questeur en 1881. Il publia dix-sept volumes d'histoire et de politique.

côtés, vous êtes philosophe; par l'autre, vous êtes poëte. Vous voyez bien, monsieur, que je vous connais. Je ne sais pas votre nom, cela est vrai; mais je vois clair dans votre intelligence, et j'en suis heureux. Quant à votre nom, il est ou il sera célèbre. Lorsqu'une grande pensée se fait feuilleton et se promène dans la foule, on reconnaît bien vite la Vénus déguisée. *Vera incessu patuit Dea.* Tôt ou tard, monsieur, vous sortirez de ce nuage que vous faites si lumineux. J'en serai personnellement charmé. Au lieu de vous remercier par une froide lettre, je pourrai vous serrer la main, et l'on dit tant de choses dans un serrement de main.

Madame la V^tesse^ Victor Hugo,
à la Terrasse, commune de Saint-Prix, par Franconville. (*Seine-et-Oise.*)

31 juillet 1840.

Je t'envoie bien vite, chère amie, une bien bonne nouvelle. Charles a le premier prix de thème au concours général. Ce matin, M. Jauffret[1] est allé le lui annoncer en pleine classe au collège. Quand il a prononcé le nom de Charles, toute la classe a éclaté, il y a eu trois salves d'applaudissements. Le pauvre enfant est bien heureux. Je l'ai vu deux fois aujourd'hui, ainsi que M. Poirson[2], et M. Jauffret. Tu vas être bien heureuse aussi, n'est-ce pas? Embrasse pour moi nos chères petites filles. Je t'aime bien, mon Adèle.

V.

Serre pour moi la main de ton bon père. J'ai retourné toute l'armoire sans trouver ton chiffon bleu. À mercredi[3].

À Pradier[4].

Monsieur,

Madame Lanvin m'a fait hier la communication dont vous l'aviez chargée pour moi. Je m'empresse de vous dire que je répondrai cordialement à votre confiance. Vous avez eu raison de penser que, pendant l'instant

(1) Directeur de l'institution Jauffret où Charles et François-Victor étaient internes. — (2) Proviseur du collège Charlemagne. — (3) *Bibliothèque Nationale.* — Cette lettre est écrite sur la page restée libre de la lettre suivante :

Je veux vous serrer la main aujourd'hui, Monsieur, et me trouver un moment proche de ce cœur de père bondissant de joie et d'orgueil. Il y a dans votre vie bien des instants de plus de gloire, de plus d'enivrement : y en a-t-il eu un seul de plus de bonheur? A. POIRSON.

(4) Inédite. — James Pradier, grand prix de sculpture en 1813, fut célèbre dès son retour de Rome. Chaque exposition lui valut un nouveau succès; on a de lui à Versailles, aux Tuileries, aux Invalides (les Victoires au tombeau de Napoléon), place de la Concorde (Strasbourg et Lille), des statues que l'on admire encore. Victor Hugo prit souvent la défense de Pradier contre Thiers, notamment à propos du couronnement de l'Arc de l'Étoile (*Revue de Paris,*

d'embarras que vous éprouviez, votre Claire[1] pouvait compter sur moi.

Je sens pour vous, monsieur, vous le savez, une vive admiration que j'aurai, j'espère, occasion de vous prouver avec éclat. Et puis, Claire est vraiment une charmante enfant, pleine de qualités nobles et distinguées, que vous serez fier un jour d'avoir pour fille comme elle est glorieuse déjà de vous avoir pour père.

Je regrette profondément que l'exiguité de mes ressources ne me permette de vous offrir qu'une aide momentanée. Heureusement votre Claire a en vous le meilleur des appuis, l'appui naturel qui ne lui fera jamais défaut, dans la riche moisson de fortune et de gloire que votre beau talent a déjà commencé et continuera de recueillir longtemps encore. Elle ne réclame et n'attend qu'une modeste existence. Claire l'aura, n'est-ce pas, monsieur? Et si sa place est petite dans le monde, elle sera grande dans votre cœur.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

VICTOR HUGO[2].

22 août 1840.

À Monsieur Émile Deschanel[3], *élève à l'École Normale.*

Saint-Prix-la-Terrasse, 27 août 1840.

Je suis à la campagne, monsieur, dans les jeunes pousses, dans les jeunes plantes, dans les jeunes verdures; vous êtes au cloître, vous, dans les vieux livres, dans les vieux philosophes, dans les vieux penseurs; nous sommes dans la poésie tous les deux : moi, je lis Virgile à travers la nature; vous, vous rêvez la nature à travers Virgile. Ne nous plaignons pas, quand le ciel est bleu, et quand les livres sont ouverts.

juillet-août 1834) par deux articles non signés, mais identifiés par une lettre de Victor Hugo au secrétaire de la *Revue de Paris*.

(1) Claire était la fille de Pradier et de Juliette Drouet; le sculpteur avait fait demander à Victor Hugo de payer la pension de Claire. *Les Contemplations* contiennent plusieurs poésies sur Claire Pradier. — (2) Lettre inédite, communiquée par Mlle Hélène Holzmann, d'après une copie faite par Juliette Drouet.

(3) Émile Deschanel, après de brillantes études, fut professeur de rhétorique dans divers lycées; il devint, en 1845, maître de conférences à l'École Normale; mais en 1851, un écrit : *Catholicisme et socialisme*, provoqua sa destitution. Il combattit alors dans la presse républicaine militante et fut exilé en décembre 1851. Il vécut en Belgique du produit de conférences publiques qui obtinrent un grand succès. Après l'amnistie de 1859 il rentra en France et devint rédacteur au *Journal des Débats* et au *National*. Député en 1876 et sénateur en 1881. — Émile Deschanel, dès ses débuts, trouva chez Victor Hugo un appui dans sa carrière de professeur. C'est grâce à lui qu'il revint de Bourges à Paris et fut nommé au lycée Charlemagne. Leurs relations gagnèrent en cordialité pendant l'exil et leur correspondance, dont nous trouvons encore trace en 1869, témoigne d'une longue et inaltérable amitié.

Vos vers sont doux, graves et charmants. Ils viennent de votre âme et n'en sont que le rayonnement mystérieux. Un peu de lumière intérieure qui s'échappe au dehors par les fêlures du cœur, voilà en effet la poésie des vrais poëtes.

À Madame Victor Hugo, à Saint-Prix.

Paris, 29 août, midi.

Je vais partir dans un instant, chère amie, et je t'écris comme je te l'ai promis. Je suis triste. Je t'aime bien, crois-le, mon Adèle, et dans ce moment-ci je voudrais que tu pusses voir avec quelle tendresse je pense à ma bien-aimée colonie de St-Prix.

Je m'en vais par Soissons, comme l'an dernier. Je remarque qu'on trouve toujours plus facilement des places pour le Nord que pour le Midi.

Dis à mon Charles et à mon Toto que je serai bien content d'eux s'ils travaillent bien. J'ai vu hier M. Prieur qui ira prochainement vous voir tous. Attends-toi aussi à revoir d'un moment à l'autre Mme Ménessier[1] que j'ai vue et invitée de ta part. J'ai fait également visite à Mme de Girardin[2] et je l'ai priée de te faire envoyer *la Presse* à St-Prix. Voici une lettre de Louis[3].

Je t'écrirai de ma prochaine étape. Je vous embrasse tous bien tendrement, ma Didine, ma Dédé, mes chers petits lauréats, tous, et je serre la main de ton bon père.

Aime-moi, mon Adèle, et pense un peu à moi.

V.[4]

À Madame Victor Hugo.

Namur, 2 septembre 1840.

Chère amie, je suis à Namur et je t'envoie les premières pages du Journal de mon voyage. Je te l'enverrai désormais sous cette forme, car de cette façon je pourrai faire dans mes lettres la séparation que tu désires entre ce qui est le *voyage* et ce qui est *nous*. Ce sera donc un pur et simple Journal auquel je joindrai toujours une lettre pour toi. Je vais partir pour

[1] Mme Ménessier-Nodier, fille de Charles Nodier. — [2] Mme Émile de Girardin (Delphine Gay), débuta à dix-neuf ans en 1823 dans *la Muse Française* et publia de nombreuses poésies qui eurent un grand succès; en 1831 Delphine Gay épousa Émile de Girardin et fit paraître alors plusieurs nouvelles poésies élégiaques; à la fondation de *la Presse* en 1836, elle signa, du pseudonyme : Vicomte de Launay, des feuilletons hebdomadaires de critique vive et spirituelle. Elle publia aussi plusieurs romans et, à partir de 1839, des drames et des comédies, dont une : *La joie fait peur,* est restée au répertoire du Théâtre-Français. — Mme de Girardin fut pour Victor Hugo une amie dévouée; à partir de l'exil du poète, elle lui écrivit fréquemment et alla même le voir à Jersey. Quand elle mourut, en 1855, il lui consacra deux poésies, une qui parut dans *les Contemplations* et une autre qui fut insérée dans *Toute la Lyre* en 1893. — [3] Louis Boulanger. — [4] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Liége et de là pour Cologne. Écris-moi et dis à mes chers petits de m'écrire avec l'adresse mise ainsi : *M. le Vte Hugo, à Mayence, poste restante.* Surtout pas de prénom, je t'ai expliqué pourquoi.

Je songe à vous tous bien tendrement, à toi, mon Adèle. J'espère que vous allez tous bien à Saint-Prix et que ton bon père se trouve toujours à merveille de ce bon air et de cette belle campagne.

Je recommande à mes chers enfants ainsi qu'à toi de m'écrire de bien bonnes et bien longues lettres. J'en ai besoin plus que jamais en voyage. La nature est charmante, mais la famille l'est plus encore.

Ne laisse lire ces feuilles de mon Journal à personne qu'à la famille. Je serai charmé qu'elles t'amusent et t'intéressent un peu, ainsi que ton père. Si par hasard il y a quelqu'un d'étranger à Saint-Prix, même un ami intime, je te recommande bien de ne pas laisser lire ce Journal. Je t'en ai dit autrefois les inconvénients. Adieu, chère amie, je vous embrasse tous cent fois, mes bien-aimés, et je ne pense qu'à vous.

V.[1]

À Madame Victor Hugo.

Aix-la-Chapelle, 5 septembre 1840.

Je pense, chère amie, que tu as dû recevoir hier les douze premières pages de mon Journal. Je t'en envoie aujourd'hui la suite, en désirant beaucoup que cela vous intéresse tous un peu. Je suis à Aix-la-Chapelle et je pars demain pour Cologne. De là, je compte remonter le Rhin le plus haut possible. Dans deux ou trois jours, je t'enverrai mon trajet de Liége à Aix-la-Chapelle. Dis à ma Didine de me suivre sur la carte. J'espère que j'aurai de vos bonnes nouvelles à tous à Mayence. J'en ai déjà bien besoin. Il me semble qu'il y a un siècle que je vous ai quittés et je me rappelle avec un serrement de cœur la figure en larmes de mon pauvre Toto sur le seuil du père Bontemps. Travaillez bien, mes chers enfants. Mon Charlot, songe à ta présence *parmi les forts* en cinquième. Et toi aussi, mon Toto, tu vas débuter au collège; il faut le faire dignement. Jouez bien aussi. Ecrivez-moi tous de grandes lettres, vous entendez, mes bien-aimés, tous, y compris ma chère petite Dédé. J'espère que son poulet, son pigeon, son chevreau, son chat et son lapin ne l'empêcheront pas d'écrire à son papa. Je lui recommande aussi de bien travailler et d'obéir à sa sœur, qui est grande et sage. Ce qui ne veut pas dire pourtant que Dédé ne soit pas sage. Je compte que sa bonne chère maman est contente d'elle.

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Dis à ton père, mon Adèle, que je le regrette à chaque instant dans cette belle excursion où tout l'intéresserait, où je voyage sans livres avec mes seuls souvenirs et où tout ce qu'il a dans la tête aiderait si bien le peu qu'il y a dans la mienne. Et puis je vous regrette aussi tous, et je voudrais vous avoir là près de moi, chères têtes que j'embrasse et que j'aime.

V.

Toutes mes amitiés à Boulanger si tu le vois, à Robelin, à M. Prieur, à tous ceux de nos amis qui t'iront voir[1].

À Madame Victor Hugo.

Saint-Goar, 15 septembre 1840.

Je continue lentement comme tu vois, chère amie, mon voyage du Rhin pris à rebours. Voici la suite de mon Journal. Je tâche de tout voir afin d'avoir une idée complète et définitive de cet admirable pays.

Je n'ai pu me rappeler la date de la mort de Marie de Médicis et de la naissance de Rubens. Ton père doit les savoir. Je le prie de remplir les blancs que j'ai laissés. Si je l'avais avec moi, ce qui me ravirait, je ne laisserais pas de blancs.

J'ai fait pour ma Didinette un dessin d'Andernach, mais il est trop grand pour tenir dans une lettre. Il faudrait le plier. Je le garde dans mon album pour te le donner à Paris, ma Didine chérie. J'ai quitté Andernach et je suis à Saint-Goar, merveilleux endroit dont je t'enverrai un portrait tel quel.

Je voyage lentement parce qu'il le faut, et cependant à regret, car il me tarde d'être à Mayence où tes lettres m'attendent, où toutes vos lettres m'attendent, mon Adèle toujours aimée, mes enfants toujours désirés; j'espère qu'elles ne m'apporteront rien que de doux et de bon. Je songe sans cesse à vous tous avec attendrissement. Vous me suivez partout, au milieu de mes courses, au milieu de mon travail.

Si tu vois Louis, dis-lui que je lui écrirai un de ces jours. Toi, chère amie, aie soin qu'aucun *étranger* ne voie ce que je t'envoie.

Adieu, chère amie, adieu, mon Adèle. Pense à moi et aime-moi. À bientôt une autre lettre. Écrivez-moi toujours à Mayence. De Mayence j'écrirai à tous, car j'espère que tous m'auront écrit. Je vous embrasse bien tendrement, ainsi que ton bon père. Un baiser à vous tous, à toi, chère amie, à toi, ma Didine, à toi, mon Charles, à vous, mon Toto et ma Dédé. Pensez tous à votre père qui vous aime tant[2].

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) *Idem.*

À Madame Victor Hugo.

Bingen, 28 septembre 1840.

Bonjour, mon Adèle chérie, je t'embrasse de toute mon âme. Je suis à Bingen. Après-demain, je serai à Mayence et j'aurai tes lettres, j'aurai toutes vos lettres, mes bien-aimés. Il me semble que je vais vous revoir tous. Je suis joyeux. Écris-moi, écrivez-moi tous désormais *à Trèves* (TOUJOURS SANS PRÉNOM). Si le temps me le permet, je compte faire sur la Moselle, rivière admirable et inconnue, le travail que j'achève en ce moment sur le Rhin. — Ainsi *à Trèves.*

« Le 14 septembre ont passé ici, à Bingen, *M. Jules Janin, littérateur, et M. Victor Hugo, id.* », ainsi inscrits sur le registre de l'hôtel Victoria, de la main même de M. J. Janin, dont je crois bien avoir reconnu l'écriture. M. Victor Hugo, à ce que m'a dit l'hôte, ne ressemblait pas beaucoup à ses portraits et avait des moustaches. Ces deux messieurs étaient d'humeur joyeuse et accompagnés de trois dames charmantes. Ils ont visité tous les environs. Leur arrivée a mis toute la ville en rumeur. Ils étaient d'ailleurs fort bons princes. L'hôte m'a demandé si je les connaissais. J'ai dit que oui, un peu, mais de nom seulement. Maintenant on montre aux étrangers leurs noms inscrits sur le livre de l'auberge. C'est tout un fracas dans la petite ville romaine de Bingen, qui a pourtant vu Charlemagne. Quant à moi, je voyage profondément inaperçu et inconnu, et je m'en félicite.

Je compte trouver à Mayence de bonnes lettres de tout le monde, et que vous vous portez tous bien, et que les vacances, qui, hélas! tirent à leur fin, ont été bien employées pour beaucoup de joie et pour un peu de travail. Je recommande à toi, chère amie, et à tous, de bien numéroter et dater vos lettres. Autrement je m'y perds.

Je te prie aussi de faire en sorte qu'on me garde soigneusement, pour que je les retrouve à mon arrivée, toutes mes lettres de Paris et tous les journaux. Je te préviens que j'ai laissé 10 fr. à la portière en avance sur les ports de lettres que j'ai tous acquittés jusqu'au 26 août inclusivement. Tu dois depuis mon départ recevoir *la Presse* à St-Prix. Conserve-la moi bien, je te prie. Voilà trois semaines que je n'ai vu un journal.

Si tu vois Gué et Brunefer, fais-leur bien toutes mes amitiés et dis-leur qu'avant peu je les reverrai, ainsi que vous tous, car je suis à peu près à la moitié de mon voyage.

Ma Dédé chérie, j'entends en ce moment jaboter dans la chambre voisine de la mienne une petite fille de ton âge qui me fait songer à toi, chère enfant. Sois bien bonne pour ta mère et ta sœur et ton frère et tu seras

bien aimée de ton petit père. Ma Didine, mon Charles, mon Toto, je vous écrirai de Mayence, où je trouverai toutes vos lettres. Je vous embrasse tous mille et mille fois, ainsi que votre bonne mère, mes enfants, ma joie, ma vie. Pensez à moi et priez pour moi soir et matin. Je songe à vous sans cesse de mon côté.

Je serre la main de ton excellent père. Je désire que tous mes griffonnages l'intéressent et l'amusent, et je compte qu'il me rectifiera au besoin.

Encore un bon baiser pour toi, chère amie. Tu vois bien que j'en ai la place[1].

À Madame Victor Hugo.

Mayence, 1er octobre 1840.

Je devrais te gronder, chère amie, de ne m'avoir écrit que si peu de lignes; mais, comme ces lignes étaient douces et tendres, je te pardonne pour cette fois, à condition que tu ne recommenceras plus et que tu m'écriras, *à Trèves,* au moins une bonne et longue lettre. Tu dois comprendre qu'après une absence qui me semble déjà bien longue, j'ai besoin de savoir un peu ce qui se passe à Paris ou du moins à St-Prix. Ainsi écris-moi sur toutes les choses que tu sais pouvoir m'intéresser, tous les détails que tu auras. Je pense que quelques-uns de nos amis viennent te voir à St-Prix. Redis-moi ce qu'ils te disent. Voici des lettres pour tous les enfants, pour Julie et pour ton bon père. J'ai appris avec bien de la joie que Julie allait tout à fait bien. As-tu reçu Mme Ménessier? Lui as-tu écrit au moins? L'as-tu invitée? N'oublie pas, chère amie, de faire quelque chose d'amical de ce côté-là; ce sont des amis de dix-sept ans! Je vais voir Manheim, Heidelberg et Francfort; puis, si le temps se soutient, je redescendrai le Rhin et je suivrai le cours de la Moselle, comme je te l'ai déjà écrit. Ma prochaine lettre te portera la suite de mon Journal.

Remercie bien ton père pour moi, dis-lui que je compte sur une lettre de lui à Trèves. Sa lettre à Mayence m'a fait un vif plaisir.

Voici des tas de dessins pour les enfants. J'ai tâché de faire à tous part égale. Ils ont tous part égale dans mon cœur.

J'ai visité Bingen, Rudesheim, la fameuse *Tour des Rats;* j'explore en ce moment Mayence qui est du plus haut intérêt. Ce voyage aura été de la plus grande utilité pour moi — et, j'espère, pour vous tous. En terminant, chère amie, je te rappelle encore combien je désire avoir *à Trèves* un bon et long message de toi (au moins un). Dis-moi si ce Journal t'intéresse. Tu sais que, toi et nos enfants bien-aimés, voilà l'objet exclusif de mes travaux dans ce monde. Un jour, je vous laisserai à tous l'édifice quelconque

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

que j'aurai bâti. J'espère que mon nom sera un toit pour mes enfants.

Écris-moi donc, mon Adèle chérie, et bientôt et beaucoup. Je t'aimerai bien.

Ton bon vieux mari.

VICTOR.

Cette lettre-ci ne compte pas dans la série du *Journal*[1].

Pour mon Charlot.

Mayence, 1er octobre [1840].

Il faut, mon bon gros Charlot bien-aimé, que tu m'écrives une grande, grande lettre (à Trèves), que tu commenceras de bonne heure et que tu finiras tard. Tu sais combien je t'aime, cher enfant. Il me faut une grande lettre de toi. Tu me feras aussi ton petit journal, tu me diras comment tu as passé ton temps à Saint-Prix pendant les vacances et si, comme je l'espère, tu t'es préparé à la lutte de l'année prochaine au milieu des jeux et des journées de loisir. Je veux, mon Charlot chéri, que tu restes un bon garçon laborieux et un vaillant écolier. À propos, je vous avais donné une version à faire dans une de mes lettres. Ni toi, ni Toto, ne me l'avez envoyée. Maintenant voici les vacances presque finies; vous n'avez plus que quelques jours de jeu, je vous fais grâce de ma version.

Si tu as lu mes lettres, mon Charlot, tu sais ce que c'est que *le Chat* et *la Souris*. Je donne le Chat à Toto, je t'envoie la Souris. Ici, c'est tout le contraire de la nature, la souris est beaucoup plus grosse et beaucoup plus terrible que le chat. Le jour où je l'ai dessinée, le ciel où elle se perdait avait quelque chose de violent et de tumultueux. Tu remarqueras au bas de la montagne voisine le masque du géant avec sa bouche ouverte. Je l'ai dessiné très exactement. Tu as ton géant fort ressemblant. Je fais tout cela avec bonheur, chers enfants, en pensant à vous, afin de vous amuser et de vous rendre heureux. Mes plaisirs d'un instant, comme mes travaux de toute la vie, c'est pour vous. Je ne sais pas trop dans quel état arriveront tous les dessins que je vous envoie. Les encres d'auberge changent de couleur du jour au lendemain avec une fâcheuse facilité.

J'ai beaucoup travaillé pendant ces vacances, mon Charlot; j'espère que tu en as fait un peu autant de ton côté. J'ai sans cesse pensé à toi, mon gros bien-aimé; j'espère que de ton côté tu as songé à ton petit papa qui t'aime du fond du cœur comme sa vie et plus que sa vie et qui t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

V.[2]

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*
[2] *Bibliothèque Nationale.*

À Toto.

Mayence, 1er octobre 1840.

Voici, mon cher petit Toto, un dessin que j'ai fait pour toi. Je te l'envoie bien vite après avoir lu ta bonne petite lettre si gentille et si douce. Dans un mois, mon ange chéri, tu reverras ton père, et ce sera un aussi beau jour pour lui que pour toi. Quand cette lettre t'arrivera, les vacances seront près de finir. Vous rentrerez en classe, mon Charlot et toi, et ce sera, j'espère, avec un nouveau courage et de nouvelles forces. Toutes mes espérances et tout mon bonheur reposent sur vous, mes bien-aimés. Votre bonne mère m'écrit qu'elle est contente de vous tous. Rendez-la heureuse comme elle le mérite, elle qui vous aime tant, et qui, comme moi, n'a que vous et votre bonheur pour préoccupation dans ce monde.

L'homme vaut ce que l'enfant a valu; n'oublie jamais cela, mon petit Toto; sois un laborieux écolier, je te réponds que tu seras un jour ce qu'on appelle un homme, *vir.* Tous les détails que tu me donnes sur vos jeux et vos études m'ont infiniment intéressé. Écris-moi à Trèves quelques lignes après avoir reçu cette lettre, et donne-moi encore beaucoup de détails sur toi, sur tes frère et sœurs, sur toute la maison. Cela me fait assister à vos plaisirs, à vos amusements, à votre vie, et je me figure que je suis au milieu de vous, mes enfants chéris.

Je suis charmé que tous les bestiaux de ma petite bergère Dédé se portent bien et que vous ayez terminé votre logis de feuilles et de branches. Dis à Dédé qu'elle m'en écrive un peu plus long que la première fois.

Moi, mon Toto, tu vois, si tu lis mes lettres à ta mère, que je travaille et que, *même dans mes vacances,* je tâche de ne pas perdre mon temps. Je vois de bien beaux pays, j'étudie des choses bien nouvelles et bien curieuses; mais tout cela ne vaut pas vos caresses et vos embrassements et deux heures passées au milieu de vous à Saint-Prix.

Ainsi, mon Toto bien-aimé, rentre en classe avec courage, travaille bien, écris-moi, satisfais ta mère et tes maîtres et pense que je suis à peine un instant sans songer à toi. Rien de ce que je vois ne me distrait de vous, mes enfants. Tout ce que je fais et tout ce que je suis dans ce monde, je le fais et je le suis pour vous.

Je t'aime, je t'aime profondément, mon petit Toto[1].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

À Béranger.

Mayence, 4 octobre 1840.

Je suis à Mayence, dans un pays qui a été français, qui le redeviendra un jour, et qui l'est de cœur et d'âme en attendant qu'il le soit sur la carte par la ligne bleue ou rouge des frontières. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, sur le Rhin, j'écoutais vaguement le bruit des moulins à eau amarrés aux vieilles piles disparues du pont de Charlemagne, et je rêvais aux grandes choses que Napoléon a faites ici, lorsque d'une croisée voisine, une voix de femme, une voix charmante, m'a apporté par lambeaux des vers charmants :

J'aime qu'un russe soit russe
Et qu'un anglais soit anglais ;
Si l'on est prussien en Prusse,
En France, soyons français.
. . . . . .
Mes amis ! mes amis !
Soyons de notre pays !
. . . . . .
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur !
. . . . . .
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.

Ces vers de vous, ces nobles vers, entendus de cette façon et dans ce lieu, m'ont remué profondément. Je vous les envoie mutilés comme le vent me les a apportés. Ils m'ont fait venir les larmes aux yeux, et j'ai senti un besoin irrésistible de vous écrire. J'avais le cœur serré dans ce pays où un français ne devrait pas être un étranger, où un soldat blanc et un soldat bleu, c'est-à-dire l'Autriche et la Prusse, montent la garde devant la citadelle défendue en 94 par nos mayençais et agrandie en 1807 par Napoléon. Vos vers m'ont dilaté l'âme. Ce chant d'une femme, c'est la protestation de tout un peuple. J'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que les échos du Rhin sont pleins de votre voix et que la ville de Frauenlob chante les chansons de Béranger.

Quant à moi, je ne fais que passer à Mayence, mais j'en emporte une émotion profonde. Je vous la dois et je vous en remercie. Cher grand poëte, je suis à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO[1].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Madame Victor Hugo.

Heidelberg, 9 octobre 1840.

Voici encore, chère amie, un gros morceau de mon Journal. J'ai peur d'être forcé de l'interrompre; voyageant le jour, ou visitant les édifices, ou étudiant dans les bibliothèques, je ne puis écrire que la nuit, j'y passe quelquefois des nuits entières et mes yeux en souffrent. Cependant, comme il me semble que ce journal intéresse ton père et vous amuse tous un peu, je ferai tous mes efforts pour le continuer. C'est d'ailleurs un travail utile, en ce sens qu'une foule de choses locales sont consignées là pour la première fois qui menacent de se perdre et de s'effacer bientôt. Enfin, je tâcherai de faire encore obéir mes yeux, mais pourtant je n'ose pas trop en répondre. Ton bon père trouvera dans cette lettre des détails inédits sur le couronnement des empereurs à Francfort qui lui paraîtront, je crois, curieux.

J'ai calculé que vous aviez dû recevoir mes dernières lettres dimanche dernier. Ce jour-là j'ai bien songé à vous tous, chers bien-aimés. Ceux d'entre vous auxquels leur image n'aura pas plu n'auront qu'à me le dire, je leur en ferai une autre à Paris.

J'espère, chère amie, que tout va toujours bien. Les rumeurs de guerre qui viennent jusqu'ici ne vont pas, je pense, jusqu'à St-Prix.

Tu auras perdu en ce moment mon Charlot et mon Toto. Ces pauvres enfants sont sans doute rentrés chez M. Jauffret. Il faut bien leur dire de ma part, entends-tu, chère amie, que je compte sur leur persistance à bien travailler. Je me mettrai, aussi moi, à travailler à mon retour. Il importe que mon hiver soit productif et fructueux, et j'espère que nous y parviendrons tous les deux, toi par l'économie, moi par le travail.

Dans une vingtaine de jours je vous reverrai tous. Ce sera un beau jour pour moi et pour toi aussi, n'est-ce pas, mon Adèle?

Si tu as été à Paris à l'occasion du retour des enfants, je compte, chère amie, que tu auras eu bien soin des lettres et des journaux. Si tu as ouvert les lettres et que tu en aies trouvé dans le nombre qui exigeassent une réponse pressée, je te prie d'écrire aux divers signataires que je suis absent en ce moment.

Mon Adèle chérie, ma Didine bien-aimée, songez que je compte trouver plusieurs lettres de vous à Trèves et qu'il me les faut. Et toi aussi, ma chère petite Dédé. Si mon Charlot et mon Toto peuvent m'écrire, nonobstant les classes, ils feront bien plaisir à leur papa. J'espère aussi une lettre de ton bon père dont je serre les deux mains. À bientôt, mes anges. Je vous embrasse tous mille fois[1].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Madame Victor Hugo.

Stockach, 19 octobre [1840].

Je t'écris, chère amie, au milieu de la plus magnifique tempête du monde. Je suis dans la Forêt-Noire et je vais voir Schaffhouse pour compléter le Rhin. Je t'envoie ci-inclus le commencement d'une lettre pour Boulanger, dont j'ai oublié l'adresse actuelle. Vous pouvez tous la lire à St-Prix, si bon vous semble; après quoi, tu mettras ces quelques feuillets sous enveloppe et tu les enverras à Louis.

Il pleut sur la Moselle, ce qui m'a fait y renoncer. Je reviendrai à Heidelberg pour voir l'intérieur de la Forêt-Noire et de là je rentrerai directement en France par Forbach. Écris-moi maintenant (et aussitôt cette lettre reçue, je t'en prie, chère amie) quelques bonnes petites pages à *Forbach, poste restante* (France). J'ai écrit au bureau de poste de Trèves pour qu'on fît revenir là toutes tes lettres. Je les y trouverai en passant.

Dans très peu de jours tu recevras la fin de la lettre à Boulanger. Cela vous fera une espèce de continuation du Journal pour Heidelberg qui est un admirable lieu.

Je vis dans votre pensée à tous et dans l'espérance que tout va bien à St-Prix. Je compte que tu te portes bien et que nos enfants bien-aimés ne te donnent que de la joie.

Je parcours en ce moment les plus beaux pays du monde. Avant peu, peut-être, la guerre dévastera tout cela. Quand je vois une ruine, je la regarde bien. On en fera peut-être une position militaire et dans un an je ne la retrouverais plus. Mes yeux vont toujours un peu. Cependant je les ménage. Il le faut bien, car ils auront à travailler cet hiver.

J'espère que ton bon père est bien portant. Il trouvera dans ma lettre à Boulanger quelques détails curieux sur Heidelberg.

Encore quelques jours, mon Adèle, et je t'embrasserai. Le premier novembre ne se passera pas, j'espère, sans que j'aie ce bonheur. Écris-moi, je t'en prie, *une bonne lettre* à Forbach; et donne-moi des nouvelles fraîches de vous tous. Si tu savais comme j'en ai besoin. Adieu, ma bien-aimée. C'est-à-dire, pas adieu, à bientôt. À bientôt.

V.

Embrasse pour moi, quand tu les verras, mon Charlot et mon Toto, mes deux petits écoliers chéris[1].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Pour ma Didine.

Stockach, 19 octobre.

Je t'écris quelques mots en même temps qu'à ta mère, ma Didine bien-aimée, et je te prie de m'écrire comme elle une bonne petite lettre à *Forbach,* poste restante. Écris-moi sitôt ce billet reçu.

As-tu lu ce que j'ai écrit sur la cathédrale de Mayence? Je songeais à toi, mon ange, en visitant cette belle église, et aux récits que je t'en ferais le soir à notre coin du feu de la place Royale. Je t'envoie sous ce pli le papier sur lequel je prenais des notes pendant cette visite. Ce n'est qu'un gribouillis illisible. Mais garde-le toute ta vie pour l'amour de moi. C'est un souvenir que je te donne. La poste va partir, et j'ai à peine le temps de finir cette page. À bientôt, ma Didine bien-aimée. Embrasse ma Dédé pour moi. Dans une douzaine de jours je vous reverrai tous et je vous embrasserai. Quelle joie, cher ange! Il me semble que je ne vous ai pas vus depuis un an. A bientôt. Pense à ton petit père, ma bien-aimée petite fille, et écris-moi [1].

À Thiers [2].

14 décembre 1840.

Le vrai poëme, c'est celui que vous avez fait, c'est ce magnifique poëme en action qui à cette heure passionne tout Paris et qui demain vivra et marchera, aux yeux de tout un peuple, de l'Arc de l'Étoile aux Invalides [3]. Le mien [4] n'est qu'un des mille détails du vôtre, un complément peut-être inutile, un chant imperceptible dans un coin voilé, un accompagnement obscur de cet ensemble éblouissant. Permettez-moi cependant de vous l'offrir comme à un homme que j'honore et que j'aime. Votre esprit est un de ceux qui séduisent le mien. On sent qu'avant de traverser les grandes affaires vous avez traversé les grandes idées.

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Inédite. — [3] Le 15 décembre 1840, les restes de Napoléon, ramenés de Sainte-Hélène, étaient transportés aux Invalides; Paris avait été décoré d'emblèmes et de drapeaux sur tout le trajet que devait parcourir le char funéraire. — [4] *Le Retour de l'Empereur,* publié en décembre 1840 et inséré en 1883 dans la dernière série de *La Légende des Siècles.*

Je n'ai pas besoin de vous redire, n'est-ce pas, tout ce qu'il y a dans ma sympathie pour vous de haute estime et de vive admiration.

VICTOR HUGO.

Paris, 14 décembre 1840 [1].

À Chateaubriand.

Décembre 1840.

Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands hommes, Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces vers [2] à votre porte. Depuis longtemps vous avez fait une paix généreuse avec l'ombre illustre qui les a inspirés.

Permettez-moi de vous les offrir comme une nouvelle marque de mon ancienne et profonde admiration.

VICTOR HUGO [3].

1841.

À Savinien Lapointe [4].

Mars 1841.

Si vos vers, monsieur, n'étaient que de beaux vers, j'en serais moins ému peut-être, mais ce sont de nobles vers. Je suis mieux que charmé, je suis touché. Je vous remercie du fond du cœur. Continuez, monsieur, votre double fonction, votre tâche comme ouvrier, votre apostolat comme penseur. Vous parlez au peuple de près, d'autres lui parlent de haut; votre parole n'est pas la moins efficace. Vous êtes bien partagé, croyez-moi.

Courage donc, et patience, monsieur. Courage pour les grandes douleurs de la vie, et patience pour les petites. Et puis, quand vous avez laborieuse-

[1] Correspondance de Thiers. *Bibliothèque Nationale.* Nouvelles acquisitions françaises. — Thiers répondit le 16 décembre :

Mon cher Monsieur Hugo, je vous remercie de vos beaux vers. Ils m'ont fortement remué. Je garderai la lettre qui les accompagne, car les sympathies d'un homme tel que vous consolent de bien des traverses. J'espère que nous serons le mois prochain en majorité suffisante et que nous vous mettrons où vous devriez être depuis si longtemps (à l'Académie).

Adieu, mille amitiés.

A. THIERS.

Venez me voir plus souvent.

[2] *Le Retour de l'Empereur.* — [3] Chateaubriand fit à Victor Hugo la réponse suivante :

Ce soir, 18 X^bre 1840.

Je ne crois point à moi, Monsieur, je ne crois qu'en Bonaparte; c'est lui qui a fait et écrit la paix qu'il a bien voulu me donner à Sainte-Hélène. Votre dernier poëme est digne de votre talent; je sens plus que personne l'immensité du génie de Napoléon, mais avec les réserves que vous avez faites vous-même, dans deux ou trois de vos plus belles odes; quelle que soit la grandeur d'une renommée, je préférerai toujours la liberté à la gloire.

Vous savez, Monsieur, que je vous attends à l'Académie.

Dévouement et admiration.

CHATEAUBRIAND.

[4] Savinien Lapointe était poëte et cordonnier.

ment accompli votre ouvrage de chaque jour, endormez-vous avec sérénité. Dieu veille. Je crois en Dieu, monsieur, et je crois en l'humanité. Dieu met un but au bout de toutes les routes. Il ne s'agit que de marcher. Suivez toujours les conseils mystérieux et graves de votre conscience. Je l'ai dit quelque part, et je le pense plus que jamais : *Le poëte a charge d'âmes.* Dans la nuit profonde où sont encore tant d'esprits, les hommes comme vous, parmi le peuple, sont les flambeaux qui éclairent le travail des autres. Tâchez d'augmenter sans cesse la quantité et la pureté de votre lumière.

Recevez, monsieur, avec tous mes remercîments, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[1].

À Madame Émile de Girardin.

7 mars 1841.

Comment vous remercier, madame, de votre ravissant feuilleton[2] ? Où prenez-vous toute cette grâce, toute cette force, tout ce charme, toute cette moquerie ? Cette amitié qui est de la puissance, cette colère qui est de l'éloquence, cette prose qui est de la poésie ? Vous trouvez tout cela dans votre cœur, où il n'y a pas seulement le génie d'un poëte, où il y a l'âme d'une femme. C'est ce qui vous fait exquise. C'est ce qui fait que la beauté de votre visage reflète la noblesse de votre esprit ; c'est ce qui fait qu'on vous aime et qu'on vous admire.

Je baise respectueusement vos mains charmantes qui écrivent de si belles choses et vos pieds courageux qui en foulent de si laides.

VICTOR H.

Est-ce que vous voulez voir *Hernani* ce soir ?

À M. Charles de Lacretelle[3].

21 mai 1841.

Que devenez-vous, cher et vénérable ami ? Comment se porte Mme de Lacretelle ? Êtes-vous toujours heureux, comme je l'espère et comme je le

[1] Nous n'avons qu'une épreuve de cette lettre, destinée sans doute à *la Ruche populaire,* dont Savinien Lapointe était rédacteur ; cette épreuve est corrigée par Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] C'est dans *la Presse,* 6 mars 1841, que Mme de Girardin, sous la signature du Vicomte de Launay, donna une curieuse liste des personnalités assistant à une réception chez Mme de Lamartine. Voici quelques noms illustres avec leur désignation particulière : — Grand orateur : M. Guizot. — Grand poète : M. Victor Hugo. — Grand capitaine : M. le maréchal Soult. — Grand peintre : M. Horace Vernet. — Grand agriculteur : M. de Lamartine. — Grand romancier : M. de Balzac. — Grand sculpteur : M. David.

[3] Charles de Lacretelle, historien, professeur d'histoire à la Faculté (1812), académicien, publia de nombreux volumes d'histoire dont le dernier : *Histoire du Consulat et de l'Empire,* fut très apprécié.

désire ardemment, dans tout ce que vous aimez? Le printemps est-il doux et charmant à Bel-Air[1], vous épanouissez-vous au milieu des rayons, des parfums et des chants d'oiseaux, et le bon Dieu vous dédommage-t-il des affreux spectacles qui ont contristé votre noble esprit au mois de novembre dernier? Ces questions que je vous adresse en ce moment avec une sollicitude presque filiale, nous nous les faisons tous les soirs sur notre balcon de la place Royale en regardant les étoiles et en songeant à nos amis. Ma famille, quand elle parle de vous, est comme une moitié de la vôtre. Mes petites filles vous aiment comme moi. J'écris avec intention cette phrase amphibologique, parce que les deux sens en sont vrais.

Je pense que je serai reçu à l'Académie le 3 juin. Je vous chercherai et vous regretterai. Votre fils y sera[2], ce doux et charmant poëte, voisin de Lamartine de plus d'une manière. Il y sera, et je lui enverrai du regard toutes les bonnes pensées que j'ai dans le cœur pour vous.

Travaillez, mon noble confrère, vous le devez à votre pays, et vivez longtemps, vous le devez à vos amis.

À Alfred Asseline[3].

9 juin [1841].

Ta lettre est charmante, mon bon petit Alfred, et tes vers sont charmants aussi. Lettre et vers m'ont vivement touché. Tu as raison de voir en moi plus qu'un poëte, un homme; plus qu'un cousin, un ami. Continue à élever vers les choses de la pensée ton cœur et ton esprit. Vois-tu, la pensée, c'est la grande maison, c'est la grande église, c'est la grande patrie.

Je te remercie et je t'embrasse.

VICTOR[4].

À M. Charles de Lacretelle.

Paris, 10 juin 1841.

Je sors, mon vénérable ami, de la première séance particulière de l'Académie où j'aie assisté, et je trouve en rentrant votre lettre[5]. Je ne veux pas tarder un instant à y répondre. Elle me charme comme tout ce qui me vient de vous. Vous savez communiquer à votre style l'émotion de votre cœur. Tout ce que vous écrivez est parfumé d'âme.

(1) Résidence de Charles de Lacretelle. — (2) Henri de Lacretelle fit paraître un recueil de vers : *Les Cloches*, en 1841; puis publia plusieurs romans dans les grands journaux de Paris. Député en 1871 et réélu en 1876 et 1877, il siégeait parmi les membres de la gauche radicale.

(3) Cousin germain de Mme Victor Hugo; outre un *Victor Hugo intime*, Asseline, journaliste et poète a publié six volumes de prose et de vers. — (4) *Bibliothèque Nationale.*

(5) « Votre discours de réception restera dans les archives de l'éloquence française... C'est une vocation nouvelle qui se décèle en vous... Donnez un frère, un compagnon d'armes à Lamartine, un défenseur de plus à la cause de l'ordre public et de l'humanité. » 6 juin 1841.

Je suis fier du succès de mon discours à Bel-Air. C'est tout simplement la parole honnête et convaincue d'un homme personnellement désintéressé dans les questions, qui est dévoué avant tout à la civilisation, à la pensée et à son pays. Avoir un écho dans votre cœur, c'est de la gloire pour moi.

Continuez, mon bien cher et bien excellent confrère, aimez ceux qui vous aiment et écrivez pour ceux qui vous comprennent.

À M. Pierre Vinçard[1].

2 juillet 1841.

Monsieur,

Puisque vous me faites l'honneur de m'envoyer votre article[2], je le considère comme une lettre, et j'y réponds. Je n'ai pas dit : la *populace*, j'ai dit : les *populaces*. Dans ma pensée, ce pluriel est important. Il y a une populace dorée comme il y a une populace déguenillée; il y a une populace dans les salons, comme il y a une populace dans les rues. À tous les étages de la société, tout ce qui travaille, tout ce qui pense, tout ce qui aide, tout ce qui tend vers le bien, le juste et le vrai, c'est le peuple; à tous les étages de la société, tout ce qui croupit par stagnation volontaire, tout ce qui ignore par paresse, tout ce qui fait le mal sciemment, c'est la populace. En haut : égoïsme et oisiveté; en bas : envie et fainéantise : voilà les vices de ce qui est populace. Et, je le répète, on est populace en haut aussi bien qu'en bas. J'ai donc dit qu'il fallait aimer le peuple; un plus sévère eût ajouté peut-être : et *haïr la populace*. Je me suis contenté de la dédaigner.

Ce que je ne dédaigne pas, monsieur, c'est la plainte d'un homme de cœur et de bonne foi, même quand il est injuste. Je cherche à l'éclairer : c'est pour moi un devoir de conscience. Ce devoir, vous voyez, monsieur, que je tâche de le remplir.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO[3].

[1] Rédacteur en chef de *la Ruche populaire* et ouvrier. — [2] L'article, publié dans *la Ruche populaire*, reprochait à Victor Hugo certain passage de son discours de réception qu'il jugeait injurieux pour le peuple. — [3] Cette lettre était accompagnée de la note ci-jointe que nous a communiquée M. Matarosso, libraire :

«Voici, Monsieur, l'épreuve corrigée. Il serait indispensable, pour me mettre à couvert vis-à-vis de mes éditeurs, que vous eussiez la bonté de faire précéder cette lettre de quelques lignes disant en substance que *M. Victor Hugo*, sur la demande de *la Ruche populaire, a autorisé ce journal à publier cette lettre adressée par lui à M. Vinçard qui lui avait envoyé son article.*

«L'énonciation de ce fait est indispensable, je le répète, à cause de mes conventions particulières avec mes éditeurs. Ces mêmes conventions m'obligent de vous rappeler que j'attends de votre bonne grâce l'envoi du numéro qui contiendra cette lettre ainsi que celui qui a publié ma lettre à votre collaborateur M. Savinien. — Au besoin j'acquitterai le prix de ces deux numéros.

«Je vous prie, monsieur, de vouloir bien m'accuser réception de cette lettre et agréer l'assurance de mes sentiments très distingués et très sympathiques.»

«VICTOR HUGO.»

À Alphonse Karr[1].

20 juillet 1841.

Mon cher Alphonse Karr,

Vous êtes la poésie même qui se plaint d'un poëte, et qui a raison[2]. Moi, de mon côté, je n'ai pas tort. Je suis un peu poëte, mais je suis beaucoup soldat. Comme vous le dites d'une façon si spirituelle, on m'a vidé sur la tête le discours de Salvandy[3]; cela est vrai, mais, en somme, je suis dans la place, et vous y êtes aussi, et toutes mes idées et toutes les vôtres y sont. L'Académie, après tout, a été une grande chose, et peut et doit le redevenir, grâce à tous les hommes de pensée et d'avenir dont je ne suis que le maréchal des logis, grâce aux vrais poëtes, grâce aux vrais écrivains, grâce à vous. Mon cher Alphonse Karr, vous serez de l'Académie un jour. Il y a là, même à cette heure, de grands talents et d'excellents esprits qui vous aiment et qui vous tendront la main; les académies, comme tout le reste, appartiennent à la nouvelle génération. En attendant, je suis la brèche vivante par où ces idées entrent aujourd'hui et par où ces hommes entreront demain. Cela vous importe peu à vous, en ce moment, à vous qui vivez face à face avec l'océan, avec la nature et avec Dieu, je le conçois; mais repliez-vous un peu sur nous autres; revenez de ce grand Sainte-Adresse à ce petit Paris; est-ce que nous ne devons pas être las d'être gouvernés littérairement par M. Auger[4] et politiquement par M. Fulchiron[5]?

Moi aussi, je vous aime, et du fond de l'âme, car vous êtes un noble cœur et un noble esprit.

Grondez pour moi Gatayes[6], qui m'a rendu une foule de services; après quoi, il me plante là, l'ingrat!

Vous nous faites lire les plus charmantes, les plus spirituelles choses du monde; vous faites de la satire en poëte, en penseur et en honnête homme; vous mettez le cœur et l'imagination au service de la raison; aussi, nous

[1] Alphonse Karr, à dix-neuf ans, professeur au collège Bourbon, abandonna l'enseignement pour le journalisme. Il collabora d'abord au *Corsaire*, puis au *Figaro* qu'il quitta en 1839 pour fonder une revue hebdomadaire : *Les Guêpes*, qui parurent en plusieurs séries, de 1839 à 1876. Son premier livre : *Sous les tilleuls* (1831) eut un succès qu'aucun de ses nombreux volumes n'égala. — Alphonse Karr, sous des dehors amicaux, ne fut pas toujours bienveillant pour Victor Hugo; ses *Guêpes*, qui piquaient tout et tous, ne ménagèrent pas le poète. Les dernières lettres échangées datent de 1874. — [2] L'article d'Alphonse Karr, paru dans *les Guêpes*, en juillet 1841, avait pour sujet la réception de Victor Hugo à l'Académie française. — [3] Ce discours était plutôt désobligeant. — [4] Auger, littérateur et auteur dramatique, publia plusieurs romans, drames et comédies; il fit paraître en 1840 une *Physiologie du théâtre*. — [5] Fulchiron, député en 1831, se spécialisa dans les questions d'économie politique. Pair de France en 1845, il rentra dans la vie privée après la révolution de 1848. — [6] Léon Gatayes, compositeur et harpiste distingué, délaissa la musique pour le journalisme. Il avait été camarade de Victor Hugo à la pension Decotte et Cordier.

vous aimons ici beaucoup, mais nous nous plaignons un peu : nous ne vous voyons plus, c'est mal à vous.

Venez donc un de ces soirs (jeudi excepté) dîner place Royale.

A vous *ex intimo corde.*

VICTOR HUGO[1].

À Mademoiselle Louise Bertin.

[15 septembre 1841] ce mardi soir.

Que vous dire, mademoiselle, et comment vous consoler, moi qui aurais besoin de consolation moi-même ? Vous savez combien j'aimais votre père. Il me semble que c'est le mien que je perds pour la seconde fois.

J'étais à la campagne ce matin quand cette douloureuse nouvelle nous est parvenue. Je suis accouru à Paris comme si tout n'était pas fini, hélas ! Je viens de voir Armand, ce bon Armand. Nous avons parlé de votre père, de vous, mademoiselle Louise, de notre cher Édouard, de vous tous, et cela m'a un peu soulagé. J'avais besoin de cet épanchement. Je croyais votre père guéri, cela faisait partie de mon bonheur cette année. Jugez du coup que nous avons reçu. De pareils hommes ne devraient pas mourir. Lui si doux, si noble, si excellent, si supérieur en tout, en bonté comme en esprit, lui meilleur que nous tous, lui plus fort que nous tous, lui plus jeune que nous tous, si respecté, si heureux, si aimé, si nécessaire, hélas ! Pourquoi est-il mort ? Si sa présence nous manque, que sa pensée du moins ne nous manque pas. Je vous écris plein du souvenir de ces belles et douces années des Roches qui rayonnent maintenant pour moi plus que jamais. Vous, mademoiselle, qui êtes un si grand cœur, pourquoi êtes-vous si cruellement affligée ? Hélas ! Quelque jour j'essaierai de vous dire à vous ce que je pensais, ce que je pense de votre cher et vénérable père. Aujourd'hui je ne puis que baiser vos mains et pleurer.

VICTOR[2].

À Monsieur Rampin[3].

Soyez assez bon, monsieur, pour dire à vos co-intéressés que je pousse la loyauté jusqu'à m'imposer en ce moment un travail qui m'occupe presque nuit et jour, travail gratuit, stérile pour mes intérêts, pour lequel j'ai fait venir à mes frais des documents d'Allemagne curieux et coûteux[4]. Le

(1) *Collection de Mlle Bouyer-Karr.*

(2) *Lettres aux Bertin.*

(3) Inédite — Rampin était co-associé de l'éditeur Duriez qui avait fondé une société pour la publication des œuvres complètes de Victor Hugo. — (4) Pour la *Conclusion du Rhin.*

complément de ces documents ne m'est arrivé que la semaine passée; ce qui vous explique un retard préjudiciable avant tout pour moi, puisque je ne puis rien faire avant d'avoir terminé ceci. Ce travail, je le répète, est gratuitement ajouté par moi aux deux volumes que vous avez déjà depuis plus d'un mois entièrement imprimés et terminés. Il ajoutera évidemment à la valeur de ces deux volumes, et ces messieurs comprendront aisément que les cinq ou six feuilles que j'ajoute sont plus qu'un dédommagement pour les quelques semaines d'intérêts de la somme payée. Je dis quelques semaines, car l'ouvrage aurait pu paraître il y a plus d'un mois si vous l'aviez voulu publier sans ce complément.

Soyez certain, monsieur, que vos intérêts et ceux de MM. vos associés me préoccupent plus que les miens propres, et que je ne vous l'ai jamais prouvé plus qu'en ce moment.

Soyez assuré également qu'il est plus urgent encore pour moi que pour vous d'avoir promptement fini. Ce retard, dont votre excellent esprit ne se plaindra plus, j'espère, est de ma part un excès de conscience.

Je compte d'ailleurs donner ces jours-ci la fin. J'achève en ce moment le dépouillement des documents qui me sont parvenus et que je suis obligé de faire traduire, sachant très mal l'allemand.

Veuillez, monsieur, communiquer cette lettre à vos associés et leur faire agréer et agréer pour vous-même l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO [1].

27 octobre [1841].

1842.

Monsieur David, statuaire [2].

[Début de février 1842.]

Est-ce que vous voudriez, mon bon David, vous charger de mettre l'adresse à la petite lettre ci-incluse. Elle est pour M. Adrien Maillard, votre jeune compatriote que j'ai vu chez moi. Je vous épargnerais cette peine si je savais son logis.

Vous m'avez encore envoyé de bien belles médailles. C'est la monnaie de bronze avec laquelle vous acquittez votre péage à la postérité. Moi, un

[1] Communiquée par M. Blaizot.
[2] Inédite

IMPRIMERIE NATIONALE.

de ces matins, je vous adresserai deux gros méchants volumes[1] qui pourront servir à faire des cocottes à votre joli petit enfant.

Mettez-moi aux pieds de votre femme.

Je vous serre la main.

VICTOR H.[2]

À Hector Berlioz[3].

15 février 1842.

Vous savez, mon cher grand poëte, que Dieu dispose. Plaignez-moi donc; vos admirateurs de la place Royale vont passer leur soirée au chevet d'un enfant malade[4], au lieu d'aller vous applaudir avec vos admirateurs de tout Paris[5]. J'enverrai deux de vos fanatiques remplir nos deux stalles.

Votre ami.
VICTOR HUGO.

À Bocage,
Directeur du théâtre de l'Odéon[6].

21 mars 1842.

Vous recevrez, monsieur, presque en même temps que cette lettre, une communication d'un de mes amis sur laquelle je vous demande la permission d'appeler votre attention. M. Auguste Vacquerie qui vous destine un rôle et qui désire vous en entretenir, est un des jeunes écrivains les plus distingués de la nouvelle génération. C'est plus qu'un écrivain, c'est un poëte. Je lui crois très sérieusement un grand avenir; je lui sais un grand talent. Vous avez déjà beaucoup de gloire; ce serait en ajouter une nouvelle à toute celle qui vous entoure déjà, que d'aider de votre beau talent et de votre puissant concours au début d'un jeune homme qui, avant peu, aura rang parmi les maîtres.

Je suis heureux de saisir cette occasion de vous redire combien je suis parfaitement à vous.

VICTOR HUGO[7].

(1) *Le Rhin,* paru le 28 janvier 1842. — (2) *Bibliothèque d'Angers.*

(3) Compositeur célèbre aujourd'hui, Berlioz fut très discuté de son vivant; sa puissante originalité le fit considérer comme un révolutionnaire de la musique. Pauvre, il dut, pour vivre, faire de la critique musicale dans divers journaux avant d'imposer ses œuvres au grand public. Actuellement, les mêmes œuvres sont acclamées. — (4) François-Victor. — (5) Berlioz donnait, à la salle Vivienne, un concert (*La Symphonie funèbre, Rêverie-Caprice,* etc.).

(6) Bocage, acteur, ne comptait plus ses succès dans les théâtres du boulevard, quand il prit la direction de l'Odéon. — (7) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Jules Lacroix.

14 avril 1842.

Vous avez cent fois raison, cher poëte : faites un tissu homogène[1]. Dans la langue française, il y a un abîme entre la prose et les vers ; en anglais, c'est à peine s'il y a une différence. C'est un magnifique privilège des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir une *prose.* Ce privilège, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce que Shakespeare a pu faire en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poëte, faites en français ce qu'eût fait Shakespeare, ce qu'ont fait Corneille et Molière. Écrivez des pièces homogènes. Voilà mon avis.

Et puis, je vous aime de tout mon cœur[2].

À Madame Dorval.

On m'annonce, mon admirable Tisbe, que vous êtes engagée à l'Odéon. J'en félicite l'Odéon. Il faut un miracle pour peupler cette effroyable solitude, mais vous demander un miracle, c'est tout simplement vous demander ce que vous savez faire. J'espère donc ; et votre réapparition sera pour nous tous un grand bonheur.

Vous connaissez certainement le talent et le nom de M. Auguste Vacquerie. C'est un des premiers et des plus nobles esprits de la nouvelle génération. C'est un poëte, dans la plus haute acception du mot. Il a une fort belle pièce qui est reçue à l'Odéon, et dans cette belle pièce un beau rôle qui voudrait être joué par vous. M. Vacquerie désirerait en causer avec vous-même et se présentera chez vous un de ces jours. Je crois qu'il y a dans son œuvre un grand succès, et que vous y feriez particulièrement un effet profond. Voyez et lisez. Je serais charmé, quant à moi, d'être un jour remercié par M. Auguste Vacquerie et par vous tout à la fois.

Je mets tous mes hommages à vos pieds.

VICTOR HUGO[3].

30 juillet [1842].

(1) Jules Lacroix avait demandé à Victor Hugo s'il convenait de traduire Shakespeare entièrement en vers alexandrins ou de mêler, comme dans le texte anglais, la prose et les vers. — (2) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(3) Au verso de la seconde page formant enveloppe, ces deux notes de Vacquerie : « La pièce dont il est question dans cette lettre est *Formosa.* A. V. — Cette lettre a été écrite en 1842. Je l'ai achetée en 1883, en vente publique, 91 francs 30 centimes.» — *Formosa* ne fut représentée au théâtre de l'Odéon que le 16 mars 1883.

À Monsieur Almire Gandonnière.

31 juillet 1842.

Je connais votre nom, monsieur, et j'aime votre talent, prose et vers. Tout ce que vous faites part du cœur. Or le cœur est la grande source, *fons aquarum.*

Vous avez raison de louer ce prince[1] : il méritait la louange du poëte. C'était un noble cœur et un charmant esprit. Il avait, entre autres dons rares, les deux grandes qualités que doit avoir un roi de notre siècle : l'intelligence de soi-même et l'intelligence d'autrui.

À Léopoldine.

Paris, ce 18 août [1842].

Merci, ma fille chérie, ma Didine bien-aimée, de ta bonne petite lettre. Écris-moi ainsi tous les jours. J'ai été bien heureux de savoir que mon Toto respirait l'air de là-bas *à pleine poitrine.* Voici un petit dessin que je lui envoie pour l'en remercier. Dis-lui pourtant de se ménager beaucoup, de ne pas se fatiguer, de ne pas tousser, de rentrer de bonne heure. Dis aussi tout cela à ta bonne mère que Toto doit aimer comme un ange. Embrasse-la bien pour moi ainsi que mon Charlot et ma Dédé.

Ton petit père,

V.

Il m'est survenu, comme président de l'Institut, un petit travail qui me cloue ici. Dès que je serai libre j'irai tous vous voir et vous embrasser; j'en ai le désir autant que vous, mes bien-aimés.

Embrasse aussi pour moi ma chère Julie. Mille hommages à mesdames Collin[2].

[1] Le duc d'Orléans, mort le 13 juillet.
[2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Léopoldine.

Ce mercredi, 31 août [1842].

Je reçois avec bien de la joie, ma fillette chérie, toutes les bonnes nouvelles que tu me donnes. Ta mère est rétablie de sa petite indisposition; mon Toto va de mieux en mieux. Dieu soit loué! J'ai bien redouté Saint-Prix, je le bénis maintenant.

Je ne pense pas pouvoir aller vous embrasser là-bas avant vendredi, et encore il faudra que je m'en retourne le lendemain de bonne heure. Je présume que j'arriverai avec M. H. Didier qui m'a écrit pour me le demander. Ta mère trouvera sans doute moyen de le coucher.

Remercie, je te prie, mesdames Collin, en attendant que je le fasse moi-même. Je sais qu'elles sont bonnes, mais je suis doublement touché quand leur bonté se répand sur vous. Embrasse pour moi ton excellente mère sur les deux joues, et puis Charlot et Dédé, et Julie. Voici une petite lettre pour mon Toto, dont le bonhomme est charmant. Toi, ma fille chérie, je t'embrasse comme je t'aime, bien tendrement.

V.

Soigne-toi bien aussi, toi. Prends garde à tes maux de tête. Mange bien, ris bien, amuse-toi bien. Chers enfants, votre santé à tous est mon bonheur[1].

À Léopoldine.

Voici, mon enfant chérie, un petit mot pour Toto. J'ai bien peur que mon travail ne m'empêche de vous aller voir avant les premiers jours de la semaine qui vient. Cela me fait plus de peine encore qu'à vous. Tu sais, vous savez tous que mon bonheur est d'être au milieu de vous, mes enfants. Il me faut bien du courage pour rester ici quand vous êtes là-bas.

Embrasse ta bonne mère pour moi, ma fillette bien-aimée. Dis à mon gros Charlot que, puisqu'il dessine, il ait soin de toujours dessiner d'après nature, lentement et soigneusement et fidèlement. C'est le moyen d'arriver un jour à faire vite et sûrement. Dis à ma Dédé qu'elle pense un peu à moi quand Gipon et Gipus le lui permettront. Surtout amusez-vous bien tous là-bas, portez-vous bien, et soyez heureux. — J'espère que dans cinq ou six jours je trouverai Julie coiffée en chinoise; en attendant embrasse-la bien pour moi.

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Excuse-moi près de mesdames Collin de n'être pas allé les voir la dernière fois, et offre-leur tous mes respects. Et puis, chère enfant, toutes ces commissions faites, prie ta mère de t'embrasser pour moi; elle seule peut le faire aussi tendrement.

Ton petit père,

V.[1]

Ce mercredi, 7 septembre [1842].

À Léopoldine.

Ce vendredi [Fin septembre 1842].

Merci, ma fille chérie, de ta bonne petite lettre. Hélas! je ne puis venir, je suis dans mon deuxième acte[2] jusqu'aux genoux, jusqu'au cou, jusqu'aux yeux, jusque par-dessus la tête. Embrasse ta bonne mère pour moi, et puis voici trois gribouillis. Tirez-les au sort entre vous quatre. Quand je viendrai, je donnerai un baiser à celui ou à celle qui n'aura rien eu.

Ton petit papa,

V.[3]

1843.

À Auguste Vacquerie[4].

13 mai [1843].

Merci, cher poëte. Votre bonne et charmante lettre m'a vivement ému. Croyez que je suis bien à vous. Je reverrai Mlle George. Il faut qu'elle joue ce magnifique rôle[5]. Elle m'a paru le comprendre l'autre jour. Toute votre œuvre est pleine de choses profondes et vraies qui ont saisi cette femme, et qui, je l'espère, saisiront le public. Mêlons toujours l'humanité à notre poésie. C'est le grand secret. Vous l'avez.

Je vous remercie de m'avoir le premier rassuré sur toute ma chère colonie embarquée l'autre jour. J'avais le cœur bien gros. Je cache, mais j'éprouve. Personne ne le sait, que Dieu et moi.

Voici les vers que j'ai promis à madame Lefèvre pour son pauvre petit[6]. Mettez-les à ses pieds. Mais mettez sur la tombe les vers si pathétiques et si déchirants que vous avez faits. Ceux-ci ne sont rien près des vôtres.

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) Le deuxième acte des *Burgraves* a été fini le 2 octobre 1842. — (3) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(4) Inédite. — (5) Le rôle de Proserpine. — (6) Vers écrits pour faire graver sur la tombe d'un enfant que venait de perdre Mme Lefèvre. Ils sont datés dans le manuscrit 11 mai 1843 et ont paru dans les *Contemplations* sous le titre : *Épitaphe.*

À bientôt. Je vous écrirai ce que m'aura dit Mlle George. J'aspire à voir Lucrèce Borgia se transfigurer en Proserpine[1].

En attendant je vous serre les mains.

VICTOR[2].

13 mai. Paris.

À Madame Léopoldine Vacquerie-Hugo[3], *au Havre.*

Si tu recevais, chère enfant, toutes les lettres que je t'envoie, le facteur t'éveillerait au milieu de tes douces joies à chaque instant du jour et de la nuit. Depuis un mois, au milieu de ce tourbillon, entouré de haines qui se raniment, accablé de répétitions, de procès, d'ennuis, d'avocats et de comédiens, fatigué, obsédé, les yeux malades, l'esprit harcelé de toutes parts, je puis dire, mon enfant bien-aimée, que je n'ai pas été un quart d'heure sans penser à toi, sans t'envoyer intérieurement une foule de bons petits messages. Je te sais heureuse, j'en jouis de loin et avec une triste douceur, et ton beau ciel bleu me console de ma nuée. J'ai le cœur gros, mais j'ai aussi le cœur plein; je sais que ton mari est bon, doux et charmant; je le remercie du fond de l'âme de ton bonheur; soyez tous les deux sages et absorbés l'un dans l'autre, la joie de la vie est dans l'unité, gardez l'unité, mes enfants; il n'y a que cela de sérieux, de vrai, de bon et de réel. Moi, je vous aime et je pense à toi, ma fille bien-aimée. Quand tu recevras *les Burgraves,* tu liras, pages 96 et 97, des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête et comme un père que je suis[4]. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

(1) *Proserpine,* drame en vers publié dans *Mes premières années de Paris,* en 1872. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Léopoldine avait épousé, le 15 février 1843, Charles Vacquerie, armateur au Havre, frère d'Auguste Vacquerie. — (4) Voici ces vers dits par Job à Régina et à Otbert dont il veut favoriser la fuite :

Il faut me dire
Un dernier mot d'amour dans un dernier sourire.
Que deviendrai-je, hélas! quand vous serez partis?
Quand mon passé, mes maux toujours appesantis,
Vont retomber sur moi?

(À Régina)

Car, vois-tu, ma colombe,
Je soulève un moment ce poids, puis il retombe!
. . . . . .
Vous êtes heureux, vous! Quand on s'aime, à votre âge,
Qu'importe un vieux qui pleure! — Ah! vous avez vingt ans!
Moi, Dieu ne peut vouloir que je souffre longtemps.

Ta mère me lit tes lettres. Fais-les bien longues. Nous vivons de ta vie là-bas. Moi, c'est à peine si je puis écrire. Je t'embrasse bien tendrement, et j'embrasse ton mari, et je mets mes plus tendres hommages aux pieds de l'excellente madame Lefèvre.

Ton père,

V.[1]

16 mars [1843].

À Charles Vacquerie.

Voici, mon bon Charles, une lettre que j'écris à votre digne mère. Veuillez, je vous prie, la lui remettre. Je reçois la vôtre en ce moment, et je vous en remercie. Au milieu des douleurs qui vous accablent[2], je suis heureux que ma fille vous rende heureux. C'est une douce et charmante enfant; elle est digne de vous; vous êtes digne d'elle. Aimez-vous toujours. La vie entière est dans ce mot.

À vous du fond du cœur.

V. H.[3]

23 mars [1843].

À Léopoldine.

Paris, 21 avril [1843].

Ne dis jamais, même en plaisantant, ma fille bien-aimée, que je t'oublie. Si je t'écris peu, c'est peut-être pour trop penser à toi.

J'ai souvent avec toi à ton insu de longs et doux entretiens; je t'envoie d'ici, la nuit, dans le silence, des bénédictions qui te parviennent, j'en suis bien sûr, et qui te font mieux dormir, et qui te font mieux aimer. Je te l'ai déjà dit, tu reçois de ces lettres-là à chaque instant.

Quant aux autres lettres, à celles qu'on écrit sur du papier et que la poste porte, elles sont si froides en comparaison, elles sont si incomplètes, si obscurcies par les ombres de toute sorte que répand la vie! Vraiment, ma

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.* — [2] Charles Vacquerie venait de perdre son père. — [3] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

fille bien-aimée, je ne t'écris pas parce que je pense trop à toi. Arrange cela comme tu voudras, mais c'est ainsi. Surtout ne dis pas, ne dis jamais que ton père t'oublie.

Ta mère me lit toutes tes bonnes petites lettres. Celles-là, les tiennes, sont rayonnantes et douces. Elles nous apportent un reflet de ton bonheur. Chère enfant, sois heureuse, rends ton mari heureux; travaillez tous les deux sans relâche et avec amour à votre bonheur commun.

Dans peu de temps, le mois prochain, ta mère, Dédé et Toto iront vous rejoindre là-bas. Moi, je resterai seul à Paris où bien des travaux, bien des affaires, bien des ennuis me retiennent encore. Songez donc tous un peu à moi, ainsi qu'à ce pauvre et bon Charles, exilé comme moi.

Je penserai à vous de mon côté pour vous souhaiter tout le bonheur et toute la joie.

Offre mes hommages à mesdames Vacquerie[1] et Lefèvre. Embrasse tendrement ton mari pour moi, et puis aime toujours ton père qui t'aime tant[2].

À Monsieur Wilhem Ténint.

Saint-Mandé, 16 mai 1843.

J'ai lu, monsieur, votre excellent travail[3]. C'est mieux qu'une prosodie, c'est un livre. Vous m'y traitez trop bien; voilà ma grosse critique. Je me hâte de vous la faire. Effacez mon nom le plus que vous pourrez, cela vous portera bonheur.

À cela près, vous avez fait, je le répète, un travail excellent. Vous expliquez à tous ce que c'est que le vers moderne, ce fameux *vers brisé* qu'on a pris pour la négation de l'art et qui en est, au contraire, le complément. Le vers brisé a mille ressources, aussi a-t-il mille secrets. Vous indiquez les ressources au public qui vous en saura gré, et vous trahissez les secrets des poëtes, qui ne s'en fâcheront pas. Le vers brisé est un peu plus difficile à faire que l'autre vers; vous démontrez qu'il y a une foule de règles dans cette prétendue violation de la règle. Ce sont là les mystères de l'art; mais vous les connaissiez comme poëte avant de les expliquer comme prosodiste. Vous avez fait de beaux vers, et beaucoup, et souvent, et vous comprenez mieux que personne combien ce savant mécanisme du vers moderne peut contenir de pensée et d'inspiration. Le vers brisé est en particulier un besoin du drame; du moment où le naturel s'est fait jour dans le langage

(1) Mère d'Auguste et Charles Vacquerie. — (2) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(3) *Prosodie de l'École moderne.*

théâtral, il lui a fallu un vers qui pût se parler. Le vers brisé est admirablement fait pour recevoir la dose de prose que la poésie dramatique doit admettre. De là, l'introduction de l'enjambement et la suppression de l'inversion, partout où elle n'est pas une grâce et une beauté. Ce sont là, monsieur, les vérités que vous avez comprises, celles-là et bien d'autres. Vous les enseignez à la foule, et, grâce à vous, ce qui était vrai pour nous poëtes, va devenir vrai pour tous les lecteurs. Grand service et grand progrès. Votre livre fera un jour partie de la loi littéraire.

Je vous félicite, monsieur, de ce beau travail. Jamais les idées n'ont été en meilleur état qu'aujourd'hui. Tous les esprits élevés, honnêtes et droits marchent au même but. La pensée, assurée de l'avenir, conquiert de plus en plus le présent. La grande révolution des idées s'accomplit, aussi irrésistible que la révolution des faits et des mœurs, mais plus pacifique. Les petits esprits seulement criaient de retourner en arrière, c'est la loi, ils la suivent; laissons-les faire. Tout va bien. Continuez, vous, monsieur, de marcher en avant, avec tout ce qui est noble et généreux, avec tout ce qui est jeune et vivant. Nous serons tous avec vous du cœur et de l'esprit.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO[1].

À Léopoldine.

22 mai [1843].

Ton bonheur est le mien, ma Didine chérie, et chaque fois que je reçois une de tes bonnes petites lettres tout empreintes de joie et de sérénité, je remercie Dieu. Embrasse pour moi ton bon et cher mari. Je le remercie de faire ton bonheur.

Je suis ici, mon enfant, dans une solitude profonde, occupé de vous, car c'est à vous que je pense quand je travaille. Je me promène toute la journée sous les arbres du bois de Vincennes avec le vieux donjon pour perspective, et de temps à autre un canonnier ou un paysan pour compagnie. Je fais des vers à travers tout cela.

Je reste à Paris pour Charles le plus longtemps possible, et aussi pour ta vieille et bonne amie, Mlle Louise Bertin, qui va, j'espère, avoir un prix Monthyon. J'ai mis la chose en train, et il faut maintenant que je veille sur le côté hostile de l'Académie jusqu'au dénouement.

Ta mère m'a écrit mille détails doux et charmants sur ton intérieur. J'en avais déjà eu par toi. Elle me les a complétés. Je vois d'ici ta petite

[1] Lettre publiée par Wilhem Ténint dans la *Prosodie de l'École moderne.*

chambre, tes meubles bien choisis et bien arrangés, les dessins, les chinoiseries, les portraits, et ma jolie Didine fraîche et heureuse au milieu de toutes ces choses gracieuses et douces.

Je t'embrasse et je t'aime, mon enfant. Quelle joie le jour où je te reverrai! Pense à moi, écris-moi. Tu as toujours, songes-y bien, la même place dans mon cœur et dans ma vie. Je t'embrasse encore[1].

Au Directeur des Archives israélites[2].

Saint-Mandé, 11 juin 1843.

Vous m'avez mal compris, monsieur, et je le regrette vivement, car ce serait un vrai chagrin pour moi d'avoir affligé un homme comme vous, plein de mérite, de savoir et de caractère. Le poëte dramatique est historien et n'est pas plus maître de refaire l'histoire que l'humanité. Or, le treizième siècle est une époque crépusculaire; il y a là d'épaisses ténèbres, peu de lumière, des violences, des crimes, des superstitions sans nombre, beaucoup de barbarie partout. Les juifs étaient barbares, les chrétiens l'étaient aussi; les chrétiens étaient les oppresseurs, les juifs étaient les opprimés; les juifs réagissaient. Que voulez-vous, monsieur? C'est la loi de tout ressort comprimé et de tout peuple opprimé. Les juifs se vengeaient donc dans l'ombre, comme je vous le disais dans ma lettre; fable ou histoire, la légende du petit enfant Saint-Werner le prouve. Maintenant, on en croyait plus qu'il n'y en avait; la rumeur populaire grossissait les faits; la haine inventait et calomniait, ce qu'elle fait toujours; cela est possible, cela même est certain; mais qu'y faire? Il faut bien peindre les époques *ressemblantes;* elles ont été superstitieuses, crédules, ignorantes, barbares; il faut suivre leurs superstitions, leur crédulité, leur ignorance, leur barbarie; le poëte n'y peut mais, il se contente de dire : *c'est le treizième siècle,* et l'avis doit suffire.

Cela veut-il dire qu'au temps où nous vivons, les juifs égorgent et mangent les petits enfants? Eh! monsieur, au temps où nous vivons, les juifs comme vous sont pleins de science et de lumière, et les chrétiens comme moi sont pleins d'estime et de considération pour les juifs comme vous.

Amnistiez donc les *Burgraves,* monsieur, et permettez-moi de vous serrer la main.

VICTOR HUGO[3].

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

(2) À propos du drame *les Burgraves,* où il est question d'un enfant qu'auraient enlevé les juifs *pour l'égorger dans leur sabbat.* Acte II. — Lettre publiée en partie dans les *Archives israélites de France,* n° 6 de juin 1843. — (3) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Arsène Houssaye [1].

[1843.]

Au milieu de votre bonheur, monsieur, j'ai toutes sortes de petits malheurs. D'abord, j'ai la grippe; ensuite, à côté de moi, un de mes petits garçons est indisposé. Enfin un de mes excellents amis, M. Ourliac [2], qui est sans doute aussi un des vôtres, se marie le même jour que vous, ce dont je serais charmé si je ne me sentais tout embarrassé par le double devoir d'être à la fois à vous et à lui. Je crains que le médecin ne me tire brutalement d'affaire en me défendant d'être ni à l'un ni à l'autre, c'est-à-dire, en m'empêchant de sortir. Ce dénouement probable me rend tout triste d'avance, et je m'empresse de vous en faire part, tout en vous demandant pardon de vous attrister de mon chagrin au milieu de votre joie. Quoi qu'il arrive, je n'en serai pas moins de cœur auprès de vous. J'aime trop votre talent pour ne pas aimer votre personne, et j'applaudis trop à votre gloire pour ne pas m'intéresser à votre bonheur. D'ordinaire, les poëtes choisissent leurs femmes ressemblantes à leur poésie. C'est donc un ange que vous épousez. Permettez-moi de lui baiser les pieds.

À Léopoldine.

13 juin [1843].

Je t'écris, mon enfant chérie, avec des yeux bien malades. Je travaille, il le faut, et mes yeux empirent. Ta douce lettre m'a charmé. Mon rêve et ma récompense, après cette laborieuse année, c'est de vous aller retrouver là-bas. Cependant je ne puis dire encore quand. J'ai un voyage à faire d'abord, soit aux Pyrénées, soit à la Moselle; voyage de santé qui me remettra un peu les yeux; voyage de travail aussi, tu sais, comme tous mes voyages. Après, mon butin fait, ma gerbe liée, j'irai vous embrasser tous, mes bien-aimés. Le bon Dieu me doit bien cela.

J'ai passé hier dimanche la journée avec Charles à la campagne, dans une île sur la Marne, partie arrangée par ce bon docteur Parent, qui nous a amusés et reposés. Charles travaille, dis-le à ta bonne mère; dis-lui aussi

[1] Arsène Houssaye (1815-1896), poète, romancier, critique d'art et de littérature, historien et auteur dramatique, publia plus de trente volumes. Il fut administrateur de la Comédie-Française de 1848 à 1856. En 1855 il publia l'*Histoire du 41e fauteuil*. En 1859 il dirigea le journal *l'Artiste* et plus tard *la Presse*. — [2] Édouard Ourliac, romancier et journaliste, collabora à *l'Artiste*, au *Figaro*, à *la Presse*; de romantique et indépendant, il devint, à la suite de déceptions dans sa vie privée, très austère et très religieux, et fut un collaborateur assidu de *l'Univers*.

que je reçois d'elle en ce moment une bonne petite lettre à laquelle je répondrai bientôt.

J'avais écrit dernièrement à ton excellent mari pour lui recommander un architecte; mais les travaux du théâtre ont été adjugés et je présume que le qorteur de ma lettre aura jugé inutile le voyage du Havre. Embrasse bien ton Charles pour moi. A lui aussi j'écrirai prochainement.

La somnambule a lu, en effet, mais avec beaucoup de peine et d'une manière trouble et confuse, lettre à lettre. Les journaux ont fort amplifié la chose. Je vous la conterai en détail. Le fait n'en est pas moins étrange et donne à penser.

À bientôt, ma fille chérie. Écris-moi souvent. Écris aussi à Mlle Louise Bertin qui t'a écrit et n'a pas de réponse de toi. *Je te recommande cela.* Elle vous aime tant, et si bien. Je t'embrasse bien tendrement. Je vous embrasse tous. Soyez bien heureux, mes bien-aimés!

Mille amitiés à Auguste Vacquerie et à M. Regnauld[1].

À Adele[2].

[1843.]

Sais-tu, ma Dédé, que tu m'as écrit une charmante lettre ? Il faut m'écrire ainsi très souvent. Je te répondrai le plus que je pourrai. Ta mère et Didine sont deux paresseuses. Gronde-les, parce qu'elles ne m'ont pas écrit, et puis embrasse-les, parce que je les aime.

Vous me manquez bien tous, allez, mes bien-aimés. Je suis ici comme une pauvre âme en peine. Je travaille beaucoup, et je pense à vous encore plus. Ma Didine est heureuse, votre mère est contente, vous êtes joyeux. Ces idées-là me consolent et me remplissent de douceur.

Il faut, ma Dédé, bien t'amuser et me donner, quand tu m'écriras, des nouvelles de Cocotte. Il faut un peu travailler aussi, car le bon Dieu aime les petites filles qui travaillent, et les regarde faire. Il faut aussi corriger ton bégaiement. En t'observant bien, tu y parviendras. Une petite fille peut bégayer, mais il ne faut pas qu'une jeune fille bégaie. En un an, tu peux, si tu le veux, réformer cela. Adieu, mon ange chéri, je t'embrasse et je t'embrasse encore.

Ton petit père.

V.

Embrasse pour moi ta bonne mère et ma Didine et dis-leur de m'écrire[3].

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Inédite. — (3) *Collection Louis Barthou.*

À Madame Victor Hugo, au Havre.

Paris, mardi 18 juillet 1843.

Bien m'en a pris, chère amie, de partir du Havre lundi dernier, car les billets en question étaient déjà en souffrance, et je n'ai pu avoir mon argent qu'avec une peine extrême. J'ai été obligé de retarder mon départ, et j'ai passé huit jours en démarches fort ennuyeuses. Enfin j'ai réussi et je puis partir, ce que je vais faire aujourd'hui même. — Je n'en pense pas moins avec une véritable tristesse à ces huit jours que j'aurais pu passer près de toi, mon Adèle vraiment aimée, au milieu de ma chère petite colonie du Havre, et que j'ai été obligé de donner à ces misérables six ou sept cents francs. Les petits déboires de la vie sont souvent en réalité de grands chagrins. Celui-là en est un.

J'ai été si heureux dans cette journée que j'ai passée au Havre ! si parfaitement et si pleinement heureux ! je vous voyais tous pleins de beauté, de vie, de joie et de santé. Je me sentais aimé dans ce milieu rayonnant. Tu étais, toi, parfaitement belle et tu as été bonne, douce et charmante pour moi. Je t'en remercie du fond du cœur.

J'ai vu Charlot presque tous les jours cette semaine. Je vais le voir encore tout à l'heure. Il est en ce moment au concours où il est allé le premier de sa classe, version latine. Je suis bien content de lui en ce moment.

Nous avons passé dimanche la journée ensemble chez Mme de Villeneuve qui a été charmante et m'a parlé de toi dans les termes les plus affectueux et *les plus sentis*. C'était la fête de Maisons. Charles s'est fort amusé. Moi, au milieu de toute cette joie, j'étais triste. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce dimanche-là au précédent, et de me dire que l'autre était bien doux, bien heureux et bien complet. Dans un mois Charlot sera près de toi ; dans deux mois je serai avec vous. Je voudrais que ces deux mois fussent déjà écoulés. J'ai besoin de ce voyage pourtant. Adieu, mon Adèle chérie. Je t'écrirai bientôt où il faudra m'écrire [1].

[1] *Bibliothèque Nationale.*

À Léopoldine et à Charles Vacquerie.

Paris, 18 juillet [1843].

Je suis encore à Paris, ma fille bien-aimée. Ta bonne mère te contera comment. Mais je pars tantôt, et quand tu recevras cette lettre, pense avec tendresse à ton pauvre père qui roulera loin de toi sur la route du Midi. Si tu savais, ma fille, comme je suis enfant quand je songe à toi, mes yeux sont pleins de larmes, je voudrais ne jamais te quitter. Le spectacle de ton bonheur m'a charmé l'autre jour. Ton mari est bon, doux, tendre, aimable, spirituel, aime-le bien. Moi, je l'aime aussi.

Cette journée passée au Havre est un rayon dans ma pensée ; je ne l'oublierai de ma vie. Qu'il m'en a coûté de vous résister à tous ! Mais c'était nécessaire. Je suis parti avec un serrement de cœur. Et le matin, en passant près du bassin, j'ai regardé les fenêtres de ma pauvre chère Didine endormie. Je t'ai bénie et j'ai appelé Dieu sur toi du plus profond de mon cœur. Sois heureuse, ma fille, toujours heureuse, et je serai heureux. Dans deux mois je t'embrasserai. En attendant, écris-moi, ta mère te dira où. Je t'embrasse encore et encore.

V.

J'ai besoin de vous remercier, mon bon Charles, pour le bonheur que vous m'avez donné. Le jour que j'ai passé près de vous m'a ravi. J'ai vu ma fille heureuse par vous, et vous heureux par elle. Songez, mes enfants, que c'est là le paradis. Vivez-y tous les deux jusqu'à la mort.

Je pars aujourd'hui pour le Midi. Ma femme vous dira les affaires et les petits ennuis qui m'ont retenu huit mortels jours à Paris. Dans deux mois nous serons tous réunis. Soyez heureux en m'attendant. C'est tout ce que je vous demande.

Serrez pour moi la main de votre excellent frère et mettez tous mes hommages aux pieds de madame Lefèvre. Si Dieu lui donnait tout le bonheur qu'elle mérite, elle serait aussi heureuse que vous.

Je vous serre les deux mains, mon bon Charles.

V.[1]

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Léopoldine.

Biarritz, 26 juillet [1843].

Je vois ici la mer comme au Havre, mais je la vois sans toi, ma fille bien-aimée. Je me promène sur des grèves, j'admire de magnifiques rochers, mais je me promène sans toi, j'admire sans toi. Je ne sens pas ton bras doucement posé sur le mien. La nature est toujours bien belle, mon enfant, mais elle est vide quand ceux qu'on aime sont absents.

Je suis venu de la Rochelle ici par mer, et, comme je le marque à ta mère, en arrivant à Biarritz j'ai lu dans des journaux que j'étais à Bordeaux et dans d'autres que j'étais en Suisse.

Je passerais ici ma vie si je vous avais tous, c'est un lieu ravissant ; l'océan avec un beau ciel, une plage admirablement déchirée, ce qui donne à la marée tout l'aspect d'une tempête. Mais vous n'y êtes pas, et tout me manque. Je travaille beaucoup. Cela occupe la pensée, sinon le cœur.

Embrasse ton cher mari pour moi, et écris-moi, mon enfant chérie. Ta mère te donnera l'adresse. Mes hommages à madame Lefèvre. Mes amitiés à Auguste Vacquerie. Je t'embrasse encore et toujours[1].

À François-Victor.

Paris, 28 juillet [1843].

C'est le lundi 10 juillet à six heures vingt-cinq minutes du matin que que je t'ai perdu de vue, mon Toto bien-aimé. J'étais sur le paquebot *la Normandie* qui s'éloignait rapidement vers Honfleur ; toi, tu étais debout sur la jetée du Havre, un pied sur le parapet, le coude sur ton genou, la tête dans ta main, et tu regardais le bateau s'enfuir. Mes yeux, mon enfant chéri, sont restés fixés sur toi jusqu'au moment où tu n'as plus été qu'un petit point noir qui s'est tout à coup évanoui dans la brume profonde de la mer. Je me disais, ce petit point noir, c'est mon enfant, c'est une partie de ma vie, de mon âme et de ma joie ; ce petit point noir, c'est un jeune esprit qui travaille, c'est un cœur qui m'aime. — Et puis, quand tout a disparu, je me suis dit : dans deux mois, ce petit point noir reparaîtra

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

à l'horizon, au lieu de diminuer il grandira, au lieu de s'éloigner, il s'approchera, je reverrai la bonne petite tête que j'aime, et j'embrasserai mon enfant. — N'oublie aucun de ces détails, mon Toto. Voilà les souvenirs dont il faut meubler sa pensée et sa vie. Je pars aujourd'hui. Dans quelques jours j'écrirai d'où je serai, et tu pourras m'écrire à ton tour. Travaille bien, amuse-toi bien, porte-toi bien, aime-moi bien, fais tout bien. *Bien* est comme *Dieu,* un mot magique. — Je t'embrasse tendrement[1].

À Charles Vacquerie et à Léopoldine.

San-Sébastian, 31 juillet.

Vous êtes de mes enfants, mon bon Charles, et c'est à vous que j'écris aujourd'hui. Je suis en Espagne, si la Biscaye peut s'appeler Espagne. Le pays est admirable, mais il y a énormément de puces. Quand on va se baigner, on en rapporte de l'océan.

J'espère que vous allez toujours bien au Havre, et que ma petite madame continue d'être une jolie Havraise la plus heureuse du monde. J'espère que votre frère Auguste fait au bord de la mer de ces beaux vers que les grandes choses de la nature donnent aux esprits comme le sien. J'espère que madame Lefèvre passe son été près de vous avec douceur et consolation. Enfin, j'espère que le bon Dieu ne vous refuse là-bas rien de ce que je lui demande ici pour vous, santé, bonheur, prospérité et joie.

Je vous embrasse tendrement.

V.

Je continue avec toi, ma fille chérie, la lettre commencée avec ton mari. Il me semble que je ne change pas d'interlocuteur. Vous êtes un seul cœur dans deux âmes.

Tu trouveras sous ce pli deux dessins. L'un est pour toi, l'autre pour Toto. Choisissez chacun celui que vous voudrez. La prochaine fois j'en enverrai un à ma Dédé. Je la prie de me faire crédit jusque-là. J'ai les yeux un peu malades, et puis sous ce beau ciel espagnol il fait depuis quatre jours beaucoup de brouillard, ce dont ces deux dessins se ressentent.

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo. Revue Hebdomadaire.* Juin 1935.

IMPRIMERIE NATIONALE.

J'espère que vous avez beau temps là-bas. Quant à moi, j'étudie la langue basque, et je me promène au bord de la mer. Je ne puis voir à la nuit tombante la lame briser à mes pieds sur le sable sans songer qu'il n'y a qu'une flaque d'eau entre toi et moi. Hélas, cette flaque d'eau est l'océan.

Du reste, mon voyage est plein d'intérêt. Le moment est des plus curieux pour voir l'Espagne. J'écris toujours mon journal. Tu liras tout cela quelque jour.

Écrivez-moi toujours à Pau. Et puis viens que je t'embrasse, ma chère fille bien-aimée.

1er août.

J'apprends à l'instant que le courrier de ce pays sauvage ne partira pas pour la France avant demain 2 août. Je rouvre ma lettre et j'en profite pour te dire encore quelques mots. Un peu de papier blanc à remplir, c'est comme quelques minutes de répit avant l'adieu. Cela est précieux. Causons donc quelques instants encore, ma fillette chérie. Il me semble que je vois là ton doux regard posé sur moi et qui me dit : *Oui, mon petit papa.*

Et puis, pendant que je parle ainsi, voici mon papier qui se remplit; à peine s'il m'en reste quelques lignes. Dis à ta bonne mère que je viens d'écrire à notre Charlot. J'espère que la fin d'année lui sera bonne. Chère enfant, je voudrais être à six semaines d'ici et vous avoir tous à la fois dans mes bras et sur mes genoux.

L'un des deux dessins représente le Port du Passage, admirable endroit à deux lieues d'ici[1].

À Charles[2].

Saint-Sébastien, 31 juillet 1843.

C'est avec bien du plaisir, mon Charlot, que je tiens la promesse que je t'ai faite d'écrire à M. Henri Didier. M. Didier est un digne et noble jeune homme qui a du cœur, de l'âme et de l'esprit, les trois rayons de l'intelligence. J'ai toute confiance en lui, et je l'aime parce qu'il t'aime. C'est lui qui te remettra cette lettre.

Je suis ici à peu près en Espagne, étudiant une grammaire basque qui

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) Inédite.

m'a coûté quatre réaux, et parlant espagnol avec les curés et les servantes d'auberge comme si je n'avais fait autre chose toute ma vie. Je n'étais pas en Espagne depuis deux heures que tout mon espagnol de 1813 me revenait, et je me suis remis à barboter en plein castillan comme un poisson vivant qu'on rejette à l'eau et qui se remet à nager. M. Didier te dira quel beau pays je vois; et toi, mon Charlot, que fais-tu? tu es plein d'ardeur, n'est-ce pas? tu continues les concours. N'oublie pas de m'écrire à Pau les résultats que tu sauras.

Hier c'était dimanche. J'ai bien songé à toi. Il y avait un gros brouillard sur la ville. Je me promenais tout seul au bord de la mer, et je me disais : Il y a quinze jours, j'étais à Maisons avec mon Charlot. Il faisait un beau soleil, et nous avions le cœur plein de joie.

Pense à moi de ton côté, mon enfant chéri. Tu es mon bonheur dès à présent, je veux que tu sois un jour mon orgueil.

Je t'embrasse bien fort.

V.[1]

À Léopoldine.

Tolosa, 9 août [1843].

Au moment d'écrire je me dis : c'est aujourd'hui le tour de Dédé, et j'écris à Dédé, et puis j'écris à Didine, et puis j'écris à Toto. C'est toujours le tour de tous. Vois-tu, ma fille chérie, une lettre qui partirait sans un mot pour toi ne serait pas une vraie image de mon cœur. Je pense à toi sans cesse; il faut bien que je t'écrive toujours.

Je continue mon voyage dans ce pays inconnu et admirable. J'ai dit le premier que l'Espagne était une Chine. Personne ne sait ce que contient cette Espagne. Moi-même je suis honteux d'y entrer si peu et d'en sortir si vite. Il faudrait ici, non des jours, mais des semaines, non des semaines, mais des mois, non des mois, mais des années. Je n'ai visité que quelques montagnes, et je suis dans l'éblouissement.

Je te conterai tout cela, ma bien-aimée fille, quand je serai au Havre et quand tu seras à Paris. Cela remplira nos causeries après dîner. Tu sais, ces bonnes causeries qui étaient un des charmes de ma vie. Nous en ferons encore. Car je veux bien que tu sois heureuse sans moi, mais moi je ne puis être heureux sans toi. J'embrasse ton mari, et toi, et lui, et toi encore.

V.[2]

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À François-Victor[1].

Tolosa, 9 août [1843].

Vois-tu cette petite fleur, mon Toto bien-aimé? il a fallu toute une grande montagne pour la faire. C'est l'image de la poésie en ce monde. La poésie est une chose exquise et délicate, et il faut un grand cœur pour la produire.

Depuis quelques jours j'avais cette montagne devant ma fenêtre, une côte aride, sauvage, pleine de rochers semés de bruyères courtes. Je me doutais qu'il y avait quelque chose en haut. Je me décide un matin à y monter, malgré l'escarpement, le soleil, la chaleur. J'ai trouvé en haut cette petite fleur.

Il n'y avait que cette fleur. La montagne se terminait par un plateau étroit semé de roches nues. Au plus haut d'une de ces roches, dans un creux abrité du vent, cette petite fleur croissait. Toute la grâce de la montagne était là. Je l'ai cueillie, et je te l'envoie. Je sais, mon enfant adoré, que tu la garderas.

Garde aussi à jamais dans ton cœur l'amour de Dieu, de la nature, de ta mère et de ton père. Que ces quatre sentiments n'en fassent qu'un. Être intelligent, c'est être bon. Être bon, c'est être tout.

Je t'embrasse tendrement, cher, bien cher enfant[2].

À Léopoldine.

Pierrefitte, 17 août [1843].

Si tu avais pu me voir, ma fille chérie, quand j'ai ouvert ta lettre, tu aurais été heureuse, car je sais, je sens combien tu m'aimes. J'aurais voulu que tu pusses voir ma joie. J'étais depuis si longtemps sans nouvelles de vous tous!

Tu as raison, le bon Dieu devrait transporter le Havre et la place Royale à Biarritz. Le ciel et la mer sont là dans toute leur beauté. Nous y serions, nous, dans tout notre bonheur.

Je suis maintenant dans les Pyrénées, autres merveilles. Je vais boire un peu de soufre pour mes rhumatismes de l'an dernier. Du reste je passe ma

[1] Inédite. — [2] *Collection Louis Barthou.*

vie à admirer. Que la création est belle! On ne peut pas se déplacer sans s'extasier à chaque pas. Avant-hier je voyais la mer, hier l'Espagne, aujourd'hui les montagnes. Tout cela est beau, beau différemment, mais également.

Admirons, ma fille chérie, mais n'oublions pas qu'admirer ne vaut pas aimer. Aimons surtout. On n'a pas besoin de te dire cela à toi qui as tous les amours à la fois. Dis à ton Charles que j'ai été bien charmé de son petit mot. Je sais qu'il a le cœur noble et l'esprit élevé. Vous vous entendrez toujours. Se comprendre, c'est s'aimer. Je t'embrasse du fond de mon cœur. Dans un mois!

Écris-moi toujours *à Pau.* Mille amitiés à Auguste Vacquerie[1].

À Léopoldine.

Luz, 25 août [1843].

J'écris à ta mère, ma fille chérie, la tournée que je fais dans ces montagnes. Je t'envoie au dos de cette lettre un petit gribouillis qui te donnera quelque idée des choses que je vois tous les jours, qui me paraissent bien belles, et qui me sembleraient bien plus belles encore, chère enfant, si je les voyais avec toi. Ce qui te surprendra, c'est que l'espèce de ruine qui est au bas de la montagne n'est point une ruine : c'est un rocher. Les Pyrénées sont pleines de ces blocs étranges qui imitent des édifices écroulés. Les Pyrénées elles-mêmes, au reste, ne sont qu'un grand édifice écroulé.

Les deux triangles blancs que tu vois dans les entre-deux des montagnes sont de la neige. Dans certaines Pyrénées, et particulièrement sur le Vignemale, la neige prend son niveau comme l'océan.

Je prends les eaux, mais j'ai toujours les yeux malades. Il est vrai que je travaille beaucoup. Je pourrais dire sans cesse. Mais c'est ma vie. Travailler, c'est m'occuper de vous tous.

Tu as maintenant deux Charles pour te rendre heureuse. Avant peu tu auras aussi ton père. Donc, continue d'engraisser, de rire et de te bien porter. Rayonne, mon enfant. Tu es dans l'âge.

Je charge ta mère de mes souvenirs pour madame Lefèvre et monsieur Regnauld. Et puis je t'embrasse, ton Charles et toi, du fond du cœur.

Écris-moi maintenant *à La Rochelle* poste restante.

Fais souvenir ta bonne mère, qui est un peu distraite, que c'est à *La Rochelle* qu'il faut m'écrire désormais[2].

(1) *Archives de la famille de Victor Hugo.*
(2) *Idem.*

À Toto[1].

Luz, 25 août [1843].

J'étais hier, mon cher petit Toto, au bord d'un lac vert et charmant qui est à quatre mille pieds de hauteur dans la montagne et qui a douze cent cinquante pieds de profondeur. Rien de plus gracieux et de plus joli que ce lac. — L'eau en est glaciale. — Si l'on y tombe, on est mort. — C'est ce qui est arrivé il y a deux ans à deux jeunes mariés dont le tombeau est au bord du lac sur un rocher. J'y ai cueilli cette petite fleur. Je te l'envoie pour la joindre à l'autre. Celle-ci s'appelle une cinéraire. Elle est bien nommée, comme tu vois, venant sur un tombeau. Le lac s'appelle *le lac de Gaube.*

À propos d'eau froide, garde-toi bien, cher enfant, de l'eau de la mer, à moins que M. Louis[2] ne te permette d'en prendre des bains chauds. As-tu songé à le lui demander? Il faudrait lui écrire pour cela.

Moi, je prends toujours des bains de soufre en compagnie d'une foule de lions qui viennent de Paris et d'ours qui viennent de la montagne. Les lions ont des gants jaunes, les ours ont la chaîne au cou; les ours ont l'air philosophe, les lions ont l'air bête. On fait danser les ours et les lions les regardent; si les ours n'avaient pas la chaîne au cou et la muselière au nez, ce sont eux qui feraient danser les lions.

Tout cela veut dire, mon enfant chéri, que je veux te faire rire et que je t'aime. Porte-toi bien, soigne-toi bien, aime-moi bien. *Le petit point noir* va bientôt approcher.

C'est maintenant à *La Rochelle,* poste restante, qu'il faut m'écrire. Je te charge, mon Toto, de le rappeler à tout le monde[3].

À Madame Victor Hugo.

Cognac, 2 septembre 1843.

Je t'écris, chère amie, un mot en toute hâte. Depuis huit jours, je voyage jour et nuit sans m'arrêter, ni me reposer un instant. J'ai quitté les Pyrénées, j'ai visité Tarbes, Auch, Agen, Bergerac, Périgueux, Angoulême, Jarnac,

[1] Inédite. — [2] Le docteur Louis, médecin de l'Hôtel-Dieu et de la Pitié, était connu par ses recherches sur la fièvre typhoïde. — [3] *Collection Louis Barthou.*

et je vais à Saintes, puis à la Rochelle, où je compte trouver de bonnes lettres de toi et de vous tous, mes bien-aimés. Je n'écris qu'à toi aujourd'hui, car j'ai les yeux brûlés par la route blanche de poussière et de soleil; et puis, je sais que ce qui est à toi est à tous, tu es la mère. Cette lettre est donc pour tous parce qu'elle est pour toi.

J'ai reçu à Luz une bonne petite lettre de ma Didine chérie. Cette lettre était, comme toujours, pleine de tendresse et de bonheur. Et puis, j'en ai eu aussi une de mon pauvre Charlot. Cette fin d'année n'a pas répondu à nos espérances et à son travail; il faut qu'il s'arme d'un nouveau courage pour l'année prochaine. Les gens de cœur peuvent s'éclipser, mais non s'éteindre! Il faut donc reparaître, entends-tu, mon Charlot bien-aimé. En attendant, amuse-toi. Et toi aussi, mon Toto chéri, et toi aussi, mon petit ange de Dédé. La saison du travail approche; mettez à profit la saison de la joie.

Dans peu, je serai des vôtres. Encore douze ou quinze jours, et je vous embrasserai tous, et nous serons réunis. Je vous raconterai toutes mes *aventures.* Vous me direz, comme quand vous étiez tous les quatre ensemble sur mes genoux, toutes vos pensées, toutes vos joies, tous vos désirs. Mon Toto me fera cent questions et je lui ferai deux cents réponses. Porte-toi bien, mon Toto.

Chère amie, ma prochaine arrivée va rendre mes lettres un peu plus rares; ne t'en étonne pas. Vous écrire n'est que l'ombre d'une douce chose; ce que je veux, c'est vous embrasser et vous avoir.

À bientôt donc, mes bien-aimés.

À Madame Victor Hugo[1].

10 septembre [1843].

Chère amie, ma femme bien-aimée, pauvre mère éprouvée, que te dire? Je viens de lire un journal par hasard. Ô mon Dieu! que vous ai-je fait! J'ai le cœur brisé... Je n'irai pas jusqu'à La Rochelle... Il me tarde de pleurer avec toi et avec mes trois pauvres enfants bien-aimés... Mon Adèle chérie, que ces affreux coups du moins resserrent et rapprochent nos cœurs qui s'aiment...[2]

[1] Première lettre écrite par Victor Hugo en apprenant la mort de sa fille Léopoldine, noyée avec son mari, à Villequier. Rappelons cette catastrophe : sous un coup de vent, la barque où ils étaient avec leur oncle et leur jeune cousin chavira et coula; Léopoldine s'y cramponna. Six fois Charles Vacquerie, bon nageur, remonta à la surface pour appeler; voyant que personne ne venait à leur secours, il plongea une dernière fois et, désespérant de faire lâcher prise à sa femme, ne pouvant la sauver, il voulut mourir avec elle. On rapporta à Villequier quatre cadavres; le frère de madame Vacquerie et un jeune neveu accompagnaient Charles Vacquerie et sa femme. — [2] *Maison de Victor Hugo.*

À Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches.

Samedi, 10 septembre[1] [1843].

Chère mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé ; vous le voyez, c'est mon tour. J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère. Elle vous aimait bien aussi, vous le savez.

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais ; j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qu'on appelle, je crois, Soubise, et j'entre dans un café. On m'apporte de la bière et un journal, *le Siècle*[2]. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte.

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme. O mon Dieu, que vous ai-je fait! Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler. J'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise. Oh! mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus!

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne, vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas? Moi, je vous aime du fond du cœur et, quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Je mets tous mes respects à vos pieds.

VICTOR HUGO.

Mes amitiés à mon bon Armand. Que Dieu le préserve et qu'il ne souffre jamais ce que je souffre.

[1] Victor Hugo, dans son trouble, s'est trompé de jour; le 10 septembre 1843 était un dimanche. Cette erreur se répète à la lettre suivante, à Louis Boulanger. — [2] *Le Siècle* du dimanche 10 septembre (il post-datait d'un jour comme tous les journaux d'alors) donnait, sous la signature d'Alphonse Karr, de nombreux détails sur la catastrophe de Villequier.

À Louis Boulanger.

Samedi, 10 septembre [1843].

Cher Louis, j'avais commencé à vous écrire une longue lettre et je vous écris quatre lignes. Vous savez. Je vous écris dans le désespoir. Vous êtes mon ami, il faut bien que je partage cette douleur avec vous. Dieu nous a repris l'âme de notre vie et de notre maison. Ô pauvre enfant, pauvre ange, elle était trop heureuse. J'avais donc raison dans mes rêveries qui étaient si souvent attachées sur elle, d'être effrayé de tant de bonheur. Cher Louis, aimez-moi. J'accours à Paris, mais j'ai voulu vous écrire. Hélas! j'ai le cœur navré [1].

À Paul Foucher.

16 septembre 1843.

Mon pauvre Paul, mon bon Paul, tes vers sont déchirants et ravissants à la fois; ils m'ont remué les entrailles, je t'en remercie, mais je ne puis me séparer de ce portrait. Figure-toi, mon pauvre ami, qu'elle l'avait fait faire pour moi, qu'elle allait tous les jours avant son mariage chez M. Édouard Dubufe [2] pour cela, qu'elle me l'a donné avec son dernier adieu; je l'avais couché dans le lit comme mon enfant, comme mon trésor: en arrivant, c'est la première chose que j'ai cherchée; ne le trouvant pas, j'ai tout remué dans ma chambre! comprends cela, pardonne-moi, après tes charmants vers, je ne devrais rien te refuser; je te refuse pourtant ce portrait; pardonne-moi; c'est mon ange, vois-tu, il faut qu'elle soit près de moi [3].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Édouard Dubufe, peintre de talent, se consacra d'abord à la peinture religieuse, puis se spécialisa dans le portrait. Celui de Léopoldine est à la Maison de Victor Hugo. — [3] *Collection de M. Armand Godoy.*

À Victor Pavie.

Paris, 17 septembre [1843].

Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends. Que de belles et touchantes choses vous me dites! Les cœurs comme le vôtre comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas! quel ange j'ai perdu!

Soyez heureux! Soyez béni! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu, car près de lui les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants.

Je vous serre tendrement la main.

V. H.

À Alphonse Karr, à Sainte-Adresse.

Paris, 18 septembre 1843.

Vous m'avez fait pleurer dans ce moment horrible [1]; vous m'avez déchiré et soulagé; merci, cher et noble Alphonse Karr. Vous avez un grand cœur; vous avez bien parlé d'elle et de lui. Ma pauvre fille bien-aimée! vous figurez-vous cela que je ne la verrai plus?

À Édouard Thierry [2].

23 septembre 1843.

Nous voilà frappés tous les deux presque au même moment, vous dans votre père, moi dans ma fille. Que me diriez-vous et que pourrais-je vous dire? Abaissons-nous sous la main qui brise. Pleurons ensemble. Espérons ensemble. La mort a des révélations; les grands coups qui ouvrent le cœur ouvrent aussi l'esprit; la lumière pénètre en nous en même temps que la douleur. Quant à moi, je crois; j'attends une autre vie. Comment n'y croirais-je pas? Ma fille était une âme; cette âme, je l'ai vue, je l'ai touchée pour ainsi dire, elle est restée dix-huit ans près de moi, et j'ai encore le regard plein de son rayonnement; dans ce monde même elle

[1] Alphonse Karr avait, dans les *Guêpes*, reproduit le récit qu'il avait publié dans *le Siècle* sur la mort de Léopoldine et de son mari.

[2] Édouard Thierry s'essaya d'abord dans la poésie; il s'orienta en 1836 vers la critique dramatique : puis il sollicita l'appui de Victor Hugo pour obtenir une place de bibliothécaire à l'Arsenal, à Sainte-Geneviève, à l'Institut. Le poète s'entremit près de Villemain, mais échoua. Édouard Thierry devint en 1859 administrateur du Théâtre-Français et renoua à ce titre les relations interrompues; mais si différentes de ton sont les lettres qu'il envoyait au proscrit en 1867, à la reprise d'*Hernani*, qu'on a peine à se figurer qu'il s'agit du même personnage confiant et enthousiaste d'avant l'empire.

vivait visiblement de la vie supérieure. C'est donc de l'espérance que je vous apporte. Accueillez-la avec douceur. Vous savez que je suis votre ami. Votre ami accablé et cependant tourné vers Dieu. Je souffre comme vous, espérez comme moi.

Je vous serre cordialement la main.

V. H. [1]

Madame la Vtesse Victor Hugo,
rue de Savoie, au Châlet, Versailles [2].

Montargis, 3 octobre [1843].

Je compte toujours, chère amie, être à Paris jeudi, et j'espère vous y trouver. Quoique je ne vous aie quittés que depuis bien peu de jours, j'ai déjà le besoin de vous revoir tous. Si pourtant il t'est agréable ainsi qu'aux enfants de rester à Versailles près de notre bonne Julie [3] jusqu'à samedi, je ne m'y oppose pas; j'irai vous y voir; ce qui vous plaît me plaît. Seulement il faut faire en sorte qu'en arrivant à Paris jeudi, je trouve un mot de toi, afin que je puisse, si j'arrive d'assez bonne heure, aller dîner avec vous. Tu sais combien le coup qui vient de nous frapper m'a rendu faible et craintif, et je ne voudrais pas vous revoir un vendredi.

Depuis samedi, chère amie, je pense à toi, et je t'envoie des consolations, et à notre fille bien-aimée, et je lui envoie des prières. Elle est heureuse, elle nous voit, et nous la reverrons. Ne doute pas de cela. Mets-toi ces trois pensées dans le cœur, pauvre amie. Tu te sentiras apaisée.

Ayez soin de votre bonne mère, mes enfants bien-aimés. Nous n'avons plus que vous au monde. Aimez votre mère pour quatre. Votre douce sœur vous a légué un héritage d'amour. Il faut vous le partager. — Je vous embrasse tous bien tendrement, toi, mon Charlot, toi, mon Toto, toi, ma Dédé, et je te défends de bégayer, chère petite bien-aimée. Embrassez pour moi votre excellente mère et votre bonne tante et votre bon oncle Abel.

À bientôt, chère amie.

V.

À jeudi. Toutes mes amitiés à Zoé [4]. — Charles et toi avez emporté mon parapluie samedi. Je te le recommande. Il est facile à reconnaître. Le manche est en bois naturel, noueux et jaune. Aies-en soin, qu'il ne se perde pas. — À jeudi [5].

[1] Collationnée sur un brouillon de la main de Victor Hugo. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

[2] Inédite. — [3] Chez Abel Hugo et sa femme. — [4] Zoé de Montferrier, sœur de Mme Abel Hugo. — [5] *Bibliothèque Nationale.*

1844.

À M. Harel[1].

[Janvier 1844.]

Il me semble, mon cher monsieur Harel, que mon mot : *et ce sera ta mort* n'est décidément pas assez SUBLIME et ne répond pas à l'attente du public en un pareil moment. L'effet, — qu'en dites-vous? — me paraît entier après le serment de Gilbert[2], et le susdit mot sublime est plutôt un accroc qu'autre chose. Pour ne faire dire qu'un mot, et pour le faire dire par mademoiselle George, il faudrait vraiment trouver un beau mot. Or je ne trouve rien. Supprimons donc, et laissons tomber le rideau sur le serment de Gilbert qui, hier, a produit, vous vous en souvenez, une sensation complète. Mais d'abord, et avant tout, est-ce votre avis? est-ce l'avis de mademoiselle George[3]? Si vous le pensiez tous les deux comme moi, seriez-vous assez bon, comme je ne pourrai peut-être pas aller ce soir à l'Odéon, pour avertir de ma part M. Bouchet[4] et pour faire donner les ordres nécessaires à la chute du rideau immédiatement après le serment prononcé, tout le monde restant *tableau.*

Pardon de vous parler argot à vous qui parlez si bon français. Pardon aussi de vous déranger pour si peu. Très prochainement j'irai vous serrer la main et mettre toutes mes admirations aux pieds de ma grande actrice.

VICTOR HUGO.

Ce vendredi matin.

Il va sans dire que nous ne supprimons le mot que si cette suppression convient tout à fait à mademoiselle George[5].

À Monsieur F. Marbeau,
membre du Comité de la Statue du maréchal Brune.

Mars 1844.

Excusez-moi, monsieur, d'avoir tant tardé à vous écrire ; j'avais les yeux fort malades au moment où votre lettre m'est parvenue, et je tenais à vous répondre de ma main.

Maintenant, ma réponse, la voici. J'avais quatorze ans et j'étais un pauvre

(1) Inédite. — (2) *Marie Tudor.* Deuxième journée. À la reprise de ce drame, en 1844, à l'Odéon, on supprima la scène finale du 2e acte, où l'arrivée du bourreau avait soulevé de violentes critiques à la création, en 1833. — (3) Harel et Mlle George demandèrent le maintien des mots qui « sans être précisément sublimes comme tant d'autres du drame, sont dramatiques, à effet, et « entr'ouvrent à merveille l'acte suivant ». (*Lettre de Harel.*) — (4) M. Bouchet jouait Gilbert. — (5) *Collection Louis Barthou.*

petit écolier imprégné de je ne sais quel esprit de parti quand j'ai fait l'absurde et cruel vers dont vous vous plaignez si légitimement [1]. Ce vers, je l'ai jugé comme vous, plus sévèrement encore que vous.

Il n'a jamais été imprimé dans aucune édition de mes œuvres [2]. Il est resté dans la petite brochure violente et oubliée d'où je regrette qu'une mémoire malheureuse l'ait momentanément tiré.

Vous pouvez faire, monsieur, de ma réponse ce qu'il vous plaira. Plus que personne je plains et j'honore l'illustre maréchal Brune. Depuis près de vingt ans toute haine patriotique, tout préjugé de faction a disparu de mon esprit. Quand j'étais enfant, j'appartenais aux partis. Depuis que je suis homme, j'appartiens à la France.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir provoqué cette explication ; je vous la donne avec empressement et joie.

À Monsieur Charles de Lacretelle.

Paris, 9 juillet 1844.

Votre excellente lettre, mon cher et vénérable ami, m'a fait un bien que je ne saurais vous dire. Dans cette mélancolie profonde où je suis, c'est un grand encouragement à porter la vie que la contemplation d'une âme de vieillard, belle, forte et sereine comme la vôtre. Il est doux et utile en même temps à nous, hommes plus jeunes, que la providence afflige et éprouve, d'arrêter notre pensée sur votre tête couverte de cheveux blancs, sur votre esprit plein de toutes les sagesses. Vous aussi vous avez vécu, vous avez lutté, vous avez souffert. Là où j'ai des plaies, vous avez des cicatrices. Aujourd'hui vous êtes calme, satisfait, résigné et heureux, et vous regardez avec douceur ce ciel majestueux d'où tombent sur nous tous les rayons qui éclairent nos yeux et tous les malheurs qui éclairent notre âme. Car cela n'est que trop vrai, le malheur est une clarté. Que de choses j'ai vues en moi et hors de moi depuis que je souffre ! La plus haute espérance sort du deuil le plus profond, remercions Dieu de nous avoir donné le droit de souffrir, puisque c'était nous donner le droit d'espérer.

Pour vous, mon respectable et excellent ami, vous êtes heureux dès à présent, dès ici-bas. Votre belle et noble vieillesse participe de ces joies promises à ceux qui sont élus. Qu'est-ce que l'éternité bienheureuse pourrait

[1] Voici ce vers publié en 1819 dans une plaquette intitulée : *Le télégraphe :*

Et s'il fut plus d'un Brune, il est un Macdonald.

[2] *Le télégraphe* n'a été inséré qu'en 1912 dans l'*Appendice* des *Odes et Ballades. Édition de l'Imprimerie Nationale.*

vous donner de meilleur que cette noble et charmante femme qui vous aime et qui vous admire, que ces doux et bons et nobles enfants que vous faites heureux et qui vous font heureux? Dieu est juste. Il vous a commencé votre ciel sur la terre. Vous ne mourrez pas, vous continuerez.

À Madame la princesse Meftscherski[1].

Paris, le 11 novembre 1844.

On ne console pas une mère, madame, on pleure avec elle[2]. Quelles paroles ajouter à tout ce qui se passe dans l'âme d'une mère tendre et sublime comme vous?

C'était un beau talent parmi les hommes; c'est une âme radieuse dans le ciel. Il avait tout reçu de la providence; rien ne lui avait été refusé. Il était en toute chose digne d'envie et de tendresse; c'était une nature d'exception, Dieu avait dérangé, pour nous le donner, l'ordre habituel des choses; il l'a dérangé aussi pour nous l'enlever. Que sa volonté soit faite! mais, hélas! les cœurs des mères sont brisés.

Accueillez, madame la princesse, ma profonde douleur.

À Victor Pavie.

[Novembre 1844.]

Hélas! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien! Vous en êtes, comme moi, à la grande douleur de la vie[3]. Voir sa fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir! Hélas! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis! Pourquoi la providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis?... Répétons ce grand mot : *Ailleurs!*

Mettez-moi aux pieds de la pauvre mère.

V.

[1] La princesse Mestscherski était connue surtout comme traductrice d'ouvrages d'exégèse en langue russe. — [2] Le prince Elim Mestscherski, poète, auteur des *Roses noires*, venait de mourir.

[3] Mort d'un jeune enfant de Victor Pavie, Élisabeth Pavie.

1845.

À Monsieur Deschamps,
Ministre des travaux publics, à Bruxelles.

Paris, 27 janvier 1845.

Rien ne pouvait, monsieur le ministre et ancien ami, me toucher plus vivement que votre souvenir. Vous êtes monté où vous deviez monter, vous servez votre pays, vous faites de nobles et utiles choses, vous vous souvenez de moi, tout est bien.

Vous avez raison de compter sur moi pour l'avenir dont vous me parlez avec tant d'éloquence. Il y a en vous un cœur élevé, il y a en moi une âme sympathique. *Nous sommes de la même patrie,* nous travaillons en commun pour les mêmes idées.

M. B... vous aura redit notre conversation. Il vous aura redit combien j'abonde dans le sens de vos généreuses vues. Quelque jour, j'espère, il me sera donné d'en causer à cœur ouvert avec vous-même. Ce jour sera peut-être bon et utile à bien des choses, mais surtout il sera doux pour moi.

M. Luthereau qui vous remettra cette lettre, est un homme digne de tout votre intérêt, permettez-moi de vous le recommander. M. Luthereau est tout à la fois un lettré de beaucoup de mérite et un artiste de beaucoup de talent; il est peintre et écrivain. Par-dessus tout, c'est un cœur honnête et une rare intelligence que je crois propre à toutes les affaires et digne de tous les succès. Que la chaleur de cette recommandation ne vous surprenne pas. Vous savez comme j'aime les lettrés en général et tout lettré en particulier. Je me sens vivre en eux; quand ils souffrent, je souffre avec eux; quand ils espèrent, j'espère avec eux; quand ils travaillent, je suis avec eux. Il me semble que mon cœur a des fibres qui répondent au cœur de chacun d'eux. M. Luthereau est entre tous un de ceux qui m'intéressent le plus vivement.

J'espère, cher et ancien ami, que vos grands travaux vous permettront de continuer cette douce correspondance que vous avez reprise si affectueusement, j'espère que vos grandes idées vous y pousseront. Croyez que je suis à vous, à votre pays et à votre pensée du fond de l'âme.

À Sainte-Beuve.

Votre lettre me touche et m'émeut[1].

C'est du fond du cœur que je vous remercie de votre remerciement.

V.[2]

28 février 1845.

À Monsieur le comte Alfred de Vigny,
de l'Académie française,
6, rue des Écuries-d'Artois.

[8 mai 1845.]

Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à 20 voix, au premier tour. Je vous félicite et je nous félicite.

Ex imo corde.
VICTOR H.

À Théophile Gautier[3].

16 mai [1845].

Mme Bouclier que vous avez vue, je crois, chez moi, cher Théophile, me presse depuis longtemps à votre sujet, car elle désire ardemment connaître l'homme dont elle aime passionnément la poésie et l'esprit. C'est une personne jolie et aimable. Je serai ce soir jeudi chez elle (rue Neuve-des-Capucines, 13). Vous devriez bien y venir. Mme Bouclier vous souhaite; je lui ai presque dit de vous espérer. Si vous êtes libre, venez. J'aurai grande joie à vous serrer la main.

Vous êtes, pour Mme Bouclier, un charmant poëte; elle sera pour vous

[1] Sainte-Beuve avait été, le 27 février, reçu par Victor Hugo, alors directeur de l'Académie française. Le lendemain, Sainte-Beuve lui adressait cette lettre : « Le flot de monde m'a empêché hier de vous atteindre. J'ai couru le soir pour vous chercher. Recevez mes remerciements pour ce que vous avez écrit et proféré sur moi avec l'autorité que j'attache à vos paroles, pour ce que vous avez pour ainsi dire écrit deux fois puisque vous l'avez maintenu. Quand je m'occuperai de Port-Royal, j'aurai désormais en vue le grand tableau que vous en avez tracé comme fond de perspective, et quant à ma poésie, ce que vous avez bien voulu en dire restera ma gloire. » — GUSTAVE SIMON. *Le Roman de Sainte-Beuve.* — [2] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[3] Aux nombreux volumes consacrés à l'œuvre universellement connue et admirée de Théophile Gautier, nous n'ajouterons rien. Disons seulement que de 1830 à sa mort, Gautier montra pour Victor Hugo le même enthousiasme, le même dévouement dont il lui donna plus d'une preuve; il saisissait toutes les occasions de le louer, de le défendre avec passion comme aux beaux jours d'*Hernani,* et c'est en les rappelant, en 1872, dans un article intitulé : *La première d'Hernani,* que la plume lui tomba des mains pour toujours.

une charmante femme. Je suis déjà de son avis et du vôtre. — Venez donc si vous le pouvez. — Vous savez comme je suis à vous du fond de l'âme et du fond du cœur.

Todo vuestro.

À XXX[1].

[1845.]

Vous rappelez-vous, mon ami, la clameur qui s'éleva lorsque — c'était vers les dernières années de la Restauration — quelqu'un de votre connaissance s'avisa un beau jour, dans je ne sais plus quel journal et à propos de je ne sais plus quelles considérations sur l'art au moyen âge, de hasarder, en présence de tous les mentons rasés de France et d'Europe, une profession de foi nette, explicite et formelle, « sans ambiguïté et sans réticence, » en faveur de la barbe. — « Dieu, disait-il à peu près, si j'ai bonne mémoire, Dieu a voulu faire et a fait la tête de l'homme belle. Il a haussé le front pour y loger l'intelligence; il a allumé le regard sous l'arcade sourcillière comme la lampe qui veille dans l'antre mystérieux et profond de la pensée; il a mis dans la narine ouverte et mobile la fierté, le dédain et la passion; dans la bouche fine et souriante la grâce; dans les joues transparentes et calmes la dignité; dans le menton avancé et fermement modelé la sévérité et la réflexion; sur tout l'ensemble de la physionomie la sérénité puissante de l'âme qui se connaît et se comprend. Or, cette tête de l'homme, cette tête d'Adam que Dieu a faite belle, la société tend à la faire laide. La société, la civilisation, tout cet ensemble de faits compliqués et nécessaires qui résultent tout à la fois du labeur sain et normal de l'intelligence et des aberrations de la liberté morale, laissent leur trace sur la face humaine. Les calculs de l'intérêt y remplacent les spéculations de la pensée; quand l'hôte est moins grand, la maison se rapetisse; voici que le front se rétrécit et s'abaisse. Où l'intérêt a remplacé l'intelligence il n'y a plus de fierté; la narine se resserre; l'œil se ternit; la prunelle y est encore, le regard n'y est plus; il y a toujours la vitre, il n'y a plus la lampe. Le nez s'écrase, s'aplatit, devient camard ou proéminent et tend à s'éloigner de la bouche comme chez la brute; affligeant indice de stupidité. Une foule d'incommodités et de maladies propres à la civilisation et inconnues à l'état de nature, car les animaux n'ont jamais mal aux mâchoires, attaquent la bouche, flétrissent les lèvres, noircissent les dents, vicient l'haleine.

[1] Le manuscrit ne porte pas de nom de destinataire.

IMPRIMERIE NATIONALE

L'œil vient de perdre le regard, la bouche perd le sourire. Enfin le menton se déforme et s'efface, car le menton dans la ligne du profil humain suit la destinée du front dont il est au bas du visage le complément expressif, avançant quand le front se développe, fuyant quand le front se déprime. Triste et humiliante transformation qui s'accomplit fatalement de race en race! Mais cette transformation Dieu l'avait prévue. Cette laideur de la civilisation qui vient de siècle en siècle se superposer à la beauté de la nature, Dieu d'avance avait voulu la pallier et la masquer, et pour cela il avait donné à l'homme, le jour même où il le créa, ce magnifique cache-sottises, la barbe. Que de choses en effet au grand avantage de la face humaine disparaissent sous la barbe : les joues appauvries, le menton fuyant, les lèvres fanées, les narines mal ouvertes, la distance du nez à la bouche, la bouche qui n'a plus de dents, le sourire qui n'a pas d'esprit. À toutes ces laideurs, dont quelques-unes sont des misères et quelques autres des ridicules, substituez une végétation épaisse et superbe qui encadre et complète le visage en continuant la chevelure, et jugez l'effet! L'équilibre est rétabli, la beauté revient. Conclusion : il faut qu'une tête d'homme soit bien belle, bien modelée par l'intelligence et bien illuminée par la pensée, pour être belle sans barbe; il faut qu'une face humaine soit bien laide, bien irrémédiablement déformée et dégradée par les idées étroites de la vie vulgaire, pour être laide avec la barbe. Donc, laissez croître vos barbes, vous tous qui êtes laids, et qui voudriez être beaux! »

Quand l'écrivain en question eut achevé ces lignes hardies et mémorables, en brave et vaillant qu'il est, il ne recula pas, il ne broncha pas; un autre, pressentant comme il le pressentait l'orage qui allait éclater sur lui, eût préféré peut-être le repos à la gloire et eût jeté ces quatre pages au feu. Lui, les voyant écrites, les trouva justes et bonnes à publier, et comme un honnête homme qui fait une chose grave, il les signa. Mais quelle que fût son attente, l'événement la dépassa. La chose était plus grave encore qu'il ne l'avait supposé. On tire un moineau et l'on tue une perdrix. Il avait cru ne faire qu'une profession de foi, il avait fait une proclamation. À l'apparition de cette audacieuse et effrontée déclaration, ô mon ami, vous vous en souvenez, le beau vacarme! l'effroyable querelle! l'éblouissant tapage! le magnifique hourvari! La guerre des mentons contre les barbes éclata. Pendant douze grands mois, on ne s'entendit plus dans la presse. Toutes les questions, question de Grèce, question du Balkan, question de Naples, question d'Orient, question d'Espagne, disparurent, dans une nuée de brochures et de feuilletons, sous la question de la barbe. Quelques jeunes artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, intrépide et spirituelle avant-garde de toutes les idées, osèrent mettre la théorie en pratique et cessèrent de se raser.

Alors redoublèrent prose, vers, satires, vaudevilles, couplets, caricatures, la pluie devint grêle. Quand les barbus passaient sur le boulevard ou dans un carrefour, les femmes se détournaient, les vieillards levaient les yeux au ciel, les polissons des rues suivaient l'*homme à barbe* avec de longues huées. Il y eut des duels de plume et des duels d'épée. Les combattants s'exaspérèrent par le combat, la moutarde leur monta au nez, et une année durant, comme dit Piron, ils *éternuèrent des épigrammes.* Le bon Dieu fut vertement tancé pour avoir inventé la barbe. L'homme orné de cette chose fut déclaré bouc. La barbe fut décrétée laide, sotte, sale, immonde, infecte, repoussante, ridicule, antinationale, juive, affreuse, abominable, hideuse, et, ce qui était alors le dernier degré de l'injure, — romantique! On évoqua toutes les maladies du cuir chevelu, la plique des polonais, la lèpre des hébreux, la mentagre des romains. Il fut dit qu'avec la barbe, la variété des physionomies humaines s'effacerait, que tous les visages se ressembleraient, qu'il n'y aurait plus que quatre têtes d'hommes, une tête brune, une tête blonde, une tête grise et une tête rouge; que ce serait alors que l'homme serait horrible aux yeux de la femme, et qu'Adam barbu deviendrait si laid qu'Ève n'en voudrait pas. Il fut dit que jamais un homme vraiment beau n'aurait recours à cet expédient de se cacher la moitié du visage, et que les seules têtes réellement belles étaient celles qui pouvaient se passer de barbe. Il fut dit que jamais un de ces maîtres du monde au profil romain, au front couronné de lauriers, aux yeux profonds, aux joues impériales, n'aurait songé à dérober sous le poil son menton saillant, sévère, pensif et beau, et que tous les césars, depuis César jusqu'à Napoléon, étaient rasés.

Dès l'abord, l'école glapissante et vénérable qui soutient les « saines doctrines », le « goût », le « grand siècle », le « tendre Racine », etc., etc., etc., était intervenue dans la lutte. Elle avait déclaré la barbe romantique, elle déclara le menton rasé classique. Après une année de colères et d'acharnement, elle proclama sa victoire en affirmant d'une façon triomphante et souveraine que jamais la France, jamais le peuple « le plus spirituel de la terre », n'adopterait cette coutume repoussante de la barbe.

Quinze ans se sont écoulés. Il est advenu ce qu'il advient toujours de toutes les victoires de l'école classique, aujourd'hui, tout le monde en France porte la barbe.

Tout le monde, — excepté peut-être celui qui avait ému cette belle querelle et obtenu ce beau succès [1].

[1] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

Madame la V^tesse Victor Hugo
chez Madame Vve Lefèvre.
Villequier (près Caudebec)[1].

Jeudi, 4 7bre [1845].

C'est aujourd'hui que je veux t'écrire, je vais faire mettre de bonne heure cette lettre à la poste afin qu'elle t'arrive avant ce soir et que dans cette triste et si douloureuse journée tu sentes mon cœur près de toi. Je viens de prier pour toi, pour moi, pour nos enfants, notre ange qui est là-haut. Tu sais comme j'ai la religion de la prière. Il me semble impossible que la prière se perde. Nous sommes dans le mystère. La différence entre les vivants et les âmes, c'est que les vivants sont aveugles, les âmes voient. La prière va droit à elles. Mon Adèle chérie, je t'ai bénie dans le fond de mon cœur, et j'ai prié pour toi cette douce âme qui nous aime et que nous aimons.

Ils sont deux, ils sont heureux, ils vivent ensemble l'œil fixé sur nous, voilà la seule pensée qui puisse nous rendre supportables ces affreux 4 7bre.

Dis-toi aussi, toi qui es aussi mon ange, que les grandes consolations de la vie sont dans les grandes choses qu'on fait, et que dans l'ordre simple et obscur des sentiments de famille et des dévouements domestiques on peut faire de très grandes choses. Tu en as fait. Tu en fais tous les jours. Il est dans ta nature de vivre ainsi, généreusement et doucement. Sois consolée par tout cela et sois bénie pour tout cela.

J'espère que tu te portes bien et ma Dédé bien-aimée également. Dis à Auguste Vacquerie et à ces dames tout ce que j'ai dans le cœur pour lui et pour elles. Prenez, mes deux anges, toute la distraction que vous pourrez à travers de tristes pensées. Tout va bien ici. On nous croit tous à la campagne et personne ne vient. Je t'ai acheté pour ta salle à manger cet hiver un très beau paravent chinois. Je ne puis partir pour Brie-Comte-Robert que lundi, ce qui fait que je ne serai de retour que mercredi, si cela te contrariait écris-le moi, j'y renoncerais. Dans tous les cas, à mercredi au plus tard, mon Adèle chère et bien-aimée. Je prie ma Dédé de me rapporter un brin d'herbe ou une fleur cueillie par elle sur le tombeau.

Je vous embrasse toutes les deux comme je vous aime et comme je veux que vous m'aimiez[2].

(1) Inédite. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

À XXX[1].

1845.

Vous me croyez riche, monsieur? Voici :

Je travaille depuis vingt-huit ans, car j'ai commencé à quinze ans. Dans ces vingt-huit années, j'ai gagné avec ma plume environ cinq cent cinquante mille francs. Je n'ai point hérité de mon père. Ma belle-mère et les gens d'affaires ont gardé l'héritage. J'aurais pu faire un procès, mais à qui? à une personne qui portait le nom de mon père. J'ai mieux aimé subir la spoliation. Depuis vingt-huit ans, je ne me suis pas encore reposé deux mois de suite. J'ai élevé mes quatre enfants. M. Villemain m'a offert des bourses pour mes fils dans les collèges et la maison de Saint-Denis pour mes filles. J'ai refusé, ayant le moyen de faire élever mes enfants à mes frais, et ne voulant pas mettre à la charge de l'État ce que je pouvais payer moi-même.

Aujourd'hui des cinq cent cinquante mille francs, il m'en reste trois cent mille. Ces trois cent mille francs, je les ai placés, immobilisés, comme on dit, et je n'y touche pas, car j'ai trop travaillé pour vivre vieux, et je ne veux pas que ma femme et mes enfants reçoivent des pensions après ma mort. Avec le revenu, je vis, je travaille toujours, ce qui l'accroît un peu, et je fais vivre onze personnes autour de moi, toutes charges et tous devoirs compris. Ajoutez quatre-vingt-trois francs par mois comme membre de l'Institut que j'oubliais. Je ne dois rien à qui que ce soit, je n'ai jamais fait marchandise de rien, je fais un peu l'aumône, le plus que je puis, personne ne manque de rien dans ce qui m'entoure, cela va; quant à moi, je porte des paletots de vingt-cinq francs, j'use un peu trop mes chapeaux, je travaille sans feu l'hiver, et je vais à la Chambre des pairs à pied, quelquefois avec des bottes qui prennent l'eau. Du reste je remercie Dieu, j'ai toujours eu les deux biens sans lesquels je ne pourrais pas vivre, la conscience tranquille, l'indépendance complète.

V. H.[2]

[1] Pas de nom de destinataire à cette lettre, dont nous n'avons que le brouillon; au coin de la première page ces mots : *Lettre écrite en 1845.* En marge, d'une encre plus noire et de l'écriture de 1855 environ, se trouve le passage allant de ces mots : *M. Villemain m'a offert...* jusqu'à : *ce que je pouvais payer moi-même.* — [2] *Archives de la famille de Victor Hugo.*

1846.

[*À Paul Meurice*][1].

Je ne vous connais pas, monsieur, mais je vous admire. Trouvez bon que je vous le dise. Trouvez bon que je vous félicite de tant de talent, de tant de courage, de tant d'esprit, de tant de style. Vous êtes certainement, qui que vous soyez, un des plus fermes et un des plus nobles esprits de ce temps. Vous avez raison de parler comme si vous étiez l'avenir. Vous ne l'êtes pas, mais vous l'avez.

Je vous remercie, c'est mon dernier mot, et je vous serre la main.

VICTOR HUGO[2].

14 février [1846].

À Paul Meurice[3].

C'est du cœur que je vous remercie, cher poëte. Je croyais deviner, et je me taisais, comprenant les motifs de votre silence. Maintenant je sais, et je me tairai plus que jamais. Votre beau et noble esprit vous trahit, il est bien difficile de mettre un masque à ce qui rayonne. Comptez sur mon silence *absolu* comme sur ma profonde amitié.

VICTOR H.[4]

20 février [1846].

[1] Inédite. — Paul Meurice venait de signer DEMAIN, dans un feuilleton que nous n'avons pu retrouver, un article sur Victor Hugo qui, ignorant le nom de l'auteur de cet article, avait envoyé au journal son remerciement. — [2] *Bibliothèque Nationale.* — [3] Inédite. Écrite en recevant la lettre ci-dessous :

Jeudi [19 février 1846].

Monsieur,

Anténor Joly me remet aujourd'hui seulement votre bonne lettre. Elle me rend si heureux et si fier que je n'y puis tenir, — je trahis mes devoirs, je viole mes serments — et vous confesse que c'est bien moi, hélas! qui ai eu l'idée, téméraire et impie sans doute, de m'appeler *Demain*, de grossir ma voix grêle par ce redoutable masque de bronze... — Pour tout vous dire, d'ailleurs, puisque je suis en train, — Vacquerie va désormais m'aider dans une besogne trop absorbante, je m'en suis aperçu, pour mes seules forces. Il a écrit déjà en grande partie l'avant-dernier article sur les Critiques et fera le prochain sur Ponsard. — Lui seul et Joly étaient jusqu'ici dans la confidence. — Oserai-je, Monsieur, vous demander de taire encore notre secret à tout le monde *et même mon indiscrétion à mes complices*. Ce n'est pas contre la prudence, certes, c'est contre la foi promise que je vous livre le mot de l'énigme déjà trop devinée pour notre sûreté, notre succès, notre autorité surtout. Mais que voulez-vous? Vous êtes notre Napoléon à nous autres, je me battais joyeusement et obscurément pour votre illustre cause; mais puisque vous avez bien voulu m'apercevoir dans mon coin, je n'ai pu résister au désir de vous remercier de vos indulgentes et encourageantes paroles et au bonheur de vous dire que celui qui a essayé de montrer dans cette dernière occasion combien il vous appartenait, cœur et plume, s'appelle

PAUL MEURICE.

[4] *Bibliothèque Nationale.* — Paul Meurice connaissait Victor Hugo depuis 1834; il lui avait été amené par son grand ami Auguste Vacquerie, comme lui élève au lycée Charlemagne. Ils avaient alors seize et dix-sept ans. De ce jour leur admiration pour le poète devint un véritable culte. Paul Meurice surtout lui consacra la plus grande partie de sa vie. Journaliste, auteur

À Amédée Pommier[1].

[Fin avril 1846.]
(*Confidentielle.*)

Comment! vous qui connaissez si bien la poésie, vous ne connaissez donc pas l'Académie. Vous vous avisez de concourir au prix de poésie, et vous restez poëte! Hélas! l'Académie est un lieu où l'on sait tout, excepté ce qui doit entrer dans les douze syllabes sacrées dont se compose un vers. Vous avez fait une belle œuvre, pleine de verve, de force, d'esprit et de talent; vous auriez été couronné par des poëtes, vous avez été écarté par des académiciens. Cela est dans l'ordre. Ne vous plaignez pas, cher poëte. Tout a sa raison en ce monde, même la déraison.

Venez donc dîner avec moi un de ces soirs. En vous attendant, je vous serre cordialement les deux mains.

V. H.

Mercredi.

À Madame de Girardin.

Mardi matin [2 juin 1846].

Ce que vous m'écrivez, madame, me suffit. Vous êtes admirable en toute chose, en amitié comme en poésie. Je n'ai jamais douté de Lamartine, vous le savez. J'avais été froissé de l'effet *public*[2]. C'est une si belle chose pour tout le monde, c'est une chose si douce pour moi que cette fraternité entre Lamartine et moi sans nuage depuis vingt-six ans! Qu'il continue de m'aimer un peu dans un coin de son cœur, moi je ne puis faire autrement que de l'admirer de toutes les forces du mien! Saluer son nom, louer son génie, glorifier le siècle qu'il remplit et qu'il honore, c'est

dramatique, romancier, il connut de grands succès; mais à travers son labeur personnel, il défendit passionnément la gloire et les intérêts du Maître; il le représenta dans toutes ses affaires pendant l'exil; en 1869 il lui écrivait : « C'est mon devoir, mon honneur et mon bonheur de vous servir. » Son premier article sur Victor Hugo date de 1842 (le *Rhin* venait de paraître). Chose curieuse : c'est tandis qu'il préparait, pour l'édition de l'Imprimerie Nationale, la publication du *Rhin,* que la mort le surprit le 11 décembre 1905. Il ne put achever l'ouvrage qu'il considérait comme le point culminant de son œuvre personnelle au point de vue social : *Labor,* mais il avait eu la joie d'organiser une nouvelle et dernière apothéose de son maître : le centenaire de Victor Hugo.

[1] A. Pommier, poète, commenta les *Classiques latins,* et traduisit quelques ouvrages de Cicéron. Il laissa un poëme catholique, *l'Enfer,* qui eut en 1855 un grand succès, et quelques volumes de vers.

[2] Lamartine, dans un discours prononcé le 30 mai 1846, à la Chambre des députés, avait fait l'éloge de Casimir Delavigne et de Ponsard, et cela trois ans après l'échec des *Burgraves.* Mme de Girardin s'était employée à atténuer l'effet de ce malencontreux discours.

pour moi un de ces bonheurs profonds dans lesquels on sent un devoir. Qu'il m'aime, rien de plus, et que tout ceci, commencé par un sourire de vous, finisse par un serrement de main entre nous. — Cela ne veut pas dire que je ne serais pas très rayonnant et très fier si Lamartine mêlait quelqu'un de ces jours mon nom à son admirable parole, grand Dieu, cela me comblerait et me toucherait plus que je ne puis dire. Seulement, ce serait du luxe, du luxe magnifique comme celui qui vient du cœur. Faites là-dessus ce que vous voudrez. Tout ce que vous faites est excellent et charmant, parce que tout ce que vous faites vous ressemble. Mais dites-lui qu'à cette heure où j'écris je me tiens pour absolument content et satisfait. Qu'y a-t-il de meilleur au monde qu'une parole de lui redite par vous[1]!

Je crains, chère et illustre amie, de n'être libre ni ce soir, ni demain, mais j'irai certainement *avant la fin de la semaine* mettre tout ce que j'ai dans l'âme et dans l'esprit à vos pieds.

VICTOR[2].

À Lamartine.

Vous êtes un grand et admirable cœur. Demandez à Mme de Girardin qu'elle vous montre la lettre que je lui écrivais ce matin. J'espère bien que j'aurai la joie de parler de vous à la tribune avant que vous me fassiez la gloire de parler de moi.

Je vous serre les deux mains.

VICTOR H.[3]

2 juin [1846].

À Auguste Vacquerie.

Cher poëte, je vous envoie *confidentiellement* copie de la lettre que je reçois de Lamartine. Vous voyez comme j'ai raison de dire que c'est un noble et grand cœur. Si vous parlez de ce qu'il a dit à cette Chambre,

[1] Le même jour Victor Hugo recevait de Lamartine ce billet :

Mon cher et illustre ami,

Mme de Girardin m'écrit que je vous avais involontairement blessé par une phrase de tribune non écrite et non réfléchie à propos de l'Odéon. Je suis désespéré. Je me couperais un morceau de la langue plutôt que de dire un mot qui désavouât ou qui froissât une amitié de 20 ans, ma plus glorieuse amitié. Est-ce vrai? et que faire? Tout pour convaincre le public qu'il n'y a dans mon esprit pour vous que l'admiration la plus égale à celle de l'avenir, et dans mon cœur qu'attachement et fidélité.

LAMARTINE.

[2] *Collection de M. Détroyat.*

[3] *Collection du Marquis de Luppé.*

traitez-le magnifiquement, je vous le demande avec instance, et ne dites rien surtout de ses opinions intimes et de ses causeries personnelles, rien qui puisse lui nuire, tout ce qui peut le servir. Je compte pour tout cela sur votre chère et admirable amitié.

Tuus.

VICTOR H.[1]

2 juin [1846].

Monsieur Charles Hugo[2],
Chez Monsieur Georges, à Vert-le-Grand,
près et par Marolles (Seine-et-Oise).

Samedi, 26 septembre, Villequier.

Me voici à Villequier, chers enfants, près de votre bonne mère et de ma Dédé. Je serais heureux si vous y étiez. Ne sentez-vous pas qu'on a tort de se disperser et que, dans ces heures de séparation qu'on s'est faites volontairement, on se fait toutes sortes de reproches de s'être quittés. Moi je voudrais être près de vous ou vous avoir ici, et je ne sors pas de ces idées. Il me tarde d'être tous réunis dans notre bon vieux carré de la place Royale.

Comment vas-tu, mon Charlot[3]? j'espère que tu es toujours de mieux en mieux. Je te recommande d'être gai et bon avec mon Toto qui a pour toi les soins *d'une sœur.* Aimez-vous toujours ainsi, chers enfants. Toute force et tout bonheur sont dans l'amour qu'on a les uns pour les autres. D'ailleurs, s'aimer, c'est là à peu près tout ce qu'il y a dans la vie. Votre mère et votre sœur vont bien toutes deux, et vous embrassent tendrement. Je les ai trouvées heureuses et ravies, à votre absence près; c'est presque un non-sens et une ingratitude de demander quelque chose à Dieu dans ce beau lieu, mais le cœur a toujours des vides, hélas, et la plus belle nature ne vaut pas un sourire des êtres qui vous manquent. — On m'avertit que l'heure de la poste presse. Je ferme bien vite cette lettre.

Amitiés et remerciements à M. Georges de ma part, et mes hommages empressés aux pieds de votre douce et excellente hôtesse[4].

[1] *Bibliothèque Nationale.*
[2] Inédite. — [3] Charles avait eu, au début de l'année, une fièvre typhoïde. — [4] *Bibliothèque Nationale.*

Au Maréchal Bugeaud[1].

Monsieur le Maréchal,

Permettez-moi d'introduire près de vous et de recommander à votre gracieux accueil mon frère aîné, le comte Abel Hugo. Ce n'est pas seulement le fils d'un de vos anciens et illustres compagnons d'armes, c'est aussi le frère d'un homme qui honore votre énergique caractère et vos grands travaux. Mon frère partage, monsieur le Maréchal, tous mes sentiments pour vous. Il est heureux de vous approcher et de vous entendre, permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien l'accueillir comme vous m'accueilleriez moi-même. Je ne vous parle pas de l'élévation de ses vues et de l'étendue de ses idées, vous l'apprécierez. Mais, ce que je puis dire dès à présent, c'est qu'il est bon que des hommes comme lui visitent, connaissent et *épousent* l'Algérie.

J'ai reçu et lu avec un haut intérêt l'excellent travail[2] que vous avez bien voulu m'envoyer, et où j'ai retrouvé avec bonheur les idées et les paroles de cette conversation de deux heures qui m'a laissé un profond souvenir.

Agréez, monsieur le Maréchal, la nouvelle assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO.

Paris, 9 novembre 1846[3].

1847.

À Victor Foucher[4].

Paris, 11 janvier 1847.

Voici, mon cher Victor, un brave et courageux homme digne de tout ton intérêt. Il s'appelle M. Pierre Cauwet[5], et il te remettra cette lettre. Il est ouvrier et homme de lettres, je l'aime à ce double titre. Il a femme,

[1] Inédite. — Le maréchal Bugeaud entra, à vingt ans, dans les grenadiers de la garde impériale, ce qui ne l'empêcha pas de se rallier en 1814 aux Bourbons qu'il abandonna d'ailleurs bientôt pour rejoindre Napoléon. Remis en activité après 1830, élu député de la Dordogne en 1831, il joua un triste rôle dans la captivité de la duchesse de Berry au fort de Blaye. Envoyé en Afrique en 1836, il s'y montra organisateur et consolida la conquête de l'Algérie dont il devint gouverneur général en 1840. Dur et cruel avec ses ennemis, il était plein de sollicitude pour ses compagnons d'armes qui l'avaient surnommé *le père Bugeaud*. En 1848 il fut élu par le département de la Charente inférieure et mourut du choléra l'année suivante. — [2] *Quelques réflexions sur trois questions fondamentales de notre établissement en Algérie.* — [3] *Collection de M. Merle.* Alger.

[4] Inédite. — [5] Pierre Cauwet était en relations avec les principaux écrivains de l'époque; il fit paraître plus tard dans *l'Évènement* (10 mai 1851) un feuilleton très intéressant contenant des lettres de Victor Hugo, Béranger, etc.

mère, sœur, toute une pauvre famille dont il est l'espoir et le soutien. Aide-le de ton mieux[1], mon cher frère, dans sa noble et pénible tâche. Je t'en serai obligé du fond du cœur.

Je te serre la main.

VICTOR H.[2]

À Arsène Houssaye.

6 février 1847.

Madame Victor Hugo me dit l'affreuse douleur qui vient de vous frapper[3]. Mon cher poëte, je vous envoie ainsi qu'à la pauvre mère ma plus vive et ma plus profonde sympathie. Je sais trop souffrir pour savoir consoler. Vous avez perdu la grâce du foyer, la fleur, la joie, le doux et charmant avril de la vie. Hélas! le même malheur m'a éprouvé. Vous en sortirez comme moi; la vie reprend son cours parce que Dieu le veut.

Nous sommes les forçats de la destinée et de la pensée; on va, on vient, on travaille, on sourit même; mais, quoi qu'on fasse, il y a toujours une chose sombre et morne dans le cœur, le souvenir de l'enfant disparu. Que Dieu vous aide, cher poëte! Je ne puis que vous tendre la main, et baisser la tête sous vos afflictions comme sous les miennes.

À Lamartine.

24 mars 1847.

Incedo per ignes. Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre[4] est magnifique. Voilà enfin la Révolution traitée par un historien de puissance à puissance. Vous saisissez ces hommes gigantesques, vous étreignez ces évènements énormes avec des idées qui sont à leur taille. Ils sont immenses, mais vous êtes grand.

Parfois seulement, dans l'intérêt même de cette sainte et juste cause des peuples que nous aimons et que nous servons tous les deux, je voudrais que vous fussiez plus sévère. Vous êtes si fort que vous le pouvez, vous êtes si noble que vous le devez. Mais je suis ébloui du livre et ravi du succès.

(1) Victor Foucher était, en 1847, directeur général des affaires civiles au ministère de la Justice. — (2) *Collection Louis Barthou.*

(3) La fille unique d'Arsène Houssaye venait de mourir, à trois ans, d'une méningite.

(4) *Histoire des Girondins.*

À Théophile Gautier.

28 juillet [1847].

Vous croyez, ô Albertus, qu'il vous suffit d'écrire de ravissantes choses sur la Hollande et de charmantes choses pour moi, et que je n'ai plus rien à désirer. Mais non, je veux mon chat!

C'est cela! vous vous en allez, et vous laissez une jolie femme en proie aux souris, et moi en proie à la jolie femme! Je réclame mon chat!

Et, pour ses quatre griffes, je vous offre mes deux mains.

Tuus.

À Mademoiselle Alice Ozy[1].

Mlle Alice Ozy, la charmante actrice du théâtre des Variétés, avait demandé à Victor Hugo de faire pour elle quelques vers. Il lui avait envoyé ce quatrain :

Platon disait, à l'heure où le couchant pâlit :
— Dieux du ciel, montrez-moi Vénus sortant de l'onde!
Moi, je dis, le cœur plein d'une ardeur plus profonde :
— Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit![2]

Billet d'Alice Ozy :

Grand merci, monsieur! Les vers sont charmants, un peu légers peut-être si je me comparais à Vénus, mais je n'ai aucune prétention à la succession.

Réponse de Victor Hugo :

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire!
Mais si j'osai songer à des cieux inconnus,
Pour la première fois aujourd'hui j'entends dire
Que le vœu de Platon avait blessé Vénus.

[1] Brouillon. *Archives de la famille de Victor Hugo.* — [2] Variante au verso du brouillon :

À cette heure charmante où le couchant pâlit,
Où le ciel se remplit d'une lumière blonde,
Platon souhaitait voir Vénus sortir de l'onde,
Moi, j'aimerais mieux voir Alice entrer au lit.

Vous le voyez, madame, je voudrais bien vous trouver injuste; mais je suis forcé de vous trouver charmante. J'ai eu tort et vous avez raison. J'ai eu tort de ne me souvenir que de votre beauté. Vous avez raison de ne vous souvenir que de ma hardiesse. Je m'en punirai de la façon la plus cruelle et je sais bien comment.

Veuillez donc, madame, excuser dans votre gracieux esprit ces licences immémoriales des poëtes qui tutoient en vers les rois et les femmes, et permettez-moi de mettre, en prose, mes plus humbles respects à vos pieds.

Dimanche, midi [15 août 1847].

À Henry Mürger[1],
28, rue de la Victoire.

[18 septembre 1847.]

La lettre est écrite, monsieur, et sera au comité en même temps que votre demande[2]. Je suis honteux pour mon époque et pour mon pays que des hommes de votre talent n'aient pas devant eux une belle et large carrière de travail. Tout le monde profiterait, vous et nous. Dans tous les cas, je suis heureux de vous appuyer.

Croyez à mes plus affectueux sentiments.

VICTOR HUGO[3].

[1] Henry Mürger avait quatorze ans quand il écrivit pour la première fois à Victor Hugo; il sollicitait une entrée à l'Opéra pour assister à une représentation de *la Esmeralda*. Plusieurs fois il eut recours au poète dont l'appui ne lui fit jamais défaut. Gagné par la fièvre romantique, Mürger accumula vers et prose et vécut, mal, de ce qu'il trouvait à placer çà et là. Il dirigea un journal de modes. Enfin, en 1847, il fit paraître dans *le Corsaire* les *Premières scènes de la Vie de Bohème* qu'il réunit ensuite en un volume; ce fut le commencement de la célébrité; la pièce qu'il tira, en collaboration avec Théodore Barrière, de son roman, lui ouvrit les journaux et les revues. Il écrivit trois romans et un délicieux petit acte : *Le bonhomme Jadis*, qu'on joue encore au Théâtre-Français. Mürger mourut avant d'avoir atteint quarante ans, miné par une vie de misère et de travail. — [2] « ... Une impérieuse nécessité m'oblige à m'adresser au Comité des Gens de lettres pour le prier de patronner une demande de secours que j'adresse au ministre de l'Intérieur... J'ai pensé, Monsieur, qu'un mot de vous adressé en ma faveur au Comité déciderait ses membres à tenter une démarche auprès du ministre... Ma demande au Comité lui arrivera le lundi 19 septembre. » *Lettre de Mürger, 17 septembre 1847.* — [3] *Communiquée par la librairie P. Bérès.*

À Théophile Gautier.

Vendredi, 4 octobre [1847][1].

Est-ce que vous croyez, cher Albertus, que tout le monde verra votre charmant chef-d'œuvre, excepté moi? Je viens d'en lire des vers exquis. Attendez-vous à m'apercevoir un de ces soirs par le trou de la toile, installé à l'orchestre, et vous applaudissant comme vous m'avez applaudi, car je vous aime comme vous m'aimez, *con toda mi alma.*

À Théophile Gautier.

22 octobre [1847].

Ma femme est hors de danger[2], et vous venez d'avoir deux succès coup sur coup, cher Théophile; je me sens tout content, et j'ai besoin de vous l'écrire.

J'entends dire de toutes parts que votre pièce de l'Odéon est ravissante[3]. Quant à *Pierrot posthume,* je crois que j'en sais tous les vers par cœur. Je ne connais rien de plus charmant que votre prose si ce n'est votre poésie. Je ne sais pas si je suis votre poëte, mais à coup sûr vous êtes le mien. Je me sens vers vous de ces élans qu'il me semble que Virgile avait vers Horace.

Et puis je vous serre la main.

À Monsieur Buloz,
administrateur de la Comédie-Française.

Permettez-moi, monsieur, d'appeler sur la supplique ci-jointe votre plus bienveillant intérêt[4]. Dans l'ère de prospérité que vous inaugurez si heureusement, se souvenir du passé est à la fois un honneur et un devoir. Vous comprendrez mieux que personne ce que mérite la veuve d'un des comédiens les plus distingués de l'ancien Théâtre-Français. Je serais heureux qu'elle vous dût un peu de pain dans ses vieux jours.

Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus distingués.

VICTOR HUGO[5].

13 X^bre [1847].

[1] Nous n'avons pas l'original de cette lettre, publiée en 1898, mais on a dû, alors, faire une erreur de lecture : en 1847, le calendrier marque : vendredi 1er octobre; et comme Victor Hugo se plaint de ne pas encore avoir vu *Pierrot posthume,* joué au théâtre du Vaudeville le 4 octobre 1847, c'est sans doute du vendredi 8 octobre qu'il faut dater cette lettre.

[2] Mme Victor Hugo avait été atteinte de fièvre typhoïde. — [3] *Regardez, mais ne touchez pas!* Cette « comédie de cape et d'épée », écrite en collaboration avec Bernard Lopez, fut représentée à l'Odéon le 20 octobre 1847.

[4] La veuve de Lafon, acteur du Théâtre-Français, demandait à Buloz une représentation à son bénéfice. — [5] Dans les *Archives de la Comédie-Française,* on a joint, à la lettre de Victor Hugo, le brouillon du refus de l'administrateur.

1848.

À Charles de Lacretelle[1].

Je lis votre livre avec bonheur[2], mon vénérable ami; c'est avec joie que je sors de ma pensée pour entrer dans la vôtre. On respire dans tout ce grand ouvrage que vous nous donnez un parfum d'honnêteté, de vertu et de douceur. Cela mêlé à la hauteur des vues et à la dignité sereine des idées. Quelquefois je vous trouve un peu plus que sévère pour le grand empereur, je suis de ceux qui, toutes restrictions faites et acceptées, admirent pleinement et définitivement Napoléon, je le renvoie du jugement de l'histoire absous et couronné. Ce qu'on lui reproche est de l'homme; le reste est de l'archange et du géant.

J'ai trouvé Lamartine (et je le lui ai dit) pas assez sévère pour Robespierre, et je vous trouve (parfois) trop sévère pour Bonaparte; et puis je vous aime et je vous relis tous les deux.

Je vous serre la main. *Ex imo.*

VICTOR HUGO.

3 janvier [1848].

Mettez mes plus tendres respects aux pieds de votre chère et admirable femme[3].

À Lamartine[4].

Cher et illustre ami,

J'étais allé vous saluer sur la place publique pendant que vous veniez chez moi me serrer la main.

Ce serrement de main, je vous l'envoie.

Vous faites de grandes choses. L'abolition de la peine de mort, cette haute leçon donnée par une république née hier aux vieilles monarchies séculaires, est un fait sublime. Je bats des mains et j'applaudis du fond du cœur.

Vous avez le génie du poëte, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse et le courage. Vous êtes un grand homme.

Je vous admire et je vous aime[5].

Dimanche soir[6].

(1) Inédite. — (2) *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — (3) *Collection Louis Barthou.*

(4) Après la Révolution de 1848. — (5) Au-dessus de ce brouillon, ces deux lignes : J'ai écrit à Lamartine qui était venu chez moi dimanche 27 février. — (6) *Archives de la famille de Victor Hugo.*

À Ulric Güttinguer.

Paris, 15 mars 1848.

Cher Ulric, nos cœurs se comprennent à travers l'absence, et nos mains se serrent à travers l'espace.

Espérons, confions-nous. Le ciel est noir, mais il redeviendra rose. Comment douter du dénouement? Il sera évidemment bon pour le genre humain tout entier; espérons! c'est Dieu qui fait la pièce et c'est la France qui joue le rôle.

Je vous envie vos arbres, votre mer et votre esprit.

Aimez-moi!

VICTOR[1].

À Madame Dorval.

22 mai 1848.

Je sais, madame, l'affreuse douleur qui vous frappe[2], je l'ai dit à ma femme qui a pleuré. Tous les jours, je veux aller vous voir, mais je suis dans un tourbillon. Ce serait une douceur pour moi de vous serrer la main. Je comprends à quel point la souffrance est poignante pour une femme de votre cœur et de votre génie; toute consolation est inutile, hélas! pourtant songez à Dieu et regardez dans le ciel. J'ai là un ange que j'y revois, vous y reverrez le vôtre.

Je mets ma douloureuse sympathie à vos pieds.

VICTOR HUGO[3].

À Paul Meurice[4].

Cher poëte, je ne vous vois plus, on me dit que vous êtes malade, et moi qui vous lisais tout à l'heure, jamais je ne vous ai trouvé mieux portant. Avec quelle admirable verve vous avez fouaillé ce sauvage qui s'ap-

(1) *La Revue*, 1er octobre 1903.
(2) Madame Dorval venait de perdre son petit-fils, le 20 mai. — (3) L. COUPY. *Marie Dorval.*
(4) Inédite.

pelle je ne sais plus comment! Comme vous avez vengé l'art, la poésie, la pensée! Ô poëte, vous êtes à la fois courageux et charmant. Je vous serre les deux mains. Mais rétablissez-vous vite et venez voir vos amis de la place *des Vosges*[1]. Je dis à tout le monde que c'est vous qui m'avez nommé[2].

Voluisti, populus fecit.

VICTOR H.[3]

Jeudi soir [8 juin 1848].

À Lamartine.

27 mai [1848].

Mon illustre ami,

Vous avez été pour mon fils ce que j'eusse été pour le vôtre. Vous l'avez spontanément appelé près de vous, vous lui avez donné place dans votre cabinet, et vous l'avez comblé de toutes les bontés de votre grande âme. Je vous en remercie du fond du cœur. Ce moment de sa jeunesse où il vous a approché sera l'orgueil de sa vie.

En quittant le ministère[4], vous m'avez fait offrir d'attacher mon fils à la légation du Brésil. Aujourd'hui j'apprends que l'exécution de votre désir rencontre un obstacle inattendu et que M. Bastide[5], le ministre des Affaires étrangères, éprouve des scrupules démocratiques et patriotiques à mon occasion et discute mon nom. Permettez-moi de donner à cette hésitation la seule fin qui convienne. J'écris aujourd'hui à M. le ministre des Affaires étrangères pour le prier de ne point nommer mon fils.

Mon fils renvoie en même temps au ministre sa nomination d'aspirant diplomatique. Il en conservera ce qu'elle avait de plus précieux pour lui, le souvenir de l'avoir reçue de vous.

Je vous serre la main, cher Lamartine, et je vous renouvelle les effusions de mon admiration profonde et de ma vieille amitié[6].

(1) La place Royale était nommée Place des Vosges depuis le 14 mars 1848. — (2) Victor Hugo fut élu représentant du peuple le 4 juin 1848. — (3) *Bibliothèque Nationale.*

(4) Lamartine venait de donner sa démission de ministre des Affaires étrangères. — (5) Jules Bastide, homme politique. Condamné à mort par contumace pour sa participation à l'émeute des obsèques du général Lamarque (1832), il se réfugia en Angleterre et revint en 1834 en France où un nouveau jugement cassa le premier. Directeur du *National,* puis collaborateur de la *Revue Nationale,* il s'affirma républicain. Après le coup d'État, il cessa toute activité politique. — (6) Brouillon avec ratures et ajoutés marginaux. *Archives de la famille de Victor Hugo.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

À M. Louis Noël,
Régent de philosophie au collège de Saint-Omer[1].

Que votre cœur ne doute jamais de moi; notre vieille amitié, vous le savez, m'est chère et sacrée. Ce mot de vous qui m'arrive, me charme, et il me semble en le lisant que je sens votre main serrer la mienne.

Je vous écris de l'Assemblée même, au milieu du tumulte, des cris, des gestes et des paroles et de ce petit tocsin qu'on appelle la cloche du Président; dans ce chaos qui m'enveloppe, votre pensée m'est douce et sereine. Je vous envoie la mienne pour vous remercier.

Truly.

VICTOR H.[2]

14 juin [1848].

À Madame Victor Hugo.

[24 juin 1848.]
De l'Assemblée, 8 heures du matin.

Chère amie, j'ai passé la nuit à l'Assemblée, à la disposition des évènements. Ce matin, à six heures, j'ai essayé d'aller te retrouver et vous embrasser tous place Royale. J'ai pu parvenir par le quai, à travers quelques fusillades, jusqu'à l'Hôtel de Ville. J'ai parlé au général Duvivier[3] et j'ai poussé jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Antoine. Là, place Baudoyer, il y avait des barricades gardées par la ligne. On se tiraillait. Les officiers m'ont supplié de ne pas aller plus loin, et un représentant qui est survenu m'a fait remarquer qu'en passant outre je risquais de tomber au pouvoir des insurgés[4] qui me garderaient peut-être comme otage, ce qui embarrasserait l'Assemblée. Je me suis retiré, le cœur navré, et bien inquiet sur ma pauvre place Royale. Tous les gardes nationaux, et un professeur de Charlemagne qui était dans la barricade, m'ont assuré pourtant que la place Royale était toujours tranquille. J'espère que, d'ici à ce soir, le passage sera libre et que vous me reverrez tous; ma pensée est avec vous.

Quelle affreuse chose! et qu'il est triste de songer que tout ce sang qui

[1] Inédite. — [2] *Communiquée par M. le principal du Collège de Calais.*

[3] Le général Duvivier fit presque toute sa carrière militaire en Algérie. Après les deux sièges de Constantine, il fut nommé maréchal de camp. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante en 1848, il fut promu général de division et commandant en chef de la garde mobile. C'est à ce dernier titre qu'il combattit les insurgés de juin; il mourut en défendant contre eux l'Hôtel de Ville. — [4] Insurrection de juin 1848.

coule des deux côtés est du sang brave et généreux! Dis à notre Charles qu'il ne s'expose pas trop. Qu'il fasse son devoir comme je fais le mien, mais qu'il évite les imprudences.

Nous sommes en permanence, l'Assemblée va rentrer en séance dans quelques minutes.

À Madame Victor Hugo.

25 juin. Neuf heures moins un quart.

Voici les nouvelles. Situation grave. La lutte recommencera aujourd'hui plus vive qu'hier. Les insurgés ont grossi. Des légions de la banlieue et des régiments nouveaux sont arrivés. Toutes les gardes nationales, dans un rayon de soixante lieues, s'ébranlent et viennent défendre Paris.

On pense cependant que la journée d'aujourd'hui finira tout. Mais quelle triste fin que tant de braves gens tués des deux côtés!

Bixio[1] a été frappé hier d'une balle à la poitrine et Dornès[2] d'une balle dans l'aine. Tous deux se meurent. Clément Thomas[3] et Bedeau[4] sont blessés. Et puis tant de braves gardes nationaux! Et ces pauvres ouvriers égarés! Nous venons de décréter que la République adopte les veuves et les orphelins.

Chère amie, sois tranquille. Tout ira bien. Tranquillise ma Dédé. Je vous embrasse tous avec le cœur serré.

[1] Bixio participa, avec Buloz, à la création de la *Revue des Deux Mondes* et fonda, en 1837, le *Journal d'agriculture pratique*. À l'abdication de Louis-Philippe il se prononça pour la régence, mais se rallia à la république proclamée. Élu représentant du peuple, il siégea parmi la gauche modérée, fut désigné pour réprimer l'insurrection de juin et fut blessé. Au 2 décembre 1851, il fut un des représentants qui prononcèrent la déchéance de Louis Bonaparte. Arrêté, mais relâché au bout d'un mois, il renonça à la politique et se consacra aux entreprises industrielles. — [2] Auguste Dornès fut un des principaux rédacteurs du *National*. Élu représentant à l'Assemblée constituante, il siégea à gauche. En juin 1848, il commanda un détachement de gardes mobiles et fut blessé à l'attaque de la barricade de la Porte Saint-Martin. Il mourut de ses blessures le 20 juillet suivant. — [3] Clément Thomas, après de brillantes études, s'engagea et devint maréchal des logis. En 1834, il fomenta, à Lunéville, une insurrection militaire : trois régiments de cuirassiers devaient marcher sur Nancy et sur Metz, y soulever le peuple au cri de : Vive la République! et pousser vers Paris une armée de citoyens et de soldats révoltés. Condamné lors du procès d'avril 1835, Clément Thomas s'évada de Sainte-Pélagie et gagna l'Angleterre jusqu'à l'amnistie de 1839. Élu réprésentant en 1848, il ne fut pas réélu par l'Assemblée législative. Il essaya, lors du coup d'État, de soulever le département de la Gironde, échoua, et dut s'enfuir en Belgique. Il ne rentra en France qu'en 1870, prit part à la répression de la Commune et fut fusillé par les insurgés le 18 mars 1871. — [4] Le général Bedeau conquit ses grades en Algérie dont il devint gouverneur général en 1847. Il rentra en France peu avant la révolution de 1848, fut nommé ministre de la Guerre. Élu représentant par l'Assemblée constituante, il en devint le vice-président. Au coup d'État il fut arrêté, puis banni. Il habita la Belgique jusqu'à l'amnistie de 1859, et cessa alors toute activité politique.

À Madame Victor Hugo.

[26 juin 1848][1].

Chère amie, je suis dans d'affreuses anxiétés. Où êtes-vous? que devenez-vous? Depuis deux jours, je rôde jour et nuit autour du quartier sans pouvoir y pénétrer. J'ai le cœur déchiré. Écris-moi un mot, dis-moi que vous êtes tous en sûreté et que vous allez tous bien. Je ne vis pas. Donne-moi des nouvelles détaillées de vous tous.

Je suis ici depuis vingt-quatre heures avec un mandat d'ordre, de paix et de conciliation. Dieu nous aide et nous aidera. La France sera sauvée.

Surtout, sois tranquille sur moi. Je vais bien, quoique épuisé de fatigue.

À Monsieur Charles de Lacretelle.

De l'Assemblée, 1er juillet 1848.

Nous sommes tous sains et saufs, mon vénérable et cher ami; Dieu n'a pas voulu de moi, car j'offrais ma vie avec joie pour arrêter cette funeste effusion du sang français.

Je vous écris à la hâte dans ce tourbillon qu'on appelle l'Assemblée. Ma femme embrasse tendrement la vôtre. Nous déménageons aujourd'hui. Écrivez-moi désormais, 5, rue d'Isly.

Je vous serre tendrement les deux mains.

À Alphonse Karr.

3 juillet 1848.

Vous avez su par les journaux, mon cher ami, l'invasion de ma maison par les insurgés, je leur dois cette justice et je la leur rends volontiers, qu'ils ont tout respecté chez moi : ils en sont sortis comme ils y étaient entrés. Seulement un dossier de pétitions qui était sur une table dans mon cabinet a disparu, et je n'ai pu le retrouver; ce dossier contenait entre autres la pétition des habitants du Havre que je m'étais chargé de déposer sur le bureau de l'Assemblée nationale.

...Cette pétition portait, à ma connaissance, cinq mille signatures.

Je vous serre la main et suis à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO[2].

[1] Écrit au crayon.
[2] *Les Guêpes*, 4 mai 1873.

À Ulric Güttinguer.

À l'Assemblée, 10 juillet 1848.

Cher Ulric, nous sommes hors du combat, mais nous sommes toujours dans le tumulte. Je pense à vous qui êtes au milieu des arbres et des fleurs et je vous écris. Vous voyez les orages de la mer, moi j'en vois d'autres et je vous envie. Prenons courage pourtant. Il est impossible que la civilisation s'écroule, mais il faut que l'humanité s'aide. Dieu sera pour la France, mais il faut que la France soit pour Dieu. Ayons la foi, nous aurons la force. La plaie est saignante et profonde, mais qui peut donc dire au médecin suprême : tu ne la guériras pas.

Quant à moi, j'espère. J'espérais, dans les journées de juin, sous une pluie de balles; j'espérais, sachant ma famille au pouvoir des insurgés, je comptais sur Dieu, j'avais une ferme foi, pas une balle ne m'a atteint, pas un des miens ne m'a manqué.

Cher poëte, cher penseur, ce n'est pas à vous qu'il faut enseigner la bienveillance, l'amour et la foi. Ce sont vos leçons que je vous renvoie. Oui, les nouveaux doctrinaires du pillage et du vol sont exécrables, mais le peuple est bon. Il y a toujours en lui quelque chose de Dieu.

Oh! que je voudrais être près de vous, au milieu de la nature, avec ma famille, avec la vôtre! Hélas! je tourne ici la meule fatale des révolutions. Je serai peut-être un des premiers qu'elle broiera, mais je veux qu'elle broie un cœur plein de confiance et d'amour.

Je vous serre les deux mains et je vous aime.

V.

À MM. Colfavru et J.-E. Bérard[1]
à la Conciergerie.

Messieurs,

Votre remerciement me touche, mais je n'ai fait que mon devoir. Défendre la liberté, c'est défendre l'ordre et la constitution. Permettez-moi de vous remercier encore en même temps de n'avoir point douté de moi et

[1] Colfavru, avocat, l'un des principaux rédacteurs du journal *Le père Duchêne,* et J.-E. Bérard, rédacteur du *Napoléonien;* ces deux journaux révolutionnaires combattaient avec violence les décisions de l'Assemblée et s'attaquaient surtout aux républicains de fraîche date; *les républico-monarchistes,* disait le *Père Duchêne;* or Victor Hugo siégeait encore dans les groupes de droite, ne s'étant rallié vraiment à la République qu'en 1849, il le dit lui-même. Mais après son discours *sur la liberté de la presse et contre l'arrestation des écrivains,* Colfavru et Bérard avaient écrit à Victor Hugo pour le remercier d'avoir défendu leurs droits et plaidé leur cause. — Colfavru fut élu représentant de Saône-et-Loire en 1850, arrêté et proscrit après le coup d'État et rentra en France en 1859.

d'avoir pensé que je resterais toujours fidèle aux idées et aux principes. Je ne sais même plus si vous m'avez jamais attaqué. Vous souffrez, cela me suffit. Hier je vous combattais, aujourd'hui je vous défends. Dans le malheur et sous les verrous je ne me connais plus d'ennemis, je ne me connais même plus d'adversaires; j'ouvre les bras et je tends la main.

Je ne sais trop comment vous faire parvenir cette lettre, je la confie au hasard qui est parfois bienveillant.

Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments de cordialité.

V. H.[1]

10 août 1848.

À Monsieur l'abbé J.-H.-R. Prompsault, chapelain des Quinze-Vingts[2].

Comptez, monsieur l'abbé, sur tout mon concours. Je m'associerai de grand cœur aux réclamations de MM. les évêques de Langres et d'Orléans en faveur des pauvres aveugles des Quinze-Vingts. Je suis bien touché des détails que vous m'envoyez, et je me mets à la disposition de MM. les évêques, mes collègues.

Recevez, monsieur l'abbé, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO[3].

30 août [1848].

À M. Trouvé-Chauvel[4].

23 septembre 1848.

Monsieur le préfet et cher collègue, il y a dans vos bureaux, dans votre cabinet même, un jeune écrivain de talent et d'avenir, auquel je prends un intérêt profond et presque paternel, c'est M. Alfred Asseline. Au moment

(1) *Actes et Paroles. Avant l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.*

(2) Inédite. — En août 1848, les aveugles des Quinze-Vingts furent chassés de l'établissement et la pension alimentaire que leur faisaient les fondateurs fut supprimée. Le chapelain réclama pour eux au ministre qui le pria de ne pas intervenir. Le chapelain écrivit alors à Victor Hugo. —

(3) Lettre et réponse sont reliées dans un volume : *Le Pape. Bibliothèque Nationale.* Réserve.

(4) Trouvé-Chauvel créa, au Mans, la Banque de la Sarthe; après février 1848 il fut nommé commissaire général de la République en Maine-et-Loire et dans la Mayenne; élu représentant de la Sarthe, il devint préfet de police après l'émeute du 15 mai, puis préfet de la Seine et, en octobre 1848, ministre des Finances. Dès que Louis Bonaparte fut président de la République, Trouvé-Chauvel ne s'occupa plus de politique.

où un mouvement se fait dans votre cabinet, je serais heureux que M. Alfred Asseline fût distingué par vous et obtînt un avancement qu'il mérite par son zèle, sa capacité et ses bons services, et qu'il justifierait par son dévouement.

J'ajoute que je me considérerais comme personnellement obligé par ce que vous jugeriez à propos de faire pour M. Asseline, car il existe un lien de parenté entre son honorable famille et celle de ma femme.

Permettez-moi, monsieur le préfet et cher collègue, d'espérer quelque succès pour mon jeune recommandé, et recevez, je vous prie, la nouvelle et cordiale assurance de ma haute considération.

VICTOR HUGO[1].

À Madame Victor Hugo,
chez Madame Vacquerie.
À Villequier, par Yvetot (Seine-Inférieure)[2].

De l'Assemblée, 30 7bre [1848].

Chère amie, je t'écris quelques lignes en hâte de l'Assemblée à travers une des plus effroyables tempêtes que j'y aie encore vues. Ta pensée et celle de ma Dédé me sont bien douces au milieu de ces choses sombres. Du reste, nous allons tous bien ici. Je mène ce soir les gamins au Vaudeville et nous souperons avec un beefsteack froid en rentrant ensemble à la maison. Je suis très content de ces pauvres enfants. Toto est charmant, Charles travaille, et me donne autant de satisfaction et de joie cette année qu'il me donnait de chagrin l'an dernier. S'il veut, il aura un bel avenir. Il me continuera. C'est là une hérédité qu'on ne détruira pas.

Je suis heureux de savoir mademoiselle Dédé bien gaie et bien portante; moi je serais plus gai et mieux portant si elle m'avait écrit un mot. Je devrais la gronder, mais j'aime mieux l'embrasser. Je l'embrasse donc. Allez, mam'zelle!

Offre mes respects à ces dames. Mille amitiés à Auguste qui faisait de belle prose ici et qui fait de beaux vers là-bas. Il fait bien d'offrir la poésie à la nature et la critique à cet affreux Paris. J'ai remis ta lettre à Isidore. Le déménagement marche[3]. Mme d'A.[4] s'en occupe avec un dévouement admirable. Je songerai aux sonnettes. Il est probable que je parlerai d'ici à deux

(1) A. ASSELINE. *Victor Hugo intime.*

(2) Inédite. — (3) Victor Hugo et sa famille quittaient la rue d'Isly pour la rue de la Tour-d'Auvergne, 37. — (4) Mme d'Aunet, épouse divorcée du peintre Biard.

jours à l'Assemblée sur la peine de mort et la liberté de la presse. À propos, je me chamaille horriblement avec le conseil de guerre. Ton pauvre oncle[1] en est tout pâle.

Je t'embrasse tendrement. À bientôt chère amie.

V.

Va prier pour moi près de mon pauvre doux ange[2].

À Monsieur Hyacinthe Vinson[3].

Votre lettre du 15 8bre, monsieur, s'est égarée dans mon déménagement et n'est mise sous mes yeux qu'aujourd'hui. Je tiens à ce que vous le sachiez, car, sans avoir l'honneur de vous connaître, j'eusse été charmé de pouvoir vous être utile ou agréable; du reste je n'ai aucune influence sur les hommes du pouvoir actuel et je n'ai particulièrement point l'honneur de connaître le représentant que vous me désignez.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO[4].

8 9bre [1848].

À Paul Lacroix[5].

Dimanche, 10 Xbre.

Vous avez raison de compter sur ma bonne vieille amitié. Vous savez comme elle est à vous et depuis longtemps. Mais, par grâce, ne voyez pas en moi un ministre, je veux rester l'ami *indépendant* des lettres et des lettrés. Je veux *l'influence* et non le pouvoir, l'influence honnête, probe, éclairée et rien de plus, rien pour moi surtout. Et toute mon ambition, quand à vous tous vous aurez sauvé la civilisation et le pays, ce sera de retourner à ma charrue, c'est-à-dire à ma plume.

Vous savez que je serai bien heureux de vous voir et de vous serrer la main.

VICTOR H[6].

(1) Asseline, greffier au 2e conseil de guerre. — (2) *Bibliothèque Nationale.*

(3) Inédite. — Hyacinthe Vinson, auteur de plusieurs recueils de vers et d'une traduction de *l'Enfer* de Dante; il publia, en 1885, un index des poésies de Victor Hugo. — (4) *Communiquée par M. Paul Vinson.*

(5) Publiée en partie dans *Actes et Paroles, Avant l'exil.* Historique. *Édition de l'Imprimerie Nationale.* — (6) *Bibliothèque de l'Arsenal.*

À Émile de Girardin [1].

J'ai mis huit jours à lire votre écrit du 14 [2]. Je ne sache pas de plus grand éloge; il ne suffit pas de lire, il faut méditer. Chaque mot est une idée, chaque ligne est une page, chaque page est un volume. Je vous contredirais peut-être sur quelques points et j'irai pour cela causer un de ces jours avec vous, mais sur presque tous nous sommes d'accord. Ordre, paix, liberté, grandeur, voilà ce qu'il faut maintenant. L'aurons-nous? Continuez de semer les idées, continuez de lutter et d'enseigner. Je serai heureux chaque fois que je pourrai vous appuyer. Vous êtes un grand esprit courageux.

À bientôt. Je vous serre la main.

VICTOR HUGO [3].

25 X^bre 1848.

À Monsieur Duriez [4], *gérant de la Société des œuvres de Victor Hugo* [5].

Monsieur,

La présente année 1848 a été mauvaise pour le commerce et pour la librairie en particulier. Cette année se trouve comprise parmi celles dont vous m'avez acheté l'usufruit. Il me paraît juste de ne point vous la compter, c'est une perte dont les évènements politiques sont la cause et que je crois devoir supporter seul. Permettez-moi donc d'ajouter volontairement et de mon plein gré une année de plus à celles que vous m'avez achetées par notre traité du 2 septembre 1839.

Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne vous écarterez pas, dans les cessions de droits que vous croirez pouvoir consentir, des formes et des limites que vous vous êtes tracées dans tous vos traités précédents avec vos divers cessionnaires, que vous ne consentirez aucune vente de mes ouvrages à vil prix et que vous continuerez d'en administrer l'usufruit comme tout usufruit doit être administré, en bon père de famille. Moyennant quoi, vous pouvez considérer par ces précédentes (*sic*) votre droit de tirage comme

[1] Inédite. — [2] *Note remise le 14 décembre 1848 au Président de la République;* réformes et lois proposées. Publiée au début de 1849. — [3] *Archives Spoelberch de Lovenjoul.*

[4] Inédite. — [5] Société en commandite pour l'exploitation des œuvres de Victor Hugo sous la raison sociale Duriez et Cie, constituée le 31 juillet 1839.

prorogé jusqu'au 31 juillet 1850 et votre droit de vente exclusive des exemplaires imprimés comme prorogé jusqu'au 31 juillet 1851, époque à laquelle je rentrerai dans la pleine possession de ma propriété, n'étant du reste dérogé à aucune des conditions de notre traité.

Je suis heureux, monsieur, de donner à vous et à la Compagnie que vous administrez cette preuve de mon bon vouloir et cette marque de tous mes sentiments de cordialité.

Veuillez, je vous prie, en agréer la nouvelle expression.

VICTOR HUGO.

24 décembre 1848.

Voici, monsieur, la lettre rédigée comme je la crois indispensable aux intérêts de tout le monde et aux termes du traité. Serez-vous assez bon, si vous l'approuvez ainsi que MM. vos associés, pour me la renvoyer revêtue de votre signature.

Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO[1].

Ce 27 [décembre 1848].

[1] *Communiquée par M. Blaizot.*

INDEX.

Abayma (D'), 350.
Abrantès (Duchesse d'), 484 et *n.*
Abrantès (Napoléon d'), 485 et *n.*
Achille, 397.
Agier, 418 et *n.*
Agnaut, 482.
Alaux, 409, 414, 419, 421.
Alissan de Chazet, 418 et *n.*
Allart (Hortense), 514 et *n.*
Ampère, 508 *n.*
Anaïs, 510 et *n.*
Ancelot, 448 et *n.*
Andrieux, 288 *n.*
Angoulême (Duc d'), 385, 386.
Apollon, 339, 387 *n.*
Archives israélites (Directeur des), 599 et *n.*
Argout (Comte d'), 509 et *n.*, 520, 541.
Arnould, 505 *n.*
Asseline (Alfred), 585 et *n.*, 642, 643 et *n.*
Asseline (Oncle de Mme Hugo), 405, 429, 644 et *n.*
Asseline (Mme), 405 et *n.*, 429, 431.
Aubry-Vitet (Mme), 465 *n.*, 466 *n.*, 540 *n.*
Auger, 587 et *n.*
Aunet (Mme d'), 643 et *n.*

Balzac, 507 *n.*, 584 *n.*
Baraudin (Louis de), 322 *n.*
Barrière (Théodore), 633 *n.*
Barrot (Odilon), 518 et *n.*, 519.
Barthou 288 et *n.*, 295 *n.*, 297 *n.*, 323 *n.*, 331 *n.*, 334 *n.*, 339 *n.*, 344 *n.*, 348 *n.*, 368 *n.*, 384 *n.*, 388 *n.*, 432 *n.*, 466 *n.*, 468 *n.*, 485 *n.*, 493 *n.*, 506 *n.*, 528 *n.*, 601 *n.*, 608 *n.*, 610 *n.*, 616 *n.*, 631 *n.*, 635 *n.*
Bassano (Duc de), 541 *n.*
Bastide, 637 et *n.*
Beauchesne, 417 et *n.*, 428.
Beauvallet, 510 et *n.*
Béclard, 443 et *n.*
Bedeau (Général), 639 et *n.*
Beethoven, 474.
Bellanger, 567.
Belleyme (De), 450 et *n.*
Belton (Louis), 292 *n.*, 293 *n.*, 294 *n.*, 296 *n.*, 300 *n.*, 301 *n.*
Bentham, 450 et *n.*
Béquet, 535 et *n.*
Béranger, 486 et *n.*, 519, 579, 630 *n.*
Bérard (J.-E.), 641 et *n.*
Bérès, 288 *n.*, 633 *n.*
Berlioz, 590 et *n.*
Berry (Duc de), 309 et *n.*
Berry (Duchesse de), 317, 334, 370 *n.*, 630 *n.*
Bertin (M.), 493 *n.*, 497 *n.*, 498, 507, 508, 509 *n.*, 511, 512 et *n.*, 513 *n.*, 515, 516, 534 et *n.*, 535 *n.*, 545, 547 *n.*, 549, 588.
Bertin (Armand), 535 et *n.*, 588, 612.
Bertin (Édouard), 497 et *n.*, 512, 515, 522, 529, 545, 547, 549, 588.
Bertin (Mme), 512, 515, 545.
Bertin (Louise), 512 et *n.*, 513 et *n.*, 515, 516, 517, 522, 527, 528, 529, 535, 537, 544, 545, 547 et *n.*, 548, 550, 588, 598, 601, 612.
Béthune, 435.

Biard, 643 *n.*
Biré, 399 *n.*
Biscarrat, 368 et *n*, 412, 429.
Bixio, 639 et *n.*
Blaizot, 288, 589 *n*, 646 *n.*
Blanche (Docteur), 404 *n.*
Bocage, 510 et *n*, 590 et *n.*
Boileau, 391.
Bonange, 451.
Bonnerot, 441 *n.*
Bordeaux (Duc de), 317, 321.
Bossange, 452 et *n.*
Bossuet, 391.
Bouchet, 616 et *n.*
Bouclier (Mme), 620.
Boulanger (Louis), 447 et *n*, 448, 449, 457, 458, 459, 472, 473, 531 *n*, 532, 538, 545, 557, 572 et *n*, 574, 581, 612 *n*, 613.
Bouyer-Karr (Mlle), 588 *n.*
Boyer, 462.
Brifaut, 455 et *n*, 465 *n.*
Brizeux, 500 et *n.*
Brocard (Mlle), 510.
Brousse, 410 *n*, 435.
Brousse (Mme), 410 et *n*, 420 et *n*, 426 et *n*, 435.
Brune (Maréchal), 616, 617 et *n.*
Brunefer, 575.
Bugeaud (Maréchal), 630 et *n.*
Buloz, 489 et *n*, 514 *n*, 523 et *n*, 524, 538, 539, 634 et *n.*
Byron, 460, 486.

Cadot, 292, 293, 296.
Cailleux (De), 411 et *n*, 414, 416, 417, 419.
Canel (Urbain), 428 et *n*, 433.
Carlier, 412.
Carrel (Armand), 469 et *n*, 470 et *n*, 517, 519.
Cauwet (Pierre), 630 et *n.*
César, 623.
Charlemagne, 575, 579.
Charles Ier, 503 *n*, 504.
Charles X, 398 et *n*, 399, 401, 411, 419, 420, 421, 424, 426, 428 *n*, 455 *n*, 456 et *n*, 457, 476 *n*, 509 *n*, 526.
Chateaubriand, 318, 321, 329 *n*, 331, 332 et *n*, 334, 352, 371, 383 et *n*, 384, 386 et *n*, 388, 394, 422, 432, 447, 454 et *n*, 508 *n*, 514 *n*, 583 et *n.*
Chateaubriand (Mme de), 454 *n.*
Chénier (André), 307, 434 *n.*
Ciceri, 510 et *n.*
Clermont-Tonnerre (Marquis de), 385 et *n*, 386.
Coëtlosquet (Comte de), 386 et *n.*
Colfavru, 641 et *n.*
Collin (Mesdames), 592, 593, 594.
Conard, 521 *n.*
Constant (Benjamin), 483 et *n*, 484.
Constant (Mme Benjamin), 483.
Corbière (De), 329 *n*, 371 et *n*, 464 et *n.*
Corday (Charlotte), 305.
Cordellier-Delanoue, 503 et *n*, 504.
Cordier, 292 *n*, 293 *n*, 294 *n*, 296 *n*, 300 *n*, 301 *n*, 368 *n*, 587 *n.*
Corneille, 391, 591.
Cornuau, 288.
Coupy, 636 *n.*
Cousin (Victor), 478 et *n*, 479 et *n*, 481, 482 *n*, 483.
Cromwell, 503 *n*, 504.
Crosnier, 487 *n*, 489.
Cruikshank, 414 et *n.*
Custine (Marquis de), 556 et *n.*

Dante, 400.
Davaux, 334 et *n.*
David (d'Angers), 442 et *n*, 445 et *n*, 448, 450 et *n*, 451 et *n*, 453 et *n*, 473 et *n*, 486, 488, 505, 530 et *n*, 558, 584 *n*, 589.
David (d'Angers) [Mme], 488, 590.
Decazes (Duc), 315 et *n*, 316.
Decazes (Duchesse), 316.
Decleu, 412.

Decotte, 292 et *n*, 293 et *n*, 294 et *n*, 296 et *n*, 297 *n*, 300 et *n*, 301 et *n*, 368 *n*, 587 *n*.
Degrange, 288.
Delacroix (Eugène), 444 et *n*, 446, 454 et *n*.
Delaforest, 432 et *n*.
Delavigne (Casimir), 627 *n*.
Delelée (Baronne), 422.
Delon, 342, 343.
Delon (Mme), 342.
Derivoire, 430.
Deschamps (Antoni), 404 *n*, 513 et *n*.
Deschamps (Émile), 321 et *n*, 400, 404 *n*, 425, 445.
Deschamps (Jacques), 404 et *n*, 405, 410, 429.
Deschamps (Mme), 404 et *n*, 405, 410, 429.
Deschamps (Ministre belge), 619.
Deschanel (Émile), 571 et *n*.
Desjardins (Abel), 471.
Desmousseaux, 510 et *n*.
Destains, 409.
Détroyat, 628 *n*.
Devéria (Mme), 412 et *n*.
Devéria (Achille), 412 et *n*, 448, 466.
Devéria (Eugène), 412 et *n*, 448, 474.
Didier (Henri), 593, 606, 607.
Donnadieu (Général), 316 et *n*.
Dornès, 639 et *n*.
Dorval (Mme), 490 et *n*, 591, 636 et *n*.
Doudeau, 471.
Driollet, 429, 435.
Drouet (Juliette), 556 *n*, 571 *n*.
Droz, 396 et *n*.
Duberthier, 471.
Dubois, 466 et *n*, 519 *n*.
Dubufe, 613 et *n*.
Duchâtel, 540 et *n*.
Dumas (Alexandre), 487 *n*, 534 et *n*, 536, 558 et *n*.
Dumesnil (Mme), 409.
Duponchel, 515 et *n*.
Dupuy (Ernest), 356 *n*.
Durand, 342 et *n*.
Dürer (Albert), 453.
Duriez, 588 *n*, 645 et *n*.
Duseigneur, 488 et *n*.
Duvivier (Général), 638 et *n*.

Eckstein (Baron d'), 395 et *n*, 401.
Emmin, 417, 419, 422.
Énée, 299.
Enghien (Duc d'), 302.
Esquirol (Docteur), 368 *n*, 369, 371, 372, 505, 506.
Esquiros, 525 et *n*.
Etcheverry, 561.

Féraudy (De), 382 et *n*, 383, 384, 403, 435.
Ferdinand VII, 462, 470.
Fieschi, 547 *n*.
Fleury (Docteur), 363, 369, 370.
Folleville, 442.
Fontan, 509 et *n*.
Fontanes (De), 332 *n*.
Foucher (Pierre), 291 et *n*, 292 *n*, 325, 326, 328, 329, 330 et *n*, 331, 333 et *n*, 334 *n*, 335, 347, 348, 349 et *n*, 350 *n*, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 362, 363, 364, 367, 368, 370, 371, 372, 378, 381, 386, 397, 403, 404, 405, 408, 410, 412, 423, 428, 429, 431, 432, 546, 548, 550, 554, 561, 570, 572, 573, 574, 576, 580, 581.
Foucher (Mme), 291 *n*, 334, 347, 349 et *n*, 350 *n*, 355, 356, 357, 358, 359, 364, 382, 403, 404, 405 et *n*, 407, 408, 409, 423, 426 et *n*, 428, 429, 431, 432, 443 et *n*.
Foucher (Julie), 404 et *n*, 408, 409, 426, 429, 554, 576, 592, 593.
Foucher (Mélanie), 435.
Foucher (Paul), 379 et *n*, 380 et *n*, 403, 405, 408, 429, 437 et *n*, 438, 444 et *n*, 445 et *n*, 446 et *n*, 447 et *n*, 448, 486 et *n*, 613.

Foucher (Victor), 404 et *n*, 408, 435, 630, 631 et *n*.
Fouquier-Tainville, 305 et *n*.
Fournier, 467.
France (Anatole), 487 *n*.
Franchet, 346 et *n*, 352.
François Ier, 402.
François, 404, 405, 410, 412, 429.
Frayssinous (évêque d'Hermopolis), 394 et *n*, 430.
Froidefond des Forges, 480.
Fulchiron, 587 et *n*.

Gandonnière (Almire), 592.
Gatayes (Léon), 587 et *n*.
Gault, 432 et *n*.
Gautier (Théophile), 507 *n*, 620 et *n*, 632, 634 et *n*.
George IV, 315.
George (Mlle), 505 et *n*, 594, 595, 616 et *n*.
Georges, 479, 629.
Gérard, 454 et *n*.
Gilet, 449.
Girard, 370.
Girardin (Mme de), 572 et *n*, 584 et *n*, 627 et *n*, 628 et *n*.
Girardin (Émile de), 469 *n*, 572 *n*, 645 et *n*.
Giraud-Badin, 288 *n*.
Godoy (Armand), 450 *n*, 613 *n*.
Gœthe, 321 *n*, 399 *n*, 446, 534 *n*.
Gosselin, 491 et *n*.
Goujon (Jean), 451.
Granier, 553.
Granier de Cassagnac, 534 *n*, 536 *n*,
Gué, 575.
Guillard, 296.
Guimbaud (Louis), 292 *n*.
Guiraud (Alexandre), 338 et *n*, 339, 378, 384 *n*, 396 et *n*, 400, 402 *n*.
Guizot, 584 *n*.
Güttinguer (Ulric), 472 et *n*, 473, 475, 537, 551, 636, 641.
Harel, 487 *n*, 526 et *n*, 528, 529, 535, 557, 616 et *n*.
Hendicourt (D'), 400.
Henri IV, 303.
Hérold (J.), 498 et *n*, 499.
Hocquart, 324.
Hoffmann (Z.), 387 et *n*, 388, 389, 390 et *n*, 391, 392, 393, 434.
Holzmann (Hélène), 571 *n*.
Homère, 437 *n*, 438.
Horace, 304, 467 *n*, 556, 634.
Houssaye (Arsène), 600 et *n*, 631 et *n*.
Hugo (Général), 291 *n*, 292 et *n*, 293, 294, 295 et *n*, 296, 297 *n*, 300 et *n*, 301, 322, 323, 330, 331 et *n*, 343, 344 et *n*, 345 et *n*, 346 *n*, 347 et *n*, 348, 349 et *n*, 350 et *n*, 351 et *n*, 352, 353, 354, 355, 356, 358, 359, 360, 362, 363, 364, 366, 367 et *n*, 368 et *n*, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379 et *n*, 380 et *n*, 381 et *n*, 382 et *n*, 383 et *n*, 384 et *n*, 385, 386, 388, 397, 398 et *n*, 400, 401, 403 et *n*, 404, 405, 406, 407, 408, 410, 411, 412, 414, 415, 417, 419 et *n*, 420, 421, 422, 424 et *n*, 425, 426, 429 et *n*, 430, 431, 432 et *n*, 434, 435, 446 et *n*, 452, 454 *n*, 456, 462, 484, 502, 503, 524, 552, 625.
Hugo (La générale), 291 et *n*, 292 *n*, 295, 297 *n*, 301 *n*, 306 et *n*, 310 et *n*, 322 et *n*, 323, 324, 329, 336, 340, 343, 354, 363, 364, 402, 425, 552.
Hugo (Mme, seconde femme du général), 291 *n*, 350, 367, 368, 369, 372, 374, 375, 376, 377, 379, 380, 381, 382, 383 et *n*, 384, 385, 386, 388, 397, 398, 403, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412, 414, 415, 419 et *n*, 420, 421, 422, 423 et *n*, 424, 425, 426, 430, 431, 435, 462, 625.
Hugo (Mme Victor. — Adèle Foucher), 291 *n*, 326, 330, 333 et *n*, 334, 349 *n*, 350, 351, 353, 354, 355, 356, 358, 360,

362, 363, 364, 365, 367, 368, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 377, 378, 379 et *n*, 380, 381 et *n*, 382, 383, 384 et *n*, 385 et *n*, 386 et *n*, 388, 395, 396, 397, 398 *n*, 399, 400, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419 et *n*, 420 et *n*, 421, 422, 423 et *n*, 424, 425, 426, 428 et *n*, 429, 431, 432, 433, 434, 435, 440 *n*, 445, 447 *n*, 449, 453 et *n*, 456, 457, 459, 460 *n*, 470 *n*, 472 *n*, 474, 475, 476, 477, 478, 483, 485 et *n*, 486, 487 *n*, 491 *n*, 492, 493, 495, 496, 497 et *n*, 498, 501, 506, 511, 512, 515, 520, 522, 526 et *n*, 529, 542, 543 *n*, 544, 546 et *n*, 547 et *n*, 548, 550, 551, 553, 554, 555, 557, 559, 561, 562, 563 et *n*, 564, 565, 566, 567, 568, 570, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 580, 581, 585 *n*, 592, 593, 594, 596, 597, 598, 600, 601, 602, 603, 604, 606, 608, 609, 610, 611, 612, 615, 624, 625, 629, 631, 634 et *n*, 636, 638, 639, 640, 643, 644.

Hugo (Abel), 291 et *n*, 294, 295, 296, 297 *n*, 310, 316 et *n*, 321, 322, 323, 336, 344, 353, 354, 356, 357 et *n*, 358, 359, 360, 362, 363, 364, 369, 370, 372, 377, 378, 379, 381, 384, 385 *n*, 388, 397, 409, 412 *n*, 425, 429, 431, 432, 435, 445 et *n*, 452, 523 *n*, 524, 615 et *n*, 630.

Hugo (Adèle), 475 et *n*, 478, 519 et *n*, 535, 543, 546, 548, 553, 555, 561, 563, 564, 566, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 578, 580, 582, 592, 593, 597, 601, 605, 607, 611, 615, 624, 629, 639, 643.

Hugo (Charles), 434 *n*, 506, 512, 519, 532, 543, 546, 548 et *n*, 553, 554, 555, 561, 562, 564, 565, 566, 567, 568, 570 et *n*, 572, 573, 574, 576, 577, 578, 580, 581, 592, 593, 597, 598, 600, 602, 606, 607, 609, 611, 615, 629 et *n*, 637, 639, 643.

Hugo (Eugène), 291 *n*, 292 et *n*, 293 *n*, 294 *n*, 295, 296 *n*, 297 et *n*, 300 *n*, 301 et *n*, 305 *n*, 306 et *n*, 309 et *n*, 312, 316, 319, 323, 324, 336, 343, 344, 346, 356, 358, 359, 360, 362, 363, 364, 366 et *n*, 367, 368 et *n*, 369, 370, 371, 372, 374, 376, 377, 378, 379, 384, 388, 405 *n*, 505, 506, 552 et *n*.

Hugo (Francis), 366 et *n*, 367, 379 et *n*, 380, 498 *n*.

Hugo (François-Victor), 450 *n*, 519 et *n*, 543, 546, 548 et *n*, 549 et *n*, 553, 554, 555, 561, 562, 564, 566, 567, 568, 570 *n*, 572, 573, 574, 576, 577, 578, 580, 581, 590 et *n*, 592, 593, 597, 604, 605, 607, 608, 610, 611, 615, 629, 643.

Hugo (Léopold), 373, 374, 375, 376, 377, 379 et *n*, 380 et *n*, 381 et *n*, 382, 383, 552.

Hugo (Léopoldine), 396, 397, 398, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 412, 413, 414, 415, 416, 419, 420, 421, 422, 423, 425, 426, 429, 430, 432, 447 *n*, 486, 512, 515, 519, 520, 528, 535, 542, 543, 544, 545, 546 et *n*, 548, 549, 550 et *n*, 551, 553, 554, 555, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 576, 580, 582, 592, 593, 594, 595 et *n*, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 611 et *n*, 612, 613 et *n*, 614 et *n*, 615, 624.

Hugo (Louis), 347 et *n*, 353, 359, 379 et *n*, 388 et *n*, 397, 506, 507.

Hugo (Martine), 366, 498 et *n*, 506.

Hurbal (Général d'), 346 et *n*, 350, 351.

Ida (Mlle), 558 et *n*.

Ingres, 513 et *n*.

Iphis, 307 *n*.

Janin (Jules), 457 et *n*, 458, 535, 575.
Jauffret, 548 *n*, 570 et *n*, 580.
Joly (Anténor), 558 et *n*, 561, 626 *n*.
Joseph (Le roi), 502 et *n*, 503, 523 et *n*, 524.
Jouslin de la Salle, 525 et *n*.
Junot (Général), 484 *n*.

Karr (Alphonse), 587 et *n*, 612 *n*, 614 et *n*, 640.
Katzenberger, 368, 371.

La Bourdonnaye (De), 455 et *n*, 456, 460, 461, 463.
Lacau, 471 et *n*.
Lacordaire, 344 *n*.
Lacretelle (Charles de), 584 et *n*, 585 et *n*, 617, 635, 640.
Lacretelle (Mme de), 584, 618, 635, 640.
Lacretelle (Henri de), 585 et *n*.
Lacroix (Jules), 467 et *n*, 536 et *n*, 591 et *n*.
Lacroix (Paul), 467 et *n*, 536, 644.
Lacroix (Mme Paul), 468, 536.
Ladvocat, 381 et *n*, 384, 385, 411, 424, 429.
Lafayette, 480 et *n*, 481.
Lafon, 634 *n*.
La Fontaine, 331, 389, 391, 403.
Lamarque (Général), 508 *n*, 637 *n*.
Lamartine, 378, 393, 394, 395, 396 et *n*, 398 *n*, 399, 428 *n*, 429, 433, 447, 448, 451 et *n*, 456, 472 *n*, 473 et *n*, 474, 477, 511, 544 et *n*, 559, 561, 569 *n*, 584 *n*, 585 et *n*, 627 et *n*, 628 et *n*, 631, 635 et *n*, 637 et *n*.
Lamartine (Mme de), 433, 474, 477, 544, 584 *n*.
Lamartine (Valentine de), 474 *n*.
Lambert, 429 et *n*, 430.
Lamennais (F. de), 322 *n*, 344 et *n*, 345 *n*, 353, 354, 357, 409, 410, 412, 447, 451, 511 et *n*.
Lanvin (Mme), 570.
Lapointe (Savinien), 583 et *n*, 586 *n*.
La Rivière (De), 405 et *n*, 425, 426, 429.
La Rochefoucauld (Vicomte de), 398 *n*, 399, 409, 410 et *n*, 411, 417 et *n*, 419, 420, 421 et *n*, 428 et *n*.
Latouche (Henri de), 434 et *n*, 457 et *n*, 458.
Latour (Antoine de), 546.
Lebarbier, 367 et *n*.
Lechevalier (Jules), 540.
Lefèvre (Jules), 321 et *n*, 400, 402.
Lefèvre (Mme), 566 et *n*, 594 et *n*, 596, 597, 603, 604, 605, 609, 624.
Le Prevost, 448 et *n*.
Lerminier, 500 et *n*, 508 *n*, 538 *n*.
Leroux (Pierre), 466 *n*, 489 *n*, 519 et *n*.
Ligier, 512 et *n*.
Listz, 542 et *n*, 545.
Lockroy, 505 *n*.
Lopez, 634 *n*.
Louis XI, 507.
Louis XVI, 503 et *n*, 504.
Louis XVIII, 309, 456 *n*, 541.
Louis-Philippe, 497 *n*, 539 *n*, 547 *n*, 639 *n*.
Louis (Docteur), 610 et *n*.
Lourdoueix (De), 346 et *n*, 347, 349, 351, 354.
Lovenjoul (Vicomte Spoelberch de), 399 *n*, 440 *n*, 441 *n*, 442 *n*, 448 *n*, 459 *n*, 473 *n*, 475 *n*, 482 *n*, 485 *n*, 486 *n*, 489 *n*, 490 *n*, 491 *n*, 492 *n*, 493 *n*, 495 *n*, 496 *n*, 499 *n*, 500 *n*, 508 *n*, 509 *n*, 511 *n*, 514 *n*, 518 *n*, 519 *n*, 520 *n*, 521 *n*, 522 *n*, 523 *n*, 525 *n*, 527 *n*, 531 *n*, 532 *n*, 533 *n*, 536 *n*, 538 *n*, 539 *n*, 551 *n*, 620 *n*, 645 *n*.
Lucain, 391.
Luppé (Marquis de), 628 *n*.
Luthereau, 619.

Macdonald, 617 *n*.
Magnin, 500 et *n*, 518.

Maillard (Adrien), 589.
Malaret (Baron de), 427.
Malesherbes, 319.
Mame, 467 *n.*
Marbeau, 616.
Maréchal (Jules), 409.
Mariotte (Mlle), 544 *n.*
Mars (Mlle), 431 et *n*, 467, 486, 487, 489, 490 et *n*, 510.
Martignac (De), 372 et *n*, 462, 541.
Martin (Mme), 291 *n*, 292 et *n*, 293, 294, 297 et *n*, 331 et *n*, 452 et *n*.
Matarosso, 586 *n.*
Maurice, 429.
Mayer, 521.
Maynard (Louis de), 531 *n*, 552 et *n*.
Mazure, 442.
Méchain, 471.
Médicis (Marie de), 574.
Mellinet, 364 et *n*.
Mercœur (Élisa), 541 et *n*, 542.
Mérimée, 520 et *n*, 521 *n*.
Merle, 630 *n*.
Mestscherski (Princesse), 618 et *n*.
Mestscherski (Elim), 618 *n*.
Meurice (Paul), 550 *n*, 626 et *n*, 627 *n*, 636.
Michel-Ange, 400, 474.
Michelet, 538 *n*.
Mignet, 469 *n*.
Moïse, 307.
Molière, 391, 591.
Moncabrié, 305 et *n*.
Monrose, 510 et *n*.
Montaigne, 339.
Montalembert, 511 et *n*.
Montbel (Comte de), 462 et *n*, 465.
Montferrier (Marquis de), 386 *n*.
Montferrier (Marquise de), 395.
Montferrier (Julie Duvidal de, — plus tard Mme Abel Hugo), 385 et *n*, 408, 409, 411, 413, 445 *n*, 615 et *n*.
Montferrier (Zoé de), 410 et *n*, 413, 615 et *n*.
Montijo (Mme de), 521 *n*.
Montpensier (Duc de), 546.
Mortemart, 472.
Mozart, 474.
Mürger (Henry), 633 et *n*.

Napoléon Ier (Bonaparte), 391, 483 *n*, 503 et *n*, 504, 523, 566, 570 *n*, 579, 582 *n*, 583 et *n*, 623, 626 *n*, 630 *n*, 635.
Napoléon III (Louis-Bonaparte), 518 *n*, 639 *n*, 642 *n*.
Neufchâteau (François de), 394 et *n*, 493 et *n*.
Nisard, 473 et *n*.
Nodier (Charles), 399 et *n*, 400, 405, 409, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 421, 428 et *n*, 429, 433, 445, 451, 459 et *n*, 460, 475 et *n*, 501 et *n*, 514, 534 et *n*, 572 *n*.
Nodier (Marie, plus tard Mme Ménessier-Nodier), 475 et *n*, 501 et *n*, 572 et *n*, 576.
Nodier (Mme), 429, 475, 501.
Noël (Louis), 481 et *n*, 482, 483 et *n*, 638.

Orléans (Duc d'), 543, 544, 592 et *n*.
Ourliac (Édouard), 600 et *n*.
Ovide, 553.
Ozy (Alice), 632 et *n*.

Parent (Docteur), 600.
Pascal, 391.
Paulin, 412.
Pavie (Louis), 435, 437, 438 et *n*, 439, 440, 442, 443, 444, 445, 446, 454, 478, 526, 558.
Pavie (Théodore), 478 et *n*, 526, 558.
Pavie (Victor), 435 et *n*, 436, 437 et *n*, 438 et *n*, 439 et *n*, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447 et *n*, 453, 478, 487 et *n*, 525, 526, 529, 546 *n*, 557, 614, 618 et *n*.
Pélicier, 364 et *n*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Pelletan (Eugène), 569 et *n.*
Pelliot (Charles), 557 *n.*
Perrier, 510 *n.*
Persan, 367 et *n,* 370.
Peyronnet, 354 et *n.*
Philadelphie (Bibliothèque de), 341 *n.*
Pichat, 321 et *n.*
Pichot, 405.
Pinaud, 301 et *n,* 302, 303 et *n,* 304 *n,* 305 et *n,* 306 *n,* 307 et *n,* 308 *n,* 309, 310 *n,* 311 et *n,* 317, 318, 319, 324, 332 et *n,* 342, 359, 361, 365 et *n,* 369.
Pinlevé, 426.
Planche (Gustave), 522 et *n,* 523 *n.*
Pline, 391.
Poinset, 502, 503.
Poirson, 570 et *n.*
Poitevin, 311.
Polignac (Prince de), 476 et *n.*
Pommier (Amédée), 627 et *n.*
Pons (Gaspard de), 321 et *n,* 327 et *n.*
Ponsard, 626 *n,* 627 *n.*
Pradier, 530 *n,* 570 et *n,* 571 *n.*
Pradier (Claire), 571 et *n.*
Presle, 502 et *n,* 523, 524.
Prieur, 562, 572, 574.
Prinstot (Mme), 316.
Prompsault (Abbé), 642 et *n.*
Provost, 569 et *n.*
Puget, 451.

Rabbe (Alphonse), 397 et *n,* 401, 402, 409, 412, 469.
Rabelais, 467 *n.*
Racine, 391, 451, 534 *n,* 623.
Rampin, 588 et *n.*
Raphaël, 474.
Rasmont (Bernard de), 484.
Raynouard, 298 et *n,* 299.
Regnauld, 601, 609.
Reichstadt (Duc de), 502 et *n,* 524 et *n.*
Rembrandt, 453.
Renduel, 506 *n,* 507 et *n,* 517, 519, 528, 535, 536, 557.
Requin (Docteur), 492 et *n.*
Rességuier (Jules de), 324 et *n,* 337, 341, 348, 349, 359, 362, 365, 369, 378.
Rességuier (Mme de), 338, 342, 379.
Richard (L.), 466.
Richelieu (Duc de), 316 et *n.*
Robelin, 459 et *n,* 574.
Robespierre, 509, 635.
Rocher, 319, 321 et *n.*
Roger, 422 et *n.*
Rohan (Duc de), 322 *n,* 325 *n,* 333 et *n,* 334, 339, 344 *n.*
Rolle, 518 et *n.*
Ronsard, 467 *n.*
Rossini, 451.
Rousseau (J.-B.), 391.
Rousseau (J.-J.), 400.
Royer-Collard (Docteur), 370 et *n,* 378, 506.
Rubens, 556, 574.

Sainte-Beuve, 440 et *n,* 441 et *n,* 442, 445 et *n,* 447 et *n,* 448 et *n,* 449 et *n,* 457 et *n,* 458, 472 et *n,* 473, 475 et *n,* 478, 482 et *n,* 485 et *n,* 486 et *n,* 489, 490, 491 et *n,* 492 et *n,* 493 et *n,* 494, 495 et *n,* 496 et *n,* 499 et *n,* 500 et *n,* 507, 508 et *n,* 509 et *n,* 511, 514 et *n,* 517 et *n,* 519 et *n,* 520, 521, 522 et *n,* 523 et *n,* 524, 525, 527 et *n,* 530, 531 et *n,* 532 et *n,* 533, 536 et *n,* 537 et *n,* 538 et *n,* 539 et *n,* 620 et *n.*
Sainte-Beuve (Mme), 448.
Saint-Valry, 319 *n,* 321 et *n,* 328 *n,* 329 *n,* 402, 430 et *n,* 461, 462, 476.
Salvandy, 587 et *n.*
Sand (George), 519 *n.*
Schiller, 321 *n,* 534 *n.*
Séché (Léon), 434 *n.*
Sénèque, 391.
Shakespeare, 321 *n,* 399 *n,* 467 *n,* 591 et *n.*
Siméon, 315 et *n.*

Simon (Gustave), 326 *n*, 485 *n*, 486 *n*, 491 *n*, 492 *n*, 495 *n*, 496 *n*, 500 *n*, 509 *n*, 517 *n*, 527 *n*, 531 *n*, 536 *n*, 538 *n*, 539 *n*, 620 *n*.
Sophocle, 437 *n*, 467 *n*.
Soulié (Frédéric), 509 et *n*.
Soulié (J.-B.), 398 et *n*, 412.
Soult (Maréchal), 584 *n*.
Soumet (Alexandre), 318 et *n*, 320, 321, 324, 327, 337, 341 et *n*, 342, 347, 348, 360, 362, 365, 378, 379, 400, 402 et *n*, 407, 409.
Staël (Mme de), 387.
Stassart (Baron de), 399 *n*.

Talma, 431 et *n*.
Taylor (Baron), 409 et *n*, 412, 428 et *n*, 429, 431, 437, 452, 455, 460, 468, 489, 490, 509, 518.
Ténint (Wilhem), 597, 598 *n*.
Thierry (Augustin), 469 *n*.
Thierry (Édouard), 614 et *n*.
Thiers, 469 *n*, 530 et *n*, 541, 571 *n*, 582, 583 *n*.
Thomas (Clément), 639 et *n*.
Thouret (Antony), 539 et *n*, 540.
Tibère, 303 et *n*.
Tollry (De), 325.
Trajan, 303 et *n*.
Trébuchet (Adolphe), 310 et *n*, 311, 313 et *n*, 314, 315, 316, 317, 335, 336, 340, 357, 358, 363, 364 et *n*, 372, 377, 378, 383, 384, 409, 424, 430 et *n*, 431.
Trébuchet, 310, 313, 314, 315, 317, 335, 336, 339, 340, 357, 358, 363, 364 et *n*, 378, 428, 429, 430.
Trouvé (Baron), 461 *n*.
Trouvé-Chauvel, 642 et *n*.

Vacquerie (Auguste), 550 et *n*, 552, 556, 559, 561, 563 et *n*, 564, 565, 590, 591 et *n*, 594, 595 *n*, 597 *n*, 601, 603, 604, 605, 609, 624, 626 *n*, 628, 643.
Vacquerie (Charles), 550 *n*, 563 *n*, 595 *n*, 596 et *n*, 597 et *n*, 598, 601, 603, 604, 605, 607, 609, 611 *n*, 614 *n*.
Vacquerie (Mme), 597 et *n*, 643.
Védel, 515 et *n*, 557 et *n*, 560.
Vénot, 405.
Vernet (Horace), 584 *n*.
Véron, 454, 455 *n*, 522 et *n*, 529.
Vigny (Alfred de), 319 *n*, 320 et *n*, 321 et *n*, 322 et *n*, 326, 327, 328, 396, 399, 400 et *n*, 458, 514 et *n*, 620.
Vigny (Mme de), 400.
Villars, 393 et *n*, 394.
Villèle (De), 315 et *n*, 329 *n*, 372 et *n*.
Villemain, 407 et *n*, 411, 614 *n*, 625 et *n*.
Villeneuve (Mme de), 602.
Villiers (Baron de), 550 *n*.
Vinçard, 586 et *n*.
Vinson (Hyacinthe), 644 et *n*.
Vinson (Paul), 644 *n*.
Virgile, 299, 438, 571, 634.
Vitet, 465 et *n*, 539.
Voltaire, 287, 391.

Walter Scott, 328.
Washington, 509.

XXX, 621, 622, 623.
XXX, 625.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

43
IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815-1835

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1896

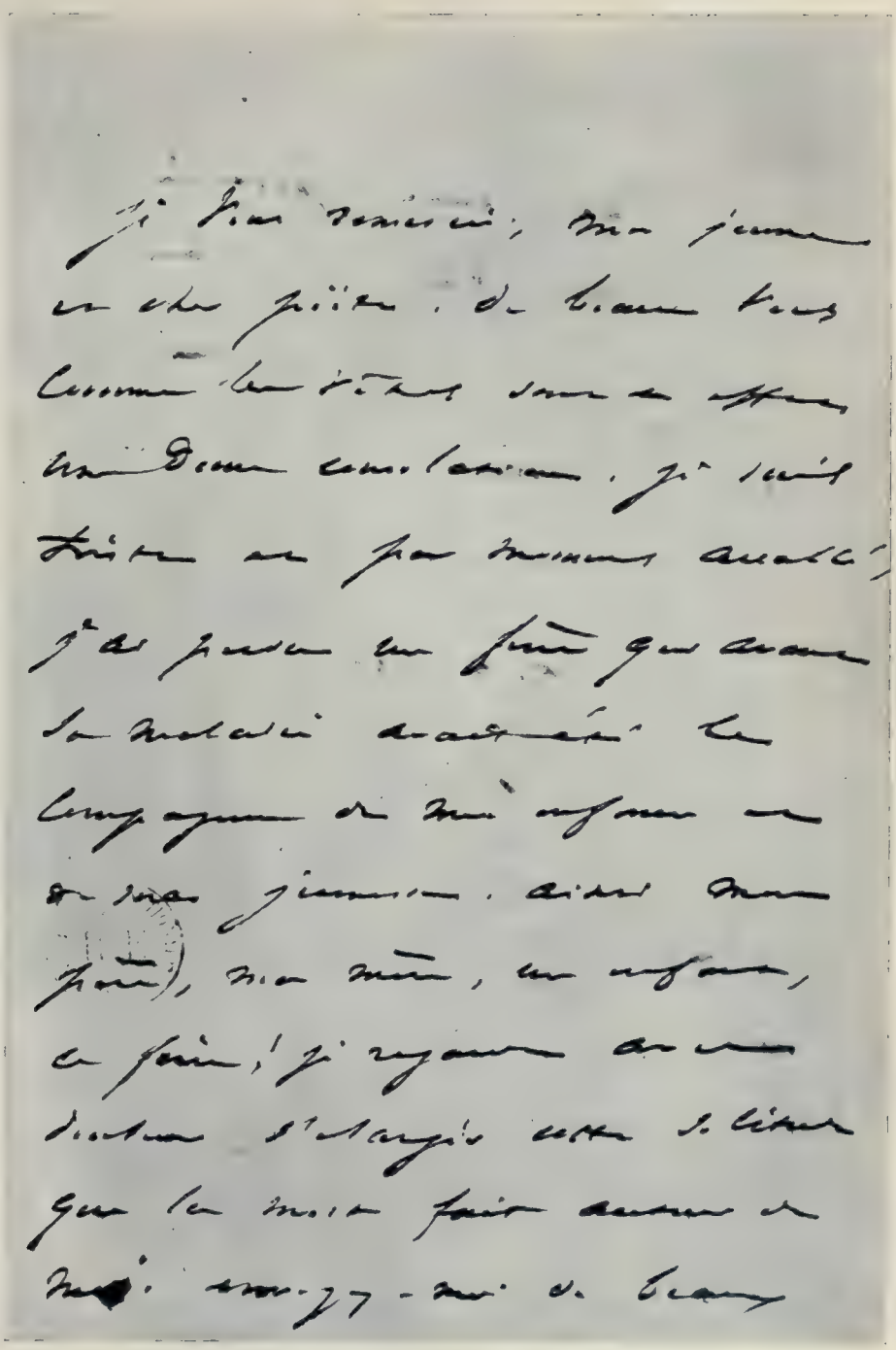
Couverture de l'Édition originale.

659

EUGÈNE HUGO
1820.
Collection Wiener. Musée de Nancy.

ABEL HUGO
1830.
Musée de Versailles.

Léopoldine en février 1843,
par Dubufe.
Maison de Victor Hugo.



A Auguste Vacquerie.
Fac-similé (voir page 552).

À MADAME VICTOR HUGO.
FAC-SIMILÉ (voir page 611).

TABLE.

LETTRES À LA FIANCÉE.

Pages.

Avertissement de l'Éditeur 5
Avant-propos 7
1820 11
1821 30
1822 95

Notes de cette édition :

Le Manuscrit des *Lettres à la Fiancée* 265

Notes de l'Éditeur :

I. Revue de la Critique 266
II. Notice bibliographique 271
III. Notice iconographique 272

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 273
Couverture de l'édition originale. — Portrait de Victor Hugo (Devéria). — Portrait d'Adèle Foucher.
Fac-similé : Lettre de Victor Hugo. — Fac-similé : Lettre d'Adèle Foucher.

CORRESPONDANCE.

Avertissement de l'Éditeur 287
1814. À Madame la Comtesse Hugo 291
1816. Au général Hugo 292
Au même 292
Au même 293

44
Imprimerie nationale.

	Au général Hugo	294
	Au même	296
1817.	A Madame Martin	297
	À M. Raynouard	298
	Au même	299
1818.	Au général Hugo	300
	Au même	301
1819.	À M. Pinaud	301
	Au même	302
	Au même	305
1820.	Au même	307
	À Adolphe Trébuchet	310
	À M. Pinaud	311
	À Adolphe Trébuchet	313
	Au même	314
	Au même	316
	À M. Pinaud	317
1821.	Au même	318
	À Alfred de Vigny	320
	* Au général Hugo	322
	À Jules de Rességuier	324
	À M. Pinaud	324
	À M. Foucher	325
	À Alfred de Vigny	326
	* À M. Foucher	328
	Au même	329
	À M. Pinaud	332
	À M. Foucher	333
	* À Madame Foucher	334
	À M. Trébuchet	335
	À Jules de Rességuier	337
	* À Alexandre Guiraud	338
	* À M. Trébuchet	339
1822.	À Jules de Rességuier	341
	A Madame Delon	342
	Au général Hugo	343
	À Lamennais	344
	Au général Hugo	345
	* Au même	347
	À Jules de Rességuier	348
	Au général Hugo	349
	Au même	350

(*) Les lettres inédites sont précédées ici d'un astérisque.

Au général Hugo 351
À Lamennais 353
Au général Hugo 354
Au même 355
À Adolphe Trébuchet 357
Au général Hugo 358
À M. Pinaud 359
Au général Hugo 360
À M. Pinaud 361
Au général Hugo 362
1823. À M. Trébuchet 363
À M. Pinaud 365
À Eugène Hugo 366
Au général Hugo 366
Au même 367
Au même 368
À M. Pinaud 369
Au général Hugo 370
Au même 372
Au même 373
Au même 374
Au même 375
Au même 376
À Adolphe Trébuchet 377
À Jules de Rességuier 378
Au général Hugo 379
Au même 380
Au même 381
Au même 381
Au même 382
* Au même 383
1824. Au même 384
À Mademoiselle Julie Duvidal de Montferrier 385
Au général Hugo 386
À M. Z 387
Au général Hugo 388
Au Rédacteur de la *Gazette de France* 389
Au Rédacteur du *Journal des Débats* 390
À M. Villars 393
À François de Neufchâteau 394
À M. le baron d'Eckstein 395
À Alfred de Vigny 396
1825. Au général Hugo 397

Au général Hugo 398
À J.-B. Soulié 398
À Alfred de Vigny 399
À M. le baron d'Eckstein 401
À Adolphe de Saint-Valry 402
À Paul Foucher 403
À M. Foucher 404
À Madame Victor Hugo 405
À la même 407
À la même 408
À la même 410
À la même 412
À la même 413
À la même 414
À la même 415
À la même 417
À la même 419
À la même 421
À la même 421
À la même 422
À Madame Foucher 423
* À Madame Victor Hugo 423
Au général Hugo 424
Au même 425
Au baron de Malaret 427
* À M. Foucher 428
Au général Hugo 429
Au même 430
Au baron Taylor 431
1826.* Au général Hugo 431
À Lamartine 433
À Henri de Latouche 434
Au général Hugo 434
À M. V. P. (Victor Pavie) 435
1827. À Victor Pavie 436
* Au baron Taylor 437
À M. Louis Pavie 438
À Victor Pavie 439
À Sainte-Beuve 440
Au même 441
À Victor Pavie 441
À Sainte-Beuve 442
À Victor Pavie 442

À M. Louis Pavie 443
À Victor Pavie 443
1828. Au même 444
Au même 445
Au même 446
Au même 446
À Sainte-Beuve 447
Au même 449
* À Louis Boulanger 449
À David d'Angers 450
* Au même 450
Au même 451
* À l'éditeur Bossange 452
* À Madame Veuve Martin 452
À David d'Angers 453
1829. À Victor Pavie 453
* À Véron 454
Au Ministre de l'Intérieur 455
Au baron Taylor 455
Au Ministre de l'Intérieur 456
À Sainte-Beuve 457
À Charles Nodier 459
Au baron Taylor 460
Au Ministre de l'Intérieur 461
À Adolphe de Saint-Valry 461
1830. Au Ministre de l'Intérieur 462
À L. Vitet 465
Au même 465
À M. L. Richard 466
À Paul Lacroix 467
Au baron Taylor 468
À Armand Carrel 469
À MM. A. Desjardins, Lacau, Duberthier, etc. 471
Au proviseur du Collège Bourbon 471
À Sainte-Beuve 472
Au même 473
* À David d'Angers 473
À Lamartine 473
À Charles Nodier 475
À Sainte-Beuve 475
À Charles Nodier 475
À Adolphe de Saint-Valry 476
À Lamartine 477

À Victor Pavie 478
* À Victor Cousin 478
À M. Froidefond des Forges 480
* À Victor Cousin 481
À Sainte-Beuve 482
À Louis Noël 483
À Madame Benjamin Constant 483
* À la duchesse d'Abrantès 484
À Sainte-Beuve 485
Au même 485
* À David d'Angers 486
1831. À Sainte-Beuve 486
À Mademoiselle Mars 486
À Victor Pavie 487
* À David d'Angers 488
À Sainte-Beuve 489
À Mademoiselle Mars 489
À Sainte-Beuve 490
Au même 490
Au même 491
Au même 492
Au docteur A.-P. Requin 492
À Sainte-Beuve 493
Au même 494
Au même 495
Au même 496
* À Madame Victor Hugo 497
À J. Hérold 498
À Sainte-Beuve 499
À J. Hérold 499
À Sainte-Beuve 500
À Madame Ménessier-Nodier 501
Au roi Joseph 502
À Cordellier-Delanoue 503
Au même 504
À David d'Angers 505
1832.* À M. Esquirol 505
* À Louis Hugo 506
À Sainte-Beuve 507
Au même 508
Au même 508
Au baron Taylor 509
À Sainte-Beuve 511
À Mademoiselle Louise Bertin 512

À la même 513
A Sainte-Beuve 514
À Mademoiselle Louise Bertin 515
Au rédacteur du *Constitutionnel* 516
À Mademoiselle Louise Bertin 516
À Sainte-Beuve 517
Au baron Taylor 518
À Renduel 519
À Sainte-Beuve 519
Au même 519
À Mérimée 520
1833. * À M. Mayer 521
À Sainte-Beuve 521
À Mademoiselle Louise Bertin 522
À Sainte-Beuve 522
Au même 523
Au roi Joseph 523
À Sainte-Beuve 524
À Jouslin de la Salle 525
À Victor Pavie 525
À Harel 526
À Sainte-Beuve 527
* À Mademoiselle Louise Bertin 527
À la même 528
À Victor Pavie 529
À David d'Angers 530
À Sainte-Beuve 530
Au même 531
Au même 532
Au même 533
Au même 533
Au même 533
À Charles Nodier 534
À Alexandre Dumas 534
À Mademoiselle Louise Bertin 535
* À Paul Lacroix 536
À Sainte-Beuve 536
À Mademoiselle Louise Bertin 537
1834. À Sainte-Beuve 537
Au même 538
Au même 538
Au même 538
Au même 539

À L. Vitet 539
À M. Jules Lechevalier 540
À Thiers 541
À Liszt 542
À Léopoldine 542
Au duc d'Orléans 543
Au même 543
1835.* À Lamartine 544
À Mademoiselle Louise Bertin 544
À Léopoldine 545
À la même 546
À Antoine de Latour 546
À Mademoiselle Louise Bertin 547
1836.* À Madame Victor Hugo 548
À Mademoiselle Louise Bertin 548
* À Léopoldine 549
* À Auguste Vacquerie 550
À Léopoldine 551
À Ulric Güttinguer 551
1837.* À Auguste Vacquerie 552
À Louis de Maynard 552
À Léopoldine 553
À la même 554
À un ouvrier poëte 555
* À Auguste Vacquerie 556
* À M. de Custine 556
À Victor Pavie 557
1838. À Anténor Joly 558
* À Auguste Vacquerie 559
À Lamartine 559
À Védel 560
À Léopoldine 560
À la même 561
1839. À M. Etcheverry 561
À Léopoldine 562
À la même 562
À Auguste Vacquerie 563
À Madame Victor Hugo 564
À Léopoldine 564
* À Auguste Vacquerie 565
À Léopoldine 566
À la même 567
* À Adèle 568

À l'acteur Provost 569
1840. À l'Inconnu (Eugène Pelletan) 569
À Madame Victor Hugo 570
* A Pradier 570
À Émile Deschanel 571
À Madame Victor Hugo 572
À la même 572
À la même 573
À la même 574
À la même 575
A la même 576
À Charles 577
À François-Victor 578
À Béranger 579
À Madame Victor Hugo 580
À la même 581
À Léopoldine 582
* À Thiers 582
À Chateaubriand 583
1841. À Savinien Lapointe 583
À Madame Émile de Girardin 584
À Charles de Lacretelle 584
À Alfred Asseline 585
À Charles de Lacretelle 585
À M. Pierre Vinçard 586
À Alphonse Karr 587
À Mademoiselle Louise Bertin 588
* À M. Rampin 588
1842.* À David d'Angers 589
À Hector Berlioz 590
À Bocage 590
À Jules Lacroix 591
À Madame Dorval 591
À M. Almire Gandonnière 592
À Léopoldine 592
À la même 593
À la même 593
À la même 594
1843.* À Auguste Vacquerie 594
À Léopoldine 595
À Charles Vacquerie 596
À Léopoldine 596
À M. Wilhem Ténint 597

À Léopoldine 598
Au directeur des Archives israélites 599
À Arsène Houssaye 600
À Léopoldine 600
* À Adèle 601
À Madame Victor Hugo 602
À Léopoldine et à Charles Vacquerie 603
À Léopoldine 604
À François-Victor 604
À Charles Vacquerie et à Léopoldine 605
* À Charles 606
À Léopoldine 607
* À François-Victor 608
À Léopoldine 608
À la même 609
* À François-Victor 610
À Madame Victor Hugo 610
À la même 611
À Mademoiselle Louise Bertin 612
À Louis Boulanger 613
À Paul Foucher 613
À Victor Pavie 614
À Alphonse Karr 614
À Édouard Thierry 614
* À Madame Victor Hugo 615
1844.* À Harel 616
À M. F. Marbeau 616
À Charles de Lacretelle 617
À la princesse Mestscherski 618
À Victor Pavie 618
1845. À M. Deschamps 619
À Sainte-Beuve 620
À Alfred de Vigny 620
À Théophile Gautier 620
À XXX 621
* À Madame Victor Hugo 624
À XXX 625
1846.* À Paul Meurice 626
* Au même 626
À Amédée Pommier 627
À Madame de Girardin 627
À Lamartine 628
À Auguste Vacquerie 628

* À Charles. 629
* Au maréchal Bugeaud. 630
1847.* À Victor Foucher 630
À Arsène Houssaye. 631
À Lamartine. 631
À Théophile Gautier 632
À Alice Ozy. 632
À Henry Mürger. 633
À Théophile Gautier 634
Au même. 634
À Buloz. 634
1848.* À Charles de Lacretelle. 635
À Lamartine. 635
À Ulric Güttinguer 636
À Madame Dorval. 636
* À Paul Meurice. 636
À Lamartine. 637
* À Louis Noël. 638
À Madame Victor Hugo. 638
À la même. 639
À la même. 640
À Charles de Lacretelle 640
À Alphonse Karr. 640
À Ulric Güttinguer. 641
À MM. Colfavru et J.-E. Bérard. 641
* À l'abbé J.-H.-R. Prompsault 642
À Trouvé-Chauvel. 642
* À Madame Victor Hugo. 643
* À M. Hyacinthe Vinson. 644
À Paul Lacroix. 644
* À Émile de Girardin. 645
* À M. Duriez. 645

Index. 647

Illustration des œuvres. — Reproductions et documents 657

Couverture de l'édition originale, tome I. — Portrait d'Eugène Hugo. — Portrait d'Abel Hugo. — Portrait de Léopoldine.

Fac-similés des manuscrits : Lettre à Auguste Vacquerie. — Lettre à Madame Victor Hugo.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
LES ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, PARIS
LE 26 DÉCEMBRE 1947

NUMÉRO D'ÉDITION : 519
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1947

BINDING LIST SEP 1 1949

PQ
2279
F04
1904
v.41
c.1
ROBA